



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

KF 203

*From the Fund given by  
Francis Cabot Lowell  
A.D. 1876. Fellow of Harvard College 1895-1900  
and Cornelia Prime Lowell, his wife,  
to supplement his  
Collection of Books  
relating to  
JOAN OF ARC*

HARVARD COLLEGE LIBRARY

























trials.



sible, puissent être imprimés dans le volume des *Actes du Congrès*, sans nouveau remaniement. Ces procès-verbaux sont transmis au secrétaire général du Congrès sans retard.

Le rapport présenté en assemblée générale, pour le vote des vœux, peut être repris par le rapporteur, afin de révi-

100











### *L'Europe à l'époque néolithique ?*

Après avoir établi l'existence des deux grandes voies de migrations par lesquelles s'est opéré le repeuplement de l'Europe à l'époque néolithique, il reste à déterminer l'origine des divers groupes, et l'ordre dans lequel ils sont venus. Les éléments de cette nouvelle recherche seront fournis par la linguistique, l'anthropologie et l'examen des objets.

**A.** Les hommes des kjoekkenmoeding et des stations avec tranchet semblent être les derniers restes des paléolithiques émigrés vers le sud et qui ont duré en Afrique.

**B.** Les néolithiques du groupe que je qualifie d'*italo-danubien*, établis au sud de la zone forestière, et arrivés les premiers, sont remontés jusqu'en Belgique. Les langues aryennes n'ont été incontestablement parlées de toute antiquité que dans les pays colonisés par eux, et s'y rencontrent toujours.

Les monuments mégalithiques occupent toutes les côtes et les îles, ainsi que le cours des fleuves depuis le Danemark jusqu'à l'Afrique. Ils comprennent deux groupes distincts.

Les hâches polies en pierres rares de la famille du jade néphrite, *et ne provenant pas d'extrême Orient*, se attachent aux mégalithes et occupent une zone qui va de l'Armorique à la Suisse par le cours de la Loire.

Les grands monuments mégalithiques de Bretagne, contemporains de l'apparition du bronze, sont à l'extrémité de



*dites étrusques, des trouvailles de vases de bronze au type historié de ceux de la Haute-Italie? des ceintures estampées d'Haguenon? des torqués creux de la Marne?*

ED. FOURDRIGNIER.

*VIII. — Peut-on établir la répartition des débris de la faune et de l'industrie entre les trois grandes assises du quaternaire des plaines du Nord et du Hainaut?*







interprétation remonte fort haut : le castor est un rongeur, la loutre un carnivore, dont les mœurs n'ont pas dû, comme celles des castors, frapper l'imagination du peuple.

ED. PONCELET.

*V. — La rivière que César dans ses commentaires sur la guerre des Gaules appelle Sabis, est-elle bien la Sambre?*

La *Sabis* de César n'est pas la Sambre; il n'existe aucun rapport entre ces deux noms.

La rivière en question est l'affluent de l'Escaut, appelé la Selle, qui passe à Solesmes.

C'est dans les environs de cette ville qu'il faut chercher l'endroit où s'est livrée la bataille dans laquelle César défit les Nerviens.

EDG. DE MARNEFFE.

*VI. — Quelles étaient au moyen âge les bases de l'impôt et le mode de perception?*

*VII. — On a de nombreux exemples, au moyen âge, de personnes vouées à un saint. Signaler les documents sur l'histoire de cet usage et sur les vestiges qui en subsistent.*

La coutume de se consacrer à un saint remonte au moyen âge. Elle fut pratiquée tantôt pour des serfs que leur seigneur affranchissait et donnait à une église, tantôt par des personnes libres qui s'asservissaient volontairement à un saint en reconnaissance d'une faveur obtenue par son intercession. Les documents sur cet usage se rencontrent surtout dans les cartulaires et les chartriers des abbayes.

R. LAZOORE.





doutes sur l'existence d'un établissement typographique à Binche au XVI<sup>e</sup> siècle. Ces doutes sont-ils fondés ?

ERNEST MATTHIEU.

XII. — *Le musicien Philippe de Mons (de Monte), est-il malinois ou montois ?*

Les villes de Mons et de Malines revendiquent l'honneur d'avoir donné le jour au musicien Philippe de Mons (*de Monte*).

M. le docteur Van Doorslaer a publié, en 1894, une notice dont la conclusion est : « Après avoir prouvé donc, qu'au XVI<sup>e</sup> siècle il existait à Malines :

- 1<sup>o</sup>) des de Monte,
- 2<sup>o</sup>) des de Philippe de Monte,
- 3<sup>o</sup>) des de Monte, musicien.

Nous croyons sincèrement que le grand compositeur appartient plutôt à Malines qu'à Mons, et nous dirons avec M. Vander Straeten (*Musique aux Pays-Bas*, t. v, p. 54) : qu'on nous montre une pièce d'archives invalidant celle que Dlabaez a consultée à Vienne et nous nous inclinons devant son autorité.

D'ici-là, nous considérons Philippe de Monte comme Malinois. »

M. Devillers, dans son *Essai sur l'histoire de la musique de Mons*, révoque en doute l'exactitude de la citation de Dlabaez au sujet de la mention dans une liste des musiciens de la chapelle impériale en 1582 de : *Philippe de Monte, de Malines*.

« D'abord, de Monte se traduisant par du Mont et non ar de Mons, il y a à dire que de toute ancienneté, une famille de ce nom a existé en notre ville... Ensuite une foule de témoignages que l'on rencontre dans des auteurs







**Saint-Vincent à Soignies.** L'architecte ne doit pas perdre de vue cette variation d'usage et, surtout, ne pas oublier que l'église, avant tout, doit atteindre son but utilitaire, être en rapport avec sa destination. Il devra donc supprimer les parties qui empêcheraient les fidèles de suivre les cérémonies du culte, l'ambon par exemple; et au besoin toute autre clôture empêchant la communication directe entre le chœur et la nef réservée aux fidèles.

Une église peut aussi devenir trop petite par suite de l'accroissement de la population. Il faut alors modifier les dispositions primitives sans les gâter. On peut élargir les nefs latérales, ajouter un transept et, au besoin, une nouvelle travée, en conservant toutefois l'unité de style. Aucune règle absolue ne peut être fixée. Il faut un architecte entendu ayant des connaissances spéciales pour ce genre de transformations.

Z. DEFRENNE.

VIII. — *Déterminer l'époque à laquelle remonte l'emploi dans les monuments et les constructions privées des pierres de granit bleu. Quelle a été l'influence de ces matériaux sur l'architecture et l'ornementation ?*

IX. — *Quelles sont les règles à observer dans la restauration des charpentes et meneaux des édifices anciens ?*

S'il s'agit d'une restauration proprement dite, il faut conserver à la charpente son caractère ancien.

Si une charpente tombe en ruines par suite de vétusté ou d'incendie il faut alors faire une restitution. Dans ce cas l'architecte doit n'avoir qu'un but : refaire l'œuvre de son prédécesseur; rechercher l'identité de style, l'identité de matériaux et de leur mise en œuvre. En un mot adopter système ancien. Quant aux meneaux des fenêtres, s'ils ont disparu, il faut les restituer dans leur style primitif.



Après lui, le même honneur fut attribué de nouveau à Jean De Thuin et à Michel de Rains, maître maçon de la ville de Valenciennes : à de Rains « *pour avoir mis et compassé en parchemin les deux patrons (plans), que l'on conserve aux Archives de l'État, comme les tracés qui ont servi à l'exécution du vaisseau* »; à Jean De Thuin « *pour avoir conçu le beau projet de tour retrouvé et publié par Renier Chalon, projet conservé aujourd'hui à la bibliothèque royale de Bruxelles* ».

Nous avons démontré que tous ces plans étaient absolument étrangers à l'église de Sainte-Waudru, et qu'aucun ne pouvait avoir pour auteur ni de Rains, ni De Thuin. Les dénégations persistantes qui nous furent opposées, nous firent continuer nos démonstrations : à la Société Centrale d'Architecture de Belgique (1), à la Société d'Archéologie de Bruxelles (2), au Congrès Archéologique de Mons (3) et à celui de Malines (4). Enfin, pour en finir, nous avons envoyé à l'Exposition d'Architecture de Bruxelles, les patrons des Archives et les plans des églises de Mons, d'Amiens, de Malines, avec cette inscription :

« *L'examen des figures 7 à 14 donne la preuve  
« mathématique que les **prétendus plans originaux** de  
« l'église de Sainte Waudru, à Mons, conservés aux  
« Archives de l'État, sont : l'un, le tracé de la cathé-  
« drale d'Amiens; l'autre, un dessin absolument étranger  
« à ces deux édifices; le troisième, une représentation  
« de la tour de Malines. »*

---

(1) Des architectes de l'église collégiale de Sainte-Waudru, à Mons, par Joseph Hubert. *L'Émulation*, organe de la Société Centrale d'Architecture de Belgique, xiv<sup>e</sup> vol., col. 6, pp. 168 et 184.

(2) *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, tome 3<sup>e</sup> (1889), p. 344.

(3) *Annales de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique*, neuvième session, Congrès de Mons, 1894, pp. 283 à 299.

(4) *Annales de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique*, douzième session, Congrès de Malines, 1897, pp. 32, 229, 235.





nuisent à la beauté de l'édifice, empêchent de voir les belles lignes d'architecture.

Z. DEFRENNE.

*XIV. — Pour l'achèvement de la tour Saint-Rombaut, à Malines, doit-on suivre le plan publié par R. Chalon ou bien la gravure de Wenceslas Hollar ?*

La 3<sup>e</sup> question de la section d'Archéologie du Congrès de Malines : *Le fac simulé du plan publié en 1843 par R. Chalon, comme étant celui de Sainte-Waudru à Mons, n'est-il pas plutôt celui de la tour de Saint-Rombaut à Malines ? Pourrait-on achever notre tour d'après ce plan ?* ne reçut qu'une solution partielle. Le Congrès a résolu la première partie en affirmant conformément à l'opinion que je défendais « que le plan publié par Chalon est bien une variante du *patron* de Saint-Rombaut de Malines et non le *patron* de la tour de Sainte-Waudru à Mons. »

L'accord ne s'est plus établi au sujet du choix à faire, *comme modèle de la flèche*, entre le plan Chalon mentionné plus haut et la gravure faite en 1649 par W. Hollar. Le Congrès décida « qu'il faut attendre des études très-complètes de la tour de Saint-Rombaut avant de rien décider au sujet de son complément par la flèche, dont l'exécution est fort désirable. »

La Société Archéologique de Malines n'est pas restée inactive. Plusieurs séances furent consacrées à l'étude approfondie de la question. Ces discussions ont eu pour résultat de nous mettre d'accord au sujet des éléments du litige. Mon honorable contradicteur, M. Kempeneer, admet que le plan Chalon est une œuvre d'architecte se rapportant à Saint-Rombaut de Malines, dessin prévoyant une flèche pyramidale d'une ordonnance plus ancienne que celle du plan Hollar. D'après lui, le plan Hollar étant du dernier



*XV. — La question du choix d'une architecture a un caractère tout particulier en Belgique. Quel style convient-il de préférer pour les églises et les hôtels de ville à construire?*

Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle l'architecture s'est développée en subissant de légères modifications, mais tout en restant fidèle à un ensemble de dispositions déterminées; de telle façon que les monuments depuis le XII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVI<sup>e</sup> se ressemblent.

Au XVI<sup>e</sup> siècle nous voyons s'opérer ce qui est excessivement rare, une révolution dans les arts. On importe en bloc une architecture nouvelle, celle de Rome et d'Athènes.

Que faut-il penser de cette invasion du style grec et romain ?

En principe, tous les styles sont bons pourvu qu'ils soient rationnels et que la construction réponde à sa destination, atteigne parfaitement son but utilitaire.

Toutefois, nous ne pouvons pas perdre de vue le pays que nous habitons, son climat, ses mœurs, les matériaux qu'on y rencontre. D'ailleurs, nous avons un genre d'architecture, un style qui nous est propre et qui est celui d'avant le XVII<sup>e</sup> siècle.

Pour les hôtels de ville, c'est le plus rationnel, celui qui réalise mieux les principes du beau, et est souvent même le plus économique.

Quant aux églises, c'est notre style national qui convient le mieux, outre que la tradition milite en sa faveur, il fait mieux ressortir le symbolisme.

Il se prête mieux à la célébration des offices. Il est, plus, en harmonie avec les matériaux de notre pays. Il est, enfin, le plus rationnel, le plus beau, le plus économique.

**Z. DEFRENNE.**

XVI. — *Que sait-elles à Enghien?*

XVII. — *Signaler relatifs à la famille*

Des pièces furent François et de Charles-Ebaillis de Hainaut; elles odu Nord de la France, souvenirs numismatiques :

XVIII. — *A-t-onques indications qui peintres amiénois, auxaient été étudier leurregistres aux apprenrenseignements à ce s*

ANNALES

DE LA

**Fédération Archéologique  
et Historique**

DE BELGIQUE

---

TOME TREIZIÈME

---

ENGHIEN

IMPRIMERIE A. SPINET, GRAND'PLACE

1899



FÉDÉRATION ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE BELGIQUE

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S. M. LE ROI

---

# CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE

ET HISTORIQUE

D'ENGHIEN

---

7 au 10 Août 1898

---

## COMPTE-RENDU

PUBLIÉ PAR

*Ernest* **MATTHIEU**

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU CONGRÈS

---

ENGHIEN

IMPRIMERIE A. SPINET, GRAND'PLACE

1899.







accepter la présidence d'honneur du Congrès et nous a permis de visiter son parc d'Enghien et son palais de Bruxelles. Les Gouvernements français et suédois ont bien voulu faire choix d'un délégué officiel pour les représenter. Les savants belges et étrangers sont venus nombreux nous apporter le concours de leurs études et de leur expérience scientifique.

Le Comité organisateur ne pouvait espérer d'atteindre le nombre d'adhésions des derniers Congrès où l'élément local des importantes cités de Malines, de Gand et de Tournai leur apportait un fort contingent. Il est parvenu à compter près de cinq cents membres et à dépasser le chiffre des souscripteurs aux réunions de Liège en 1890 et de Mons en 1894.

La session des assises de la Fédération Archéologique et Historique à Enghien a obtenu un complet succès. Les travaux de section ont été féconds et bien suivis; les excursions ont été toutes agréables et ont permis à ceux qui y ont pris part de connaître les monuments les plus curieux des localités voisines, la visite du parc d'Enghien et la belle fête de nuit qui y a été organisée, ont été parfaitement goûtées. Les membres du Congrès ont trouvé pendant ces quatre jours l'occasion de se retrouver et consolider entr'eux, avec une charmante cordialité, ces relations si attrayantes où ils s'entretenaient tout amicalement de leurs études, de leurs recherches, de leurs découvertes.

La population enghiennoise a fait aux savants étrangers un accueil bienveillant et bon nombre d'habitants ont aimé à donner aux Congressistes l'hospitalité qu'ils ne pouvaient rencontrer dans les hôtels.

---



*Secrétaire général :*

M. Ernest MATTHIEU.

*Trésorier :*

M. Emmanuel VANDER SCHUEREN.

*Membres :*

MM. Joseph CROQUET.

C<sup>te</sup> Albéric D'AUXY DE LAUNOIS.

Zénobe DEFRENNE.

Édouard DELEENER.

Amé DEMEULDRE.

Joseph DESTRÉE.

René LAZOORE.

Edouard VANCAUWENBERGH.

Guillaume ZECH-DUBIEZ.

LISTE  
DES  
Académies et Sociétés  
*affiliées à la Fédération*

---

BELGIQUE

Anvers

1. *Académie Royale d'Archéologie de Belgique.*  
Délégué, M. F. Donnet.
2. *Académie Royale des Beaux-Arts.*  
Délégués, MM. F. Donnet et Th. Smekens.
3. *Comité des Membres correspondants de la Commission  
Royale des Monuments.*  
Délégué, M. F. Donnet.
4. *Commission directrice du Musée d'Antiquités.*  
Délégué, M. le baron de Vinck de Winnezele.

5. *Société des Architectes anversois.*

Délégué, M. J. Schaeps.

6. *Société des Bibliophiles anversois.*

Délégué, M. F. Donnet.

7. *Société Royale de Géographie d'Anvers.*

8. *Commission chargée de la publication des inscriptions funéraires et monumentales.*

**Arlon**

9. *Institut Archéologique du Luxembourg.*

Délégués, MM. Tandel et Sibenaler.

10. *Comité provincial des Monuments du Luxembourg.*

**Bruges**

11. *Société Archéologique.*

Délégué, Monseigneur F. baron Béthune.

12. *Société d'Émulation pour l'Étude de l'Histoire et des Antiquités de la Flandre.*

Délégué, M. le baron Charles Gillès de Pélichy.

13. *Comité provincial des Monuments de la Flandre Occidentale.*

**Bruxelles**

14. *Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts.*

Délégué, M. le chevalier Marchal, secrétaire perpétuel.

15. *Commission Royale des Monuments.*

16. *Commission Royale d'Histoire.*

17. *Institut cartographique militaire.*

18. *Société d'Archéologie.*

Délégués, MM. P. Combaz, baron A. de Loë, T.

Raadt, P. Hankar, Poils.

19. *Société d'Anthropologie.*

Délégué, M. le Dr V. Jacques.

20. *Comité provincial des Monuments du Brabant.*
21. *Commission directrice du Musée Royal d'Antiquités.*
22. *Société Royale belge de Numismatique.*  
Délégué, M. le comte T. de Limburg-Stirum.
23. *Société centrale d'Architecture de Belgique.*  
Délégué, M. Charles Licot.
24. *Société nationale pour la protection des sites et monuments en Belgique.*  
Délégué, M. P. Saintenoy.
25. *Société royale belge de Géographie.*  
Délégué, M. Jules Leclercq.
26. *Société belge de Géologie, de Paléontologie et d'Hydrologie.*  
Délégué, M. le baron de Loë.
27. *Société belge de Folklore.*  
Délégué, M. E. Monseur.

### **Charleroi**

28. *Société Paléontologique de Charleroi.*  
Délégué, M. L. Wauthy.

### **Enghien**

29. *Cercle archéologique d'Enghien : Société organisatrice du Congrès.*

### **Gand**

30. *Académie royale flamande.*
31. *Société d'Histoire et d'Archéologie.*  
Délégué, M. le chanoine Vanden Gheyn.
- . *Comité provincial des Monuments de la Flandre Occidentale.*  
Délégué, M. E. Varenbergh.
- . *Chambre Syndicale provinciale des Arts industriels*

### Geer

34. *Cercle Archéologique du Geer.*

### Hasselt

35. *Comité provincial des Monuments du Limbo*  
36. *Société : Les Mélophiles.*  
Délégué, M. Geeraerts, président.

### Huy

37. *Cercle des Sciences et Beaux-Arts.*  
Délégué, M. Émile Wigny.

### Liège

38. *Institut Archéologique liégeois.*  
Délégué, M. E. Pâques.  
39. *Société d'Émulation pour l'encouragement de  
des Sciences et des Arts.*  
Délégué, M. Ch.-J. Comhaire.  
40. *Société d'Art et d'Histoire.*  
Délégué, M. Halkin.  
41. *Comité provincial des Monuments de Liège*  
42. *Société des Bibliophiles liégeois.*  
43. *Société de Littérature wallonne.*  
44. *Société Géologique de Belgique.*  
Délégués, MM. Soreil et Fraipont.  
45. *Société royale des Sciences.*  
46. *Association des Ingénieurs.*  
47. *Les Amis du vieux Liège.*  
Délégués, MM. Ch.-J. Comhaire et G. Jori

### Louvain

48. *Séminaire historique de l'Université.*  
Délégué, M. Van Hove.



49. *Cercle littéraire de l'Université.*  
50. *Gilde archéologique et artistique de Saint-Luc.*  
Délégués, MM. C. Goffaerts et Vermeylen.

### **Malines**

51. *Cercle archéologique, littéraire et artistique.*  
Délégués, MM. le chanoine Van Caster et L. Stroobant.

### **Mons**

52. *Comité provincial des monuments du Hainaut.*  
Délégué, M. J. Hubert.  
53. *Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut.*  
Délégué, M. E. Hublard.  
54. *Cercle archéologique.*  
Délégué, M. Puissant.  
55. *Société des bibliophiles belges.*  
Délégués, MM. L. Dolez et A. Wins.

### **Namur**

56. *Comité provincial des monuments de Namur.*  
57. *Société archéologique.*  
Délégué, M. Édouard de Pierpont.

### **Nivelles**

58. *Société archéologique de l'arrondissement.*  
Délégué, M. A. Hanon de Louvet.

### **Saint-Nicolas**

- Cercle archéologique du pays de Waes. (Musée, Grand'Place).*  
Délégué, M. C. De Bock-Bauwens.

**Soignies**

60. *Cercle archéologique du canton.*  
Délégué, M. A. De Meuldre.

**Termonde**

61. *Cercle archéologique de la ville et de l'ancien pays de Termonde.*  
Délégué, M. J. Broeckaert.

**Tongres**

62. *Société scientifique et littéraire.*  
Délégué, M. Fr. Huybrigts.

**Tournai**

63. *Société historique et archéologique.*  
Délégués, MM. E. Soil et M. Houtart.  
64. *Cercle artistique.*  
Délégué, M. C. Sonnevile.  
65. *Commission directrice des Musées de tableaux et d'antiquités.*

**Verviers**

66. *Carreau verriétois.*  
67. *Œuvres des Soirées populaires.*  
68. *Société verriétoise d'histoire et d'archéologie.*  
Délégué, M. Regnier.



# PAYS ÉTRANGERS

---

## FRANCE

---

1. *Le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.*

Délégué, M. le docteur Hamy.

### Abbeville

2. *Société d'Émulation.*

Délégués, MM. Em. Delignières et J. Vayson.

### Amiens (Somme)

3. *Société des Antiquaires de Picardie.*

Délégués, MM. Guerlin et Aug. Janvier.

### Arras (Pas-de-Calais)

4. *Académie des sciences, lettres et arts.*

Délégué, M. le comte de Hauteclocque.

5. *Commission départementale des antiquités du Pas-de-Calais.*

### Avesnes (Nord)

*Société archéologique.*

Délégué, M. Maire.

**Beauvais (Oise)**

7. *Société académique d'archéologie, sciences et arts.*  
Délégué, M. le chanoine Marsaux.

**Bourges (Cher)**

8. *Société des Antiquaires du Centre.*  
Délégué, M. Bazenerye.

**Caen (Calvados)**

9. *Société française d'archéologie pour la conservation  
des monuments historiques.*  
Délégué, M. le comte de Marsy.

**Cambrai (Nord)**

10. *Société d'Émulation.*

**Compiègne (Oise)**

11. *Société historique de Compiègne.*  
Délégué, M. A. Sorel.

**Douai (Nord)**

12. *Société d'agriculture, des sciences et arts du département du Nord.*  
Délégué, M. Favier.
13. *Société académique des sciences et lettres.*

**Dunkerque (Nord)**

14. *Comité flamand de France.*  
Délégués, MM. A. Eeckman, A. Dumont et R. Flahault.
15. *Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences,  
des lettres et des arts.*

**Lille (Nord)**

16. *Société pour l'encouragement des sciences, de l'agriculture et des arts.*
17. *Société d'histoire du département du Nord.*
18. *Société de géographie.*  
Délégués, MM. L. Quarré-Reybourbon et A. Eeckman.

**Nancy (Meurthe et Moselle)**

19. *Académie Stanislas.*  
Délégués, MM. des Godins de Souhesmes et Germain de Maily.
20. *Société d'archéologie lorraine.*  
Délégué, M. Germain.

**Paris**

21. *Direction des Musées nationaux et de l'école du Louvre.*  
Délégué, M. F. de Villenoisy.
22. *Société de l'histoire de France.*
23. *Société des antiquaires de France.*
24. *Société d'anthropologie de Paris.*  
Délégué, M. Fourdrignier.
25. *Société bibliographique de Paris.*
26. *Société centrale des architectes français.*  
Délégués, MM. Ch. Lucas et P. Saintenoy.

**Pontoise**

27. *Société historique et archéologique.*  
Délégué, M. Seré-Depoin.

**Reims (Marne)**

28. *Académie nationale de Reims.*

**Roubaix (Nord)**

29. *Société d'Émulation.*

Délégué, M. le Dr A. Faidherbe.

**Saint-Omer (Pas-de-Calais)**

30. *Société des Antiquaires de la Morinie.*

Délégués, MM. F. de Monnecove et C. Legrand.

**Saint-Quentin (Aisne)**

31. *Société académique des arts, des sciences et des belles-lettres.*

**Senlis (Oise)**

32. *Société archéologique.*

**Valenciennes (Nord)**

33. *Société d'agriculture, sciences et arts.*

Délégués, MM. A. Richez et A. Doutriaux.



**HOLLANDE**

**Amsterdam**

34. *Universiteit.*

35. *Koninklijk oudheidkundig genootschap.*

**Bois-le-Duc**

36. *Provinciaal genootschap van kunsten en wetenschappen.*

Délégué, M. F. Van Ryckevorsel.

**Leeuwarden**

37. *Genootschap van geschied, oudheid- en taalkunde*

**Leyde**

38. *Unirersité.*

39. *Maatschappij der Nederlandsche letterkunde.*

Délégué, D<sup>r</sup> J. ten Brink.

**M a e s t r i c h t**

40. *Société historique et archéologique du Limbourg.*

**M i d d e l b o u r g**

41. *Zeeuwsch genootschap der wetenschappen.*

**U t r e c h t**

42. *Université.*

43. *Genootschap van kunsten en wetenschappen.*



**L U X E M B O U R G**

44. *Institut grand-ducal d'archéologie. Section historique des sciences.*

Délégué, M. C. Arend.



**A L L E M A G N E**

**D ü s s e l d o r f**

*sseldorfer Geschichtsverein.*

## ESPAGNE

### Madrid

46. *Académie royale d'histoire d'Espagne.*  
Délégué, M. Travers.



## SUÈDE

### Stockholm

47. *Académie de belles-lettres, histoire et antiquités.*  
Délégué, M. H. Hildebrand, conservateur en chef des  
antiquités du royaume, délégué officiel du Gouver-  
nement suédois.



## PORTUGAL

### Lisbonne

48. *Association archéologique.*  
Délégué, M. J. Leite de Vasconcellos.





# LISTE

DES

## Membres du Congrès

D'ENGHIEN <sup>(1)</sup>

---

### A

MM.

Académie Graphique, société anonyme, représentée par M.  
G. Van Oye, administrateur-délégué, rue Cornet de Grez,  
5, Bruxelles.

Photographie artistique, clichés, reproduction, photogravure, simili  
gravure.

Agneessens, François, horloger, Vieux-Marché, 1, Enghien.

Angelet, Benoît, conseiller à la Cour d'Appel, rue Plateau,  
89, Gand.

Arenberg, S. A. S. le duc Engelbert (d'), palais d'Arenberg,  
Bruxelles, *président d'honneur*.

---

(1) Les indications en petit texte se rapportent aux études spéciales  
de chaque adhérent.

■

MM.

Arenberg, S. A. S. le prince Antoine (d'), Marche-les-Dames, par Namèche, *membre honoraire*.

Arenberg, S. A. S. le prince Prosper (d'), palais d'Arenberg, Bruxelles, *membre honoraire*.

Arend, Charles, Luxembourg.

Arnould, Arnould, propriétaire, Boussu-lez-Walcourt.

Aubry, Camille, propriétaire, rue Tasson-Snel, 19, Bruxelles.  
Études préhistoriques; histoire de l'art.

Auger, Alfred, chanoine, docteur en théologie, président du Petit Séminaire de Bonne-Espérance.

Auwers, Albert, avocat, conseiller communal, rue des Capucins, Enghien.

B

Baele, François, fabricant de cigares, porte d'Hoves, 128, Enghien.

Bamps, Constant, docteur en médecine, ancien échevin, rue Maegdendries, 11, Hasselt.

L'histoire et l'archéologie de l'ancien pays de Looz. — L'histoire naturelle de la même région.

Bastin-Lefebvre, François, notaire et échevin, rue de Binche, Fontaine-l'Évêque.

Numismatique, archéologie, histoire locale, généalogies.

Baudelet, Adhémar, peintre, rue du Grand-Cerf, 2, Bruxelles.

Bayet, Louis, ingénieur, Walcourt.

Bazenerie, Antoine-Armand, ancien magistrat, rue Saint-Michel, 2, Bourges (Cher).

Histoire et droit historique.

Beernaert, A., Ministre d'État, président de la Chambre des Représentants, Bruxelles, *président d'honneur*.

Behaegel, Albéric, attaché au Ministère des Affaires Étrangères, rue Traversière, 23, Saint-Josse-ten-Noode.

Bekaert, Maurice, docteur en droit, attaché à l'Inspection des Beaux-Arts, rue de la Loi, 114<sup>A</sup>, Bruxelles.

Bequet, Alfred, président de la Société Archéologique, rue Grandgagnage, 8, Namur.

Histoire, archéologie, art.

MM.

Bercet, Gaston, bibliophile, Solre-le-Château (Nord).

Histoire locale.

Berdal, François, architecte de la ville, rue de la Station, 78, Menin.

Berger, Edmond, propriétaire, rue des Princes, 10, Bruxelles.

Berger, Nestor, directeur de l'École d'Agriculture, professeur au Collège, Vieux-Marché, 3, Enghien.

Bergmans, Paul, docteur en philosophie et lettres, chef de bureau à la Bibliothèque de l'Université, rue de Meirebeke, 2, Gand.

Bibliographie, histoire littéraire de la Belgique, musicologie.

Bernier, Antoine, instituteur communal à Hoves.

Bertau, Victor, curé émérite, rue de la Fontaine, Enghien.

Bertrand, Charles-Joseph, bibliothécaire-archiviste de la ville d'Ath.

Béthune (Mgr. le baron Félix), archidiacre, rue d'Argent, 40, Bruges.

Béthune (baron François), professeur à l'Université, rue de la Station, 57, Louvain.

*Bibliographie de Belgique* (directeur : Vandeveld, Ernest), rue Marie-Thérèse, 26, Bruxelles.

Bilmeyer, Jules, architecte, rue Appelmanns, 23, Anvers.

Architecture, archéologie.

Blanchaert, Léopold, sculpteur statuaire, St.-Denis-Westrem, Maltebrughe.

Art chrétien du moyen-âge.

Boghaert-Vaché, Arthur, homme de lettres, rue de la Sablonnière, 24, Bruxelles.

Boissonnet (baron Ernest), avocat, ancien magistrat, conseiller d'arrondissement, rue de Wetz, 31, Douai (Nord).

Boucquey, Remi, vicaire, rue du Château, Enghien.

Burdeau, P.-J., curé de Bierecée.

Buton, Victor, rue de Maubeuge, 15, Paris, *membre honoraire*.

Histoire du XIV<sup>e</sup> siècle.

anuel, ci  
trésorier  
Liège.  
eck, Édo

es, restaur  
n, rue d

, rue de  
otaire, r

e de pai  
tiques et h  
, Charle  
Alfred de  
toire, droi  
résident  
es Remo  
aux.  
ant, con

chanoine  
Louvain.  
iles), rue  
veuve  
re hono  
, directe  
ntale)  
ymie.  
avocat, r  
.es.  
ocat, Av  
fesseur à  
quai Vi

MM.

Cogels, Paul, château de Boeckenberg, Deurne-lez-Anvers.

Monnaies et livres anversoises.

Colens, Jules-Albert, conservateur des archives de l'Etat, rue Haute, 2, Bruges.

Histoire et archéologie.

Combaz, Paul, major du Génie en retraite, rue de la Banque, 10, Bruxelles.

Archéologie, architecture, constructions militaires, sciences préhistoriques.

Comhaire, Charles, vice-président du Tribunal Civil, boulevard de la Sauvenière, Liège.

Histoire de Liège au moyen âge.

Comhaire, Charles-Joseph, directeur du journal : *Le Vieux Liège*, boulevard de la Sauvenière, 116, Liège.

Préhistoire, archéologie, folklore.

Cordemans-De Bruyn, Henri, libraire, rue du Gentilhomme, 10, Bruxelles.

Histoire, bibliographie, histoire artistique des Pays-Bas.

Cortyl, Eugène, docteur en droit, Bailleul (Nord).

Études historiques.

Coucke, Samuel, peintre-verrier, rue Courte-des-Foulons, 16, Bruges.

Archéologie.

Courtin-Joudoit, Adelson, imprimeur-éditeur, rue de Roucourt, 11, Péruwelz.

Croquet, Joseph, curé, Maulde.

Études préhistoriques, toponymie.

Cumont, Georges, avocat à la Cour d'Appel, rue de l'Aqueduc, 19, Bruxelles.

Numismatique, préhistorique, archéologie.

Cusner, Siira, professeur de musique, rue d'Argent, Enghien.

D

D'Acy, Ernest, boulevard Malesherbes, 40, Paris.

Daimeries, P., propriétaire, rue Royale, 4, Bruxelles.

Daimeries (M<sup>me</sup>), rue Royale, 4, Bruxelles.

Dentelles anciennes.

Dumoiseaux, Maurice, commissaire d'arrondissement, Soignies.



MM.

De Cordes, Henri, juge de paix, rue d'Hoves, 16, Enghien,  
*président du Congrès.*

De Crane, Léon, rue Conscience, 62, Anvers.

Decroës, Jules, brasseur, rue du Doyen, Enghien.

de Croy-Solre (prince Etienne), château du Rœulx, *membre  
honoraire.*

de Formanoir de la Cazerie, Auguste, général en retraite,  
rue des Jésuites, 49, Tournai.

de Formanoir de la Cazerie (M<sup>me</sup> la douairière), château  
de St.-Marcoult, Silly.

Defrenne, Zénobe, professeur au Séminaire de Bonne-Espé-  
rance.

Restauration des monuments anciens. Mobilier religieux. Histoire de  
l'architecture. Archéologie.

de Ghellinck d'Elseghem, Amaury, Elseghem par Peteghem.  
*Histoire, généalogie.*

de Hauteclocque (comte G.), rue Meaulens, 2, Arras.  
*Études historiques.*

de Jamblinne de Meux (baron Théophile), capitaine com-  
mandant aux carabiniers, square Ambiorix, 48, Bruxelles.  
*Héraldique.*

de Jonghe (vicomte B.), rue du Trône, 60, Bruxelles.

Dekegel, Félix, rentier, rue de la Station, 52, Soignies.

de Laage de Bellefoye, rue de Dunkerque, 109, Saint-Omer  
(Pas-de-Calais).

de la Boissière-Thiennes (marquis Gaëtan), bourgmestre de  
Lombise, *membre honoraire.*

Delacre (M<sup>me</sup> Ambroise), rue du Beau-Site, 24, Bruxelles.

de la Grange, Amaury, propriétaire, rue Victor-Hugo, 197,  
Bois-Colombes (France, Seine).

*Études historiques et archéologiques.*

laite, Julien, docteur en sciences naturelles, rue Hors-  
château, 50, Liège.

*Études wallonnes et folklore.*

eiannoy, Auguste, conseiller communal, rue des Capucins,  
Enghien.

MM.

Delannoy (M<sup>me</sup>), rue des Capucins, Enghien.

Delannoy, Pierre, docteur en droit, rue des Capucins, Enghien.  
de la Roche Marchiennes, Emile, Harvengt par Harmignies.  
Archéologie préhistorique et belgo-romaine.

de Latrè du Bosqueau, Amaury, rue de Joncker, 9, Bruxelles.  
Époques gallo-romaines et franques.

Deleener, Edouard, secrétaire communal, Enghien.

Delessert, Eugène, ancien professeur, Verte-Rive, Cully (Suisse).

de Leuze, Amand, docteur en théologie, curé de Graux.  
Études historiques et généalogiques.

De Leyn, Alphonse, chanoine, docteur en droit, rue du Maré-  
cage, 52, Bruges.  
Biographie et hagiographie.

Dolhaire, Emilo, industriel, rue de Ransart, Gosselies.

Delignières, Emile-Désiré, bâtonnier de l'ordre des avocats,  
rue des Grandes-Écoles, 3, Abbeville (Somme).  
Biographie et œuvres des graveurs abbevillois; études artistiques et  
archéologiques.

de Limburg-Stirum (comte A.), membre de la Chambre des  
Représentants, Saint-Jean par Manhay (province de Luxem-  
bourg).

de Limburg-Stirum (comte Thierry), sénateur, rue de la Loi,  
166, Bruxelles.

de Loë (baron Alfred), secrétaire général de la Société  
d'Archéologie, rue de Londres, 11, Bruxelles.

Palethnologie, antiquités belgo-romaines et franques, ethnographie.

Delulle, Charles, rentier, Saint-Pierre-Capelle.

Delulle, Gustave, grand'place, Enghien.

Delvaux, Emile, géologue, avenue Brugman, 216, Uccle-Bru-  
xelles.

Géologie stratigraphique, paléontologie, anthropologie, archéologie.

Delvigne, Adolphe, chanoine, curé, rue de la Pacification, 14,  
Saint-Josse-ten-Noode.

Delwarde (M<sup>me</sup> veuve), rue d'Hoves, 66, Enghien.

Delwarde, Edgard, imprimeur, rue d'Hoves, 66, Enghien.

Demaeght, Charles, architecte, rue des Comédiens, 35, Bruxelles.



MM.

de Maere (baron Auguste), ingénieur, rue de la Vallée, 70, Gand.

de Maesschalck, P.-G., rue des Sœurs Noires, 11, Termonde.

Histoire et archéologie.

De Marneffe, Edgard, sous-chef de section aux Archives du royaume, boulevard des Capucins, 163, Malines.

de Marsy (comte A.), directeur de la Société française d'Archéologie, rue de la Sous-Préfecture, 6, Compiègne (Oise).

Histoire et archéologie du moyen âge.

de Melotte (chevalier Victor), ingénieur, aux Awirs, par Engis.

Demeuldre, Amé, président du Cercle Archéologique du canton, rue Neuve, Soignies.

Études historiques.

Demeuldre (M<sup>me</sup> Amé), rue Neuve, Soignies.

Demil, Charles, vicaire, rue de la Fontaine, Enghien.

de Nadaillac (marquis), correspondant de l'Institut de France, rue Duphot, 12, Paris.

Anthropologie, ethnologie.

de Nahuys (M<sup>me</sup> la comtesse), chaussée de Charleroi, 133, Bruxelles.

de Nimal, Henri, avocat, conservateur du Musée archéologique, Charleroi.

de Patoul (chevalier Léon), pavé de Soignies, Enghien.

De Pauw, Louis, conservateur général à l'Université libre, chaussée Saint-Pierre, 74, Etterbeek.

de Pauw, Napoléon, avocat général à la Cour d'Appel, rue des Violettes, 279, Gand.

Ancien droit flamand, histoire de Belgique, généalogie et héraldique.

de Pierpont, Edouard, château de Rivière, Profondeville.

Ethnographie.

de Ponthière, Joseph, Ham-sur-Heure.

Pratère, Florent (abbé), professeur d'histoire à l'Institut St.-Liévin, rue d'Argent, 1, Gand.

Puydt, Marcel, vice-président de l'Institut archéologique, boulevard de la Sauvenière, 108, Liège.

Études préhistoriques.

—  
nota  
eulx.  
, aver

e Jose  
baron  
Louis  
e la J  
i.  
pcteur  
Waas)  
indust  
ge de  
vice-co

.t, rue  
; (bar  
nes, R  
licen  
.ques  
Quarc

.e Alb

arles),  
s.  
taire,  
avoca  
re, ru

servat  
Bruxc  
erre,  
. , chât  
t du m

**MM.**

de Villenoisy, François, conservateur aux Musées nationaux de France, rue Washington, 32, Paris.

Archéologie préhistorique et gallo-romaine, histoire.

Devillers, Léopold, conservateur des archives de l'État, place du Parc, 24, Mons.

Sciences historiques.

de Vinck de Winnezeele (baron), conservateur du Musée d'antiquités du Steen, avenue des Arts, 139, Anvers.

De Vos, Gustave, curé et archiviste de l'hôpital de Grammont.

Dewalque, Antoine, préfet des études à l'Athénée royal, Malines.

Études préhistoriques.

Dewalque, Gustave, professeur émérite à l'Université de Liège, rue de la Paix, 17, Liège.

Études préhistoriques.

Dewée, Jean, docteur en médecine, avenue du Midi, 101, Bruxelles.

Dewert, Jules, professeur à l'Athénée royal, rue Isidore Hoton, 43, Ath.

Histoire de Belgique et folklore.

Dewez, Jules, aumônier de la maison d'arrêt, rue Princesse, 90, Lille.

Histoire locale.

de Witte, Alphonse, rue du Trône, 49, Ixelles.

Numismatique.

de Wouters de Bouchout (chevalier Joseph), avenue Van Beneden, 28, Malines.

Diegerick, Alphonse, conservateur des archives de l'État, boulevard de la Citadelle, 14, Gand.

Histoire et bibliographie.

Dierickx-Beke, fils, Joseph, imprimeur-éditeur, rue de la Chaussée, 72, Malines.

lez, Léon, président du Tribunal de première instance, rue des Marcottes, Mons.

lez, Maurice, boulevard Dolez, 15, Mons.

Époque franque.

MM.

Donnet, Fernand, administrateur de l'Académie royale des beaux-arts, rue du Transvaal, 53, Anvers.

Donny, Léopold, secrétaire de légation de S. M. le Roi des Belges, chef de bureau au Ministère des Affaires Étrangères, rue d'Arlon, 42, Bruxelles.

Doppler, Pierre, docteur ès-lettres, archiviste-adjoint de l'État, rue derrière les Halles, 17, Maestricht.

Dosveld, Louis, architecte de la ville, rue de la Grosse-Pomme, 10, Mons.

Archéologie monumentale et peinture murale ancienne.

Doutriaux, André, avocat, docteur en droit, rue d'Oultreman, 12, Valenciennes.

Architecture et sculpture du moyen âge.

Drion, Victor, rue Ducale, 19, Bruxelles.

Dubois, Edmond, géomètre, Hoves.

Duclos, Adolphe, chanoine, curé de Saint-Jacques, rue de la Boule, Ypres.

Études préhistoriques et historiques de la côte de la Flandre; histoire de l'art flamand; restaurations; esthétique des villes, etc.

Du Fief, Jean, professeur honoraire d'Athénée, rue de la Limite, 116, Bruxelles.

Géographie générale, histoire.

Dujardin, Camille, curé-doyen de Soignies.

Toponymie.

Dumongh, Emile, licencié en théologie, curé-doyen de Sainte-Elisabeth, rue des Fossés, Mons.

Dumont, Alfred, maire de Dunkerque.

Dumortier, Omer, juge de paix, Lessines.

Du Piercux, Achille, propriétaire, rue Lucien Namèche, 9, Namur.

Du Piercux (M<sup>me</sup> Achille), rue Lucien Namèche, 9, Namur, du Sart de Bouland, Raoul, gouverneur du Hainaut, Mons, *président d'honneur*.

Duwez, Ernest, propriétaire, rue des Capucins, Enghien.

Duwez, Henri, docteur en médecine, rue de la Fontaine, Enghien.

MM.

E

Eeckman, Alexandre, rue Alexandre Leleux, 28, Lille.

Evenepoel, Albert, rue Royale, 26, Bruxelles.

Everaert, Léopold, archiviste de la ville, rue de Bruxelles, 129, Hal.

Histoire de la ville de Hal et des communes environnantes.

F

Faidherbe, Alexandre-Joseph, docteur en médecine, rue de l'Hospice, 38, Roubaix.

Histoire médicale flamande.

Favier, Alexandre, propriétaire, rue Saint-Jean, 18, Douai.

Archéologie et beaux-arts.

Fidèle (R. P.), gardien des capucins, Enghien.

Filet, Alexandre, curé, Place, Montrœul-au-Bois.

Flahault, René, chanoine, directeur du collège N.-D.-des-Dunes, place Jeanne d'Arc, Dunkerque (Nord).

Études archéologiques.

Flebus, Alexandre, étudiant, chaussée d'Anvers, Lierre.

Fourdrignier, Edouard, archéologue, grande rue, 112, Sèvres.

Archéologie et numismatique gauloise et mérovingienne; industrie et art céramique des périodes mycénienne et hellénique; musique ancienne.

Francart, Adolphe, avocat, rue de la Grande Triperie, 34, Mons.

Fraipont, Julien, professeur à l'Université, Mont-Saint-Martin, 33, Liège.

Paléontologie, anthropologie et archéologie préhistorique.

Fréson, Jules, conseiller à la Cour d'appel, rue de l'Ouest, 15, Liège.

Histoire et archéologie.

G

Gaillard, Joseph, curé de Geer, par Rosoux-Goyer.

Geirnaert, Henri, architecte, rue Nieuwport, 10, Gand.

Gérard, Alexandre, avocat, rue de Fer, 71, Namur.

MM.

Germain de Maidy, Léon, secrétaire perpétuel de la Société d'Archéologie lorraine, rue Héré, 26, Nancy.

Histoire et archéologie de la Lorraine, blason, iconographie et symbolique religieuses, épigraphie chrétienne.

Germanès (M<sup>me</sup>), château de Beau-Pré, Grimmingen.

Dentelles de Malines et de Grammont.

Getelet, Benoît, chanoine, rue d'Hoves, Enghien.

Geudens, Edmond-Aloïs-Fr., chef de bureau et archiviste aux Hospices civils, rue de l'Empereur, 30, Anvers.

Archéologie et histoire, musicologie.

Gillès de Pélichy (baron Charles), avocat, licencié en sciences morales et historiques, château d'Iseghem.

Histoire, préhistoire et archéologie.

Gillis, Edouard, boulevard du Jardin Botanique, 46, Bruxelles.

Goblet d'Alviella (comte), professeur à l'Université, membre de l'Académie Royale de Belgique, rue Faider, 10, Saint-Gilles-Bruxelles.

Godenne, Léopold, éditeur, grand'place, 28, Malines.

Goetghebure, Herman, Gand.

Goffaerts, Camille, président de la Gilde de St.-Luc, Voer des Capucins, 20, Louvain.

Archéologie religieuse du moyen-âge.

Goovaerts, Alphonse, archiviste général du Royaume, avenue Marie-Clotilde, 4, Watermael-Boitsfort.

Gosselin, Antoine, bourgmestre, Stamburges.

Études locales historiques et préhistoriques.

Gosseries, Alphonse, inspecteur provincial des contributions directes, douanes et accises, rue des Archers, Mons.

Graftiau, Firmin, ingénieur, directeur de sucrerie, Trognée (Avernas).

Griolet de Geer, Ernest, numismate, rue de Washington, 36, Paris, *membre honoraire*.

Grootaert, Ernest, ingénieur, rue du Nord, 22, Gand.

Guerlin, Robert, rue Saint-Louis, 30, Amiens.

Héraldique, beaux-arts.

Guerlin (M<sup>me</sup>), née de Flesselle, rue Saint-Louis, 30, Amie.

Guillain, Auguste-Xavier, propriétaire, Maubeuge.

MM.

H

Halkin, Joseph, docteur en philosophie et lettres, rue des Houblonnières, 36, Liège.

Études historiques.

Hambye, Adolphe, notaire, rue du Mont-de-Piété, 24, Mons.

Hamy, Ernest, docteur en médecine, membre de l'Institut, délégué du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de France, rue Geoffroy-St.-Hilaire, 36, Paris.

Anthropologie et ethnographie, histoire des sciences.

Hankar, Paul, architecte, rue De Facqz, 63, Bruxelles.

Antiquités préhistoriques et franques.

Hanon de Louvet, Alphonse, échevin, rue Saint-Georges, 9, Nivelles.

Études archéologiques et littéraires.

Hanon de Louvet, Fernand, Braine-le-Comte.

Hanse, Adelin, abbé, directeur de l'École Normale de Bonne-Espérance.

Haté, R. P. Achille, recteur de la Maison St.-Augustin, Enghien.

Hautmont, Joseph, professeur au Séminaire de Bonne-Espérance.

Haverland, Eugène, rue Blandinoise, 8, Tournai.

Archéologie préhistorique, histoire de l'art en Belgique, architecture et art du moyen âge.

Hildebrand, Hans, délégué officiel du Gouvernement Suédois, antiquaire du royaume de Suède, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des belles-lettres, d'histoire et des antiquités de Stockholm.

Hippert, Théodore, conseiller à la Cour d'Appel, rue de la Loi, 56, Bruxelles.

Iconographie bruxelloise, ex-libris.

Hochsteyn, J.-B., directeur de service honoraire à l'Administration des chemins de fer de l'État, rue d'Artois, 61, Bruxelles.

Hocquet, Adolphe, archiviste de la ville, chaussée de Willem, 35, Tournai.

Études historiques.

art, Maurice, avocat, conseiller provincial, Tournai.





MM.

K

Kaisin, Joseph, propriétaire, rue de l'Église, Farciennes.

Les archives, fouilles belgo-romaines.

Karsseleers, J.-B., curé-doyen, Hal.

Kremer, Léon, pharmacien, place du Centre, Couillet.

Kurth, Godefroid, professeur d'histoire à l'Université, rue Rouveroy, 6, Liège.

L

Lacave-Laplagne, Jean, avocat à la Cour d'Appel, rue Pasquier, 8, Paris.

Archéologie.

Lacquet, Ernest, membre de la Commission locale des monuments, rue Haut-Port, 10, Gand.

Laenen, Joseph, abbé, rue de la Princesse, 26, Anvers.

Lahaye, Léon, conservateur des Archives de l'Etat, Namur.

Lair (comte Charles), inspecteur divisionnaire de la Société française d'Archéologie, château de Blou (Maine-et-Loire).

Lalieu, Louis-Joseph, curé de St.-Nicolas, rue des Groseillers, 2, Mons.

Lazoore, René, curé de Labliau, Marcq.

Le Blus, Hector, docteur en médecine, rue des Bâteaux, Malines.

Archéologie.

Lebon, Henri, avocat, place Bleval, Nivelles.

Lebrun, Albert, capitaine commandant attaché à l'adjutant général, chef de la maison militaire du Roi, rue Seutin, 24, Bruxelles.

Leclercq, Jules, juge au Tribunal de Première Instance, avenue de l'Astronomie, 25, Bruxelles.

Lefebvre, Léon, imprimeur, rue de Tournai, 88, Lille.

Legast, Camille, secrétaire communal, Soignies.

Legrand, Charles, propriétaire, rue Gambetta, 5, Saint-Omer (Pas-de-Calais).

MM.

le Grelle (comte Oscar), rue des Pinsons, 17, Anvers.

Leite de Vasconcellos, José, professeur à la Bibliothèque Nationale, directeur du Musée Ethnologique Portugais, Bibliothèque Nationale, Lisbonne.

Philologie et ethnologie portugaises.

Leman, Charles, rue de l'Aigle, Compiègne.

Lemercier, Edmond, Parc, Enghien.

Le Roy, Adhémar, rue Henri Le Roy, 6, Soignies.

Leroy (M<sup>lle</sup>), rue d'Hérinnes, Enghien.

le Sergeant de Monnecove, Félix, ancien député, rue Saint-Florentin, 4, Paris.

Lesneucq-Jouret, Théodore, secrétaire communal, rue César Despretz, Lessines.

Études historiques et archéologiques.

Le Tellier, Abel, avocat, rue de la Grande-Triperie, 30, Mons.

Le Tellier (M<sup>me</sup> Abel), rue de la Grande-Triperie, 30, Mons.

Leysens (M<sup>me</sup> veuve Oscar), négociante, rue de Brabant, 165, Bruxelles.

Lhoest, Emile, avocat, rue de Suisse, 12, Bruxelles.

Art céramique.

Licot, Charles, architecte provincial, rue Vanderlinden, 6, Schaerbeek.

Lieievrouw-Coopman, L., chaussée de Swynaerde, 21, Gand.  
Histoire.

Loes, François, curé, Hondelange (Arlon).

Lombaerts, Edmond, avenue des Arts, 146, Anvers.

Archéologie et numismatique.

Loret, Léopold, receveur provincial, rue de la Raquette, 16, Mons.

Linguistique et littérature.

Losset (M<sup>me</sup> Auguste), Enclos du Béguinage, 18, Valenciennes.

Lucas, Charles, architecte, expert près le Tribunal civil et le Conseil de préfecture de la Seine, rue de Dunkerque, 23, Paris.

Archéologie, histoire, architecture et jurisprudence.

Lyon, Clément, publiciste, rue de Montigny, 11, Charleroi.

Lyon (M<sup>me</sup> Clément), rue de Montigny, 11, Charleroi.

**MM.**

**M**

**Maertens, Joseph**, propriétaire, rue de Flandre, 33, Gand,  
*membre honoraire.*

L'archéologie et les monuments anciens.

**Maetens, J.**, ancien curé, rue St.-Jean, Chièvres.

**Maeterlinck, Louis**, artiste-peintre, conservateur du Musée  
de peinture, rue du Compromis, 6, Gand.

Recherches relatives aux œuvres d'art enlevées à la Belgique à  
différentes époques.

**Maeterlinck (M<sup>me</sup>)**, rue du Compromis, 6, Gand.

**Magaluais, Moniz**, Porto (Portugal).

**Maire, Georges**, avocat, rue Victor Hugo, 3, Avesnes (Nord).

**Malaise, Constantin**, professeur, rue Latérale, Gembloux.

Description stratigraphique et paléontologique des systèmes cam-  
brien et silurien de Belgique.

**Malfait, François**, sculpteur, rue du Marais, 99, Bruxelles.

**Marchal (chevalier Edmond)**, secrétaire perpétuel de l'Aca-  
démie Royale des sciences, des lettres et des beaux-arts,  
Bruxelles.

**Mariage, Edouard**, conseiller municipal, place de l'Hôpital-  
Général, 2 et 4, Valenciennes.

Histoire, archéologie et topographie locales.

**Maroy, Richard-Louis**, docteur en médecine, chirurgie et  
accouchements, rue de la Chancellerie, 18, Bruxelles.

**Marsaux, Léopold-Henri**, chanoine honoraire, rue des Jaco-  
bins, 68, Beauvais.

Iconographie, liturgie, broderies religieuses.

**Martel, Charles-Edmond**, propriétaire, rue N.-D., 4, Condé.

Histoire de Condé, spécialement au point de vue du rôle militaire  
de cette place.

**Mataigne, Alexandre**, propriétaire, rue du Pont-Neuf, 2, Wavre.

**Matthieu, Ernest**, avocat, docteur en sciences politiques et  
administratives, Grand Place, 2, Enghien, *secrétaire général  
du Congrès.*

Recherches historiques sur le Hainaut. Histoire de l'enseignement en  
Belgique.

MM.

Matthieu (M<sup>me</sup> Ernest), Grand'Place, 2, Enghien.

Matyn-Louant (M<sup>me</sup>), écrivain, rue de Bordeaux, 62, Bruxelles.

Mayer van den Berghes (chevalier F.), rue de l'Hôpital, 21, Anvers, *membre honoraire*.

Meillassoux, Paul, manufacturier, rue du Coq-Français, 124, Roubaix (Nord), *membre honoraire*.

Michel, Edmond, Merchtem (Brabant).

Archéologie monumentale du moyen âge en Belgique.

Michel, Louis, rue d'Hoves, 64, Enghien.

Misonne, Pierre, avocat, conseiller communal, rue des Capucins, Enghien, *vice-président du Congrès*.

Moens, Jean, avocat, Lede (Flandre-Orientale).

Archéologie préhistorique.

Moreau, Fernand, notaire, Gosselies.

Moreau (M<sup>me</sup> Fernand), Gosselies.

Mury (M<sup>lle</sup> Maria), rue du Palais, 1, Troyes.

N

Nève, Eugène, architecte, rue Stevin, 36, Bruxelles.

Architecture, archéologie, esthétique.

Nickers, Joseph, curé, Izel.

Archéologie, géologie.

O

Obert de Thieusies (vicomte), bourgmestre de Thoricourt.

Opdedrinck, Jules, vicaire, Poperinghe.

P

Pacco, Aimé, ingénieur, bourgmestre, rue d'Hoves, Enghien, *président d'honneur du Congrès*.

Paques, Erasme, quai d'Amercœur, 20, Liège.

Paquet, Gérard-Théodore, capitaine retraité, chaussée de Forest, 92, Saint-Gilles-Bruxelles.

Parmentier, Charles, ancien magistrat, avenue Victor Hugo, 186, Paris.

**MM.**

Paris, Louis, secrétaire de la Direction de la Bibliothèque Royale, rue d'Arlon, 39, Bruxelles.

Paternostre (M<sup>lle</sup> Eudonie), rue d'Hoves, Enghien.

Payoit, Emile, notaire, rue d'Hoves, Enghien.

Poils, Jean, rue de la Source, 59, Bruxelles.

Période anté-romaine, romaine et franque.

Poncelet, Edouard, conservateur des Archives de l'État, rue de la Halle, 12, Mons.

Études historiques.

Poot, Albert, curé-doyen, rue du Béguinage, Enghien.

Possoz, Joseph, notaire, rue du Doyen, 13, Hal.

Poulain, Léon, négociant, rue de Nimy, 47, Mons.

Poulain (M<sup>me</sup> Léon), rue de Nimy, 47, Mons.

Poulain (M<sup>lle</sup> M.), rue de Nimy, 47, Mons.

Pourcelet-Liénart, J., ancien notaire, rue du Château, Ecaussines.

Poutiatine (le prince Paul Arsenievitch), maréchal de noblesse, rue Ligovka, 65 l. 2, Saint-Pétersbourg (Russie).

Anthropologie et archéologie préhistoriques.

Prud'homme, Emile, conservateur-adjoint aux Archives de l'État, rue de la Raquette, 26, Mons.

La chronologie et la diplomatique.

Puissant, Emile, professeur de religion à l'Athénée Royal, rue N.-D.-Débonnaire, 20, Mons.

Puttaert, Emile, artiste-peintre, rue de l'Étang, 10, Etterbeck.

**Q**

Quarré-Reybourbon, Louis, bibliophile, boulevard de la Liberté, 70, Lille.

Histoire, beaux-arts.

**R**

Raeymakers, Désiré, médecin de bataillon au 3<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie, rue des Augustins, 18, Tirlemont.

Géologie, anthropologie et archéologie préhistorique.

**MM.**

**Raick, Désiré, curé de Dampremy.**

**Ranschyn, Eugène, rue des Palais, 30, Bruxelles.**

**Ranschyn (M<sup>lle</sup> Pauline), rue des Palais, 30, Bruxelles.**

**Régnier, Louis, rue Chartraine, 59, Evreux (Eure).**

Archéologie monumentale, histoire de l'art français, histoire de Gisors et des environs.

**Reusens, Edmond, chanoine, professeur à l'Université, rue de la Monnaie, Louvain.**

**Richez, Alfred, architecte, rue de Lille, 71, Valenciennes.**

Architecture et archéologie.

**Richez-Schoutteten (M<sup>me</sup> Emma), rue de Lille, 71, Valenciennes.**

Art musical.

**Roland, Charles-Gustave, curé de Balâtre, par Mazy.**

Études historiques, généalogiques et toponymiques.

**Rommel, Henri, chanoine, rue du Saint-Esprit, 2, Bruges.**

**Rops, Paul, docteur en droit et en sciences politiques et administratives, château de Thozée (Mettet).**

Études historiques, antiquités franques et gallo-romaines.

**Roussello, Charles, docteur en droit, greffier du Tribunal de Commerce, rue Fétis, 7, Mons.**

Histoire de Mons et du Hainaut.

**Rutot, Aimé, conservateur au Musée Royal d'Histoire Naturelle, rue de la Loi, 177, Bruxelles.**

**Rutten, Charles, rue de Spa, 4, Bruxelles.**

**S**

**Saintenoy, Paul, architecte de S. A. R. le comte de Flandre, professeur à l'Académie Royale des Beaux-Arts, rue de l'Arbre-Béni, 119, Bruxelles.**

Archéologie monumentale et histoire de l'art.

**Saintenoy (M<sup>me</sup> P.), rue de l'Arbre-Béni, 119, Bruxelles.**

**Sarmiento, Francisco-Martins, rue de D. Luiz, Guimaraes (Portugal).**

**Scellier, Frédéric, propriétaire, rue St.-Fuscien, 26, Amiens.**

**Schaeps, Jean, architecte, rue de la Province, 58, Anvers (Sud).**

Architecture.

MM.

Schepens, Oscar, directeur de la Société Belge de Librairie,  
rue Treurenberg, 16, Bruxelles.

Linguistique, géographie historique.

Schmidt, Henri, bourgmestre du Rœulx.

Schoffer, Georges-Carl-Valentin, Keizersgracht, 319, Amsterdam.

Schollaert, Franz, Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction  
publique, Bruxelles, *président d'honneur*.

Seghers, Ernest, hôtel royal, Grand'Place, Enghien.

Semet, Célestin, rentier, rue Saint-Piat, 88, Tournai.

Semet, Julien, avocat, rue des Carliers, 10, Tournai.

Sens, Georges, rue de l'Arsenal, 8, Arras.

Serbat, Emile, propriétaire, avenue des Champs-Élysées, 138,  
Paris ou Saint-Saulve (Nord).

Études historiques, archéologie militaire.

Serbat (M<sup>me</sup> E.), avenue des Champs-Élysées, 138, Paris.

Serbat, Louis, élève à l'École Nationale des Chartes, avenue  
des Champs-Élysées, 138, Paris.

Serdobbel, Ernest, avocat, avenue de la Place d'Armes, 5, Gand.

Séré-Depoin, ancien maire de Pontoise, rue Ch. Laffitte,  
Neuilly (Seine).

Severo, Ricardo, ingénieur, rua de Cedofeita, 548, Porto  
(Portugal).

Sibenaler, conservateur du Musée Archéologique, Marché-  
aux-Légumes, 12, Arlon.

Slotte-Debert, Nestor, avocat, juge suppléant, rue du Mont-  
de-Piété, 19, Mons.

Études historiques.

Smekens, Thécophile, président honoraire du Tribunal Civil,  
avenue Quentin-Metsys, 34, Anvers.

Soenens (chevalier Emile), propriétaire, Saint-Denis-Westrem.

Soil, Eugène, juge d'instruction, rue Royale, 45, Tournai.

Archéologie monumentale, arts industriels, histoire et antiquités de  
Tournai.

Somzée, Léon, ingénieur, rue des Palais, 22, Schaerbeek,  
*membre honoraire*.

**MM.**

Sonneville, Constant, **architecte**, rue Beyaert, 41, Tournai.  
Archéologie.

Soreil, Gustave, ingénieur, Maredret-Sosøye.

Sorel, Alexandre, président honoraire du Tribunal Civil, rue Neuve, 9, Compiègne.

Soupart, ancien sénateur, rue Neuve-Saint-Pierre, Gand.

Spinet, Albert, imprimeur-éditeur, Grand'Place, Enghien.

Spinet, Emile, curé de Cambron-Saint-Vincent.

Spinet, Léon, aumônier de la Prison, rue Desandrouin, 19, Charleroi.

Spreux (M<sup>me</sup> A.), quai des Salines, 11, Tournai.

Spreux (M<sup>lle</sup> Céline), quai des Salines, 10, Tournai.

Stroobant, Louis, directeur-adjoint de 1<sup>re</sup> classe à la Prison Centrale, Coupure, 229, Gand.

Beaux-arts, héraldique, droit pénal ancien.

Sturme, Emile, sculpteur, rue de Dunkerque, 110, Saint-Omer.  
Art et archéologie du moyen âge.

Swennen, Gaspard-Joseph, curé, Bocholt, par Brée (Limbourg).

**T**

Tahon, Victor-Laurent, ingénieur, rue de la Loi, 159, Bruxelles.  
Travaux archéo-métallurgiques.

Tamine, Léon, avocat, rue de Bruxelles, 31, Nivelles.

Tandel, Emile, commissaire d'arrondissement, avenue Tesch, 47, Arlon.

ten Brink, Jan, docteur en théologie, professeur à l'Université, Apothekersdijk, 27, Leide.

Histoire de la littérature néerlandaise, histoire de la révolution française.

Tennstedt, Alphonse, ingénieur, Sucrerie, Petit-Enghien.

Theunissens, L., trésorier de l'Académie d'Archéologie, Courte rue de l'Hôpital, 14, Anvers.

Toint, Charles, chef de division au Gouvernement Provincial, rue des Dominicains, 26, Mons.



**MM.**

**Tordeur, Eugène**, président de la Société Archéologique, Avesnes (Nord).

**Travers, Emile**, archiviste-paléographe, rue des Chanoines, 18, Caen (France).

**Troutowski, Woldemar**, conservateur du Palais Impérial des Armures, Kremlin, Palais des Armures, Moscou.

Archéologie préhistorique, numismatique orientale, orfèvrerie et antiquités orientales.

**t'Serstevens-Troye**, sénateur, La Pasture, par Ham-sur-Heure.

**Tulpinck, Camille**, artiste-peintre, archéologue, rue Walonne, 1, Bruges.

Peintures anciennes, fresques.

**V**

**Van Assche, Auguste**, architecte, rue Ducale, 15, Gand.

Architecture, archéologie et restauration des monuments du moyen âge.

**Van Bastelaer, Désiré-Alexandre**, rue de l'Abondance, 24, Bruxelles.

Archéologie, ethnographie, histoire, arts, spécialement époques franque et romaine; arts céramiques.

**Van Blaeren, Amand**, inspecteur principal de l'enseignement primaire, Tournai, *vice-président du Congrès*.

**Van Boxmeer, Philippe**, architecte de la ville, rue Léopold, 80, Malines.

**Van Caster, G.**, chanoine, rue N.-D., 123, Malines.

**Van Cauwenberghe, Nestor**, docteur en médecine, conseiller provincial, bourgmestre, Hérinnes-lez-Enghien.

**Van Cauwenberghs, Edouard**, curé-doyen, Hérinnes-lez-Enghien.

**Van Cutsem, Gustave**, bourgmestre, Soignies.

**Van Cutsem, Joseph**, étudiant, près la Gare, Enghien.

**Vandenabeele, Adolphe**, receveur communal, Hérinnes-lez-Enghien.

**Vandenborre (M<sup>lle</sup> Georgine)**, Grand'Place, Enghien.

**MM.**

Van den Bosch-de Cordes (M<sup>me</sup>), en sa villa, près la Gare, Vieux-Dieu, Anvers.

Van den Bosch (M<sup>lle</sup> Maria), canal des Récollets, 43, Anvers.

Van den Broeck, François, major d'Artillerie, boulevard du Régent, 7, Bruxelles.

Van den Corput, docteur en médecine, sénateur, avenue de la Toison-d'Or, 21, Bruxelles.

Van den Corput, Fernand, avocat, avenue de la Toison-d'Or, 21, Bruxelles.

Van den Gheyn, Gabriel, chanoine, supérieur de l'Institut Saint-Liévin, rue d'Argent, 1, Gand.

Archéologie, peintures religieuses.

Van den Gheyn, Joseph, hollandiste, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque Royale de Belgique, rue des Ursulines, 14, Bruxelles.

Linguistique, ethnographie, hagiographie.

Van der Linden, Arthur, membre de la Députation Permanente, Goefferdingen.

Van der Linden, Julien, avocat, membre de la Chambre des Représentants, rue de la Tribune, 4, Bruxelles.

Vanderschuere, Emmanuel, agent d'assurances, rue d'Hérinnes, Enghien.

Van der Straten-Ponthoz (comte François), rue de la Loi, 23, Bruxelles.

Van der Dussen de Kestergat, directeur général au Ministère de l'Intérieur, rue des Étangs-Noirs, 24, Bruxelles.

Van de Velde, Alphonse, maître de carrières, conseiller provincial, bourgmestre, Lessines, *membre honoraire*.

Van de Velde (M<sup>me</sup> A.), Lessines.

Van Doorslaer, Georges, docteur en médecine, Marché-au-Bétail, 52, Malines.

Histoire de la médecine, musicologie.

van Duyse, Hermann, homme de lettres, conservateur du Musée d'Archéologie, rue Courte-des-Violettes, 21, Gand.

Van Dyk, François, architecte, avenue du Sud, 40, Anvers.

**MM.**

van Ertborn (baron), avenue du Duc, 38, Boitsfort.

Van Havermaet, Henri, expert, rue des Commerçants, 32, Bruxelles.

Monographies des villes et communes belges.

Van Havermaet (M<sup>me</sup> H.), rue des Commerçants, 32, Bruxelles.

Van Hove, A., abbé, Collège du Saint-Esprit, Louvain.

Vanhove (M<sup>lle</sup>), rentière, rue de Bruxelles, Enghien.

Vanlangenhack, avocat, Ninove.

Van Lidth de Jeude (M<sup>me</sup>), Ledeborg-lez-Gand.

Vanlierde, Charles, curé de Hoves.

Van Linthout, François-Louis, entrepreneur, boulevard du Hainaut, 96, Bruxelles.

Van Malderghem, Jean, archiviste de la ville de Bruxelles, rue Anoul, 26, Ixelles.

Van Nerom, Edouard, avocat à la Cour d'Appel, juge de paix suppléant, rue du Commerce, 32, Bruxelles.

Études historiques.

Van Overloop, Eugène, ancien sénateur, conservateur des Musées Royaux d'Antiquités, rue Royale, 58, Bruxelles.

Van Raemdonck, J., docteur en médecine, rue de Saint-Joseph, 3, Saint-Nicolas.

Van Roy, Henri-Constantin, curé de Thollembeek.

Van Ryckevorsel, F., Peperstraat, Bois-le-Duc.

Van Spilbeek, M., directeur de l'Abbaye, Soleilmont (Gilly).

Iconographie, hagiographie.

Van Zuylen, Prosper, rue du Verger, 15, Bruges.

van Zuylen (M<sup>me</sup> la baronne), Anvers.

Varenberg, Emile, conseiller provincial, rue du Lac, 11, Gand.

Études historiques et archéologiques.

Vayson, Jean-Antoine, manufacturier, chaussée d'Hocquet, 264, Abbeville.

Beaux-arts et archéologie.

Vermeylen, Franz, artiste-statuaire, rue des Récollets, 49, Louvain.

Archéologie, numismatique.

**MM.**

Verset, Clément, abbé, place de l'Évêché, 2, Tournai.

Vorsterman-van Oyen, directeur des Archives généalogiques et héraldiques, Rijswijk, près La Haye.

Généalogie, héraldique, sigillographie et bibliographie.

Vos, Joachim, chanoine, archiviste de la Cathédrale, rue du Chambge, 16, Tournai.

Études historiques.

**W**

Walton, Albert, docteur en médecine, rue de Stassart, 38, Bruxelles.

Warichez, Joseph, candidat en sciences morales et historiques, vicaire de Messine, boulevard Dolez, 84, Mons.

Walravens (Mgr.), évêque de Tournai.

Wauthy, Léon, docteur en médecine, quai de Brabant, 35, Charleroi.

Histoire et archéologie.

Wauwermans, Henri, lieutenant-général, rue de la Limite, 128, Bruxelles.

Wauwermans de Francquen (M<sup>me</sup>), rue de la Limite, 128, Bruxelles.

Weyemberg, Emile, étudiant, Grand'Place, Enghien.

Wielant, Emile, notaire, Hérinnes (Brabant).

Wigny, Emile, chef de comptabilité de la Société Austro-Belge, Huy.

Wilmotte. G., ingénieur-architecte, rue André Dumont, 22, Liège.

Wins, Albert, notaire, juge de paix suppléant, rue Saint-Martin, Merbes-le-Château.

Wins, Alphonse, juge au Tribunal de première Instance, rue derrière la Halle, 21, Mons.

Histoire des anciens métiers.

Wittamer, Edouard, docteur en droit, rue Jean Stas, 27, Bruxelles.

Wytsman, Philogène, libraire-éditeur, rue Neuve, 79, Bruxelles.

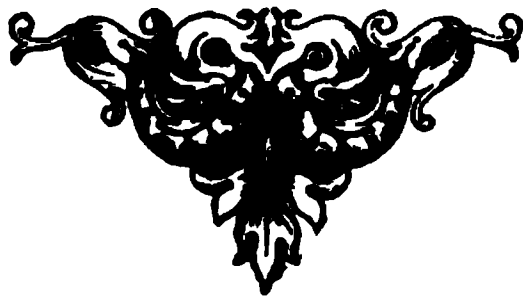
MM.

Z

Zech-du Biez, Guillaume, éditeur, Braine-le-Comte.

Zech-du Biez (M<sup>me</sup>), Braine-le-Comte.

Zech, Théophile, imprimeur, Braine-le-Comte.



# HORAIRE DU CONGRÈS

---

## *Dimanche 7 Août*

**10 h. 30.** — Salle des Concerts, rue d'Hérinnes : Réunion des délégués des Sociétés fédérées : désignation des bureaux des sections;

Examen des mesures propres à assurer l'avenir de la Fédération.

**11 h. 30.** — Réception des membres du Congrès par l'Administration communale, dans le grand salon de l'Hôtel-de-Ville.

**12 h.** — Assemblée générale d'ouverture, Salle des Concerts, rue d'Hérinnes. Ordre du jour :

Remise des pouvoirs par le Comité de 1897.

Discours inaugural par M. Henri De Cordes, président du Congrès.

Nomination des présidents et vice-présidents d'honneur.

Composition des bureaux des sections.

**3 h.** — Visite de l'église paroissiale, du parc de S. A. S. le duc d'Arenberg, du couvent des Capucins.

**6 h.** — Banquet.

### *Lundi 8 Août*

8 h. 30. — Réunion des sections.

12 h. 15. — Départ en tram spécial pour la visite du château de Gaesbeek. — Les membres participant à cette excursion, recevront une *Notice* sur le château.

3 h. 30. — Départ de Gaesbeek, arrêt à Lennick-St.-Quentin.

5 h. 30. — Assemblée générale à l'Orangerie, au Parc.

Les tapisseries enghiennoises, causerie par M. J. Destrée.

Discussion sur le mode de publication des textes anciens, en exécution de la résolution prise en assemblée générale au Congrès de Malines.

8. h. 30. — Fête dramatique offerte aux membres du Congrès.

### *Mardi 9 Août*

8 h. 30. — Réunion des sections.

12 h. 30. — Départ pour Grammont, en train spécial.

Visite de l'hôtel-de-ville, de l'église paroissiale, des restes des anciens remparts, de l'hôpital, de l'église d'Hunneghem.

3 h. 15 (15 h. 15). — Départ pour Acren.

Visite de l'église et du trésor.

Départ en voiture pour Lessines, réception par l'Administration communale, visite de l'ancien hôpital et de l'église de Saint-Pierre.

7 h. (19 h.) — Arrivée à Enghien.

8 h. (20 h.) — Fête de nuit au Parc du duc d'Arenberg : illumination, concert, feu d'artifice.

### *Mercredi 10 Août*

8 h. — Réunion des sections.

11 h. 40. — Départ pour Chièvres, en train spécial.

**12 h. 15.** — Arrivée à Chièvres. Visite de l'église, du château des comtes d'Egmont, des restes des fortifications, de la chapelle romane des Templiers, de la chapelle de la Ladrie.

**2 h. 50 (14 h. 50).** — Départ pour Ath.

**3 h. (15 h.)** — Arrivée à Ath.

Réception à l'Hôtel-de-Ville, visite de cet édifice, tour Burbant, église Saint-Julien, maisons anciennes.

**5 h. 10 (17 h. 10).** — Départ d'Ath.

**5 h. 34 (17 h. 34).** — Arrivée à Enghien.

**6 h.** — Salle des Concerts, rue d'Hérinnes : Assemblée générale de clôture.

Rapports sur les travaux des sections.

Désignation de la société qui présidera le XIV<sup>e</sup> Congrès de la Fédération.

### *Jeudi 11 Août*

**9 h. 03.** — Excursion à Hal, visite de l'église monumentale.

**2 h.** — Visite du Palais du duc d'Arenberg, à Bruxelles (réunion au Square du Sablon, à 1 h. 30).



# Questionnaire

---

## 1<sup>re</sup> Section : Études préhistoriques

---

### I. — Les découvertes préhistoriques dans le pays d'Enghien.

La recherche des silex ouvrés dans le pays d'Enghien, commencée depuis plusieurs années par MM. Cloquet et de Munck, a été poursuivie par d'autres explorateurs. C'est d'après leurs recherches que nous fixons les stations préhistoriques et les localités de la terre d'Enghien où l'on rencontre les traces de l'industrie des peuples primitifs.

Voici la liste, sans doute incomplète, des découvertes faites jusqu'ici :

Naast, une station signalée par M. de Munck ; Henripont, Chapelle de N.-D. de Grâce, une station signalée par MM. Cloquet et de Munck ; Braine-le-Comte, quatre stations : celles de la Tête du Bois et du Marouset, signalées par M. Cloquet ; celles du Rond-Bonnet et du Bois de

■

Braine, signalées par M. J. Croquet; Hennuyères, une station aux Bruyères, signalée par M. Cloquet. Parmi les localités où l'on a trouvé des objets des âges lithiques, nous citons Écaussinnes, Ronquières, Thoricourt, Rebecq, Graty, Hoves et Marcq. Ces deux dernières localités ont été explorées par M. Bernier, instituteur à Hoves.

J. CROQUET.

## II. — Peut-on déterminer la route suivie par les peuplades préhistoriques du Hainaut pour coloniser le pays de Waas ?

M. le docteur Van Raemdonck résume, en ces termes, les considérations en faveur de sa thèse. « Nous avons formulé d'abord le principe qui a servi à établir la descendance de la peuplade quaternaire de la vallée de la Haine de celle de la vallée de la Somme qui colonisa la vallée de la Haine. Nous avons montré ensuite le développement de l'industrie du silex par les premiers occupants des environs de Mons, ainsi que l'accroissement de leur population à l'époque néolithique, accroissement qui fut tel, qu'il força quelques familles à se détacher de la tribu et à émigrer en prenant la route entre la Senne et la Dendre, alors la seule route acceptable et en même temps la plus favorable pour arriver devant l'Escaut, passer le fleuve, se fixer à Rupelmonde, et peupler de là tout le pays de Waas. Pour confirmer notre assertion, nous avons dressé l'inventaire des silex ouvrés recueillis dans dix-sept communes waasiennes. Nous avons montré ensuite les nombreux rapports qui lient les populations préhistoriques du pays de Waas à leurs congénères du Hainaut : l'égalité dans le travail du silex, dans les formes des instruments, dans la matière première, dans le travail des os et des poteries, dans la faune contemporaine, dans le choix du domicile, dans le régime, dans les mœurs et dans le genre de vie. Finalement, nous avons indiqué les jalons de la route suivie par les colons du Hainaut, en d'autres termes, nous avons cité les diffé-

rentes localités d'entre Senne et Dendre par où ils ont passé pour aller peupler le pays de Waas, et où ils ont laissé leurs instruments dont la matière première, comme celle des instruments des préhistoriques Waasiens, provient des gisements des environs de Mons ».

### III. — Quelles sont les races qui ont peuplé l'Europe à l'époque néolithique ?

Après avoir établi l'existence des deux grandes voies de migrations par lesquelles s'est opéré le repeuplement de l'Europe à l'époque néolithique, il reste à déterminer l'origine des divers groupes, et l'ordre dans lequel ils sont venus. Les éléments de cette nouvelle recherche seront fournis par la linguistique, l'anthropologie et l'examen des objets.

**A.** Les hommes des kjoekkenmoeding et des stations avec tranchet semblent être les derniers restes des paléolithiques émigrés vers le sud et qui ont duré en Afrique.

**B.** Les néolithiques du groupe que je qualifie d'*italo-danubien*, établis au sud de la zone forestière, et arrivés les premiers, sont remontés jusqu'en Belgique. Les langues aryennes n'ont été incontestablement parlées de toute antiquité que dans les pays colonisés par eux, et s'y rencontrent toujours.

Les monuments mégalithiques occupent toutes les côtes et les îles, ainsi que le cours des fleuves depuis le Danemark jusqu'à l'Afrique. Ils comprennent deux groupes distincts.

Les hâches polies en pierres rares de la famille du jade néphrite, *et ne provenant pas d'Extrême-Orient*, se rattachent aux mégalithes et occupent une zone qui va de l'Armorique à la Suisse par le cours de la Loire.

Les grands monuments mégalithiques de Bretagne, contemporains de l'apparition du bronze, sont à l'extrémité de

la province Scandinave, caractérisée par la perfection de ses outils taillés, et qui comprend à l'est la Galicie et la Volhynie.

Dans ces mêmes régions apparaissent des outils de pierres noires ou sombres polies, avec trou d'emmanchement taraudé, faits à l'imitation de prototypes de métal. Ils vont par la Loire jusqu'en Suisse. Leur mode d'exécution est le même que celui des monuments de la Chaldée présémitique et de l'Égypte primitive. Ces objets se rencontrent en Galicie avec le cuivre pur, et tout fait présumer qu'ils appartiennent à des populations de race mongolique ayant occupé la région arabo-caspienne, fondé les premiers empires élamites et accados-sumériens, agi sur l'Égypte sous les deux premières dynasties, et employé le cuivre pur au lieu du bronze, seul en usage dans le reste de l'Europe. Par eux on aura peut-être le moyen d'établir des synchronismes pour l'histoire d'Europe.

Sur certains monuments mégalithiques on rencontre des signes alphabétiques très-analogues aux alphabets ibérique et libyque et dont l'alphabet touareg serait le dernier terme. Ce groupe a des liens, inexpliqués encore, avec les derniers survivants probables de la race de Cro-Magnon.

Ce groupe, mieux connu, fournira peut-être l'explication de l'origine des Basques dont la langue anaryenne paraît turco-mongole.

**Conclusions :** Les Italo-Danubiens, petits et bruns, premiers néolithiques fixés en Europe, sont les seuls vrais Aryens.

Les races germaniques, arrivées au nord de la zone forestière par la trouée du Dnieper, ont été aryanisées dans le voisinage de la mer Noire. Plusieurs groupes s'étant suivis par cette voie, il est difficile encore de déterminer quels sont ceux qui n'étaient pas germains.

L'un d'eux, qui faisait usage de cuivre pur au lieu de bronze, était apparenté avec les populations présémitiques et peut-être turco-mongoles de la région de l'Euphrate.

Enfin les descendants de la race de Cro-Magnon, réfugiés en Afrique et dans le bassin méditerranéen, y ont joué, avant les Hellènes et la fondation de l'Égypte pharaonique, un rôle considérable. Peut-être quelques-unes de leurs tribus sont-elles revenues par la voie du Dnieper avec les groupes germaniques et mongoloïdes, retrouvant ainsi leur pays d'origine à bien des siècles de distance, après avoir fait le tour de l'Europe.

F. DE VILLENOSY.

IV. — Confection d'une carte préhistorique de la Belgique.

V. — Étude des mégalithes en Belgique. État de la question depuis les Congrès de Mons et de Tournai.

VI. — Quelles sont, en Belgique, les découvertes relatives aux périodes dites de Hallstatt, marienne, de la Tène ? — Sépultures à inhumation, à incinération ? — Armes, vases, parures, mobiliers divers ?

ED. FOURDRIGNIER.

VII. — Connait-on, en dehors des œnochoés, dites étrusques, des trouvailles de vases de bronze au type historié de ceux de la Haute-Italie ? des ceintures estampées d'Haguenon ? des torqués creux de la Marne ?

ED. FOURDRIGNIER.

VIII. — Peut-on établir la répartition des débris de la faune et de l'industrie entre les trois grandes assises du quaternaire des plaines du Nord et du Hainaut ?

IX. — Les recherches sur les lieux d'origine des matières premières employées d'une part par les troglodytes de Belgique et d'autre part par l'homme quaternaire du Hainaut pour la fabrication de leurs armes, outils, parures, etc., ont-elles fait des progrès ?

Peut-on établir que nos peuplades néolithiques sont venues du dehors ou bien qu'elles étaient de souches indigènes ?

X. — Faire connaître les résultats des dernières recherches au sujet du littoral de la Belgique aux différentes époques.

XI. — Comment sont ornementés les vases de terre ? y a-t-on remarqué une forme typique ? des traces de peintures ?

ED. FOURDRIGNIER.

XII. — Étude comparative des sépultures et du mobilier des sépultures de la Tongrie pendant l'occupation romaine et franque.

FR. HUYBRIGTS.

XIII. — Portraits de Gaulois faits par des Étrusques au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, d'après les fouilles récentes de Sasso-Ferrato.

L. MAETERLINCK.



## 2<sup>me</sup> Section : Histoire

---

I. — La rédaction de glossaires toponymiques a été préconisée au Congrès de Namur; signaler les localités qui ont fait l'objet de travaux de ce genre.

II. — Les dénominations toponymiques ne marquent-elles pas des modifications dans la démarcation linguiste entre les langues flamande et française?

La ville d'Enghien et les villages des environs se trouvent en grande partie aux confins de la limite entre les langues flamande et française. Les désignations toponymiques ont été généralement données par les premières populations et sont empruntées à la langue qu'ils parlaient.

A part quelques exceptions, on constate que la ligne de démarcation entre ces deux langues n'a subi que peu de variations dans la région voisine d'Enghien.

R. LAZOORE.

III. — De l'origine et de la destination des tertres artificiels élevés dans les Pays Bas.

IV. — L'existence de castors ou de loutres dans nos contrées a-t-elle pu donner naissance à des dénominations toponymiques : Biévène, Beveren, Bienne, Biesmes ?

Le castor, maintenant disparu de l'Europe centrale, était jadis très-commun dans les rivières de la France, de l'Allemagne et de nos régions; l'intérêt qui s'attachait à son genre de vie, à l'édification de ses travaux fit donner son nom à un grand nombre de rivières et de ruisseaux aujourd'hui pour la plupart débaptisés, mais dont la dénomination a été empruntée par l'un ou l'autre des villages qu'ils arrosent (1).

Tous les noms de lieux dont l'ancienne forme est *Bererna* en *Bebrona* viennent du mot *Beber*, *Biber*, *Berer*, signifiant respectivement castor en dialectes celtique, allemand ou thiois, et du vocable celtique *ona*, ruisseau.

Rien que dans le Hainaut, cinq localités au moins tirent leur nom d'un ruisseau de castors, savoir : Biévène, Biesmes - sous - Thuin, Bienne-le-Happart, Biesmes-Mellet et Buvrinnes.

Pour ce qui est de la Berwinne, petite rivière qui se jette dans la Meuse à Navagne-lez-Visé, remarquons que la forme primitive, *Beberona*, *Bebrona*, a été conservée comme nom propre dans plusieurs villages arrosés par ce cours d'eau. On ne peut parcourir d'anciennes archives du pays de Dalhem sans rencontrer des *de Bebronne*.

De vieux dictionnaires flamands traduisent aussi le mot loutre par *berer*, mais nous ne pensons pas que cette

---

(1) Voyez KURTH, *La frontière linguistique en Belgique*, vol. II, pp. 93, 105. Cet ouvrage, paru le 5 Avril 1898, contient un chapitre intitulé : *Les Castors en Belgique*. L'autorité incontestée de l'auteur dans les questions toponymiques nous dispense de développer longuement la question que nous avons posée au Congrès.



interprétation remonte fort haut : le castor est un rongeur, la loutre un carnivore, dont les mœurs n'ont pas dû, comme celles des castors, frapper l'imagination du peuple.

ED. PONCELET.

V. — La rivière que César dans ses commentaires sur la guerre des Gaules appelle SABIS, est-elle bien la Sambre ?

La *Sabis* de César n'est pas la Sambre; il n'existe aucun rapport entre ces deux noms.

La rivière en question est l'affluent de l'Escaut, appelé la Selle, qui passe à Solesmes.

C'est dans les environs de cette ville qu'il faut chercher l'endroit où s'est livrée la bataille dans laquelle César défit les Nerviens.

EDG. DE MARNEFFE.

VI. — Quelles étaient au moyen âge les bases de l'impôt et le mode de perception ?

VII. — On a de nombreux exemples, au moyen âge, de personnes vouées à un saint. Signaler les documents sur l'histoire de cet usage et sur les vestiges qui en subsistent.

La coutume de se consacrer à un saint remonte au moyen âge. Elle fut pratiquée tantôt pour des serfs que leur seigneur affranchissait et donnait à une église, tantôt des personnes libres s'asservissaient volontairement à un saint en reconnaissance d'une faveur obtenue par son intercession. Les documents sur cet usage se rencontrent surtout dans les cartulaires et les chartiers des abbayes.

R. LAZOORE.

VIII. — Les historiens rapportent que ce fut au siège de la ville d'Enghien de 1367 qu'on se servit pour la première fois, en Hainaut, de canons et de bombardes. Connaît-on des documents à ce sujet ?

IX. — Quel est le lieu de naissance de Louis de Luxembourg, connétable de Saint-Pol, exécuté à Paris, en 1475, par ordre du roi de France, Louis XI ?

Louis de Luxembourg naquit en 1418. Charles le Téméraire lui rappela : « Vous estes mon sujet du plus bel de votre vaillant et estes né de mes pays. » Chastellain dit que ce seigneur « avoit esté né, eslevé, nourri et parcrû » dans les États du duc de Bourgogne.

Il est établi que Pierre de Luxembourg, père du célèbre connétable, séjourna au château d'Enghien dès la fin de l'année 1417, de préférence à ses autres domaines situés aux Pays-Bas, on peut donc inférer que la ville d'Enghien est le lieu de naissance de Louis de Luxembourg.

E. MATTHIEU.

X. — Le véritable berceau de l'art typographique en Belgique : Alost, Malines ou Bruges.

PAUL BERGMANS.

XI. — La ville de Binche est-elle fondée à revendiquer la priorité de l'introduction de l'imprimerie dans le Hainaut ?

Trois opuscules publiés en 1544 et 1545 portent la mention : « En binch. Imprimés par Guillaume Cordier. » H. Rousselle, dans sa *Bibliographie montoise*, émet des doutes sur l'existence d'un établissement typographique à Binche au XVI<sup>e</sup> siècle. Ces doutes sont-ils fondés ?

ERNEST MATTHIEU.

## XII. — Le musicien Philippe de Mons (DE MONTE), est-il Malinois ou Montois ?

Les villes de Mons et de Malines revendiquent l'honneur d'avoir donné le jour au musicien Philippe de Mons (*de Monte*).

M. le docteur Van Doorslaer a publié, en 1894, une notice dont la conclusion est : « Après avoir prouvé donc, qu'au XVI<sup>e</sup> siècle il existait à Malines :

1<sup>o</sup>) des de Monte,

2<sup>o</sup>) des de Philippe de Monte,

3<sup>o</sup>) des de Monte, musicien.

Nous croyons sincèrement que le grand compositeur appartient plutôt à Malines qu'à Mons; et nous dirons avec M. Vander Stratsen (*Musique aux Pays-Bas*, t. v, p. 54) : qu'on nous montre une pièce d'archives invalidant celle que Dlabacq a consultée à Vienne et nous nous inclinons devant son autorité.

D'ici-là, nous considérons Philippe de Monte comme Malinois. »

M. Devillers, dans son *Essai sur l'histoire de la musique de Mons*, révoque en doute l'exactitude de la citation de Dlabacq au sujet de la mention dans une liste des musiciens de la chapelle impériale en 1582 de : *Philippe de Monte, de Malines*.

« D'abord, de Monte se traduisant par du Mont et non par de Mons, il y a à dire que de toute ancienneté, une famille de ce nom a existé en notre ville... Ensuite une foule de témoignages que l'on rencontre dans des auteurs quasi-contemporains, donnent la preuve suffisante que Philippe, l'ami de Lassus, était à la fois son concitoyen. »

Il invoque le témoignage de Bullaert; dans son *Académie des Sciences et des Arts* (Amsterdam, 1682, in-fol. t. II, p. 299), Bullaert écrit : « La ville de Mons a cette gloire au-dessus du reste du Pays-Bas, d'estre le lieu d'où sont sortis les plus excellens Musiciens du siècle passé; car après avoir produit Orlande de Lassus, elle a encore donné naissance à celui-cy, qui pour ce sujet a esté appelé Philippe de Mons. »

XIII. — Sur un obituaire de l'ancienne chartreuse d'Hérinnes.

LE R. P. VAN DEN GHEYN.

XIV. — La législation et la jurisprudence médicales en Flandre.

Le docteur FAIDHERBE.

XV. — Le Folklore. État de la question depuis les Congrès de 1887, 1888, 1892, 1894 et 1895.

XVI. — L'art héraldique dans les Pays-Bas (Nederlanden). — Les XVII provinces des Pays-Bas.

A. VORSTERMAN-VAN OYEN.

### **3<sup>me</sup> Section : Archéologie**

---

I. — De la nécessité d'une loi pour la conservation des monuments anciens et l'inaliénabilité des œuvres d'art.

Cette question a été traitée notamment aux Congrès de Gand et de Malines.

SOCIÉTÉ DES ARCHITECTES ANVERSOIS.

II. — Quelles sont les précautions à prendre pour assurer la conservation des documents et monuments archéologiques et œuvres d'art, contre les troubles possibles de notre époque?

L'abbé PUISSANT.

III. — Quelles sont les règles à suivre dans la restauration des monuments construits par parties à des époques différentes et en styles différents?

Avant tout, l'architecte doit tâcher de réaliser l'unité de style dans les édifices qu'il est appelé à restaurer.

En pratique, ce n'est pas chose facile. Si les styles diffèrent tant qu'il y ait dissonnance, la difficulté augmente. Il faut voir la valeur relative des parties artistiques.

Être prudent quand on a affaire à une valeur artistique. Démolir ce qui n'a aucun cachet.

Quand il y a une certaine unité, conservez l'édifice tel qu'il est. S'il n'y a pas d'unité, démolir les parties les plus récentes.

Z. DEFRENNE.

IV. — Donner des indications sur la poterie depuis la période franque jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle.

V. — Waagen a signalé comme des spécimens de l'école montoise de sculpture aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles deux rétables conservés dans la chapelle castrale d'Enghien. On attribue à la même école des monuments funèbres de l'église de Sainte-Waudru à Mons. Peut-on justifier l'existence de cette école et dans l'affirmative signaler ses œuvres et ses caractères distinctifs ?

VI. — A quelle époque s'est généralisé en Belgique l'usage de polychromer ou de badigeonner l'intérieur des édifices publics (églises, hôtels-de-ville, halles, etc.) ?

VII. — Quelle règle faut-il adopter dans la restauration des édifices religieux qui ont perdu leur destination primitive ou qui ne répondent plus à leur destination première ?

Dans la première partie de la question, nous supposons le cas d'une ancienne église collégiale qui est deve-

nue église paroissiale, par exemple : Sainte-Waudru à Mons, Saint-Vincent à Soignies. L'architecte ne doit pas perdre de vue cette variation d'usage et, surtout, ne pas oublier que l'église, avant tout, doit atteindre son but utilitaire, être en rapport avec sa destination. Il devra donc supprimer les parties qui empêcheraient les fidèles de suivre les cérémonies du culte, l'ambon par exemple ; et au besoin toute autre clôture empêchant la communication directe entre le chœur et la nef réservée aux fidèles.

Une église peut aussi devenir trop petite par suite de l'accroissement de la population. Il faut alors modifier les dispositions primitives sans les gâter. On peut élargir les nefs latérales, ajouter un transept et, au besoin, une nouvelle travée, en conservant toutefois l'unité de style. Aucune règle absolue ne peut être fixée. Il faut un architecte entendu ayant des connaissances spéciales pour ce genre de transformations.

Z. DEFRENNE.

VIII. — Déterminer l'époque à laquelle remonte l'emploi dans les monuments et les constructions privées des pierres de granit bleu. Quelle a été l'influence de ces matériaux sur l'architecture et l'ornementation ?

IX. — Quelles sont les règles à observer dans la restauration des charpentes et meneaux des édifices anciens ?

S'il s'agit d'une restauration proprement dite, il faut conserver à la charpente son caractère ancien.

Si une charpente tombe en ruines par suite de vétusté ou d'incendie, il faut alors faire une restitution. Dans ce cas l'architecte doit n'avoir qu'un but : refaire l'œuvre de son prédécesseur ; rechercher l'identité de style, l'identité de matériaux et de leur mise en œuvre. En un mot

adopter le système ancien. Quant aux meneaux des fenêtres, s'ils ont disparu, il faut les restituer dans leur style primitif. S'ils ont été remplacés par d'autres d'un style postérieur, les faire disparaître surtout si la dissonance de style est forte. Toutefois il faut étudier chaque cas en particulier : si ces meneaux sont bons, les conserver, car il est des cas où ils ne font pas mauvais effet.

S'ils n'ont pas disparu, la question est résolue et une saine restauration s'impose.

Z. DEFRENNE.

X. — Comparer le château des comtes de Flandre à Gand avec celui des comtes de Hainaut à Ath.

N. DE PAUW.

XI. — Quel est l'architecte qui a conçu le projet de l'église de Sainte-Waudru, à Mons ?

Aucune tradition sur ce sujet n'avait été conservée, probablement à cause du dédain qu'on avait pour tout ce qui était gothique. Lors de la réhabilitation des styles du moyen âge, Jean De Thuin eut l'honneur d'avoir tracé les plans de notre collégiale, en raison de l'inscription que porte sa dalle funéraire : « *Jean de Thvin, officier tailleur d'image condricter de l'ouvraige d'architecte de ceste église, qui trépassa l'an 1556.* » Mais quand vers le milieu de ce siècle, on retrouva la date (1450) de la pose de la première pierre, la comparaison de cette date avec celle de son décès prouva que Jean De Thuin n'est pas l'auteur de ces plans : il les aurait conçus *106 ans avant sa mort !*

Plus tard, Mathieu de Layens eut la gloire de passer pour l'auteur du projet. Nous avons fait voir que le célèbre architecte de l'hôtel-de-ville de Louvain n'a été chargé de la direction des travaux de Sainte-Waudru qu'en 1458, et qu'alors ceux-ci, commencés depuis huit ans, étaient déjà bien avancés !



Après lui, le même honneur fut attribué de nouveau à Jean De Thuin et à Michel de Rains, maître-maçon de la ville de Valenciennes : à de Rains « *pour avoir mis et compassé en parchemin les deux patrons (plans), que l'on conserve aux Archives de l'État, comme les tracés qui ont servi à l'exécution du vaisseau* » ; à Jean De Thuin « *pour avoir conçu le beau projet de tour retrouvé et publié par Renier Chalon, projet conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Royale de Bruxelles* ».

Nous avons démontré que tous ces plans étaient absolument étrangers à l'église de Sainte-Waudru, et qu'aucun ne pouvait avoir pour auteur ni de Rains, ni De Thuin. Les dénégations persistantes qui nous furent opposées, nous firent continuer nos démonstrations : à la Société Centrale d'Architecture de Belgique (1), à la Société d'Archéologie de Bruxelles (2), au Congrès Archéologique de Mons (3) et à celui de Malines (4). Enfin, pour en finir, nous avons envoyé à l'Exposition d'Architecture de Bruxelles, les patrons des Archives et les plans des églises de Mons, d'Amiens, de Malines, avec cette inscription :

« *L'examen des figures 7 à 14 donne la preuve  
« mathématique que les prétendus plans originaux de  
« l'église de Sainte-Waudru, à Mons, conservés aux  
« Archives de l'État, sont : l'un, le tracé de la cathé-  
« drale d'Amiens ; l'autre, un dessin absolument étran-  
« ger à ces deux édifices ; le troisième, une représentation  
« de la tour de Malines.* »

---

(1) Des architectes de l'église collégiale de Sainte-Waudru, à Mons, par Joseph Hubert. *L'Émulation*, organe de la Société Centrale d'Architecture de Belgique, xiv vol., col. 6, pp. 168 et 184.

(2) Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles, tome 3<sup>e</sup> (1889), p. 344.

(3) Annales de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique, neuvième session, Congrès de Mons, 1894, pp. 283 à 299.

(4) Annales de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique, douzième session, Congrès de Malines, 1897, pp. 32, 229, 235.

Cette déclaration n'aurait pu être contredite que par des gens qui ne savent pas lire les plans; et comme elle ne l'a été par personne, elle nous semble, cette fois, absolument admise.

\* \*

Les fausses attributions ainsi écartées, nous pensons l'occasion opportune pour soumettre à la 3<sup>e</sup> section du Congrès d'Enghien la question proposée. Elle intéresse le monument le plus important de la capitale de notre province, en même temps que l'histoire de notre art national.

JOSEPH HUBERT.

## XII. — Les tapisseries de haute lice de fabrication enghiennoise.

L'industrie de la tapisserie de haute lice à Enghien fut surtout florissante au XVI<sup>e</sup> siècle. Les produits de cette fabrication, connus d'une manière indiscutable, sont peu nombreux.

J. DESTRÉE.

## XIII. — Déterminer le caractère rationnel du mobilier des églises, par ex. : autels, bancs de communion.

Le mobilier tout d'abord doit être en harmonie avec le style de l'église.

Il doit être simple, facile et commode, et en parfait rapport avec son usage, sa destination.

Il ne faut jamais faire d'un meuble un édifice, car ces meubles, tels que certaines chaires de vérité, autels, etc., nuisent à la beauté du monument, empêchent de voir les belles lignes d'architecture.

Z. DEFRENNE.

XIV. — Pour l'achèvement de la tour Saint-Rombaut, à Malines, doit-on suivre le plan publié par R. Chalon ou bien la gravure de Wenceslas Hollar ?

La 3<sup>e</sup> question de la section d'Archéologie du Congrès de Malines : *Le fac-simile du plan, publié en 1843 par R. Chalon, comme étant celui de Sainte-Waudru à Mons, n'est-il pas plutôt celui de la tour de Saint-Rombaut à Malines ? Pourrait-on achever notre tour d'après ce plan ?* ne reçut qu'une solution partielle. Le Congrès a résolu la première partie en affirmant conformément à l'opinion que je défendais « que le plan publié par Chalon est bien une variante du *patron* de Saint-Rombaut de Malines et non le *patron* de la tour de Sainte-Waudru à Mons. »

L'accord ne s'est plus établi au sujet du choix à faire, *comme modèle de la flèche*, entre le plan Chalon mentionné plus haut et la gravure faite en 1649 par W. Hollar. Le Congrès décida « qu'il faut attendre des études très-complètes de la tour de Saint-Rombaut avant de rien décider au sujet de son complément par la flèche, dont l'exécution est fort désirable. »

La Société Archéologique de Malines n'est pas restée inactive. Plusieurs séances furent consacrées à l'étude approfondie de la question. Ces discussions ont eu pour résultat de nous mettre d'accord au sujet des éléments du litige. Mon honorable contradicteur, M. Kempeneer, admet que le plan Chalon est une œuvre d'architecte se rapportant à Saint-Rombaut de Malines, dessin prévoyant une flèche pyramidale d'une ordonnance plus ancienne que celle du plan Hollar. D'après lui, le plan Hollar étant du dernier style flamboyant, il est probable que la flèche aurait été construite dans ce style qui se montre déjà dans la partie supérieure de la tour existante ; il ajoute, que, si la tour était achevée d'après la flèche du plan

Chalon, la partie terminale serait d'un style plus ancien que la partie supérieure actuellement existante et qu'aucun exemple dans l'histoire de l'architecture du moyen âge n'autorise cette espèce d'anachronisme.

De notre côté, nous admettons que la gravure Hollar est une reproduction, peu heureuse, d'un plan, dressé, lui aussi, pour la même tour. Nous concédons même à M. Kempeneer que, vu les tendances de l'époque (témoin la tour d'Anvers), nos architectes du temps auraient pu préférer pour l'achèvement de la flèche, le plan reproduit par Hollar à celui découvert par Chalon. Nous estimons cependant *que ces suppositions* ne nous lient pas et que nous sommes en droit, sans forfaire aux lois sévères de l'Archéologie, de préférer, là où rien n'est à démolir, l'œuvre saine, solide et plus en harmonie avec l'ensemble de la tour du plan Chalon, à l'architecture décadente et illogique identifiée par la gravure Hollar.

Au Congrès précédent, les deux projets en discussion, dressés à la même échelle, furent mis en regard l'un de l'autre. Une troisième comparaison sera soumise au Congrès d'Enghien, c'est-à-dire celle de la photographie de l'œuvre construite à Malines.

Nous ferons saisir la parfaite concordance du style au sommet de la partie existante de notre tour avec les données du plan Chalon, nous démontrerons que la flèche conserve ce style tout en reflétant une réminiscence d'une facture plus ancienne, appelée à donner à l'œuvre entière la cohésion et l'unité qui manquent souvent dans les édifices atteints des anomalies de la mode. Nous concluerons *que notre tour, jusqu'à sa hauteur actuelle, étant parfaitement conforme au plan Chalon, il n'y aurait pas d'anachronisme à suivre ce plan jusqu'au bout.*

PH. VAN BOXMEER.

XV. — La question du choix d'une architecture a un caractère tout particulier en Belgique. Quel style convient-il de préférer pour les églises et les hôtels-de-ville à construire ?

Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle l'architecture s'est développée en subissant de légères modifications, mais tout en restant fidèle à un ensemble de dispositions déterminées; de telle façon que les monuments depuis le XII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVI<sup>e</sup> se ressemblent.

Au XVI<sup>e</sup> siècle nous voyons s'opérer ce qui est excessivement rare, une révolution dans les arts. On importe en bloc une architecture nouvelle, celle de Rome et d'Athènes.

Que faut-il penser de cette invasion du style grec et romain ?

En principe, tous les styles sont bons pourvu qu'ils soient rationnels et que la construction réponde à sa destination, atteigne parfaitement son but utilitaire..

Toutefois, nous ne pouvons pas perdre de vue le pays que nous habitons, son climat, ses mœurs, les matériaux qu'on y rencontre. D'ailleurs, nous avons un genre d'architecture, un style qui nous est propre et qui est celui d'avant le XVII<sup>e</sup> siècle.

Pour les hôtels-de-ville, c'est le plus rationnel, celui qui réalise mieux les principes du beau, et est souvent même le plus économique.

Quant aux églises, c'est notre style national qui convient le mieux, outre que la tradition milite en sa faveur, il fait mieux ressortir le symbolisme.

Il se prête mieux à la célébration des offices. Il est, de plus, en harmonie avec les matériaux de notre pays. Il est, enfin, le plus rationnel, le plus beau, le plus économique.

Z. DEFRENNE.

XVI. — Que sait-on de la fabrication des dentelles à Enghien ?

M<sup>me</sup> DAIMERIES.

XVII. — Signaler les jetons et les mereaux relatifs à la famille d'Arenberg.

Des pièces furent frappées au nom de Philippe-François et de Charles-Eugène, ducs d'Arenberg et grands baillis de Hainaut; elles ont été décrites dans les *Archives du Nord de la France*, 3<sup>e</sup> série, t. I. Existe-t-il d'autres souvenirs numismatiques sur cette famille ?

XVIII. — A-t-on relevé jusqu'à présent quelques indications qui permettent de supposer que des peintres amiénois, aux XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles aient été étudier leur art dans les Flandres ? Les registres aux apprentis ont-ils fourni quelques renseignements à ce sujet ?

R. GUERLIN.



# SÉANCE PRÉPARATOIRE

*du Dimanche 7 Août 1898*

---

Cette réunion préparatoire s'ouvre à 10 h. 30, en la salle des Concerts, sous la présidence de M. DE CORDES.

Preennent place au bureau : MM. le Chanoine VAN CASTER, STROOBANT et MATTHIEU, Secrétaire général.

Ont signé la liste de présence : MM. Hildebrand, C.-J. Comhaire, Demeuldre, de Raadt, Devillers, Donnet, Ge main de Maily, Guerlin, comte de Hauteclouque, Hubert, Hublard, Kaisin, Lazooore, Poils, t' Serstevens-Troye, Schaeps, Soil, Sonneville, Sibenaler, Van Bastelaer, Wauthy, Wins, Wilmotte.

M. le PRÉSIDENT rappelle l'ordre du jour de la réunion.

M. MATTHIEU, Secrétaire général, communique les propositions du Comité organisateur pour la formation des bureaux de section.

Ces propositions seront soumises à l'approbation de l'assemblée générale.

M. le PRÉSIDENT. — Le second objet dont nous avons à nous occuper est l'examen des mesures à prendre pour assurer l'avenir de la Fédération.

M. DEMEULDRE prend la parole en ces termes :

*Messieurs,*

Le 3 Octobre 1880, M. le Général Wauwermans proposait à l'Académie d'Archéologie de Belgique de fonder une Fédération entre les différentes Sociétés Archéologiques du pays (1).

Ce projet ne prit corps qu'au mois d'Août 1884 (2) et le premier Congrès eut lieu à Anvers le 26 Septembre 1885.

Dans sa séance générale du 28 Septembre, cette première réunion des Archéologues et des Historiens de Belgique discuta les statuts et le règlement de la Fédération.

M. De Cordes préconisa la création d'un comité permanent et malgré les arguments les meilleurs et les plus logiques qu'il apporta à l'appui de sa proposition, celle-ci fut rejetée.

Nous n'avons pas à aller rechercher et encore moins à indiquer les motifs qui ont décidé les votants. Ils sont suffisamment connus, du reste, de la plupart d'entre nous pour qu'il soit inutile d'insister.

Depuis lors, cependant, l'idée de M. De Cordes a fait du chemin, et nombreux en sont les partisans convaincus.

C'est qu'aux arguments qu'il donnait à cette époque et que je vais résumer en quelques mots, il est venu s'en ajouter d'autres, fruits du temps et de l'expérience.

M. De Cordes disait : « Dans l'intérêt de la marche régulière des travaux de notre Fédération, il faut une tête permanente qui les dirige. De même qu'un corps sans tête

---

(1) *Annales de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique*, t. I, p. 5.

(2) *Ibid.*, p. 6.



ne marche pas, je crains que le fonctionnement du mécanisme de notre Fédération ne souffre de l'absence d'un comité permanent. »

« Toutes les Fédérations, politiques et autres, existant en Belgique, nomment des bureaux permanents. Je trouve que la situation doit être la même pour les Cercles Archéologiques. »

A moins d'être beaucoup trop long, je dois passer sous silence de nombreux arguments et des meilleurs apportés par M. De Cordes au cours de la discussion, de même que j'ai laissé de côté le système d'organisation de ce comité. Je reviendrai à ceci plus tard.

Suivons maintenant, messieurs, la marche de nos Congrès et voyons les réflexions qu'ils pourront nous suggérer.

Le premier, celui d'Anvers, 26 Septembre 1885.

Le second, celui de Namur, 17 Août 1886.

Le troisième, celui de Bruges, 22 Août 1887.

Le quatrième, celui de Charleroi (Hainaut), 5 Août 1888.

Le cinquième, dit d'Anvers, 2 Septembre 1889, fut une promenade en Zélande organisée par l'Académie d'Anvers qui, en bonne mère, ne voulait pas laisser mourir de faim son jeune enfant, la Fédération, que personne ne se souciait d'allaiter cette année-là; premier sacrifice.

Le sixième se tient à Liège, le 3 Août 1890.

Le septième a pour siège Bruxelles, le 2 Août 1891.

Mais le huitième, 10 Août 1892, se tient encore à Anvers, pour la troisième fois.

A certains malades, la faculté ordonne l'air de la mer, à d'autres l'air des montagnes; au nôtre, il paraît que ce qu'il convient le mieux, c'est l'air de l'Escaut.

L'affection, cette fois, devait être assez grave, car une année ne suffit pas à la guérir. En effet, ce n'est qu'en 1894, le 5 Août, que la Fédération repartait à Mons. De Mons elle va à Tournai, 5 Août 1895, d'où, sur le cours de l'Escaut, elle arrive à Gand, le 2 Août 1896.

Malines veut la posséder à son tour, le 8 Août 1897, bien qu'Anvers ait désiré la réchauffer sur son sein.

L'an dernier, au Congrès de Malines, j'avais proposé de l'envoyer un peu dans les montagnes, car je croyais qu'un séjour dans les Ardennes, à Arlon par exemple, lui eût fait beaucoup de bien. On ne me fit pas même l'honneur, contrairement à tous les usages, de mettre ma proposition aux voix, parce que, paraît-il, personne là-bas ne voulait nous recevoir.

Notre ami, M. Matthieu, lui offrit l'hospitalité princière de la ville d'Enghien; on accepta, peut-être sans conviction et sans enthousiasme, mais on accepta cependant avec reconnaissance parce qu'il fallait bien recevoir l'hospitalité quelque part et qu'à l'exception de la province d'Anvers, où l'on est allé quatre fois, et de celle du Hainaut, où nous sommes pour la quatrième fois également, aucune de nos provinces ne paraît disposée à nous faire des avances.

Les causes de cette situation ?

Elles sont multiples; je n'en indiquerai que deux.

La première consiste dans le manque de société locale, constituée, vivante, agissante.

La seconde est d'une nature aussi sérieuse et annihile parfois la bonne volonté, le désir même qu'on pourrait éprouver de montrer à ses confrères les curiosités, les particularités de sa contrée; c'est le manque de ressources pécuniaires.

M. De Cordes l'avait prévu; en 1885, il disait : « Du

reste, il vous faut un fonds pour marcher. Ce n'est pas la Société locale qui fera les frais d'organisation des Congrès, la Fédération doit y pourvoir. »

Cette vérité, Messieurs, est restée debout.

Que de contrées cependant à explorer : l'Entre-Sambre et Meuse; Bouillon, Dinant, Charleville; les Ardennes; le Luxembourg; le Grand-Duché; le Limbourg; les Flandres; Ypres, Furnes. Que sais-je ?

Le moyen d'arriver à ce but, n'est cependant pas bien difficile.

Ainsi que j'avais l'honneur de le dire en commençant, il faut reprendre la proposition de M. De Cordes : créer un Comité permanent qui rayonnera sur tout le pays, qui décidera dans quelle ville le Congrès sera tenu et qui organisera lui-même ces assises.

Je sais que je touche au point le plus brûlant de la question; je ne l'éviterai pas.

Vous qui êtes des préhistoriens, des archéologues, des historiens, des paléographes, des fouilleurs du passé, des scrutateurs des mystères que les siècles nous cachent, des sondeurs de l'histoire secrète de l'humanité, en un mot, des chercheurs quand même de la vérité, celle-ci ne doit pas vous faire peur.

Lorsqu'on parle de ce Comité permanent, tout le monde est d'accord; mais chacun a des sous-entendus, des réticences; ce qui arrête les bonnes volontés, c'est — on peut bien le dire tout haut puisque vous le pensez tout bas — la rivalité de Société à Société, c'est que l'on craint, que l'on ne veut pas que l'une prenne le pas sur l'autre.

Alors on s'abrite derrière les statuts, on se retranche derrière la forme, et la question est enterrée !

Nous ne demandons pas à violer les statuts; mais nous demandons à ce qu'on les accommode aux nécessités du temps.

Si l'homme est essentiellement perfectible, son œuvre doit l'être également.

\*  
\* \*

En conséquence de ce qui précède et ensuite de l'invitation qui a été adressée par le Comité organisateur du XIII<sup>e</sup> Congrès à toutes les Sociétés que nous représentons, j'ai l'honneur, Messieurs, de vous proposer la résolution suivante :

Les délégués des Sociétés affiliées à la Fédération Archéologique et Historique de Belgique, réunis à Enghien, spécialement convoqués par le Comité organisateur du XIII<sup>e</sup> Congrès à l'effet d'examiner les mesures qu'il conviendrait d'adopter pour la tenue régulière des sessions annuelles et pour garantir l'avenir de la Fédération, munis, quant à ce, de pouvoirs suffisants délivrés par leurs Sociétés respectives;

Considérant que sur treize sessions, quatre ont eu lieu dans la province d'Anvers, quatre dans le Hainaut, une à Namur, une à Bruges, une à Gand, une à Bruxelles et une à Liège;

Considérant que cet état de chose ne peut perdurer et que, dans l'intérêt bien entendu de la Fédération, il est désirable que chaque partie du pays soit visitée à son tour;

Considérant que, dans l'état actuel, on ne peut arriver à ce résultat désirable, soit à défaut de Société existante, soit à défaut de Société prenant la charge et les risques de l'organisation;

Émettent le vœu de voir le Congrès adopter le principe de la création d'un Comité permanent chargé de l'organisation des Congrès futurs.

\* \*

Pour faciliter la tâche du Congrès et pour éviter de froisser, autant que possible, les susceptibilités de nos confrères, je me permets de joindre à ma proposition un projet de statuts complémentaires.

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — Il est créé au sein de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique un Comité permanent qui a pour mission de choisir l'endroit où se tiendra le Congrès annuel des Sociétés fédérées et d'organiser ce Congrès avec, autant que possible, le concours de la Société locale ou des membres des diverses Sociétés fédérées qui habiteraient la localité ou les environs.

Sous ce rapport, la plus grande liberté est laissée aux membres du Comité pour qu'ils puissent s'entourer de toutes les bonnes volontés.

ARTICLE 2. — Ce Comité est composé de sept membres qui sont les sept Présidents des sept derniers Congrès.

Si un Congrès a eu plusieurs présidents, ceux-ci se mettront d'accord pour choisir l'un d'entre eux.

Le plus ancien membre de l'Assemblée en sera le président et le dernier entré, le secrétaire.

Le Président et le Secrétaire du Congrès en cours seront pris en dehors des membres du Comité; le président fera partie de celui-ci aussitôt la clôture de son Congrès prononcée; le plus ancien membre ayant son mandat terminé *ipso facto*, se retirera.

ARTICLE 3. — Le siège officiel du Comité est dans la ville où s'est tenu le dernier Congrès. En cas d'accord entre tous les membres, ceux-ci peuvent se réunir où ils veulent.

ARTICLE 4. — Les frais du Congrès seront couverts par les subventions de l'État, de la province et de la ville où il siégera ainsi que par les cotisations et souscriptions des participants.

Le déficit, s'il en est, sera comblé par les Sociétés fédérées au *pro rata* du nombre de leurs membres effectifs.

Le surplus formera la caisse de la Fédération.

On pourrait demander à la Législature de reconnaître la Fédération comme société d'utilité publique et de l'autoriser, comme telle, à posséder ainsi que cela se fait en France.

Tel est, Messieurs, le projet que j'ai l'honneur de soumettre à vos délibérations en vous demandant de le communiquer à l'assemblée générale avec prière de prise en considération et de renvoi au futur Congrès qui statuera conformément à l'article 7 du règlement.

M. DEVILLERS. — Les considérations que M. Demeuldre vient d'émettre sont très-fondées et méritent à tous égards l'attention de l'assemblée. Il importe de chercher les moyens d'arriver à consolider la Fédération de nos Sociétés d'Histoire et d'Archéologie et, à mon sens, j'estime que la proposition qui vient d'être formulée de créer un Comité permanent, ne peut que contribuer à assurer l'avenir d'une institution qui nous est chère. J'appuie donc entièrement la proposition de M. Demeuldre.

M. SOIL. — Lors du Congrès de Liège, j'ai défendu une proposition de révision des statuts dans le même ordre d'idées que celui qui est mis en avant par M. Demeuldre. Vous connaissez le sort de cette proposition, je n'ai pas à insister sur ce point aujourd'hui. Je me pose seulement cette question, est-ce que la manière de procéder de M. Demeuldre est conforme aux statuts ? Nous est-il permis de discuter ici les propositions qu'on vient de formuler ?

M. DEMEULDRE. — Nous avons pour cette réunion un ordre de jour fixé par le Comité organisateur du Congrès d'Enghien en ces termes : « Examen des mesures à prendre pour assurer l'avenir de la Fédération. » Il nous est donc permis de développer en ce moment les solutions qui nous paraissent de nature à répondre à ce but.

M. le Chanoine VAN CASTER. — La discussion sur les propositions me paraît inopportune. Nous n'avons, en effet, aucune mission pour examiner et trancher les questions proposées. La session du Congrès d'Enghien n'est pas

ouverte, nous ne sommes pas encore régulièrement constitués et, dès lors, nous ne pouvons délibérer.

M. MATTHIEU. — Il ne nous appartient pas effectivement de décider en ce moment sur les points soulevés par M. Demeuldre. L'article 7 de nos statuts détermine la procédure à suivre pour toute modification à y apporter; la proposition, signée par vingt membres au moins, ne peut être votée que dans la session suivante. Il y aura donc lieu, si la proposition de M. Demeuldre obtient les adhésions de vingt membres, de la déposer à l'une de nos assemblées générales et elle sera portée à l'ordre du jour du prochain Congrès. En formulant dès à présent sa motion, M. Demeuldre a répondu à un vœu du Comité organisateur; il a cherché quelles mesures seraient utiles à prendre dans l'intérêt de notre Fédération, mais comme la création d'un organisme permanent nécessite une modification à nos statuts, il doit évidemment suivre la filière et faire appuyer son projet de vingt signatures.

M. KAISIN. — Nous ne sommes pas constitués, il ne nous appartient pas de délibérer.

M. LE PRÉSIDENT. — Évidemment, il ne peut s'agir en ce moment de discuter la question de modifications à nos statuts. Nous avons seulement à échanger nos idées en vue de s'assurer si la motion soulevée par M. Demeuldre rencontre des appuis suffisamment sérieux pour être portée à l'ordre du jour du prochain Congrès.

M. VAN BASTELAER. — Lors du Congrès de Liège où l'on a discuté pour la première fois la proposition de révision des statuts formulée par M. Soil, l'Assemblée, avant de se prononcer, a décidé qu'il fallait consulter chacune de nos Sociétés. On ne doit pas prendre de décision sans connaître l'avis des Associations fédérées puisqu'il s'agit de modifier du tout au tout la direction de notre Fédération. Depuis qu'à Bruxelles, le projet de M. Soil a été écarté, les idées de former un Bureau permanent ont pris corps, elles ont gagné des adeptes et peut-être fini-

ront-elles par prévaloir. Mais il faut, en ce point, agir avec prudence et sagesse, et il serait indispensable de prendre l'avis des Sociétés pour qu'au prochain Congrès les délégués reçoivent d'elles un mandat spécial pour se prononcer.

M. LE PRÉSIDENT. — Le projet de M. Demeuldre, s'il est appuyé, sera imprimé et adressé aux Sociétés, qui pourront ainsi l'examiner pour le Congrès de 1899.

M. SOIL. — J'ai été, à Liège, le promoteur de la formation d'un Bureau permanent, aussi, pour ma part, je suis prêt à signer la proposition de M. Demeuldre, sans toutefois m'engager sur le mode de désignation de ce Bureau qu'il a mis en avant. A Bruxelles, cependant, on s'est cru obligé de prendre ma proposition en bloc et on a soulevé des doutes au sujet du droit d'amendement. Je suis d'avis qu'il doit nous être permis de modifier les propositions de M. Demeuldre et que, tout en se mettant d'accord sur le principe, on peut différer sur la manière de l'organiser.

M. MATTHIEU. — L'observation de M. Soil est très-légitime. Pour éviter tout doute sur ce point, j'engage M. Demeuldre à ajouter à la disposition de son projet fixant le mode de désignation du Bureau permanent : ou tout autre moyen de formation qui sera jugé préférable.

M. WINS. — A mon avis, la proposition de M. Demeuldre devra être reportée à l'assemblée générale. Nous ne sommes pas constitués encore pour pouvoir en être régulièrement saisis.

M. MATTHIEU. — Le délégué de l'Institut archéologique liégeois, M. Pasques, m'écrit, qu'il a été chargé de proposer une modification à l'article 3, en ce sens que nos Congrès n'auraient plus lieu que tous les trois ans. Cette proposition devrait être appuyée par vingt membres pour être prise en considération. Il n'y a donc pas lieu de nous y arrêter pour le moment.

La séance est levée à 11 h. 15.



# RÉCEPTION

PAR

L'ADMINISTRATION COMMUNALE

---

Les membres du Congrès, au nombre de plus de deux cents, sous la conduite de M. le chanoine Van Caster, président de la Fédération, se rendent à 11 1/2 heures dans le grand salon de l'hôtel-de-ville. A cet édifice, de même qu'à un bon nombre de maisons particulières, étaient arborés des drapeaux aux couleurs nationales.

Dans le fond de la salle, le Collège échevinal avait fait placer le drapeau d'honneur décerné à la commune d'Enguien le 27 Septembre 1832, en exécution du décret du Congrès national du 28 Mai 1831.

Les Congressistes sont reçus par M. le bourgmestre Pacco, entouré de Conseillers communaux.

M. l'échevin G. Paternoster, empêché, s'était excusé dans les termes suivants : « Si grand que soit mon désir de donner aux personnalités distinguées qui honorent notre ville de leur présence, un témoignage de sympathie officielle

■

comme aussi, Monsieur le Président, de seconder vos efforts pour mener à bien l'œuvre scientifique du Congrès, je me vois forcé, pour des raisons d'ordre personnel, de décliner votre invitation. »

M. L. Van Cutsem, échevin de l'Instruction publique, avait fait connaître qu'il était absolument empêché et a prié M. le Président de l'excuser auprès des Membres du Congrès. « Regrettant, écrivait-il, de ne pouvoir donner aux savants belges et étrangers qui participent à celui-ci ce témoignage de ma sympathie, je forme des vœux pour que leurs travaux soient féconds en résultats utiles pour la science. »

M. PACCO, bourgmestre et président d'honneur du Congrès, souhaite la bienvenue aux Congressistes venus en si grand nombre pour tenir à Enghien leur session annuelle. C'est un rare honneur que la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques de Belgique accorde à notre petite ville. Jusqu'ici vos réunions ont eu comme siège des villes importantes où tout concourait à vous procurer, Mesdames et Messieurs, les plus grandes facilités pour vos travaux. Malgré cela, je constate avec satisfaction que vous vous êtes rendus nombreux à l'appel du Comité organisateur du Congrès. Vous êtes venus non seulement des diverses provinces de la Belgique, mais encore de plusieurs pays étrangers; les Gouvernements français et suédois ont bien voulu se faire représenter officiellement à votre session. Au nom de la ville d'Enghien, soyez les bienvenus et puisiez-vous tous emporter de votre séjour parmi nous un agréable souvenir.

M. le bourgmestre présente ensuite le vin d'honneur.

M. le chanoine VAN CASTER. — M. le Bourgmestre, Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter les Membres du Congrès d'Enghien. Ils sont venus en effet de divers points du pays et de pays divers pour prendre part à la XIII<sup>e</sup> session de la Fédération Archéologique qui va s'ouvrir dans votre ville.

C'est à tort, me semble-t-il, que vous exprimiez une certaine crainte de ne pouvoir répondre à notre attente. En effet, le Cercle Archeologique d'Enghien nous a fait un programme des plus attrayants : Questions d'histoire et d'archéologie du plus haut intérêt, excursions agréables aux environs, fêtes brillantes dans le parc seigneurial.

Il y a là de de quoi satisfaire de plus difficiles que nous. Soyez assuré, M. le Bourgmestre, que nous conserverons le meilleur souvenir de votre bienveillant<sup>s</sup> réception.

Les paroles de M. le Président de la Fédération Archéologique sont accueillies par les applaudissements de toute l'assemblée.

Pendant que les verres circulent, les Membres se groupent dans des conversations intimes et expriment toute leur satisfaction de se retrouver et d'avoir de nouveau l'occasion de reprendre ensemble l'examen de questions sur l'archéologie, l'histoire et l'art.

# SÉANCE SOLENNELLE

## D'OUVERTURE

*7 Août 1898*

---

Le carillon annonce l'ouverture solennelle du Congrès Archéologique et Historique d'Enghien.

La séance s'ouvre à midi. M. le chanoine Van Caster, président de la Fédération, prend place au bureau, ayant à sa droite M. F. Schollaert, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, M. Pacco, bourgmestre d'Enghien, à sa gauche M. Hildebrand, délégué de S. M. le Roi de Suède, M. Damoiseaux, commissaire de l'arrondissement de Soignies et M. L. Stroobant, secrétaire général de la Fédération.

Toute la grande salle des Concerts est occupée par les Membres du Congrès.

M. le chanoine VAN CASTER. — *Morituri te salutant*, c'est en effet, Mesdames et Messieurs, le sort que nous imposent les statuts de la Fédération d'ouvrir cette séance mais pour y remettre les pouvoirs qui nous ont été confiés il y a un an. Il nous reste un dernier devoir à remplir, c'est de vous exposer la manière dont nous avons exécuté notre mandat. M. le Secrétaire général de la Fédération voudra bien vous le dire.

M. STROOBANT. — Mesdames et Messieurs, il est de règle qu'à la séance d'ouverture, le secrétaire du Congrès précédent vienne rendre compte de sa gestion. Ce n'est pas sans appréhension que je m'acquitte aujourd'hui de ce devoir et je me permets de réclamer toute votre indulgence. Le premier volume des actes du Congrès de Malines contenant les règlements, la liste des adhérents, le compte-rendu des excursions et des festivités ainsi que les procès-verbaux des assemblées générales et des séances des sections a paru dans le délai réglementaire. Il n'en est malheureusement pas ainsi du second volume des actes de ce Congrès; ce second volume réservé aux Mémoires rédigés sur les différentes questions soumises à notre examen aurait dû paraître il y a un mois.

Ce retard, Mesdames et Messieurs, ne peut être imputé à votre secrétaire. Le volume en question ne nécessitait aucun travail de la part du secrétariat. Il n'y avait qu'à transmettre les manuscrits à l'imprimeur. Seulement ce sont les manuscrits qui ont fait défaut. Après des demandes répétées, nous avons obtenu des auteurs (et cela tout récemment) de quoi composer, non pas un volume, mais un fascicule. Celui-ci est imprimé et vous parviendra l'un de ces jours (1).

C'est le seul motif pour lequel je ne suis pas à même de vous présenter avant l'ouverture de ces débats le travail complet que vous avez bien voulu me confier.

M. le chanoine VAN CASTER, président. — Le volume que les Membres du Congrès de Malines ont reçu renferme le compte-rendu des discussions faites en assemblées générales et en sections; c'est la partie essentielle qui est soumise à vos observations, le second volume en effet, comme notre Secrétaire général vous l'a exposé, a été réservé à des Mémoires présentés par les Membres. Si quelque personne avait des rectifications à proposer, je lui accorderai immédiatement la parole.....

Personne ne réclame. Je puis donc déclarer approuvé le compte-rendu du Congrès de Malines.

---

(1) Ce second volume a paru le 1<sup>er</sup> Septembre suivant.

Je dois ajouter un mot; notre dévoué Secrétaire général a été, peu après la clôture de notre session, amené par suite d'une promotion, justement méritée, à quitter Malines. Ce départ n'a pas été sans nous rendre plus difficile la tâche qu'il nous restait à accomplir de publier les actes de notre Congrès. Il est de mon devoir d'exprimer ici au nom du Comité du Congrès de Malines à M. Stroobant tous nos remerciements et toutes nos félicitations pour le talent et l'activité qu'il n'a cessé de montrer pour mener à bonne fin la publication du XII<sup>e</sup> volume des Annales de la Fédération. Tous, Mesdames et Messieurs, vous aimerez à vous associer à cet hommage (*Applaudissements*).

Je déclare close définitivement la session de Malines et j'invite les Membres du Comité organisateur du Congrès d'Enghien à prendre place au bureau.

M. De Cordes, président et M. Matthieu, secrétaire général remplacent MM. le chanoine Van Caster et Stroobant.

## Discours inaugural de M. De Cordes, Président du Congrès.

### *Mesdames et Messieurs,*

La première parole qui se présente sur mes lèvres et venant de l'abondance du cœur, est une parole de remerciement bien sincère et profond pour l'empressement que vous avez mis à répondre à l'appel du Comité organisateur de la XIII<sup>e</sup> Session de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique.

Merci tout d'abord aux Membres du Gouvernement, dont la présence jette un si grand éclat sur cette Assemblée. Merci à M. Schollaert, Ministre de l'Intérieur, qui ne nous a pas ménagé son concours et ses encouragements. - Merci à M. le Ministre d'État Beernaert, l'ami ancien des

Sociétés Archéologiques et de la Fédération, qu'une circonstance indépendante de sa volonté tient éloigné de nous.

Merci aux Gouvernements étrangers qui ont bien voulu se faire représenter par des délégués spéciaux.

Merci à la ville d'Enghien dont l'Administration a mis gracieusement tous ses locaux à la disposition du Congrès.

Merci aux Sociétés si nombreuses qui se sont donné rendez-vous dans cette lice courtoise de l'archéologie et de l'histoire.

Merci, tout particulièrement à vous, Mesdames, qui êtes l'ornement de nos réunions et qui voulez même vous associer d'une façon plus directe à nos travaux.

L'honneur que vous faites au Cercle Archéologique d'Enghien est considérable, il est tel que je dois craindre que, malgré toute notre bonne volonté, nous ne puissions vous rendre un suffisant hommage de reconnaissance.

Si je considère notre modeste Société, le petit nombre de travailleurs qu'elle peut réunir, le champ nécessairement peu étendu de ses recherches, je me demande comment une cité de quatre mille habitants, ayant certes un passé historique, mais limitée dans ses monuments et son territoire restreint, a pu recevoir cette grande Dame : « La Fédération » et cela, après tant de villes opulentes, parées des plus artistiques richesses, jetant de vifs éclats par leurs académies, leurs cercles, leurs sociétés savantes !

Si le choix de notre Cercle déconcerte notre faiblesse, que dirai-je de votre président ?

Si dès longtemps j'ai été initié à l'archéologie par l'un des fondateurs de la Fédération, je ne peux consacrer à vos chères études que des loisirs trop rares et je sens le besoin de m'abriter sous l'autorité de mon ancien maître, M. le chanoine Reusens, que les recherches du passé, je le con-

state avec plaisir, n'ont nullement fait vieillir. Permettez-moi; Mesdames et Messieurs, de réclamer pour son douzième successeur l'indulgence et la bienveillance qu'il croyait devoir vous demander lui-même au premier jour de nos Congrès.

Au fond, Mesdames et Messieurs, le Congrès c'est bien vous, le président se borne à écouter les orateurs, à limiter le débat et à en faire jaillir les conclusions pratiques. Votre concours tout bienveillant me sera accordé, je n'en doute pas, et tous ensemble nous travaillerons au progrès de notre œuvre commune de façon à assurer au Congrès d'Enghien une place honorable dans les fastes de notre Fédération (*Applaudissements*).

En inaugurant nos travaux, j'ai pensé qu'il serait agréable de revoir le chemin parcouru jusqu'ici et de rappeler brièvement l'histoire de notre œuvre commune.

Le premier Congrès se réunit à Anvers en 1885, sous la présidence de M. le chanoine Reusens. L'Académie d'Archéologie de Belgique avait depuis longtemps formé le dessein de réunir, en un même faisceau, les forces éparpillées un peu partout au service de l'histoire et des souvenirs du passé. Avec une persistance bien récompensée aujourd'hui, la Société anversoise, appuyée sur le Gouvernement qui ne lui avait pas marchandé son concours, avait préparé cette Fédération Archéologique et Historique de Belgique dont nous sommes tous, et à bon droit, et si fiers et si charmés.

Cette première session fut ce qu'elle devait être, un Congrès administratif. Les statuts firent l'objet principal des discussions et, après des débats, animés parfois, sans cesser d'être toujours très courtois, un grave problème fut heureusement résolu : l'union intime, confiante, cordiale de toutes les Sociétés avec le maintien intégral de leur autonomie et de leur indépendance propre.

Les sections discutèrent des questions rentrant dans le cadre de leurs études particulières; des vœux furent émis et



un monument, qui fait aujourd'hui bien belle figure au milieu des nouveaux quais d'Anvers, échappa, grâce aux discussions du Congrès, à la pioche des démolisseurs; sans formuler un vœu spécial pour la conservation du Steen, le Congrès avait fait entendre sa voix puissante en faveur de cet édifice si intéressant d'une époque déjà éloignée. Et la cause était gagnée.

Les monuments si nombreux, si intéressants d'Anvers avaient été visités; mais le profit essentiel de cette session, c'est que les hommes s'occupant des mêmes études, et recherchant avec sincérité le triomphe de la vérité s'étaient vus, s'étaient comptés, avaient fraternisé. Et en se connaissant mieux, ils s'étaient épris les uns envers les autres, d'une estime plus grande, d'une plus franche et plus durable cordialité.

Honneur aux ouvriers de la première heure. Honneur à ces nobles cœurs et à ces vaillantes intelligences !

L'année 1886 nous conduisit à Namur où la Société Archéologique, présidée par M. Del Marmol, nous fit un si sympathique accueil.

Que vous dirai-je de mieux au sujet de cette session sinon qu'elle a fait voir les découvertes archéologiques se rapportant aux époques les plus reculées de notre histoire et un Musée admirable créé par l'activité de la Société Archéologique ?

C'est dans ce Congrès que fut exposée, d'une façon magistrale, par M. Kurth l'importance de l'étude de la toponymie et qu'il fut question de la confection d'une carte archéologique de la Belgique.

Je ne peux quitter Namur sans mentionner ici la manifestation de vive sympathie dont a été l'objet, il y a quelques semaines à peine, M. Bequet, notre aimable collègue, qui fut l'âme du Congrès de Namur et qui a tant fait, dès le début, pour assurer la marche et la prospérité de notre

association. Je suis certain d'être votre organe à tous, Mesdames et Messieurs, en joignant à toutes celles qui lui ont été adressées de partout, les félicitations les plus cordiales du XIII<sup>e</sup> Congrès. (*Applaudissements*).

Pour répondre à un désir exprimé lors du premier Congrès, il était à désirer que nos assises se tinssent en 1887 en pays flamand. Bruges nous invita et la Société d'Émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre fut chargée de l'organisation de notre 3<sup>e</sup> session.

Comme le disait si justement en ouvrant le Congrès, M. le baron Kervyn de Lettenhove, Président du Comité organisateur : « Les Congrès d'Anvers et de Namur n'ont pas seulement cimenté d'étroites relations entre des hommes que rapprochent les mêmes études et qui, se tendant la main, apprennent à s'estimer davantage; ils ont répandu la lumière sur des questions obscures, ils ont mieux fait apprécier ce que l'on connaissait déjà, et, grâce au concours d'érudits éminents, leurs annales constatent de notables services rendus à la science. »

Comme ses devanciers, le Congrès de Bruges examina dans ses diverses sections des questions très intéressantes. Je ne peux pas les rappeler ici, ni citer les orateurs qui jetèrent tant d'éclat sur cette réunion. Je me borne à signaler que dès lors le Congrès avait formulé le vœu suivant : « Il y a lieu d'engager le Gouvernement à proposer, pour la conservation des monuments historiques, un projet de loi *spécial*. »

Ce vœu, Mesdames et Messieurs, vous serez appelés de nouveau cette année à l'examiner et il y a lieu d'espérer que votre persistance si tenace triomphera enfin de tous les obstacles.

Une année s'était passée bien vite et, après avoir visité en 1887 tous les riches souvenirs du passé accumulés dans la capitale de la West-Flandre, nous dirigeons nos pas vers le pays noir.

Notre honorable collègue, M. Van Bastelaer, nous appelait à célébrer, en même temps que votre quatrième Congrès, le 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la Société Paléontologique et Archéologique de Charleroi. Transportés en plein pays industriel, là où la Fédération semblait ne devoir rencontrer que mouvement de machines, travail intense de tous les métaux, gigantesques transformations dues à l'industrie moderne, nous vîmes avec un joyeux étonnement des hommes appliqués aux recherches du passé et des souvenirs nombreux de la vie de jadis avec des monuments bien dignes de notre admiration. Je crois ne pas revendiquer pour notre Fédération une gloire usurpée en soutenant que notre passage dans ce centre minier a contribué à la conservation des restes de l'abbaye d'Aulne dont les ruines en 1888 menaçaient, selon une pittoresque expression de notre ami M. Van Bastelaer, de n'être bientôt plus même des ruines.

Le Congrès de Charleroi n'avait pu fixer le siège de la réunion fédérale de l'année suivante. Cette lacune fut heureusement comblée par la persistance surtout de l'Académie d'Archéologie d'Anvers, qui nous invita à nouveau à visiter notre grande métropole commerciale, en tendant la main par-dessus les frontières, à nos confrères zélandais.

Je voudrais pouvoir vous rappeler tous les charmes d'une excursion dans l'île de Walcheren, cette vie si différente de la nôtre, ces costumes, ces traditions si bien conservées et ces monuments et ces musées.

Mais je passe une revue rapide de nos Congrès et je dois aborder notre sixième session qui se tint à Liège en 1886, sous la présidence de M. Stanislas Bormans.

Ce fut une session tout de calme. Un seul objet passionna un peu les débats : la proposition de M. Soil relative à la création d'un Bureau permanent de la Fédération. Les statuts furent maintenus pour lors, la proposition ayant été renvoyée à l'examen des diverses Sociétés fédérées. Je

cite uniquement pour mémoire les localités parcourues par le Congrès : Huy, Modave, la vallée de la Meuse, Tongres et Weris.

Jusqu'ici nous avons visité les grands centres du pays, mais nous n'avons pu encore nous réunir dans la capitale du royaume. Bruxelles nous reçut en 1891. Le Congrès fut organisé par la *Société d'Archéologie* et la *Société d'Anthropologie de Bruxelles* avec le concours de la *Société centrale d'Architecture de Belgique*, de la *Société royale belge de Géographie* et de la *Société belge de Géologie, de Paléontologie et d'Hydrologie*.

Appelé à la présidence de cette session, M. le comte Goblet d'Alviella eut l'occasion, dans une savante dissertation sur le grand mouvement scientifique moderne, de donner la note juste sur l'utilité de nos Congrès. Écartant les opinions extrêmes, il a pu dire à bon droit : « Non, les « Congrès n'ont pas fait la science; mais ils en sont une « expression et une résultante, quand ils n'en sont pas un « facteur dont l'influence, pour être lente et parfois indirecte, est cependant sensible dans plus d'une découverte « et surtout dans le perfectionnement de plus d'une méthode « scientifique. »

Le Congrès de Bruxelles, je n'ai pas besoin de le rappeler, examina plusieurs et très intéressantes questions scientifiques et organisa des excursions en divers points du pays. Je citerai pour mémoire une visite aux ruines de l'abbaye de Villers.

Je constate aussi dans les actes du Congrès un vœu formulé dès lors pour la restauration méthodique du château des Comtes de Flandre à Gand.

Mesdames et Messieurs, nous arrivons à une session nouvelle qui coïncide avec le cinquantenaire de l'Académie d'Archéologie de Belgique. Pouvait-il être question de se réunir ailleurs qu'à Anvers? L'Académie, il faut bien le reconnaître, est une sœur dans la Fédération; mais c'est

un peu une sœur aînée et il faut bien la traiter comme telle. C'est donc avec plaisir que nous nous réunissions pour la troisième fois à Anvers, dont l'hospitalité égale, si elle ne surpasse, les richesses de toute nature.

Et puis nous étions invités par un des fondateurs de la Fédération, cet infatigable travailleur le Général Wauwer-mans que nous sommes heureux de saluer ici d'acclamations bien méritées (*Vifs applaudissements*).

La VIII<sup>e</sup> session a été témoin d'un triomphe sans précédent et le *Landjuiceel* restera certes comme l'une des reconstitutions artistiques les plus parfaites de l'histoire.

Il semblait, qu'après un succès aussi complet, la Fédération était assurée d'une longue existence. Des circonstances fortuites furent sur le point de détruire ces riantes espérances. L'année 1893 se passa sans Congrès.

Heureusement, la ville de Mons, en 1894, réunissant les efforts de ses trois Sociétés affiliées à la Fédération, résolut de renouer la chaîne de nos traditions.

La Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut, sous la présidence de M. Auguste Houzeau de Lehay; la Société des Bibliophiles belges, dirigée par M. Léon Dolez; le Cercle Archéologique de Mons, avec son Président M. Léopold de Villers formèrent une sorte de syndicat scientifique présidé à tour de rôle par le Président de chacune des Sociétés assisté des trois Secrétaires formant ensemble le secrétariat général du Congrès.

Chose admirable, Mesdames et Messieurs, cette organisation ne nuit en aucune manière à l'unité de direction dans les travaux du Congrès.

La session de Mons fut intéressante par les discussions et les excursions, elle se distingua de ses aînées par une plus grande cordialité, un profond sentiment d'union sur le terrain de la science historique et archéologique entre hommes d'opinions les plus divergentes.

Nous saisissons avec empressement l'occasion de rappeler, qu'à l'imitation de ce qui s'est fait à Bruxelles, Anvers, Liège, un vœu a été émis pour la conservation et la restauration des maisons particulières de la ville de Mons et notamment de celles qui sont situées sur la grand'place.

Nous arrivons, Mesdames et Messieurs, en 1895, et, cette fois encore, c'est une Société jubilaire qui nous reçoit au milieu des fêtes qui marquent le 50<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation. La Société Historique et Littéraire de Tournai, présidée par le vénérable comte de Nédonchel, nous fit l'accueil le plus chaleureux et le plus sympathique.

Il serait superflu de vous parler des richesses artistiques de Tournai et des souvenirs, si nombreux, conservés des âges passés.

Plusieurs vœux importants furent émis et laissez-moi vous signaler spécialement le vœu en faveur de la conservation des monuments anciens de l'architecture civile et militaire de Tournai, et en particulier le Pont des Trous, la Tour Henri VIII, et les restes des remparts du XIII<sup>e</sup> siècle entre la Porte Marvis et l'Escaut.

Quand la Fédération n'obtiendrait d'autre résultat que la conservation de ces anciens monuments partout où elle transporte ses assises annuelles, ne devrait-on pas dire qu'elle a bien mérité de la Patrie et de la Science ?

Un des vœux les plus chers à la Fédération put obtenir sa réalisation en 1896. Gand, la vieille cité flamande, trop longtemps absorbée par les développements incessants et prodigieux de son activité industrielle, nous ouvrait ses portes.

Le Cercle Historique et Archéologique de Gand, fondé en 1893 seulement, et présidé par M. le baron A. De Maere, avait pris en mains l'organisation de notre XI<sup>e</sup> Congrès. L'accueil qui nous fut fait laissera aux 836 adhérents au Congrès des souvenirs inoubliables.

A Gand, l'application des lois d'une hygiène trop peu soucieuse des souvenirs du passé, avait amené la destruction de plus d'un souvenir historique et la disparition de sites pittoresques. Un monument remarquable entre tous, le Château des Comtes, mutilé et dispersé au feu des enchères allait disparaître peut-être, quand, enfin, l'attention du Gouvernement fut attirée sur ce spécimen remarquable de l'architecture militaire; grâce à la convention du 28 Septembre 1887 entre le chef du cabinet d'alors, M. Beernaert, notre toujours fidèle ami et M. Lippens, bourgmestre de la ville de Gand il échappa à la destruction.

La grande cité flamande s'est heureusement éprise d'une tendresse nouvelle pour ses anciens monuments et si les projets annoncés au Congrès de 1896 peuvent se réaliser, elle sera dotée d'une des plus remarquables places publiques du monde entier.

Ai-je besoin de vous rappeler, Mesdames et Messieurs, les excursions si intéressantes organisées à l'occasion de cette session et les fêtes charmantes offertes, avec la gracieuse hospitalité flamande, dans cette ville des arts et des fleurs ?

Je ne fais qu'évoquer vos souvenirs et j'arrive à la XII<sup>e</sup> session tenue l'année dernière dans la ville de Malines. Le Cercle Archéologique, Littéraire et Artistique nous appelait à admirer les monuments publics et privés et les riches collections conservées précieusement dans la vieille cité des Bertould. Les travaux de ce Congrès, qui vient de se clôturer aujourd'hui même, sont trop présents à vos esprits pour que je doive en parler longuement.

Je ne dirai rien de son honorable Président M. le chanoine Van Caster, dont je ne voudrais pas blesser la modestie (*Applaudissements*). Je ne dirai rien de cette admirable interprétation de la musique ancienne et des concerts du carillon.

L'excursion à Lierre a laissé la plus heureuse impression à tous ceux qui y ont pris part.

Enfin les discussions si intéressantes des sections n'ont pas été épuisées et plusieurs seront reprises pendant cette nouvelle session.

Si je regarde en arrière, si je considère le large sillon creusé par la Fédération dans ses réunions successives, je m'effraie et à bon droit du choix que vous avez fait du Cercle Archéologique d'Enghien pour diriger les travaux de votre XIII<sup>e</sup> Congrès !

Cependant, je crois avoir trouvé une explication bien plausible de votre préférence.

Pendant quatorze ans, vous avez parcouru successivement les grands centres, les villes opulentes, la région industrielle; votre activité s'exerce un peu partout dans un milieu agité. Il vous a paru, Mesdames et Messieurs, qu'une localité paisible pouvant vous offrir des ombrages frais, loin du bruit du perpétuel mouvement, introduirait dans vos existences une utile et favorable diversion.

Et vous n'avez pas eu tort. Enghien vous offre un parc magnifique, ancien domaine d'Henri IV, dessiné dès les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle par le P. Charles d'Arenberg et le frère Eustache, capucin.

En pénétrant dans ce splendide domaine par le portique aux classiques colonnes, nous passons sous la porte des esclaves. Les bronzes ont disparu, utilisés par les envahisseurs du pays, il y a un siècle, pour les besoins de leur artillerie.

La cour d'honneur s'ouvre devant nous; mais nous ne retrouvons du château d'autrefois qu'un bâtiment élevé renfermant les archives, et une chapelle, véritable écrin de perles archéologiques. Mais, Mesdames et Messieurs, je m'aperçois que je m'engage sur un terrain déjà occupé.

Le *Guide illustré d'Enghien*, œuvre de notre estimable Secrétaire général, M. Matthieu, vous donne sur le parc et sur la ville des détails complets qui me permettent d'être court.



Je voudrais vous proposer un vœu : Ce beau domaine d'Enghien, jadis si bruyant à ses heures, est aujourd'hui silencieux par l'absence de ses maîtres.

Mesdames et Messieurs, vos Congrès précédents ont déjà fait merveille, ils ont conservé à Anvers le vieux *Steen* et transformé le manoir en ruines en un gracieux Musée. Ils ont sauvé à Gand le Château des Comtes et ressuscité ce monument remarquable de l'architecture militaire.

Votre réunion, où historiens et architectes, archéologues et penseurs, forment, avec les plus charmantes Dames, une puissance irrésistible, n'aurait-elle pas cette baguette magique qui, ramenant nos princes, rendrait à la cité une vie et un mouvement si profitables à tous?

Permettez-moi d'espérer que nous ne nous séparerons pas sans exprimer le vœu de voir le duc d'Arenberg, qui a bien voulu accepter la présidence d'honneur de cette session et qui, à l'exemple de ses ancêtres, se fait une gloire de protéger les arts, conserver dans son ancienne splendeur un héritage de famille auquel se rattachent tant de souvenirs chers à notre ville et à la patrie.

Vous avez reçu la série des questions soumises à la discussion de nos trois sections. Le programme de nos excursions vous a permis de constater que nous nous sommes efforcés de donner satisfaction à tous nos adhérents. Gaesbeek et ses collections nous représentent les intérieurs d'autrefois, avec un confort peut-être moderne. Grammont, Ath, Chièvres, Deux-Acren, Lessines nous feront voir leurs monuments, curieux à divers titres.

Nous aurons à cœur de procurer les distractions que l'on peut attendre d'une petite ville de province; mais ce que je tiens à vous dire, dès l'ouverture du Congrès, nous vous ouvrons nos bras de tout cœur. Veuillez vous considérer, Mesdames et Messieurs, comme chez vous. Nous

sommes entièrement à votre disposition. Ne craignez pas de recourir à notre obligeance. Notre seule ambition sera que vous emportiez de votre séjour parmi nous, le plus agréable souvenir et, que les historiens futurs de nos Congrès puissent dire, sans flatterie, que le Congrès d'Enghien n'a pas été le moins fructueux ni le moins gracieux de tous (*Applaudissements prolongés*).

M. MATTHIEU, Secrétaire général. — Le Comité organisateur du Congrès a reçu plusieurs lettres d'adhérents exprimant leurs regrets de ne pouvoir participer à nos travaux. S. A. S. Mgr. le duc d'Arenberg, tout en faisant des vœux pour le plein succès de notre session, a fait connaître qu'il ne pourrait assister aux assemblées; il a bien voulu accorder à tous les Congressistes, la pleine jouissance de son magnifique parc. MM. De Bruyn, Ministre des Beaux-Arts, Beernaert, Ministre d'État, Président de la Chambre des Représentants, du Sart de Bouland, Gouverneur du Hainaut, Mgr. Walravens, Évêque de Tournai, Mgr. Béthune, MM. le docteur Hamy, délégué officiel du Gouvernement français, Bazenerie, Bourdeau, A. de la Grange, Delignières, De Maeschalck, le baron des Godins de Souhesmes, Desilve, baron de Maere, chanoine Flahaut, Haverland, Hansen, Kurth, J. Leclercq, C. Legrand, Lucas, Malaise, chanoine Marsaux, O. Ouverlaux, Regnier, le professeur Renard, Roland, Roussele, Rutot, Sarmento, Seré-Depoin, Sens, comte F. Vander Straten-Ponthoz, Van Overloop, Vayson, Vorsterman-Van-Oijen, le chanoine Vos ont écrit combien ils étaient privés de ne pouvoir prendre part à nos travaux.

M. LE PRÉSIDENT. — Conformément aux précédents, je vous propose de compléter le Bureau, en acclamant comme présidents d'honneur et comme vice-présidents d'honneur les membres suivants qui, par leurs fonctions ou leur science, ont bien voulu rehausser le Congrès d'Enghien et nous accorder un précieux appui :

***Présidents d'honneur***

S. A. S. Mgr. le duc d'ARENBERG ;  
M. BEERNAERT, Ministre d'État, Président de la Chambre ;  
M. SCHOLLAERT, Ministre de l'Intérieur ;  
M. DE BRUYN, Ministre des Beaux-Arts ;  
M. R. DU SART DE BOULAND, Gouverneur du Hainaut ;  
M. AIMÉ PACCO, bourgmestre de la ville d'Enghien.

***Vice-Présidents d'honneur***

S. A. Mgr. le prince E. DE CROY-SOLRE ;  
MM. le général WAUWERMANS ;  
ALFRED BEQUET ;  
le chanoine VAN CASTER ;  
HOUEAU DE LEHAYE ;  
VAN BASTELAER ;  
LÉOPOLD DEVILLERS ;  
baron DE MAERE ;  
comte DE NEDONCHEL ;  
le chanoine REUSENS ;  
comte GOBLET D'ALVIELLA. }

*anciens Présidents de la  
Fédération.*

**POUR LA FRANCE :**

MM. le docteur HAMY, membre de l'Institut, délégué du  
Gouvernement français ;  
le comte DE MARSY, directeur de la Société française  
d'Archéologie ;  
le marquis DE NADAILLAC ;  
le baron DE BAYE ;  
le comte DE HAUTECLOCQUE.

**POUR LA HOLLANDE :**

M. JAN TEN BRINK.

POUR LA SUÈDE :

M. HILDEBRAND, délégué officiel du Gouvernement suédois.

POUR LA RUSSIE :

S. A. le prince POUTJATINE ;

M. WALDEMAR TROUTOWSKI.

POUR LE PORTUGAL :

M. LEITE DE VASCONCELLOS.

POUR LA SUISSE :

M. DELESSERT.

Cette proposition est accueillie par de vives acclamations.

M. LE PRÉSIDENT. — L'ordre du jour appelle la désignation des membres des Bureaux de Sections. La parole est à M. le Secrétaire général.

M. MATTHIEU, Secrétaire général. — Mesdames et Messieurs, voici les propositions qui ont été présentées dans la réunion préparatoire pour la constitution de nos trois sections :

**Première Section.** — *Présidents* : MM. HOUZEAU DE LEHAYE et le docteur JACQUES.

*Vice-Présidents* : MM. le baron A. DE LOË et EMILE DELVAUX.

*Secrétaires* : MM. CH.-J. COMHAIRE, DE PIERPONT et HUBLARD.

*Rapporteur* : M. le baron GILLÈS DE PÉLICHY.

**Seconde Section. — Présidents :** MM. HILDEBRAND, délégué du Gouvernement suédois et le comte T. DE LIMBURG-STIRUM.

*Vice-Présidents :* MM. LÉOPOLD DEVILLERS et FERNAND DONNET.

*Secrétaires :* MM. L. LAHAYE, L. STROOBANT et A. WINS.

*Rapporteur :* M. TH. DE RAADT.

**Troisième Section. — Présidents :** MM. le comte DE MARSY, directeur de la Société française d'Archéologie et H. HYMANS, président de l'Académie Royale d'Archéologie de Belgique.

*Vice-Présidents :* MM. le chanoine VAN CASTER et J. VANDERLINDEN.

*Secrétaires :* MM. le comte A. DE GHELLINCK D'ELSEGHEM, SAINTENOY et le chanoine VANDEN GHEYN.

*Rapporteur :* M. SOIL.

Ces propositions sont ratifiées par l'Assemblée.

M. MATTHIEU, Secrétaire général. — Mesdames et Messieurs, il reste quelques communications à vous faire au sujet de notre ordre du jour.

Notre collègue, M. Albert Joly, m'a prié de vous dire que, pendant toute la durée du Congrès, il laissera visiter ses remarquables collections d'antiquités, à Renaix. Le Comité organisateur avait projeté de faire cette visite en corps, mais les locaux où sont conservées ces collections, ne permettent pas de les examiner en grand nombre à la fois. Ceux d'entre vous qui le désirent, peuvent se rendre à Renaix, par groupe de quatre ou cinq; ils recevront le meilleur accueil de M. Joly.

Cet après-midi, nous visiterons les curiosités de la ville. Vous voudrez, Mesdames et Messieurs, vous réunir à 3 h. dans la cour de l'*Hôtel Royal*, sur la place. Permettez-moi d'insister sur la nécessité de l'exactitude, non seulement

aujourd'hui, mais pendant toute la durée du Congrès. Les retardataires ont toujours le grand tort de faire perdre le temps aux personnes qui arrivent à l'heure.

Nous visiterons d'abord l'église, la maison dite de Jonathas, l'église et le cloître des Pères Jésuites, le couvent des Capucins, puis le Parc. Je me ferai un devoir et un plaisir de donner les explications désirables. La chapelle du parc est très remarquable et très curieuse, mais elle est petite, il sera donc nécessaire de se partager par groupes de vingt-cinq à trente. Pendant que le premier groupe sera entré, les autres pourront visiter les diverses parties du parc. Des guides seront à leur disposition.

Le banquet aura lieu à 6 heures, en la salle du Patronage, rue des Assassins (*sourires*)... oh ! Mesdames et Messieurs, ce nom ne doit pas vous effrayer, nous n'avons pas à craindre de mauvaises rencontres (*hilarité*). Cette dénomination est historique, elle rappelle que le juif Jonathas qui trempa dans le sacrilège des Saintes Hosties de Bruxelles y fut trouvé assassiné en 1369.

Lundi, à 12 heures, nous partons pour visiter le château de Gaesbeek ; un tram spécial nous y conduit, la station est derrière le local où a lieu le banquet. Si toutefois le temps était mauvais, nous devrions renoncer à cette visite, espérons que nous n'aurons pas ce contretemps. Pour servir de ralliement aux Congressistes, nous aurons un clairon. Au retour, nous ferons arrêt à Lennick-Saint-Quentin où se trouve une église intéressante. Une notice sur le château de Gaesbeek sera remise à tous les excursionnistes.

Le bureau du secrétariat est au local de la Justice de Paix, vous y obtiendrez, Mesdames et Messieurs, tous les renseignements sur les hôtels, le logement et vous pouvez y retirer les publications et le *Guide illustré d'Enghien*.

La séance est levée à 1 heure.

## LE BANQUET

A 6 heures, les Congressistes, au nombre d'une centaine, se réunissent dans la grande salle du Patronage de Saint-Nicolas, pour le banquet, qui clôture la première journée. Cette salle avait été décorée, avec goût, d'écussons aux armoiries de la Belgique, du Hainaut, de la Ville et de la famille d'Arenberg et de drapeaux aux couleurs des nations représentées au Congrès.

La table d'honneur est présidée par M. De Cordes. A sa droite, prennent place M. Schollaert, Ministre de l'Intérieur, M<sup>me</sup> Matthieu, M. le Chanoine Van Caster, M<sup>me</sup> A. Le Tellier, M. Pacco, bourgmestre, M<sup>me</sup> Schaeps, M. Poot, curé-doyen, M<sup>me</sup> Lyon, M. Van Blaeren, vice-président, M<sup>me</sup> Guerlain, M. Zech-Du Biez, M<sup>me</sup> Du Pierreux, M. le comte de Haute-clocque. A sa gauche, M. Hildebrand, délégué du Gouvernement suédois, M<sup>me</sup> Richez, M. le comte de Marsy, M<sup>me</sup> L. de Cannart d'Hamale, M. Misonne, vice-président, M<sup>me</sup> Demeuldre, M. Guerlain, M<sup>me</sup> A. de Cannart d'Hamale, M. le Chanoine Delvigne, M. l'abbé Lazoore, M. Schoffer. Au centre à droite, M. Damoiseaux, commissaire de l'arrondissement de Soignies, M<sup>me</sup> Daimerries, M. Destrée, M<sup>elle</sup> Ranschyn, M. l'abbé Croquet; à gauche, M. Matthieu, secrétaire général, M<sup>me</sup> Matterlinck, M. le comte d'Auxy de Launois, M<sup>elle</sup> Poulain, M. Demeuldre.

Le banquet, préparé par les soins de M. et de M<sup>me</sup> Meulemans de l'*Hôtel du Parc*, dont la renommée culinaire est justement connue en Belgique, a été plein d'entrain et de cordialité.

MENU

Potage velouté  
Croustades à la Dieppoise  
Saumon, sauce hollandaise  
Filet de boeuf aux champignons  
Jambon d'York aux fèves de marais

*Céléris au jus*

Poulardes du Mans, cerises  
Buisson de Homards  
Salade romaine  
Gâteau Duchesse  
Glaces. - Corbeille de fruits. - Dessert



Le moment des toasts arrivé, M. DE CORDES se lève et propose la santé du Roi : « Fidèle aux traditions du fondateur de la dynastie, notre bien-aimé Souverain accorde une bienveillante protection aux sciences, aux arts, aux belles-lettres. Sa noble ambition est de voir notre chère patrie prospère et la renommée du nom belge grande parmi les nations..... »

« Nous ne pouvons, continue l'orateur, séparer du Roi dans l'expression de nos sentiments S. M. la Reine Marie-Henriette, protectrice éclairée de tout ce qui est grand, bon et beau ! »

« En notre loyal pays, la famille royale occupe une place d'honneur à tous les foyers ; nous offrons aux princes bien-aimés qui entourent le trône l'hommage du plus affectueux dévouement.

« Au Roi. Mesdames et Messieurs, à S. M. la Reine, à la famille royale ! »

De vives et chaleureuses acclamations accueillent ces paroles.

M. DE CORDES se lève de nouveau et s'exprime en ces termes :

Le Gouvernement belge a toujours, et dès ses débuts, témoigné à notre Fédération une bonne volonté si efficace que nous serions vraiment ingrats si nous ne saisissons l'occasion de rendre un public hommage à cette haute bienveillance. Au début de notre œuvre, l'honorable M. Beernaert (qui avait espéré jusqu'au dernier moment, pouvoir assister à notre session de cette année) — il m'a prié de bien vous le dire — M. Beernaert, dis-je, alors Chef du Cabinet, favorisa de tout son pouvoir le premier Congrès de 1885 et plusieurs fois depuis, honora de sa présence nos sessions annuelles. Je retrouve partout, depuis lors, parmi nos Présidents d'honneur, les noms respectés de Ministres du Roi. Plusieurs ont disparu de ce monde, mais ils ont laissé à

leurs successeurs cette même affection et cette particulière bienveillance pour la Fédération Archéologique et Historique de Belgique. Je suis particulièrement heureux de vous proposer aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, la santé de M. Franz Schollaert. Notre si digne Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique n'est nullement étranger parmi nous, et il a tenu une fois de plus à nous montrer en quelle affection il tient l'œuvre de nos Congrès. Nous le remercions de sa haute bienveillance et nous formons le vœu de le voir longtemps encore à la tête de son département, et conservant à nos Sociétés sa fidèle amitié.

Je ne sépare pas de M. le Ministre de l'Intérieur ses collègues du Gouvernement qui ont tous exprimé leur haute sympathie à notre œuvre et lui ont donné ainsi le plus précieux encouragement.

Je bois, Mesdames et Messieurs, à M. le Ministre de l'Intérieur et à ses honorables collègues du Gouvernement.

De longs et vigoureux applaudissements accueillent ces paroles.

M. SCHOLLAERT dit combien il est heureux de pouvoir donner, au nom du Gouvernement, un encouragement et un appui constant aux travaux de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie du pays. Ces travaux, les discussions si fécondes qu'ils amènent servent à éclairer et à guider les autorités publiques; ils tracent la voie pour le maintien, la conservation et la restauration des monuments que les siècles passés nous ont légués et qui constituent le glorieux patrimoine artistique de la Belgique. Nous en sommes fiers, Mesdames et Messieurs, et nous tiendrons la main à ce que vos résolutions puissent obtenir une prompte réalisation. Le Gouvernement sera toujours prêt à accorder des subsides de la façon la plus large et la plus efficace. N'hésitez pas à nous adresser vos demandes, elles seront toujours accueillies avec la plus entière faveur.

M. le Ministre termine en buvant à la prospérité de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique.

M. MISONNE porte la santé des savants étrangers qui chaque année viennent prendre part en grand nombre à nos travaux. Il boit spécialement aux Gouvernements qui font à la Fédération belge l'honneur de se faire représenter par un délégué officiel, à M. le Président de la République française et à S. M. le Roi de Suède (*Vifs applaudissements*).

M. HILDEBRAND, délégué du Gouvernement suédois, regrette qu'une indisposition ait empêché M. le docteur Hamy, représentant du Gouvernement français, d'être parmi nous. Pour la seconde fois qu'il a l'honneur de participer aux Congrès Archéologiques, il éprouve une vive gratitude de l'accueil si cordial qu'il reçoit et remercie chaleureusement M. Misonne de la santé qu'il a bien voulu porter à son souverain S. M. le Roi de Suède. Il exprime, au nom des étrangers tous les sentiments de reconnaissance pour la réception si hospitalière qui leur est faite par l'administration et la ville d'Enghien. Il lève son verre à la prospérité de la ville et des habitants d'Enghien.

M. PACCO, bourgmestre, dit combien notre ville est honorée de recevoir un si grand nombre de savants de divers pays et boit dans les meilleurs termes au complet succès du Congrès.

M. SCHOFFER porte, en français et en flamand, la santé des Dames qui daignent par leur présence embellir nos réunions et leur donner un nouvel attrait.

M. A. DE CANNART D'HAMALE lit ces vers :

Belge loyal, libre et content,  
A toi triomphe, honneur et gloire;  
Civiliser est ta victoire,  
Éclairer ton levier puissant.

\* \* \*

Pour toi des trésors de la terre  
Règne l'harmonieux accord :  
Les guérets fertiles au Nord,  
Au Midi la mine prospère.

L'Escaut creuse son lit profond  
Pour arroser ton sol fécond;  
La Meuse réfléchit l'image  
D'un agreste et riant rivage.

\* \* \*

Soutiens de l'ordre et de la paix,  
Tes fils instruits, sensés et braves,  
Toujours libres, jamais esclaves,  
Marchent de progrès en progrès.

Les arts, les lettres, la science;  
Leur éclat, ta munificence  
Attestent ta prospérité  
Sol chéri de la liberté.

\* \* \*

Merveilleuse est ton industrie;  
Gigantesque sont tes travaux;  
Tes monuments sont des bijoux  
Un monceau d'or est ta Patrie.

\* \* \*

Peuple fier de ta piété,  
La terre promise est ta terre;  
L'homme proscrit, dans la misère  
Bénit ton hospitalité.

\* \* \*

De la Belgique hospitalière,  
Ainsi s'appelle ton pays,  
L'exilé cherche la bannière :  
Sous ses plis vivent les bannis.

\* \* \*

Forts par l'union, ta devise  
Unit quand la langue divise;  
Wallons, flamands chantent en chœur  
Tous les Belges ne sont qu'un cœur.

L'usage aisé de deux langages  
Te procurant mille avantages,  
Rend le port commode d'Anvers  
Un centre aimé de l'univers.

\* \* \*

Glorieuse est ta destinée,  
Nation fidèle à tes Rois  
Et tu n'obéis qu'à tes lois,  
Race forte et prédestinée.

\* \* \*

De la civilisation  
Soldat intrépide en Afrique,  
Une conquête pacifique  
Satisfait ton ambition.

\* \* \*

Partout tu te couvres de gloire :  
Aux combats des peuples unis,  
A Vienne, Londres et Paris,  
Tu voles quérir la victoire.

\* \* \*

Le monde admire ta splendeur,  
Participe à ton allégresse;  
Chacun exalte ton bonheur  
Et ton esprit et ta sagesse.

M. le comte DE MARSY s'associe au nom de la délégation française aux remerciements exprimés si chaleureusement par M. Hildebrand. Il tient à proposer la santé du Cercle Archéologique d'Enghien qui a bien voulu assumer la tâche de réunir le Congrès belge. Il boit tout spécialement à son dévoué et infatigable secrétaire M. Ernest Matthieu.

M. MATTHIEU remercie au nom du Cercle et exprime toute sa satisfaction d'avoir vu les savants se rendre en si grand nombre à l'invitation du comité organisateur. Il propose de boire à la presse dont le concours bienveillant est acquis à l'œuvre de la Fédération archéologique et contribue à vulgariser ses travaux.



# Assemblée générale

*du 8 Août 1898*

---

Preennent place au bureau : MM. De Cordes, président, Hildebrand, comte de Marsy, chanoine Van Caster, vices présidents d'honneur, Matthieu, secrétaire général.

La séance est ouverte à 5 heures 30, dans la vaste salle de l'orangerie au parc en présence d'une nombreuse assistance.

M. J. DESTRÉE fait une causerie sur les origines et les développements de la fabrication des tapisseries de haute lice à Enghien. Il donne ensuite d'intéressantes explications sur les diverses œuvres exposées à l'occasion du Congrès. Cette causerie est écoutée avec une grande attention.

M. LE PRÉSIDENT. — Je serai l'interprète de toute l'assistance en exprimant à M. Destrée toutes nos félicitations pour l'exposé qu'il vient de nous faire des phases successives de la plus brillante des industries enghiennoises. Qu'il veuille bien recevoir nos vifs remerciements pour nous avoir si complètement intéressés (*Vifs applaudissements*).

M. MATTHIEU. — Les productions des anciens tapissiers d'Enghien qui subsistent encore sont peu nombreuses, du moins on connaît peu d'œuvres qui peuvent être attribuées sans conteste à cet atelier. On a affirmé que les belles

tapisseries qui décorent le château de Pau auraient été fabriquées en notre ville. Le fait est plausible puisque la seigneurie d'Enghien a été la propriété des ducs de Bourbon et du roi Henri IV. Ne pourrions-nous pas obtenir d'un de nos collègues un éclaircissement sur l'exactitude de ce dire?

M. le comte DE MARSY. — Je n'aperçois dans l'assemblée personne qui puisse répondre à la question posée par M. Matthieu. Mais les tapisseries de Pau ont été décrites et il serait possible de vérifier l'exactitude de la tradition qu'on vient de signaler.

M. LE PRÉSIDENT. — On vient de me remettre une demande de modification à l'article 6 des statuts de la Fédération et signée par 36 membres. Elle est motivée en ces termes :

« Il est un point des statuts de notre Fédération qui a déjà souvent donné lieu à des abus. C'est le paragraphe 6. Après avoir réglé le mode de publication des comptes-rendus, il détermine que des exemplaires en seront destinés aux archives des Cercles adhérents, aux membres du Comité organisateur, aux délégués et aux souscripteurs.

Ces derniers y ont évidemment droit par leur cotisation. Il est assez naturel que les membres organisateurs reçoivent un exemplaire, quoiqu'à vrai dire il y ait là double emploi, car on comprendrait assez difficilement un refus de souscription de leur part.

Il est raisonnable aussi que les Cercles adhérents, tout en ne faisant aucun versement, obtiennent pour leurs archives un compte-rendu de chaque Congrès. Cependant plusieurs de ces Cercles n'ont ni local ni bibliothèque et bien souvent les volumes qui leur sont destinés passent à des particuliers, voire même à des concierges.

Restent encore les délégués des Cercles adhérents. C'est pour ceux-là surtout que la donation des comptes-rendus semble ne pouvoir se justifier en aucune façon.

En effet, le délégué représente la Société qui lui fait l'honneur d'une mission. Il est consulté par le Comité organisateur pour la présentation des candidats aux fonctions de président, vice-président et secrétaire des sections. Il peut participer aux séances et délibérations du Congrès sans payer de cotisation. Pourquoi lui faudrait-il encore un exemplaire gratuit des comptes-rendus ?

La Fédération se compose de cent trente Sociétés. Cela fait cent trente exemplaires. Autant pour les délégués et vous en aurez déjà deux cent soixante à distribuer gratuitement. Or il est déjà arrivé qu'un Congrès ne comptait pas trois cents adhérents, tout compris. Il est évident qu'en pareil cas les payants seront moins nombreux que les privilégiés. Ce qui est déraisonnable.

D'autre part, la mission octroyée aux délégués par les Sociétés qui les choisissent pour leurs représentants aux Congrès de la Fédération est, semble-t-il, une récompense suffisante sans qu'il faille les exempter de la rétribution, déjà réduite, imposée aux Membres des Sociétés adhérentes.

C'est cette faveur, non justifiée, qui a déjà différentes fois donné lieu à des abus, qu'il importe d'empêcher dans la suite.

Au Congrès de Malines, un délégué sur sept n'a pas envoyé de cotisation. Il en résulte que les six septièmes ont jugé équitable de payer. Trois ont réclamé le remboursement de leur mise, après avoir sollicité et obtenu une délégation. Le Comité organisateur avait résolu de borner les envois aux Sociétés et aux souscripteurs. Cette pratique a reçu, pouvons-nous dire, l'approbation de tous les membres du Congrès ; car il ne s'est trouvé qu'un seul délégué qui a réclamé les comptes-rendus, en se basant sur le texte des statuts.

L'exposé qui précède nous paraît prouver à l'évidence que la demande de supprimer tout simplement dans le 6<sup>e</sup> paragraphe des statuts, les mots : *aux délégués*, est très raisonnable, qu'elle est conforme à l'interprétation générale des membres du Congrès, et que les abus signalés plus haut la justifient pleinement.

Et afin qu'il y soit fait droit, les soussignés ont l'honneur de la proposer au présent Congrès d'Enghien, conformément à la prescription des statuts de notre Fédération. -

M. LE PRÉSIDENT. — Nous abordons la discussion sur le mode de publication des textes anciens, en exécution de la résolution prise en assemblée générale au Congrès de Malines.

M. DE MARNEFFE rappelle que cette question a été soulevée aux Congrès de Tournai et de Malines (1). Pour lui il réclame l'application d'un système radical : l'éditeur est tenu de reproduire les textes anciens avec la plus grande fidélité possible et doit respecter scrupuleusement la ponctuation et les abréviations originelles. La phototypie rend des services, mais le procédé est coûteux.

Faut-il développer les abréviations ? Pour les textes latins, on pourrait le tolérer jusqu'à un certain point ; mais la négative est préférable, car il est souvent difficile de donner les terminaisons. Quant aux actes en langues romanes et germaniques, il faut maintenir le texte tel qu'il est dans l'original. Il est même dangereux de développer les abréviations lorsqu'on est en présence de désignations toponymiques. On objecte que nos éditeurs ne possèdent pas des caractères spéciaux pour reproduire les signes d'abréviations admis au moyen âge. En Angleterre et en Autriche, les imprimeurs les ont adoptés.

---

(1) *Annales de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique*, t. x, pp. 466-480 ; t. xii, pp. 215-217, 225-226, 287-288.



La ponctuation a une grande importance; elle était rationnelle au moyen âge; les écrivains employaient le point en haut qui marquait la fin de la phrase; le point au milieu correspondant à nos deux points; le point en bas équivalant à la virgule. Le devoir de l'éditeur est de respecter cette ponctuation.

Les ratures qu'on rencontre dans les documents ont leur intérêt; elles traduisent la pensée de l'auteur. L'attention de l'éditeur doit être attirée sur ce point et il convient de donner en note le texte rayé.

M. le comte DE MARSY. — Comme personne ne paraît préparé à discuter la proposition formulée par M. de Marneffe, je crois devoir présenter de courtes observations.

Qu'il me soit permis d'émettre le regret de n'avoir pas vu publier, comme on l'avait décidé au Congrès de Malines, un rapport sur cette question et un résumé des conclusions de l'auteur de la proposition.

Contrairement à l'opinion de M. de Marneffe qui pense que les textes doivent être publiés avec des abréviations figuratives et conventionnelles et que l'éditeur doit laisser au lecteur le soin de déchiffrer lui-même le texte imprimé, comme il pourrait être appelé à déchiffrer le manuscrit, je crois que l'éditeur d'un texte a pour devoir de le livrer au lecteur, en rétablissant toutes les abréviations. Tout au plus, peut-on admettre que les parties écrites en signes abrégatifs et rétablis soient placées en caractères italiques, afin d'appeler l'attention du lecteur.

Voici, du reste, quels sont en France, les principes tracés aux correspondants du Comité des travaux historiques, par M. Léopold Delisle, membre de l'Institut et administrateur général de la Bibliothèque Nationale, dont personne ne contestera la haute compétence en ces questions :

1° Copier les textes avec la plus rigoureuse exacti-

tude et les ponctuer de façon à en rendre la publication possible et l'intelligence facile;

2° Figurer les abréviations dans les cas douteux <sup>(1)</sup>, et quand il s'agit de textes fort importants, surtout s'ils sont en langue vulgaire, distinguer par un signe spécial, l'italique par exemple, les lettres qui répondent aux mots ou parties de mots écrits sur l'original en abrégé;

3° Joindre à la copie des reproductions photographiques quand le document offre un intérêt exceptionnel, qu'il présente de grandes difficultés de déchiffrement ou que l'authenticité en est douteuse;

4° Déterminer la date des documents, en ramenant les anciennes formules à notre système de chronologie moderne et en suppléant par des rapprochements historiques, à l'absence des dates.

Tels sont actuellement les principes enseignés à l'École Nationale des Chartes de Paris et suivis dans les publications officielles du Comité des Travaux Historiques, dans celles des documents inédits, etc.

Le système des abréviations factices est absolument abandonné et condamné même dans tous les articles critiques consacrés à des publications dans lesquelles il en est fait emploi.

La publication en *fac-simile* photographiques de certains manuscrits est assurément fort utile lorsqu'il s'agit d'œuvres exceptionnelles, mais, là encore, l'éditeur ne doit pas être un simple photographe et il doit donner, à côté de la reproduction, un texte correct et accessible à tout lecteur.

Il ne faut pas oublier, en effet, que l'étude de la paléographie est longue et exige des connaissances spéciales que l'on ne peut demander à tous ceux qui ont besoin de consulter des textes du moyen âge et ceux encore plus diffi-

---

(1) Cette observation s'adresse aux correspondants du Comité, afin de permettre au rapporteur du Comité de corriger une lecture douteuse, mais jamais le texte imprimé ne comporte d'abréviations.

eiles des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Beaucoup d'historiens non paléographes sont appelés chaque jour à consulter des documents anciens publiés, et on ne peut exiger d'eux qu'ils soient à même de les déchiffrer avec le soin qu'y apporte un chartiste.

Ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art, par exemple, et nous en avons la preuve, en entendant M. Destrée, dans sa conférence sur les tapisseries d'Enghien, s'appuyent sur des marchés et des comptes, l'éditeur doit leur livrer un texte clair et correct.

Or, les abréviations factices que l'on rencontre dans certaines publications anglaises, par exemple, sont loin de leur rendre ce service et j'en pourrais citer comme exemple des textes récemment publiés par la Société Jersiaise d'histoire qui a fait fondre plus de cinquante abréviations, dont elle a donné une table en tête; on croirait lire du chinois, en voyant au milieu, au-dessus et en-dessous des lignes, ces groupes d'un aspect singulier mélangés aux mots.

En résumé, l'éditeur d'un texte doit faire œuvre d'éditeur et c'est son nom qui sera, pour ceux qui auront à consulter ses publications, la garantie de leur exactitude.

Mais, il n'est pas possible, sauf pour des publications officielles, d'imposer des règles et chacun restera toujours libre de publier les textes à sa guise, avec ou sans abréviations, avec ou sans éclaircissements.

M. DE MARNEFFE. — Les études paléographiques ont pris dans ces dernières années un développement considérable, par conséquent le nombre de personnes capables de comprendre les textes édités d'après la méthode que je préconise, augmente de jour en jour.

M. le comte DE MARSY. — Nous ne parviendrons jamais à nous entendre.

M. DE MARNEFFE. — L'éditeur peut éclairer son texte par une note. Comme solution transitoire, on pourrait admettre d'imprimer en italiques le développement des abréviations.

M. DE RAADT. — Pour ma part je me déclare nettement partisan de la théorie préconisée par M. de Marneffe, que j'ai, d'ailleurs, déjà défendue, de concert avec M. le commandant Hecq, aux Congrès antérieurs de Tournai et de Malines.

M. Hecq avait développé cette thèse à la Société d'Archéologie de Bruxelles, en 1894 déjà (1).

M. Hecq et moi, nous nous sommes félicités de voir un spécialiste aussi distingué que M. de Marneffe se faire le propagateur des mêmes idées. Quand il s'agit de la publication de *cartulaires*, de *textes littéraires anciens*, nous sommes partisans de la moindre ingérence possible de l'éditeur dans les documents qu'il entreprend de livrer au public.

M. Hecq vient d'éditer un manuscrit de la bibliothèque de Mons : *Li Tournois de Chauvenci*, d'après les règles dont nous venons d'entendre, à nouveau, l'exposé, de la part de M. de Marneffe. C'est presque une photographie de l'original, pour autant que l'outillage typographique l'ait permis.

Rien n'est dangereux comme de développer certains mots abrégés que nous rencontrons dans les textes anciens. Il serait facile de citer un grand nombre de développements erronés dus à des hommes très savants qui passent pour des maîtres en diplomatique. Des polémiques très curieuses ont été amenées à la suite de certaines leçons arbitraires. Pour ne pas exposer à des mécomptes les historiens et les philologues, il convient donc de respecter les formes et les abréviations telles que nous les fournissent les textes.

Que l'on compare, par exemple, le document d'un officier monétaire brabançon, Nicolas Chaver, du XIV<sup>e</sup> siècle, publié par M. Willems, dans le *Codex diplomaticus*, joint à son édition des *Brabantsche Ycesten*, à la copie fidèle que moi-même j'en ai faite et qui a été publiée, par M. Georges

---

(1) *Annales*, t. VIII, pp. 292 et ss.

Cumont, dans la *Gazette numismatique française* (1). Le premier éditeur avait développé, entre autres, plusieurs fois, à tort : *denier* et *deniers*, la lettre *d*, qui est le signe conventionnel pour *denier*, *penninc*, *pfennig*, *penny*, *pence*, etc., mais qu'il faut développer selon les langues dans lesquelles les documents sont rédigés. C'est *penninc*, *penningen*, au lieu de *denier* et *deniers*, que Willems aurait dû écrire, en développant ces *d*. Le texte qu'il a fourni — abstraction faite des autres incorrections — est de nature à dérouter les philologues qui y lisent, tantôt *deniers* et tantôt *penningen*, là où le scribe médiéval a jugé bon d'écrire le mot en toutes lettres.

Inutile de multiplier les exemples analogues. On en trouverait dans la plupart des cartulaires.

M. le Chanoine VAN CASTER. — Dans la publication des textes, il est du devoir de l'éditeur de conserver la ponctuation telle qu'elle est donnée. Lorsqu'il m'est arrivé de publier un document ancien, j'ai placé après chaque mot écrit en abrégé, l'orthographe complète de ce mot entre parenthèses. Parfois aussi j'ai mis simplement en italiques les lettres omises, et les syllabes ou portions de mots indiquées par sigles dans les manuscrits. Sans doute, l'éditeur d'un document ancien doit présenter celui-ci dans toute son intégrité. Mais il ne manque pas à ce devoir, me paraît-il, en facilitant la lecture d'un écrit ancien à ceux qui sont encore peu familiarisés avec les abréviations nombreuses et variées de l'écriture médiévale.

M. DE RAADT. — Nous n'arriverons jamais à nous entendre sur la solution.

M. le comte DE MARSY. — La parenthèse offre des inconvénients. Nous croyons qu'on doit la réserver pour quelques phrases incidentes ainsi que les crochets pour des mots qui manquent dans le texte par suite d'une déchirure ou d'un oubli du copiste.

M. DE RAADT. — Je persiste à penser qu'il faut publier le texte tel qu'il est, sans développer les abréviations. A titre

---

(1) Année 1897, 2<sup>e</sup> livraison, pp. 228-230.

subsidaire, j'admettrai qu'à côté du texte ancien, on place un texte interprété, quand il s'agit de mots ou de passages douteux.

M. le comte DE MARSY. — Cela doublerait les frais de publication.

M. MATTHIEU. — Prescrire pour la publication des textes anciens, des règles tout à fait absolues, me paraît une solution peu réalisable. Il importe, en effet, de tenir compte de la nature des documents et du but que se propose l'éditeur. S'agit-il d'un texte littéraire qui peut présenter un intérêt considérable pour l'histoire de la langue, dans ce cas, une reproduction scrupuleuse s'impose, et le système préconisé par M. de Marneffe peut offrir de sérieux avantages. Il en est de même lorsqu'il s'agit de mettre au jour un diplôme de l'époque mérovingienne ou carolingienne; dans ce dernier cas, mieux vaut encore de donner une reproduction phototypique de la charte.

Ce sont là, toutefois, des occasions exceptionnelles. Les textes anciens que les membres de nos Sociétés fédérées prennent le soin de publier n'ont pas, d'ordinaire, cette haute valeur; ce sont des chartes, des règlements locaux qui sont précieux comme matériaux historiques, comme pièces justificatives d'un mémoire. Rarement ils présentent de sérieuses difficultés d'interprétation, au moins dans leur ensemble. Pour leur publication, il convient, selon l'avis d'un érudit, M. A. d'Herbomez, de s'inspirer « du principe que les documents qu'un éditeur met au jour, doivent être rendus aussi compréhensibles que possible pour le lecteur ». La méthode défendue ici par M. de Marneffe ne remplit pas ce but. Elle présente même un inconvénient sérieux que je me permets de signaler : nombre d'éditeurs de diplômes anciens ne possèdent pas, en effet, les connaissances paléographiques requises pour traduire la physionomie de l'original dans le texte imprimé. Un auteur qui a mis au jour d'anciennes chartes et auquel je parlais de la question soulevée à nos Congrès, semblait tout étonné d'apprendre qu'il existe une science paléographique. Qu'arrive-t-il? c'est qu'il édite le document dans son état brut sans comprendre ni les signes

abréviatifs ni la ponctuation et produit ainsi un fatras inextricable dont il est très malaisé de reconnaître le sens; aussi la lecture de ses textes imprimés est cent fois plus difficile que l'original. Si au contraire cet éditeur, même peu ferré sur la paléographie, avait été obligé de développer les abréviations et d'étudier son manuscrit, il aurait produit une publication plus intelligible.

Les principes suivis en France et que M. le comte de Marsy vient de nous rappeler, de même que les instructions publiées en 1896 par la Commission Royale d'Histoire, astreignent l'éditeur des textes anciens à un travail personnel que les partisans du système de M. de Marneffe imposent à leurs lecteurs. Où sont les avantages de ce dernier système? Compensent-ils les difficultés que leur interprétation occasionnera à ceux qui n'ont pu étudier sérieusement la paléographie?

Il est d'une incontestable utilité d'appeler l'attention sur le devoir de tout éditeur de mettre un soin scrupuleux à toute publication de texte, de signaler, au moins dans les cas douteux, sa manière d'interpréter les abréviations, soit comme on l'a proposé en mettant en italique leur développement. Il convient spécialement de proscrire toute interprétation arbitraire dans les noms propres de localités ou de personnes; alors la leçon scrupuleuse, exacte, sans ajoute non indiquée s'impose.

Le système radical de M. de Marneffe ne peut donc, à mon avis, être accepté comme une règle absolue et invariable. Il est nécessaire avant tout de tenir compte du but de la publication, des moyens de la réaliser, de l'âge, de la nature et de la valeur du texte dont on se sert. On ne peut traiter une copie plus ou moins fautive avec le même respect qu'un original; un acte du XVII<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup> siècle comme un acte du XII<sup>e</sup> ou du XIII<sup>e</sup> siècle. Ces distinctions sont inévitables et tout éditeur devra s'inspirer des principes les mieux appropriés à sa publication.

M. DE RAADT. — Souffrez, Messieurs, que je revienne, à propos de cette discussion, sur une question qui me tient particulièrement à cœur et qui se rattache intimement à

celle qui nous occupe. Je fais allusion aux sceaux, partie intégrante des chartes et des diplômes.

Ainsi que je l'ai dit au Congrès de Tournai, en 1895, beaucoup d'éditeurs de textes anciens, ou mieux, la plupart des éditeurs belges croient pouvoir les négliger presque complètement. On estime faire une grande concession en constatant tout bonnement leur présence (1).

Comment excuser cette indifférence, alors qu'ils constituent une partie essentielle des documents : *leur signature*, et que, par les détails archéologiques et épigraphiques, ils offrent un *criterium* absolument certain de l'authenticité des pièces auxquelles ils se trouvent apposés !

Au point de vue archéologique, les sceaux présentent la mine de renseignements la plus précieuse. Quel profit n'a su en tirer Demay pour l'étude du costume !

Le rôle qui leur est assigné dans les études historiques n'est pas moins considérable. Permettez-moi de vous le rappeler :

a) Ils complètent souvent les données des actes au sujet des personnages ;

b) Ils nous apprennent, parfois, des *alias* quand les actes donnent les noms de famille, et le contraire se présente également ;

c) Lorsque — chose très fréquente au moyen âge — les actes suppriment le prénom, du moment que le personnage portait un sobriquet ou qu'il joignait au nom patronymique un nom terrien, les sceaux nous révèlent ce prénom ;

---

(1) On pourrait citer, toutefois, quelques rares travaux où se trouvent décrits ces sceaux, comme, par exemple, le *Cartulaire de Saint-Trond* et l'*Inventaire des Chartes de la ville de Léau*, mais, malheureusement, presque tous les blasonnements sont entachés d'erreurs. Mieux vaut ne pas mentionner les sceaux que les décrire aussi incorrectement.



*d)* Dans bien des cas, les sceaux nous permettent de rétablir la véritable forme du nom, tronqué dans les actes;

*e)* Par les blasons dont ils sont décorés, ils donnent de précieux détails généalogiques; les armoiries indiquent la famille à laquelle appartient le personnage; les brisures et la combinaison du blason familial avec celui d'une autre famille, ou d'une terre, la filiation du propriétaire du sceau, et même, souvent, ils nous disent qu'il est issu par naissance illégitime de la famille dont il porte le nom.

Au Congrès de Tournai et, depuis, dans un livre en voie de publication (1), j'ai signalé un grand nombre d'exemples à l'appui de ces constatations.

L'indifférence manifestée à l'égard de ces intéressants monuments sigillographiques produit — hélas! — des conséquences bien plus fâcheuses encore que le silence sous lequel les passent les éditeurs de chartes (2). Je veux parler du sans-façon dont on traite les sceaux dans beaucoup de dépôts d'archives. On conserve, par-ci, par-là, les documents entassés, en nombre beaucoup trop grand, dans des cartons, au détriment des pièces elles-mêmes, et surtout des sceaux, dont beaucoup jonchent les fonds des cartons, après s'être détachés des actes, soit par le maniement, soit par suite du poids qui les charge. Dans certain dépôt, on a commencé, il y a quelques années, à classer plusieurs fonds et à mettre les chartes sous chemise. Or, on les a posées droit dans des cartons, en les serrant très fort, à telles enseignes que, lorsque, récemment, aux fins de vérification de quelques-unes de mes notes, je me vis obligé de reprendre les originaux, je constatai, à ma consternation,

---

(1) *Sceaux armoriés des Pays-Bas et des pays avoisinants (Belgique, Royaume des Pays-Bas, Luxembourg, Allemagne, France)*; éditeur M. Oscar Schepens, à Bruxelles.

(2) Généralement, la cause de cet apparent dédain est l'inexpérience des auteurs en matière sphragistique.

que beaucoup de sceaux très lisibles, trois ou quatre ans auparavant, et dont je trouvais la description intégrale dans mes annotations d'alors, s'étaient complètement aplatis ou cassés.

D'autre part, on n'a pas hésité à réunir en volumes des chartes munies de sceaux !

Naturellement, ceux qui ne sont pas encore tout à fait frustes, ne tarderont pas à l'être ! C'est une simple question de temps !

Je n'aurai garde de nommer ici les dépôts où j'ai pu constater pareille incurie — je dirai plus : pareils actes de vandalisme. Je ne désire être désagréable à personne, d'autant moins que l'on rencontre partout l'accueil le plus bienveillant.

Mais, dans l'intérêt de la science, je me suis décidé à parler et à dénoncer les faits, les méfaits plutôt, que plus d'un d'entre vous a constatés, avec moi.

Certes, nous sommes loin du temps, où, dans un de nos grands dépôts, on se facilitait le transfert des chartes, d'un local à l'autre, en les faisant glisser, du haut des étages, au moyen d'une sorte de gouttière en bois. Transport expéditif, sans doute, mais qui priva des milliers de chartes, peut-être, de leurs sceaux ; dont un ingénieux concierge, ou huissier, nous dit-on, sut tirer profit en les vendant au prix de la vieille cire ! *Horresco referens.*

Certes, ce sont là choses que l'on ne verra plus, de nos jours.

Mais, sous main, clandestinement, l'œuvre de destruction se poursuit.

C'est à nos Congrès à intervenir, là où les observations et les requêtes, que chacun de nous peut personnellement adresser aux conservateurs, restent sans succès.

De quelle façon cette intervention doit-elle se produire? Convierait-il de lui donner l'expression d'un vœu solennel qui serait transmis au Gouvernement?

Je ne le pense pas, d'autant moins que je n'ai incriminé personne, et que mes paroles visent peut-être aussi bien certains dépôts communaux que des archives de l'État.

La seule chose que, à mon avis, nous puissions faire, pour le moment, c'est de former le vœu de voir, à l'avenir, MM. les archivistes — à quelque administration qu'ils ressortissent — consacrer la plus grande sollicitude à la conservation des sceaux, parce que ceux-ci, je le répète, constituent pour l'archéologue le plus vaste et le plus riche champ d'exploration, et pour l'historien un précieux complément des données fournies par les monuments écrits.

Ah, soyons certains qu'ils lisent les publications de nos Congrès, ceux à qui s'adresse ce vœu, du moins les chefs des dépôts dont il s'agit, et espérons que ces paroles, ratifiées par vous tous, produiront leur effet (*Applaudissements*).

M. DESTRÉE. — Je partage complètement l'opinion de M. de Raadt; les mesures de conservation des sceaux s'imposent à l'attention des conservateurs d'archives, car ces empreintes ont tout à la fois une importance historique et un mérite artistique de grand intérêt. Il y a, en outre, dans les observations de l'honorable préopinant, un avis aux travailleurs de ne pas négliger de s'occuper des sceaux qui sont appendus aux documents. Il conviendrait même, lorsqu'on publie une charte importante, de donner une reproduction de ces sceaux.

M. le comte DE MARSY. — Quel est le meilleur moyen pour assurer la conservation des sceaux? C'est, à mon avis, de les placer dans des boîtes en bois ou en carton. Au siècle dernier, on les enfermait dans des boîtes en fer blanc, mais ce système n'a pas donné de bons résultats.

M. le Chanoine VAN CASTER. — A Malines, où les Archives ont toujours été conservées avec le plus grand soin, le

Magistrat prit au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle une mesure qui nous paraît excellente. En exécution d'une résolution du 7 Novembre 1702, toutes les chartes reposant aux Archives furent transcrites sur parchemin, et les copies collationnées et authentiquées par le garde des chartes, Daniel-François Cuypers. L'ensemble forme six volumes grand in-4<sup>o</sup>, sous la dénomination de *Roodbosken* (Livres Rouges), ainsi dits à cause de la couleur de leur reliure. A la suite de chacun des documents transcrits, une main habile a dessiné les sceaux appendus aux originaux, *in statu quo*, avec une fidélité irréprochable. Ce recueil forme une collection du plus haut intérêt et Gachard déclarait, en 1843, qu'elle était unique. Un moyen facile pour conserver tout au moins les traces des sceaux qu'on possède, ce serait de les faire photographier.

M. LE PRÉSIDENT. — Les observations présentées par M. de Raadt quant à la conservation des sceaux, serviront à appeler la sollicitude des conservateurs des dépôts d'archives sur ce point, et elles ont obtenu l'appui de tout le Congrès. Mais M. le rapporteur de la question sur le mode de publication des textes anciens, ne croit-il pas opportun de formuler ses conclusions en un vœu ?

M. DE MARNEFFE. — J'ai exposé mon système qui finira par prévaloir. Je ne suis pas d'avis cependant de demander à l'assemblée un vote sur cette question.

La séance est levée à 7 heures du soir.



# ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

## DE CLOTURE

*1e 10 Août 1898*

---

Prennent place au bureau : MM. De Cordes, président, Hildebrand, chanoine Van Caster, comte de Marsy, vice-présidents d'honneur, Matthieu, secrétaire général.

La séance est ouverte à 6 heures; un grand nombre de membres sont présents.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous avons à l'ordre du jour le rapport sur les travaux des sections.

M. le baron CH. GILLÈS DE PÉLICHY présente le rapport sur les travaux de la première section :

Préside alternativement par MM. le docteur Jacques et le baron de Loë, la 1<sup>re</sup> Section s'est réunie trois fois pour traiter des questions intéressantes et fructueuses.

La parole fut d'abord donnée aux archéologues de la contrée; il nous tardait de connaître la carte préhistorique des environs d'Enghien. Guidés par M. l'abbé Croquet, nous avons parcouru les vastes territoires explorés jadis par MM. de Munck, Bernier et Cloquet, nous avons compté les nombreuses stations étudiées avec autant de zèle que de

compétence par notre aimable cicerone, notamment le bois de la Houssière, à Braine-le-Comte, et nous avons acquis avec lui la conviction que ces vestiges laissés par les populations néolithiques, peuvent être considérés comme autant d'échelons disposés entre les ateliers de fabrication du Hainaut et les centres d'habitat explorés dans le pays de Waas.

Cette constatation amena des échanges de vues fort intéressants entre l'orateur, M. le docteur Jacques et M. Ed. de Pierpont touchant la direction suivie, à cette époque, par les sentiers d'échange. Il semble prouvé que, là du moins, les hommes de l'âge de la pierre parcouraient volontiers les hauteurs, rarement les vallées. La voie romaine qui mène de Mons àastre, pourrait avoir un de ces sentiers pour origine.

Prenant acte des découvertes si importantes faites dans les environs d'Enghien, M. Ed. de Pierpont demande instamment au Cercle Archéologique de cette ville de bien vouloir procéder, dans le plus bref délai, à la confection de la carte au  $\frac{1}{1000}$  de cette région intéressante.

Communication fut donnée ensuite d'un remarquable mémoire de M. de Villenoisy. S'il nous est permis, à ce propos, d'exprimer franchement notre pensée, nous dirons combien nous avons regretté l'absence de cet aimable collaborateur qui, depuis trois ans, contribue si généreusement par ses recherches et par ses travaux, à l'étude des origines du peuple belge.

L'intéressante étude dont il a bien voulu gratifier, pour la troisième fois, les membres du Congrès, ne saurait remplacer sa présence parmi nous. Tous nos collègues de la 1<sup>re</sup> section seront unanimes pour formuler le vœu de le voir assister aux débats de notre prochaine session.

Aborder un à un tous les points traités dans le long mémoire de M. de Villenoisy serait chose impossible ici, le temps forcément limité de cette réunion, ne suffirait pas à la besogne. Nous ne nous arrêterons donc qu'aux grandes lignes.

Après avoir établi l'existence des deux voies de migrations par lesquelles s'est opéré le repeuplement de l'Europe, à l'époque néolithique, l'auteur étudie spécialement l'*origine* des divers groupes et l'ordre dans lequel ils sont parvenus dans nos contrées.

Il distingue :

1) Les hommes des *kjoekkenmoeding* et des *stations à tranchet*; ce sont, d'après lui, les derniers représentants des races paléolithiques émigrées vers le sud.

2) Les *néolithiques purs* qu'il qualifie d'Italo-Danubiens.

Selon M. de Villenoisy, ces hommes petits et bruns, premiers néolithiques fixés en Europe, sont *les seuls vrais aryens*. Les races arrivées au nord de la zone forestière par la trouée du Dnieper, sont avant tout *germaniques*; elles ont été *aryanisées* dans le voisinage de la Mer Noire.

Après avoir rendu un hommage mérité au travail de M. de Villenoisy, dont les membres de notre section avaient écouté la lecture avec le plus vif intérêt, M. le docteur Jacques croit devoir mettre l'auditoire en garde contre certaines affirmations qui s'y trouvent, notamment contre l'opinion qui place l'origine des Aryas dans l'Asie centrale. Des savants de premier ordre sont d'avis que ces peuples sont venus du nord. Il n'admet pas non plus que les Aryas aient été brachicéphales, petits de taille et bruns. Les anthropologues qui placent le berceau de ces peuplades dans les régions septentrionales affirment que les Aryas étaient grands, blonds et dolichocéphales. La race petite et brune est celle des Pélasges.

Les Grecs, les Romains, hommes robustes, blonds et dolichocéphales étaient d'origine aryenne. Les Francs, qui présentaient les mêmes caractères, l'étaient également.

L'étude approfondie et la critique du mémoire de M. de Villenoisy demandent un temps considérable. C'est

pourquoi, M. le docteur Jacques fut d'avis de remettre à plus tard la suite de son intéressante conférence.

La parole est alors donnée à M. Maeterlinck. Il nous parle des fouilles récentes de Sasso-Ferrata qui amenèrent la découverte de plusieurs portraits de Gaulois, exécutés au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère par les Etrusques. Il joint à son rapport, des photographies d'un haut intérêt anthropologique.

Cette communication donne lieu, de la part du docteur Jacques, à quelques considérations sur l'origine des Gaulois. Se rattachent-ils aux populations germaniques ou pré-germaniques ?

Les Gaulois dont les monuments découverts à Sasso-Ferrata nous rapportent les traits, sont d'origine germanique, ils sont de race aryenne.

Aux débuts de la séance du lendemain, un télégramme parvint au bureau. Il nous faisait part des regrets qu'éprouvait M. Van Overloop de ne pouvoir assister à nos réunions. Nous croyons être l'interprète des membres de la 1<sup>re</sup> section en remerciant l'éminent paléontologue de la région de Mendonck, de cette marque de sympathie. Les sentiments qu'il exprime sont bien réciproques.

M. Huybrigts nous entretient, ce jour-là, d'une étude comparative des sépultures franques et romaines aux environs de Tongres.

Il nous donne lecture, à ce propos, d'un long mémoire et revient sur la découverte, déjà signalée par lui au Congrès de Malines, d'une tombe qu'il qualifie de dernière demeure d'un chef ou d'un roi franc de la Tungrie. Ses conclusions ne furent pas unanimement adoptées par les membres présents. Comme l'an passé, la date assignée à plusieurs objets exposés par M. Huybrigts à l'appui de sa conférence, fut vivement contestée. Ont pris part à la discussion, MM. Cumont, Poils, baron de Loë, Fourdrignier, Maeterlinck et baron Ch. Gillès de Pélichy.



L'orateur nous donne encore des détails intéressants sur les tumuli qu'il a explorés aux environs de Tongres. Ces découvertes méritent d'être signalées à l'attention des archéologues.

A la séance du 10 Août, notre aimable et savant confrère, M. Ed. Fourdrignier, a bien voulu nous faire une intéressante conférence sur les formes typiques et les divers procédés d'ornementation que révèlent les vases des périodes dites de Hallstaat, Marnienne et de la Tène. Les diverses façons d'orner les poteries, soit au moyen de dessins tracés en creux dans la pâte, soit au moyen de peintures appliquées à l'extérieur, parfois même à l'intérieur, des vases, enfin les divers procédés de vernissage intéressent tout particulièrement M. Van Bastelaer. La discussion amène des échanges de vues des plus instructifs.

L'exposé fort méthodique de M. Fourdrignier est accompagné d'une série complète de photographies des vases et des bronzes dont il veut bien nous entretenir. Nous citerons spécialement parmi ces derniers un superbe vase en bronze estampé, trouvé à Bologne; il peut remonter au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère et doit compter parmi les découvertes les plus importantes de ce genre qui aient été faites dans la Haute Italie.

L'orateur nous fait remarquer que les torques rencontrés si fréquemment dans les sépultures dites de Hallstaat du Nord de la France et en Belgique ne sont pas des ornements exclusivement réservés aux femmes. Il semble, d'après lui, que les usages différaient de tribu à tribu. Dans certains cimetières, il est vrai, on trouve les torques uniquement dans les tombes de femmes, dans d'autres, au contraire, cet objet ne se rencontre jamais que dans des tombes d'hommes.

Vint ensuite le tour de votre rapporteur; il fit connaître, en quelques mots, le produit des fouilles opérées par lui au cimetière mixte gallo-romain et frank d'Emel-

ghem (Flandre Occidentale). Le mémoire fort succinct présenté l'an passé au Congrès de Malines <sup>(1)</sup>, révélait l'exploration de 35 tombes; depuis lors, ce nombre a été doublé. La période franke, si peu étudiée jusqu'à présent dans la West-Flandre, y était déjà représentée, en 1897, par plusieurs tombes de guerriers; elles fournirent des framées, des scramasaxes, des ombilics de bouclier, des boucles damasquinées d'argent, des fiches, de petits couteaux, des pierres à aiguiser et plusieurs vases intacts. Cette année, les fouilles amenèrent la découverte de plusieurs sépultures de femmes. Tombes orientées comme les autres et dont l'une renfermait un squelette relativement bien conservé. Quatre perles jaunes de forme allongée ornaient le cou de la défunte. Une petite boucle en fer fut retrouvée à la hauteur des hanches. Une autre boucle en bronze très-finement travaillée fut exhumée d'une tombe de la même époque; celle-ci contenait encore un collier de 42 perles en pâte céramique. Enfin une autre sépulture de femme fournit un superbe collier comptant 79 perles en verroterie, pâte céramique, cristal de roche et ambre rouge. Ces dernières perles sont au nombre de 36. D'autres tombes n'ont fourni que des perles isolées. La description complète de ces découvertes ne pourra être donnée que lorsque les fouilles seront entièrement terminées.

Nous avons l'heureuse chance de posséder parmi nous, à cette séance, le savant antiquaire du royaume de Suède, délégué officiel du Gouvernement, M. Hans Hildebrand dont la compétence en matière de fouilles pratiquées dans les cimetières franks de la Scandinavie est reconnue.

La présence dans les sépultures d'Emelghem d'un si grand nombre de perles en ambre rouge *provenant de la Baltique* lui paraît particulièrement intéressante au point de vue de la route suivie par les migrations de ces peuplades germaniques.

---

(1) Description de 3 tombes de chacune de ces périodes. *Compte-rendu du Congrès de Malines, 1897, p. 367.*

Il lui semble également que des échanges ont dû se produire entre les tribus frankes du Nord et celles qui avaient élu domicile dans la Gaule. Le Sud fournissait les perles en verroterie et en pâte céramique, objets que M. Hildebrand considère, en Suède, comme étant des articles d'importation; le Nord fournissait aux habitants de nos contrées des morceaux d'ambre bruts que nos Franks façonnaient grossièrement de manière à perdre le moins possible de matière première. En Suède au contraire, pays où l'ambre rouge abonde, les perles exhumées des cimetières franks sont artistement travaillées, on ne ménageait point l'ambre que les plages de la Baltique fournissent si généreusement.

Peut-être aussi cette matière se taillait-elle plus facilement sur place.

La question étant épuisée, M. le docteur Jacques donne communication du vœu suivant :

« La 1<sup>re</sup> Section, sur l'initiative du Cercle Archéologique d'Enghien, propose à l'assemblée générale du Congrès de décerner un diplôme de mérite à M. Bernier, instituteur communal à Hoves qui, le premier, explora avec succès les stations néolithiques de ces contrées et propagea le goût des études préhistoriques par la parole et par le livre ».

M. Van Bastelaer estime que ces récompenses, bien que méritées, sont souvent fort difficiles à décerner. Il propose que le Congrès nomme une commission appelée à examiner les mérites du candidat.

A la demande de M. le Dr Jacques, le vœu émis par lui sur la proposition du Cercle Archéologique, est adopté et renvoyé tel quel à l'assemblée générale qui statuera.

A son tour, M. Van Bastelaer émet le vœu : « que les rapports soient imprimés et distribués avant le Congrès de façon que les discussions puissent avoir une base sérieuse ».

Tels furent, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, les travaux de la 1<sup>re</sup> Section au Congrès d'Enghien.

M. le PRÉSIDENT. — Nous avons donc à voter sur les vœux émis par la première Section. Le premier consiste à décerner un diplôme de mérite à M. A. Bernier, instituteur communal à Hoves.

M. VAN BASTELAER. — A mon avis, beaucoup d'archéologues se trouvent dans le cas de M. Bernier et pourraient prétendre à une récompense. La proposition qui nous est soumise devrait être renvoyée à l'examen d'une commission; celle-ci aurait à traiter la question de principe, convient-il en effet que la Fédération entre dans cette voie et accorde des récompenses honorifiques? c'est un point très complexe et je me demande si nos statuts nous autorisent à semblable innovation. Je crois qu'il serait absolument nécessaire de suivre la procédure prescrite pour la révision des statuts et de déposer aujourd'hui une proposition signée par vingt membres. Le Congrès prochain l'examinera.

M. le PRÉSIDENT. — L'objection que vient de formuler l'honorable M. Van Bastelaer ne me paraît pas fondée. Les statuts de la Fédération ne formulent aucune disposition autorisant ou interdisant la remise d'une distinction honorifique. Nous restons donc entièrement libres de voter la résolution que la première Section a adoptée. M. A. Bernier y a incontestablement droit. Vous avez pu voir son exposition d'objets préhistoriques. C'est grâce à lui, à ses recherches intelligentes, au soin qu'il a pris de faire connaître à ses élèves la valeur scientifique de ces instruments de l'âge de la pierre, que la région d'Enghien a pu être signalée par des découvertes de cette période. Les titres de M. Bernier à une distinction ne peuvent être déniés.....

M. VAN BASTELAER. — Que le Cercle Archéologique d'Enghien lui accorde la récompense proposée.

M. le PRÉSIDENT. — Elle n'aurait pas la même valeur que si elle était accordée par la Fédération Archéologique. En accordant à M. Bernier une distinction qu'il mérite, vous ferez œuvre utile, car son exemple stimulera d'autres per-

sonnes et contribuera à montrer que les sociétés savantes de Belgique savent apprécier le concours qu'apportent aux études archéologiques de modestes investigateurs.

M. VAN BASTELAER. — Le Congrès, à mon avis, ne doit pas se tenir à l'examen d'un cas spécial. Je ne dénie pas les mérites personnels de M. Bernier, mais je persiste dans mon sentiment qu'il n'est pas le seul auquel une distinction pourrait s'accorder. Il serait utile de nommer une commission pour étudier l'opportunité et les avantages qu'il y aurait à récompenser nos travailleurs.

M. SOIL. — L'assemblée me paraît suffisamment éclairée sur le caractère de la proposition. On pourrait voter.

M. le PRÉSIDENT met aux voix la proposition de décerner au nom de la Fédération un diplôme de mérite à M. A. Bernier pour son initiative d'avoir exploré avec succès les stations néolithiques du pays d'Enghien et pour y avoir propagé le goût des études préhistoriques.

La proposition est adoptée à une grande majorité.

M. le PRÉSIDENT. — Il y a un second vœu.

M. le baron GILLÈS DE PÉLICHY. — La première Section l'a adopté en ces termes : « que les rapports sur les questions à traiter soient imprimés et distribués avant le Congrès de façon que les discussions puissent avoir une base sérieuse ».

M. VAN BASTELAER. — Il ne suffit pas, en effet, de formuler un questionnaire, il convient que les questions mises à l'ordre du jour soient exposées dans un rapport préalable que les membres de la Fédération puissent étudier avant l'ouverture du Congrès. C'est une pratique que j'ai introduite au Congrès de Charleroi. On devrait écarter les questions qui ne sont pas accompagnées d'un rapport.

M. le PRÉSIDENT. — Il est d'un grand avantage d'avoir à sa disposition, avant la discussion d'une question, un

travail préliminaire. Il convient donc, lorsqu'une question est mise à l'ordre du jour, de désigner un rapporteur.

M. HYMANS. — Autre chose est de fournir un rapport, autre chose de donner un développement sur une question. Cette mesure présente, dans la pratique, des difficultés. L'exiger des personnes qui formulent des questions, c'est aller fort loin; on pourrait utilement se contenter de les prier d'y joindre un certain développement, comme cela s'est pratiqué dans le présent Congrès.

M. le PRÉSIDENT. — Il faudrait admettre que les questions non résolues seront écartées et renvoyées au Congrès suivant.

M. HYMANS. — Nous devons laisser une certaine latitude dans la confection du questionnaire.

Le vœu est adopté.

M. DE RAADT, rapporteur de la 2<sup>e</sup> Section, s'exprime en ces termes :

La deuxième Section, ayant pour présidents MM. Hans Hildebrand, le comte Thierry de Limburg Stirum — ce dernier n'ayant, toutefois, pas assisté au Congrès, — a tenu ses trois séances réglementaires.

La première a été inaugurée par l'examen de cette question (II<sup>e</sup>) : *Les dénominations toponymiques ne marquent-elles pas des modifications dans la démarcation linguistique entre les langues flamande et française ?*

M. le curé Lazoore a fait connaître le résultat de ses recherches sur la matière.

Répondant à la question (VI<sup>e</sup>) : *Quelles étaient au moyen âge, les bases de l'impôt et le mode de perception ?* M. Kaisin retrace l'historique du cens, de la taille et de la façon dont ils se percevaient.

Les historiens rapportent que ce fut au siège d'Enghien, en 1367, qu'on se servit, pour la première fois, en Hainaut, de canons et de bombardes ? Qu'en est-il ? (VIII<sup>e</sup> question).

M. Pourcelet-Liénart donne lecture d'un mémoire concluant, avec l'historien enghiennois Colins, que ce siège est dû à l'imagination de quelque chroniqueur.

M. de Monnecove, élargissant la question, nous entretient des origines des canons, des bombardes et des premiers emplois que l'on fit de ces armes, en France et en Allemagne.

Prennent part à la discussion que soulèvent ces communications, MM. Eeckman, de Monnecove, Kaisin, Stroobant, Hildebrand et Bouton. Ce dernier soumet à la Section les photographies de trois miniatures du XV<sup>e</sup> siècle, dont une représente un siège d'Enghien.

*La rivière appelée, par César, **Sabis**, est-elle bien la Sambre ?* (V<sup>e</sup> question).

Non, répond M. de Marneffe et il s'attache à démontrer que le cours d'eau, dont parle l'historien romain, est l'affluent de l'Escaut, ayant nom la *Selle*, qui passe à Solesmes.

C'est dans les environs de cette ville qu'il faudrait chercher le lieu où fut livrée la bataille dans laquelle César défit les Nerviens.

M. Kaisin estime que celle-ci eut lieu à Presles, opinion qu'il a exposée déjà dans un écrit publié en 1871, et qui a été adoptée depuis, par plusieurs historiens.

M. de Marneffe défend sa manière de voir comme étant parfaitement en accord avec le texte des *Commentaires*.

A son tour, M. Eeckman abonde dans le même sens ; d'après lui aussi, la **Sabis** est bien la *Selle*. Il s'est, de longue date, occupé de cette captivante étude.

Une longue et très vive discussion s'ensuit de cet échange de vues, à laquelle prennent part les orateurs cités, MM. A. de Cannart d'Hamale, de Ponthière, de Raadt, qui pense que rien n'est dangereux comme de s'en rapporter à ce qu'on appelle la « tradition », celle-ci étant, très souvent, puisée dans les ouvrages imprimés.

*Quel est le lieu de naissance du connétable de Saint-Pol, exécuté à Paris, en 1475 ? (IX<sup>e</sup> question).*

M. Ernest Matthieu, sans en avoir la preuve absolue, infère du rapprochement de plusieurs documents, que ce personnage naquit au château d'Enghien.

De la part du R. P. Van den Gheyn, M. de Marneffe présente, ensuite, une notice sur un obituaire de l'ancienne chartreuse d'Hérinnes.

*Le musicien Philippe de Mons (de Monte) est-il Malinois ou Montois ?*

M. Cl. Lyon revendique Mons comme ville natale de cet artiste.

Cette communication donne lieu à quelques observations de la part de MM. de Raadt, Wins et l'abbé Warichez.

Séance de Mardi. M. Fernand Donnet, vice-président, la préside.

Voici la question appelée à la discussion en premier lieu : *On a de nombreux exemples, au moyen âge, de personnes vouées à un saint. Signaler les documents sur l'histoire de cet usage et sur les vestiges qui en subsistent ? (VII).*

M. le curé Lazoore présente un rapport détaillé à ce sujet.

MM. Donnet, Kaisin, l'abbé Berger, Germain, De Raadt apportent une série d'observations et de documents à l'appui de la thèse soutenue par M. Lazoore.



Revenant sur la question de l'origine de Philippe de Mons (*de Monte*), M. Cl. Lyon soumet à l'assemblée de nouveaux arguments, militant, à son sens, en faveur de la ville de Mons.

M. Kaisin dit, ensuite, quelques mots sur l'origine des tertres artificiels élevés dans les Pays-Bas.

M. le Dr Jorissenne, sollicité à cette fin par le Bureau, en séance de la veille, nous analyse succinctement un volumineux mémoire de M. le curé Roland sur cette question : *L'existence de castors ou de loutres dans nos contrées a-t-elle pu donner naissance à des dénominations toponymiques : Biévène, Beveren, Bienne, Biesme ?* (IV<sup>e</sup> question).

L'auteur conclut affirmativement et s'attache à établir que la grande fréquence desdits animaux dans nos cours d'eau, a donné lieu à la dénomination d'un grand nombre de localités.

A la discussion que soulève ce mémoire, participent : MM. le Dr Jorissenne, lui-même, Kaisin, Lyon, comte de Ghellinck d'Elseghem et Donnet.

M. le Dr Van den Corput, sénateur, nous entretient du séjour de Marie de Hongrie à Binche et de l'origine probable du carnaval des « Gilles ». L'orateur se demande si cette désignation ne dérive pas du prénom de « *Gil* » — si répandu en Espagne, en souvenir de l'appellation de certains héros des fêtes célébrées à Binche, du temps de cette reine — plutôt que d'un synonyme patois, équivalant de : bouffon, histrion ?

Tel n'est pas l'avis de M. Matthieu qui constate qu'aucun document ancien ne cite les « Gilles » de Binche, avant la Révolution.

Les deux membres échangent des remarques sur cette curieuse question qui ne cesse d'intriguer les folkloristes.

M. Kaisin, lui aussi, l'a étudiée, depuis longtemps, dit-il, et pense que cette dénomination de « Gilles » pourrait bien avoir l'origine supposée par M. Van den Corput, bien qu'aucun document antérieur à la Révolution ne mentionne ce nom bizarre.

*Les capitulations de Furnes, en 1656 et 1668*, (XVII<sup>e</sup> question), servent de thème à un mémoire dont lecture est donnée par M. le comte de Hauteclouque.

M. Van Cauwenbergh, doyen d'Hérinnes, traite, ensuite, du *Stévénisme dans la région de Hal, de Lennick et d'Enghien*. On appelle Stévénistes les adhérents de certains adeptes du vicaire-général de Namur, Stevens, qui, bien que véhément dans ses attaques contre le gouvernement de Napoléon, ne fut pas cependant schismatique, mais admit le concordat et fit de nombreux partisans.

MM. Kaisin et Matthieu offrent à l'auteur, des documents nouveaux, dont ils ont fait la découverte.

Séance de Mercredi. Présidence de M. Hans Hildebrand.

M. Paul Bergmans, empêché d'assister aux travaux de la Section, nous adresse une lettre où il nous soumet quelques observations sur les origines de l'imprimerie, et plus spécialement par rapport au récent livre de M. Gilliodts Van Severen.

M. le docteur Faidherbe nous signale le résultat de ses recherches sur la législation et la jurisprudence médicales en Flandre, sous l'ancien régime.

M. Hublard présente un mémoire traitant de sujets folkloristes et qui provoque une discussion très animée.

Reprenant une question examinée déjà, dans notre première séance, M. E. Matthieu déclare avoir rencontré des documents relatifs au siège d'Enghien, de 1367, siège dont M. Pourcelet-Liénart avait contesté l'existence.

M. le Secrétaire général du Congrès nous dit encore quelques mots sur l'origine et la destination des tertres artificiels, dont un, situé aux environs d'Enghien, à Hoves, a été fouillé par le Cercle d'Enghien. C'est une motte, de l'époque carolingienne, ayant servi de défense lors des invasions normandes.

De chaleureux remerciements sont dus à MM. Hans Hildebrand et Fernand Donnet pour le dévouement et la parfaite impartialité avec lesquels ils ont dirigé les travaux de la Section historique.

Je me fais l'interprète de mes confrères en leur exprimant ici toute notre gratitude.

A vous, Mesdames et Messieurs, à juger de la valeur des mémoires et des communications dont j'ai l'honneur de vous présenter, en ce moment, la très succincte analyse.

M. E. SOIL donne lecture du rapport sur les travaux de la troisième Section :

Séance du Lundi 8 Août. MM. Henri Hymans et le comte de Marsy président à tour de rôle. Siégent encore au bureau : MM. Destrée, faisant fonctions de secrétaire et Soil rapporteur.

On aborde l'examen de la 1<sup>re</sup> question : *De la nécessité d'une loi pour la conservation des monuments anciens et l'inaliénabilité des œuvres d'arts.*

MM. Schaeps, Destrée, Le Tellier, Damoiseaux, J. Casier, J. Vander Linden, Le Sergeant de Monnecove et Hymans prennent part à la discussion.

M. le comte de Marsy expose le texte de la loi française de 1887 sur la matière et les arrêtés ministériels pris en exécution de la loi.

Après que le Président eût résumé les débats, l'assemblée adopte un vœu formulé par M. Le Tellier, dans les

termes suivants : « le Congrès émet le vœu de voir préciser par une loi nouvelle l'interdiction de modifier de quelque façon que ce soit tout monument consacré à un usage public; d'aliéner tout objet ayant une valeur artistique appartenant à une administration publique, et de déclarer tout objet de cette espèce hors du commerce.

« Il émet le vœu de voir sanctionner par une disposition pénale l'exécution de la loi. »

On décide encore de demander au bureau de déléguer trois membres auprès du ministre compétent pour le prier de déposer un projet de loi dans le sens des vues plusieurs fois déjà exprimées par le Congrès.

*Quelles sont les règles à suivre dans la restauration des monuments construits par parties à des époques différentes et en styles différents? (III<sup>e</sup> question).*

MM. Defrenne et Hymans traitent cette question, et il est donné lecture d'un rapport de M. Haverland.

On renvoie à la prochaine séance le vote sur les conclusions proposées par M. Defrenne.

*Donner des indications sur la poterie depuis la période franque jusqu'au 13<sup>e</sup> siècle? (IV<sup>e</sup> question).*

M. le comte de Marsy entretient l'assemblée de l'intérêt que présente la question et signale la discussion qui a eu lieu au Congrès de Bourges et les communications qui y ont été faites par M. de Saint Venant sur la même question.

M. J. Destrée, faisant allusion à la 5<sup>e</sup> question, fait une communication sur les rétables en pierre sculptée de la chapelle du château d'Enghien.

Sur la 6<sup>e</sup> question relative à l'usage de polychromer à l'extérieur les édifices publics, il est donné lecture d'une note envoyée par M. Haverland.

*Quelle règle faut-il adopter dans la restauration des édifices religieux qui ont perdu leur destination primitive ou qui ne répondent plus à cette destination? (VII<sup>e</sup> question).*

M. Defrenne expose les conclusions de son rapport; MM. Damoiseaux et Puissant présentent quelques observations, sans que l'assemblée prenne une décision sur la question.

M. le comte de Marsy proteste très énergiquement sur certaines conclusions du rapport de M. Defrenne tendant à la démolition de quelques parties des monuments, tels que les ambons, ou leur déplacement, et sa protestation est accueillie par les applaudissements de l'assemblée.

Il n'est pas pris de décision sur la 7<sup>e</sup> question.

M. l'abbé Puissant développe la 2<sup>e</sup> question : *Quelles sont les précautions à prendre pour assurer la conservation des documents et des monuments archéologiques et des œuvres d'art contre les troubles possibles de notre époque?*

M. Hymans propose à l'assemblée, qui l'adopte, le vœu suivant : « Qu'un prochain Congrès recherche les moyens préventifs pour soustraire à des destructions les œuvres d'art, les monuments de valeur archéologique et les collections de valeur historique et archéologique ».

Séance du Mardi 9 Août. Présidence de M. le comte de Marsy. Siègent encore au bureau : MM. Hildebrand et chanoine Van Caster, M. Richez faisant fonctions de secrétaire; M. Soil rapporteur.

On aborde la discussion de la 9<sup>e</sup> question : *Quelles sont les règles à observer dans la restauration des charpentes et des meneaux des édifices anciens?*

M. Defrenne expose la question. M. le Président lit une note envoyée par M. Haverland; MM. Van Caster et Hubert prennent la parole sur le même sujet.

En réponse à la 11<sup>e</sup> question : *Quel est l'architecte qui a conçu le projet de l'église Sainte-Waudru à Mons?* M. Hubert expose les recherches qui ont été faites sur ce point, et discute une note envoyée par M. Boghaert-Vaché et communiquée à la Section par le Président.

La 12<sup>e</sup> question, relative aux tapisseries d'Enghien ayant été traitée à fond par M. Destrée dans sa conférence du 8, n'a donné lieu à aucune nouvelle communication.

M. Defrenne entretient l'assemblée de la 13<sup>e</sup> question relative au mobilier des églises.

MM. Defrenne et Destrée déposent le texte des conclusions qu'ils proposent, sur la 3<sup>e</sup> question relative aux règles à suivre pour la restauration des monument anciens, question qui a été débattue à la séance précédente.

Elles sont admises par la Section dans les termes suivants :

« Dans toute restauration, l'architecte ne doit rétablir l'unité de style qu'à la condition de conserver tout élément présentant un caractère artistique ou historique de réel intérêt ».

La 15<sup>e</sup> question qui traite du choix d'un style d'architecture pour les églises et les hôtels-de-ville à construire, présente chez nous une importance toute particulière.

MM. Saintenoy, Cloquet et Destrée traitent cette question qui, pour intéressante qu'elle soit, ne semble pas comporter de solution pratique ni pouvoir faire objet d'un vœu. Toutefois, à raison même de son importance, la Section serait heureuse de la voir traiter à nouveau, dans un prochain Congrès.

La 8<sup>e</sup> question, relative à l'emploi de la pierre de Soignies, n'est qu'effleurée par MM. Cloquet et le comte de Limburg-Stirum.

M. le comte de Marsy donne lecture d'une note sur la légende de la Mélusine, et demande si, à Enghien, il n'y avait pas, comme dans beaucoup de châteaux du moyen âge, une tour dite de la Mélusine. M. Matthieu signale dans *l'Histoire d'Enghien*, par Colins, un passage qui rapporte une tradition de ce genre, mais il ajoute qu'il n'en est point parlé ailleurs.

M. Guerlin entretient l'assemblée de la 18<sup>e</sup> question du programme : *A-t-on relevé jusqu'à présent quelques indications qui permettent de supposer que des peintres amiénois des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, auraient étudié leur art en Flandre ?*

Séance du 10 Août. Le Bureau est composé comme les jours précédents.

Après lecture d'un mémoire envoyé par M. Haverland sur la 2<sup>e</sup> question, on aborde l'examen de la 14<sup>e</sup> question relative à l'achèvement de la tour St.-Rombaut à Malines.

MM. Van Caster, Van Boxmer, comte de Marsy et Hubert prennent successivement la parole et, finalement, le vœu ci-après est adopté : « que la tour de Saint-Rombaut soit achevée aussi promptement que possible d'après les données du plan publié en 1843 par Renier Chalon et connu erronément jusqu'ici sous le nom de Plan de la tour de Sainte-Waudru, à Mons ».

M. le chanoine Van Caster entretient la Section de la fabrication des dentelles; Madame Daimerles, MM. Quarré et Destrée prennent part à la discussion. Madame Daimerles expose avec les plus intéressants détails l'histoire de la fabrication à Enghien, et la Section adopte le vœu formulé par elle en ces termes : « Qu'afin de relever une industrie « longtemps florissante dans le pays, une école dentellière « soit établie dans la ville d'Enghien ».

La 10<sup>e</sup> question, relative au château des Comtes de Gand et au donjon de Burbant à Ath, est traitée par

M. De Pauw. MM. Matthieu, comte de Limburg-Stirum et Hubert sont entendus sur le même sujet.

Enfin, M. Matthieu entretient l'assemblée des fleurs figurant dans les armoiries de la Famille d'Arenberg. On y a vu successivement des fleurs de néflier et des roses, et aujourd'hui encore la question ne paraît pas être bien tranchée.

M. le PRÉSIDENT. — Nous avons à statuer sur les vœux émis par la 3<sup>e</sup> Section.

M. SOIL. — Voici le premier vœu : « Le Congrès émet le vœu de voir préciser par une loi nouvelle l'interdiction de modifier en quelque façon que ce soit tout monument consacré à un usage public, d'aliéner tout objet ayant une valeur artistique appartenant à une administration publique et de déclarer tout objet de cette espèce hors du commerce. Il émet le vœu de voir sanctionner par une disposition pénale l'exécution de cette loi ».

M. VAN BASTELAER. — La mesure devrait s'étendre également aux objets qui ont une valeur archéologique. On pourrait dire « ayant une valeur artistique ou archéologique ».

M. le comte DE MARSY. — Le terme « historique » serait préférable et rendrait mieux notre pensée. Il donnera satisfaction à tous, en comprenant l'ensemble des objets qu'il importe de conserver.

Le vœu, ainsi amendé par M. le comte de Marsy, est adopté à l'unanimité.

M. SOIL. — Le second vœu est ainsi formulé : « Qu'un prochain Congrès recherche les moyens préventifs pour soustraire à des destructions les œuvres d'art, les monuments de valeur archéologique et les collections de valeur historique et archéologique ».

M. HYMANS. — Il s'agit seulement de présenter la proposition au prochain Congrès.



M. PUISSANT. — Évidemment, mais il convient d'attirer l'attention sur les mesures pratiques à rechercher.

Après un échange d'observations entre MM. Hymans et le comte de Marsy, M. Puissant propose la rédaction suivante : « La Fédération émet le vœu de voir un des futurs Congrès se préoccuper des moyens efficaces de soustraire les documents artistiques et historiques aux destructions et aux dégradations ».

Le vœu ainsi formulé est adopté.

M. SOIL. — La résolution suivante a été prise par notre Section : « Dans toute restauration, l'architecte ne doit rétablir l'unité de style qu'à la condition de conserver tout élément présentant un caractère artistique ou historique de réel intérêt ».

L'assemblée ratifie cette résolution.

M. SOIL. — Sur les conclusions de M. Van Boxmeer, nous vous proposons que « le Congrès exprime le vœu que la tour de Saint-Rombaut, de Malines, soit achevée aussi promptement que possible d'après les données du plan publié en 1843 par R. Chalon et connu erronément jusqu'ici sous la dénomination de : Plan de la tour de Sainte-Waudru, de Mons ».

M. le PRÉSIDENT. — D'après les paroles que M. le Ministre Schollaert a prononcées Dimanche dernier, nous avons tout lieu d'espérer que ce vœu obtiendra sa réalisation. L'assemblée sera unanime à l'adopter (*Marques d'assentiment*).

M. SOIL. — Voici le dernier vœu émis : « Le Congrès exprime le vœu qu'afin de relever une industrie longtemps florissante dans le pays, une école dentellière soit établie dans la ville d'Enghien ».

Il est adopté.

M. le PRÉSIDENT. — Les travaux des Sections ont été terminés ce matin avant l'excursion que nous avons faite à Ath. Nous avons visité avec intérêt une antique construction militaire du XI<sup>e</sup> siècle connue sous le nom de tour de Burbant. Nous avons alors été d'accord pour reconnaître la nécessité de conserver et de consolider ce qui reste de cet édifice. Il serait opportun de voter ce vœu régulièrement.

Cette proposition est adoptée.

M. le PRÉSIDENT. — Nous devons des félicitations et des remerciements à nos trois rapporteurs : MM. le baron Gillès de Pélichy, de Raadt et Soil pour le soin et le talent avec lesquels ils ont rempli leur tâche de nous résumer les travaux de nos sections (*Applaudissements*).

M. MATTHIEU, Secrétaire général. — Plusieurs membres ont bien voulu faire hommage au Congrès, de publications intéressantes. La liste en sera publiée dans le compte-rendu. Au nom du Comité, je leur adresse de sincères remerciements pour l'envoi de leurs ouvrages. Ils seront, conformément aux traditions, déposés dans la bibliothèque du Cercle Archéologique d'Enghien et y seront conservés comme un souvenir du concours précieux apporté par leurs auteurs aux travaux de ce Congrès.

M. le PRÉSIDENT. — Une proposition de modifications à l'art. III de nos statuts a été déposée au nom de l'Institut archéologique liégeois; elle est signée de vingt membres et est ainsi conçue : « L'Institut archéologique liégeois propose de ne faire de Congrès archéologique que tous les trois ans ».

M. ZECH-DU BIEZ. — M. Demeuldre regrette qu'une indisposition le prive du plaisir d'assister à la séance de ce jour. En son nom, je viens vous donner lecture de la proposition qu'il a soumise à la séance préliminaire et qui a pour but d'apporter une modification importante à nos statuts.

L'orateur donne lecture de cette proposition et des motifs qui l'appuie. (*Voir ci-dessus, pp. 72 à 78*).

M. ZECH-DU BIEZ. — Comme M. Demeuldre m'a prié de le faire remarquer, sa proposition qui est appuyée du nombre des signatures réglementaires, comporte une question de principe : la formation d'un Comité permanent de la Fédération. Notre collègue a formulé un mode d'organisation de ce Comité, mais il estime et, avec lui, les signataires de la proposition, que l'assemblée générale qui aura, l'an prochain, à statuer sur cette question, pourra, le principe admis, constituer le Comité d'une autre manière que celle indiquée dans la proposition déposée aujourd'hui. Le droit d'amendement est réservé et, pour éviter toute contestation sur ce point, M. Demeuldre a ajouté à son projet de désignation du Comité permanent, cette stipulation : « ou tout autre moyen de formation qui serait jugé préférable ».

M. le PRÉSIDENT. — Il est donné acte du dépôt de ces deux propositions de modifications à nos statuts. Conformément à l'art. VII, elles seront transmises au Comité organisateur du prochain Congrès et examinées l'an prochain.

A l'ordre du jour figure la désignation de la Société qui sera appelée à diriger notre réunion en 1899. On a parlé de la ville d'Arlon. La tenue du Congrès dans cette région avait déjà été proposée l'an dernier. Un grand nombre de nos collègues seraient en effet charmés de se retrouver l'an prochain dans le Luxembourg et de visiter une province qui, sous le rapport historique et archéologique, présente beaucoup d'attrait.

Y a-t-il des observations ?

M. SIBENALER. — Je crois savoir que la proposition de réunir à Arlon le Congrès de la Fédération belge sera accueillie favorablement par l'Institut Archéologique de Luxembourg. Mais cette société ne m'a pas donné mission de l'accepter; si l'assemblée se rallie à l'avis émis par

notre Président, je me charge de la transmettre à l'Institut et je suis disposé à l'appuyer (*Applaudissements*).

M. le PRÉSIDENT. — Aucune autre proposition pour la session prochaine ne m'a été transmise. Un membre a-t-il à nous soumettre un autre projet?... L'adhésion que vous venez de donner aux paroles de M. Sibenaler doit être interprétée, Mesdames et Messieurs, comme la manifestation de votre résolution de choisir Arlon pour la réunion du Congrès en 1899 (*Applaudissements*).

M. QUARRÉ-REYBOURBON. — Je propose à l'assemblée d'adresser, par acclamation, de chaleureux remerciements à notre Secrétaire général, M. Matthieu; il a été l'âme du Congrès d'Enghien et, pendant ces quatre journées, il n'a cessé de diriger toutes nos réunions et toutes nos excursions avec un soin irréprochable (*Vifs applaudissements*).

M. MATTHIEU. — Mesdames et Messieurs, l'accueil si flatteur que vous avez bien voulu faire aux paroles élogieuses de M. Quarré-Reybourbon, me cause une sensible satisfaction. Il m'est un précieux témoignage du succès de nos efforts pour procurer aux adhérents venus en si grand nombre à Enghien, les moyens de passer utilement et agréablement leurs journées. Tous les membres du Comité ont apporté leurs concours à la réussite d'une entreprise... un peu téméraire et, malgré les obstacles, le Congrès d'Enghien a pleinement réussi. Nous allons nous séparer, mais j'espère que tous, Mesdames et Messieurs, vous emporterez de cette session et des journées que nous avons passées ensemble, le meilleur souvenir (*Applaudissements*).

M. le PRÉSIDENT. — Après l'aimable et si belle réception que les Administrations communales d'Ath et de Lessines nous ont faites, il convient, Mesdames et Messieurs, de leur adresser une lettre de remerciement (*Adhésion*). J'exprime également les sentiments de gratitude de tous aux personnes qui ont bien voulu nous apporter un concours sympathique et dévoué (*Applaudissements*).

M. DE RAADT. — Je convie l'assemblée à témoigner toute sa gratitude à notre Président, M. De Cordes. Il a dirigé nos travaux d'une façon distinguée, avec la plus parfaite impartialité, et nous ne pouvons quitter Enghien sans lui dire, ainsi qu'aux membres du Comité, notre entière satisfaction au sujet de la parfaite organisation du Congrès et de la complète réussite de cette session. N'oublions pas non plus de remercier bien vivement les autorités locales de la charmante réception qu'elles nous ont faite, et, tout particulièrement M. A. Pacco, le sympathique bourgmestre d'Enghien, qui a été des nôtres tous ces jours-ci (*Applaudissements prolongés*).

M. le PRÉSIDENT. — Le succès du Congrès d'Enghien est l'œuvre de tous et plus particulièrement de vous, Mesdames et Messieurs, qui avez bien voulu y participer avec tant d'empressement (*Applaudissements*). Je déclare provisoirement close la XIII<sup>e</sup> session de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique.

La séance est levée à 8 heures du soir.



# Excursions et Fêtes

---

Nous nous bornerons à rappeler succinctement les excursions et les festivités organisées à l'occasion du Congrès archéologique. Des notices sur les localités visitées ont été remises préalablement aux adhérents et leur ont permis de fixer leur attention sur les curiosités et les monuments qui leur étaient montrés.

## La ville d'Enghien

L'après-midi du Dimanche 7 Août fut consacré à la visite de la ville. M. le Secrétaire général du Congrès qui, à l'intention des membres présents, avait publié sous le titre : *Enghien, son parc et ses monuments*, un guide illustré, assumait la tâche de donner verbalement les explications utiles.

On commença par l'église paroissiale. M. Poot, curé-doyen et les membres du clergé paroissial ont reçu les visiteurs.

Nous ne reproduirons pas ici les renseignements sur l'histoire et l'architecture de l'église de Saint-Nicolas, construction très irrégulière de styles et d'âges différents. Le *Guide* permet de se rendre compte des modifications apportées à la construction primitive. A la chapelle de Saint-

Eloi qui servait de chœur à l'église antérieure, deux chapiteaux historiés attirent spécialement l'attention par l'originalité des scènes que le sculpteur y a figurées.

Les reliquaires, les objets d'argenteries et les ornements anciens [avaient été spécialement exposés à l'intention des visiteurs.

On jette un coup d'œil sur la maison de Jonathas, vieille construction en briques du XIV<sup>e</sup> siècle dont le rez-de-chaussée a été modernisé, ainsi que sur l'église et le cloître des Pères Jésuites.

Le couvent des Capucins, érigé en 1616, servait de sépulture aux membres de la Famille d'Arenberg dont il est la propriété. La chapelle renferme des œuvres d'art de

grand prix et, à l'intérieur du couvent, on conserve des peintures anciennes et plusieurs curiosités. Les Pères Capucins ont fait l'accueil le plus bienveillant aux visiteurs et leur ont donné des explications les plus complètes.

La visite du parc et de sa chapelle se fait ensuite et retient pendant longtemps les Congressistes. Tous admirent cette magnifique propriété d'un caractère si grandiose et si imposant.

Porte d'entrée du Parc.

## Excursion au château de Gaesbeek

Le Lundi 8 Août, vers midi, un tramway vicinal emmenait les Congressistes jusqu'à l'arrêt du chemin de Gaesbeek.

Le but de cette excursion était la visite du château de Gaesbeek. Grâce à l'obligeance de M. Van Cromphout, intendant de la Famille d'Arconati, les autorisations nécessaires avaient été gracieusement accordées et, guidé par lui, nous avons été admis à parcourir l'intérieur de cette vieille demeure.

Le château actuel remonte au XVI<sup>e</sup> siècle et était défendu par une enceinte circulaire bordée de larges fossés. Il est construit sur une éminence au pied de laquelle coulent les eaux du *Slagrijverbeek* et ses tours dominant les environs; il est entouré d'un parc de 24 hectares.



Château de Vaesdeck. — Façade intérieure.

Le vieux manoir constitue dans son état actuel un mélange d'architecture de diverses époques. On pénètre par une porte en ogive flanquée de deux tours massives; au-dessus de la porte on remarque un lion de Brabant.

De la cour intérieure, on peut admirer l'ensemble des constructions. Sur les pignons des bâtiments situés à chaque côté de l'entrée, sont appliquées des plaques consacrées au souvenir de tous les seigneurs qui se sont occupés de la construction ou de l'embellissement du domaine.

Porte d'entrée.

A gauche, un bâtiment gothique datant de de Hornes; à l'angle, la tour dans laquelle se trouve le vieil escalier qui est unique dans son genre. Les bâtiments formant retour sont moins anciens; leur façade de la fin de l'époque gothique présente un caractère moins sévère; on y remarque une porte Renaissance et trois écussons.

La restauration de l'intérieur a été faite en partie sous la direction de Charles Albert, un artiste décorateur d'un talent très contesté. Mais dans chaque pièce, sont disposées de splendides tapisseries de Bruxelles, des toiles de maîtres, de beaux meubles de la Renaissance rapportés d'Italie et une bibliothèque renfermant des volumes rares. Dans la salle des archives sont conservées des pièces du plus haut intérêt historique. Sous les combles, dans une grande salle dont la charpente en chêne est d'un beau travail, on a réuni tout ce qui intéresse l'histoire du château; ce musée est très curieux.

Nous ne nous arrêterons pas à faire l'histoire de ce manoir ni à étendre cette description. Les visiteurs ont eu entre les mains la notice publiée par M. A. Van\* Gele où ils ont pu trouver toutes les explications utiles.

A 3 heures nous quittons ce beau domaine, non sans exprimer à M. Van Cromphout de vifs remerciements pour l'accueil si obligeant qu'il nous a fait.

Le tram nous ramène jusqu'à la station de Lennick-Saint-Quentin où nous faisons halte pour visiter l'église.

Nous sommes reçus par M. Verbesselt, curé-doyen.

Cet édifice, de dimensions assez vastes, mérite l'attention. La nef principale, soutenue par une double rangée de colonnes cylindriques et qui a été modernisée à l'intérieur, reçoit le jour par de petites baies à ogives arrondies, hautes et profondes, formant des ouvertures en fer à cheval telles qu'on en construisait pendant l'époque romane, vers le XII<sup>e</sup> siècle. Les collatéraux ont été rebâties plus tard, dans le style ogival.

Les transepts dont le toit repose sur une corniche à modillons tantôt simples tantôt à têtes grimaçantes se terminent latéralement par deux pignons triangulaires ayant leurs côtés extérieurs garnis de crochets et leurs extrémités inférieures décorées de clochetons. Le pignon faisant face au midi est remarquable par son ornementation; on y remarque trois belles niches occupées par les statues de la S<sup>te</sup> Vierge, de S<sup>t</sup> Quentin et de S<sup>te</sup> Gertrude.

Pignon de l'église.

Au-dessus du chalcidique s'élève une tour carrée percée sur chacune de ses faces de deux ogives en lancette; la corniche du toit est également à modillons. Elle est surmontée d'une belle flèche très élancée qui a été rétablie en 1867-1868, à la suite d'un incendie.

L'église possède quelques bons tableaux parmi lesquels le *Crucifiement* et le *Martyre de saint Quentin*, par de Crayer. On nous montre des ornements sacerdotaux d'une bonne exécution artistique, notamment deux chasubles du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le tram vicinal nous ramène enfin à Enghien vers 5 heures (17 h.)

## Excursion à Grammont, Deux-Acren et Lessines

Un train spécial conduit cent cinquante membres le Mardi 9 Août, d'abord à Grammont. Une notice sur les monuments de cette ville écrite par M. l'abbé Devos avait été distribuée dès l'ouverture du Congrès. L'auteur devait nous guider personnellement, mais un empêchement majeur l'a obligé, au dernier moment, de se faire remplacer.

Il nous suffira d'ailleurs de renvoyer aux indications publiées par M. Devos dans les *Documents du Congrès*. A l'hôtel-de-ville, M. Rens, bourgmestre et M. le secrétaire communal nous ont facilité la visite de l'intérieur de cet édifice intéressant. Les travaux de restauration commencés en 1893, ne comprennent encore que l'extérieur du monument; les membres du Congrès ont exprimé le vœu de voir compléter cette restauration pour l'intérieur.

On visite successivement l'église paroissiale, une tour des anciens remparts, l'hôpital dont l'église en style Louis XV s'est enrichie de meubles en style rocaille provenant de

l'église de Saint-Barthélemi et enfin l'église romane de Hunneghem dont la restauration est l'œuvre de M. Bert de l'Arbre.

Le train nous conduit ensuite à Deux-Acren.

MM. Posteau, bourgmestre, Dumortier, juge de paix de Lessines, nous reçoivent à la gare. Ils nous dirigent dans la visite de la belle église de Saint-Martin, ce curieux édifice conçu, en partie, en style ogival secondaire, et, en partie, en style ogival tertiaire ; la tour est une construction romane d'un caractère tout spécial. L'église de Saint-Martin a conservé dans son trésor bon nombre d'œuvres artistiques de haute valeur dont M. le docteur Guignies a publié la description.

D'Acren à Lessines, on compte trois kilomètres. Grâce au concours dévoué de M. Th. Lesneucq-Jouret, secrétaire communal, qui a voué aux recherches historiques les loisirs que lui laissent ses fonctions et a formé une collection curieuse d'objets antiques, une trentaine de propriétaires de Lessines avaient eu l'amabilité de mettre à la disposition des excursionnistes des voitures qui ont permis de franchir rapidement la belle et agréable route qui réunit Acren à Lessines.

Le Conseil communal de Lessines avait tenu à recevoir officiellement le Congrès. En son nom, M. le bourgmestre Vande Velde exprime la satisfaction profonde qu'éprouve la ville de l'honneur que lui font les savants belges et étrangers, réunis à Enghien, de visiter ses monuments et ses curiosités. Il offre, en terminant, le vin d'honneur aux Congressistes.

M. De Cordes, président, remercie l'Administration communale et la population lessinoise de son accueil si aimable et si cordial.

Lessines est une ancienne ville du Hainaut située aux confins de la Flandre et dont la possession a fait, dès 1281, l'objet d'un interminable conflit entre les comtes de Flandre

et le Hainaut; aussi Lessines, Flobecq et les villages voisins formaient-ils une division territoriale connue sous le nom de terres de débat. Ces terres eurent, par suite de ces rivalités, à supporter bien des désastres. Des calamités de tous genres ont privé la ville de bien des monuments élevés par les générations précédentes.

Lessines a conservé cependant quelques parties intéressantes de son passé; des débris de ses anciens remparts avec ses tours, le vaste hôpital, sa principale curiosité, l'église paroissiale et quelques autres constructions.

Les carrières de porphyre font aujourd'hui sa richesse et sa prospérité; les fabriques de drap, les manufactures de toiles ont disparu pour faire place à la fabrication de la chicorée, des allumettes phosphoriques et du cirage. La ville compte une population de 9331 habitants.

L'hôtel-de-ville, où se fait la réception officielle, a été reconstruit, en 1889, à front de la place, il est de style flamand, bâti dans des proportions heureuses et offrant à l'intérieur les aménagements les plus commodes; le beffroi qui domine la façade est très bien conçu.

De l'hôtel-de-ville, on se rend à l'église paroissiale où M. le chanoine Bouttiau, curé-doyen, nous souhaite la bienvenue et nous facilite la visite de cet édifice.

L'église de Saint-Pierre construite en gros moellons irréguliers avait été incendiée en 1303 et n'a pu être rétablie qu'en 1356. Elle ne comprenait alors qu'une seule nef éclairée par des fenêtres romanes dont on distingue encore à présent les lignes architecturales. Le chœur, de style ogival, forme un polygone percé de neuf longues et étroites fenêtres lancéolées. Des agrandissements successifs modifièrent les dispositions primitives; en 1432 et 1473, on adossa à la partie occidentale deux chapelles polygonales; en 1567, on releva le clocher qui menaçait ruine, on en fit une tour carrée surmontée d'un toit à pans surbaissés,

accolé de quatre petites galbes. Plus tard on établit deux bas côtés qu'on augmenta une dernière fois en 1817, de manière à former un carré à peu près parfait.

L'édifice renferme des objets dignes d'attention.

C'est principalement le jubé, beau travail de la renaissance dû au ciseau de Jean de Herstem, tailleur d'images à Ath; il a été exécuté en 1615 et 1616, et présente des bas reliefs, des statuettes et des armoiries; le jubé est supporté par des colonnettes d'ordre toscan.

Un écran ajouré, d'une forme élégante, clôture depuis 1768 l'entrée du chœur; il est orné des attributs du prince des apôtres, patron de l'église. Un magnifique lutrin en cuivre surmonté d'un aigle aux ailes éployées se remarque au chœur. Le millesime de 1647 et ces lettres : P. DLP. MF. rappellent l'époque de son exécution (*Petrus De Lespesse me fecit*).

Les fonts baptismaux placés dans la chapelle de Sainte-Barbe attirent l'attention; ils sont composés d'un bassin hémisphérique en marbre noir, posé sur un pédicule cylindrique sans ornementation. On remarque les fragments de la cuve romane du XII<sup>e</sup> siècle qui ont été conservés.

Dans le trésor, on rencontre quelques œuvres d'orfèvrerie, notamment un ostensor ogival en argent doré du XVI<sup>e</sup> siècle; un ciboire et un calice de la renaissance, deux jolis reliquaires.

La principale curiosité de Lessines est l'ancien Hôpital à la Rose. Cette institution de bienfaisance doit sa fondation à une noble dame Alix du Rosoit, veuve d'Arnould IV, seigneur d'Audenarde et de Lessines. Elle fut approuvée et inaugurée en 1246 et reçut ses statuts la même année.

Une congrégation était établie à l'hôpital afin de prier pour la fondatrice et sa famille et pour soigner les pauvres

malades de la ville. Elle comprenait primitivement trois prêtres, deux clercs, quatre frères laïcs et sept religieuses parmi lesquelles était choisie une prieure et était soumise à la règle de Saint-Augustin. Dans le cours du XVI<sup>e</sup> siècle, une réforme fut introduite dans la congrégation par les évêques de Cambrai et on réduisit le personnel à seize ou dix huit religieuses et à un directeur prêtre.

L'hôpital reconstruit au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle a conservé un cachet ancien que vient compléter le costume élégant des sœurs hospitalières.

Les bâtiments de l'hôpital proprement dit forment un vaste quadrilatère; l'une des façades longe un bras de la Dendre et ce cours d'eau sépare la construction principale de la basse-cour et des autres dépendances.

On commença vers 1609 la construction de trois nouveaux cloîtres; les galeries sont éclairées par de grandes fenêtres de style ogival prenant jour sur le préau. Les voûtes en ogives surbaissées avec arcs doubleaux et nervures croisées sont d'une belle architecture; les clefs de voûtes et les culs de lampes qui supportent les retombées sont ornés de sculptures variées. En 1770, les administrateurs eurent la malencontreuse idée de couvrir de badigeon ces superbes cloîtres; une direction intelligente a fait enlever en 1887 l'affreux badigeonnage et permet aujourd'hui de les admirer dans leur état primitif.

Le quatrième cloître ainsi que l'étage qui le surmonte ont été rebâties de 1622 à 1634.

L'église adjacente à un des côtés des cloîtres est d'une architecture simple et se compose d'une nef unique.

Plusieurs salles ont été transformées en musée, ainsi qu'une partie des cloîtres de l'étage; avec une rare sollicitude les religieuses y ont réuni de vieilles crédences, les tapisseries, les dentelles et d'autres objets antiques. L'ensemble forme une collection rare et précieuse.



Le réfectoire est garni, à la hauteur de deux mètres de lambris en chêne; ils sont surmontés de tableaux dont plusieurs ont du mérite.

Les archives sont précieuses et remontent à 1247.

Dans l'ancien cimetière des sœurs, se remarque une croix en fer battu de style ogival fleuri fixée sur une base en pierre sur laquelle se lit le millésime de 1552.

La visite de ce remarquable hôpital se poursuit sous la conduite de la dame prieure, de M. l'abbé Devroede, directeur et de M. Th. Lesneucq; ces aimables cicerone se prodiguent et expliquent avec une entière compétence toutes les curiosités de cet asile hospitalier.

Les Congressistes s'arrachent difficilement à la contemplation de ces précieuses collections. A peine trouve-t-on le temps de jeter un coup d'œil sur le couvent des Sœurs-Noires construit sur l'emplacement d'un béguinage ruiné au XIV<sup>e</sup> siècle. Le réfectoire offre de grands tableaux représentant la vie de Saint-Augustin, le plafond est décoré de rinceaux où s'étalent des devises et la date de 1696. Quelques meubles anciens notamment un bahut sont à remarquer.

Plusieurs de nos collègues profitent de la fin de la journée pour visiter la carrière la plus rapprochée.

On se retrouve à la gare non sans remercier une dernière fois notre sympathique collègue M. Lesneucq qui a si parfaitement organisé et dirigé cette excursion.

## **Excursion à Chièvres et à Ath**

L'après-midi du Mercredi 10 Août fut consacré à visiter les monuments des deux villes de Chièvres et d'Ath.

Pour faciliter cette visite, le train spécial stopa une demi heure à un passage à niveau, à proximité de

Chièvres, pour nous permettre de visiter la maladrerie du XII<sup>e</sup> siècle et son intéressante chapelle romane. Nous sommes guidés dans cette visite par notre collègue M. Louis Descamps, juge de paix, qui avait bien voulu signaler en quelques pages tout ce qui méritait l'attention.

L'Administration communale se proposait de recevoir le Congrès, mais le peu d'heures dont on disposait avait amené le comité organisateur à décliner cette offre gracieuse.

Nous visitons successivement l'ancien château d'Egmont, l'église de Saint-Martin où nous sommes reçus par M. Blomme, curé-doyen, les restes des remparts et la chapelle de la commanderie de Saint-Jean-de-Jérusalem.

A 3 heures nous remontons en voiture pour gagner Ath.

Nous sommes reçus à la gare par MM. Lammens, échevin, O. Ouverleaux, membre de la Chambre des Représentants et Bertrand, archiviste-bibliothécaire. Nous nous rendons directement à l'hôtel-de-ville. C'est un édifice de style renaissance construit de 1616 à 1624 sur les plans de Camberghe, ingénieur des archiducs Albert et Isabelle. On y remarque la salle des Pas-perdus ornée d'une cheminée monumentale en pierres d'Écaussines et de Maffles.

L'Administration communale nous reçoit de la manière la plus gracieuse dans le grand salon, orné de portraits des célébrités locales et de tableaux parmi lesquels on remarque la *Conjuration des Ronds* par Henri Hanneton, peintre athois. En l'absence de M. le Bourgmestre indisposé, M. Roussel, échevin, souhaite la bienvenue aux membres du Congrès et leur dit combien la ville d'Ath est honorée de recevoir les archéologues belges et étrangers.

M. De Cordes, président, remercie l'Administration communale d'Ath et propose de vider le vin d'honneur qu'elle nous offre à la prospérité de la ville.

On jette un coup d'œil rapide sur les archives et la

bibliothèque communale, ainsi que sur la statue de Defacqz, élevée près de l'hôtel-de-ville.

On visite ensuite la vieille tour de Burbant, débris respectables de l'ancienne architecture militaire, vaste construction carrée, voûtée, entourée d'une enceinte et dont M. l'avocat général De Pauw avait entretenu la 3<sup>e</sup> Section à la séance du matin. L'état de la construction est telle qu'on est unanime à reconnaître que la restauration en est impossible, mais qu'il importe de réclamer la conservation et des mesures de consolidation pour ce qui subsiste. Un vœu dans ce sens est appuyé par tous les congressistes.

Ath a conservé quelques habitations curieuses que M. Bertrand nous signale : l'une grand'place présente comme enseigne un pèlerin portant le bourdon, seul vestige apparent de l'ancien hôpital de Saint-Jacques; plus loin l'ancien refuge de Cambron affecté à l'orphelinat, agrémenté à l'un des angles d'une petite chapelle gothique; dans la Petite rue des Bouchers une maison construite en 1601, avec ses meneaux en bois.

Nous sommes admis avec une aimable obligeance à visiter la vieille demeure de M<sup>me</sup> la baronne Létang. Construite après l'incendie qui, en 1493, détruisit le quartier, elle fut la résidence des seigneurs de Mastaing et servit ensuite de refuge à l'abbaye de Ghislenghien. La façade est en pierre et en brique parfaitement harmonisées; la porte cochère est ogivale, des médaillons symboliques sont sculptés en relief entre et au-dessus des fenêtres de l'étage. En haut une vaste salle avec son plafond en chêne soutenu par des culs de lampe est restée presque dans son état primitif. M<sup>me</sup> la baronne Létang possède toute une série de superbes sculptures provenant de monuments disparus.

L'excursion se termine par une visite rapide à l'église de Saint-Julien; le portail érigé en 1394 et la tour construite en 1462 sont les seuls vestiges de l'édifice ogival incendié en 1817. La nouvelle église a été reconstruite sans goût. Quelques ornements sacerdotaux anciens nous sont montrés à la sacristie.

## **L'église de Saint-Martin, à Hal**

Un groupe important de congressistes, plus de 120, se réunissait une dernière fois et prenait à 9 heures le train pour Hal. La magnifique église ogivale de cette petite ville dont on achève les travaux de restauration et son incomparable trésor méritaient l'attention.

M. l'abbé Karsscleers, curé-doyen, avait pris la peine de faire étaler sur l'autel et dans le chœur, à l'intention des membres du Congrès, toutes les pièces d'orfèvrerie, les bijoux, les couronnes, les dentelles et autres objets du trésor; la statue si célèbre de la Vierge avait été descendue du maître-autel et dépouillée des riches vêtements dont on la revêt. Il nous a été permis d'admirer cette œuvre d'un travail exquis due à un artiste du XII<sup>e</sup> ou du XIII<sup>e</sup> siècle; par suite d'une ancienne argenture totale, le bois de la statue a pris une teinte noirâtre et oxydée; la Vierge est représentée selon la tradition de l'époque assise et allaitant l'enfant Jésus.

M. L. Everaerts, archiviste de la ville et M. le doyen ont, avec une extrême obligeance et une entière compétence, donnés des explications très étendues sur le monument et sur ses richesses artistiques.

Tous se sont fait un devoir d'exprimer à ces aimables cicerone leurs meilleurs remerciements.

## **Le palais d'Arenberg à Bruxelles**

Ce palais bâti en 1547 par Françoise de Luxembourg, princesse de Gavre, sur l'emplacement de maisons d'ouvriers et de jardins, s'élève à front de la place du Petit-Sablon. Lamoral d'Egmont, fils de cette princesse, continua les travaux commencés par sa mère. Il donna, le 7 Février 1564,

à l'occasion de l'achèvement des constructions, un magnifique tournoi sur la plaine s'étendant devant son palais.

Marie-Françoise Pignatelli, petite-fille de Nicolas et de Marie-Claire-Angèle d'Egmont, transmet cette demeure princière à la famille d'Arenberg par son mariage avec Léopold-Philippe-Charles duc d'Arenberg. On la fit alors rebâtir et restaurer. La porte d'entrée qui occupe le fond de la cour et l'aile droite datent de 1753. L'aile gauche avait été reconstruite vers 1850 par l'architecte Suys; elle a été fortement détruite par l'incendie du 22 au 23 Janvier 1892. Le corps de bâtiment qui se trouve à l'entrée de la rue aux Laines est remarquable par sa porte en ogive ornée de fleurons et par les pignons crénelés qui la couronnent. C'est le seul reste des constructions primitives.

Par suite de travaux en cours d'exécution, la visite dut se borner aux jardins qui sont très remarquables et à la galerie des tableaux. Cette galerie célèbre fut formée par le prince Auguste d'Arenberg, après la chute de Napoléon, lorsqu'il revint définitivement habiter Bruxelles. Né en 1753, ce prince avait mené grande vie en France où il était connu sous le nom de comte de la Marck; on sait ses relations intimes et sa correspondance avec Mirabeau, de 1788 à 1791. Ami éclairé des arts, il prit souci après 1815 de réunir une collection de tableaux.

L'époque était favorable et le prince Auguste d'Arenberg finit par réunir une centaine d'œuvres, parmi lesquelles, entre autres peintures précieuses ou rares un Paul Potter, un Metsu, des Wouwerman, un Hobbema, un Everdingen, un Philip Koninck, un Nicolas Maes, un van der Meer de Delft, un Adrien Brouwer et un Rembrandt.

A sa mort arrivée en 1853, le prince d'Arenberg légua sa galerie au duc Prosper d'Arenberg, son neveu. On y ajouta quelques tableaux conservés dans le palais, notamment de Rubens, de Pieter De Hooch, van Dyck, Watteau et des portraits. Quelques acquisitions vinrent l'augmenter

parmi lesquelles il convient de signaler un chef-d'œuvre d'Adrien Van Ostade, les *Noces de Cana* de Jean Steen, un Jordaens, etc.

La galerie fut classée dans une salle oblongue à l'étage de l'aile droite. Elle comprend cent vingt-sept tableaux dont le fond est formé par soixante-quinze de l'école hollandaise et vingt-six de l'école flamande. L'école française compte trois Watteau, un Lantara, un Hyacinthe Rigaud. Dans une grande pièce à part sont conservés des tableaux de peintres primitifs, italiens et flamands.

On lira avec intérêt l'étude de W. Burger, *Galerie d'Arenberg à Bruxelles avec le catalogue complet de la collection*. Bruxelles, 1859, in-12 de 185 pages.

## Fêtes

Une soirée musicale et dramatique a été offerte le Lundi aux membres du Congrès par la section littéraire du Cercle Catholique et l'Union Symphonique Enghiennoise. Elle a parfaitement réussi; acteurs et musiciens ont été vivement applaudis par le public.

Le Mardi, une splendide fête de nuit a réuni dans les allées séculaires du Parc une foule considérable. Le pavillon des Sept-Étoiles et les allées qui y conduisent avaient été illuminées avec une grande profusion de lanternes vénitiennes; le coup d'œil était imposant et grandiose. Les Fanfares ont donné un très joli concert. La fête qui s'est prolongée bien avant dans la nuit s'est clôturée par un brillant feu d'artifice tiré derrière le grand étang du Miroir et terminé par un bouquet au milieu duquel se montra l'ancien blason d'Enghien.

Qu'il nous soit permis d'adresser aux personnes qui ont pris la peine d'organiser ces fêtes les sincères remerciements de tous les membres du Congrès. Ceux qui y ont assisté ont emporté le meilleur souvenir de ces festivités.



# TRAVAUX DES SECTIONS

---

## 1<sup>re</sup> SECTION : ÉTUDES PRÉHISTORIQUES

---

### *Séance du Lundi 8 Août*

La séance est ouverte à 9 1/2 heures.

M. de Pierpont fait connaître la composition du Bureau de la Section : présidents, MM. Houzeau de Lehay et le docteur Jacques; vice-présidents, MM. le baron de Loë et Emile Delvaux; secrétaires, MM. Ch.-J. Comhaire, Ed. de Pierpont et E. Hublard.

En l'absence des présidents et vice-présidents, M. de Pierpont occupe le fauteuil de la présidence, M. Comhaire remplit les fonctions de secrétaire et M. Gillès de Pélichy celles de rapporteur.

Signent la liste de présence : MM. l'abbé J.-J. Croquet, Président De Cordes, Van Langenhacke, L. Maeterlinck, Huybrigts, Alex. Flébus, avocat Gérard, Léon Tamine, V. Tahon, Wielant, Ch. Coevoet, Lievevrouw-Coopman, Goetghebuer, E. Pâques, M<sup>me</sup> Clément Lyon, M<sup>lle</sup> P. Ranschyn, M<sup>me</sup> Daimerles, M<sup>me</sup> G. Delulle.

M. le PRÉSIDENT fixe aussitôt l'ordre du jour de la séance. Nous examinerons, dit-il, les questions 1, 3 et 13, pour lesquelles nous avons des orateurs déjà inscrits. Demain nous commencerons en traitant la 12<sup>e</sup> question posée par M. Huybrigts, qui a une longue communication à nous faire.

La parole est à M. l'abbé Croquet.

M. l'abbé CROQUET exhibe une carte préhistorique des environs de Braine-le-Comte et celle de M. Van Raemdonck concernant le pays de Waas. En signalant, dit-il, les trouvailles de l'époque préhistorique faites aux environs d'Enghien, notre Cercle n'a eu d'autre but que d'apporter son modeste contingent à l'œuvre que vous poursuivez, Messieurs, avec tant de zèle et de compétence, de retrouver les traces et de faire connaître les migrations des peuplades anciennes de notre pays.

Depuis quelques années d'importantes découvertes ont été faites par M. Bernier, notre collègue, à Hoves, Graty, Petit-Enghien, Steenkerque, Thoricourt, Marcq et Horrues. Sa collection offre un grand intérêt et renferme des pièces remarquables. Citons deux hâches en porphyre et une hachette en feldspath. Une carte indique l'endroit précis des trouvailles.

MM. Lazoore et Hulin nous ont fait connaître que Labliau avait été occupé à cette époque lointaine. M. Matthieu a recueilli des silex taillés au lieu dit : *Bois de l'Écluse*, à Graty.

Le territoire de Braine-le-Comte a été aussi habité dès l'âge de la pierre. Il nous a été possible de réunir de nombreux vestiges de l'occupation des populations de cet âge, et d'arriver par là à indiquer les stations où elles se sont établies.

C'est au Dr Cloquet que revient l'honneur d'avoir signalé le passage de l'homme néolithique sur notre terri-



toire. Déjà en 1857, il avait décrit les stations de la Tête du Bois, du Marouset, du Rond-Bonnet, à Braine et de N.-D.-de-Grâce, à Henripont, stations visitées depuis par de nombreux savants, MM. de Munck, Dr Jacques et autres.

Une station non moins importante occupe les hauteurs du Bois de Braine, de Salmonsart et de Scaubecq. Nous l'avons signalée pour la première fois en 1885.

Ces divers emplacements formaient de vastes clairières, favorables sous tous les rapports pour le campement de ces tribus; la forêt leur procurait le gibier, les marais de la Braine, le poisson. Elles pouvaient se défendre contre l'ennemi, car les aires d'occupation étaient entourées de profonds ravins.

L'abondance des pièces découvertes semble indiquer une occupation de longue durée et marquer le point précis où existaient des ateliers de taille et de polissage, et montrer à toute évidence que les peuples de l'époque préhistorique ont séjourné longtemps sur nos plateaux. Y habitaient-ils dès le début de l'époque quaternaire, alors que l'homme occupait les cavernes de la Lesse, de Goyet, etc. ? Quelques silex que nous avons rencontrés, comme la *pointe à cran* du solutréen, permettent de le supposer. N'ayant pas la compétence requise, je vous laisse, Messieurs, le soin d'établir l'exactitude de cette hypothèse.

La découverte de la station de Scaubecq indique d'ailleurs une nouvelle étape sur la voie de communication ou sentier d'échanges décrit par MM. le Dr Van Raemdonck et de Munck, entre les stations de Spiennes, Obourg et le Pays de Waas. Je n'hésite pas à citer le Bois de la Housière comme sentier principal de ces échanges.

Signalons enfin des trouvailles d'objets isolés à Henripont, Ronquières, Hennuyères, Quenast.

Sur ces entrefaites, M. le Dr Jacques est entré en séance et a pris la présidence. M. de Pierpont devient vice-président.

M. le PRÉSIDENT — N'y a-t-il pas d'observations à faire sur l'intéressante communication dont il vient de nous être donné lecture? Il me reste à féliciter l'auteur de ses brillantes et patientes recherches. Il s'en dégage deux faits importants : c'est ainsi d'abord que certains silex pourraient être quaternaires. On en trouve ailleurs que dans les grottes, nous le savons. Les paléolithiques pouvaient habiter certains points de ces régions. La grande difficulté est de distinguer les silex paléolithiques des silex néolithiques. Si on s'en tenait aux formes classiques du chelléen, ce ne serait pas difficile; mais pour les petits instruments (lances, grattoirs, etc.), la distinction devient plus difficile.

Un autre fait extrêmement important, c'est l'existence et la direction des sentiers d'échanges. Nous connaissons les exportations qui se faisaient vers le Pays de Waas. M. l'abbé Croquet indique comme relais le Bois de la Houssière; c'est un plateau élevé, d'accès difficile. Le long des sentiers ou voies d'échanges, les stations sont parfaitement échelonnées. Un autre sentier, c'est celui auquel a succédé plus tard la voie romaine qui de Mons vient directement vers Enghien et passe à Castre et Assche. Cette voie suit les points élevés du pays. Au surplus on a constaté que les voies romaines suivaient les lignes de faîtes et non pas les vallées. Je crois qu'elles ont été établies suivant les anciens tracés préhistoriques, qui, pour les mêmes raisons, dominaient le pays et assuraient ainsi la sécurité du voyageur. Le capitaine Delvaux a démontré la valeur de cette opinion.

M. DE PIERPONT. — Il serait extrêmement désirable que toutes ces découvertes fussent portées sur la carte militaire au  $1/40.000$ . Cette région du pays est classique.

M. l'abbé CROQUET. — Certes, ce travail serait très simple. M. le Dr Van Raemdonck nous avait déjà demandé ces renseignements. Il ne serait pas difficile de reporter toutes ces trouvailles, de même que celles de M. l'instituteur d'Hoves.

M. MATTHIEU, Secrétaire général, prie la Section d'enre-

gistrer que M. Van Raemdonck s'est excusé à cause de son grand âge. M. le Dr Van Raemdonck a offert au Congrès son travail sur la *Colonisation du Pays de Waas par les peuplades des environs de Mons à l'époque néolithique* et serait heureux de voir des découvertes nouvelles préciser ses conclusions.

M. le PRÉSIDENT. — La 1<sup>re</sup> Section a reçu une brochure de M. Emile Hublard. Nous y remarquons que les stations néolithiques sont nombreuses le long des voies romaines.

Nous avons reçu aussi une lettre de M. Rutot qui s'excuse de son absence. Notre collègue fait en ce moment des recherches très intéressantes aux environs de Bruges dans les tranchées du nouveau canal. Je puis dire un mot de ces découvertes quoique je ne voudrais nullement les déflorer. Notre collègue a trouvé des traces non douteuses de l'habitation par l'homme, de cette région, dès une époque très ancienne et jusqu'à l'époque romaine. Plus tard, le pays ayant été submergé de nouveau, l'homme n'y a reparu qu'au haut moyen âge.

Nous aborderons maintenant la 3<sup>e</sup> question.

M. de Villenoisy, qui a dû nous quitter hier soir, rappelé par ses fonctions à Paris, a laissé entre les mains de notre Secrétaire un manuscrit que nous prions celui-ci de bien vouloir nous lire.

M. le SECRÉTAIRE donne lecture du mémoire suivant, de M. François de Villenoisy :

### ***DES RACES QUI ONT PEUPLÉ L'EUROPE A L'ÉPOQUE NÉOLITHIQUE***

Depuis l'époque toute récente à laquelle remontent les premières études sur les populations européennes antérieures à l'histoire écrite, les progrès ont été bien rapides.

La succession des périodes est établie dans ses grandes lignes; on connaît la faune et les caractères du climat de chacune d'entre elles, ainsi que l'outillage dont l'homme se servait, et, pour les plus récentes, ses caractères physiques eux-mêmes sont établis d'après un nombre suffisant de pièces osseuses. Grâce à ces ossements, on a reconnu l'existence d'un certain nombre de races, dont les unes étaient contemporaines, et dont les autres se sont succédées sur le sol de l'Europe occidentale. Il importe cependant d'aller plus loin et d'établir qu'elle était leur aire d'occupation et la marche suivie par elles lorsqu'elles se sont déplacées.

Dans les études de ce genre on dispose, comme moyens d'investigation, d'éléments matériels fournis par les fouilles, d'éléments logiques fournis par le raisonnement sur les faits observés, enfin de présomptions résultant du rapprochement entre les faits anciens imparfaitement connus et ceux observés dans des milieux contemporains, ou plus récents, que nous sommes en droit de croire similaires. Ce sont là les ressources que je vais m'efforcer de mettre en œuvre pour les races néolithiques, c'est-à-dire pour celles dont nous descendons directement par le sang.

J'ai affirmé à plus d'une reprise, notamment à Mons, à Gand et à Malines, les raisons qui me font croire à la dépopulation du pays entre les deux époques de la pierre; mais il faut s'entendre sur le sens que je donne à ce mot de dépopulation. Je ne crois pas à une extermination des habitants, mais à leur refoulement par des causes lentes; l'essor de la végétation forestière après une longue période de végétation de steppes suivie d'une non moins longue période de reboisement progressif. Il en résulte que l'homme aux prises avec des dangers et des difficultés croissant d'années en années et voyant, par le boisement de cantons nouveaux, les régions habitables se restreindre sans cesse, a été contraint de reculer toujours vers les points que la forêt n'envahissait pas, et où il lui était possible de se défendre contre les animaux sauvages qui en faisaient leur demeure.

Quelles ont été ces réserves où l'homme s'est maintenu ? Nous en connaissons un certain nombre et il reste à en découvrir d'autres. Il y a en premier lieu toute la région au sud de la Garonne, un cordon côtier qui va du Danemark à Gibraltar, jalonné sur une partie de stations d'un type spécial, les *kjockkenmoeding*, enfin quelques plateaux faciles à défendre contre les bêtes féroces. J'admets donc qu'il a pu rester sur notre sol quelques petits groupes d'individus, mais leur nombre a dû être fort restreint, et je doute qu'il y ait lieu d'en tenir compte. Car ici intervient un autre fait d'ordre moral, une véritable loi qui se justifie à travers l'histoire de tous les peuples ; c'est que si deux civilisations se trouvent tout-à-coup en contact, la race qui appartient à la moins avancée est fatalement condamnée à disparaître toutes les fois qu'elle n'a pas une énorme supériorité numérique, et il y a en ce cas retour à la barbarie. Or, toutes les stations contemporaines du développement des forêts témoignent d'une décadence profonde de la civilisation qui avait été si brillante en plein âge paléolithique, surtout dans la région pyrénéenne, au lieu que, depuis leur arrivée, les néolithiques n'ont cessé de s'élever. Ils avaient le nombre, la supériorité intellectuelle et matérielle ; la loi fatale a dû s'appliquer à leur profit. En songeant au rôle qu'ont pu jouer les groupes plus anciens, il ne faut donc tenir compte que de ceux qui, ayant émigré vers le sud, ont pu garder une civilisation supérieure, et dans une mesure beaucoup plus restreinte, de ceux vivant le long des côtes et ayant peut-être acquis, par l'exploitation de la mer, des ressources particulières pour se défendre contre la ou les races nouvelles représentées encore par des groupes peu nombreux.

Ce mot même de race doit appeler une remarque. Dans les questions de préhistoire, on se représente volontiers une suite de populations n'ayant rien de commun qui se succèdent sur un même sol, se chassant les unes les autres un peu comme les tableaux d'une lanterne magique. Ce n'est cependant pas tout-à-fait ce que nous montre l'histoire ; d'une part les races ne sont pas toujours absolument étran-

gères les unes aux autres comme lors de la découverte de l'Amérique, et de l'autre il y a en général assujettissement bien plus qu'anéantissement; la masse de la population reste la même, la classe dirigeante change, et la nouvelle apporte des éléments de civilisation qui transforment le pays au bout d'un certain nombre d'années. Mais ces races elles-mêmes, si on rejette le polygénisme comme n'étant pas une hypothèse nécessaire pour expliquer les faits observés, ces races ont eu un point de départ commun, et elles ont dû passer chez l'homme par les mêmes phénomènes qu'il nous est donné tous les jours de constater chez les animaux : modification des caractères naturels ou acquis sous l'influence du milieu, croisement entre races déjà formées. Les races humaines actuellement existantes peuvent se diviser en quatre grands groupes : 1° la race polaire septentrionale comprenant les Esquimaux et les Lapons; 2° la race de zone tempérée ou blanche, dont le domaine va du 30<sup>me</sup> au 50<sup>me</sup> degré de latitude et des mers de Chine à l'Atlantique, qu'elle a traversé il y a quatre siècles pour envahir le nouveau continent; 3° la race tropicale ou noire qui occupe au sud de la précédente une zone plus large mais de même longueur; 4° la race jaune, dont l'origine est plus difficile à expliquer, car elle occupe en extrême Asie et en Océanie des territoires où les deux précédentes s'acclimatent parfaitement, aussi est-elle la seule pour laquelle la théorie polygéniste pourrait se soutenir. Chez les trois premières l'influence du milieu est évidente, mais elle n'atteint son plein effet qu'au centre de la zone qui lui est propre; sur les frontières, la race de la zone voisine peut s'établir, et il en est de même lorsque des causes climatiques ou géologiques atténuent les caractères que la latitude pourrait faire attribuer au climat. C'est aussi sur ces points que les races métis peuvent se créer et parfois se maintenir.

Les dernières races quaternaires de nos pays ont vécu sous un climat froid et sec qui est allé ensuite s'adoucissant au point que l'humidité a provoqué l'émigration du renne vers les pays scandinaves, enfin dépouillés du manteau de

glace qui les avait recouverts pendant leur dernière expansion. Il n'est pas déraisonnable d'admettre que la race locale qui s'était constituée dans un pays où vivaient le phoque et le renne, et dont le climat était celui de la Laponie, avait les caractères des races polaires; et en effet les restes qui nous en sont parvenus ont les caractères généraux de la race lapone, qui doit probablement en descendre. Mais ce type n'a pas été le seul, l'adoucissement de la température coïncide avec la création de la race dite de Cro-Magnon, dont les caractères se sont maintenus chez les habitants des grottes des Baoussé-Roussé, près de Menton, chez ceux des stations côtières depuis la Bretagne jusqu'au Portugal, et enfin chez les Guanches des Canaries. L'émigration vers deux directions différentes nous donne donc le point de départ de deux races possibles, l'une de zone glaciale, l'autre de zone tempérée, que nous savons avoir pénétré sur de nombreux points du littoral méditerranéen, dans les îles et jusqu'en Egypte. Les Cro-Magnons étaient peut-être blonds puisque les Guanches qui en ont conservé presque tous les caractères physiques l'étaient; des blonds ont vécu en Mauritanie avant l'arrivée des Vandales; il reste des Kabyles blonds; il y avait des nations blondes parmi les « peuples de la mer » qui attaquèrent l'Egypte sous Minephtah; et Homère, enfin, compte des blonds parmi les héros grecs et asiatiques. La Bible en mentionne également en Syrie. Lorsque de nouveaux habitants sont venus coloniser l'Europe alors déserte, ils se sont divisés en deux courants, l'un baltique, l'autre danubien, c'est-à-dire méditerranéen. D'où venaient-ils? Il est difficile de le dire, mais on peut remonter leur route jusque vers la région située entre la Volga et le Don. C'est là que nous les voyons se séparer pour suivre les uns les cours d'eau qui les mèneront dans le nord de l'Europe, les autres la voie du Danube et des Alpes par la Save. Mais dans quel ordre ont-ils apparu, quels étaient leurs races et combien de groupes ethniques représentaient-ils; enfin d'où venaient-ils avant d'avoir vécu au nord de la Caspienne?

Il importe de fixer un certain nombre de points qui

préciseront le champ des hypothèses permises. D'abord la configuration géographique et les obstacles qui réglaient la marche de l'homme. J'ai signalé au Congrès de Mons les limites de la zone des forêts en Europe; elle en occupait tout le centre, mais la région des dunes au nord et toute celle de la Terre noire ou Tchernozem au sud en étaient exclues; cette formation géologique éolienne occupe la Russie méridionale, la Hongrie, la Moldavie et le Banat. La mer Caspienne n'avait pas encore perdu par évaporation les vingt-six mètres qui la séparent du niveau des autres mers; ses côtes s'étendaient donc fort loin au nord et à l'ouest, peut-être se liait-elle à la mer d'Azof par le lac Manytch, et en tout cas elle battait la base des monts Elbrous de façon à ne laisser aucun passage libre le long de sa côte méridionale. Si on étudie la configuration des chaînes montagneuses de l'Asie, on remarque avec M. Capus qu'elles sont disposées comme les branches d'une croix de Lorraine et forment six compartiments dont chacun a été le siège d'une civilisation spéciale; la cause en est à leur manque de communications : l'Inde au sud, le Thibet et la Kachgarie au centre, la Perse à l'ouest, la Chine à l'est, puis au nord les grandes plaines septentrionales qui vont du détroit de Behring à la Caspienne et se prolongent à travers l'Europe jusque chez nous. De ces compartiments, deux seulement nous intéressent : celui qui sur les contreforts occidentaux des Pamirs comprenait la civilisation arienne et iranienne (on y arrivait par des routes d'invasion connues des anciens et que Priscus mentionne dans la conversation des ambassadeurs romains au camp d'Attila), puis cette énorme plaine septentrionale, pays nomade par excellence.

Un fait paradoxal en apparence et qui se vérifie cependant à travers toute l'histoire de l'humanité, c'est que l'homme s'attache au sol en raison directe de la peine qu'il trouve à y vivre; on n'aime que peu un sol assez riche pour que la vie y soit facile; la patrie n'est pas le terrain que l'on travaille, mais le capital de travail que l'on a dû y enfouir, les accidents précis de terrain dont la forme



s'impose à la mémoire, soit qu'on ne les rencontre nulle part ailleurs, soit que l'on ait dû lutter contre eux. Ainsi pour le chasseur la patrie sera le gibier qu'il préfère, et il se déplace avec lui, car sa patrie est nomade. Il en est de même pour le pasteur; sa patrie est son troupeau. En général tous les peuples de civilisation encore rudimentaire s'attachent peu au sol parce qu'ils ne lui ont donné que peu et vivent surtout de produits spontanés qu'ils retrouveront dans d'autres cantons. Il n'en est pas de même dès que la pratique de l'agriculture se répand; le sol n'est fertile que proportionnellement aux façons qui lui sont données et le laboureur y dépose trop de travail et trop d'espérances souvent déçues pour ne pas mourir quand même sur la glèbe qui l'a fait vivre. Si on tient compte de ces faits on voit vite que les pays de plaines sans limite et de population clair-semée sont voués indéfiniment à la vie pastorale et nomade, quelque soient les races qui les habitent et qu'au contraire le sentiment de patrie doit paraître de très bonne heure chez les habitants des montagnes. Mais il est en outre des populations qui semblent avoir une vocation particulière pour un genre de vie déterminé, elles s'y livrent même si le sol qu'elles habitent en rend un autre plus avantageux, et elles recherchent partout les natures de terrain qui y sont plus particulièrement favorables; l'Arabe est essentiellement nomade; même aux plus triomphantes périodes de sa civilisation, civilisation qui était surtout celle des races qu'il avait assujetties, il a conservé du goût pour ce genre de vie, et lorsque l'heure de la décadence est venue, il l'a repris avec aisance. M. Capus a établi au contraire que l'Aryen a toujours été agriculteur, qu'il a toujours recherché les sols arables, apportant, s'il le fallait, de la terre dans les creux de la roche pour en constituer, s'il n'y en avait pas, et qu'il n'est *jamais* devenu nomade, alors que le Turco-Mongol, nomade par nature et habitant né des steppes, est parfois devenu cultivateur. Pour M. Capus, dans son étude sur les populations de l'Asie centrale, la vocation des tribus aryennes pour la culture est une règle qui ne souffre aucune excep-

tion; la carte des races se superpose exactement à celle par nature de terrain, et s'il est des cantons de culture qui ne sont pas occupés par des Aryens, nous avons des indices de leur expulsion récente. Le domaine primitif des Aryens et des peuples agriculteurs en Asie a toujours été sur le versant ouest des Pamirs et les contrées qui le séparent de la Méditerranée et de la mer Noire; les Aryens plus au nord, les Sémites plus au sud. De la sorte les Aryens étaient à proximité des routes d'Europe.

En étudiant ce qui nous reste des premiers néolithiques d'Europe, de ceux qui, venus par la vallée du Danube et la Save, ont pénétré en Italie et dans les Alpes, on remarque que leur état de profonde barbarie ne les empêchait pas de se livrer à la culture. Armés seulement de grossiers silex qui leur permettaient de tailler le bois pour s'en faire des outils agricoles, ils cultivaient les céréales, plantaient des arbres fruitiers, élevaient des animaux domestiques, car les restes de gibier proprement dit sont extrêmement rares dans leurs stations, enfin, plutôt que de s'éloigner de leurs villages, pour prendre le silex qu'il leur fallait dans les nombreuses carrières à ciel ouvert qui existaient et qui existent encore, ils ne reculaient pas devant des travaux de mine plus difficiles pour eux que ne le sont pour nous ceux que nous entreprenons, car leurs pics étaient en bois de cerf, et nous avons l'acier et les machines à vapeur. C'est la petite race brachycéphale brune qui se retrouve chez les Limousins et les Bretons, celle des anciens Latins. On la reconnaît à ses restes osseux lorsqu'on les rencontre, mais surtout à son industrie et à ses usages.

Ces éléments nous permettent de distinguer un autre groupe qui en France est paléolithique et en Russie néolithique; c'est la race dolichocéphale qui inhumait ses morts dans des cavernes et peignait les squelettes avec de l'ocre après les avoir décharnés. Ce rite étrange s'observe aux grottes des Baoussé-Roussé qui sont de la fin du paléolithique, mais qui en font encore partie, et à Laugerie-basse.

Les hommes inhumés dans ces sépultures appartiennent à la race de Cro-Magnon pure ou métissée; c'est à elle encore qu'appartient le corps exhumé d'un kourgane néolithique d'Ukraine, par le comte A. Bobrinskoy, et dont les os étaient colorés en rouge. Il y a identité dans la disposition du squelette, or, de tels détails de rites funéraires ne s'inventent pas par hasard et sans qu'il y ait connéxité. On saisit donc là sur le vif le retour d'une race ancienne qui, partie d'Europe du nord au sud puis à l'est, y revient avec une civilisation nouvelle à la période suivante. Elle remonte alors vers le nord, et les hommes des stations de la Russie méridionale se montrent avec le même matériel ou à peu près que ceux de Scandinavie; on est en présence d'une migration distincte de celle qui, par les vallées du Danube, de la Save, du Pô et du Rhône, avait amené les brachycéphales bruns. Le mobilier comprend ces beaux silex taillés avec une habileté telle que le mot d'orfèvrerie de silex n'a rien d'exagéré. On rencontre ces tours de force de taille en Ukraine, en Hongrie, en Scandinavie et enfin dans les grands tumulus à dolmen de la Bretagne française. Les haches de silex poli qui les accompagnent sont en général assez longues, à section rectangulaire, les faces latérales retaillées à angle droit, les arêtes retouchées sur les ébauches de façon à aviver les angles, et ces faces laissées souvent brutes alors que les plats sont soigneusement polis. C'est un type tout différent de celui habituel chez les populations venues par le Danube et les Alpes. Ici la section est ovale, le tranchant en croissant, la tête pointue, toute la surface polie, parfois sommairement. C'est le seul type réellement commun en France; il est fréquent en Belgique. La hache à section rectangulaire et petits côtés sensiblement parallèles se rencontre chez le groupe qui a élevé les dolmens septentrionaux, mais il serait hasardeux d'affirmer qu'il était spécial à la population des dolmens et que cette population était la seule venue par la voie du Dnieper à l'époque où ces haches se fabriquaient là où nous les recueillons. La route de la mer Noire à la Baltique était fluviale, elle aboutissait en Pologne à une contrée marécageuse, puis à des pays essentiellement maritimes;

aussi n'est-il pas étonnant que les mégalithiques aient été de grands navigateurs, qui se sont lancés à la conquête de tous les pays que les Normands devaient plus tard parcourir, mais on ne saurait dire positivement s'ils étaient navigateurs dès leur arrivée dans l'Europe septentrionale, ou s'ils le sont devenus après leur installation en Scandinavie. On ne saurait confondre, en effet, la batellerie fluviale et lacustre, pour laquelle des radeaux ou des flotteurs quelconques suffisent et la navigation maritime. Les habitants des palafittes et des terramars se servaient de pirogues et ils appartenaient à une race essentiellement terrestre. Dans l'outillage des mégalithiques on rencontre des instruments qui paraissent dériver du couperet, instrument spécial aux habitants des kjoekkenmoeding et qui constitue la seule invention, le seul progrès à mettre à leur actif, car pour tout le reste leur décadence et leur misère étaient extrêmes. Ces derniers survivants des populations anciennes, pressés du côté de la terre par des forêts que leurs fauves savaient rendre inviolables, voyaient s'ouvrir devant eux une mer sans limites et, en somme, moins inhospitalière, car ses dangers étaient connus et visibles. L'exploitation de la mer était leur seule industrie, leurs restes de cuisine en témoignent, et le manque d'outillage seul devait les empêcher d'en tirer un plus grand parti. C'était là la supériorité des nouveaux venus, armés d'outils qui leur permettaient de construire des barques, de soumettre à leur domination les habitants de la côte et de mettre à profit leurs observations antérieures et leur expérience pour se lancer ensemble à la conquête des pays d'outre mer. Il se serait alors produit un fait analogue à la conquête de l'Espagne par les Kabyles unis aux Arabes qui venaient de les soumettre. Il semble en effet que les futurs constructeurs des dolmens ne pouvaient pas être encore marins à l'époque où, dans la Russie méridionale, ils teignaient en rouge les ossements de leurs morts, suivant une pratique paléolithique transportée de France en Italie, et de là en Orient; or, plus tard on les rencontre dans toutes les parties de l'Europe occidentale où l'on peut arriver par la mer et par les fleuves qui s'y jettent. Il est même à remarquer que

leurs stations de terre sont toujours à proximité des cours d'eau et que, sur mer, il n'est aucune île habitable qui leur ait échappé. Les stations et établissements nettement maritimes sont plus importants et plus nombreux que ceux situés à l'intérieur. Ils ont aussi un caractère différent. En Bretagne et en Scandinavie il existe des monuments énormes, dont la construction a dû demander les efforts d'un nombre considérable d'individus, et qui ne sont cependant que des tombes individuelles; parfois même on n'y a pas trouvé de restes de sépulture; il semble donc bien que nous n'avons là que des cénotaphes; ou bien on les avait préparés pour y apporter plus tard le corps du défunt, et les funérailles effectives n'ont pu avoir lieu, ou bien on les a consacrés à la mémoire d'un chef mort dont on ne possédait pas le corps. Dans les environs de Paris, il existe des dolmens nombreux, appartenant au type de l'allée couverte, plus faciles à construire (puisque étant souterrains il suffisait de faire glisser les blocs dans une fosse creusée aux dimensions voulues et dont on excavait le centre après que la table avait été mise en place), qui, en outre, sont plus petits, et qui, cependant, sont des ossuaires, c'est-à-dire des sépultures de famille dans lesquelles on a déposé des ossements fort nombreux extraits de sépultures provisoires dont nous ne connaissons pas les caractères. Certains renfermaient les restes de plus de quatre-vingt individus. Au lieu de Wiking ayant des sujets ou des captifs assez nombreux pour leur faire élever des monuments dans le genre des alignements de Carnac ou des cercles d'Avebury et de Stonhenge, on devine des petits clans qui ne devaient plus avoir que peu de rapports avec la côte.

Y a-t-il là une évolution sociale qui montre les conquérants nomades de la mer fixés au sol et devenus sédentaires de longues années après avoir construit sur les côtes les monuments qui correspondent à leur phase féodale? Je ne le crois pas, car les allées couvertes du bassin parisien appartiennent exclusivement à l'âge de la pierre; on y trouve deux sculptures gravées sur les dalles qui séparent la cella de l'allée proprement dite et représentant l'une

une hache emmanchée, l'autre une figure féminine, en d'autres termes un symbole masculin et un symbole féminin, et ces deux mêmes images se retrouvent sur les parois du vestibule des grottes funéraires artificielles découvertes par le baron de Baye dans la vallée du Petit Morin. Le creusement d'une grotte témoigne d'un habitat permanent, l'usure des marches d'accès atteste des passages extrêmement fréquents, et le plan des grottes est le même que celui des allées couvertes; et cependant nous ne sommes encore là qu'à l'époque de la pierre, tandis que les plus beaux monuments de la côte bretonne sont déjà contemporains du bronze.

Je verrais volontiers dans les mégalithiques une population continentale au début, dont les premières colonies n'ont navigué que dans la mesure où il le fallait pour chercher des cantonnements à leur goût, et qui redevenaient alors des hommes sédentaires et vivant des produits du sol, au lieu que les tribus suivantes, restées le long des côtes vivaient de la mer et du pillage des habitants des régions continentales depuis la Scandinavie jusqu'à Gibraltar. D'être des écumeurs de mer, ne les empêchait pas d'avoir une assez haute civilisation, de faire travailler des captifs nombreux et de profiter de tous les progrès accomplis par ceux qu'ils razziaient. Je me les représente en un mot sous les mêmes traits que les Vikings qui devaient deux mille ans plus tard ravager les mêmes pays avant d'y fonder des installations qui devinrent vite florissantes.

La fixation des mégalithiques maritimes sur le sol semble avoir eu pour résultat de les diviser en deux groupes dont les relations de plus en plus rares ont fini par cesser lorsque le bronze se répandit; l'un scandinave, l'autre occupant les deux rives de la Manche. Lorsque l'on étudie la distribution du bronze en Europe, on voit, en effet, que la Scandinavie et la Hongrie forment une même province qui se rattache à un âge du bronze oriental, au lieu que les côtes de la Manche sont une province particulière, détachée de l'âge du bronze italo-rhodanien, mais avec une différence caractéristique; dans les Alpes les objets de parure

sont innombrables et les armes fort rares; c'est exactement l'inverse dans la province maritime; peu de bijoux et de nombreuses épées de type rhodanien mêlées à un petit nombre de type scandinave et à de nombreuses variétés de pointes de lance et de javelots. Le groupe devenu autonome est resté guerrier et maritime, mais son commerce est considérable et se fait avec la région des Alpes par le cours de la Loire. Du reste on est alors en plein âge du métal, et je ne signale le fait qu'incidemment comme preuve à l'appui de ce qui précède. L'apparition du bronze ne coïncide nullement avec un afflux de populations nouvelles; il est découvert dans les Alpes par les tribus néolithiques qui s'y livraient à l'agriculture. Elles étaient aryennes, et parlaient, suivant moi, une langue dont sont dérivés l'italiote et le celtique. Peu après, le métal a été adopté en Bretagne par des mégalithiques, de race différente, mais que le commerce a rattaché dès lors à ceux qui les en avaient dotés et qui recevaient en échange du minerai d'étain.

Tacite signale une grande ressemblance physique entre les Ibériens et les Calédoniens de Bretagne, c'est-à-dire les représentants du groupe qui occupait les deux côtes de la Manche. Au temps de César, les relations étaient encore constantes entre l'île et le continent, entre les deux parties du même groupe mégalithique maritime, et le conquérant en ressentit l'effet lorsqu'il voulut débarquer en Angleterre. Les relations étaient éteintes avec le nord, et de nouvelles, attestées par le type physique, avaient étendu au sud la race dérivée de la fusion des mégalithiques avec les indigènes. Il y a, en effet, lieu de tenir grand compte de l'observation anthropologique d'un homme aussi consciencieux que Tacite, la seule réellement scientifique que nous ait peut-être transmise l'antiquité. Du reste, des arguments d'un autre ordre viennent l'appuyer. Sur divers monuments mégalithiques de Bretagne et d'Angleterre, on observe des caractères alphabétiformes qui font partie, à n'en pas douter, d'une même série, mais qui ne constituent jamais que des inscriptions fort courtes, un mot ou deux; probablement



des noms propres. M. Letourneau, dans la séance de la Société d'Anthropologie de Paris du 19 Janvier 1893, a signalé les rapprochements possibles avec les caractères ibériques, les caractères libyques, certains alphabets méditerranéens; en un mot, les alphabets archaïques de toutes les populations méditerranéennes qui semblent primitives et ont précédé la civilisation gréco-phénicienne à laquelle elles ont servi de substratum.

Pour que l'examen du mobilier fasse soupçonner l'existence d'un autre groupe ethnique, il faut revenir à la pierre, et s'adresser aux haches polies en roches sombres, notamment en diorite, dont beaucoup sont perforées pour recevoir le manche. On les travaillait suivant une méthode toute autre que celle employée pour le silex, et peut-être même pour les pierres dures de la famille des néphritoides qui sont communes de la Suisse à la Bretagne. Avec sa haute compétence, M. Sophus Müller a publié dans les mémoires de la Société des Antiquaires du Nord un très remarquable travail sur la technique des instruments en pierres de roches. En Suisse on sciait les blocs trop gros à l'aide d'un morceau de bois et de grès, jusqu'à ce que la rainure fut assez profonde pour fendre la pierre sans accident; dans le nord on choisissait un galet ayant déjà sensiblement la forme voulue, puis, à l'aide d'un bloc de silex pointu, on martelait la surface pour la dégrossir par écrasement et la réduire à la forme et au volume voulu. C'est le mode de travail que nous pratiquons encore pour les pierres de taille à l'aide de la boucharde. Les ébauches obtenues ainsi ayant un aspect plus propre et plus régulier que celles de silex, on se dispensait parfois de les finir en les polissant, sauf sur les points où il le fallait à tout prix, et la surface restait rugueuse et ponctuée comme sur un galet roulé par les eaux. C'est le cas pour un grand nombre de pièces de cette série. La perforation de la douille était obtenue par frottement, un roseau imprégné de grès humide était animé à l'aide de l'archet d'un mouvement de rotation rapide. Nous possédons des haches inachevées, des cylindres provenant de perforations de ce genre, et peut-être des



roseaux ou des os ayant servi à les pratiquer. La forme de certains objets prouve péremptoirement que le métal était connu de ceux qui les fabriquaient, car sur diverses haches-marteaux on voit reproduit au sommet le bourrelet caractéristique que forme le refoulement du métal sur un maillet qui a longtemps servi, l'imitation est évidente et exclusive d'un prototype en pierre. Pour trouver des haches de métal de même forme, il faut aller en Hongrie, dans le pays d'où est issu le bronze scandinave, et il y a lieu de faire alors deux rapprochements curieux.

Le mode de travail des pierres de roches est identique à celui des statues chaldéennes de Gudéa, patesi, de Tello, conservées au Louvre; elles ont été amenées à leur forme définitive par broyage de toute la pierre que le sculpteur devait enlever, autant que l'on en peut juger par l'examen de la surface, et la séparation des jambes du personnage assis a été obtenue par la réunion de trois trous forés sur une même ligne et qui sont encore parfaitement visibles, puis il y a eu polissage final. On trouve donc réunies sur ces statues tous les procédés de travail en usage pour les haches, et il y a en outre similitude dans le choix des matériaux.

Second fait à retenir, il n'y a pas eu dans l'Europe occidentale et septentrionale, d'âge du cuivre pur précédant celui du bronze, mais on l'observe en Hongrie et entre l'Euphrate et le Nil. On sait, depuis les explorations de M. de Morgan, que la civilisation égyptienne a été créée par des hommes venus de la vallée de l'Euphrate antérieurement aux premiers états sémitiques, et qui ont soumis sur le Nil des tribus néolithiques probablement venues de l'ouest et peut-être même d'Europe par Gibraltar. Ces Chaldéens qui jouissaient d'une civilisation analogue à celle de Tello, qui scellaient leurs vases avec des cylindres, ne connaissaient que le cuivre, à l'exclusion du bronze, et travaillaient les roches comme les fabricants des haches scandinaves. En outre, dans un des tertres de Tello, M. de Sarzec a recueilli une hache de bronze placée sous

la première pierre de l'un des édifices et qui ressemble réellement à celles d'Europe que l'on pourrait les confondre dans une vitrine de musée.

Malgré la surprise que peut provoquer, au premier abord, un rapprochement entre l'une des races qui ont concouru à former la population européenne et les premiers fondateurs des vieux empires chaldéens et égyptiens dont les origines se perdent si loin dans la suite des siècles, on peut invoquer en sa faveur un certain nombre d'arguments. Les races se créent à mesure que les circonstances le justifient, mais toutes celles qui existent et ont existé, dérivent d'un nombre restreint de races antérieures sur lesquelles les climats et les mœurs ont exercé leur influence; aussi est-il vrai de dire que pour les peuples il y a plus d'arrivants que de partants. Ils se sont peu à peu dispersés sur tout le globe, mais lorsque les empires des vallées de l'Euphrate et du Nil n'existaient pas encore, la place était libre du fait de l'homme et les rares tribus d'alors avaient une plus grande liberté de choix; elles ne devaient guère tenir compte que des obstacles géographiques. Toute l'Asie au nord du 40° degré et en Europe ce qui constitue l'empire russe et l'ancienne Germanie, forme une vaste plaine qu'ont habitée bien des populations successives, mais menant toutes, de par la nature du pays, la vie nomade. Sur un certain nombre de points seulement, la communication avec les autres parties du continent sont possibles, et, à toutes les époques, les barbares nomades du nord les ont surveillées pour se jeter sur les pays dont le gouvernement était faible et incapable de se défendre contre eux : vallée du Ho-hang-ho, Asie occidentale et Europe méridionale, ou région du Danube. Si on réussissait, on devenait sédentaire et on fondait un état d'apparence honnête, comme tous ceux que fondent des hommes avides de quitter une vie pleine d'incertitude. Alors la zone nomadique se vidait de ses habitants, et sur son sol devenu désert s'élaborait une nouvelle population prête à le quitter à son tour quelques siècles plus tard. Les états constitués, pour maintenir la sécurité de leurs frontières, s'efforçaient de fixer les

nomades au sol, aussi la zone s'est-elle peu à peu rongée par les bords pour disparaître de nos jours sous les efforts des Russes qui en étaient eux-mêmes originaires. L'une des contrées méridionales les plus tentantes pour les nomades était les riches plaines des bassins du Tigre et de l'Euphrate, et les invasions y ont été nombreuses. Plusieurs ont été faites par des races turques qui de tout temps semblent avoir occupé les contreforts septentrionaux des Pamirs et des chaînes qui en dépendent. Quand les plaines de Chaldée ne renfermaient encore aucun empire, qu'elles étaient de droit dévolues au premier occupant, les tribus turques pouvaient s'en emparer librement si elles avaient déjà une existence ethnique, et il semble maintenant que François Lenormant ait eu raison de rattacher à ce groupe les hommes de Soumir et d'Accad, inventeurs de l'écriture chaldéenne et fondateurs des premières principautés mésopotamiennes. Ce seraient eux que l'on trouverait au berceau des empires primitifs d'Elam, de Chaldée et d'Egypte, dont des races plus jeunes de formation, et mieux douées moralement, ont fini par les chasser, les refoulant au nord, sur les flancs de la grande chaîne-frontière des deux mondes sédentaire et nomade.

Rien d'étonnant à ce qu'au début d'une carrière que l'on pouvait espérer plus longue la race qui fondait Ur, Babylone et Abydos ait poussé quelques-unes de ses tribus jusqu'à l'extrême limite occidentale de son domaine nomade, sur le cours du moyen et du haut Danube. S'il en a été ainsi, elles n'y ont joué qu'un rôle tout secondaire, car la place était déjà prise par une race et une civilisation supérieure.

Mais ils ne sont pas les seuls qui aient quitté la nomadie pour devenir sédentaires en Europe; d'autres les avaient précédés et d'autres les ont suivis; de ce nombre ont été les Germains, les Finnois, les Slaves; c'est pour les préhistoriciens une tâche belle, mais difficile, que de retrouver la trace des migrations des uns et des autres.

M. le PRÉSIDENT. — Je regrette que l'absence de M. de Villenoisy ne nous permette pas de lui témoigner nos remerciements pour son intéressant mémoire. Quelqu'un demande-t-il la parole à propos de la communication dont il vient de vous être donné lecture? Je comprends qu'il serait difficile d'examiner, après une simple audition, tous les points de détail sur lesquels M. de Villenoisy étaié son argumentation et base ses conclusions. Un travail de cette importance mérite qu'on l'examine à tête reposée. Je ne sais si quelques membres de l'assemblée auront le temps de le lire avant la fin de notre session; nous pourrions le laisser à la disposition de ceux qui désireraient le discuter dans l'une de nos séances, ou encore en reprendre la discussion lors de notre prochain Congrès.

Toutefois, je puis me permettre, sans entrer dans une critique approfondie du travail, de vous communiquer une réflexion relative à un point de la thèse de M. de Villenoisy. Notre honorable collègue part de ce principe que les Aryens étaient des individus petits et bruns, venus, à l'aurore de l'époque néolithique des hauts plateaux de l'Asie centrale, apporter dans l'occident de l'Europe l'industrie de la pierre polie. Tout le monde est loin de partager cette façon de voir, et beaucoup de savants admettent, tout au contraire, que les Aryens représentaient les races grandes, blondes et dolichocéphales dont le berceau est dans le nord de l'Europe. Les peuplades germaniques sont, pour ces auteurs, les véritables Aryens. Leurs migrations les ont conduits non seulement dans le centre et dans l'occident de l'Europe, mais aussi dans le sud, en Grèce et en Italie, en Asie-Mineure, dans l'Inde, aux confins de l'Empire égyptien par l'orient et aussi par l'occident après qu'elles eurent contourné la Méditerranée en passant par l'Espagne et par le nord de l'Afrique. En Grèce et en Italie, les hordes aryennes ont rencontré les populations que les historiens appellent les Pélasges et qui étaient ces hommes petits et bruns dont parle M. de Villenoisy. Dans l'occident de l'Europe, en France et en Belgique, par exemple, les hommes du nord, grands, blonds et dolichocéphales, ont trouvé la même race

petite, brune et brachycéphale que Broca, à tort, croyons-nous, a appelée celte. Les preuves abondent de l'origine septentrionale des Aryens; mais dans beaucoup de contrées où ils ont imposé leur langue, leurs mœurs, leurs croyances religieuses, les Aryens eux-mêmes, relativement peu nombreux, se sont fondus dans la population autochtone et ont à peu près complètement disparu. Ces migrations dont le début remonte peut-être à vingt siècles avant notre ère, se sont encore continuées jusqu'à la chute de l'Empire romain; les Francs ne sont que les derniers essaims des peuplades d'origine aryenne. Cette opinion qui compte en Allemagne un grand nombre de défenseurs, commence à trouver en France de chauds partisans. M. de Villenoisy représente l'ancienne école et je serais curieux de l'entendre défendre sa thèse devant les arguments de ceux qui admettent l'origine européenne des Aryens.

Comme vous le voyez, Messieurs, le travail de M. de Villenoisy mérite un examen approfondi et, si je n'ai pas le temps de préparer moi-même une réfutation complète de son mémoire avant la fin de notre session, ce qui est probable, car les organisateurs du Congrès ne nous ont guère laissé de loisir, — je dis ceci à leur louange, — je proposerai à la Section d'émettre le vœu de voir discuter la question au prochain Congrès (*Adhésion*).

Si personne ne demande plus la parole sur le travail de M. de Villenoisy, nous la donnerons à M. Maeterlinck qui s'est fait inscrire pour une communication.

### ***PORTRAITS DE GAULOIS FAITS PAR DES ÉTRUSQUES***

M. MAETERLINCK. — Lors de mon dernier voyage en Italie, j'ai pu, grâce à l'obligeance de mon savant collègue M. Brizio, conservateur du musée de Bologne, étudier dans son cabinet les terres cuites étrusques si intéressantes qu'il vient de découvrir dans les fouilles faites sur ses indications à *Civita Alba* près de *Sasso Ferrato*.

Elles se composent de deux groupes distincts représentant l'un : Ariane dormant dans l'île de Naxos et découverte par des Satyres; l'autre : des guerriers gaulois dépouillant le Temple de Delphes et repoussés par les Divinités (Apollon, Diane et Minerve).

Nous ne nous occuperons pas cette fois du premier groupe, mais bien du second, dont les figures ont une véritable importance archéologique et historique.

Les deux groupes faisant frise proviennent d'un petit temple qui doit remonter à une époque antérieure à l'occupation du territoire de *Senegallia* par les Romains, c'est-à-dire antérieurement à 295 ans avant notre ère.

*Civiltà Alba* confinait d'une part avec l'*Agro sentinate*, de l'autre avec *Montefortino* qui, à partir du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'occupation romaine, fut toujours habité par des Gaulois. Ces barbares furent donc très bien connus par le sculpteur étrusque, qui, ayant les modèles devant les yeux, put en faire de véritables portraits d'après nature. Caractère, type, costume tout a été fidèlement reproduit. De là l'impression de vérité saisissante qui se dégage de ces statues si différentes de celles représentant des Gaulois de l'école grecque de Pergame, que l'on trouve figurés plus tard sur les monuments de l'époque romaine.

M. Brizio a retrouvé toutes ces figures, qui mesurent environ 0,80 centimètres de haut, brisées en fragments nombreux et a réussi jusqu'ici à en reconstituer cinq. Des caisses renfermant quantité d'autres débris attendent leur tour et viendront compléter l'importance de sa belle découverte, grâce à laquelle nous possédons la représentation la plus ancienne connue de guerriers gaulois. Cette découverte n'étant pas encore signalée au monde savant, je crois pouvoir en faire ici une courte description.

Le premier guerrier représente un chef venu au combat monté sur un char de guerre, selon l'usage gaulois. Le char est très simple, les chevaux sont ornés de disques ou de pha-

lères sur le front et de grands pectoraux. Ils courent avec vélocité, renversant un guerrier gaulois reconnaissable à son bouclier rectangulaire garni de l'*umbo*. Le chef se tient debout sur son char, ses longs cheveux flottent au vent, son front froncé de deux plis profonds, ses yeux enfoncés aux pupilles dilatées, lui donnent une expression brutale et cruelle. Le bouclier n'a pas été retrouvé, quant au costume, il se compose d'une tunique descendant jusqu'aux genoux, serrée par une ceinture et laissant voir la moitié du torse de l'homme qui semble dans la maturité de l'âge. Il fuit en tournant la tête en arrière. Le Gaulois tombé donne l'impression du désordre dans la fuite.

Le deuxième Gaulois, dont j'ai pu obtenir une photo-

graphie que vous avez devant les yeux, est également

représenté fuyant. De son bras gauche levé, il tient le bouclier gaulois rectangulaire orné de l'*umbo*, il est couvert d'une tunique formée sur la poitrine et ceint d'une corde. La tête est très caractéristique et montre que la calvitie n'est pas un phénomène moderne; sur la nuque les cheveux descendent avec assez d'abondance. Le front chauve est fendu de deux rides profondes. Les yeux offrent des pupilles fortement dilatées, qui leur donnent une expression d'effroi; sa lèvre est ornée d'une forte moustache et l'ensemble de la physionomie présente certains caractères de notre population. L'objet rond décoré qui se trouve placé adroitement dans le bas pour masquer l'ouverture entre les jambes, est une patère dérobée au temple.

Le troisième est représenté tombé sur un genou, la jambe gauche manque, le bras gauche supporte le bouclier quadrangulaire avec l'ornement gaulois. Le bras droit brandit une épée dont il semble menacer les dieux. Ses flancs sont ceints d'une corde et son manteau flotte sur son épaule. Il tourne la tête à gauche. Le nez est aquilin et les yeux ont une expression de fureur.

Au quatrième manque la tête, mais son originalité est marquée par un collier qui orne son cou. Il est complètement nu et a les flancs ceints d'une corde. On sait que, d'après Diodore, les Gaulois les plus courageux se dépouillaient de tout vêtement, sauf la ceinture, pour combattre plus aisément. J'ai pu remarquer au musée de Venise un guerrier gaulois nu, une corde ceignant aussi les reins. C'est l'œuvre d'un artiste romain, ce qui prouve que cet usage s'est continué et était bien dans leurs mœurs. Ici le Gaulois est représenté tombé sur le genou droit, levant le bras gauche vers le ciel pour se protéger à l'aide de son écu. Entre les jambes on remarque une patère avec l'ombilic.

Tout autre, le cinquième a endossé une tunique en peau de mouton, comme en use encore les pâtres italiens; il ne porte pas d'armes, mais court à grande enjambées en tournant la tête à gauche. Il tient dans ses bras un grand



vase de forme classique, une espèce d'amphore qu'il vient de dérober. Son type et son expression ne peuvent laisser aucun doute sur sa nationalité. Ses longs cheveux forment une touffe sur le front froncé, son nez aquilin fait songer à l'oiseau de proie. Il a de grandes moustaches et la barbe divisée en deux.

Des dieux vainqueurs on n'a reconstitué jusqu'ici qu'une seule figure; je n'en donnerai pas la description, mais je dois faire remarquer qu'ici aussi l'artiste a prouvé qu'il était excellent observateur, car on reconnaît aisément dans cette divinité un travail fait d'après un modèle grec. Le costume et les cothurnes des pieds rappellent la plastique grecque et notamment la statue d'Artemide représentée sur le grand autel de Pergame.

Quant au sujet, il a son importance, car le sac du temple de Delphes, empêché par les dieux, dont la tradition nous a été conservée par Pausanias et Diodore de Sicile, et que les auteurs les plus modernes nient, ne se trouve représenté sur aucun monument de l'époque romaine en Italie.

Les seules représentations existantes du sujet se trouvent : l'une, peinte au fond d'une tasse capcuane; l'autre, en relief sur une urne étrusque exposée au musée de Florence.

M. le PRÉSIDENT. — J'adresse, au nom de la Section, tous nos remerciements à l'auteur de cette intéressante communication (*Applaudissements*). Les documents figurés représentant des Gaulois sont d'une haute importance, car ils permettent de déterminer le type ethnique auquel il faut les rattacher. Au point de vue historique, tout ce que l'on a dit de la race gauloise est des plus sujets à caution; on a employé le mot *gaulois* pour désigner des éléments absolument contradictoires suivant que l'on s'est placé sur le terrain de la linguistique ou sur celui de l'ethnologie. La langue

gauloise paraît avoir été une langue préaryenne; c'était la langue parlée par les autochtones brachycéphales, bruns, petits de taille dont j'ai parlé tantôt. Mais les Gaulois eux-mêmes, ou du moins ceux que l'on désigne historiquement sous ce titre, que sont-ils? Il est certain que ceux qui sont représentés à Sasso-Ferrato paraissent plutôt des Germains, donc des Aryens, et non des Pré-Germains. Et cependant il n'est pas douteux que la majorité des populations que les Romains ont trouvées dans la Gaule proprement dite étaient bien de la race que Broca a appelée celtique et, qu'avec M. le Dr Houzé, j'appelle pré-germanique. Comment expliquer la soi-disant erreur dans laquelle auraient versé des observateurs aussi perspicaces que les Romains? Voici l'explication que je me suis donnée à moi-même; je la laisse à votre appréciation : Les chefs romains, César entr'autres, n'étaient en relation qu'avec les chefs des Gaulois; la vile multitude était chose négligeable pour les orgueilleux vainqueurs. Or, ces chefs des Gaulois étaient de race germanique et faisaient partie des descendants directs des tribus aryennes qui avaient envahi la Gaule et subjugué les autochtones bruns, petits et brachycéphales, auxquels ils avaient imposé, comme je l'ai dit, leur langue, leurs mœurs et leurs croyances.

En présence de l'intérêt que présente la photographie de M. Maeterlinck, je proposerai à la Section de demander au Bureau du Congrès de la reproduire dans le compte-rendu.

Cette proposition est adoptée.

M. V. TAHON. — Je trouve une ressemblance frappante entre cette photographie et la statue élevée à Vercingetrix.

M. le PRÉSIDENT. — Nous levons la séance en fixant celle de demain à 9 1/2 heures précises.

La séance est levée à 11 heures.

## *Séance du Mardi 9 Août*

La séance est ouverte à 9 1/2 heures sous la présidence de M. le baron de Loë. M. Comhaire, secrétaire, et M. Gillès de Pélichy, rapporteur, prennent place au bureau.

Signent la liste de présence : MM. Fourdrignier, comte de Hauteclocque, G. Cumont, vicomte Desmaisières, Poils, abbé Croquet, Eeckman, Flebus, Wielant, E. Pâques, Doutriaux, Sturme, Dr Van Cauwenberghe, Maeterlinck, Wilmotte, Sibenaler, Goetghebuer, Leman, Bouton, Dr Jorissenne, Rutten, Meillassoux, Huybrigts, chanoine Van Caster, Damoiseaux, MM<sup>mes</sup> Poulain, Matthieu, du Pierreux, Damoiseaux, Vanden Bosch, M<sup>lle</sup> Poulain.

M. le PRÉSIDENT. — Un télégramme vient de nous parvenir de la part de M. Van Overloop pour nous dire ses regrets de ne pouvoir participer à nos travaux. Ces regrets seront partagés par toute la Section. Je donne la parole à M. Huybrigts.

M. HUYBRIGTS présente une étude comparative des sépultures et du mobilier des sépultures de la Tongrie pendant l'occupation romaine et franque. Il rappelle ses communications faites aux Congrès de Gand et de Malines (1) et établit que cette région a été occupée par les Romains et par les Francs, ainsi que le constate les sépultures de ces peuples, qu'il a fouillées.

Cette question étant portée à l'ordre du jour de cette séance et cet ordre du jour ayant été affiché à la porte de ce local, j'étais en droit d'espérer de rencontrer ici mes contradicteurs de l'année dernière. Je prie M. le Président de faire acter mon désappointement en ce qui concerne

---

(1) *Annales de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, t. xi, 2<sup>e</sup> partie, pp. 64 et ss. et t. xii, pp. 268 et 272.

l'absence de MM. Van Bastelaer et Hublard que j'ai cependant rencontrés à Enghien.

L'orateur donne connaissance de la discussion qui a eu lieu à Malines, puis fait la description d'une sépulture franque, trouvée à Tongres, le 19 Décembre 1896.

M. Stroobant, le zélé Secrétaire général du Congrès de Malines, m'a fait connaître la vive opposition qui s'est manifestée dans la Section au sujet de la publication de mon mémoire.

Cette opposition est inexplicable car elle n'était basée sur aucune bonne raison.

Les objets en jayet, de l'époque romaine et franque, sont extrêmement rares, bien peu de musées en possèdent des échantillons importants, aussi, il n'est pas étonnant que peu de membres de la 1<sup>re</sup> Section à Malines aient eu l'occasion de les étudier; mais, s'il faut toujours présenter aux Congrès des choses connues, l'étude de l'archéologie serait bien peu intéressante et même peu encourageante.

L'étude de l'archéologie préhistorique résulte de fouilles, c'est là, surtout, que le nouveau, l'inconnu est le plus intéressant et encourage celui qui ne craint pas de s'exposer en fouillant.

Au Congrès de Malines, M. Hublard dit qu'il ne partage pas l'opinion de M. Huybrigts, lorsque celui-ci prétend que les deux objets présentés sont de fabrication franque, qu'il ne peut les considérer comme un produit de l'art franc, parce qu'ils ne possèdent pas les caractères propres à cet art et qu'il constate que les motifs de leur ornementation ne rappellent pas du tout le style franc tel qu'il le connaît par le mobilier du Hainaut et de la province de Namur.

Ce langage ne prouve absolument rien.

M. Van Bastelaer était tellement convaincu de la modernité du bâton qu'il a demandé la suppression de la communication.

Il a même voulu empêcher la lecture de mon mémoire.

Il est vrai de dire qu'il n'a appuyé sa conviction sur aucune preuve raisonnable.

M. le baron Gillès de Pélichy a dit que dix hommes s'étaient précipités dans la fosse, que des éboulements ont pu se produire de manière à faire tomber les terres supérieures dans la sépulture.

Cette circonstance n'a pu se présenter en effet : la terre supérieure noire étant enlevée depuis longtemps, quand la sépulture a été trouvée, il ne restait qu'une faible couche de sable blanc au-dessus de la tombe, d'ailleurs il ne s'agissait pas d'une fosse, mais de travaux de déblai d'un chemin de fer; dix hommes étaient présents, mais ils n'ont pu produire un éboulement, la plate-forme étant établie sur plus de 20 mètres de largeur, et c'est à 0,40 centimètres plus bas que j'avais calculé d'avance qu'existait l'emplacement de la tombe qui a été enlevée en ma présence; quatre hommes m'ont aidé à faire l'enlèvement.

Le bâton, sans la tête, a été trouvé le 19 Décembre 1896, à 10 heures 15 minutes, et le bouton, formant la tête, a été découvert, après de longues recherches, vers midi.

Voici la constatation des ouvriers, car j'annexe des attestations analogues à toutes mes trouvailles.

J'ai reçu aussi des lettres d'un membre où il est dit textuellement que l'objet en jayet date de 1840, alors que ce membre n'a probablement jamais eu l'occasion, non-seulement d'étudier le jayet antique, mais d'en voir le moindre échantillon; même, je défie ce membre de m'indiquer un musée où il en existe ou de produire un objet en jayet antique ou moderne analogue à mon bâton. Je

dirai à ce membre, qu'après le dernier ou le plus mauvais des arguments vient son affirmation à laquelle il ne sait appliquer aucun semblant de preuve.

Si ce bâton est si « *abominablement moderne* », suivant l'expression usitée dans l'article du *Soir* du 19 Février 1897, quel est celui qui en a vu de pareils, où les fabrique-t-on ? où les vend-on ? et quel est leur usage ?

Aussi je demande à mes contradicteurs au Congrès de Malines, connaissent-ils les objets en jayet du Bas-Empire et de l'époque franque ? connaissent-ils les localités où des objets en jayet modernes, analogues à mon bâton, ont été trouvés ou fabriqués ?

Eh bien, s'ils n'ont pu en indiquer de modernes au bout d'une année de recherches, il en existe cependant d'anciens en France et à Cologne.

Vers 1892 on a trouvé dans le sud de la France 5 bracelets antiques en jayet, en 1892 on a exhumé un manche de couteau en jayet dans un des tumuli de Tirlemont.

La découverte faite en France avait éveillé mon attention parce que je venais à cette époque de mettre au jour un bracelet dans une sépulture franque à 4 mètres de profondeur.

Ce bracelet le voici.

Je dis maintenant que le bâton est antérieur au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère et voici un avis autrement important :

« Le 19 Février M. C. Aldenhoven, directeur du Musée Wallraf Richartz à Cologne, m'écrit qu'une sépulture trouvée en 1890 à Cologne a fourni un bâton exactement d'égale longueur et épaisseur, à section octogone et d'un travail absolument analogue à celui trouvé à Tongres. En effet un ornement placé précisément au milieu de chacun des 2 bâtons sépare la partie supérieure de la partie inférieure les 2 parties du même bâton ayant des destinations diffé-

rentes. Celle du haut, devant être vue, est plus ornée que celle qui est destinée à être tenue en main et dont les faces et les arêtes sont lisses ».

Le bâton de Cologne faisait partie d'une trouvaille importante déterrée à 3 mètres de profondeur au Molkstrasse à Cologne, avec de beaux objets des premiers siècles, notamment des vases noirs en terre, des vases en bronze et en verre.

M. le Directeur de ce musée, par lettre du 19 Février 1898, affirme que tous les objets de la trouvaille de Tongres, sont de l'époque romaine.

Voici le texte en allemand de cette lettre qui se termine ainsi :

« Die Gläser und Thongefässe die mit Ihren Stab zusammen gefunden sind, sind ja auch alle römisch ».

M. Aldenhoven conclut ainsi à la suite d'un échange de reproductions :

Nous croyons que le jayet a été peu utilisé à l'époque romaine; bien peu de musées en possèdent, je crois même qu'on n'en a jamais trouvé dans des sépultures du Haut-Empire et seulement quelques menus objets dans celles du Bas-Empire, tandis que les sépultures franques nous ont fourni divers échantillons importants.

La partie inférieure de mon bâton constitue un ornement à 8 faces triangulaires, 2 faces forment des carrés parfaits et 3 autres des losanges.

Voici une épingle en ivoire de l'époque franque, la tête présente exactement 8 faces triangulaires, 2 autres forment des carrés parfaits et 3 des losanges et ces ornements, ainsi que les ornements triangulés des peignes en ivoire, ne sont-ce pas les caractères des ornements de l'époque franque ?

Un ornement est commun aux 2 bâtons, c'est la rondelle à gorge qui relie la tête au corps et cette rondelle orne également la fibule franque en argent que voici. Quant à la tête, en forme de cône de pin, de la fibule franque, elle est de même forme que la tête du bâton de Cologne.

Notons que la plupart des sépultures franques, trouvées à l'emplacement des deux anciens cimetières des environs de Tongres, datent du V<sup>me</sup> siècle; en effet, c'est après la destruction de la Tongrie par les Vandales (408) que les Francs sont venus occuper le pays et les fortifications abandonnées de Tongres et c'est de cette époque que datent presque toutes les sépultures franques que nous avons rencontrées.

L'antiquité d'un autre objet a été critiquée, celle de l'anse gravée d'un petit coffre trouvée à l'intérieur du cercueil et portant la marque d'un coup de bêche. L'ornement inférieur représente une feuille d'achante largement ouverte, gravée dans le bronze, les extrémités sont formées des bords de deux autres feuilles d'achante.

Évidemment, il y a une certaine ressemblance, une certaine parenté, dirais-je, entre les ornements de l'époque franque et ceux des deux ou trois derniers siècles, car il ne faut pas oublier que les Français descendent des Francs de la Tongrie et que l'art des Français du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, n'est que l'épanouissement de l'art des Francs qui ont occupé la Tongrie avant leur émigration vers le sud, l'épanouissement d'un art déjà fin et délicat que l'on semble ne pas connaître assez.

Au musée de Namur, les objets de nombreuses vitrines prouvent que les travaux des Francs de ce pays équivalaient à ceux des Romains.

Arrivons aux constatations fournies par les analyses :







L'analyse de l'anse faite par M. de Koninck, professeur à l'Université de Liège, a donné le résultat suivant :

Cuivre,	70	à	75	p.	‰.
Zinc,	20	à	23	"	"
Étain,	1	à	2	"	"
Plomb,	1/2	à	1	"	"
Fer,	traces.				

De cette analyse il résulte que l'anse est formée d'une composition de matière identique à celle de tous les bronzes romains ou objets en laiton des cinq premiers siècles de notre ère, en effet, MM. Laminne et de Girardot, qui se sont occupés de ces questions, ont trouvé pour des bronzes romains :

Cuivre,	80,561	p.	‰.
Zinc,	18,427	"	"
Fer,	0,910	"	"
Plomb,	0,075	"	"
Perte	0,027	"	"
<hr/>			
	100	"	"

Le mors de cheval, trouvé à côté du squelette du cheval, a aussi été soumis à l'analyse par le chimiste M. Fr. Schoofs, au laboratoire de l'Université de Liège, il a donné :

Cuivre,	62,22	p.	‰.
Zinc,	32,18	"	"

Puis : traces de fer, plomb et étain.

Ce mors est donc fabriqué avec du bronze *analogue* à celui de l'anse du coffre.

MM. CUMONT, POILS, baron DE LOË, FOURDRIGNIER, MAETERLINCK, baron GILLÈS DE PÉLICHY présentent des observations sur les conclusions du travail de M. Huybrigts.

*Cette partie du procès-verbal n'a pas été remise par M. Comhaire.*

M. HUYBRIGTS fait en détail l'exposé de la découverte faite par lui, en Mai dernier, d'une sépulture romaine et d'un dépôt funéraire, trouvés en fouillant trois tombes à Herne-Saint-Hubert. Dans la tombe du milieu était un dépôt très-important qui doit avoir appartenu à un peintre; en effet, ce dépôt était formé d'un grand nombre (150 environ) de briquettes de couleurs variées, de nombreux godets en bronze contenant encore des couleurs, de compas, de bâtons, de pinceaux, de plaques en plomb avec enduit pour le dessin, de tabellae en marbre, de stylets, d'un siège, pliant en X ou *sella castrensis* en fer avec bustes de génie en bronze, de chandeliers plats et de chandeliers à trépieds en bronze, ornés de têtes de lions. Les renseignements au sujet de ces fouilles sont écoutés avec d'autant plus d'intérêt, que l'orateur exhibe une nombreuse série d'objets recueillis par lui dans ces fouilles.

### *Séance du Mercredi 10 Août*

La séance s'ouvre à 9 heures, sous la présidence de M. V. Jacques, M. le baron Gillès de Pélichy, rapporteur et M. Ch.-J. Comhaire, secrétaire, prennent place au bureau.

Signent la liste de présence : MM. de Raadt, Bouton, D. Van Bastelaer, comte A. de Limburg-Stirum, H. Le Bon, Poils, Huybrigts, Pâques, Hankar, abbé Croquet, A. Flebus, chevalier Soenens, Van Zuylen, N. de Pauw, Hans Hildebrand, L. Maeterlinck, Dr Faidherbe, Leman, comte de Ghel-  
linck d'Elseghem, Fourdrignier, Donnet, Président De Cordes, vicomte Desmaisières, M<sup>mes</sup> de Pauw, Vanden Bosch, M<sup>lle</sup> Vanden Bosch.

M. FOURDRIGNIER traite la question XI : *Comment sont ornementés les vases de terre? y a-t-on remarqué une forme typique? des traces de peinture?*

A l'appui de son exposé, il met sous les yeux de la Section une série intéressante de photographies de vases et de bronzes.

M. le baron GILLÈS DE PÉLICHY fait connaître qu'il a poursuivi l'exploration du cimetière gallo-romain et franc d'Emelghem. Comme les fouilles doivent être continuées, il se réserve de donner après leur achèvement un rapport complet.

M. HILDEBRAND présente quelques remarques sur les trouvailles faites par M. le baron Gillès de Pélichy et établit de curieux et instructifs points de comparaison avec les objets trouvés en Scandinavie (*Voir ci-dessus*, pp. 130-131).

M. le PRÉSIDENT. — Je suis invité à transmettre à la Section une proposition émanant du Cercle archéologique d'Enghien et demandant qu'un diplôme de mérite soit décerné à M. A. Bernier, instituteur communal à Hoves, qui, le premier, explora avec succès les stations néolithiques de ces contrées et propagea le goût des études préhistoriques par la parole et par le livre.

Vous avez pu voir, Mesdames et Messieurs, l'exposition pleine d'intérêt que M. Bernier a faite de ses trouvailles. Elles ont d'autant plus de valeur que les documents préhistoriques de la région d'Enghien étaient peu nombreux; M. Bernier a pris soin d'indiquer exactement l'emplacement de ses trouvailles et permet par là de les utiliser fructueusement. Son exemple mérite d'être signalé et encouragé.

M. VAN BASTELAER. — A mon avis, beaucoup d'archéologues se trouvent dans le cas de M. Bernier et pourraient prétendre à une récompense. La proposition qui nous est soumise devrait être renvoyée à l'examen d'une commission; celle-ci aurait à traiter la question de principe. Convient-il en effet que la Fédération entre dans cette voie et accorde des récompenses honorifiques? C'est un point très complexe et je me demande si nos statuts nous autorisent à semblable innovation. Je crois qu'il serait absolument nécessaire de suivre la procédure prescrite pour la révision des statuts et de déposer aujourd'hui une proposition signée par vingt membres. Le Congrès prochain l'examinera.

M. MATTHIEU. — La motion d'ajournement présentée par M. Van Bastelaer ne me paraît nullement imposée par nos statuts. Le second alinéa de l'article I ne dit-il pas que le but de la Fédération est de rechercher les meilleures méthodes à suivre dans les études archéologiques et historiques, d'imprimer plus d'unité à ces études, d'intéresser la généralité aux recherches locales et de vulgariser les résultats acquis? La proposition qui nous est faite de décerner une distinction honorifique à un homme qui fut un chercheur, un vulgarisateur de l'archéologie préhistorique dans une région où, avant son arrivée, cette science était méconnue, dédaignée même, ne tend-elle pas à la réalisation du but proposé à nos efforts? Je ne rencontre dans nos statuts aucun article qui permet ou interdit l'octroi de récompenses; les fondateurs de notre Fédération ont tenu, d'ailleurs, à ce qu'un grand esprit de liberté et d'initiative soit laissé aux Sociétés appelées successivement à la diriger; ils ont abandonné complètement au Comité d'organisation du Congrès la tâche de publier le compte-rendu et cela aux risques d'admettre dans les *Annales* des communications de peu de valeur. Si une telle latitude est accordée au Bureau de la Fédération, il me paraît incontestable que l'assemblée générale a le droit de donner un témoignage public d'encouragement à un homme qui, dans une sphère modeste, travaille à réaliser l'un de nos buts. Que d'autres que M. Bernier puissent prétendre à une récompense analogue, je suis loin de le contester. M. Van Bastelaer estime-t-il qu'il serait avantageux de généraliser la mesure et d'imiter la Société française d'archéologie qui, chaque année, décerne des médailles aux travaux d'histoire et d'archéologie les plus méritants? Qu'il veuille bien nous soumettre une proposition. Ce ne sera pas cependant un motif d'ajourner l'examen de la motion formulée par M. le Président. Le Congrès fera œuvre utile en accordant à M. Bernier un diplôme de mérite; il récompensera un investigateur laborieux qui a fait beaucoup pour répandre dans les environs d'Enghien les notions de l'archéologie préhistorique, en même temps il stimulera le zèle d'autres personnes; en montrant que les recherches de M. Bernier sont appréciées, il lui suscitera des imitateurs.

M. VAN BASTELAER insiste sur la nécessité de renvoyer la proposition à une commission spéciale.

M. le PRÉSIDENT ne partage pas l'avis de M. Van Bastelaer quant à l'ajournement de la décision jusqu'au prochain Congrès. Nous avons vu le résultat des investigations de M. Bernier, nous savons combien ingrate a été la tâche qu'il a réalisée avec intelligence et nous vous proposons d'adopter le vœu tel qu'il a été formulé, sur l'initiative du Cercle archéologique d'Enghien, et de le soumettre à l'assemblée générale qui statuera.

Cette proposition est adoptée.

M. VAN BASTELAER. — Je demanderai à la Section de vouloir bien émettre le vœu que les rapports sur les questions à traiter soient imprimés et distribués avant le Congrès de façon que les discussions puissent avoir une base sérieuse. Il n'est guère possible, en effet, d'examiner utilement une question scientifique sur la simple audition d'un mémoire. Nous aurions tout avantage à étudier posément quelques jours avant l'ouverture du Congrès les questions mises à l'ordre du jour et, de cette façon, nous pourrions avoir des solutions bien mûries. C'est la pratique que j'ai introduite au Congrès de Charleroi et qui a donné de bons résultats.

M. MATTHIEU. — Exiger de ceux qui formulent des questions dans nos Congrès un rapport préalable, c'est aller fort loin. Incontestablement cette règle serait utile et avantageuse, mais en pratique elle est d'une réalisation difficile et compliquerait la rédaction du questionnaire. Aussi, l'exemple donné par la Société de Charleroi n'a été suivi que très exceptionnellement. Les organisateurs du Congrès de Gand ont renoncé à l'appliquer et se sont contentés de réclamer aux auteurs des questions un résumé et les conclusions de leur étude. Le système préconisé par M. Van Bastelaer aurait pour résultat de réduire le questionnaire au point de priver nos Sections d'un ordre du jour suffisant; il obligerait en outre le Comité organisateur du Congrès

à imprimer des rapports d'une valeur scientifique presque nulle, car nos statuts ne lui donnent pas le droit de les écarter.

M. VAN BASTELAER. — Avec de l'insistance, on peut arriver à réunir un nombre de rapports suffisants pour les travaux d'un Congrès. Les collègues qui posent des questions avec le désir de les voir aboutir, n'hésiteront pas à envoyer un rapport. Les autres qui n'ont pu mûrir leurs idées y renonceront et la question ne sera pas posée. Où sera le mal, puisqu'elle ne pourra être traitée sérieusement ?

M. MATTHIEU. — L'expérience des Congrès précédents permet de constater que des questions nouvelles sont introduites sans même avoir été inscrites au questionnaire. On aura toujours peine à imposer la remise d'un rapport préalable.

M. le PRÉSIDENT. — Il y a toujours avantage à demander ces rapports. Je mets aux voix le vœu proposé par M. Van Bastelaer.

Ce vœu est adopté.

M. le PRÉSIDENT. — Nous terminons les travaux de notre Section, bien qu'il ne nous ait pas été possible d'aborder l'examen de toutes les questions posées. On pourra les examiner l'an prochain.

La séance est levée à 11 heures.





## 2<sup>me</sup> SECTION : HISTOIRE

---

### *Séance du Lundi 8 Août*

La séance est ouverte à 8 1/2 heures, sous la présidence de M. Hildebrand, délégué du Gouvernement suédois, Président; M. L. Stroobant remplit les fonctions de secrétaire.

Preennent également place au bureau : MM. Th. de Raadt, rapporteur, et Wins, secrétaire.

Signent en outre la liste de présence : MM. Pourcelet-Liénart, Kaisin, J. De Ponthière, J. Warichez, E. Van Cauwenberghs, comte A. d'Auxy de Launois, Dr Jorissenne, C. Schöffers, Eeckman, comte G. de Hauteclouque, R. Lazoore, L. Maeterlinck, chevalier Soenens, A. de Cannart d'Hamale, E. Matthieu, E. Dieupart, Ch.-J. Comhaire, A. Flebus, A. Favier, Ch. Leman, comte A. Le Grelle, Fernand Donnet, L. de Cannart d'Hamale, Berger, Daimeries, Louis Paris, Fernand Hanon de Louvet, Paul Bergmans, chevalier de Wouters de Bouchout, V. Bouton, A. Demeuldre, Edg. de Marneffe, Lievevrouw - Coopmans, Gérard, Clément Lyon, Lesneucq, M<sup>me</sup> Demeuldre.

M. H. HILDEBRAND, Président, donne lecture de la première question mise à l'ordre du jour :

I. — *La rédaction de glossaires toponymiques a été préconisée au Congrès de Namur; signaler les localités qui ont fait l'objet de travaux de ce genre?*

M. A. Arnould a transmis un travail dont il est l'auteur, intitulé : *Les noms de lieux de la commune de Boussu-les-Walcourt. Essai de glossaire étymologique*; il a été publié dans les documents et rapports de la Société archéologique de Charleroi, t. XIX.

M. LAZOORE. — Dans le même ordre d'idées, je signalerai le mémoire publié dans le t. V des Annales du Cercle archéologique d'Enghien, par MM. C. Dujardin et J. Croquet : *Glossaire toponymique de la ville de Braine-le-Comte*.

M. le PRÉSIDENT ouvre les débats sur la deuxième question :

II. — *Les dénominations toponymiques ne marquent-elles pas des modifications dans la démarcation linguistique entre les langues flamande et française?*

M. LAZOORE. — Dans son étude, pleine d'érudition : *La frontière linguistique de la Belgique*, M. Godefroid Kurth a parcouru la Belgique entière, en marquant avec une scrupuleuse attention la véritable frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France.

« Il m'eut fallu, écrit-il <sup>(1)</sup>, pouvoir parcourir, l'une après l'autre, toutes les localités qui ont fait l'objet de mes recherches, et après avoir copié sur le cadastre communal le nom de leurs *lieux dits*, soumettre ces listes au contrôle d'habitants éclairés et anciens, qui eussent pu en

---

(1) *La Frontière linguistique*, t. I, p. 7.

comblent les lacunes, corriger les transcriptions vicieuses du cadastre, et interpréter tous les noms, qui ne s'expliquent que par l'idiome local ».

Le désir de M. Kurth n'a pu se réaliser complètement. De là, certaines lacunes, inévitables dans un ouvrage de ce genre. Quelques indications relatives au canton d'Enghien serviront à compléter l'étude du savant historien.

La démarcation linguistique entre les langues française et flamande a subi une légère modification aux environs d'Enghien. Plusieurs villages qui étaient entièrement flamands sont devenus français ou bien mixtes.

Un seul village, Saint-Pierre-Capelle, est resté entièrement flamand. La toponymie actuelle ne contient aucun élément roman, tout y est germanique. Nous y trouvons les hameaux de *Torre-Borre*, *Smeyersmerke*, *Raasbeek*, *Manhaag* ou *Manhore*, *Donkerstraat*, *Hand-Kerselaar*.

Parmi les villages mixtes, nous comptons Marcq et Petit-Enghien.

Il faudrait y joindre la ville d'Enghien, qui, étant flamande, mérite toujours les paroles de son ancien historien : « La bonne ville d'Enghien... est environnée de beaux et spacieux villages, parlans quasi tous avec les manans de la ville la langue flamengue <sup>(1)</sup> ».

Marcq est un village mixte, partagé en deux paroisses, dont : l'une, Marcq-centre, est flamande, l'autre, Labliau, est française.

Dans la partie flamande, nous avons les hameaux de *Cortembroeck*, *Te Winkel*, *Kamdriesch*, *Humbeck*, *De Rôo* et *Kruisken*. Nous trouvons les fermes et anciennes seigneu-

---

(1) COLINS, *Histoire d'Enghien*, p. 1.

ries de *Langherode*, *Harelt*, *Paimbroucq*, *Lorer*, *Grand Cortenberg* et *Petit Cortenberg*.

Dans la partie française, les hameaux de *L'abliau*, autrefois *Abeliau*, en flamand, *Abeelee*; *Lekkerny*, autrefois *Lecherni*, *Lecherii*; *Steenderbrugge*, *Quaestraat*, *Rocquemont*, *Breenbroucy*, le *Culot du Bois*, autrefois *Boscant*, et nous rapprochant de Bassilly : la *Muchette*, les fermes de *Ter-Municke*, *Terneppe* (*Ten Bossche*, 1684), *Ter Dick*; parmi les lieux dits, nous distinguons : *Boschcautere*, *Borrereldt*, *Te Haeghe*, *Decq*, *Delskensreldt*. Tous ces noms ne demandent aucune explication, étant germaniques. Ils prouvent à l'évidence qu'autrefois Marcq n'était pas un village mixte, mais flamand. La transformation, commencée à la révolution française, a été accentuée par la révolution de 1830, car, actuellement encore, les personnes d'un âge avancé se servent parfois de la langue flamande.

Petit-Enghien, en flamand : *Lettel-Edinghe* ou *Lettel-Inghene*, ne possède qu'un hameau flamand, *Coquiane*. Nous y trouvons la ferme du *Drij-Pikkel*. En 1680, il y avait la ferme *Te Roo* et le *XII Linden Cautere*.

Hoves a un caractère plus germanique, déjà le nom même l'indique; avant la révolution française, les sermons et instructions à l'église, se faisaient en flamand, ce que prouvent les registres conservés dans les archives communales. Actuellement, le village est entièrement français. Le flamand y a laissé des traces aux hameaux de *Horlebecq*, *Mairebois*, autrefois *'S Meyers-Bosch* (1609), *Raescauter*, qui devient *Rassoncourt*, maintenant la couture du *Grand-Rasoir*.

A Graty, qui est séparée d'Hoves depuis quelques années, nous avons le *Boscant*, et à Bassilly, la couture du *Varsbeek*.

De manière que nous pouvons tirer la conclusion suivante : à l'exception de Hoves et la partie de Marcq appe-

lée : *L'abliau*, la ligne de démarcation entre les deux langues dans le canton d'Enghien, a subi une variation très peu sensible.

M. H. HILDEBRAND, Président, remercie M. l'abbé Lazoore de son brillant exposé.

M. le doyen VAN CAUWENBERGHE et M. DE RAADT se livrent à un échange d'observations au sujet de la signification étymologique de *Raescouter*, cité par M. Lazoore. *Raes* viendrait de *Rodolphus* et non pas de *rasoir*.

M. LAZOORE. — Ce n'est pas douteux, *Couture du Grand Rasoir* ne peut pas étymologiquement se déduire de *Raescouter*, mais le langage du peuple a produit ce changement.

VI. — *Quelles étaient au moyen âge les bases de l'impôt et le mode de perception ?*

M. KAISIN. — Les deux principales impositions du moyen âge pour le peuple, étaient :

1<sup>o</sup>) Les cens seigneuriaux;

2<sup>o</sup>) Les tailles.

Les cens avaient une origine ancienne. Lorsque les Romains, vainqueurs, s'établirent en nos contrées, ils se déclarèrent maîtres de tous les bienfonds et imposaient à tous ceux qui voulaient se livrer à la culture, c'est-à-dire à peu près à tous les habitants, une imposition proportionnée à l'étendue cultivée.

C'est le *censum*, d'où dérivent les noms de cens (ferme), censier, de *cour censale*, division de la cour de justice. Les abbayes avaient leur *livre censier*, dans lequel on transcrivait leurs baux.

Lorsque les Francs s'emparèrent de notre pays, ils jouirent des droits des vaincus, après avoir donné à chacun de leurs soldats, une surface de douze bonniers *le manse*; ils autorisèrent le reste des habitants à cultiver une certaine étendue de terrain, en leur imposant le *censum* romain. Au fur et à mesure de l'augmentation de la

population, les seigneurs cédèrent le droit de cultiver de nouvelles bandes de terrain. Dans les actes de ventes, on trouve toujours cette clause : que l'acheteur, au-dessus du prix, doit payer « les cens seigneuriaux ». Cette redevance était reçue en présence de la Cour de justice, car alors, comme l'argent était rare, on payait ses redevances en nature; elles devaient être reconnues comme ayant la valeur voulue par les Cours de justice.

Mais, en-dehors du cens, les manants devaient contribuer aux paiements des dettes communales; à cet effet on imposait, au fur et à mesure des besoins, ce qu'on appelait *la taille*. Celle-ci consistait par exemple en un patard ou sou, au bonnier. Chacun était donc imposé proportionnellement selon sa fortune; pour certaines tailles, on a pris d'autres bases, comme « la faculté » de l'aisance. Quand on imposait une taille, chacun connaissait son compte, et on augmentait le nombre des tailles à payer, quand les besoins de la communauté demandaient une plus forte somme d'argent que la taille. Celle-ci n'était qu'une base.

VIII. — *Les historiens rapportent que ce fut au siège de la ville d'Enghien, de 1367, qu'on se servit pour la première fois, en Hainaut, de canons et de bombardes. Connaît-on des documents à ce sujet?*

M. POURCELET-LIÉNART. — Si on s'en rapporte aux récits du chevalier Pierre de Colins, l'un des plus anciens historiens de la seigneurie d'Enghien, et qui écrivait encore en 1643, le *siège* de la ville d'Enghien de 1367 ressemblerait fort à une légende.

A cette époque de l'an 1367, la seigneurie était possédée, dit de Colins, par le magnifique et magnanime seigneur Wautier, l'idole des Enghiennois; il occupait un rang distingué parmi les seigneurs de son temps.

Il avait à sa table quatre seigneurs bannerets, et à son service, six chevaliers et quatre écuyers.

Le duc Albert de Bavière gouvernait alors le comté de Hainaut pour son frère, retenu à La Haye.

Il jalousait la puissance de Wautier et il lui avait voué une haine implacable.

Il lui faisait grief de ce que son château d'Enghien ressemblait à un arsenal, tant les engins de guerre s'y trouvaient accumulés.

D'autres historiens rapportent que le seigneur Wautier avait poignardé un sergent de la Cour de Mons, venu à Enghien poser des actes en contravention aux franchises et privilèges concédés jadis au seigneur Wautier, par son ami le comte Jean d'Avesnes.

Poussé par la haine et la jalousie, Albert de Bavière se rendit un matin d'un jour de carême de l'année 1366 avec une certaine troupe armée, à la porte du château du seigneur d'Enghien.

Pour conserver au récit de l'historien de Colins, toute la saveur de l'époque, nous le laissons parler :

Ayant d'abord gagné le portier du château, le Duc Albert « entra en la chambre où reposoit le Seigneur, disant « qu'il luy venait donner le bonjour. Sur quoy, le Seigneur « s'éveillant en sursaut, luy répartit : Monseigneur, vous « estes le bien-venu, quel est votre plaisir? Habillés-vous, « dit le Duc Albert, il faut que vous veniés avec moy. « Le bon Seigneur, ne pensant à aucun mal, fut emmené, « et le Duc le fit suivre encor ce jour-là, jusqu'au « Quesnoy; et, à la première arrivée, le logea en prison ».

Cet acte arbitraire, empreint de lâcheté et de la plus noire félonie, souleva d'indignation tous les cœurs honnêtes.

Mais le duc, faisant fi de tous sentiments humains, n'en resta pas là, et malgré les vives remontrances du seigneur de Ligne, grand bailli du Hainaut, le brave et malheureux sire d'Enghien, victime d'un odieux guet-apens, fut extrait de prison et décapité sans aucune forme de procédure, sur la place publique du Quesnoy, le Jeudi de la semaine sainte de l'année 1366.

Cet acte de cruauté excita dans les comtés de Hainaut et de Flandre la plus profonde indignation.

Les cinq frères du seigneur Wautier crièrent vengeance.

Ils se réunirent en toute hâte au château féodal de la Folie à Ecaussinnes-d'Enghien (possédé aujourd'hui par M<sup>me</sup> la comtesse de Spangen et ses enfants).

On convint que la première chose à faire était de reconquérir le château d'Enghien, où le duc de Bavière avait laissé garnison.

Dans ce but, on eut recours à la ruse.

On expédia à Enghien douze aventuriers, résolus à vaincre ou à mourir; ils eurent pour mission d'aller deux à deux briber (mendier), dit de Colins, dans les diverses rues de la ville d'Enghien et, de là, se rendre cauteleusement ensemble à la basse-cour du château, supprimer le portier sur place et pénétrer dans le château.

Ce plan s'exécuta à la lettre sans rencontrer aucune résistance.

Le château fut repris en jetant le cri que les échos du moyen âge ont si souvent répété : *château gagné*.

Pendant ce hardi et soudain coup de main, le capitaine



de la garnison et ses soldats se promenaient tranquillement en-dehors de la forteresse.

A la première alerte, ils voulurent rentrer au château, mais, dit de Colins, les bourgeois de la ville qui tenaient pour leur seigneur Wautier, massacrèrent la garnison.

Le château, une fois reconquis, les choses n'en restèrent pas là.

Le sang versé sur la place publique du Quesnoy avait contristé trop profondément les nobles frères du malheureux Wautier, pour que la réparation ne fut pas à la hauteur du méfait.

Installés au château reconquis, les cinq frères implorèrent le secours du comte de Flandre et de la duchesse de Brabant.

La guerre fut déclarée au duc Albert, et la rencontre eut lieu *entre Enghien et Hores*.

Le duc Albert fut défait avec grandes pertes, et les frères du seigneur Wautier résolurent d'assiéger le duc Albert dans sa ville de Mons.

Mais le duc, se voyant perdu, implora son pardon.

Telle serait, d'après de Colins, la vérité historique.

Il se voit qu'il ne fut nullement question de *siège* en 1367.

M. F. LE SERGEANT DE MONNECOVE. — La question étant circonscrite au Hainaut, il faut rechercher d'abord si des faits de guerre se sont produits dans ce pays avant 1367, car la fabrication et l'usage de l'artillerie à feu sont antérieurs à cette date.

Sans qu'on puisse préciser sa première apparition en Europe, on a lieu de penser qu'elle remonte à la première

moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Elle consista d'abord en tubes de fer qui lançaient des balles de plomb nommées *plommées*, ou des traits appelés *carreaux*, et qui étaient placés sur un train à deux roues, et cette espèce de voiture s'appelait *Ribaudequin*.

S'il fallait en croire Froissart <sup>(1)</sup>, les habitants du Quesnoy se seraient défendus contre les Français, en 1340, avec des bombardes et des canons, mais Froissart, né en 1337, n'a écrit qu'après 1360, ce n'est donc pas un chroniqueur contemporain des faits qu'il relate, et il vaut mieux consulter les documents originaux.

Or, parmi les titres scellés de Clairambault <sup>(2)</sup>, on trouve une quittance datée du 8 Octobre 1339, par laquelle Hugues de Cardilhac reconnaît avoir reçu le prix de dix canons, dont cinq de fer et cinq de métal, qu'il a fabriqués pour la défense de Cambrai. On en trouve une autre, datée du 6 Décembre 1339, par laquelle Etienne Morel reconnaît avoir reçu le prix de la poudre qu'il a faite pour lesdits canons <sup>(3)</sup>.

Ces deux reçus sont mentionnés dans un compte de Galloys de la Balme, maître des arbalétriers du Roi, daté du 24 Janvier 1339, et concernant la défense de Cambrai, qui se trouve dans le volume 226 des pièces originales de la Bibliothèque nationale de France (pièce 27).

On voit dans les comptes de la ville de Bruges, pour l'année 1339, conservés aux archives de cette ville, qu'une vingtaine de pièces d'artillerie firent partie de l'expédition des Brugeois contre Saint-Omer, Cambrai, Tournai; c'étaient des *ribaudes* ou *ribaldekens*, les premiers canons de campagne qui aient été employés.

---

(1) *Chroniques*, édition BUCHON, p. 41.

(2) Volume 25, folio 1825.

(3) Volume 78, folio 6119.

Il est probable que les canons dont les Anglais se servirent à la bataille de Crécy, le 26 Août 1346, étaient du même type.

En Septembre 1346, la ville de Tournai, d'après une mention du registre dit de *cuir noir* conservé dans ses archives, fit essayer un canon appelé *Connoille*.

Le compte des baillis de Saint-Omer, pour l'année 1342, conservé aux archives de cette ville, fait mention de canonniers placés au château de Rihout pour la défense des fortifications et indique l'emploi de la poudre pour leurs canons qui se chargeaient par la culasse.

D'après l'annuaire administratif de Gand les *ribaudekins* étaient déjà très communs en Flandre en 1347 <sup>(1)</sup>.

M. Joseph Garnier, dans son important travail sur *l'artillerie des ducs de Bourgogne*, d'après les documents conservés aux archives de la Côte-d'Or, dit (*page 7*) que les canons apparaissent pour la première fois en 1368, au siège du château de Rochefort-sur-le-Doubs. Cette assertion ne peut être reçue qu'avec une grande réserve, en présence des constatations qui précèdent et desquelles on peut encore rapprocher un acte authentique de la république de Florence, daté du 11 Février 1325 (1326) et contenu dans le volume XXIII des *Riformagioni*, page 65, lequel parle de canons de métal; on peut en induire que l'Italie doit être considérée comme le pays où ces armes ont été employées pour la première fois en Europe. Quant à la France, c'est dans un reçu scellé et daté du 2 Juillet 1338, qu'on trouve la plus ancienne mention de l'artillerie moderne; ce document, qui figure dans la série des pièces originales de la Bibliothèque nationale, volume 2071, folio 200, est actuellement exposé dans la galerie mazarine, vitrine XVIII, N° 300.

---

(1) Voir l'intéressante notice insérée dans le *recueil militaire belge*, par M. le colonel Renard, t. XI, 12<sup>e</sup> livraison.

Ducange, au mot *Bombarda*, mentionne un passage des lois municipales de Malines, titre II, article XX, prohibant l'usage des bombardes à main ou couleuvrines dans l'intérieur de la ville, sauf dans les « gymnases des bombardiers »; mais je n'en veux tirer aucune conclusion, d'abord parce que je n'ai pas vu le document original et parce que j'ignore sa date, ensuite parce qu'on peut supposer qu'il ne s'agit pas d'armes à feu.

Les documents originaux où il est parlé de l'artillerie à poudre se multiplient sous le règne de Charles V, roi de France (1364 à 1380), et Froissart, notamment, fait souvent mention de *bombardes* et de *canons*.

Dans les divers textes que j'ai examinés et que je viens d'indiquer, je me suis attaché surtout aux points qui concernent notre région, et, en les groupant pour les apporter au Congrès d'Enghien, je n'ai eu d'autre pensée que celle de rapprocher quelques faits dont les historiens locaux sauront faire leur profit, pour élucider la question qui vous est soumise.

M. HILDEBRAND, président, signale sur l'origine des canons le travail remarquable de Essenwein : *Quellen zur geschichte der Feuerweffen*.

M. STROOBANT, secrétaire, dit avoir trouvé dans les comptes communaux de Malines des postes pour achat de canons aux fondeurs de cette ville, dès 1363.

M. V. BOUTON. — On a l'habitude de dire que l'on commença à se servir de la poudre pour faire sauter des portes de forteresses et des remparts, mais que les canons furent réservés pour les sièges. « Dans les batailles on les employait seulement pour effrayer les chevaux, pour *esbahir* comme à Crécy en 1346, à Scheut en 1356, à Roosebecke en 1382. On n'employait même souvent que la poudre pour faire du bruit, du feu, de la fumée... » D'un autre côté « les historiens rapportent que ce fut au siège de la ville

d'Enghien en 1367, qu'on se servit pour la première fois en Hainaut de canons et de bombardes ».

Je vous mets sous les yeux 1° le combat d'Enghien, sans canons, tiré d'un manuscrit de Froissart à Breslau; 2° le combat de Roosebeke où l'on voit des canons et même des mitrailleuses tiré du même manuscrit de Breslau, et 3° le même combat de Roosebeke tiré du célèbre et du plus beau des manuscrits de Froissart qu'on appelle le manuscrit de la Gruthuse presque contemporain du chroniqueur.

Permettez-moi de vous communiquer aussi la photographie du train d'artillerie d'un roy d'Angleterre Edouard III, ainsi que celle d'une arquebuse au siège de Paris à la même époque.

L'orateur fait circuler plusieurs photographies de mignatures qu'il signale.

V. — *La rivière que César dans ses Commentaires sur la guerre des Gaules appelle Sabis, est-elle bien la Sambre?*

M. EDGAR DE MARNEFFE. — César rapporte, dans ses Commentaires sur la guerre des Gaules, que ses légions défirent les Nerviens sur les bords d'une rivière qu'il appelle *Sabim*.

La question de savoir à quel endroit cette bataille fut livrée, a vivement piqué la curiosité des historiens, et provoqué de nombreuses dissertations.

D'aucuns, doutant de la leçon *Sabim*, pensent qu'il faut lire *Scaldim*, et placent le théâtre de l'évènement sur les bords de l'Escaut.

La plupart, acceptant la leçon *Sabim*, considèrent ce nom comme identique à celui de la Sambre, et croient avoir

retrouvé le champ de bataille près de cette rivière, les uns à Presle, les autres, avec plus de raison, à Hautmont.

Il n'y a pas de motif de douter de l'exactitude de la leçon *Sabim*, qui se trouve répétée deux fois dans César.

Mais il y a lieu de se demander si ce nom désigne bien la Sambre. C'est là une question qui aurait dû être examinée préalablement, et qui ne l'a jamais été. Cette interprétation a toujours été acceptée sans la moindre discussion.

La plus ancienne mention certaine de la Sambre remonte au IX<sup>e</sup> siècle; son nom, qui s'écrivait, à cette époque, *Samera*, figure dans le passage suivant, tiré d'un diplôme de Louis-le-Débonnaire, de l'an 840 :

“ Concessimus eidem fideli Ekkardo... quasdam res...  
“ que sunt site in pago Coniense super fluvium Samera;  
“ hoc est villas duas que vocantur Funderlo et Marcinas <sup>(1)</sup> ”.

C'est bien la Sambre qui est désignée dans ce texte par *Samera*, car les deux endroits qui s'y trouvent mentionnés, Pont-de-Loup et Marchiennes-au-Pont, sont situés sur cette rivière.

On pourrait objecter qu'il est possible que la leçon *Samera* ne soit pas exacte, et qu'il faille lire *Sambra*, en faisant remarquer qu'il y a dans ce diplôme un autre nom qui est mal lu : *Coniense* pour *Lomense*.

L'erreur *Coniense* pour *Lomense* s'explique facilement. La majuscule *L* se confond aisément avec la majuscule *C*; d'autre part, l'*i* n'étant pas ponctué, les trois jambages de l'*m* ont facilement pu être pris pour le groupe *ni*.

Mais la lecture d'un *e* pour un *b* dans *Samera*, n'est

---

(1) BORMANS et SCHOOLMEESTERS, *Cartulaire de St.-Lambert*, t. 1, p. 5.

pas vraisemblable. Ces deux lettres sont faites dans l'écriture diplomatique carlovingienne de façon à ne pouvoir être confondues. L'*e* y est petit; le *b*, au contraire, y est pourvu, comme le *d*, le *h* et l'*l*, d'une haste très-élevée.

On possède, d'ailleurs, du diplôme en question deux copies ne procédant pas l'une de l'autre <sup>(1)</sup>, et donnant toutes deux exactement la même leçon *Samera*.

Enfin, *Samera* est un composé qui ne présente rien d'anormal, puisqu'on en retrouve les éléments dans d'autres noms.

*Sam-*, qui doit être apparenté avec le celtique *semîno*, roseau, le haut-allemand *semiða*, qui a le même sens, et le moyen bas-allemand *seem*, *sêm*, *seym*, jonc, apparaît dans *Sam-arobriva*, *Sam-ion*, et ailleurs. Quant au groupe *era* formé, comme le montrent les graphies anciennes *wis-ar-aha*, *wis-ar-aa* et *wis-er-a*, du suffixe *ar* et de *a*, contraction de *aha*, qui signifie : eau, il sert de désinence à une foule de noms de rivières.

Au onzième siècle, *Samera* est devenu *Sambre*, en vertu de modifications absolument régulières. L'*e*, voyelle atone et brève précédant immédiatement la tonique, est tombée, et la rencontre de l'*m* et de l'*r* a provoqué le développement entre ces deux lettres d'un *b* euphonique. Le même phénomène s'observe ailleurs : *camera*, devient chambre; *numrus*, nombre.

Ce *b* purement euphonique, et par là même inorganique, n'a donc rien de commun avec celui de *Sabis*, qui est étymologique.

*Samera* et *Sabis* sont, par conséquent, deux noms absolument distincts, et le cours d'eau dont parle César, est un autre que la Sambre.

---

(1) L'une se trouve dans le *Liber chartarum eccl. Leodiensis*; l'autre repose aux archives de Châtelet. Cette dernière est beaucoup plus moderne, mais doit avoir été faite sur l'original. Voir *Bulletins de l'Académie royale*, 2<sup>e</sup> s., t. xv, pp. 466-471.

D'après les lois de la dérivation romane, le *b*, placé entre deux voyelles, se change fréquemment en *r* : *caballus* devient cheval; *faba*, fève; *Sabaudia*, Savoie.

*Sabis* peut donc régulièrement donner naissance à un dérivé *Saris*.

La désinence *is*, à l'acc. *im*, n'est vraisemblablement pas celle du nom tel qu'il était en usage dans la langue vulgaire; elle est, sans doute, due à une latinisation. Il n'y a donc pas lieu d'en tenir compte dans la dérivation. Mais, comme le *Scaldis* de César devient au moyen-âge *Scaldus* et *Scalda*, rien n'empêche que le dérivé de *Sabis* se présente à cette époque sous la forme *Sarus*.

Or, *Sarus* est précisément une des formes que revêt dans les écrits du moyen-âge le nom de la Selle. On trouve aussi, comme on va le voir, *Sare* et *Sera*.

C'est bien certainement ce cours d'eau qui est désigné par ces diverses dénominations, car les endroits qui, d'après les textes où elles figurent, sont situés sur ses bords, sont tous baignés par la Selle.

Voici ces textes :

In villa quæ dicitur Solemium (Solesmes), quæ est posita super fluvium *Sare*, in territorio Hainau <sup>(1)</sup>.

In Hainaco pago, super fluvium *Sera*, villas II Dulciaca (Douchy), atque Nyella (Noyelles-sur-Selle) <sup>(2)</sup>.

In Perrona (le Cateau) villa super *Sarum* fluvium <sup>(3)</sup>.

Quant à *Selle*, cette forme dérive nécessairement d'un diminutif intermédiaire *Sar-ila* ou *Sev-elle*, dans lequel le *r* a régulièrement disparu par syncope, tout comme dans *paro*, qui devient paon; *paror*, peur; *arunculus*, oncle.

---

(1) GHESQUIÈRE, *Acta SS. Belgii*, t. v, p. 144.

(2) Document de 963, DUVIVIER, *Le Hainaut ancien*, p. 346.

(3) *Gesta episcoporum Cameracensium*, dans PERTZ, *SS. VII*, p. 450. *Perrona* désigne ici le Cateau; c'est le nom ancien de cet endroit. Voir *Chronic. S. Andreae Castri Camerac.*, dans PERTZ, *SS. VII*, p. 527.



Il existe, d'ailleurs, d'autres exemples de noms de cours d'eau, appartenant aux contrées que baigne la Selle, auxquels l'addition d'un suffixe est venu ultérieurement donner une forme diminutive; ce sont : l'*Amia*, qui est devenu l'*Amiette*, et l'*Alea*, qui est devenu l'*Ailette* <sup>(1)</sup>.

Ouvrons maintenant les Commentaires de César, et voyons si le nom de *Sabis* peut convenablement se traduire par *Selle* dans le récit des faits à propos desquels il est fait mention de ce cours d'eau.

César, y est-il rapporté, ayant quitté le territoire des Ambiens, avait pénétré, avec ses légions, sur celui des Nerviens, qui était contigu <sup>(2)</sup>.

Il y marchait depuis trois jours lorsque, arrivé à 10,000 pas (15 kilom.) de la *Sabis*, il fut informé que les Nerviens, réunis aux Atrébates et aux Veromanduens, avaient pris position sur la rive opposée de cette rivière, *trans id flumen*.

On admet que la *civitas Cameracensis*, c'est-à-dire l'évêché de Cambrai, correspondait exactement au territoire occupé par les Nerviens. La ligne de démarcation qui séparait cette peuplade de celle des Ambiens, devait, par conséquent, se trouver aux environs de Bapaume.

De cette ville jusqu'à la Selle il y a, en ligne droite, environ 45 kilom. En défalquant les 15 kilom. qui séparaient de cette rivière l'endroit où César fut averti de la présence des Nerviens et de leurs alliés, il n'aurait fait, en trois jours, que 30 kilom., soit, en moyenne, 10 kilom. par jour.

C'étaient là des marches qui n'étaient rien moins que rapides; mais leur lenteur n'a rien d'invraisemblable, quand on considère les circonstances dans lesquelles, d'après César lui-même, elles devaient s'exécuter.

---

(1) KURTH, *La Frontière linguistique*, t. II, p. 98.

(2) Liv. II, chap. 15 et suiv.

On marchait dans l'ignorance de la position occupée par l'armée ennemie, puisqu'elle ne fut connue que lorsqu'on ne s'en trouvait plus éloigné que de 15 kilom.

La prudence commandait donc d'avancer lentement, de façon à prévenir toute surprise.

La disposition du terrain, d'autre part, entravait la marche des Romains. Ils avaient à se frayer un passage à travers un pays couvert de bois, où l'on avait pris soin de courber et d'entrelacer les arbustes de façon à former des haies épaisses, impénétrables aux regards.

Le chemin était si étroit et si difficile, que les légions se trouvaient forcées de marcher l'une à la file de l'autre, séparées par de longs intervalles qu'encombraient les bagages.

Ensuite, la façon dont s'exprime César, lorsqu'il dit : « Quum triduum iter fecisset, inveniebat ex captivis Sabim flumen ab castris suis non amplius millia passuum decem abesse », laisse entendre qu'il marchait dans une direction telle, qu'il se rapprochait de la *Sabis* à mesure qu'il avançait. Or, la direction qu'il suivait, étant bien certainement celle de l'ouest vers l'est, on conçoit qu'il s'agisse de la Selle bien mieux que de la Sambre, dans le passage cité. Car, la première de ces rivières coule du sud au nord, et l'autre dans une direction analogue à celle suivie par l'armée romaine, et l'on ne peut admettre, comme il faut le faire, si l'on considère Hautmont comme le lieu de la rencontre, que César ait marché parallèlement à la Sambre sur un espace de 30 kilom. environ, à une distance de 15 kilom. de cette rivière, sans se douter qu'il s'en trouvait si rapproché.

On ne voit, en outre, pas la raison que les Atrébates et les Véromanduens auraient pu avoir de s'éloigner de leurs pays, et de les abandonner au bon plaisir de l'ennemi, comme ils l'auraient fait, s'ils étaient allés se poster sur les rives de la Sambre, à Hautmont. Il est bien plus vraisemblable que l'endroit choisi par les trois peuplades alliées, pour y concentrer leurs forces, n'était qu'une position d'attente, suffisam-

ment rapprochée de chacun de leurs pays pour qu'il fût possible de se porter ensemble au secours de celui que l'ennemi menacerait d'envahir.

Or, en prenant position sur les bords de la Selle, ils étaient bien plus en état d'agir ainsi, qu'en allant camper sur les rives de la Sambre.

Examinons maintenant la configuration qu'avait, d'après les Commentaires, le terrain où fut livré le combat aux Nerviens, et voyons si elle ressemble à celle d'un endroit quelconque, situé sur les bords de la Selle.

Le camp des Romains se trouvait établi sur une colline qui s'abaissait en pente douce vers la *Sabis*. L'élévation de cette colline était cependant assez considérable pour qu'on pût qualifier ses flancs d'*altissimas ripas* <sup>(1)</sup>.

Sur le bord opposé, à une distance d'environ deux cents pas (300 mètres), s'élevait une autre colline, qui s'abaissait également en pente douce vers la rivière. C'était dans les bois dont elle était couronnée, que les Nerviens avaient pris position.

Le cours d'eau qui coulait entre ces collines, était parfaitement guéable; sa profondeur n'était que de trois pieds romains environ, et n'atteignait, par conséquent, pas un mètre. Il formait néanmoins une large nappe d'eau, car César l'appelle *latissimum flumen* <sup>(2)</sup>.

En jetant les yeux sur la carte de l'État-major français, on remarque qu'il y a sur le parcours de la Selle, entre le Cateau et Solesmes, des endroits qui répondent très exactement à cette description.

---

(1) . Liv. II, chap 27.

(2) Liv. II, chap. 27.

Sur les deux rives se dressent, les unes en face des autres, des collines dont les sommets atteignent une altitude d'une cinquantaine de mètres au-dessus du niveau de la rivière, et auxquelles convient, par conséquent, très bien la qualification d'*altissimas ripas*.

Leur descente ne peut être fort rapide, car, du point culminant jusqu'au bas, la distance est en moyenne d'un kilomètre. Elles ont donc aussi la pente douce dont parlent les Commentaires.

Du pied d'une colline au pied de celle qui se trouve en face, sur l'autre rive, la distance est bien encore approximativement celle indiquée par César, trois cents mètres environ.

Il va sans dire, enfin, que la Selle ne poursuit plus son cours, à l'heure présente, dans les mêmes conditions qu'au temps de la guerre des Gaules. Débordant de toute part de son lit, elle peut très bien avoir formé, à cette époque, dans le vallon qu'elle traverse à l'endroit indiqué plus haut, une succession de nappes d'eau, peu profondes mais larges, de façon à mériter la qualification de *latissimum flumen*.

Il résulte de ce qui précède, que la traduction de *Sabis* par *Selle* n'est pas justifiée par les données de la linguistique seules; la géographie, la stratégie et la topographie fournissent à leur tour des raisons qui, loin de la contredire en aucune façon, viennent, au contraire, toutes la corroborer avec un ensemble parfait.

M. KAISIN. — Pour moi, c'est à Presles qu'eut lieu la grande bataille qui coûta la liberté à nos pères. Les motifs qui militent en faveur de Presles, sont nombreux :

1° La tradition plus que séculaire le dit; on ne peut faire croire à toute une contrée un fait qui n'aurait

pas un fond vrai. Maintenant, la presse peut amener certaine croyance, mais, anciennement, on se transmettait les récits, d'âge en âge.

Les *Délices du Pays de Liège* parlent du fait au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle.

2<sup>o</sup> La topographie du terrain répond parfaitement à la description des Commentaires.

3<sup>o</sup> On trouve à Presles et aux environs beaucoup de noms des lieux se rapportant à la bataille.

Campenaire, de *Campus Nerviorum*, le camp des Nerviens attendant l'arrivée des Romains, à 4 kilom. du lieu de la bataille.

Le Louat, lieu élevé où on a établi un camp, une force militaire.

Le camp des Rosis, c'est-à-dire des *Rosarii*, archers armés à la légère, qui passèrent la Sambre pour escarmoucher avec la cavalerie nervienne et qui furent refoulés sur Pont-de-Loup par l'irrésistible courant nervien qui montait à l'assaut du camp romain ébauché.

On trouve aussi sur ou près du champ de bataille, Arsimont — mont de la citadelle, Névremont — mort des Nerviens; sur le champ de bataille existe un lieu dit *Marchet*, qui signifie tombe.

A Presles, on a découvert de nombreux squelettes, et un ravin était rempli d'ossements de chevaux.

Il y a encore d'autres preuves, mais cela s'étendrait trop loin.

On se fonde sur la distance qui se trouvait entre le point de départ des Romains, pour dire qu'ils ne pouvaient arriver à Presles en trois journées, mais il faut remarquer

que ce n'est pas de Bapaume que partirent les Romains, mais du pays dont Bapaume était la capitale, etc., etc.

M. DE MARNEFFE répond que la rencontre ne peut avoir eu lieu à Presles, pour la seule raison que de cet endroit il y a, en ligne droite, 125 kilomètres jusqu'à Bapaume, et que, dans ce cas, les troupes de César auraient dû, pour arriver en trois jours à 15 kilomètres du champ de bataille, fournir, en ce court espace de temps, une marche d'au moins 110 kilomètres; ce qui est de toute impossibilité, surtout étant données les grandes difficultés qui, d'après les déclarations du général romain lui-même, arrêterent cette fois la marche de ses soldats.

M. ECKMAN s'étonne que plus de cinquante auteurs anciens se soient mis d'accord pour désigner *Sabis* par *Sambre*.

M. J. DE PONTIÈRE. — Identifier la *Sabis* de César avec la Selle, c'est s'élever contre la tradition et contre la narration des Commentaires; défendre cette thèse par la différence entre *Sabis* et *Sambricæ*, c'est méconnaître une étymologie bien simple. La *Notitia dignitatum imperii* fait mention de *Classis Sambricæ*; or, cette flotte sambrienne, qui sillonnait la Sambre et la Meuse tirait son nom de l'arsenal de Pont-sur-Sambre, près de Quartes. La finale de *Sambricæ* vient du mot pont : *briga* ou *briva*; ainsi *Samarobriva* (Amiens), est Pont-sur-Somme; *Briva isarae*, Pontoise.

Ce mot est presque le même en langue celtique, germanique et anglo-saxonne; Saarbruck, Maestricht, Cambridge sont Pont sur Saar, sur Meuse, sur Cam.

Quant au changement de *Sab* (*Sabis*) en *Sam*, il est assez fréquent : *sam* de samedi est bien *sab* de sabbat. Dans la finale de *Sambra*, les toponymistes les plus érudits reconnaissent le suffixe celtique des cours d'eau.

Si la Selle et Solesmes ne sont ni dans la distance ni la direction indiquées aux Commentaires pour la marche

de César; si à Presles et à Haumont, la nature du terrain n'est pas conforme à la description précise du champ de bataille, où portera-t-on les investigations?

Il faut d'abord observer que les Commentaires ne laissent aucun doute que le mot *flumen* peut se traduire par cours d'eau, affluent aussi bien que fleuve, que César donne trois pieds de profondeur, or, la Sambre était encore navigable et remontée par les Normands au IX<sup>e</sup> siècle au-delà de Lobbes et Pont-sur-Sambre; ensuite le mot *finis* doit se traduire par frontière, espace libre et dégagé à la limite du territoire; la cavalerie éclairait la marche de César et profitait de la frontière : *equitatu præmisso*.

Pontus Heuterus, un des plus illustres historiens du XVI<sup>e</sup> siècle, rapporte que le combat a eu lieu vers Thuin et Beaumont; il ajoute que le camp de Tullius Cicéron n'en est pas éloigné; on se trouve ainsi à Strée et Doustiennes près de Thuillies, sur la voie de Trèves, marquée par la fuite de la cavalerie trévirienne, à trois fortes journées de l'Amiénois, sur la frontière qui séparait les Nerviens de leurs clients les Gorduniens et les Pleumosniens.

Ici, chaque pli de terrain, chaque nom de campagne, les documents les plus anciens et les plus précis : tout est selon la narration de César.

On y rencontre l'immense champ de Prèle; il est traversé par un affluent de la Sambre, d'où le terrain s'élève en pente douce de chaque côté sur une longueur de 300 mètres, soit 200 pas romains; le cours d'eau qu'on reconnaît facilement avoir eu autrefois trois pieds de profondeur, est d'abord très large; il se rétrécit ensuite et prend un cours plus rapide; les rives, très douces d'abord, deviennent abruptes.

On voit la trace du camp romain aux dimensions identiques à celles du camp de Bibrax, comprenant le centre du village de Strée et s'étendant de la chaussée romaine jusqu'au champ dit derrière les murs.

Le nom de Marzelle, où était le *minora castra*, indique qu'un temple fut élevé à Mars, dieu de la guerre; et l'on peut conclure que l'église de Strée, dédiée à la Sainte Vierge et bâtie à la *Grande Salle*, précisément sur la droite du grand camp, a remplacé un temple de Jupiter dont César était le grand-prêtre.

L'éminence, connue sous le nom de Bidoduce, marque la position que le général en chef, *Boduognato duce*, devait nécessairement occuper pendant que les Atrébates et les Véromanduens combattaient sur le champ de Prèle et que les Nerviens pénétraient dans la droite du camp romain.

Le nom de Macau, presque le mot grec qui signifie combat, fait allusion au petit combat de cavalerie : ce champ précède celui de Prèle.

Le nom de Strée, *Strata*, fait souvenir que toute l'armée nervienne resta sur le champ de bataille. L'ancien nom de Donstiennes est, suivant un polyptique de 866, *Alestia* : il semble rappeler, par sa finale *sta*, *halte*, que Titus Labienus après avoir culbuté les Atrébates et pénétrant dans le camp des Nerviens, aperçoit que ceux-ci sont les maîtres du camp romain; il voit avec frayeur dans quel pressant danger se trouvent César et les légions : halte ! halte ! s'écrie-t-il en arrêtant ses soldats et en ordonnant à la 10<sup>e</sup> légion de voler au secours de César.

La voie de Trèves est une nouvelle voie d'Ausonie consacrée par César, une nouvelle voie appienne; l'ancien nom d'Ossogne était Alsonia. On sait que la voie de Bavay à Cologne est une entreprise d'Agrippa.

Le ruisseau de Prèle est désigné même au cadastre par ruisseau de Preslia; la rivière qui précède est la Hante, vraiment le mot latin *ante*, avant; celle qui suit est l'Heure, qui n'en est qu'à une forte lieue; on admire encore le beau pont romain de Montigny-Saint-Christophe sur la Hante.

Le ruisseau de Prèle, lorsqu'il arrive au champ de Aiseau, sur Donstiennes, à 500 mètres du champ de Prèle.



change de nom et devient Monsò, comme s'il était près d'une montagne d'ossements; il y aurait lieu de croire que les Nerviens y reçurent la sépulture. Un curieux record du 8 Juin 1503, publié par M. E. Matthieu, l'honorable secrétaire du Congrès, mentionne que ce champ restait fermé et clos, si ce n'est dans les cérémonies solennelles à mort et à mariage, pour aller et venir d'Ossogne à Donstiennes.

Si Marcus Tullius Cicéron, l'illustre orateur de Rome, put reconnaître par l'inscription le tombeau d'Archimède, le savant défenseur de Syracuse, on retrouve comme une véritable inscription la trace des 15,000 pas des tranchées qui enveloppèrent le camp de Quintus Tullius; ce camp était à Thuillies où sont bâties l'église et la ferme nommée la Cour. Au pied du camp on rencontre un endroit nommé Garène; comme *r* et *g* ont une très grande connexité, ce nom rappelle la sortie glorieuse de Varène, l'officier le plus distingué de la légion de Cicéron.

La brièveté de cet exposé oblige d'omettre beaucoup de détails intéressants.

La clarté et la précision des Commentaires confirment bien les paroles de Cicéron : la plume tombera des mains de celui qui essaiera d'écrire la même matière que César. Il semble que César lui-même vient rappeler la journée la plus glorieuse de sa vie; il tient encore ce stylet qui fut sa dernière arme avec lequel il avait écrit le fameux bulletin de victoire et les immortels Commentaires; il en fait jaillir des étincelles, il ramène un rayon de lumière, le mouvement et la vie au milieu de la nuit des temps; il se montre revêtu de ce manteau avec lequel il parut devant l'Eternel et qu'il porta pour la première fois, redit Shakespeare, le soir de la bataille contre les Nerviens; il vient spécialement pour rendre hommage au courage de ces nobles martyrs de la liberté de la Gaule.

M. DE RAADT, tout en reconnaissant que les traditions constituent souvent un précieux appui dans les recherches

historiques, estime, qu'il faut, cependant, les accueillir avec circonspection.

Elles sont, en bien des cas, l'œuvre de quelque écrivain à l'imagination plus ou moins féconde, tel, Colin de Plancy qui inventa, de toutes pièces, de prétendues légendes locales se rapportant aux rues et aux monuments de Bruxelles.

Dans les alentours de cette ville, M. de Raadt a entendu raconter, comme soi-disant traditions anciennes, des faits qui, à toute évidence, étaient purement et simplement rapportés d'après le livre bien connu de feu Alph. Wauters, *Environs de Bruxelles* <sup>(1)</sup>.

Après un échange d'observations entre MM. POURCELET-LIÉNARD, DE PONTIÈRE, EECKMAN et DE MARNEFFE, M. le PRÉSIDENT passe à la neuvième question.

IX. — *Quel est le lieu de naissance de Louis de Luxembourg, connétable de Saint-Pol, exécuté à Paris, en 1475, par ordre du roi de France, Louis XI?*

M. MATTHIEU. — C'est au château d'Enghien que naquit, en 1418, Louis de Luxembourg, le célèbre connétable de France. Colins nous donne formellement ce renseignement et ajoute ce détail, que son parrain fut Louis de Luxembourg, cardinal et archevêque de Rouen <sup>(2)</sup>. Cet écrivain avait rapporté antérieurement que Pierre de Luxembourg, le père du futur connétable, « a tesmoigné d'avoir fort affectionné sa ville d'Enghien, tant pour y avoir continuellement résidé que pour l'avoir embelly de plusieurs beaux bastimens <sup>(3)</sup> ».

---

(1) On peut lire le chapitre que le R. P. De Smet consacre aux « traditions » dans sa *Critique Historique*.

(2) *Histoire d'Enghien*, p. 184.

(3) *Ibid.*, p. 159.

L'assertion de Colins se trouve corroborée par la circonstance qu'en 1417, Pierre de Luxembourg revint de Brienne se fixer à Enghien, comme le constate le compte de la massarderie de cette dernière ville. Charles le Téméraire rappela au connétable : « Vous estes mon sujet du plus bel de votre vaillant et estes né de mes pays ». Chastellain qui rapporte ces paroles, déclare également que Louis de Luxembourg « avoit esté né, eslevé, nourri et parcrû » dans les états du duc de Bourgogne dont son père et lui, étaient parmi les plus puissants vassaux.

Ces indications nous permettent de fixer à Enghien le lieu de naissance de l'illustre et infortuné connétable.

M. le comte DE HAUTECLOCQUE est d'accord avec l'honorable rapporteur pour supposer que Louis de Luxembourg est né à Enghien. Il promet la communication ultérieure de documents se rapportant à cette question.

XIII. — *Sur un obituaire de l'ancienne Chartreuse d'Hérinnes.*

M. DE MARNEFFE, au nom du R. P. Van den Gheyn, qu'il excuse de ne pouvoir assister au Congrès :

Dans le travail qu'il présente au Congrès, le R. P. Van den Gheyn attire l'attention sur trois manuscrits de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, qui ont trait à l'histoire du prieuré des Chartreux d'Hérinnes-lez-Enghien.

L'un de ces manuscrits renferme une chronique de ce monastère, qui va de 1314 à 1534. La première partie, de 1314 à 1489, a été rédigée par Arnould Beëltsens de Thollembeeck; la seconde partie est d'un moine anonyme.

Le second manuscrit, signalé par le R. P. Van den Gheyn, est un cartulaire, copié en 1423, sauf pour une pièce datant de 1435. Il renferme quatre-vingt-trois documents, allant de 1212 à 1435. On y trouve toutes les chartes de la fondation

du monastère et celles relatives aux biens qu'il possédait à Enghien et à Hérinnes.

Dans le troisième manuscrit, le R. P. Van den Gheyn a relevé un obituaire du prieuré d'Hérinnes, dressé au XV<sup>e</sup> siècle. Il l'a transcrit intégralement, et propose l'insertion de cet obituaire, qui ne manque pas d'intérêt, dans les actes du Congrès.

XII. — *Le musicien Philippe de Mons (de Monte), est-il malinois ou montois ?*

M. CLÉMENT LYON développe les arguments en faveur de l'origine montoise de l'illustre compositeur et combat les raisons apportées par les écrivains qui font naître Philippe de Monte à Malines.

M. TH. DE RAADT demande si l'on a réuni des documents contemporains sur Philippus de Monte ?

M. CLÉMENT LYON. — Évidemment, il en est ainsi de la plupart de ses compositions musicales imprimées dans les grands recueils de l'époque, à Louvain, à Anvers, à Venise, etc., que vous pouvez trouver dans le fonds Fétis à la Bibliothèque royale, à la Pinacotique de Munich (section musicale) et dans les principales bibliothèques publiques de la France, de la Bavière, de l'Autriche et de l'Italie.

M. DE RAADT. — Il est regrettable que M. le Dr Van Doorslaer ne soit pas parmi nous pour développer les arguments dont nous avons sous les yeux les conclusions imprimées dans le 1<sup>er</sup> fascicule des *Documents* du présent Congrès.

D'après ce confrère, Philippus *de Monte* serait Malinois.

M. Van Doorslaer a publié, sur cet artiste, une notice, dans le t. v, 1894, du *Bulletin du Cercle archéologique de Malines* (pp. 147-155). Son principal argument en faveur de l'origine malinoise du célèbre musicien, est le témoignage

de Dlabacz, qui déclare catégoriquement que ce compositeur naquit, en 1521, à *Malines*, et non à *Mons*, en *Hainaut*.

M. Van Doorslaer appelle à la rescousse une série de présomptions qui me semblent militer pour accréditer sa façon de voir.

M. Vander Straeten, le savant musicologue a voulu vérifier l'assertion de Dlabacz : il a fait rechercher aux archives de Vienne la liste des membres de la chapelle impériale, où celui-ci dit avoir vu cité Philippus *de Monte* comme originaire de Malines. On lui a répondu que ce document ne se retrouve pas. Cela prouve-t-il qu'il n'a pas existé ?

Comment pouvons-nous suspecter la bonne foi de l'auteur du *Dictionnaire des artistes de la Bohême*, publié en 1875 ? Ainsi que l'a fait remarquer M. le Dr Van Doorslaer, chez cet étranger, tout esprit de clocher doit être exclu, car, il n'avait évidemment aucun intérêt à ce que Philippus *de Monte* passât pour Malinois, plutôt que pour Montois.

Quant à moi, je n'ai pas étudié la question d'une façon toute spéciale, je ne puis produire aucun argument nouveau en faveur de l'une ou de l'autre des deux villes que l'on cite comme berceau de *de Monte*.

Je tiens, toutefois, à constater qu'il me semble difficile de voir, dans cet artiste, un Montois, parce qu'il s'appelle *de Monte*, le nom de la ville hennuyère formant, en latin, le *plurale tantum* : *Montes*. C'est donc *de Montibus* qu'il aurait dû s'appeler, pour porter le nom de sa ville natale de Mons.

Cela a, d'ailleurs, été signalé par M. Léopold Devillers, qui propose de traduire *de Monte* par du Mont, tout en revendiquant, lui aussi, pour la ville de Mons l'honneur d'avoir donné le jour à l'ami de Lassus <sup>(1)</sup>. Il n'est pas de ville belge qui n'ait eu ses Vanden Berghe ou du Mont.

---

(1) Premier fascicule des *Documents* du présent Congrès, pp. 21-22.

M. CLÉMENT LYON. — J'ai déjà répondu à cette objection que je trouve sans valeur. Au surplus, à l'oreille d'un musicien, Philippe de Monte sonnait mieux que Philippe de Montibus.

Après un échange d'observations entre MM. Clément LYON, Th. DE RAADT et WINS, M. le PRÉSIDENT déclare la séance levée.

### *Séance du Mardi 9 Août*

Preennent place au Bureau : MM. Donnet, vice-président, qui préside, et de Raadt, rapporteur, qui fait fonction de secrétaire.

Ont signé la liste de présence : MM. le Dr Van den Corput, L. Maeterlinck, Kaisin, Warichez, E. Van Cauwenbergh, L. de Cannart d'Hamale, L. Germain de Maidy, F. Hanon de Louvet, R. Lazoore, F. Van den Corput, Lemau, Delannoy, Pacco, E. Matthieu, A. de Cannart d'Hamale, le chanoine Van Caster, Cl. Lyon, N. Berger, le comte de Haute-cloque, le comte de Ghellinck d'Elseghem, de Leuze, De Cordes, Meillassoux, M<sup>mes</sup> de Cannart d'Hamale, Demeuldre, Lyon.

La séance est ouverte à 8 h. 1/2.

M. le PRÉSIDENT. — La parole est à M. le curé Lazoore, sur la septième question :

VII. — *On a de nombreux exemples, au moyen âge, de personnes rouées à un saint. Signaler les documents sur l'histoire de cet usage et sur les vestiges qui en subsistent.*

M. RENÉ LAZOORE. — La coutume de se consacrer à un saint remonte au moyen âge. C'est au IX<sup>e</sup> siècle, que s'introduisit dans nos contrées, cette singulière habitude d'affranchir un ou plusieurs serfs, et d'en faire donation à une église, à un autel ou à un monastère.

Brunon, duc de Lotharingie, archevêque de Cologne, avait été chargé par l'empereur Othon, son frère, de rétablir l'ordre dans le Hainaut. Pour soustraire des hommes à un lourd servage, il décréta, que ceux qui, dans l'année, auraient confié dévotement et solennellement leurs personnes et leurs biens au patronage d'un saint ou d'une église privilégiée, jouiraient, à perpétuité, eux et leurs successeurs, des libertés et privilèges octroyés à ces églises par les souverains pontifes et les empereurs.

De là, tantôt ce sont des serfs, que leur maître affranchit et transmet aux monastères, en déterminant les charges auxquelles ils demeureront soumis; tantôt ce sont des personnes libres, qui se placent volontairement sous le patronage d'un sanctuaire; enfin il est une troisième combinaison, dont on ne découvre la mention qu'en Belgique : c'est celle qui laisse le serf sous l'autorité du seigneur, et lui donne ainsi une condition mixte.

Les serfs, qu'on affranchissait, étaient asservis et devaient payer quelques deniers au monastère, le jour de sa fête, au mariage, après leur mort.

Du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, ce mode d'affranchissement prit une grande extension. Les seigneurs d'Enghien suivirent l'exemple donné par toute la noblesse. Nous trouvons dans les *Annales du Cercle archéologique d'Enghien* <sup>(1)</sup>, grâce à M. l'avocat Matthieu, plusieurs documents, concernant les affranchissements consentis par eux en 1290, 1292, 1338 et 1357, en faveur du Chapitre de Saint-Vincent, à Soignies.

Nous rencontrons dans tous les chartriers, dans tous les cartulaires des abbayes des documents de ce genre. Nous pouvons citer l'abbaye de Saint-Ghislain qui, d'après M. Devillers <sup>(2)</sup>, conserve un acte de 983; l'abbaye d'Eename,

---

(1) T. v, pp. 46 et ss.

(2) *Annales du Cercle archéologique de Mons*, t. x, 2<sup>e</sup> partie, p. 389.

qui possédait l'autel de Bassilly <sup>(1)</sup>, de Grimberghe <sup>(2)</sup>, de Liessies <sup>(3)</sup>, de Sainte-Waudru, de Mons, de Saint-Bavon <sup>(4)</sup>, de Saint-Bertin <sup>(5)</sup>, de Saint-Hubert <sup>(6)</sup>, de Saint-Martin et de Saint-Nicolas-des-Prés, à Tournai <sup>(7)</sup>, de Notre-Dame, d'Anvers <sup>(8)</sup>, de Notre-Dame, de Namur <sup>(9)</sup>, de Notre-Dame, de Tournai <sup>(10)</sup>, de Sainte-Anne, de Douai <sup>(11)</sup>, etc.

Ce n'étaient pas seulement les serfs qui, par leur affranchissement, furent voués à un saint, mais beaucoup de personnes libres imitèrent leur exemple; même, ce qui est caractéristique, c'est le grand nombre de personnes de haute naissance, qui se sont livrées comme tributaires à Saint-Ghislain. Tous les *tributarii*, dont font mention les chartes du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècles, se plaisent à faire entendre, qu'ils sont nés *ingenui*, ils se proclament *issus de parents libres* et même *nobles*.

Les mobiles, qui poussent les donateurs, contribuent d'ailleurs à nous éclairer sur leurs intentions. Leur préoccupation est moins de rendre service aux hommes, que de se montrer agréables à Dieu ou à ses saints. C'est à eux-mêmes qu'ils songent d'abord, à leur salut, à leur âme :

- 
- (1) PIOT, *Cartulaire d'Eename*.
  - (2) WAUTERS, *Preuves*, p. 56.
  - (3) DUVIVIER, p. 496.
  - (4) WARNKÆNIG, t. II, pp. 17 et ss.
  - (5) GUÉRARD, *Cartulaire de Saint-Bertin*.
  - (6) DE REIFFENBERG, *Monuments*, t. VII, p. 258.
  - (7) *Mémoires de la Société historique de Tournai*, t. XII et XVII.
  - (8) *Annales du Cercle archéologique du pays de Waes*, t. VII.
  - (9) *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. VI.
  - (10) *Mémoires de la Société historique de Tournai*, t. X.
  - (11) BRASSART, *La Châtellenie de Douai*.



Pour acquérir le prix de la béatitude éternelle, *pro adipiscendo æternæ beatitudinis premio* <sup>(1)</sup>; pour plaire au Seigneur; pour l'âme de mon père <sup>(2)</sup>; pour les âmes de mes prédécesseurs et pour mériter moi-même une petite portion de la béatitude éternelle <sup>(3)</sup>, etc.

Parfois on se donnait à un autel pour une faveur obtenue, ou une faveur à obtenir. Ce qui se comprend encore par la cérémonie, qui accompagnait l'oblation : ainsi, Marie de Rebaix, s'étant rachetée des mains de Daniel de Vendegies pour se donner à Saint-Ghislain, quelques-uns prirent la ceinture de peau de cerf d'un noble seigneur et la mirent au cou de cette fille. De cette manière on se rappelait le miracle rapporté dans l'office du saint Protecteur qui, par l'attouchement de sa ceinture, avait délivré une mère souffrante, au village de Roisin <sup>(4)</sup>.

Engelwara avait été longtemps malade, en vain sa fille Bavine l'avait pressée de s'engager comme tributaire de l'abbaye de Blandin; elle avait tardé, et la mort était survenue. Bavine, voulant réparer cette faute, se donne elle-même au saint Patron <sup>(5)</sup>.

Nous disions, en commençant, que les serfs payaient quelques deniers le jour de la fête du saint. N'est-ce pas une trace de cet asservissement qui existe encore? Nous trouvons tant de personnes qui, pour une faveur obtenue, s'engagent à venir vénérer annuellement le saint Protecteur, dans son église ou à son autel privilégié; d'autres s'engagent

---

(1) VAN LOKEREN, t. I, p. 130.

(2) DE REIFFENBERG, *Monuments*, t. VIII, p. 361.

(3) VAN LOKEREN, p. 32.

(4) *Off. S. Ghislani*, l. II.

(5) VAN LOKEREN, p. 32.

à donner annuellement une somme minime pour l'entretien de son autel; d'autres s'obligent à donner tous les ans, le jour de la fête du saint, une aumône au pauvre qu'ils rencontreront, etc.

L'on pourrait découvrir encore bien des pratiques qui nous rappellent cet ancien servage.

M. FERN. DONNET, Président. — Quelqu'un désire-t-il communiquer d'autres renseignements par rapport à cette question intéressante?

M. l'abbé BERGER. — L'honorable membre pourrait encore examiner le cartulaire de Bonne-Espérance, qui est une source abondante de renseignements dans l'ordre d'idées qui nous occupe. Une copie authentique de ce cartulaire existe à la bibliothèque du Petit-Séminaire. On y parle des ancilles de Bonne-Espérance qui, si la mémoire ne me trompe, faisaient vœu de chasteté.

M. LAZOORE. — Je remercie bien Monsieur le Professeur de ces renseignements, mais je ne comprends pas les serves faisant vœu de chasteté; à mon avis, si le renseignement est exact, ces serves ou ancilles seraient plutôt des religieuses.

Je viens de recevoir de M. Matthieu une note mentionnant une charte de l'an 1175, par laquelle plusieurs hommes de *Andeluius* (Anderlues), se déclarent serviteurs de sainte Aldegonde et s'obligent de payer, tous les ans, savoir : les garçons, deux écus, les filles, un (1).

D'après des renseignements fournis par M. Croquet, curé de Maulde, Gérard de Maulde donna une serve à l'autel de Maulde.

---

(1) Chapitre de Sainte-Aldegonde, de Maubeuge. Inventaire formé en 1787, t. 1, f<sup>o</sup> 19. *Archives du Nord*, à Lille. Cette charte est coté *bb*, mais elle est perdue.

MM. GERMAIN DE MAIDY et DE RAADT présentent également quelques observations.

M. le PRÉSIDENT. — Cette question étant épuisée, je donne la parole à M. Lyon qui désire ajouter quelques mots à sa communication d'hier quant à l'origine du musicien Philippe *de Mons* ou *de Monte*.

M. CLÉMENT LYON complète les arguments qu'il a produits dans la séance précédente.

M. le PRÉSIDENT. — L'origine et de la destination des tertres artificiels élevés dans les Pays-Bas n'a pas encore été traitée, quelqu'un peut-il nous donner quelques explications par rapport à cette question ?

M. LAZOORE. — Je crois que cet objet devrait être examiné par la première section.

M. KAISIN. — C'est vrai, ceci regarde les fouilles. L'orateur parle des tombes, tumulus, *marcheïs*, etc.

M. DE RAADT rappelle un récent travail publié sur cette question par M. le baron de Loë.

M. LAZOORE. — Je pourrais ajouter que, dernièrement, la Société de Bruxelles est venue faire des fouilles à Labliau (Marcq), sous la direction de MM. le baron de Loë et Poils, dans un tertre appelé « la Montagne du Blond ». Le rapport de la Commission de 1897 décrit cette motte. Les tranchées, nombreuses et profondes, pratiquées au sommet, sur les flancs et au pied de la butte, n'ont eu d'autre résultat que de montrer le limon jaune ou *ergeron* presque partout *en place* et de faire constater l'absence de tout vestige d'occupation.

Un mémoire assez volumineux était parvenu à la Section, de la part de M. le curé Roland, en réponse à la question IV<sup>e</sup> : *L'existence de castors ou de loutres*

*dans nos contrées, a-t-elle pu donner naissance à des dénominations toponymiques : Biévène, Beveren, Bienne, Biesme ?*

Avec beaucoup d'obligeance, M. le D<sup>r</sup> JORIS-ENNE s'était soumis à la tâche d'étudier ce travail. Il nous en présente une analyse en commentant les appréciations de l'auteur, auxquelles il se rallie généralement.

MM. KAISIN, CL. LYON, le comte DE GHELLINCK D'ELSEGHEM et F. DONNET signalent également quelques exemples à l'appui de la thèse de M. le curé Roland.

Aucun des membres présents ne désirant traiter une des questions fixées par l'ordre du jour, M. le PRÉSIDENT donne la parole à M. le sénateur D<sup>r</sup> VAN DEN CORPUT, pour une communication non prévue par le programme du Congrès :

*La reine Marie de Hongrie et les fêtes de Binche au XVI<sup>e</sup> siècle; l'origine probable du Carnaval des Gilles en cette ville ?*

D'après l'orateur, l'origine des « Gilles » de Binche, remonterait au temps de Marie de Hongrie et proviendrait du prénom de « Gil, » très répandu en Espagne, les Espagnols ayant joué un grand rôle dans les fêtes publiques du XVI<sup>e</sup> siècle.

M. MATTHIEU. — L'hypothèse de M. le sénateur Van den Corput sur l'origine des Gilles de Binche est très ingénieuse, mais on pourrait lui appliquer ce mot de M. Delmée, qui, en décrivant le carnaval binchois, n'hésitait pas à écrire : « la fantaisie a le pas sur l'histoire. »

Les documents historiques à ce sujet font défaut. La ville de Binche a heureusement conservé ses archives depuis 1554, notamment les registres de résolutions de ses jurés. Vainement j'ai compulsé ces délibérations et les comptes communaux, nulle part il n'est fait mention des fameux Gilles. La plus ancienne mention date de l'année

1795, elle se trouve dans cette lettre assez curieuse du 23 Pluviôse an III (11 Février 1795), adressée par « les maire et officiers municipaux de la ville de Binche au commandant temporaire Calerespine :

« Citoyens,

« Nous vous donnons part que cejourd'huy 23 pluviôse de l'an 3 rép. les huissiers de cette municipalité ayent saisie vers les trois heures de l'après-midi un masque qui s'étoit assis sur la porte de la municipalité contre le banc de police du 14 de ce mois dont vous avez le duplicata.

« Le dit masque frappa l'huissier Antoine Chevalier d'un coup de baton sur la teste au point qu'il s'est élevé en rassemblement qui remplit en un instant la maison commune du plus grand tapage, ce qui fit sortir les municipaux de leur chambre de délibérations, qui furent surpris de trouver le nommé François Gaillart, fils de feu Pierre Gaillart, démasqué et habillé en habit de masque qu'on dit icy *habit de Gille* armé d'un gros baton dont il fut desaisi par le citoyen Latteur, membre du conseil général, lequel Gaillart étant entré dans la chambre de délibération invectiva la municipalité en frappant à coup de poing sur la table en disant qu'il avoit été arreté par des scélérats satellites de la municipalité qu'il devoit se divertir et qu'il étoit las icy.

« En consequence nous vous invitons de faire tout ce qui dépendra de vous pour faire cesser pareils abus aux mépris des Loix républicaine, par lesquelles il est prohibé d'outrager les autorités constitués en fonctions.

« Nous vous observons aussi que le soir du decadi dernier plusieurs personnes ont reçu des coups de poing, en ouvrant leurs portes, ne pouvant pas même dire si les malveillants étoient masqués par la célérité avec laquelle ils ont reçu le coup, d'ailleurs vous avez tesmoins des propos qu'a tenu le citoyen Joseph Fontaine à votre présence au

citoyen agent Demoulin ce qui prouve assez être une cabale formée par quelques perturbateurs du repos public.

« Vous voyez, citoyen, par l'exposé cy dessus qu'il est plus que temps de remédier à pareil désordre nous laissons à votre prudence les moyens que vous jugerez d'employer pour rétablir l'ordre dans cette commune.

« Ainsy fait au Bureau de la municipalité le 23 pluviôse année 3<sup>e</sup> rép.

« Salut et fraternité.

Etaient signés : « par ord<sup>ce</sup> Maloux, secret. et Lam.vidit. »

Si l'origine des Gilles pouvait être reculée à plus de trois siècles, comment expliquer le silence des documents administratifs de cette ville pendant une si longue période ? Loin de se tenir en dehors des amusements populaires, les jurés de Binche intervenaient pour autoriser et souvent pour subsidier les organisateurs de fêtes. Dès le 18 Juin 1556, les magistrats accordent aux « gens ayant accoustumet jouer la passion au jour de la procession de cette ville » de « faire refaire leurs acoustremens perduz à la prinse de ceste ville. »

Les rhétoriciens représentent, chaque année, déjà en 1534, au jour de la procession la passion et parfois une histoire. Le 2 Mai 1591, les jurés décident que ces représentations n'auront plus lieu que tous les trois ans. La dernière de ces solennités se fit en 1615. Les détails que nous trouvons à leur sujet n'ont pas la moindre allusion à la commémoration des festivités de Marie de Hongrie.

Les Binchois dont on connaît le caractère jovial ne se faisaient pas faute même dans les relations administratives d'introduire des plaisanteries. Ainsi à la réunion des jurés du 20 Juin 1619 « Nicolas Lescaillier, alias le sot, at requis pour sa vieillesse de luy volloir pourvéoir d'ung cheval quy ne mange avaine pour la procession; i cheval d'osier. » Il est

fait droit à sa demande et ce cheval d'osier, réparé aux frais de la ville, marchait encore en 1783.

Le droit de police dont les jurés étaient investis leur valait d'octroyer la permission de danser. A Binche, cet amusement a toujours été très recherché. A partir de 1783, seulement, les jurés accordent le salon de l'hôtel-de-ville pour donner des bals le Dimanche et Mardi du Carnaval ainsi que le Dimanche suivant. C'est d'ailleurs à cette date qu'on trouve trace de réjouissances spéciales aux jours gras.

En l'absence de documents positifs, si nous examinons les particularités saillantes du Gille, on constate que le costume reproduit des lions, et parmi les airs chantés en ce jour d'expansive gaité, il s'en trouve un dont le refrain était :

Lion Belgique  
Quand on te pique  
Tu sais montrer les dents.

Ou selon une variante :

Lion Belgique  
Au cœur ardent  
Quand on te pique  
Tu sais montrer les dents.

Ces paroles accusent indubitablement la période de la révolution brabançonne et nous estimons que les lions du costume ont la même origine.

L'air des Gilles, au témoignage d'un musicographe compétent, M. Paul Bergmans, paraît par son allure pouvoir dater de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

D'après ces particularités, j'estime que l'origine des Gilles est relativement moderne et pourrait dater du temps de la révolution brabançonne. A cette époque, la capitale du Hainaut vit s'organiser une musique turque. A Binche où résidait Carpentier, doyen du chapitre de Saint-Ursmer

et l'un des chefs de l'opposition contre les mesures de Joseph II aux États de Hainaut, la population n'aura rien trouvé de plus original pour marquer ses sympathies pour l'ancienne constitution et sa réprobation contre les innovations de Joseph II que de prendre au Carnaval un déguisement orné du lion belge. Un musicien binchois aura composé un air entraînant et un pas de danse spécial. Le spectacle aura charmé la population et on se sera plu à établir des règles traditionnelles pour le continuer avec un succès toujours de plus en plus grand.

Quant à l'appellation de Gille, ne pourrait-on pas conjecturer, avec quelque vraisemblance qu'elle rappelle le prénom du compositeur de l'air carnavalesque; plusieurs Binchois portaient ce prénom au siècle dernier tels que Gilles Dessars, né en 1742, Gilles-Joseph Hupin, né en 1746.

Un dernier détail qui m'est fourni par M. Derbaix, l'estimable bourgmestre de Binche, c'est que la forme du chapeau, celle du masque sont tout-à-fait modernes et datent d'une quarantaine d'années.

Toutes ces données me permettent de conclure qu'on ne peut reporter l'origine des Gilles de Binche aux festivités organisées en cette ville sous Marie de Hongrie.

M. KAISIN est enclin d'adopter l'explication proposée par M. Van den Corput. Dès le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, les enfants de chœur de Binche sollicitèrent du magistrat un subside pour faire *leur carnaval*.

Sous le régime français, on avait arrêté un individu pour tapage dans la rue. L'agent de police vint déclarer que c'était un homme ivre « *en habit qu'on dit ici de Gille.* »

On dit que les hautes plumes qui ornent les couvre-chefs des « Gilles » rappellent la coiffure des Incas. Le Mexique ayant été conquis par un Espagnol, il y a là,



comme d'ailleurs M. Van den Corput l'a dit lui-même, un indice de l'origine espagnole de certains usages observés au Carnaval binchois.

M. le D<sup>r</sup> VAN DEN CORPUT répond aux deux orateurs précédents et déclare n'avoir point la prétention de trancher la question, mais désirer simplement attirer sur sa manière de voir l'attention des spécialistes hennuyers, mieux à même que lui — déclare-t-il — de scruter l'origine des « Gilles, » par l'étude approfondie des archives locales.

*Les capitulations de Furnes, en 1656 et 1668* (XVII<sup>e</sup> question), tel est le thème d'un mémoire dont M. le comte DE HAUTECLOQUE nous donne ensuite lecture.

Enfin, M. E. VAN CAUWENBERGHS, doyen d'Hérinnes, nous fait connaître le résultat de ses recherches sur : *Le « Stérenisme » dans la région de Hal, Lennick et Enghien* (XV<sup>e</sup> question).

La secte religieuse schismatique des *Stérenistes* est issue du concordat de l'an 1801.

Ils ont pris le nom de Stévenistes, de l'abbé Stevens, vicaire général de Namur, qui, bien que véhément dans ses attaques contre le gouvernement de Napoléon, ne fut pas cependant schismatique, mais admit le concordat, comme le constate une lettre de lui à un curé en fonction.

Les opposants au concordat sont devenus nombreux à la suite de l'excommunication de Napoléon.

A Enghien des religieux Augustins ont été suspendus à divinis ainsi que des prêtres séculiers.

Il y avait des Stévenistes dans toutes les paroisses environnantes et jusqu'à Hal; mais surtout à Leerbeek où l'ancien curé Winnepenninckx, opposant, n'a pas voulu quitter la paroisse, mais a continué à y exercer toutes les fonctions du ministère pastoral dans une maison particulière.

Là les adhérents des environs venaient à la messe, et le regardaient comme leur curé. Cela a duré jusqu'à sa mort en 1840. Et encore après un laïc a continué à y présider aux exercices religieux les Dimanches et les fêtes.

Cependant un fermier de Hal, Vanbossuyt, commençant à douter, a écrit, le 11 Février 1855, une lettre au Pape, signée après lui par six autres Stévenistes. Le Saint-Père a répondu quelques semaines après par lettre en latin et français, et signée de sa propre main, les priant de revenir à l'obéissance, mais d'après ce qu'on a dit à Hal, la lettre du Pape fut falsifiée et les Stévenistes ont continué à se croire seuls en possession de la vérité malgré qu'ils n'ont plus depuis 1840 ni temple ni prêtres.

Le nombre en diminue d'année en année.

L'abbé Stevens naquit à Wavre, en Brabant, en 1747, il fut nommé examinateur synodal en 1784.

Sous Joseph II, il revendiqua constamment les droits méconnus de la religion.

En 1799, après la mort de l'évêque, il fut nommé vicaire capitulaire du diocèse de Namur.

Mgr. Claude de Bexon, ayant été nommé évêque de Namur, certains membres du clergé de ce diocèse qui désapprouvaient le concordat, usèrent du nom de l'abbé Stevens pour faire opposition au nouvel évêque. Refusant de se soumettre aux décisions du Pape, ils n'agréèrent pas la nomination de Mgr. de Bexon; ils ne voulaient admettre que le vicaire capitulaire Stevens comme chef du diocèse.

De là le nom de « Stévenistes. »

L'abbé Stevens, par sa fermeté, évita un schisme, car, aussitôt qu'il apprit la nomination de Mgr. de Bexon au siège de Namur, il écrivit une lettre pastorale aux fidèles

du diocèse, *en les exhortant à accepter le concordat et à reconnaître le nouvel élu de Rome.*

Comme quelques prêtres refusaient de se soumettre et continuaient à faire usage de son nom, l'abbé Stevens, indigné, leur écrivit une lettre où il leur posait ce dilemme :

« Je suis votre supérieur, ou je ne le suis pas. Si je ne le suis pas, vous n'avez rien de commun avec moi.

« Si je le suis, vous devez m'obéir et je vous ordonne de vous soumettre à votre nouvel évêque. »

Il combattit pour les droits du Saint-Siège et s'attira la haine des despotes qui régnaient alors en Belgique. Cette haine devint telle que la police de l'Empereur offrit 30,000 francs à celui qui parviendrait à livrer l'abbé Stevens. Mais celui-ci échappa à toutes les recherches de ses ennemis en se tenant caché dans un caveau près de Fleurus jusqu'après la bataille de Waterloo.

Il se retira alors dans sa ville natale à Wavre où il mourut en 1828, dans un état voisin de l'indigence.

On voit que l'abbé Stevens n'était nullement un schismatique.

MM. KAISIN, MATTHIEU et VAN CASTER signalent à l'auteur divers documents de nature à compléter son étude.

La séance est levée à 11 heures.

### *Séance du Mercredi 10 Août*

Prennent place au bureau : MM. H. Hildebrand, président, Th. de Raadt, rapporteur et Wins, secrétaire.

Ont signé la liste de présence : MM. Kaisin, A. de Cannart d'Hamale, C. Leman, D<sup>r</sup> Faidherbe, E. Matthieu, de Monnecove, Germain, Van Cauwenberghs, D<sup>r</sup> Jorissenne, Lazoore, C. Lyon, comte de Hautecloque, comte A. d'Auxy de Launois, Tamine, Hublard, Hanon de Louvet, Lebon, N. de Pauw, Donnet, L. de Cannart d'Hamale, Lievevrouw-Coopman, de Leuze, Ch. Parmentier, M<sup>mes</sup> Demeuldre, Lyon, Matthieu, A. de Cannart d'Hamale, du Pierreux, L. de Cannart d'Hamale.

La séance est ouverte à 8 h. 15.

M. le Secrétaire donne lecture de la lettre suivante :

*Monsieur le Président,*

Je regrette vivement d'être arrivé à la séance de Lundi matin après l'appel de la question que j'avais soumise au Congrès, au sujet des origines de l'imprimerie en Belgique.

J'aurais, notamment, voulu attirer l'attention de nos confrères sur l'important mémoire que M. Gilliodts-Van Severen a consacré récemment à Jean Brito, « prototypographe brugeois. » Le savant archiviste y reprend une thèse déjà soutenue, au siècle dernier, par le hollandiste Ghesquière. D'après lui, Jean Brito serait originaire de Bruges; il aurait inventé l'art d'imprimer en caractères mobiles, et aurait, entre autres, appliqué ce procédé à la publication de la *Doctrine chrétienne* de Jean Gerson, dont la Bibliothèque nationale, à Paris, possède le seul exemplaire connu. Cet ouvrage, il est vrai, n'est pas daté. Mais un passage des mémoires de l'abbé de Cambrai, Jean le Robert, relate l'achat à Bruges, en 1446, d'un *doctrinal gette en molle*. Ce *Doctrinal*, dit M. Gilliodts, est l'ouvrage de Gerson publié par Brito, et *gette en molle* ou *jeté en moule*, veut dire *imprimé en lettres de moule* ou en caractères mobiles de fonte. De plus, Brito y proclame qu'il a inventé l'imprimerie, et nous devons admettre la vérité de son assertion en vertu du principe : *in antiquis enuntiativa probant*.

Cette thèse me paraît soulever de sérieuses objections :

1<sup>o</sup>) L'identité et la nationalité de l'imprimeur Brito ne sont pas établies. Parmi les nombreux Jean Brito mentionnés, rien n'autorise à choisir tel ou tel personnage pour en faire l'imprimeur. Celui-ci peut être natif de Bruges mais aussi de Pipriac en Bretagne.

2<sup>o</sup>) *Gette en molle* veut dire *jeté en moule*, c'est-à-dire *imprimé sur un moule*. Le moule, c'est le cliché, la planche xylographique. Il s'agit donc, dans le texte de l'abbé cambrésien, d'une impression xylographique, d'un *block-book*. Tel doit être le sens du mot en 1446. Ce n'est que plus tard, et par extension que *jeter en molle* a désigné toute espèce d'impression, xylographique ou typographique. L'interprétation de M. Gilliodts constitue une pétition de principe.

3<sup>o</sup>) Le *Doctrinal* acheté à Bruges en 1446 me paraît être le *Doctrinale puerorum* d'Alexandre de Villa Dei, ouvrage classique d'un usage courant dans l'enseignement au XV<sup>e</sup> siècle, et dont on connaît précisément plusieurs éditions xylographiques, plutôt que la *Doctrine chrétienne* de Gerson. Il n'est, en tout cas, pas certain qu'il s'agisse dans le texte cité de l'impression de Brito.

4<sup>o</sup>) Celle-ci doit être considérée comme exécutée dans la période connue d'activité de cet imprimeur, c'est-à-dire 1477-1488, ou peu de temps avant. Car son aspect et l'état des caractères sont identiques avec ceux des pièces qui portent ces dates.

5<sup>o</sup>) Si Brito prend formellement la qualité d'inventeur, c'est par ignorance de la découverte antérieure de Gutenberg.

Mes obligations professionnelles m'empêchent de venir développer ces points, mais je tiens à les signaler à ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'imprimerie, ce chapitre important de l'histoire de la civilisation.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments de haute considération.

PAUL BERGMANS.

M. le docteur FAIDHERBE traite de la législation et de la jurisprudence médicales en Flandre sous l'ancien régime.

M. le PRÉSIDENT. — Nous abordons la question XIV : *Le Folklore. État de la question depuis les Congrès de 1887, 1888, 1892, 1894 et 1895.*

M. EMILE HUBLARD. — Parmi les coutumes populaires, il en est une, tombée aujourd'hui en désuétude, qui mérite de fixer l'attention des amis du Folklore. Je veux parler des feux qu'on allumait le premier Dimanche du Carême dans les villes et les villages, afin d'attirer les bénédictions du Ciel sur les fruits de la terre. Cet usage, encore en faveur dans quelques rares localités du Hainaut, constitue avec les feux de la Saint-Jean un des chapitres, et non le moins intéressant, du grand « livre du Peuple » suivant la belle expression du docteur Coremans désignant ainsi l'ensemble des nombreuses traditions qui tenaient une si grande place dans la vie de nos pères.

En pays borain (Hainaut) cette fête se pratiquait encore vers 1840. Chaque année, m'a conté un témoin oculaire, le soir de la Quadragésime (jour du petit Scouvion) la jeunesse de Pâturages parcourait en bandes les jardins et les vergers. Chacun était muni d'une torche faite d'un bout de corde goudronnée et tous criaient à pleine voix :

Porte peugn's, porte poires  
Dé chérises toutes noires  
Au Scouvion !

En prononçant ces mots : *au Scouvion !* le porteur faisait tournoyer la torche enflammée et il la lançait à travers les branches des pommiers, des poiriers et des cerisiers.

Le Dimanche suivant (jour du grand Scouvion) le jeu recommençait dans l'après-midi pour se terminer à la nuit.

A Wasmes, la même coutume existait sous le nom de *Scouriache*, le *petit* et le *grand Scouriache*.

On scouveil les peugn's et les poires,  
Les chérisés sont toutes noires.  
Dé gros, dé gros comme des chabots  
Dé p'tits, dé p'tits comme dé radis.

Au Scouviache !

Très en faveur autrefois dans le Hainaut, cette fête est encore célébrée dans plusieurs villages. Elle se pratiquait à Enghien ainsi que nous l'apprend le savant secrétaire de ce Congrès, M. Ernest Matthieu, dans son « *Histoire de la ville d'Enghien*. » A Mons, le souvenir en est perdu, aucun document ne la mentionne, peut-être même n'a-t-elle jamais existé bien que cependant les feux de Saint-Jean et Saint-Pierre fussent naguère fort en honneur. Dans la région dite « le Centre » (Hainaut), à La Louvière, Houdeng-Gœgnies, Houdeng-Aimeries, Morlanwelz et les environs, elle est connue sous le nom de *feureu* (feu heureux), de même à Spiennes, Saint-Symphorien, Obourg, Havré, Ville-sur-Haine, etc. Dans ces localités elle était en vogue voilà une vingtaine d'années, les fermiers se faisaient un plaisir de fournir les bottes de paille pour le bûcher. Aujourd'hui elle est à son déclin, la population n'en comprend plus le sens; « on brûle les crosses », dit-on, ce qui signifie : la saison du jeu de la crosse est terminée.

A Erquennes et à Blaugies c'est le *Caramara*, en raison du premier mot du couplet que voici :

Caramara fiète à Bavay,  
Rapporte des puns tout pa quérées,  
Dé gros, dé gros  
Comme dé cu d'pots,  
Dé p'tits, dé p'tits  
Comme dé queues d'soris.

A Godarville c'est le *djou dé fleuru*; on allume les feux dans les vergers pour que les arbres portent beaucoup de fruits, et dans les jardins pour obtenir une belle récolte d'oignons. A Horrues (Soignies) on fait le *Scouvoir*, à Gœgnies-Chaussée c'est le *Grand Feu*. Tandis qu'à Grand-Halleux (Stavelot) et à Rochefort, le dernier marié de l'année allume le bûcher, à Gozée (Thuin) il appartient à la dernière mariée d'éteindre les tisons, débris du brasier, non pas, comme on pourrait le croire, en jetant un seau d'eau, mais par un procédé rappelant celui de Gargantua lorsque du haut des tours de Notre-Dame, il paya sa bienvenue aux Parisiens.

Cette coutume, qu'il ne faut pas confondre avec les feux de la Saint-Jean, bien que sa signification semble la même, était très répandue dans certaines régions de l'Allemagne, de la France et de la Belgique. Pendant le moyen âge et jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, on désignait le premier dimanche du Carême par les noms de Behourdi, Behourdich, dimanche des Brandons, des Bordes, ou grand Quaresme. Beaucoup de chartes sont datées du dimanche des Brandons, ou du Béhourdi. Quant à la cérémonie, elle portait des noms très différents suivant les contrées : brandons, bouhour, bures, bourres, bordées, behourdy, bon hourdit, escouvillons, escouvion, scouvion, scouvoir, escouviache, feureu, grand feu, caramara, etc.

D'où vient que le 1<sup>er</sup> Dimanche du Carême fait époque dans les actes civils et ecclésiastiques depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, et peut-être avant, sous le nom de Dimanche des Brandons ? Est-ce en raison de la fête populaire ou de la cérémonie expiatoire pratiquée à ce jour dans les églises par ceux qui s'étant livrés en temps de carnaval à des divertissements défendus, faisaient pénitence publique aux offices en tenant à la main une torche allumée ?

Dans toute l'ancienne Picardie, le mot *Béhourdis* et ses nombreux dérivés ont prévalu et remplacé le mot *Brandon* délaissé par le peuple, par suite de l'habitude



remontant à plusieurs siècles, de se livrer, le Dimanche de Carême, au jeu du *Bégourdis*, sorte de joute courtoise, espèce de tournoi, où les combattants s'escrimaient avec des bâtons nommés *behours*. Villon, dans une de ses ballades, en parle comme étant très à la mode :

De servir Dames et aymer,  
De guerroyer et bouhourder  
Et de joster à la quintaine.....

Dans la suite, *Béhourdi* a été employé pour désigner une fête, un divertissement, une réjouissance quelconque.

A Tournai, *escourillion* était synonyme de brandon et signifiait une poignée de paille tordue en guise de torche.

Un document du XIV<sup>e</sup> siècle mentionne le mot et l'usage :

« Comme l'exposant feust alez par esbatement avec plusieurs aultres veoir une assemblée d'enfans qui faisoient certains gieux, appelez les *Escourillions*, qui se font chascun an le Dimanche des Brandons après vespres en notre dite ville de Tournay. »

Du substantif *escourillion* on a fait le verbe *escourelier* que nous trouvons dans les chroniques de Jehan Molinet :

« Les petits enfans de Condé se prindrent à vouloir « *escourelier* les arbres comme font les grandes gens au « *behourdis*. »

En Picardie, par *behourder* un arbre, on entend placer des bottes de paille dans les branches et y mettre le feu dans le but de détruire les insectes et de chasser les animaux malfaisants.

« Que qui behourde le jour des brandons ses arbres, sache pour vray qu'ils n'auront en tout cest an ne hommines (cheuilles) ne vermines. »

A Taisnières-en-Thiérache les enfants allument des feux dans les vergers et frappent le pied des arbres avec des brandons allumés en disant à haute voix : bourdit ! bourdit ! des puns et des poires po quérées (par charretées). A Saint-Omer la formule diffère : Bouhour ! bouhour ! saint Christophe, pour avoir des pommes grosses et des caignons pour manger en saison.

En Brabant, nous apprend M. le baron de Reinsberg, des femmes et des hommes, masqués en femmes, couraient dans les champs avec des flambeaux, dansaient et chantaient dans le but de chasser « le méchant semeur. »

Le jour des Bordées (toujours le premier Dimanche de Carême) les habitants de Breteuil font des rondes autour des pommiers. A Beauvais les enfants courent les rues avec des falots, ce qui s'appelle faire le Behourdis. Il en est de même dans l'arrondissement d'Avesnes. Au village de Floyon notamment, on allume, le jour de la Mi-Carême, un énorme bûcher, le feu heureux ou Bihourdy, autour duquel les villageois se réunissent pour danser, chanter et boire. A Obrechies (canton de Maubeuge) le bûcher s'appelle aussi *feuren*.

M<sup>me</sup> Clément-Hémery décrit, dans son *Histoire des fêtes civiles et religieuses du département du Nord*, les fêtes de ce genre qu'on célébrait autrefois dans maintes communes.

On voyait encore il y a peu d'années à Valenciennes, nous apprend-elle, les enfants allumer des torches appelées bouhours, le premier dimanche du Carême et se promener en chantant :

Bour, peumes, poires,  
Des chérisses toutes noires.  
Eune bonne tartène  
Pour nos méquenne (servante);  
Un bon gros.....  
Pour nos varlet.

A Douai, les enfants portaient au bout d'un bâton, des cordages disposés en forme de roue qu'ils faisaient flamber après les avoir enduits de résine.

En Champagne comme dans une grande partie de la France, ce jour est nommé dimanche des Brandons. Les enfants organisent des promenades aux flambeaux afin de prémunir les biens de la terre contre tous les dangers.

Dans le Loir-et-Cher, la chanson suivante est chantée pendant la cérémonie :

Sortez, sortez d'ici mulots  
Ou je vais vous brûler les crocs;  
Quittez, quittez ces blés;  
Allez, vous trouverez  
Dans la cave du curé  
Plus à boire qu'à manger.

Après quoi, on se réunissait pour manger du *mi* ou bouillie de millet. Chaque convive était obligé d'apporter un pied de nielle cueilli dans sa course à travers les champs.

Nous avons relevé deux variantes de ce chant qui ressemble à une imprécation :

Taupes et mulots  
Sors de mon clos  
Ou je te casse les os;  
Barbassionne !  
Si tu viens dans mon clos  
Je te brûle la barbe jusqu'aux os.

Ou encore :

Taupes et mulots, sortez de mon enclos  
Ou je vous brûlerai la barbe et les os.  
Bonjour les Rois, jusqu'à douze mois,  
Douze mois passés, Rois revenez !  
Charge pommier, charge poirier,  
A chaque petite branchette  
Tout plein ma grande pochette.

Cette version est la formule usitée, non pas le jour des  
Brandons, mais à la fête des Rois ou Épiphanie qui clôturait la série des douze jours sacrés pendant laquelle le soleil semble stationnaire dans sa course.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le jour du Behourdi était également célébré dans les environs de Doullens, suivant les mêmes rites. Nous devons à M. l'abbé J. Corblet, le texte de la chanson qui accompagnait les danses, le voici :

Al jor de Behourdis des prés  
Entor des abes j'ai tant ballé  
Que j'ay mén solé desquiré.  
Trou la lrette !  
Trou la liré !

Per l'escorion l'ay ramassé  
Au cordognez m'en sus allé  
Ung piés déscaux, l'aulture cauché.

Dedans sa moeson l'ay trouvé  
Jehannet li bieu cordonnié  
Rassemeleras-tu mén solé.

La révérense il m'a tirée :  
Ouidà ma cœurette, mén Babé,  
Vostre solé j'y refairay.

Et pour ço quantes vos bailleray ?  
Sur vos visaige mignolet  
Je m'y poierai d'ung doux baisé.  
Trou la lirette !  
Trou la liré !

En Alsace, nous retrouvons un usage analogue. Le premier dimanche de Carême, les jeunes gens de Wangen (Molsheim) vont sur le sommet de la montagne qui domine le village et qui s'appelle Scheibenfels (roche aux disques), d'où ils lancent des rondelles de bois embrasées.

Erckmann et Chatrian ont fait de cette coutume un épisode conté de façon charmante dans un de leurs romans.

A Trèves, de la crête du Marxberg on faisait rouler une roue enflammée dans la Moselle, et il en était de même dans d'autres contrées de l'Allemagne, c'est ce qu'on appelle le *Hagelrad*.

Le temps m'a manqué, MM., pour compléter cette étude que je me propose de poursuivre. En vous livrant ces quelques notes recueillies au cours de mes lectures, mon but est d'appeler votre attention sur l'une de ces nombreuses traditions qui, peu à peu, tombent dans l'oubli. Comme tant d'autres, cette coutume est d'origine païenne, la preuve en est dans les nombreuses interdictions dont elle fut l'objet, le clergé catholique ayant mis un grand zèle à la combattre, la rangeant au nombre des superstitions énumérées dans les actes des Conciles et des Synodes. Je pense que les feux du Carême sont une survivance du culte voué au soleil par les peuples indo-européens; telle est l'explication que j'en donnerai dans un travail dont la publication est prochaine <sup>(1)</sup>.

---

(1) Le travail annoncé par l'auteur a paru, avant la publication de ce compte-rendu, sous le titre : *Fêtes du temps jadis. Les Feux du Carême*. Mons, Dequesnes-Masquillier, 1899, 59 p.

M. JORISSENNE. — Je crois que la coutume portant un caractère essentiellement utilitaire, comme en témoignent les chansons citées dans l'intéressant travail qui vient d'être lu, doit tenir son origine d'une pratique encore répandue aujourd'hui en arboriculture : celle de détruire par des flambeaux de résine les poignées de chenilles sur les branches d'arbres. Il est probable que la coutume n'a fait que symboliser, en supprimant parfois l'élément réellement utile, cette façon de procéder à l'épuration des arbres pour favoriser leur végétation.

M. GERMAIN DE MAIDY. — Relativement à la question de folklore, j'appelle l'attention sur une légende historique qui existe peut-être en différents pays et dont il serait utile de rechercher les exemples divers. Chacun sait comment, au XIV<sup>e</sup> siècle, le comté de Chiny fut réuni au duché de Luxembourg. La tradition populaire raconte autrement l'extinction de la dynastie des comtes de Chiny. Le dernier aurait été un jeune homme, qu'un oncle, son seul héritier légal, aurait mis dans l'impossibilité d'avoir de la postérité en pratiquant sur lui le crime de Fulbert sur Abailard. Mais, afin de punir ce parent dénaturé, le comte aurait disséminé tous ses biens, notamment au profit des communes sur le territoire desquelles ils se trouvaient situés : beaucoup de biens communaux auraient cette origine, et dans quelques localités, presque jusqu'à My, des messes de reconnaissance étaient célébrées chaque année pour le repos de l'âme des anciens comtes. Chose curieuse : cette légende se répète même en-dehors du comté de Chiny ; à Longwy, par exemple, dans le duché de Bar, la tradition locale veut que les bois communaux proviennent de la même donation.

Une légende analogue existe aussi à Senon, près d'Etain (Meuse). On y voit une très belle église du XVI<sup>e</sup> siècle bâtie aux frais d'un protonotaire apostolique, natif de l'endroit, Léonard Waltrin, personnage historique très bien connu. Cependant les habitants racontent différentes légendes, aussi impossibles que contradictoires. Suivant l'une, un Cardinal, que du reste l'on ne nomme point, aurait capté un très riche héritage, à la suite d'un crime semblable à

celui qui mit fin à la dynastie de Chiny. Pris ensuite de remords, le Cardinal aurait employé l'héritage à construire l'église de Senon.

Il est probable que des légendes analogues, variées dans les adaptations mais faciles à ramener à une donnée primitive, existent en différentes régions. Il importerait de les recueillir et de les classer.

M. FAIDHERBE. — A Roubaix, le dernier dimanche de Septembre et le lendemain, les enfants parcourent les rues, en portant des pots de terre, contenant de la braise allumée sur laquelle ils versent de l'encens, et le soir ils promènent des lanternes vénitiennes et tirent des pétards.

La raison de cette coutume est qu'autrefois, jusqu'à fin Septembre, on ne travaillait que jusqu'à la brune. Plus tard on allumait la lampe pour travailler.

Les deux jours les enfants chantent le refrain suivant :

Aux cafotins  
Pour ouvrer du matin,  
Aux allumoirs  
Pour ouvrer du soir.

M. LAZOORE. — Quelques usages qui existent aux environs d'Enghien me paraissent intéressants à signaler.

Les servantes, qui entrent en service le Lundi, ne resteront pas longtemps, dit-on. Le pourquoi ? Est-ce à cause de la variabilité de la lune, c'est possible.

C'est un malheur si le jour du mariage est pluvieux, ils « mangeront la soupe au pot, » et s'il neige, tôt ou tard on leur vendra tout. Le tout se fondra peut-être comme la neige.

Quand pendant la messe la flamme des cierges sautille,

les assistants ont le cœur content, peut-être à cause de l'héritage qui leur parviendra.

M. HANS HILDEBRAND. — En Suède il existe aussi un dicton pour les jours de la semaine : les ouvriers demandaient autrefois le lundi libre. Mais il y avait des personnes plus paresseuses disant :

<i>Scændag helig,</i>	Dimanche saint.
<i>Måndag fri,</i>	Lundi libre.
<i>Tisdag går snart färbi,</i>	Mardi passe vite.
<i>Onsdag ingen arbetsdag,</i>	Mercredi aucun jour pour travail.
<i>Torsdag lyder sammalag,</i>	Jeudi obéit à la même loi.
<i>Fredag gör man ingenting,</i>	Vendredi on ne fait rien.
<i>Lördag då går helgen in,</i>	Samedi le temps saint commence.

M. le PRÉSIDENT. — M. le Secrétaire général du Congrès a demandé de soumettre à la Section quelques observations au sujet d'une question discutée à la séance de Lundi.

M. MATTHIEU. — Lors de la première réunion de cette section, M. Pourcelet-Liénart a qualifié de légendaire le siège d'Enghien de 1367. J'ai regretté que mes devoirs de secrétaire-général m'aient retenu ailleurs d'autant plus que je constate aujourd'hui l'absence de notre estimé collègue.

Je ne vous cacherai pas, Mesdames et Messieurs, mon profond étonnement de la thèse soutenue par M. Pourcelet; il a une vingtaine d'années, en effet, j'ai publié, dans *l'Histoire de la ville d'Enghien*, des documents irrécusables sur ce fait militaire. Mon contradicteur paraît les ignorer de même que d'autres renseignements mis au jour depuis cette époque, notamment par l'érudit conservateur des archives de l'État, à Mons, M. L. Devillers. L'argument invoqué par M. Pourcelet pour étayer son allégation est que Colins, l'historien d'Enghien du XVII<sup>e</sup> siècle, n'en fait pas mention. L'argument pourrait avoir certaine valeur si M. Pourcelet était venu nous dire : le siège d'Enghien de



1367 n'a jamais existé que dans l'imagination d'un chroniqueur, car, par exemple, Froissart, écrivain contemporain, n'en fait pas mention. Il est vrai que Froissart ne dit rien de ce siège non plus que de la guerre qui a suivi le meurtre de Siger II, seigneur d'Enghien; ce silence s'explique par les liens qui unissaient le célèbre chroniqueur à la maison de Hainaut et par la généreuse protection d'Albert de Bavière à son égard. Mais invoquer pour contester un événement de 1367, le témoignage négatif d'un écrivain de 1643, c'est produire un argument sans force probante.

La valeur historique de l'œuvre de Colins est loin d'être indiscutable; les personnes qui ont entendu la lecture des extraits communiqués par M. Pourcelet ont pu déjà en juger. Dans tout son ouvrage, rien n'est plus inexactement raconté que les faits relatifs au meurtre du Seigneur d'Enghien et à la guerre si désastreuse pour le Hainaut qui en fut la conséquence. Colins confond les dates et les faits, il se trompe sur le véritable nom du sire d'Enghien, victime de la vengeance du duc Albert de Bavière.

Ces quelques considérations pourraient suffire pour ébranler complètement la thèse de M. Pourcelet. Il m'est permis d'être plus précis et de produire des textes d'actes et de comptes contemporains sur ce siège de 1367.

Le duc Albert de Bavière avait fait mettre à mort au Quesnoy le Jeudi saint, 21 Mars 1364, Siger II, Seigneur d'Enghien. Les frères de cet infortuné appellent à leur secours le comte de Flandre et déclarent la guerre au régent du Hainaut, ils reprennent par stratagème la ville et le château d'Enghien dont le duc Albert s'était emparé; on était en Juillet ou en Août 1365. La campagne se poursuit en Hainaut; au 25 Juin 1366, une trêve est conclue et est prolongée jusqu'au jour de Noël.

Albert la mit à profit et réunit des troupes. Le 2 Janvier 1367 une ordonnance des prévôt, jurés et grand

conseil de Valenciennes convoque les milices communales pour aller devant Enghien <sup>(1)</sup>.

La garnison de Soignies marchait en avant, comme le rappelle ce texte : « A Colart Lestuelier, de Mons, pour iij<sup>e</sup> destruellez bastardez portées à Soingnies au tamps des wières quant li warnison y fut contre chiaus d'Enghien, xxx s. <sup>(2)</sup> ».

Puis venaient les milices montoises sous la conduite de leurs échevins : « Frais faits par les eschevins et leurs gens quant on fut en l'ost devant Enghien, au commencement de Jenvier, par x jours, 328 l. 17 s. 4 d. <sup>(3)</sup> ».

La ville de Binche envoya un chariot et des vivres : « Pour les frais de Jehan Allart et de Willaume le Sellier de Lorcheuls de j kar de Pierart Katherin et de ses varlés, de Lorench Chevallés et des varlés doudit kar, fais dou dimenche au matin après le jour de l'an l'an lxvi au dimenche après ensuiwant qu'il furent en le chevauchie quant on cuida aller devant Ainghien. Item, pour aucunes pourvanches de vivrez qu'il emporteront. Et pour pluseurs autres parties payés en l'ocquison de celi chevauchie, desquels il fu compteit en le halle par parties par devant le prévost, les jurés et le conseil, le mardj devant le candelleur l'an lxvj. Et en monta li somme, si qu'il pert par j escript qui y fu mis ou ferme des jurez en le halle, le somme de lxx l. ix s. vi d. <sup>(4)</sup> ».

---

(1) L. DEVILLERS, *Cartulaire des comtes de Hainaut*, t. II, p. 110; t. VI, p. 282.

(2) Recette générale de Hainaut, compte de 1366-1367 en fragment, archives de l'État, à Mons.

(3) Compte de la massarderie de Mons du 29 Juin 1366 au 1 Janvier 1367. Archives communales de Mons. Voir *Annales du Cercle Arch. de Mons*, t. XI, p. 405.

(4) Compte de la massarderie de Binche du 14 Septembre 1366 au 1<sup>er</sup> Mai 1367. Chambre des comptes, n° 39349. Archives génér. du royaume, à Bruxelles.

Frère Nicolle de Fieremolle, commandeur du Piéton et frère Jehan de Carnière, commandeur de Beaulieu, de l'ordre de Malte, prirent part à cette expédition, comme l'atteste cet extrait : « A Gillion de Naurege, boullengier à monsigneur le duch Aubiert délivret pour le cause de le voie et chevauchie que messires li dus fist à Cambron et devant Enghien, à Hoves, le diemence après le jour de l'an lxxvj, pour le commandeur de Biaulieu x muis de blet et pour le commandeur dou Piéton avoecq x muis que frère Jehan en avoit païet à Saint-Symphorien x muis de blet, monte xx muis de bled qui valent à xxvj s. le rasière, vii<sup>xx</sup> xvi l. t. (1) »

Un auteur anonyme contemporain de ces événements rappelle dans un manuscrit connu sous le nom de *Chronique de Berne* que le duc Aubert se trouvait à la tête d'une armée d'environ cinquante mille hommes pour assiéger le château d'Enghien. « Dux quoque Albertus cum nobilibus et communibus Haunoniæ abiit ante illud castellum et quasi cum 1<sup>m</sup> viris obsedit illum ».

Un dernier détail que fait connaître un autre compte c'est que pendant la durée de ce siège, le bruit courut à Mons que le feu avait été mis à Silly et à Bassilly; le prévôt de Mons dépêcha un messenger pour s'assurer du fait; « Item, le diemence après les rois pour j message envoyet tout par nuit viers Haut-Sili et Bas-Silli leur on disoit que on avoit bouté les feus, pour savoir si c'estoit voirs et qui c'estoit, xv s. (2). »

Après trois semaines de siège, le comte de Liches pénétra par surprise dans le camp du régent du Hainaut à Hoves et mit la confusion et la déroute parmi ses troupes.

Tels sont sommairement les faits (3) non relatés par

---

(1) Compte de la maison du Flimet du 24 Juin 1366 au 24 Juin 1367. Ordre de Malte, No 526. Archives de l'État, à Mons.

(2) Compte partiel de la prévôté de Mons du 1<sup>er</sup> Octobre 1366 au 31 Mai 1367. Chambre des comptes, no 15109. Archives gén. du royaume, à Bruxelles.

(3) Voyez notre *Histoire de la ville d'Enghien*, pp. 77 et ss.

Colins, mais établis par des documents contemporains de diverses sources et d'une authenticité incontestable.

M. LE PRÉSIDENT. — Si personne ne demande la parole sur cette communication, nous passerons à une question qui n'a pas été examinée; l'origine et la destination des tertres artificiels.

M. MATTHIEU rappelle que le Cercle archéologique d'Enghien a fouillé un tertre sis à Hoves et, d'après les résultats obtenus, il émet l'opinion qu'il s'agit d'une motte érigée à l'époque carolingienne pour servir de point de défense lors des invasions normandes. Une construction en bois a dû y être établie, car on a retrouvé des traces d'incendie.

M. WINS. — Je serai l'interprète des membres de la Section afin d'exprimer à nos sympathiques Présidents nos sincères remerciements pour la parfaite compétence et le zèle avec lesquels ils ont dirigé nos travaux (*Applaudissements*).

M. le PRÉSIDENT a été très honoré d'avoir été appelé à présider les travaux de la seconde Section et est heureux de pouvoir les terminer si fructueusement.

La séance est levée à 10 heures.



### 3<sup>me</sup> SECTION : ARCHÉOLOGIE

---

#### *Séance du Lundi 8 Août*

M. H. Hymans occupe le siège de la présidence. Prennent place au bureau : MM. le comte de Marsy, Soil, rapporteur, Destrée, faisant fonction de secrétaire.

Ont signé la liste de présence : MM. Quarré-Reybourbon, Richez, Hubert, Sturme, C. Rutten, Lesneucq, Z. Defrenne, Damoiseaux, Coucke, G. Wilmolte, comte Lair, Schaeps, Leman, le Sergeant de Monnecove, Dosveld, Pâques, Bouton, G. Zech-Du Biez, Jorissenne, général Wauwermans, de Pierpont, Casier, Ch.-J. Comhaire, Le Tellier, Soenens, Maeterlinck, E. Puissant, Francart, Poulain, Coevoet, comte Le Grelle, chevalier de Wouters de Bouchout, Dekegel, comte de Hauteclouque, Karsscleers, J. Vander Linden, A. Doutriaux, de Laage, C. Delulle, M<sup>mes</sup> Le Tellier, Matthieu, Wauwermans, Poulain, G. Delulle, baronne Van Zuylen, M<sup>lle</sup> Poulain.

M. le PRÉSIDENT aborde immédiatement la première question : *De la nécessité d'une loi pour la conservation des monuments anciens et l'inaliénabilité des œuvres d'art.*

**M. SCHAEPS** rappelle que la question est à l'ordre du jour de nos Congrès depuis 1887 et il insiste, au nom de la Société des architectes anversois, pour arriver à obtenir la réalisation des vœux émis précédemment. La Société dont il est l'organe a multiplié les démarches, elle a même obtenu des encouragements des pouvoirs publics, seulement la réalisation de sa demande a toujours été ajournée. L'orateur compte sur le concours bienveillant de M. le Ministre de Bruyn et de M. Beernaert, Ministre d'État et Président de la Chambre des Représentants, qui, notamment au Congrès de Gand, s'est engagé à donner son appui aux vœux adoptés plusieurs fois par la Fédération archéologique et historique belge.

**M. le comte DE MARSY** rappelle les efforts faits en France et résume la loi du 30 Mars 1887 pour la conservation des monuments et objets d'art ayant un caractère historique et artistique. Il dépose sur le bureau le texte de la loi française et du décret du 3 Janvier 1889 porté en exécution de cette loi.

**M. LE SERGÉANT DE MONNECOVE** insiste sur l'utilité et les avantages de cette législation et émet l'avis qu'on pourrait s'en inspirer pour l'élaboration de la loi à présenter aux Chambres belges.

**M. le PRÉSIDENT.** — Le Congrès pourrait émettre un vœu renouvelant le vœu adopté antérieurement pour l'adoption d'une loi sur la conservation des monuments et l'inaliénabilité des objets d'art.

**M. DAMOISEAUX** présente des observations sur l'opportunité et l'urgence d'obtenir le vote de cette loi.

**M. LE TELLIER** est d'avis que pour aboutir à la réalisation des légitimes aspirations des amis des arts et de l'archéologie, la loi devrait interdire d'apporter des modifications aux édifices publics sans autorisation préalable et empêcher l'aliénation de tout objet ayant une valeur artistique et historique.

M. le PRÉSIDENT invite M. Le Tellier à formuler son vœu par écrit.

M. SCHAEPS propose qu'une délégation de trois membres soit envoyée près du Ministre aux fins de lui exprimer le vœu adopté à diverses reprises par la Fédération et pour solliciter la présentation d'un projet de loi.

M. DESTRÉE fait remarquer que M. le Ministre et le Gouvernement sont très bien disposés pour donner au vœu proposé une solution favorable. Mais y aurait-il aux Chambres une majorité pour voter la loi? elle soulève en effet des questions très délicates. Il conviendrait d'attirer l'attention du public sur la mesure préconisée et de réclamer le concours de la presse.

M. le PRÉSIDENT. — La Section aura à examiner le vœu que va nous soumettre M. Le Tellier. La proposition de demander au bureau du Congrès d'envoyer une délégation de trois membres au Ministère pour présenter le vœu de la Fédération est-elle accueillie? (*Assentiment*). Je la déclare adoptée.

On aborde la question III : *„ Quelles sont les règles à suivre dans la restauration des monuments construits par parties à des époques différentes et en styles différents. „*

M. le comte de Marsy remplace M. Hymans au fauteuil de la présidence.

M. DEFRENNE. — Parmi les édifices d'une certaine importance, il en est peu qui aient été achevés d'un seul jet. Souvent en effet, nous rencontrons des monuments construits par partie à des époques différentes et en styles différents. Parfois aussi, et c'est ce qui arrive le plus communément, les édifices ont subi des modifications notables, soit par des adjonctions, des transformations ou des changements partiels.

En fait de restauration, il est un grand principe, que

tout le monde admet : avant tout l'architecte doit tâcher de réaliser l'unité de style dans les édifices qu'il est appelé à restaurer.

De plus, on est d'accord aussi concernant le principe suivant :

Chaque édifice doit être restauré dans le style qui lui appartient non seulement comme apparence mais comme structure.

En pratique, les difficultés s'accumulent en présence de la restauration.

S'il s'agit de restaurer et les parties primitives et les parties modifiées, faut-il ne pas tenir compte des dernières et rétablir l'unité de style dérangée ou rétablir exactement le tout avec les modifications postérieures ?

L'adoption absolue d'une des deux règles peut offrir des dangers et il est nécessaire, en n'admettant aucun des deux principes d'une manière absolue, d'agir en raison des circonstances particulières.

Quelles sont ces circonstances particulières ?

Nous ne pourrions les signaler toutes ; il nous suffira d'en indiquer quelques-unes parmi les plus importantes. Avant tout l'architecte doit connaître les procédés de construction admis aux différentes époques de l'art et par les différentes écoles. Ces procédés de construction ont une valeur relative et ne sont pas tous également bons. Quelques-uns même ont dû être abandonnés, parce qu'ils étaient défectueux. Ainsi par exemple tel édifice bâti au XII<sup>e</sup> siècle et qui n'avait pas de cheneaux a dû être restauré au XIII<sup>e</sup> et muni de cheneaux. Tout le monument est en mauvais état, il s'agit de le restaurer en entier. Supprimera-t-on les cheneaux du XIII<sup>e</sup> pour rétablir la corniche du XII<sup>e</sup>. Certes non ; il faudra rétablir la corniche du XIII<sup>e</sup>, en lui conservant la forme de cette époque. Autre



exemple : les voûtes d'une nef du XII<sup>e</sup> siècle, ont été détruites en parties et refaites plus tard, non dans leur forme primitive mais dans le style admis alors. Ces dernières voûtes à leur tour menacent ruines; il faut les reconstruire. Les rétablira-t-on dans leur forme postérieure, ou rétablira-t-on les voûtes primitives? Oui, parce qu'il y a nul avantage à faire autrement et qu'il y en a un considérable à rendre à l'édifice son unité. Il ne s'agit pas ici de conserver une amélioration à un système défectueux, comme dans le cas précédent.

On le voit donc les principes absolus en ces matières peuvent conduire à l'absurde.

Si les styles diffèrent tant qu'il y ait dissonance la difficulté augmente. L'architecte doit alors bien étudier la valeur relative des parties artistiques. Il doit être d'une prudence consommée quand il a affaire à une valeur artistique. Il peut et souvent même il doit démolir ce qui n'a aucun cachet.

Quand il y a une certaine unité, le plus prudent est de conserver par une bonne restauration l'édifice tel qu'il est. S'il n'y a pas d'unité, démolir les parties les plus récentes surtout si elles ont peu de valeur.

M. LE PRÉSIDENT. — La section a reçu sur cette question un mémoire de M. E. Haverland, qui est empêché d'assister à nos séances. Notre collègue, M. Quarré-Reybourbon, voudra bien nous en donner lecture.

M. QUARRÉ-REYBOURBON. — Voici les remarques de M. Eugène Haverland :

La question posée par M. Defrenne est, par les conséquences que peut avoir sa solution, l'une des plus importantes qui puissent être soumises aux études de la 3<sup>me</sup> Section du Congrès. Vous me permettrez, Messieurs, de la traiter avec un certain développement. De son côté, M. l'abbé Defrenne m'autorisera à le contredire quelque

peu. Je le ferai avec d'autant plus de liberté que l'amitié déjà ancienne dont il m'honore, amitié basée sur les mêmes idées et les mêmes principes, me permet une certaine liberté.

*« Avant tout, dit M. Defrenne, l'architecte doit tâcher de réaliser l'unité de style dans les édifices qu'il est appelé à restaurer ».*

Le principe d'unité est indiscutable dans son application aux monuments nouveaux : l'unité, est-il nécessaire de le dire, est une condition essentielle de la beauté dans le sens absolu du mot. Mais, dans un Congrès archéologique et historique, nous avons à nous occuper, avant tout, des monuments anciens. Je me place donc uniquement à ce point de vue.

Tout en reconnaissant le principe d'unité comme un idéal que l'architecte restaurateur aura toujours devant les yeux, j'estime que ce principe n'est pas applicable, une fois sur dix, à la restauration de nos monuments nationaux. M. l'abbé Defrenne reconnaît du reste qu'en pratique *« la chose n'est pas facile »*. Cette réserve me paraît encore insuffisante. Non seulement la chose est difficile en pratique, mais, à mon avis, il est presque impossible de formuler une théorie applicable à la majorité des cas. Je repousse, comme trop absolue la règle générale proposée par M. Defrenne, en ce qui concerne nos monuments anciens ; je l'accepte au contraire, sans réserve, comme principe d'esthétique applicable aux monuments nouveaux.

J'essayerai, Messieurs, de baser ma manière de voir, d'abord sur les faits, en second lieu, sur l'idée exacte que nous devons nous faire du patrimoine artistique que nous ont légué nos ancêtres.

Si nous nous plaçons au point de vue des faits, de la pratique, si nous examinons nos monuments anciens, nous sommes frappés immédiatement de la disparité des styles employés dans un même édifice. C'est le cas de la plupart

de nos monuments belges. Nos églises gothiques elles-mêmes si unes et si parfaites au point de vue du sentiment général qui a présidé à la construction de leurs différentes parties, ne présentent pas d'unité dans leurs formes architecturales. Souvent nous voyons les formes les plus pures et les plus nobles du gothique primitif, côtoyées par les formes grêles, flamboyantes, mélangées des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Réaliser l'unité de style dans ces édifices, c'est, en pratique, porter la pioche du démolisseur dans nos monuments nationaux les plus admirés. Je connais trop bien M. Defrenne pour ne pas savoir qu'il regretterait le premier les conséquences fatales de la règle qu'il a posée. Cette règle, j'en suis certain, ne répond pas exactement à la pensée de son auteur. Pour tout dire, je craindrais que cette thèse, si elle était soutenue, ne fût tirée, par la logique rigoureuse de M. Defrenne, de prémisses quelque peu inexactes. Notre vrai point de départ le voici, je crois :

Quelle idée devons-nous nous faire de nos monuments anciens ? Devons-nous les considérer comme des œuvres d'art en voie de transformation ou d'évolution, comme susceptibles de devenir parfaits par les savants remaniements que notre siècle de progrès pourrait leur apporter ? Je ne le pense pas. J'ai admis et je proclame avec M. Defrenne que l'unité est la qualité finale de toute œuvre d'art. Mais il est une autre qualité qui lui est indispensable. Point d'œuvre d'art dans le sens exact du mot qui ne soit tout imprégnée de la personnalité de son auteur ; point d'artiste digne de ce nom qui ne porte en son âme cette force génératrice des chefs-d'œuvre : la sincérité, la conviction.

Or, n'est-il pas superflu de vous faire remarquer, Messieurs, combien les artistes d'autrefois, et je n'en excepte pas cent de nos artistes belges qui ont subi, aux époques de décadence, une influence étrangère, combien ces artistes ont été sincères dans l'expression de leur art. Que de mérites ne trouvons-nous pas dans leurs œuvres les plus imparfaites :

l'originalité, la conviction simple et naïve, la force, le caractère, *le style* en un mot. Et qu'est-ce que le style, sinon le langage, sincèrement et librement exprimé, d'un artiste ? A ce point de vue, elles sont donc belles ces œuvres, et puisque la sincérité, la conviction sont respectables, surtout lorsqu'elles sont mises au service de grandes et belles choses comme la religion, la patrie, la famille, je demande que nos monuments nationaux soient conservés et restaurés, autant que possible, *dans leur état actuel*.

Mais il y a encore d'autres motifs qui doivent nous engager à ne toucher à nos monuments nationaux qu'avec circonspection et respect.

La question posée par M. l'abbé Defrenne n'est pas une question purement artistique et elle regarde également la deuxième Section du Congrès. Si l'art a ses droits sur nos monuments, notre histoire nationale, celle des coutumes et des traditions ont aussi les leurs. Et puis, quels sont les premiers intéressés dans la restauration d'un monument ? Ne sont-ce pas ceux qui sont nés, qui ont grandi et habitent à son ombre. Les coutumes et les traditions locales, le culte des paroissiens pour leur clocher, le respect qu'ils ont pour la poussière de leurs prêtres et de leurs pères, l'admiration qu'ils professent pour les œuvres et les monuments de la piété et du patriotisme à leurs ancêtres, voilà toutes choses dont tiendront compte des restaurateurs modestes et consciencieux. « *Quels que puissent être nos mérites propres*, écrivait récemment son Éminence le Cardinal Goossens à son clergé, *nous vivons du travail des générations qui nous ont précédés, et c'est leur héritage qui fructifie dans nos mains. Il n'est pas d'œuvre puissante qui ne plonge ses racines dans le sol de la tradition, et, quand un siècle se lève, ce sont les lumières des âges antérieurs qui forment l'école destinée à éclairer sa marche.* » Pouvons-nous, Messieurs, ne pas faire écho à une parole aussi autorisée ?.....

Pour démclir, même « *ce qui n'a aucun cachet* » il faut, à mon avis, des motifs de tout premier ordre qu'on

peut rapporter à deux catégories : 1° des nécessités pratiques; 2° des motifs d'ordre esthétique.

Parmi les nécessités pratiques, je n'hésite pas à placer au tout premier rang les convenances du culte et de la liturgie, mais ces nécessités sont précisément celles qui s'accorderaient le plus aisément, si on le voulait réellement, avec le respect des traditions, aussi bien qu'avec les considérations de la plus pure esthétique.

Et les motifs d'ordre esthétique seraient également bien faciles à déterminer dans la pratique des restaurations.

Je passais il y a quelques mois à Courtrai. J'eus le temps de revoir Notre-Dame. On venait de débarrasser les piliers du chœur de la gangue de maçonnerie et de faux marbres qui les encroûtaient depuis la Renaissance. Sur ces piliers qui vont rendre au chœur de Notre-Dame son bel aspect primitif, apparaissaient de nombreuses traces de polychromie, qu'on aura, espérons-le, le bon esprit de conserver, d'étudier, de relever, de restaurer fidèlement.

J'aurais très mauvaise grâce, Messieurs, à m'élever contre le dégagement des piliers de Notre-Dame à Courtrai et de ne pas me ranger à l'opinion de M. l'abbé Defrenne dans tous les cas analogues. Je désirerais même que semblable mesure fut prise à Saint-Bavon à Gand, à l'égard de la cloison qui bouche l'entrée du chœur. Mais, si j'é mets ce vœu, c'est moins par mépris pour les formes classiques de la Renaissance que parce que cette cloison dissimule entièrement, brutalement, les formes incomparablement plus belles du XIII<sup>e</sup> siècle et enlève à notre admiration l'un des plus beaux chœurs de notre pays. Je serais moins rigoureux à l'égard des clôtures des chapelles latérales. Ces clôtures, quoique un peu lourdes, remplissent bien leur fonction et plusieurs constituent, dans leur genre, des œuvres d'art remarquables de marbrerie et certaines d'entre elles des chefs-d'œuvre de dinanderie. Je les préfère à des clôtures modernes, celles-ci fussent-elles artistiques et irréprochables.

A la question soulevée par M. l'abbé Defrenne se rattache étroitement la question du mobilier. Que devra-t-on faire?... A part quelques croix triomphales, quelques lutrins, quelques châsses et reliquaires et quelques autres pièces très rares, les mobiliers anciens de nos églises ne remontent pas au-delà du XV<sup>e</sup> siècle. Ramener ces mobiliers au style du monument, à l'unité de style, c'est donc, encore une fois, vouloir tout détruire, à moins que l'on ne préfère tout vendre au plus grand profit de la brocante nationale ou internationale.

A mon avis, l'architecte restaurateur devra, autant que possible, conserver les anciennes pièces du mobilier, quelle que soit leur époque. Si de nouveaux meubles s'imposent, il les harmonisera avec l'ensemble de ce mobilier. Il pourra même arriver que l'architecte soit amené à concevoir le mobilier du chœur dans un style différent de celui du mobilier du transept ou des nefs. Il importe peu que le principe d'unité soit observé dans la restauration si, par son tact et sa prudence, l'architecte parvient à nous conserver des objets d'art remarquables, des pièces historiques importantes, tout en évitant de blesser les yeux des artistes par une disparité trop accentuée.

Je prends un exemple : l'architecture du chœur de la collégiale de Walcourt est du plus pur XIII<sup>e</sup> siècle; d'autre part le jubé, la croix triomphale, les stalles, le tabernacle en forme de tourelle et jusqu'au socle en marbre de l'ancien lutrin qui a disparu, sont de la dernière période gothique.

L'autel majeur date de l'époque de Louis XV ainsi que quelques sièges et une jolie crédence qui ne jurent pas trop avec le reste. Ce mobilier au grand complet, à part le lutrin dont la base attend son complément, a été restauré en grande partie. Seul, le rétable de l'autel majeur a été déplacé; c'est une pièce historique élevée au siècle dernier, comme en témoigne une inscription, par un chanoine bienfaiteur. Mais, il faut dire que ce rétable était de dimensions par trop grandes et qu'il masquait tout le chevet. Son

enlèvement était, pour ce motif, passablement justifié. Mais pourrait-on motiver l'enlèvement éventuel des autres pièces et leur remplacement par un mobilier conçu dans le style du chœur, dans le style du XIII<sup>e</sup> siècle? En fait d'art, je ne suis pas éclectique, loin de là; mais j'estime, qu'ici, les principes fondamentaux de l'art et particulièrement le principe d'unité, doivent céder le pas au principe de conservation. J'ai du reste des raisons de croire que c'est bien là le sentiment des personnes préposées à la restauration de la collégiale de Walcourt : le doyen et l'architecte restaurateur. Je me plais à rendre ici un modeste hommage au jugement et à la sagesse du premier, à la prudence et au talent du second <sup>(1)</sup>.

Cette question de la restauration de nos monuments nationaux n'est pas nouvelle et elle reviendra plus d'une fois encore en discussion; elle est inépuisable. Aussi je me hâte de terminer en soumettant à votre approbation, Messieurs, non pas une règle générale théorique, mais quelques principes pratiques :

1<sup>o</sup>) En règle générale, nos édifices nationaux doivent être conservés et restaurés dans leur état actuel;

2<sup>o</sup>) Par dérogation à cette règle, la démolition de certaines parties peut être admise, soit qu'elles constituent un obstacle sérieux aux convenances du culte, soit que, par leur masse trop importante, elles dissimulent d'une façon complète des parties plus anciennes, d'une valeur artistique plus grande;

---

(1) Depuis le Congrès d'Enghien, cette question du mobilier de la Collégiale de N.-D. à Walcourt a été tranchée. L'architecte restaurateur, M. Pierre Langerock, amené à présenter un projet pour un nouvel autel-majeur, pour un lutrin-aigle, etc., s'était inspiré du style de la dernière période gothique pour harmoniser les nouvelles pièces du mobilier avec les anciennes. D'autre part, le Comité provincial des monuments, adoptant en cela les idées de M. l'abbé Defrenne, proposait, si je ne me trompe, de ramener le projet en style du XIII<sup>e</sup> siècle, auquel se rattache le chœur. La Commission centrale, en dernier ressort, s'est prononcée dans le sens de l'architecte.

3°) Avant de démolir, l'architecte examinera si les parties en question n'ont pas d'intérêt au point de vue de l'histoire générale ou locale, de l'histoire de l'art, de l'héraldique, de l'épigraphie, etc.;

4°) Aucune démolition ne pourra se faire sans l'avis unanime des personnes compétentes : clergé et administration locale, architecte restaurateur, Commission royale des monuments, etc. En cas d'opposition sérieuse et fondée, l'abstention s'imposera;

5°) Dans tous les cas de démolition, et sans exception aucune, il sera pris préalablement des copies, des photographies, des relevés exacts des objets à démolir. Un exemplaire de ces documents, accompagnés d'un rapport ou d'une notice, seront conservés pour servir éventuellement à la monographie du monument, à l'histoire de la paroisse ou de la commune. Il serait même à souhaiter qu'ils fissent immédiatement l'objet d'une étude, dans la revue archéologique régionale;

6°) Les parties démolies susceptibles d'être conservées en bloc ou en détail recevront l'affectation la plus favorable à leur conservation et la destination la plus en rapport avec leur usage premier;

7°) Les parties incomplètes ou disparues d'un monument pourront être complétées ou rétablies dans l'esprit général de l'édifice ou des parties voisines, suivant les cas. Dans ce but, l'architecte restaurateur consultera les archives et les documents qui pourront l'éclairer; il s'inspirera du style local, emploiera autant que possible les mêmes matériaux et suivra dans ses restaurations une voie traditionnelle et vraiment nationale <sup>(1)</sup>;

---

(1) Rien de plus choquant par exemple que l'emploi inconsidéré par certains de nos restaurateurs modernes de formes étrangères copiées du Dictionnaire de Viollet-le-Duc ou d'autres ouvrages, d'ailleurs très utiles à d'autres points de vue.



8°) Ces règles, applicables à l'architecture proprement dite, le sont également au mobilier, aux meneaux, aux vitraux, à la polychromie;

9°) En dehors des règles qui précèdent, l'architecte tendra autant que possible à l'unité de sentiment et de style comme principe de saine esthétique applicable aux œuvres nouvelles.

Je forme le vœu, Messieurs, de voir ces règles appliquées dans l'intérêt de l'histoire, de l'archéologie, de l'art national et, j'ose le dire, de l'art de l'avenir. Malheureusement, sans remonter plus haut que l'an dernier, j'ai assisté personnellement à des destructions aussi rapides qu'inconsidérées, portant sur des pièces de mobilier, sur des restes précieux de polychromie, sur des monuments de tout premier ordre au point de vue de l'art et de l'histoire.

Vous me dispenserez, Messieurs, de citer ces faits. Ils n'avaient pas l'excuse de l'ignorance de leurs auteurs, mais ils avaient pour mobile, je le sais, l'exclusivisme le plus étroit et le plus impardonnable. Je me hâte de le dire, mon excellent ami, M. l'abbé Defrenne, n'en est pas là et appuiera, j'en suis sûr, mes conclusions.

M. HYMANS remarque que M. Nève a déjà fait des observations analogues. Il n'y a pas de règle absolue. M. Haverland formule des conclusions trop sévères. Il se rallie de préférence au sentiment de M. l'abbé Defrenne. C'est le bon sens qui doit présider à ce genre de travaux.

M. le PRÉSIDENT. — M. Defrenne voudra bien pour une prochaine séance formuler un vœu dans le sens de ses conclusions.

M. DEFRENNE. — Parfaitement.

M. le PRÉSIDENT. — La IV<sup>e</sup> question demande des *indications sur la poterie depuis la période franque jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle.*

M. le comte DE MARSY. — La question qui a été posée

pour la première fois au Congrès archéologique de France à Bourges, présente un intérêt tout particulier. En effet, s'il est facile de distinguer les poteries des diverses époques préhistoriques, les poteries gauloises et gallo-romaines, nous sommes dans une ignorance complète dès qu'il s'agit d'assigner une date aux poteries qui vont du VI<sup>e</sup> siècle au XII<sup>e</sup>. M. de Saint-Venant qui a posé cette question et l'a exposée sommairement à Bourges a promis de donner au *Bulletin monumental* un article dans lequel, après avoir signalé les faits qu'il a déjà recueillis, il indiquera les procédés à suivre pour arriver à la solution de ce problème, en examinant les vases découverts dans les sépultures, ceux qui ont été employés comme vases acoustiques, dans des constructions datées et qui n'étaient le plus souvent que des objets usuels et le plus souvent de rebut.

Le comité des travaux historiques a appelé aussi l'attention de ses correspondants sur cette question en inscrivant au programme du Congrès des sociétés savantes qui doit se tenir à Toulouse en 1899 la question suivante : « Rechercher les centres de fabrication de la céramique dans la Gaule et dans l'Afrique ancienne; voir si les anciens établissements de potiers n'ont pas survécu à l'époque antique et persisté à travers le moyen âge ? »

Je promets d'adresser au bureau du Congrès, dès son impression, un exemplaire du rapport de M. de Saint-Venant, afin de permettre d'étendre à la Belgique cette enquête.

M. HYMANS remercie M. le comte de Marsy pour le développement qu'il a bien voulu nous donner sur cet objet.

V. — *Waagen a signalé comme des spécimens de l'école montoise de sculpture aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles deux rétables conservés dans la chapelle castrale d'Enghien. On attribue à la même école des monuments funèbres de l'église de Saint-Waudru à Mons. Peut-on justifier l'existence de cette école et dans l'affirmative signaler ses œuvres et ses caractères distinctifs?*

M. DESTRÉE donne quelques explications au sujet des rétables en pierre de la chapelle castrale d'Enghien. Il s'engage à adresser une note pour le compte-rendu du Congrès.

VI. — *A quelle époque s'est généralisé en Belgique l'usage de polychromer ou de badigeonner l'intérieur des édifices publics (églises, hôtels-de-ville, halles, etc.) ?*

M. le PRÉSIDENT. — Sur cette question, M. Haverland nous a fait parvenir la note suivante :

Les murs intérieurs des villas romaines de notre pays étaient le plus souvent recouverts d'un enduit à la chaux sur lequel venait s'appliquer des peintures sommaires et unies.

A l'époque romane l'usage de l'enduit et celui de la polychromie était général et s'est continué jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Les piliers seuls et les parties plus soignées des moulures et des sculptures étaient peintes directement parfois après avoir reçu un enduit très sommaire et peu épais en vue de la peinture.

C'est à tort qu'on a enlevé dans certains monuments, par exemple à Saint-Bavon à Gand et à Notre-Dame à Walcourt, l'enduit qui couvrait le plat des murs et sur lesquels on a constaté de nombreuses traces de polychromie historiée.

J'ai recueilli dans ces deux monuments des fragments de l'enduit primitif. Il remonte, il est facile de le prouver, à l'origine de la bâtisse.

A Saint-Bavon l'enduit était fait sans liserons, tandis qu'à Walcourt, dans le chœur (XIII<sup>e</sup> siècle) il était lié avec des pailles (épis) d'avoine et s'appliquait sur un appa-

reil très grossier que les restaurateurs d'il y a dix ans ont remplacé par un appareil plus régulier laissé apparent. La nombreuse suite de saints personnages qui décorait autrefois les murs a disparue et seul j'ai été assez heureux pour en copier trois ou quatre.

Quant au badigeon proprement dit, il offre peu d'intérêt et s'est introduit dans nos monuments avec le mauvais goût, alors que les bonnes traditions de la peinture murale étaient entièrement perdues. Au point de vue historique il peut être intéressant de rechercher la date approximative de son apparition.

M. HYMANS. — Dans les œuvres d'art les plus anciennes où si fréquemment les peintres donnent pour fond à la scène religieuse des intérieurs d'églises, pas une seule, à ma connaissance, ne nous montre une église polychromée. Il y a eu des fragments de colonnes et des nervures chargées d'une décoration polychrome, tantôt ornementale, tantôt à personnages, mais là paraît s'être borné le système, tout au moins à dater du XIV<sup>e</sup> siècle, en Belgique.

M. VANDERLINDEN, membre de la Chambre des représentants, apprend qu'on s'occupe activement de la loi protectrice des monuments et il insiste pour que le Congrès vienne à la rescousse. D'aucuns prétendent qu'il existe assez de ressources dans l'arsenal des lois pour atteindre le but qu'on poursuit. On invoque spécialement ces arrêtés royaux remontant au régime hollandais, du 28 Mai 1824 et du 16 Août suivant. L'orateur signale ensuite les mesures prises par le gouvernement belge; il rappelle la fondation de la Commission des monuments. Seulement les immeubles non classés et non signalés échappent trop souvent à l'action de la Commission des monuments. M. Schuermans a fait une lamentable nomenclature des abus qui ont été commis. Il faudrait procéder à un classement avant de songer à conserver. Le Gouverneur du Brabant, en 1847, a fait faire un inventaire ? Celui de la Flandre occidentale s'est occupé de l'inven-

taire en 1853. Un arrêté royal du 23 Février 1861 a prescrit un inventaire général des monuments et objets d'art.

M. le PRÉSIDENT exprime à M. Vanderlinden toute la satisfaction qu'éprouvent les membres de la section pour le concours qu'il apporte à l'étude de cette importante question. Il voudra bien user de son influence auprès des Chambres pour amener une solution de plus en plus urgente en vue d'assurer la conservation de nos monuments.

M. HYMANS demande si la Commission des monuments prend l'initiative des mesures pour la sauvegarde et la restauration de nos édifices.

M. VANDERLINDEN. — C'est un corps purement consultatif.

M. HYMANS. — J'ai demandé quels sont les pouvoirs de l'autorité ecclésiastique en matière de restauration. L'on se plaint beaucoup et fréquemment de voir disparaître des édifices du culte des parties de mobilier anciennes et nullement dénuées de valeur et de leur remplacement par des éléments de qualité souvent très discutables. La Commission des monuments se dit désarmée. Qui est juge du mérite archéologique des objets à enlever comme de ceux qui viennent occuper leur place ?

M. CASIER. — Les conseils de fabrique sont tenus de soumettre leurs projets à la Commission des monuments qui donne son avis.

M. DAMOISEAUX regrette que certains éléments architecturaux soient introduits dans des édifices contrairement aux règlements d'administration générale sur la matière.

M. VANDERLINDEN. — C'est par le classement d'un édifice ou d'une œuvre d'art qu'on arrive à exercer un contrôle. Les constructions et les objets non classés échappent à cette surveillance.

M. LE TELLIER. — Les mesures immédiates à prendre seraient à mon avis : 1<sup>o</sup>) la confection d'inventaires par des personnes compétentes; 2<sup>o</sup>) l'envoi de circulaires; il importerait de mettre les objets d'art appartenant à des administrations publiques hors du commerce.

M. VANDERLINDEN. — Les objets d'art anciens et restitués au culte sont inaliénables en vertu de la loi.

M. LE TELLIER. — Je me permets de faire remarquer que la loi n'est pas formelle sur ce point. Comme troisième mesure il conviendrait de transformer cette vente en contravention. Le juge pourrait alors condamner les contrevenants, vendeur et acheteur. Est-ce que M. Vanderlinden ne voudrait pas traduire ces desiderata en un projet de loi.

Il arrive qu'actuellement des fabriques d'église se trouvent réduites à l'impuissance pour faire face à n'importe quels travaux. Il se produit un conflit.

Il cite le cas d'une fabrique d'église qui s'est vu refuser l'autorisation de placer quatre autels par la Commission royale des monuments.

M. VANDERLINDEN établit une distinction quant à l'entretien des objets servant au culte. Il faut que l'autorisation soit accordée à bon escient.

M. LE TELLIER fait remarquer encore que le Gouvernement est impuissant en bien des cas. C'est pour ce motif qu'une loi est nécessaire.

M. CASIER. — A l'église de Saint-Bavon à Gand, la fabrique a été obligée de faire enlever des autels placés contrairement à l'avis de la Commission des monuments.

M. DAMOISEAUX, commissaire d'arrondissement, s'occupe des monuments défigurés par la polychromie. La fabrique soumet un projet à la Commission des monuments; cette Commission donne un avis défavorable. Les travaux de

polychromie se font malgré tout, si la fabrique a des fonds; elle se moque de la décision de la Commission. Le projet de loi à proposer devrait mettre obstacle à de semblables agissements. Ainsi on vient d'entreprendre des travaux de polychromie à l'église paroissiale d'Enghien; sans vouloir contester le mérite de cette restauration, il faudrait exiger que de semblables travaux soient soumis au préalable à l'avis de la Commission des monuments. C'est le seul moyen d'empêcher des actes de vandalisme dans nos édifices religieux.

M. LE TELLIER. — La loi devrait établir une sanction pénale.

M. le PRÉSIDENT. — M. Le Tellier voudra bien résumer ses observations et nous soumettre un vœu comme conclusion des observations échangées.

M. LE TELLIER. — Voici comment cette conclusion pourrait être formulée : « Le Congrès émet le vœu de voir préciser par une loi nouvelle l'interdiction de modifier en quelque façon que ce soit tout monument consacré à un usage public, d'aliéner tout objet ayant une valeur artistique appartenant à une administration publique et de déclarer tout objet de cette espèce hors du commerce. Il émet le vœu de voir sanctionner par une disposition pénale l'exécution de cette loi ».

M. le PRÉSIDENT. — Je mets cette proposition aux voix.

Elle est adoptée.

VII. — *Quelle règle faut-il adopter dans la restauration des édifices religieux qui ont perdu leur destination primitive ou qui ne répondent plus à leur destination première ?*

M. DEFRENNE. — Tous les édifices dont on entreprend la restauration ont une destination particulière, sont affectés à un service. Négliger ce côté utilitaire pour se renfermer entièrement dans le rôle de restaurateur d'anciennes dispositions hors d'usage, serait un manque de sagesse et de prévoyance.

Une fois sorti des mains de l'architecte tout édifice doit être plus commode qu'avant la restauration. Certains archéologues ne tiennent pas compte de ces nécessités, et blament l'architecte d'avoir cédé aux nécessités présentes.

Dans des restaurations de ce genre, l'architecte doit se mettre à la place de son devancier, se demander ce que celui-ci ferait si, revenant au monde, on lui posait le programme qui est posé à lui-même.

D'ailleurs, le meilleur moyen de conserver un édifice ancien n'est-ce pas de lui donner une destination et de satisfaire à tous les besoins que commande cette destination.

On objectera peut-être que du moment qu'on s'écarte du type ancien la pente devient glissante. A cela je réponds : *Necessitas non habet legem*. Et comme le dit Viollet-le-Duc : « Qu'un architecte se refuse à faire passer des tuyaux de gaz dans une église, afin d'éviter des mutilations et des accidents, on le comprend, parce qu'on peut éclairer l'édifice par d'autres moyens; mais qu'il ne se prête pas à l'établissement d'un calorifère, par exemple, sous le prétexte que le moyen âge n'avait pas adopté ce système de chauffage dans les édifices religieux, qu'il oblige ainsi les fidèles à s'enrhumer de par l'archéologie, cela tombe dans le ridicule. Ces moyens de chauffage exigeant des tuyaux de cheminée, il doit procéder, comme l'aurait fait un maître du moyen âge s'il eut été dans l'obligation d'en établir, et surtout ne pas chercher à dissimuler ce nouveau membre, puisque les anciens maîtres, loin de dissimuler un besoin, cherchaient, au contraire, à le revêtir de la forme qui lui convenait, en faisant même de cette nécessité matérielle un motif de décoration <sup>(1)</sup> ».

Et pour le cas supposé dans la première partie de la question, c'est-à-dire d'une église collégiale devenue église paroissiale comme Sainte-Waudru à Mons, Saint-Vincent à Soignies.

---

(1) VIOLLET-LE-DUC, t. VIII, p. 32.



L'architecte ne doit pas perdre de vue cette variation d'usage et, surtout, ne pas oublier que l'église, avant tout, doit atteindre son but utilitaire, être en rapport avec sa destination. Il pourra donc supprimer les parties qui empêcheraient totalement les fidèles de suivre les cérémonies du culte, l'ambon, par exemple, et au besoin tout autre clôture faisant obstacle à la communication directe entre le chœur et la nef réservée aux fidèles.

Dernièrement, j'assistais à Soignies à une messe d'enterrement, grand fut mon étonnement lorsque je vis le prêtre venir célébrer la messe sous l'ambon; et cela parce que le prêtre qui officierait au maître autel ne serait pas aperçu par les fidèles, le chœur étant fermé de toutes parts par des stalles et des clôtures.

A Mons, certains archéologues auraient voulu voir rétablir l'ambon qui était une œuvre d'art, j'en conviens, mais qui aurait empêché les fidèles de suivre les cérémonies du culte. Un tel ambon serait mieux à sa place dans un musée.

Une église peut aussi devenir trop petite par suite de l'accroissement de la population. Il faut alors modifier les dispositions primitives sans les gâter. On peut élargir les nefs latérales, ajouter un transept et, au besoin, une nouvelle travée, en conservant toutefois l'unité de style. Aucune règle absolue ne peut être fixée. Il faut un architecte entendu ayant des connaissances spéciales pour ce genre de transformations.

M. DAMOISEAUX. — Dans sa communication, M. l'abbé Defrenne a cité l'église de Saint-Vincent à Soignies. Le chœur est fermé, comme on sait, par un jubé auquel sont adossées de splendides stalles en chêne exécutées de 1673 à 1679 par David Mulpas. Que convient-il de décider dans ce cas? faut-il faire une application absolue des principes formulés par l'honorable rapporteur ou bien importe-t-il de conserver au chœur de Soignies ses stalles et sa clôture?

M. DEFRENNE. — Il n'est pas douteux que l'église de

Soignies avait été aménagé pour un collège de chanoines; le chœur était affecté à ce service et c'était dans une chapelle latérale qu'on célébrait les offices pour la paroisse. Tout autre est la situation aujourd'hui; l'église de Saint-Vincent a cessé d'être collégiale pour devenir paroissiale. Il conviendrait donc de dégager le chœur dans l'intérêt des fidèles.

M. le comte DE MARSY. — Je proteste énergiquement contre le système proposé par M. l'abbé Defrenne. Je me demande si, dans le cas où Notre-Dame d'Amiens, par exemple, cessait d'être une cathédrale pour devenir une église paroissiale, quelqu'un aurait le courage de détruire les stalles et les clôtures du chœur, dont les bas-reliefs sculptés sont si universellement admirés. Je ne vois pas davantage la nécessité d'enlever les jubés et les ambons dont la Belgique plus heureuse que la plupart des autres pays est assez fortunée pour posséder encore quelques magnifiques spécimens à Walcourt, à Dixmude, etc.

Que l'on n'aille pas nous proposer un palliatif, un dédommagement en offrant de déplacer les jubés pour les rétablir à l'entrée de l'église afin d'en faire un soubassement pour la tribune des orgues. Le choix des sujets qui y sont représentés ne le permet pas, de plus, on sait ce que valent ces promesses, on démolit pierre à pierre, on numérote même ces pierres et on les met dans un dépôt où, quand on veut s'en servir, la moitié a disparu et le reste ne peut plus être utilisé.

Il faut se garder de cette préoccupation qui, en Belgique, pendant un certain temps a amené la destruction d'œuvres d'art fort importantes, sous ce prétexte de manque d'unité de style.

Dans l'église primitive, ainsi que cela a encore lieu dans les cathédrales d'Espagne et dans quelques cathédrales de France, notamment à Albi et à Saint-Bertrand de Comminges, le chœur, ou la capilla major, est séparé de la nef

par une clôture qui est un véritable mur et personne n'a jamais demandé la destruction du chœur de Séville, par exemple.

Dans les églises orientales, l'officiant est séparé des fidèles par des portes qui ne s'ouvrent qu'au moment de la consécration.

S'il est besoin de nouvelles églises, que l'on en construise dans *ce but utilitaire*, mais ne laissons pas mutiler des édifices qui n'ont déjà que trop subi les outrages de ceux qui nous ont précédé.

M. DEFRENNE. — Mon contradicteur se place au seul point de vue archéologique pour combattre mon opinion. Pour ma part, j'estime que la question archéologique ici se complique d'un côté utilitaire. En définitif, nos églises ne sont pas faites uniquement pour servir de musées.

M. PUISSANT. — La question est, en effet, complexe. Les ambons ou jubés présentent des inconvénients pour le service du culte. Ne faut-il pas chercher une solution intermédiaire. Quant à moi, je pense que lorsque l'ambon constitue une œuvre remarquable il faut le conserver et même ne pas hésiter à faire des sacrifices pour sa restauration. Si l'ambon n'a pas une valeur artistique certaine, on peut le déplacer. Il faut tenir compte des nécessités du culte et du côté artistique.

II. — *Quelles sont les précautions à prendre pour assurer la conservation des documents et des monuments archéologiques et des œuvres d'art contre les troubles possibles de notre époque?*

M. l'abbé PUISSANT développe les moyens suivants en vue de compléter l'éducation de la jeunesse :

1° Au moyen de gravures et de moulages placés dans les écoles. L'instituteur s'efforcerait à faire comprendre,

même aux enfants de village, que les objets d'art sont dignes de respect;

2° Encouragement à donner à l'enseignement professionnel artistique dans toutes les écoles quelles qu'elles soient;

3° Ligue de personnes de toutes les opinions;

4° Écrêteaux sur les édifices pour faire appel au respect;

5° Appel au respect de la part des belligérants;

6° Perfectionnement de la loi contre les déprédateurs;

7° Établissement des bibliothèques et des musées à l'abri de l'incendie.

M. HYMANS. — J'ai félicité M. l'abbé Puissant de sa motion tendante à attribuer une grande part à l'influence de l'éducation esthétique des masses pour sauvegarder les monuments contre les destructions résultant de troubles, etc.

Nombre de personnes se figurent que de pareilles destructions sont moins à craindre aujourd'hui que par le passé; elles pensent que l'instruction générale a fait assez de progrès pour rendre en quelque sorte impossible le retour des actes de vandalisme que l'histoire n'a eu que trop souvent à enregistrer; elles se trompent.

La Commune de Paris nous a donné la preuve que même chez un des peuples les plus généralement et les plus anciennement formés au goût du beau, les passions politiques déchainées ont eu les plus abominables conséquences sous le rapport de la destruction des monuments. Les vues de M. l'abbé Puissant sont donc des mieux justifiées.

Mais il y a d'autres causes de destruction. N'y a-t-il pas aussi des précautions à prendre pour sauvegarder les richesses artistiques et bibliographiques contre les dangers d'incendie, par exemple? La lumière électrique est-elle sans

danger; peut-on l'introduire avec une complète tranquillité d'esprit là où jadis l'on n'eut pas introduit le gaz? C'est ce dont il conviendrait de s'assurer, surtout en présence d'incendies déjà nombreux occasionnés par le mode d'éclairage dont il s'agit.

Il y aurait lieu de rechercher les principes rationnels qui devraient présider à la construction des bibliothèques et des musées. Pourquoi, par exemple, où il s'agit d'ériger des musées, ceux-ci ne seraient-ils pas construits de telle sorte que toute cause possible d'incendie en fut éloignée? Leur isolement d'abord, leur incombustibilité ensuite. Que valent les rayons de fer pour les bibliothèques et dépôts d'archives; quelles précautions convient-il de prendre contre la décomposition du papier et du parchemin, par l'humidité, la sécheresse excessive, la vermine? Il y a donc là une question générale à laquelle je pense que les Congrès ultérieurs devraient accorder un examen.

M. le PRÉSIDENT. — La question soulevée par M. l'abbé Puissant est d'une très grande importance et les orateurs sont d'avis qu'elle mérite un examen attentif et approfondi. M. Hymans voudrait-il nous formuler sa proposition?

M. HYMANS. — Mon vœu est d'amener l'étude de cette question capitale; on pourrait le libeller ainsi : « Qu'un prochain Congrès recherche les moyens préventifs pour soustraire à des destructions les œuvres d'art, les monuments de valeur archéologique et les collections de valeur historique et archéologique. »

M. le PRÉSIDENT. — Si personne ne demande la parole, je mets ce vœu aux voix.

Il est adopté.

La séance est levée à 11 heures.

### *Séance du Mardi 9 Août*

Preennent place au bureau : MM. le comte de Marsy, président; Hildebrand, et chanoine Van Caster, Soil, rapporteur, et Richez, faisant fonction de secrétaire.

La liste de présence est signée par MM. Quarré-Reybourbon, Destrée, C. Rutten, Flebus, Z. Defrenne, Hubert, Sturme, comte de Hauteclouque, de Monnecove, comte O. Le Grelle, Soenens, de Ponthière, comte A. d'Auxy de Launois, comte Édouard d'Auxy de Launois, chevalier de Patoul, L. Maeterlinck, Schaeps, Leman, Schoffer, Doutriaux, Castaigne, G. Zech-du Biez, Saintenoy, Damoiseaux, A. Le Tellier, de Thomaz de Bossierre, général Wauwermans, Daimerles, Favier, Matthieu, Cloquet, Germain de Maidy, Ernest Duwez, comte de Ghellinck d'Elseghem, comte Lair, comte A. de Limburg-Stirum, M<sup>mes</sup> Richez, Daimerles, Le Tellier, baronne van Zuylen, Lyon, M<sup>lle</sup> Ranschyn.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures.

M. le PRÉSIDENT. — Nous sommes restés à la question IX : *Quelles sont les règles à observer dans la restauration des charpentes et meneaux des édifices anciens ?*

M. DEFRENNE. — Dans les édifices de la période ogivale on distingue, en général, deux espèces principales de charpentes de comble : les charpentes non apparentes qui recouvrent les voûtes et les charpentes apparentes qu'on trouve dans les édifices dépourvus de voûte. Ce sont ces dernières qui nous intéressent particulièrement.

Les voûtes en plâtre n'étant pas connues au moyen âge, si les ressources n'étaient pas suffisantes pour établir des voûtes en maçonnerie, on se contentait de charpentes apparentes qu'on décorait aussi artistement que possible.

« Jamais, comme dit M. Reusens, on ne se servait de  
» ces puérils travestissements, de ces mensonges architectu-  
» raux où des lattes cherchent à dissimuler la pierre à  
» l'aide d'une ignoble chemise de plâtre ou de mortier. On  
» se souvenait à cette époque que la vérité est la condi-  
» tion essentielle de l'art; celui-ci doit élever l'esprit et  
» charmer les yeux et non les tromper <sup>(1)</sup>. »

Aux époques de décadence, on a malheureusement fait disparaître de belles charpentes apparentes sous de pareils travestissements. Restaurer de telles charpentes est chose facile. Il suffit, dans ce cas, d'enlever plâtre et mortier avec précaution, sans doute.

Souvent la charpente est restée apparente, mais se trouve en mauvais état, il s'agit alors d'une restauration proprement dite, c'est-à-dire qu'il faut rétablir la charpente dans son état primitif telle qu'elle est sortie des mains de l'architecte.

Si une charpente tombe en ruine, par suite de vétusté ou d'incendie, il faut alors faire une restitution. La restitution comporte des travaux plus étendus que la restauration. C'est le rétablissement de parties anciennes qui ont disparu. Dans ce cas, l'architecte doit n'avoir qu'un seul but : refaire l'œuvre de son prédécesseur. La partie restaurée doit être identique à l'ancienne. Pour cela l'architecte aura à rechercher l'identité de style, l'identité de matériaux et de leur mise en œuvre. Il faut démolir le moins possible : un élément qui peut encore tenir doit rester.

Si, par ci par là, on trouve des restes de peintures décoratives, il faut les conserver soigneusement car, outre que souvent, ils ont une valeur ornementale, ils servent aussi de documents pour l'histoire de l'art.

---

(1) ED. REUSENS, t. II, p. 173.

Quant aux meneaux des fenêtres, s'ils ont disparu, il faut les restituer dans leur style primitif. Si ce qui arrive le plus souvent les meneaux primitifs ont été remplacés par d'autres d'un style postérieur, il convient, si la différence de style est trop forte et s'ils n'ont pas de valeur au point de vue de l'art, de les faire disparaître. Toutefois en ceci il ne faut pas être absolu car on risquerait alors de devenir absurde.

On doit bien étudier chaque cas en particulier; si ces meneaux sont bons, quoique d'un style postérieur, il faut les conserver. Il est des cas où ils ne font pas mauvais effet et peuvent servir à éclairer un point de l'histoire de l'art.

M. le PRÉSIDENT. — Sur cette question, voici une note que M. Haverland nous a fait parvenir :

Je suis d'accord avec M. Defrenne sur la solution à donner à la première partie de cette question, celle qui concerne les charpentes. Je fais des réserves à l'égard de la conclusion tendant au remplacement de certains meneaux anciens.

La plupart des meneaux, du moins dans nos églises belges, sont antérieurs à la Renaissance et appartiennent, par conséquent, à une époque relativement bonne. Il est à remarquer, du reste, que les maîtres d'œuvre de la dernière période gothique, amenés, sans doute par nécessité, à remanier ou à compléter l'œuvre de leurs prédécesseurs, l'ont toujours fait avec une grande conformité de sentiment, avec goût et pondération. Je prends, comme exemples, dans plusieurs cathédrales françaises, ornées, après coup, de splendides rosaces du plein XIII<sup>e</sup> siècle, des réseaux les plus délicats du XV<sup>e</sup> siècle. Dans notre pays, je cite les fenêtres de l'abside de Saint-Jacques à Tournai. Elles remontent au XIV<sup>e</sup> siècle et encadrent des meneaux du XV<sup>e</sup>.

Ces anomalies sont fréquentes, elles n'ont rien de bien désagréable et je ne connais pas un seul cas où la disparité soit assez grande pour justifier un changement.



Encore une fois, évitons, autant que possible, de remanier nos monuments. Bornons-nous à conserver, à consolider, à restaurer quand c'est nécessaire. Souvent une substitution amène des fautes irréparables; parfois l'on ne se donne même pas la peine de copier exactement le profil des moulures primitives, chose très importante pour que les meneaux produisent l'effet voulu. J'ai constaté notamment ce fait regrettable à Walcourt, à une fenêtre du transept méridional, lors de la restauration qui en a été faite il y a une dizaine d'années <sup>(1)</sup>.

Et cette réserve, à l'égard des meneaux, doit s'appliquer également aux vitraux. Dans les baies romanes du transept de la cathédrale de Tournai on a placé au XVI<sup>e</sup> siècle des verrières que l'on ne peut s'empêcher d'admirer. L'idée ne viendra à personne d'entre nous de les remplacer par des verrières de style roman. J'en dirai autant des vitraux, plus récents encore, de Sainte-Waudru à Mons et de Sainte-Gudule à Bruxelles.

MM. VAN CASTER et HUBERT présentent quelques observations.

M. le PRÉSIDENT. — La XII<sup>e</sup> question sur *les tapisseries de haute lice de fabrication enghiennoise* a été traitée à l'assemblée générale d'hier d'une manière très intéressante par M. Destrée. Nous n'avons donc plus à nous en occuper actuellement, si ce n'est pour témoigner de nouveau à notre savant collègue toute la satisfaction que nous avons éprouvée en l'écoutant.

XIII. — *Déterminer le caractère rationnel du mobilier des églises, par exemple, autels, bancs de communion.*

M. DEFRENNE. — J'ajouterai quelques mots seulement au développement de la question (*Voir p. 66*).

---

(1) J'ai ramassé moi-même sous la fenêtre en question un fragment des anciens meneaux et puis affirmer que le profil ancien n'a pas été exactement reproduit. Les meneaux actuels sont d'un aspect déplorable.

Le mobilier religieux doit être en tous points conforme aux prescriptions liturgiques; c'est une règle que la plupart de nos sculpteurs oublient trop souvent.

Le mobilier religieux doit être en harmonie avec le style de l'Église. Cette vérité est admise par tout le monde.

Il doit être simple, facile et commode : ici je ne puis m'empêcher de critiquer ces architectes et ces sculpteurs qui vous font des confessionaux véritables caisses d'horloge où le pénitent, au moment où il devrait être à l'aise, se trouve doublement gêné et où le prêtre est privé de la liberté de mouvement. Je blâme les auteurs de ces autels aux degrés impossibles, de ces chaires de vérité à l'accès plus que difficile; que dire de ces stalles où l'on ne peut se tenir debout ni s'agenouiller.

C'est assez affirmer que le mobilier doit être en rapport avec son usage et sa destination. Le mobilier est fait pour s'en servir et l'on doit pouvoir s'en servir.

Je crois aussi utile, messieurs, d'attirer votre attention sur ce que l'on peut appeler des meubles édifices, tels que certaines chaires de vérité dont l'abat-voix ressemble parfois à une flèche de clocher. Outre que ces abat-voix sont un véritable danger pour la vie du prédicateur, ils sont presque toujours un obstacle qui empêche de voir les lignes d'architecture.

Dernièrement, en visitant une église des environs de Charleroi, j'ai vu un abat-voix aux proportions gigantesques représentant une ville fortifiée avec remparts, créneaux, machicoulis, etc., il n'y manquait que des soldats pour faire la police de l'église.

Franchement, je ne comprends pas trop l'utilité de ces abat-voix et ne sais trop comment ni pourquoi un tel usage s'est introduit et généralisé dans nos églises.

Quand aux autels, ils sont avant tout la table du sacrifice. J'admets qu'il y ait un gradin avec retable, mais ce que je ne puis admettre, c'est qu'on fasse de ce meuble un véritable édifice qui ressemble plutôt aux portes d'entrée de ville, et masquent parfois de magnifiques fenêtres ogivales.

M. le PRÉSIDENT. — Voici les remarques que M. Haverland nous transmet sur cette question :

Je me permets de demander à M. l'abbé Defrenne de bien vouloir compléter la question, préalablement à toute discussion, comme suit :

*Déterminer, d'après les documents archéologiques, le caractère rationnel du mobilier des églises.*

Je suis amené à proposer cette modification parce que j'estime que le Congrès sortirait quelque peu de son rôle en formulant des principes absolus d'esthétique que ne pourraient pas partager tous ses membres ; il sortirait d'avantage encore de ce rôle en formulant des règles liturgiques.

Au contraire, l'accord se fera très facilement sur le terrain de l'archéologie pure, et l'étude impartiale de ce qui s'est fait dans le passé, donnera d'utiles indications sur ce qui doit être fait dans le présent et dans l'avenir.

Nous constatons que les chaires de vérité proprement dites n'ont fait leur apparition qu'à la fin de la période gothique : les spécimens qui nous sont restés sont fort rares et je n'en connais, pour ma part, que trois ou quatre en Belgique. Ces chaires gothiques étaient en bois, de dimensions très modestes, mais richement sculptées ; j'ai constaté que l'une d'entre elles avait été polychromée. Vraisemblablement, l'abat-voix n'existait pas ; ce couronnement n'a du reste aucune raison d'être. Au point de vue pratique, son rôle principal est réellement et uniquement d'abattre

la voix » c'est-à-dire de ramener les rayons sonores... au pied de l'orateur; au point de vue liturgique le dais est réservé aux évêques et aux abbés.

A la Renaissance, les chaires devinrent de véritables « monuments », exagérés dans leurs dimensions. Mais les habiles sculpteurs de l'époque y trouvèrent matière à exercer leur talent; je cite en passant les magnifiques chaires de Saint-Bavon à Gand, de Sainte-Gudule à Bruxelles.

Quant aux tables de communion qu'on identifie généralement de nos jours avec la clôture du chœur, je n'en connais pas qui soient antérieures à la Renaissance. Au lendemain du savant Congrès des œuvres eucharistiques, tenu à Bruxelles, nous ferions chose utile en examinant de quelle façon les fidèles, au moyen âge, s'approchaient de la Sainte Table. A-t-on, sur ce point, en Belgique, des documents écrits, des peintures, des sculptures, des vignettes de manuscrits? Une cathédrale française, Reims, je crois, nous offre la splendide statue d'un chevalier du XIII<sup>e</sup> siècle recevant la Sainte Eucharistie; il est debout, armé de pied en cap, les mains jointes sur la poitrine. C'est un des plus beaux documents qu'on puisse produire sur cette question intéressante. Connaît-on en Belgique des documents analogues et sur la façon dont la Sainte Eucharistie était administrée aux fidèles?

Quant à l'harmonie de style à établir entre le mobilier et l'architecture de l'église, harmonie désirable, d'après M. Defrenne, j'en ai suffisamment parlé à propos de la III<sup>e</sup> question et il est inutile que j'y revienne encore.

M. DEFRENNE. — Je me suis entendu avec M. Destrée pour le texte des conclusions relatives à la troisième question qui a été discutée hier; il s'agit des principes à suivre pour la restauration des monuments anciens :

« Dans toute restauration, l'architecte ne doit rétablir l'unité de style qu'à la condition de conserver tout élément

présentant un caractère artistique ou historique de réel intérêt ».

M. le PRÉSIDENT. — Ce vœu me paraît répondre exactement à l'opinion des membres de la section. S'il n'y a pas d'observations, je le déclare adopté.

XI. — *Quel est l'architecte qui a conçu le projet de l'église de Sainte-Waudru, à Mons?*

M. HUBERT. — Aux explications données, pages 64 à 66, nous ajouterons qu'il n'existe pour élucider la question que des extraits des comptes des dépenses.

Vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, les chanoinesses du Chapitre noble de Sainte-Waudru, trouvant lourde, vieille et démodée leur église qui datait de 1169, résolurent de la remplacer par une basilique de style ogival, lequel était alors dans tout l'épanouissement et la splendeur de la période flamboyante. C'était une colossale entreprise, mais le Chapitre était riche.

Au commencement de 1449, les préparatifs de la reconstruction étaient assez avancés pour qu'il envoyât des messagers engager une grande partie des chanoines de Sainte-Waudru résidant à Bruxelles, à venir « *visiter la place et avoir avis de le manière de réédification* ».

Il avait convoqué pour la même réunion Jean Huwellin, maître-maçon de Hainaut; Michel De Rains, maître-maçon de Valenciennes; Jean Le Fèvre, maître-maçon de la ville de Mons et Hellin De Sars, charpentier.

Huwellin était appelé « *pour prendre avis de commander à ordonner et mettre en fourme l'ouvrage;* »

De Rains, « *pour avoir son avis;* »

Le Fèvre et De Sars, « *pour accompagner le dit maître.* »

Ces ouvriers se trouvaient sur les lieux du 1<sup>er</sup> au 5 Mars.

Cinq des chanoines de Bruxelles y arrivèrent le Lundi 3, et y restèrent le lendemain.

On le voit, c'était une de ces consultations que l'on avait coutume de faire au moyen âge, avant d'entreprendre l'exécution d'un travail important.

Pour rechercher l'auteur du projet, nous n'avons pas d'autres renseignements que ceux qui précèdent.

On a cru reconnaître dans deux plans des tracés de l'église de Sainte-Waudru; on les a attribués à De Rains parce que, d'après les comptes, *« il a mis et compasset « en parchemin deux patrons (plans) de le manière del « ouvrage qu'il appartendra à faire selon l'avis adont « (alors) pris. »* Mais nous avons prouvé que les dessins des archives n'ont aucun rapport avec notre collégiale. Et faire de De Rains l'auteur du projet, en s'appuyant sur le texte des registres des dépenses, c'était déduire de ce texte ce qui ne s'y trouve pas; il dit en effet que De Rains a été appelé *pour donner son avis*.

De Sars et Le Fèvre aussi n'ont été que consultés.

Au contraire, Jean Huwelin, les mêmes comptes l'affirment, était convoqué pour recevoir du Chapitre avis de commencer à donner ses ordres pour mettre l'ouvrage à exécution. Or qui ordonne, qui fait exécuter l'ouvrage, si ce n'est l'architecte? Et cet architecte est l'auteur des plans. Il en a toujours été et il en sera toujours ainsi; la logique le veut. Il convient que celui qui a conçu le livre en surveille l'impression. Toutefois rien n'est absolu dans le monde, l'entente entre ceux qui font bâtir et l'architecte peut cesser. Le comte de Hainaut, dont Huwelin était le maçon, a pu avoir plus particulièrement besoin de ses services. C'est ce qui est probablement arrivé, puisque nous voyons un autre maître-maçon prêter serment et entrer au service du Chapitre, le 31 Janvier 1450, pour commencer l'exécution le 9 Mars suivant. Ce nouveau maître ne s'est

occupé, entre ces deux dates, que des préparatifs de l'exécution et nullement du projet qu'il avait trouvé tout fait.

Huwellin, toujours cité le premier dans les articles de recettes, était probablement le principal maître de la province, puisqu'il était celui du comte de Hainaut, position qu'il occupait depuis 11 ans. Il y avait été appelé par des lettres très élogieuses de Philippe, duc de Bourgogne, le 13 Juillet 1438, en remplacement de Jean Spiskin, qu'elles déchargeaient de son office. Je dis donc encore que selon toutes les probabilités Huwellin est l'architecte qui a conçu le projet de l'église de Sainte-Waudru, mais je ne l'affirme pas parce que les comptes ont des lacunes.

M. le PRÉSIDENT. — Je remercie M. Hubert de la communication qu'il vient de nous faire et je le félicite de sa persévérance à poursuivre ses études. Elles ont aidé à l'histoire de la collégiale de Mons; et ont fait connaître le plan le plus ancien de l'incomparable cathédrale d'Amiens, et celui qui est à suivre pour l'achèvement de la belle tour de Saint-Rombaut, à Malines.

M. A. Boghaert-Vaché, empêché d'assister au Congrès, m'a adressé un travail qu'il publie dans l'*Indépendance belge* de ce matin, sur la question qui nous occupe. Il conclut que Jean Spiskin est l'auteur du plan de l'église de Sainte-Waudru. M. Hubert pourrait-il nous donner son avis à ce sujet?

M. HUBERT. — M. le Président, ainsi que vous, j'ai reçu, à l'ouverture de la séance, le journal où M. Boghaert-Vaché annonce sa découverte de l'architecte de Sainte-Waudru. Je n'ai fait que le parcourir, mais je puis en partie répondre à vos désirs; car l'attribution à Jean Spiskin, loin d'être nouvelle, date d'une quarantaine d'années.

Cela me conduira à dire d'abord quelques mots de Louis

Dethuin, premier auteur de cette découverte, qu'il publia, en 1862, dans les *Annales du Cercle archéologique de Mons* <sup>(1)</sup>.

Vers cette époque, il se fit, au Conseil provincial du Hainaut, un revirement en faveur de la nomination d'un architecte provincial, alors que jusque-là, cette administration avait confié son service d'architecture à ses commissaires-voyers d'arrondissement. L'un de ceux-ci, Louis Dethuin, se mit sur les rangs et imagina de publier une espèce de thèse sur l'architecture et l'archéologie. Pour la partie architecturale, il choisit la question de l'escalier de Sainte-Waudru, à laquelle 35 ans de discussions et d'essais malheureux avaient donné un grand retentissement. Sans mandat, il fit l'attaque des travaux que l'architecte Ch. Sury y exécutait, et présenta un contre-projet. Je le laisse parler pour que vous puissiez, Messieurs, plus exactement apprécier et juger :

« Mes observations, dit-il, n'ont nullement pour but la critique,  
« en ce que le mal est aujourd'hui réparable..... Je signalerai  
« les défauts de l'ouvrage en construction, ou mieux en  
« démolition, et je dirai pourquoi les projets mis en avant  
« jusqu'à ce jour, n'obvient pas à ces défauts, et ne tendent  
« malheureusement qu'à les rendre à jamais irréparables.  
« (P. 16)..... On va plus loin, on veut appliquer le remède  
« à côté du mal en créant de nouvelles ruines au milieu de  
« celles qui embarrassent déjà le monument. » (P. 17)..... La  
« reconstruction du grand escalier de l'église de Sainte-  
« Waudru est une question qui est loin d'être résolue, ou  
« pour mieux dire, qui est sur le point de recevoir une  
« plus mauvaise solution que la première..... J'ai donc pensé  
« qu'il pouvait être opportun de présenter les résultats de  
« mes études sur cette question. En toute humilité j'avouerai,  
« cependant, que j'ai cru en ceci accomplir un devoir. La  
« tour de l'église de Sainte-Waudru est l'œuvre de mes  
« ancêtres, moins que tout autre je ne pouvais garder le  
« silence. Je viens donc non seulement indiquer les résultats  
« que l'on obtiendrait, au point de vue artistique, par la

---

(1) Tome III, pp. 1 et 113.



« réalisation des nouvelles dépenses votées, mais encore  
« ceux qu'on pourrait atteindre en se livrant à de nou-  
« velles études, et en modifiant les projets..... Les dessins  
« ci-annexés présentent mes idées dans tout leur dévelop-  
« pement..... Nous espérons, par ce travail, avoir donné une  
« solution raisonnée de la question. Nous la soumettons  
« avec confiance à l'appréciation des amis sincères des arts  
« et des esprits éclairés qui s'occupent de la conservation  
« de nos grands monuments du moyen-âge. »

Dans un travail adressé à la Ville, à la Province et à l'État, en 1892, et publié avec plans à l'appui, dans le Rapport de la Députation permanente du Conseil provincial du Hainaut, session de 1897 <sup>(1)</sup>, j'ai examiné les différents projets successivement présentés pour le dit escalier. J'ai reconnu que « le projet de Louis Dethuin, est une repro-  
« duction du premier projet de Van Gierdegom, avec ses  
« défauts aggravés, reproduction augmentée de deux rampes  
« coûteuses, en même temps qu'inutiles, car elles feraient  
« double emploi. »

En effet, le contre-projet de Dethuin est la *copie* d'un travail publié et présenté au Conseil provincial, 24 ans plus tôt, par l'architecte Van Gierdegom, mais qui n'avait pas été admis.

Ce qui précède suffit, croyons-nous, pour vous montrer qu'en cette occasion, où il s'agissait de son amour-propre et de ses intérêts, Louis Dethuin fut plagiaire, hableur et peu scrupuleux. Il prend le projet de l'architecte Van Gierdegom, et s'en sert pour chercher à s'emparer des travaux de l'architecte Sury. Il se vante, parle de son humilité et se réclame des Dethuin ses ancêtres.

Voyons maintenant la thèse archéologique, *la découverte*.

Des maîtres qui ont travaillé à Sainte-Waudru, Spiskin

---

(1) P. 364.

esi l'un des mieux connus. On peut suivre ses traces durant 25 ans, de 1432 à 1457, année de sa mort. Nous connaissons aussi la date de son entrée au service du chapitre, c'est le *31 janvier 1450*, il importe de la noter.

D'autre part, c'est du *1<sup>er</sup> au 5 mars 1449* que les chanoines, les chanoinesses et les maîtres ouvriers avaient été réunis, Huwellin, « *pour prendre adris de commender chier à ordonner et mettre en fourme l'ourraige* », les autres, pour donner leur avis. C'est alors que le projet avait été discuté.

Ces dates ne peuvent être contredites par personne.

Il faut donc admettre que Spiskin n'est pas l'auteur du projet ou que le projet a été terminé un an environ *avant* d'être commencé !

On tombe facilement dans l'absurde, quand on veut discuter contre l'évidence.

Comme tantôt, laissons parler Dethuin : « J'avais, dit-il, » peu d'espoir d'arriver à un résultat *affirmatif* quand je » voulus revoir avec plus d'attention les consoles qui, à » l'extérieur, décorent les contreforts du chœur .... (P. 114.) Alors il aperçoit, sur un de ces culs-de-lampe sculptés, un personnage qui le frappe : « Ses traits sont graves et » annoncent un certain âge. Son menton est rasé et ses » joues renfoncées semblent accuser la perte des dents.... Le » doute me paraît donc impossible, et déjà le lecteur a reconnu » l'auteur des plans, le premier architecte du monument.... Le » nom et les traits de Spiskin, le maître de l'ouvrage » assermenté de l'église de Sainte-Waudru, sont connus : » nos compatriotes et les amis des arts peuvent contem- » pler cette grande célébrité montoise ! » (P. 117.)

Il faut croire le lecteur bien naïf, et l'être beaucoup aussi, pour oser lui présenter de pareilles insanités à propos d'un sujet historique.

Louis Dethuin, pour faire preuve d'érudition et détourner l'attention du lecteur, a produit quantité de citations, même à côté. Il a tronqué les textes en y supprimant ce passage important : « *Huicellin avait été appelé pour prendre avis de commencer à ordonner et mettre en forme l'ouvrage* » ; il les a dénaturés en insinuant, contrairement à la vérité, que De Rains avait pris le rôle principal et en déclarant que Huicellin ne s'était occupé des travaux que sur demande spéciale, en qualité de conseil ou d'expert. (P. 7.)

Ceux qui avaient étudié l'histoire de la construction de Sainte-Waudru n'ont pris au sérieux ni le projet d'escalier plagié, ni l'attribution à Spiskin inventée pour s'en approprier la découverte, et personne n'a jugé utile de les critiquer.

Je ne pousserai pas plus loin, Messieurs, l'examen de l'intrigue qui nous occupe ; je crois avoir suffisamment montré ce qu'elle vaut. Le Conseil l'a appréciée en ne nommant pas Dethuin à la place d'architecte provincial.

J'en arrive à l'article de l'*Indépendance belge*. Je n'y rencontre que des reproductions de ce qu'a publié Louis Dethuin, mais j'y remarque l'annonce de la publication prochaine, d'un travail de l'honorable M. Boghaert-Vaché, basé sur des « *documents existant dans les archives de Lille, de Valenciennes, de Bethune et sur d'innombrables monographies d'édifices religieux et civils* ». Je crois qu'il y a lieu et je propose d'attendre cette publication qui promet d'être importante pour l'histoire de notre collégiale.

M. le PRÉSIDENT. — Je remercie encore M. Hubert, et si personne ne demande la parole, je considérerai sa proposition d'ajournement comme acceptée (*Adhésion*).

XV. — *La question du choix d'une architecture a*

*un caractère tout particulier en Belgique. Quel style convient-il de préférer pour les églises et les hôtels de ville à construire ?*

M. DEFRENNE développe les idées qu'il a indiquées dans son résumé. Il estime qu'on doit en revenir à notre style national qui est celui d'avant le XVII<sup>e</sup> siècle.

M. PAUL SAINTENOY. — Je suis d'avis que cette question n'est pas de la compétence du Congrès. J'admire le passé, je l'étudie avec passion comme archéologue, mais comme architecte, je suis d'accord avec ceux qui croient que le XX<sup>e</sup> siècle doit chercher un art architectural adéquate avec lui, un art ni gothique, ni romain, mais qui soit simplement basé sur l'emploi rationnel de la matière tempérée par une esthétique radieusement inspirée par les grandes règles de l'art qui découlent des immortels exemples du passé.

L'art ne se répète pas !

M. CLOQUET ne partage pas l'avis de M. Saintenoy sur l'incompétence du Congrès et estime qu'un examen approfondi de cette question serait utile au point de vue de l'art.

M. DESTRÉE fait remarquer que la question a un intérêt archéologique lorsque les constructions à élever doivent entrer en parallèle avec des monuments anciens. Tel est le cas par exemple de la Table ronde à Louvain rebâtie sur la place de l'Hôtel-de-Ville dans un style déplorable. La question mériterait d'être examinée à nouveau à notre prochain Congrès (*Adhésion*).

M. MATTHIEU communique une lettre de M. de Ville-noisy au sujet du denier de Judas conservé au couvent des Capucins à Enghien ; il a accompagné cette lettre des moules de pièces analogues conservées au Musée du Louvre, à Paris. Le denier dit de Judas est une monnaie de Rhodes des Cariens. Elle date de 200 ans avant Jésus-Christ. Le droit porte une tête de face avec le nom de

POAION. Le revers a les armes parlantes de *Rhodes* une rose, qui se dit *rhodon* en grec. On a signalé six deniers conservés à titre de denier de Judas, l'un à Rhodes, deux à Rome, un à Malte, un à Paris et un à la cathédrale de Sens. Celui d'Enghien est donc le septième qui a la même attribution.

VIII. — *Déterminer l'époque à laquelle remonte l'emploi dans les monuments et les constructions privées du granit bleu. Quelle a été l'influence de ces matériaux sur l'architecture et l'ornementation ?*

M. CLOQUET fait ressortir toute l'importance de cette question pour l'histoire de l'art. Il désiraît qu'un de nos chercheurs fournisse des documents sur l'époque où l'on a commencé l'exploitation des pierres de construction à Soignies. Au moyen âge alors que les transports étaient difficiles et onéreux, les architectes choisissaient toujours les matériaux qu'on pouvait extraire dans le voisinage.

M. le comte A. DE LIMBURG-STIRUM est d'avis que le terme de granit ne s'applique en Belgique qu'à la pierre dite « petit granit » qui est calcaire. En général, la pierre, dans les constructions anciennes, a été prise sur place. Si quelquefois comme je l'ai entendu dire pour la tour de Burbant à Ath on attribue une origine lointaine aux matériaux, c'est une erreur; cette tour a été bâtie en calcaire des environs, par exemple le calcaire de Maffles.

M. le PRÉSIDENT. — Nous manquons évidemment des éléments pour traiter la question; elle mérite d'être approfondie et il serait opportun de la signaler à l'attention des sociétés archéologiques des régions où la pierre de construction est exploitée.

M. le comte DE MARSY. — La question que je viens soumettre tardivement au Congrès peut avoir sa place dans deux des sections. Toutefois, je crois que c'est surtout à la section d'archéologie qu'elle appartient.

A-t-il existé dans le château d'Enghien, comme l'affirment quelques historiens, une tour désignée sous le nom de Tour de Mélusine ?

Quelle est la date à laquelle, dans le cas affirmatif, remonterait cette attribution et quels sont les plus anciens textes dans lesquels il en est fait mention ?

Voici en deux mots quel est l'intérêt de la question.

Vous connaissez tous la légende de Mélusine, la femme poisson ou serpent, mariée à un prince de Lusignan et qui, une fois par semaine, condamnée à reprendre sa première forme, s'enfermait dans une tour, en interdisant à son mari de venir la trouver et même de chercher à savoir ce qu'elle y faisait.

Curieux comme une femme, Lusignan viola un jour sa promesse et Mélusine s'envola par la fenêtre de la tour.

Or, dans chacun des châteaux habités par les Lusignan dans le Poitou et la Vendée, on retrouve une tour portant le nom de Mélusine. Pareille attribution existerait, dit-on, dans les châteaux qui, au moyen âge ont appartenu à la maison de Luxembourg. On en cite à Luxembourg. à Ligny, à Ham et même à Enghien.

Paquot, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, aurait, écrit M. Leo Desaiivre, parlé des apparitions de la Mélusine à ce château à l'occasion de la mort de chacun des membres de la famille de ses seigneurs.

Le duc d'Aerschot, ajoute-t-il, l'avait assuré si positivement à la reine Marguerite que cette princesse voulut le persuader à son tour au roi Henri IV lui-même qui se défendit d'y ajouter foi.

L'historien Colins, bailli des bois d'Enghien, rapporte aussi

que la reine Margot lui demanda si Mélusino se montrait toujours au château d'Enghien.

Je ne voudrais pas entrer dans de trop longs développements pour justifier ma question. Toutefois, je suis forcé de rappeler quelques détails sur un débat littéraire qui existe depuis une trentaine d'années au sujet de l'origine de la légende de Mélusine formulée pour la première fois d'une manière précise dans le poème de Couldrette et le roman de Jean d'Arras, œuvres qui toutes deux ne datent que des dernières années du XIV<sup>e</sup> siècle.

Est-ce une légende poitevine ou une légende germanique, venue des bords du Rhin ou de la Moselle et qui a suivi en France les Luxembourg ?

Les documents écrits sont à peu près insignifiants de part et d'autre et le passage des *Otia Imperialia*, de Gervais de Tilbury, que l'on allègue, pourrait être invoqué par les deux camps. La légende a une saveur bien germanique et semble voisine du Cygne de Bouillon et de la dame blanche de Clèves. Enghien nous fournira-t-il quelque argument archéologique pouvant nous aider à éclaircir une question qui, je le crains, restera toujours insoluble <sup>(1)</sup>.

M. MATTHIEU. — Il n'existe pas de documents à Enghien propres à élucider la question soulevée par M. le comte de Marsy. La tradition relative aux apparitions de la fée Mélusine au château d'Enghien est rapportée au plus tôt par Colins dans son Histoire de cette ville. Il raconte son entrevue avec Henri IV, roi de France, au château de Monceaux-lez-Meaux en Brie, en 1598 ; la reine Marguerite « interrompit, écrit-il, à me demander si la *Merlusine*

---

(1) Voir l'exposé de cette question donné à l'occasion du compte rendu de l'ouvrage de M. LEO DESAIVRE : *Le Mythe de la mère Lusine*, dans le *Bulletin critique*, n° du 1<sup>er</sup> mars 1884, et notre article : *Petits problèmes relatifs à Mélusine et à Geoffroy à la Grand'Dent*, dans la *Revue du Bas-Poitou* (Janvier 1895).

venoit à se montrer au chateau d'Enghien à chasque fois qu'un de leur maison alloit de vie à trespas. Je dis on en fait des contes, Madame, que je tiens pour fables. Elle inféra que non et que son cousin le duc d'Arschot luy avoit asseuré pour chose véritable. Je la laissoy en son opinion et m'appercevois que le Roy n'en faisoit point de cas, et la tenoit à fable, comme elle l'est, pour en parler librement. »

La tradition a existé cependant et s'est conservée dans le nom de fontaine Mélusine attribuée à la fontaine férugineuse qui existe au parc d'Enghien dans un carrefour solitaire et ombragé qui se prête admirablement aux apparitions mystérieuses. Cette dénomination ne figure pas dans les légendes des anciennes vues du parc.

Nous ne pouvons guère espérer de retrouver à Enghien les éléments pour résoudre la question de l'origine de cette légende, car la seigneurie d'Enghien n'est passée dans la maison de Luxembourg qu'en 1390 par le mariage de Jean de Luxembourg avec Marguerite d'Enghien.

M. GUERLIN parle de l'influence de l'école flamande sur les peintres amiénois.

La séance est levée à 11 heures.

### *Séance du Mercredi 10 Août*

La séance s'ouvre à 8 <sup>1</sup>/<sub>4</sub> heures sous la présidence de M. le comte de Marsy ; prennent place au bureau MM. H. Hymans, le chanoine Van Caster et P. Saintenoy, secrétaire.

Ont signé la liste de présence : MM. Quarré-Reybourbon, Hubert, Richez, Van Boxmeer, C. Rutten, Nickers, E. Sturme, G. Wilmotte, t' Serstevens - Troye, Geirnaert, F. Evariste-Brunin, C. Schoffer, Possoz, Schaeps, Destrée, F. Le Sergeant de Monnecove, Guerlin, A. Le Tellier, comte A. d'Auxy de Launois, E. Matthieu, L. Germain de Maidy, chevalier de Patoul, comte Ed. d'Auxy de Launois, M<sup>mes</sup> Richez, Le Tellier, Guerlin.



M. le PRÉSIDENT. — Il est parvenu à la section un mémoire de M. Haverland sur la seconde question. Ce travail renferme de bonnes indications.

M. HAVERLAND. — Sans préjudice des excellentes mesures que d'autres membres du Congrès, particulièrement M. l'abbé Puissant, pourraient proposer, j'ai une certaine confiance dans les remèdes préventifs suivants :

D'abord instruire et éclairer les masses sur les choses artistiques, sur notre histoire nationale, sur l'utilité de l'archéologie. Or, on ne peut mieux les instruire qu'en les intéressant.

Je ne demande pas que l'on surcharge les programmes des écoles primaires en y ajoutant un cours d'esthétique ou d'archéologie et cela au détriment des sciences plus nécessaires. Mais il y a mille moyens d'intéresser la jeunesse à notre passé artistique, à l'histoire locale, et de lui donner, à cet égard, des notions exactes.

Je voudrais également que l'on rendît l'art plus simple, plus compréhensible, plus populaire. A mon avis on y arrivera imparfaitement en essayant de vulgariser, par des copies plus ou moins bien faites, les chefs-d'œuvre des grands maîtres. La majeure partie du peuple sera toujours incapable de les comprendre et de les sentir. On y arrivera moins encore en encourageant un art baroque et décadent que le peuple ne comprendra et ne sentira pas davantage puisque ceux qui pratiquent cet art ne le comprennent pas eux-mêmes. Mais on y arrivera efficacement en relevant, sur des bases rationnelles, traditionnelles, nationales et vraiment populaires, notre art appliqué et nos industries artistiques. Cet art là, compris de tous, sera goûté, aimé et respecté. C'est ce qui avait lieu autrefois.

Je ne crois pas que ce soit faire chose utile à l'art que de dépouiller nos monuments de leurs mobiliers pour en disperser les différentes pièces dans des musées publics ou particuliers. Dans un musée l'œuvre d'art est morte ;

dans le monument pour laquelle elle a été faite, cette même œuvre d'art fonctionne, vit et parle ; elle parle au peuple pour qui elle est faite, qui la comprend, la sent et l'aime. Ces sentiments expliquent comment, à certaines époques troublées, les plus belles pièces d'orfèvrerie de nos trésors ont été pieusement cachées sous le toit d'un paysan ou d'un pauvre ouvrier, pour être rendues, une fois la tourmente passée, à leur destination première.

J'aurais mauvaise grâce, cependant, à ne pas reconnaître la raison d'être, à notre époque, de nos musées. Nos monuments ont été assez pillés (et ce n'est pas précisément le peuple qui est ici le grand coupable) pour que l'on ménageât à quelques-unes de leurs épaves une place honorable. Mais ces musées, puisqu'ils sont nécessaires, doivent être convenablement disposés pour l'instruction du public et la formation de son goût. Beaucoup d'entre nous, Messieurs, ont visité le Musée de la Société archéologique de Namur, si bien classé au point de vue de l'instruction populaire. C'est le modèle parfait d'un musée provincial. D'autres que moi, et avant moi, ont rendu hommage à son dévoué conservateur, M. Alfred Bequet.

Il y a enfin un moyen de nous éclairer sur la solution à donner à la question posée par M l'abbé Puissant, c'est de rechercher les causes qui ont déterminé soit la destruction soit la conservation de certains monuments pendant des émeutes. La recherche et l'analyse de la cause d'un mal doit déterminer la nature du remède. Je ne citerai que deux cas :

Pendant la Commune de Paris, la Sainte Chapelle du Palais demeurait absolument intacte, tandis que non loin de là, l'Hôtel-de-ville, les Tuileries, le Palais de Justice s'éclairaient tout-à-coup de lueurs sinistres, comme à la suite d'un mot d'ordre précis.

D'autre part, on n'a pas oublié les actes de grossier vandalisme auxquels certaine portion du peuple de Bruxelles

s'est livrée spontanément, et sans aucune raison, semble-t-il, lors de l'inauguration du nouveau Palais de Justice.

Des faits semblables nous déroutent dans nos prévisions et la mise en lumière de ces faits, par un historien philosophe, serait très utile au point de vue de l'importante question posée par M. Puissant.

M. le PRÉSIDENT. — Nous devons savoir gré à M. Haverland de ses remarques. Le Congrès de l'an prochain aura à revenir sur cet objet, ainsi que vous l'avez décidé hier. C'est pourquoi nous pouvons passer à l'examen de la XIV<sup>e</sup> question.

M. VAN BOXMEER. — Voici la question que je sou mets à votre jugement : Pour l'achèvement de la tour Saint-Rombaut à Malines, doit-on suivre le plan publié par R. Chalon ou bien la gravure de W. Hollar ?

Passons d'abord aux rétroactes :

Jadis nous ne connaissions à Malines en fait de plan d'achèvement de notre tour, qu'une gravure faite en 1649 par W. Hollar, imitée dans le Grand théâtre sacré du Brabant, dans les Actes de Saint-Rombaut par Sollerius, etc., etc., et portant comme inscription « EKTUPON turris elegantissimæ S. Rumoldi Mechliniæ, si ut exhibetur hoc in typo, tandem aliquando perficiatur. » En flamand il y a la même chose, à peu près; en voici la traduction : « La tour élégante de Saint-Rombaut de Malines comme elle devrait être parachevée d'après le projet primitif ».

Veillez bien retenir cette date de 1649, Messieurs; la gravure du seul document sérieux que nous possédions fut faite *cent ans* après que nos architectes faisaient du style gothique, *plus de cent ans* après que la dernière main fût mise à la partie existante de la tour de Malines. Ce fut cette gravure cependant qui jusqu'en 1887 était considérée comme le plan incontestable de notre tour malinoise.

Vous comprenez, Messieurs, que rien ne devait être plus difficile que de renverser cette opinion ancrée dans l'esprit de plusieurs générations ! En 1887 donc, j'entrepris une première campagne <sup>(1)</sup>. Je réussis à convaincre plusieurs de mes collègues de la Société archéologique de Malines. Fort de leur appui, je présentais la question au Congrès de l'année dernière sous la forme binaire : Le fac-simile du plan publié en 1843 par R. Chalon comme étant celui de Sainte-Waudru à Mons, n'est-il pas plutôt celui de la tour Saint-Rombaut à Malines ? Pourrait-on achever notre tour d'après ce plan ?

Grâce à plusieurs archéologues éminents qui soutenaient mon opinion, la première partie de la question obtint un vote affirmatif. Pour la seconde on résolut de recourir à des études postérieures avant de la résoudre.

Il est donc admis à l'heure qu'il est, que le plan publié par Chalon sous le titre de : Tour de Sainte-Waudru à Mons et que nous nommerons pour ce motif le plan Chalon, est une variante du « patron » de Saint-Rombaut de Malines. Le Congrès de Malines eut soin de dire une « variante » attendu qu'il varie avec la gravure Hollar dont il a été parlé plus haut, et qui, lui aussi, représente la tour malinoise.

Depuis le dernier Congrès, Messieurs, notre Cercle de Malines a consacré plusieurs séances très instructives à la discussion de la question : Lequel des deux plans connus, doit-on suivre pour l'achèvement de la flèche !

Nous sommes parvenus à nous mettre si bien d'accord sur tous les éléments du litige, les pièces du dossier sont tellement complètes, que nous estimons la question mûre, pour la soumettre à la décision de votre tribunal !

Vous connaissez la valeur historique des plans ! 1° la gravure Hollar, faite en 1619 et portant l'inscription *qu'elle est faite d'après le plan original* ?

---

(1) Voir *Annales du Cercle Archéologique de Malines*, t. I, p. 55.

2° Le plan Chalon, *dessin sur parchemin dressé par un architecte gothique*, trouvé dans les vieilles archives de la collégiale de Sainte-Waudru de Mons, ayant pour lui comme preuve de l'authenticité de son origine malinoise, l'extrait des comptes du chapitre de Mons *datant de 1550* (comparez les dates Messieurs), que voici : « Conclud faire venir le personnaige aiant fait la *pourtraicture du clochier de Malines, pour la dite pourtraicture veoir* et en faire ce que de raison. » Les montois examinèrent tant et si bien notre plan de Malines que trois cents ans plus tard ils ignoraient d'où il leur était venu et qu'ils ont fini par en faire un montois pur sang ! Il fallut le Congrès de l'année dernière pour réformer l'état civil de ce vieillard au front parcheminé, qui, redevenu malinois, vous pose sa candidature.

Examinons maintenant les deux plans au double point de vue artistique et archéologique ! Voyons d'abord le côté artistique. De l'aveu même de nos adversaires, (j'ignore s'ils sont nombreux), la gravure Hollar est faite par un burin inconscient du XVII<sup>e</sup> siècle, d'après les données de la plus forte décadence gothique. Je ne puis malheureusement pas vous présenter cette gravure, je vous en soumettrai tout à l'heure une reproduction réduite. Si cette gravure n'avait pour elle son ordonnance générale elle ne se prêterait jamais à un examen artistique quelconque.

Voici maintenant le fac-simile du plan Chalon. Là tout indique une main consciente du style et de la structure, tous ces détails sont parfaitement exécutables, à telle enseigne, qu'un appareilleur quelconque réaliserait l'œuvre de l'artiste créateur. C'est que cet artiste est un architecte du temps, connaissant à fond son style, ayant de la stabilité les notions les plus exactes. Comparez à ce dernier point de vue surtout les deux projets et là, où il faudrait, d'après l'un des stratagèmes inouis pour obtenir l'équilibre, l'autre par une disposition sage et raisonnée permet sans crainte aucune, l'empilement de tous les éléments nécessaires à la réalisation.

Pour tout observateur sérieux, il y a un abîme entre les deux projets en tant qu'œuvres d'art !

Reste maintenant la comparaison archéologique. C'est ici surtout que git le lièvre ! La principale objection de nos adversaires consiste à dire que, faute de preuves historiques, plus péremptoires que celles produites, ce ne sont pas les considérations d'esthétique qui doivent guider notre choix, mais que c'est à l'archéologie seule à se prononcer.

Dans ce domaine encore, Messieurs, tout prouve en faveur de notre thèse. Nous nous servons simplement d'un seul argument, mais décisif d'après vous ! Le plan que *nous défendons est parfaitement conforme à tout ce qui existe déjà de l'œuvre de Malines !* S'il y a quelques légères dissemblances elles s'expliquent facilement.

M. Hubert a publié une brochure donnant à la même échelle les deux plans Chalon et Hollar <sup>(1)</sup>. Nous avons fait exécuter une photographie de la partie existante de notre tour et nous établissons un troisième parallèle <sup>(2)</sup>. On voit que le plan Hollar est beaucoup moins conforme à la réalité que le plan Chalon ; la ressemblance de ce dernier avec la photographie est frappante ! Vous remarquerez que *cette ressemblance est indéniable même pour la toute dernière partie construite de la tour.*

Voici une épreuve représentant le motif d'architecture le plus élevé de la tour de Malines <sup>(3)</sup> ; il n'est que la réalisation de ce que nous donne le plan Chalon. *Preuve évidente que si ce plan est antérieur à la partie terminale de la tour, il a été suivi cependant jusqu'à la fin.* Or, si on trouve en lui tous les éléments tels qu'ils sont

---

(1) Nous remercions bien M. Hubert d'avoir daigné nous prêter ces clichés.

(2) Depuis lors a paru le précieux travail de notre collègue M. le chanoine Van Caster qui donne la même comparaison en détail.

(3) Nous n'avons su reproduire ce motif.







exécutés, il nous semble qu'on ne peut crier à l'anachronisme lorsqu'il s'agit de parachever la tour d'après le même projet !

C'est surtout la forme pyramidale de la flèche qui semble donner aux partisans du plan Hollar un argument sérieux pour nous combattre. Ils citent le clocher d'Anvers, qui, achevé vers la même époque, s'écarte des formes raides et droites pour adopter le style tortueux que nous retrouvons précisément dans la flèche Hollar. A cela nous répondons que malgré la diversité des époques qui ont concouru à l'érection de notre tour, elle est restée fidèle dans son ordonnance générale à un même type, celui du plan adopté dès le principe; seuls les détails de la décoration ont subi l'influence des différentes modes. *De là, à première vue, cette unité dans l'œuvre existante, qu'elle conserverait par l'exécution du plan Chalon !*

Résumons, Messieurs, si historiquement aucun des deux plans n'a une origine incontestablement certaine, le plan Chalon a une provenance aussi sérieuse que l'autre cependant.

Au point de vue artistique, nous préférons de loin l'œuvre saine, solide et plus en harmonie avec l'ensemble de la tour du plan Chalon, à l'architecture décadente et illogique identifiée par la mauvaise gravure Hollar.

Ayant fait saisir la parfaite concordance du style jusqu'au sommet de la partie existante de la tour de Malines avec le plan Chalon, nous estimons que nous pouvons le suivre jusqu'au bout sans forfaire aux règles sévères de l'archéologie. Il nous donne une flèche d'une facture plus ancienne peut-être que celle de l'autre plan; mais cette flèche pyramidale donnerait à l'œuvre entière la cohésion et l'unité qui manquent toujours aux édifices atteints des anomalies de la mode. *Il n'y aurait aucun anachronisme, répétons-nous, puisque nous ne ferions que parachever l'œuvre d'après un plan suivi jusqu'à ce jour.*

Je finis mon plaidoyer par demander au Congrès qu'il

veuille émettre le vœu de voir achever promptement la tour de Malines d'après le plan Chalon.

M. le chanoine VAN CASTER. — Le choix à faire entre les deux plans de la tour de Saint-Rombaut m'avait paru si facile que j'ai été même étonné de voir encore cette question au programme. Puisqu'elle y est, je voudrais exposer brièvement les motifs pour lesquels, d'après moi, le plan de Mons doit être préféré à celui de Hollar.

Le premier est un vrai plan d'architecte, de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, tandis que l'autre est une mauvaise gravure exécutée en 1649 d'après un projet attribué à Rombaut Keldermans, bisaïeul de Hollar.

En comparant les deux plans à la partie existante de la tour, on trouve que celui de Mons correspond si bien pour tous les détails, qu'en l'exécutant on reproduirait à très peu près ce qui existe. La gravure, au contraire, n'y ressemble pour aucun détail. La base de la flèche est déjà construite jusqu'à une hauteur de sept mètres et elle est aussi parfaitement conforme au plan de Mons. La flèche de Hollar ne saurait être adaptée à cette base pour le motif bien simple que le plan horizontal de celle-ci ne correspond pas au plan horizontal de celle-là. En effet, la base est flanquée à ses quatre coins de deux contreforts placés en équerre; et d'après Hollar il n'y a qu'un contrefort à chaque coin. Or, cette disposition ne s'accorde pas du tout avec celle des parties déjà terminées, et la superposition de la flèche donnée par Hollar est absolument impossible.

A part ce défaut qu'on peut considérer comme capital, il y a encore d'autres raisons pour écarter le plan Hollar. N'oublions pas qu'il a été gravé en 1649 d'après un modèle ancien qu'il est loin de rendre avec fidélité. On nous a dit que le graveur a pu mal copier, parce qu'il vivait à une époque où les principes de l'art gothique n'étaient plus connus. On nous a avoué que sa gravure n'est pas un chef-d'œuvre de dessin. Et l'on voudrait lui donner la préférence ?

On a dit encore qu'il s'agit plutôt de savoir lequel des deux plans présente le plus grand nombre d'éléments de la décadence de l'art gothique. Autant vaut dire qu'il faut choisir le plus défectueux, car la plupart des détails de la gravure Hollar sont si décadents, que l'on ne saurait leur reconnaître aucun style.

Reportons-nous un instant au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, à l'époque où les travaux de la tour ont été arrêtés, et demandons-nous quel plan on aurait suivi, si l'on avait pu continuer alors l'achèvement de la flèche. La réponse à cette question est bien simple : on aurait continué l'exécution du plan d'après lequel la partie existante de la tour a été construite. Or, nous avons vu que cette partie correspond au plan de Mons. C'est donc aussi d'après ce plan que la tour devrait être achevée.

Ce raisonnement devrait, semble-t-il, être convaincant. Et pourtant il n'a pas encore rassuré tous les partisans de Hollar. Il en est encore qui se demandent : n'aurait-on pas pu suivre le tracé de la gravure. Notre réponse à cette question est tout à fait négative, et voici les considérations qui nous servent d'appui. Comme nous le disions plus haut, Hollar a gravé d'après un dessin de Rombaut Keldermans fait entre 1519 et 1531. L'auteur du projet résidait alors à Anvers où il travaillait avec Dominique de Waghemaker à l'achèvement de la tour septentrionale de l'église Notre-Dame, dont la flèche a beaucoup de ressemblance avec le plan Hollar. Il n'est pas étonnant que Rombaut Keldermans ait conçu et dessiné un nouveau projet de flèche pour Malines, sa ville natale. Il peut avoir fait ce projet comme une simple étude, ce qui semble très possible, ou bien il peut l'avoir présenté à la fabrique de l'église métropolitaine ce qui nous paraît peu probable. Dans le premier cas il est tout naturel que ce dessin soit resté chez lui, et que son arrière petit-fils Wenceslas Hollar l'ait retrouvé, un siècle plus tard, parmi les papiers de famille. Dans le second cas, il faudrait croire que ce projet nouveau n'a pas été agréé, puisqu'il est demeuré chez son auteur. Mais

nous pensons plutôt qu'il n'a jamais été connu à Malines avant la publication de la gravure de Hollar en 1649. J'ajouterai encore ce fait qui me paraît tout à fait décisif. Lorsqu'en 1550 les chanoinesses de Sainte-Waudru à Mons demandent le plan de notre tour on ne leur donne pas le projet de Rombaut Keldermans mais l'ancien plan retrouvé à Mons en 1839 et publié par Chalon en 1844.

Le temps manque pour entrer dans plus de détails, je dois, du reste, les réserver pour un travail complet dont je m'occupe depuis assez longtemps déjà, et qui pourra paraître probablement vers la fin de cette année. Les quelques considérations que je vous ai présentées suffiront, je pense, pour fixer votre choix. Au Congrès de Malines, vous avez reconnu que le plan de Mons est bien le plan de Saint-Rombaut et non celui de Sainte-Waudru. Au Congrès d'Enghien vous direz que ce même plan doit être suivi pour l'achèvement de notre tour, et non la gravure de Hollar.

Après un échange d'observations entre M. le comte DE MARSY, HUBERT, VAN CASTER et VAN BOXMEER, ce dernier soumet à la section la proposition suivante :

« Le Congrès exprime le vœu que la tour de Saint-Rombaut, de Malines, soit achevée aussi promptement que possible d'après les données du plan publié en 1843 par R. Chalon et connu erronément jusqu'ici sous la dénomination de : Plan de la tour de Sainte-Waudru, de Mons. »

Elle est adoptée.

XVI. — *Que sait-on de la fabrication de la dentelle à Enghien ?*

M. le chanoine VAN CASTER. — Je pense qu'il ne faut pas exagérer l'importance de la fabrication de la dentelle faite à Enghien ou dans les localités voisines. Cette importance peut avoir été assez grande au point de vue

commercial, mais je pense que la dentelle d'Enghien n'avait aucun caractère particulier, sous le rapport de la technique et du dessin.

Une dentelle, pour être travaillée dans différentes villes, ne doit aucunement en porter le nom.

La dentelle dite *pottekant*, ainsi appelée à cause du vase ou pot dont le dessin se répétait régulièrement, était un travail exclusivement anversois, et cependant on ne lui a jamais donné le nom de *dentelle d'Anvers*. Cette dentelle, quant à la technique, était tout simplement *de la Malines*; soit pure, à mailles hexagonales, soit *façon de Malines* à mailles losangées.

Je citerai encore comme exemple la *dentelle* dite *d'Ypres*, dont la fabrication a été introduite dans cette ville au XVII<sup>e</sup> siècle par des ouvrières de Valenciennes; mais qui n'a aucun caractère spécial justifiant cette dénomination.

Je crois donc être dans le vrai en disant que la qualification de *dentelle d'Enghien* ne peut faire naître l'idée d'un travail spécial et que conséquemment elle est inexacte; à moins que l'on entende simplement par là la dentelle exécutée à Enghien et aux environs.

M<sup>me</sup> DAIMERIES. — Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les femmes d'Enghien travaillaient la dentelle semblable à celle qui se travaillait à Lille, Arras, Grammont, Nivelles et dans beaucoup d'autres localités du Hainaut et de la Flandre; de travail peu compliqué et de dessins similaires, toutes ces dentelles recueillies par des marchands qui parcouraient la contrée et qui avaient intérêt à ne pas faire connaître les lieux de production, étaient vendues sur le grand marché de Lille; de là le nom de « Point de Lille » ou « Lille » qui subsiste encore à présent.

Nous trouvons dans un inventaire des meubles et autres

effets, appartenant à la maison des Orphelines d'Enghien, renseigné « à la chambre des malades : Item, onze cousins à travailler des dentelles et deux tabelets avec leurs lampes. »

Cet inventaire fut fait le 15 et 16 mars 1737. Il est aux Archives communales d'Enghien.

Un rapport du magistrat d'Enghien, nous apprend qu'en 1770, le commerce de dentelles, faisait vivre les pauvres <sup>(1)</sup>.

Dès 1775, M<sup>me</sup> Godefroid, veuve d'Emmanuel Negrié, donnait du travail à 350 à 400 dentellières. Ses produits étaient vendus en Belgique pour être exportés en Allemagne, en Angleterre et en France. Elle obtint une médaille en argent à l'Exposition de Tournai, en Septembre 1824, et une médaille en bronze à l'Exposition de Harlem, en 1825.

M. J. Parmentier, maire de la ville, établit, le 2 Mai 1803, à l'hospice des Orphelins, une école où les orphelines travaillaient à faire de la dentelle, sous la direction d'une maîtresse expérimentée et bonne ouvrière.

En 1835, lors de l'Exposition des produits de l'industrie nationale à Bruxelles, le jury décerna à M<sup>elles</sup> Week, sœurs, à Enghien, une médaille de bronze de première classe, pour leurs dentelles dites « Point de Lille ». Ces demoiselles avaient commencé leur fabrication en 1825; elles occupaient alors 200 ouvrières à domicile.

Nous trouvons dans un dictionnaire encyclopédique de Géographie historique de Belgique : à la ville d'Enghien, industrie et commerce : toiles et dentelles <sup>(2)</sup>.

Vers 1860, un notable de la ville, M. Paternoster, mit en œuvre la dentelle noire, qu'il fit travailler avec le même succès que le faisait à cette époque la ville de Grammont.

---

(1) E. MATTHIEU, *Histoire d'Enghien*, p. 429.

(2) ALP. JOURDAIN et L. VAN STALLE.

Cette fabrication a complètement cessé à Enghien.

Il résulte des renseignements pris au Couvent des Sœurs du Sacré-Cœur, qu'il y avait encore, il y a 40 à 45 ans, 100 coussins à dentelle, servant aux petites filles de l'école.

Aujourd'hui, il n'y a plus ni ouvrières, ni apprenties, cependant le commerce a repris, la mode est à la vraie dentelle, pourquoi les femmes d'Enghien ne reprendraient-elles pas leurs fuseaux ?

Qu'il me soit donc permis d'émettre un vœu ; celui de voir établir une école dentellière à Enghien !

M. L. QUARRÉ-REYBOURBON. — Je puis confirmer les assertions de M<sup>me</sup> Daimerles au sujet de la décadence totale de la fabrication de la dentelle à Lille. Dans ma jeunesse, il y a une soixantaine d'années, la fabrication de la dentelle était encore prospère dans notre ville. Dans le quartier Saint-Sauveur, le plus populeux de la ville, des centaines d'ouvrières travaillaient sur le seuil de leurs portes, et pendant que les doigts faisaient voler les fuseaux avec une grande dextérité, elles devisaient, chantaient des chansons du bon vieux temps et même des cantiques. La fabrication mécanique est venue détruire cette industrie bien modeste. Les dernières ouvrières gagnaient à peine quelques sous par jour et j'ai acheté le carreau de travail de la dernière dentellière, pour mon musée lillois, quand cette malheureuse fût reçue comme pensionnaire à l'hôpital général de cette ville. La fabrication de la dentelle n'est plus à Lille qu'à l'état de souvenir.

Après un échange d'observations entre les orateurs et M. DESTRÉE, le vœu suivant est adopté : « Qu'afin de relever une industrie longtemps florissante dans le pays, une école dentellière soit établie dans la ville d'Enghien. »

X. — *Comparer le château des comtes de Gand avec celui des comtes de Hainaut à Ath.*

M. l'avocat-général DE PAUW. — Je n'ai pas, Mesdames

et Messieurs, l'intention de vous présenter aujourd'hui cette étude comparative; il est nécessaire d'étudier d'abord sur place ce qui reste de l'ancien château d'Ath. Il me suffira de vous communiquer l'avis d'un archéologue distingué Schayes dans son *Histoire de l'architecture en Belgique* (1). « Du château d'Ath, écrit-il, bâti vers 1150 par Baudouin IV, comte de Hainaut, surnommé l'Édificateur, à cause du grand nombre d'édifices tant religieux que militaires qu'il fit construire, il subsiste aussi une partie de l'enceinte murale et le donjon, à l'exception de la partie supérieure, qui fut démolie, il y a une trentaine d'années. Les murs d'enceinte étaient de forme circulaire, construits en moëllon d'une grande épaisseur. Plusieurs des bâtiments qui y ont été adossés existent encore dans un état de conservation plus ou moins parfaite et ont été adaptés à plusieurs usages. Ces murs reposent sur un grand souterrain qui paraît avoir servi de caserne aux hommes d'armes chargés de la défense

du château. Ce que le donjon, dont nous donnons ici le dessin (2), présente de plus remarquable est la vaste salle voûtée qui occupe le premier étage et sur un des côtés de laquelle on remarque, .....



Donjon de la ville d'Ath  
et château à Ath en 1794  
Le donjon de la ville d'Ath en 1794  
L'ancien donjon de la ville d'Ath

une large cheminée de l'époque même de la construction du donjon. »

Cette description d'un édifice important d'une époque contemporaine du château des comtes à Gand est de nature,

(1) Bruxelles (vers 1850), t. I, p. 389.

(2) D'après un croquis datant de 1593 aux Archives communales d'Ath.



me semble-t-il, à permettre une instructive comparaison entre l'architecture militaire en Flandre et en Hainaut. N'y aurait-il pas lieu, au moment où s'achève la restauration du vieux manoir gantois de tenter un effort pour la restauration du château des comtes de Hainaut à Ath?

M. MATTHIEU. — La question qui nous occupe a été portée à l'ordre du jour sur la proposition de M. de Pauw. C'est par suite de cette circonstance que nous avons songé à une excursion à Ath; nous visiterons cette construction l'après-midi; le comité n'a pu fixer la visite plus tôt; nous pourrions reprendre la discussion à Ath. Vous me permettrez de compléter les détails sur cet édifice et sur son état actuel. Zuallart, dans ses *Antiquités d'Ath* en 1610, de Boussu et d'autres historiens athois font remonter l'origine de ce château à l'époque romaine. Schayes, comme M. de Pauw vient de nous le dire, et après lui A. Dejardin en attribuent la construction à Baudouin IV. Gislebert rapporte simplement que ce comte fit élever autour de sa demeure un mur extérieur <sup>(1)</sup>. Le château a subi, dans le cours des siècles, de nombreuses modifications qui lui ont fait perdre son antique aspect. Il était entouré d'un fossé qu'à dater de 1593 on mit en grande partie en arrentement et sur lequel des maisons particulières furent construites. La porte d'entrée était surmontée d'une tourelle terminée par un dôme qui fut démolie en 1774 pour cause de vétusté. Dans la première enceinte se trouvait la chapelle castrale dédiée à Saint-Pancrace et dans laquelle le châtelain prêtait serment, les prisons, la salle d'audience, etc.

M. le comte A. DE LIMBURG-STIRUM fait remarquer qu'on attribue parfois une origine lointaine aux matériaux employés dans d'anciennes constructions; la tour de Burbant à Ath a été construite en calcaire des environs de cette ville, peut-être pris à Maffles.

---

(1) « Ath murum exteriorum circa mansionem suam fecit. » *Chronica Hannomæ*, édit. du Chasteler, p. 149, édit. du marquis Godefroid-Menilglaise, t. I, p. 308.

M. HUBERT insiste sur l'intérêt que présentent les restes de cette ancienne construction et sur la nécessité de préserver de nouvelles destructions ce spécimen de l'architecture militaire du moyen âge.

M. le PRÉSIDENT. — Nous pourrions reprendre cette discussion l'après-midi en visitant cet antique donjon.

M. MATTHIEU. — Il reste encore à notre ordre du jour la question XVII : *Signaler les jetons et les méreaux relatifs à la famille d'Arenberg*. Le temps nous fait défaut pour l'aborder. On pourrait y rattacher un point spécial c'est celui des armoiries de cette famille ; elles sont décrites par tous les héraldistes : de gueules à trois fleurs de néflier d'or. Récemment un de nos collègues M. de Raadt a émis l'opinion que les fleurs qui décorent ces armoiries sont des roses et non des fleurs de néflier. Sans avoir examiné la valeur des raisons invoquées, je suis porté à croire qu'il convient de s'en rapporter à l'opinion constante des écrivains anciens et à la tradition de la famille. M. le comte T. de Renesse, dans son *Dictionnaire des Figures Héraldiques*, œuvre d'une grande érudition et d'un incontestable mérite n'hésite pas à conserver aux d'Arenberg les fleurs de néflier <sup>(1)</sup>.

M<sup>me</sup> DAIMERIES. — Il est de tradition dans la famille d'Arenberg, que ses armoiries portent les fleurs de néflier :

A l'Abbaye de la Cambre à Bruxelles, on peut voir au-dessus de la porte de l'oratoire d'une Abbesse de la famille d'Arenberg, une branche fleurie de néflier, taillée dans la pierre.

Au centre de la quatrième fenêtre de l'antique chapelle

---

<sup>(1)</sup> Dans un ouvrage publié depuis le Congrès sur l'*Histoire de la maison de la Marck*, M. le baron de Chestret de Haneffe se range à la même opinion.

du Parc d'Enghien se détache l'écusson de gueules aux trois fleurs de néflier d'or.

Feue la duchesse d'Arenberg, née princesse de Lobkowitz, dame de grand savoir, désirant avoir ses armoiries dans un éventail en dentelle, m'envoyait une branche fleurie de néflier, afin que mon dessinateur ne fit pas la rose ou quintefeuille, au lieu de la fleur de néflier.

M. le PRÉSIDENT. — L'heure avance. Nous devons clore nos travaux et remettre à une autre année l'examen des questions que nous n'avons pu examiner. Nous avons d'ailleurs bien employé le temps qui nous était accordé et au nom du bureau je remercie les rapporteurs du concours qu'ils ont apporté à nos études (*Applaudissements*).

La séance est levée à 11 heures.



# MÉMOIRES ET COMMUNICATIONS

---

## L'AGE DU FER

### Hallstatt, le Marnien, la Tène

---

Les diverses questions que nous avons proposées en 1897, au Congrès de Malines, où nous avons eu le regret de ne pouvoir les développer, n'avaient pour but que de localiser et bien définir les découvertes de Belgique concernant les périodes dites de Hallstatt, de la Marne et de la Tène.

Toutes les recherches faites si méthodiquement et avec tant de soin par nos collègues, à qui nous sommes heureux ici de pouvoir rendre hommage, nous avaient laissé espérer un fructueux débat où aurait pu être précisé les différences de ces périodes assez marquées, croyons-nous, pour ne pas les confondre en temps comme en industrie.

L'influence orientale, comme nous l'avons déjà dit, admise autrefois comme classique perd chaque jour de ses droits. On possède aujourd'hui toute une série de documents, toute une suite de preuves, qu'il y a quelques années on

n'utilisait qu'imparfaitement parce que la tendance était de trop se localiser, puis d'aller trop loin dans des centres de civilisation tout autres chercher des points de comparaison. En connaissant mieux nos avoisinants, en étendant rationnellement ce rayon on a été amené à suivre une autre direction.

Il fallait plus que des faits isolés. Il fallait mutuellement connaître les travaux souvent remarquables sur ces autres régions qui, faute de publicité suffisante, ne permettaient d'apprécier l'importance des uns et des autres. C'est, croyons-nous, ce qui a produit cette évolution obligée, souvent même imposée par l'évidence.

\* \* \*

Tout d'abord l'âge du fer se caractérise par le mode des sépultures. Si l'incinération paraît constante dans la première période d'Hallstatt, dans la seconde nous trouvons l'inhumation dans la Marne et à nouveau l'incinération à la Tène.

Mais ce n'est pas seulement cette caractéristique qui peut nous frapper, car en comparant même sommairement les groupes de mobiliers de ces sépultures nous trouvons :

*Pour Hallstatt :*

Jamais de monnaies. — La grande épée de fer à crans, à soie plate et à rivets, avec bouterolle à ailettes dont le prototype du bronze nous est connu. — Quelques restes de char. — Des casques en fer massif à chenille, à rebords. — Situles, vases à cordon en bronze, rasoirs. — Fibule à arc simple, serpentiforme, disque médian.

*Pour la Marne :*

Jamais de monnaies. — La grande épée à soie ronde, plus petite, à pointe plus accentuée, avec fourreau en fer parfois en bois, ayant un ponté perpendiculaire pour la

suspension, puis sa bouterolle connue. — La grande lance de fer est à nervure, à douille élancée. — Les chars de guerre sont nombreux, richement décorés. — Casques en bronze martelé, à forme conique, finement ornés de repoussés, de gravures toujours à dessins géométriques. — Énochoès en bronze, style grec du IV<sup>e</sup> siècle, peu ou pas de rasoirs. — Fibules à timbale, à bouton. — Colliers à bouton avec ornements géométriques seulement portés par les femmes. — Bijoux d'or, bracelets, boucles d'oreilles.

### ***A la Tène :***

Ici des monnaies qui ne remontent pas plus loin que vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle. — Petite épée courte, fourreau parfois en bronze et en fer, le type d'Alésia. — La lance est plus petite, la forme plus lourde. — Les chars de guerre sont inconnus. — Plus de vases de bronze. — Fibule à queue retroussée, bague à l'arc. — Plus de colliers à boutons terminaux, en plus l'ornement anthropomorphe et même d'animaux styliformes est fréquent.

Si pendant l'âge entier du fer on trouve l'ambre déjà connu du reste dès l'époque néolithique, à Hallstatt on n'y a jamais trouvé de *corail* qui, d'après les textes, ne fut signalé en Grèce qu'au V<sup>e</sup> siècle. On y remarque bien quelques verres colorés ornant des vases, quelques objets de parure. Dans la Marne, le *corail* est très abondant : il s'applique, retenu par des rivets de bronze sur les torques, les fibules, les casques, les appliques des chars. On remarque des perles en pâte de verre coloré bleue, blanche et même jaune. Quelques rares bracelets en verre incolore, en jayet. Mais à la Tène, le *corail* a disparu, l'*émail* le remplace.

Quant à la céramique, si à Hallstatt certains vases à pâte grossière possèdent des formes anguleuses, dans la Marne le grand vase caréné apparaît avec son type spécial, peint parfois sur engobe de figures géométriques noires sur fond rouge, à méandre et courbes, enlacements trefflés identiques au genre d'ornements des torques, des bracelets et

*Fig. 2.*

*Fig. 1.*

*Planche 1.*

*Fig. 1.*

Partie ornée en relief d'un torquès en bronze.  
Époque marnienne. — Grandeur réelle. (Coll. Fourdrignier.)

*Fig. 2.*

Développement d'un bracelet à relief en bronze.  
— Époque marnienne. — Grandeur réelle. (Coll. Fourdrignier.)

L'ÂGE DU FER.





des casques. Mais le plus souvent ces ornements consistent en lignes brisées, en fausses grecques creusées sur le col, l'épaule du vase. Les stries incisées ont conservé de la barbotine rouge, blanche. A la Tène, cette poterie d'industrie locale n'a plus la même dimension, la forme carénée s'est modifiée et n'est rappelée qu'imparfaitement.

Remarquons encore que dans les grandes sépultures au type marnien, on a recueilli plusieurs vases de style grec, à figure rouge sur fond noir qui, comme les œnochoès, sont nettement datés de la moitié au plus du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

\* \* \*

Ces considérations générales sur lesquelles nous ne pouvons ici nous étendre plus avant sont bien plus saisissantes quand on peut avoir sous les yeux des séries groupées de ces produits industriels. On reconnaît bientôt dans des pièces d'apparences similaires, des différences de travail, de production et par suite d'utilisation dénotant une manière de faire, un tour de main autre, une mode du jour qui n'est plus la même, une appropriation pour des besoins nouveaux.

Ainsi, dans la métallurgie du bronze contemporaine de l'âge du fer, l'époque de la Marne se caractérise dans ses casques, ses vases, par un martelage, un embossage extrêmement habile que l'on ne peut confondre avec l'estampage des situles historiés, des ceintures de Hallstatt, pas plus qu'avec la facture des œnochoès de style grec et très probablement de provenance étrusque, où les ornements appliqués ont été fondus et à peine retouchés. On reconnaît là des moyens fort différents de production.

Or ici, il faut retenir et ne pas oublier combien est lent un changement d'outillage, la substitution de certains procédés passés dans l'usage. De telles modifications ne s'imposent pas du jour au lendemain. Car l'ouvrier, même fort habile, ne transforme pas, ne délaisse pas subitement

une manière acquise : la vieille habitude se conserve et dure longtemps.

Un exemple édifiant nous est donné par l'histoire de la céramique antique. On sait quelle extension et quelle réputation jusqu'aux guerres médiques eurent les vases de l'Attique, qui étaient exportés sur tout le littoral méditerranéen, jusque dans la Haute-Italie.

Après la guerre de Sicile, quand les importations de ce côté cessèrent et que ces produits athéniens durent rechercher d'autres débouchés, les différents peuples d'Italie, pour satisfaire leurs besoins, se mirent à les imiter. C'est ainsi qu'au III<sup>e</sup> siècle se formèrent dans la Grande-Grèce ces écoles de potiers dont les œuvres, en grande partie inspirées de celles de l'Attique, servent maintenant de fond à nos collections.

Or, bien avant ces imitations, les Étrusques possédaient une céramique qui leur était propre, dont la forme particulière et surtout la couverte noire est bien connue. Cette manière industrielle de la terre persista tellement dans la vallée du Pô, qu'insensiblement, elle se substitua à la technique des vases peints, que le relief s'introduisit dans les décors pour arriver à la production des célèbres œuvres figulines d'Arrezo.

\* \* \*

En prenant pour termes génériques : Hallstatt, la Marne, la Tène, dans ce qui précède, nous n'avons pas voulu dire que dans ces milieux se rencontrait exclusivement et là seulement le type absolu. C'est même à dessein, parce que leur zone est bien connue, que nous n'avons pas cherché à en indiquer l'ère géographique car, dans certaines localités, il y a superposition, suite des avantages d'un habitat. Ces faits sont constants, du reste, autant pour la préhistoire que pour notre époque actuelle.

Ce que nous avons tenté de démontrer, c'est qu'Hall-

*Fig. 3.*

Autre développement de la branche d'un  
torqués en bronze blanc (potin). —  
Grandeur réelle. (Coll. Fourdrignier.)



*Fig. 4.*

Ornements en relief d'un torqués à boutons.  
— Provenance Jonchery-sur-Suippes. —  
Grandeur réelle. (Musée de St-Germain.)



statt, que nous considérons comme continuation de la culture mycénienne, qui n'a pas été au-delà du V<sup>e</sup> siècle, est bien une première période distincte de l'âge du fer ;

Que pour la seconde période, il y a évidence d'autres civilisations n'ayant que des rapports relatifs ;

Que l'époque de la Marne ne peut être reculée que fin du V<sup>e</sup> siècle ; qu'elle a eu un véritable éclat ayant laissé des traces en Champagne et dans toute la vallée du Pô (pas de monnaies — nombreux chars de guerre — importation d'œuvres ayant seulement cette contemporanéité — ornements géométriques) ; qu'elle s'est éteinte soudain vers la moitié du III<sup>e</sup> siècle ;

Que l'époque de la Tène apparaît seulement un siècle plus tard vers la fin du II<sup>e</sup> siècle (monnaies — plus de chars de guerre — ornements avec animaux styliformés, anthropomorphes) ; qu'elle se poursuit jusqu'à l'arrivée de César en Gaules.

Puis viendrait alors après contact avec les Romains, dont l'influence se constate, une troisième période ayant laissé des traces dans le Doubs et surtout au Mont Beuvray. Elle va jusqu'à la conquête romaine, le désastre d'Alésia.

Nous nous expliquons toutes ces diversités par des venues, des mouvements successifs de peuples issus du Nord, des contrées germaniques d'où ils étaient refoulés pour des causes que nous ignorons. Après chaque arrivée, ils se fondaient avec les populations précédentes déjà établies et d'origine commune. Chaque fois ils apportaient avec eux des industries, des éléments nouveaux dont le rayonnement nous paraît venir de cette civilisation si remarquable et si avancée des pays scandinaves.

Ces contingents presque continuels, poussés vers l'Ouest, vers les rives de l'Océan devaient se répéter depuis bien des siècles. L'occupation romaine arrêta ce flot humain

jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident. Nous l'avons vu reprendre son cours à l'arrivée des Francs : depuis, ce qu'il en est appartient à l'Histoire.

ÉDOUARD FOURDRIGNIER.

Æ. †

*Fig. 7.*

Char de guerre d'une monnaie gauloise (TRICCOS)  
double de grandeur réelle.

Æ. †.

*Fig. 8.*

Autres chars de guerre d'après des monnaies éduennes,  
double de grandeur réelle.

*Fig. 5.*



Ornement incisé d'un tor-  
quès en bronze. — Pro-  
venance Sommepey. —  
Grandeur réelle. (Musée  
de Saint-Germain.)

*Fig. 6.*

Dessin gravé sur la base du casque en tôle de bronze de Berru —  
Gr. réelle. (Musée de Saint-Germain.) A remarquer la simi-  
litude de cet ornement avec ceux des torquès et des vases  
peints à figures géométriques noires sur engobe rouge.

L'ÂGE DU FER.





# Le Castor dans la toponymie

---

*L'existence de castors ou de loutres dans nos contrées a-t-elle pu donner naissance à des dénominations toponymiques : Biévène, Beveren, Bienne, Biesme ?*

(2<sup>e</sup> section, question IV.)

## I.

Il est certain que le castor a habité la Belgique dès l'époque quaternaire. On en a retrouvé des restes dans la caverne de Chauvaux sur la Meuse et dans celles des bords de la Lesse. Les squelettes découverts dans les tourbières prouvent qu'il vivait dans nos eaux à des temps fort voisins des nôtres <sup>(1)</sup>.

En France, on en trouve encore quelques individus isolés sur les bords du Gardon en Dauphiné, sur ceux du Rhône, de quelques petites rivières qui se jettent dans ce fleuve et dans quelques tourbières de la vallée de la Somme. « On tue encore, de loin en loin, des castors dans la Camargue (bassin du Rhône), dit Desjardins (*Géographie historique de la Gaule romaine*, t. I, p. 465); nous en avons vu prendre un, en 1867, de très grandes dimensions et pouvant donner une idée de l'espèce que devaient utiliser les Celtes, les Ligures et les Romains. »

---

(1) « Le poète Van Maerlant (XIII<sup>e</sup> siècle) nous apprend, dit Chotin (*Étym. du Brabant*, p. 189), qu'on le servait à la table des grands, et qu'on pouvait en manger les jours d'abstinence sans transgresser les lois de l'Église. » Nous n'avons pu vérifier cette assertion.

Le castor persiste sur l'Elbe en Allemagne, et sur plusieurs cours d'eau en Bosnie, en Russie, en Norvège, en Sibérie, en Mésopotamie. Il occupait, avant l'arrivée des Européens, presque toute l'Amérique du Nord ; il est à peu près limité aujourd'hui aux Montagnes rocheuses et au Canada.

Son aire de propagation s'étend entre le 33<sup>e</sup> et le 68<sup>e</sup> degré de latitude Nord.

Le castor choisit de préférence un cours d'eau dont les rives lui procurent un riche pâturage et où croissent les saules, les peupliers, les frênes et les bouleaux.

Dans l'Ancien Monde, le castor traqué sans merci depuis un temps immémorial, ne vit plus qu'en petite famille isolée et se contente d'un terrier.

Quand il pouvait vivre en liberté, comme aujourd'hui dans certaines contrées de l'Amérique et, au commencement de ce siècle, sur la petite rivière, nommée la Nuthe, en Allemagne, il s'associait en colonies nombreuses, faisait des barrages sur les rivières au moyen de troncs et de branches d'arbres, et construisait des cabanes assez semblables à des fours. Ces barrages avaient souvent pour résultat la formation de vastes étangs au milieu des forêts et la création de tourbières de plus ou moins d'étendue <sup>(1)</sup>.

On conçoit d'après ceci que l'homme contemporain du castor ne pouvait, pour distinguer certains cours d'eau, trouver de particularités plus frappantes et plus caractéristiques que la présence de cet industrieux constructeur.

---

(1) Nous avons puisé la plupart des détails qui précèdent : 1<sup>o</sup> dans la Notice explicative du Castor placée par M. Dupont dans les galeries du Musée d'histoire naturelle, à Bruxelles ; 2<sup>o</sup> dans PESCHUEL, *Thierleben*, p. 464, ouvrage qui, fondé sur des observations scientifiques, jouit d'une grande autorité.

Aussi « nombreuses sont les rivières qui sont dénommées d'après le castor, nombreuses sont les localités qui, ayant emprunté leur nom à une *Rivière des Castors*, sont aujourd'hui seules à le garder, alors que la rivière l'a remplacé par un autre. » (G. KURTH, *Frontière linguistique*, t. II, p. 93.) Nous pouvons même ajouter que certaines localités, établies là où existaient d'anciennes colonies de castors, ont tiré leur nom directement du castor. C'est ainsi qu'un bourg voisin de Crémone, où se livrèrent deux batailles en l'an 69, est appelé *Bebriacum*, par Juvenal (*Satire*, II, 106,) et est traduit par *Locus castorum* dans Tacite (*Hist.*, II, 24.)

Dans l'Europe centrale, c'est en Allemagne surtout qu'abondaient jadis les castors. Ce fait nous est attesté par un auteur que cite Ducange (t. I, p. 668, édition de 1840), Sylvester Giraldus (*in Itiner. Cambriæ*, lib. 2, cap. 3) : « in Germania Arctoisque regionibus ubi abundant Bever, etc. » Il n'est donc pas étonnant que Foerstemann (*Altdeutsches Namenbuch, Ortsnamen*) et Oesterley (*Historisch-geographisches Wörterbuch des deutschen Mittelalters*, pp. 61, 62) aient pu relever, dans la région germanique, une quarantaine de noms géographiques offrant le radical *Biber* ou *Berer*, castor.

En Belgique, il est facile de distinguer le castor dans les *Berer*, *Bevere*, *Beveren*, *Beverhoutsveld*, *Beverloo*, *Beverluys*, *Beverst* ; il n'en est pas de même des dénominations romanes *Bièvrene*, *Biesme*, *Bienne*, qui correspondent cependant au thiois *Beveren*. Voilà pourquoi sans doute la question qui nous est posée est circonscrite à ces derniers vocables.

Pour découvrir leur signification et nous rendre compte de leurs formes actuelles, il nous faut remonter vers la source et rechercher la forme primitive, puis passer en revue les différentes transformations qu'elle a subies pour aboutir aux appellations modernes.

Nous verrons que nos *Bièvrene*, *Biesme*, *Bienne*, aussi bien que nos *Beveren*, tirent leur nom du castor, et

qu'elles ne sont que des variations du même vocable, produites par les lois phonétiques.

## II.

**Bebrona.** — Un document hagiographique du X<sup>e</sup> siècle rapporte que saint Feuillien, qui vivait au VII<sup>e</sup> siècle, vint fonder un monastère à *Bebrona*, autre nom de Fosses tiré du ruisseau qui y coule : « in villa quæ ex nomine fluminis decurrentis nuncupatur Bebrona, monasterium construxit; .... in loco .... nominato alio nomine Fossa. » (*De obitu et sepultura S. Foillani*, e codice Paris. 2768A, ap. *Catalog. codic. hagiogr. Biblioth. nation. Paris.*, pp. 195, 196). Le ruisseau de Fosses, appelé aujourd'hui la Biesme, se jette dans la Sambre à Auvelais.

Le vocable *Bebrona* est loin d'être inconnu dans l'onomastique fluviale. En France et en Belgique, il existe plusieurs cours d'eau de ce nom, que les écrits de la basse époque mentionnent aussi sous les variantes *Bebronna*, *Berrona* ou *Berronna*. Nous citerons entre autres :

1<sup>o</sup> La Brévenne, affluent de l'Azergue, au département du Rhône. Il est appelé *Rivulus Bebronnæ* dans une charte de 1015 (BERNARD, *Cartulaire de Savigny*, p. 294; voir aussi *Acta SS. Julii*, t. V, p. 50). Les formes *Bebrona* et *Berrona* se révèlent dans les dérivés *Vallis Bebronensis*, *Bebronica* et *Berronica*, dont il est question dans plusieurs chartes du même cartulaire. Notons que la forme *Brerene* est au nombre des variantes romanes de Bièvre au XV<sup>e</sup> siècle (DELVIN et GUIGNIES, *Notice sur la commune de Bièvre*, dans les *Annales du Cercle arch. d'Enghien*, t. V, p. 247).

2<sup>o</sup> La Breuvanne, petit affluent de la Semois, a laissé son nom à un hameau de la commune de Tintigny (Luxembourg), cité en 1064 sous la forme *Berrona* (KURTH, *Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert*, p. 25).

3<sup>o</sup> La Brévonne, affluent de la Voire (Aube), appelée

*Berronna* en 1177 (BOUTIOT et SOCARD, *Dictionnaire topographique du département de l'Aube*, p. 26).

4° La Beuvronne, affluent de droite de la Marne (Seine-et-Marne), dont nous ne connaissons que la forme *Bevroane* d'un document du XII<sup>e</sup> siècle (Renseignement communiqué par M. Longnon).

5° Le Berwinne, petite rivière qui se jette dans la Meuse à Navagne-lez-Visé (Liège). « La forme primitive *Beberona*, *Bebrona*, dit M. Ed. Poncelet, a été conservée comme nom propre (d'homme) dans plusieurs villages arrosés par ce cours d'eau. On ne peut parcourir d'anciennes archives du pays de Dalhem sans rencontrer des *de Bebronne* » (*Documents du Congrès archéologique et historique d'Enghien*, p. 18). Herve compta parmi ses bourgmestres des membres de la famille de Bebronne (*Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XI, pp. 191, 192).

*Bevrena*. — Un diplôme de 946 pour Gembloux mentionne : « in comitatu Breibant.... medietatem Bevrene (Bevrenæ) » (PERTZ, *Script.*, t. VIII, p. 526). Il s'agit de Biévène près Lessines en Hainaut, en flamand Bever, village arrosé par trois ruisseaux, appelés communément le Croesbeek, l'Ysbeek et le Wysbeeck. Cfr. GRANDGAGNAGE, *Mémoire sur les anciens noms de lieu*, p. 112.

La forme romane *Berrene* est usitée au XIII<sup>e</sup> siècle pour désigner le même endroit. DE SMET, *Cartul. de Cambron*, pp. 482, 483, 841.

A rapprocher de cette forme : *Berrunes* (HUGO FLAVIN., ap. PERTZ, *SS.*, t. VIII, p. 376, et diplôme de 1031, dans DUVIVIER, *Actes et documents anciens*, p. 98), *Bererunes* en 1181 (DUVIVIER, *Hainaut ancien*, p. 637), *Berrines* et *Beverines* en 1211, *Bereris* en 1236 (*Annales du Cercle archéol. de Mons*, t. V, p. 402), aujourd'hui Buvrines, au canton de Binche (Hainaut), à la source de la Somme, affluent de la Haine. Une copie peu fidèle d'une charte

de 1015 (DUVIVIER, *Hainaut ancien*, p. 369), donne *Berones*, probablement pour *Berrones*, leçon qui accuse un producteur *Berrona*.

**Beverna.** — Cette forme a succédé à *Bebrona* pour désigner la Biesme, affluent de la Sambre à Auvélais ; nous lisons, en effet, dans les *Vita S. Foillani*, publiés d'après des manuscrits du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle : « Monasterium ... super fluviolum qui Beverna dicitur, ... ex situ loci Fossas nuncupatur » (*Acta SS. Octobris*, t. XIII, p. 390 ; *Analectes pour servir à l'hist. ecclés.*, t. V, p. 418). Le texte publié par les Bollandistes porte *Bervenna*, avec l'indication, en note, de la leçon *Beverna* donnée par quatre manuscrits. Nous pouvons toutefois considérer *Bervenna* comme une variante correcte résultant d'une métathèse ; elle s'est maintenue dans la Berwinne, dont nous ne connaissons que les formes tardives *Berwin*, en 1216 (ERNST, *Hist. du Limbourg*, t. VI, p. 186), *Berrewinne*, *Berwine*, *Beruwine* en 1335 (BORMANS et SCHOOLMEESTERS, *Cartul. de Saint-Lambert*, t. III, pp. 489, 490, 491). Un des Beveren flamands est cité sous la forme *Berrene* en 1226 et 1233 (TEULET, *Layettes du trésor des chartes*, t. II, p. 108 ; PIOT, *Cartul. d'Eename*, p. 183.)

Un second affluent de la Sambre, s'y déversant à Oignies (Aiseau), est aussi appelé la Biesme, *Beverna*. Il a légué son nom à Biesme, commune du canton de Fosses, surnommée la Colonaïse, parce qu'elle fut donnée jadis à l'église Saint-Géréon de Cologne : « Venit in pago Lomacensi et mansit in villa quæ dicitur Beverna, quæ antiquitus data fuerat sancto Gereoni martyri Christi, qui humatus corpore quiescit in civitate Agrippina. » (*Vita S. Dagoberti*, ap. *Monum. Germ. hist., Scriptorum rerum meroving.*, t. II, p. 517). — « Joannes de Beverna, charte de 1161 (*Analectes*, t. IV, p. 407). — « Beverna quæ Coloniensis dicitur », vers 1200 (GISLEBERTI, *Chron. Hannoniæ*, ap. PERTZ, *Scriptores*, t. XXI, p. 561).

Un troisième affluent de la Sambre porte le nom de

Biesme ; il se forme sur le territoire de Gerpinnes et se réunit à la Sambre à Châtelet, où existe un lieu dit *Outre-Biesme* (Voir DARRAS, *Histoire de la ville de Châtelet*, t. I, pp. 11, 16). Nous n'en connaissons pas les formes anciennes. Il est aujourd'hui plus connu sous le nom de ruisseau d'Acoz, village qu'il arrose.

Un quatrième affluent de la Sambre est encore appelé la Biesme, et aussi Biesme l'Eau ou Biesmelle. Il se jette dans la Sambre à Thuin, après avoir laissé son nom à la commune de Biesme-sous-Thuin, qu'il traverse. Cette localité figure sous le nom de *Bererna*, parmi les paroisses qui, au XII<sup>e</sup> siècle, payaient les *bancruces* à l'abbaye de Lobbes (*Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 2<sup>e</sup> série, t. VIII, p. 323). Un hameau de Clermont, situé à l'une des sources du ruisseau, a également pris son nom, mais dans sa forme diminutive : *Berernellum* en 1174, *Berernal* en 1189, *Berrenial* en 1239 (*Annales du Cercle archéol. de Mons*, t. IV, pp. 261, 262), aujourd'hui Buvernia, forme peu différente de *Borernias* qui figure dans le polypytique de Lobbes (DUVIVIER, *Hainaut ancien*, p. 308).

Il existe aussi dans la commune d'Hansinelle un hameau nommé *Bévernelle*, arrosé par le Thiria, affluent de l'Heure et sous-affluent de la Sambre. Il est vraisemblable que ce petit ruisseau s'appelait primitivement *Bererna*, dénomination qu'il aurait perdue pour adopter celle d'un village qu'il traverse, Thy-le-Château, anciennement *Thier*. *Thiria* est le diminutif wallon de *Thier*.

C'est surtout dans la région germanique qu'abondent les *Bererna*. Il serait trop long de citer les documents qui, à partir du X<sup>e</sup> siècle, enregistrent l'un ou l'autre *Bererna*. Le plus ancien, à notre connaissance, remonte à 964 ; il fait mention de Beveren sur la Lys, dans l'arrondissement de Courtrai (Flandre occidentale), avec Bevere, canton d'Audenarde (Flandre orientale) : « *Beverna in pago Curtracinse super fluvium Legia et alia Beverna cum ecclesia* » (LOKEREN, *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-*

*Pierre, à Gand*, t. I, p. 38). Beveren dans l'arrondissement de Roulers, Beveren dans l'arrondissement de Furnes, Beveren-Waes dans l'arrondissement de Saint-Nicolas (Flandre orientale), Bever, section de la commune de Strombeek-Bever (Brabant), sont autant de *Beverna* que l'on rencontre, pour ainsi dire, à chaque pas dans les monuments historiques du pays flamand. Biévène, qui est une localité flamande de la province de Hainaut, s'appelait aussi *Beverna* en 1139 (DUVIVIER, *Hainaut ancien*, p. 551; cfr. DELVIN et GUIGNIES, *Notice sur la commune de Bièvre*, dans les *Annales du Cercle archéologique d'Enghien*, t. V (1898), p. 247).

En Hollande, ce nom de *Beverna* s'applique au ruisseau qui passe à Ijzendijke (Zélande) : « villa Isendic in pago Gasterna super fluvium Beverna », 984 (KLUIT, *Historia critica Hollandiæ*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 153).

En Allemagne, la Bever, affluent de l'Oste et sous-affluent de l'Elbe, est aussi appelée *Beverna* (OESTERLEY, *Historisch-geographisches Wörterbuch des deutschen Mittelalters*, p. 61), quoique la variante *Biverna* soit plus commune. (Cfr. *ibid.*, et FOERSTEMANN, *Ortsnamen*, 2<sup>e</sup> éd., p. 241).

**Beverne.** — Forme romane de *Beverna*. Elle désigne notamment : Biévène, au XIII<sup>e</sup> siècle (DE SMET, *Cartul. de Cambron*, pp. 376, 562, 588, 797); Bienne-lez-Happart, en 1271 (*Charte de l'abbaye de Bonne-Espérance*); les Beveren du pays flamand (Voir MIRÆUS, *Opera diplom.*, t. II, pp. 960, 962; DE REIFFENBERG, *Monuments*, t. I, p. 329; DE MARNEFFE, *Cartul. d'Afflighem*, p. 213; VAN LOKEREN, *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Pierre de Blandin*, t. I, p. 76, etc.).

**Bieverne.** — Autre forme romane de *Beverna*, employée en 1186 pour désigner Biévène (DELVIN et GUIGNIES, *Notice historique sur la commune de Bièvre*, dans les *Annales du Cercle archéol. d'Enghien*, t. V, p. 247). Elle a été



latinisée en *Bieverna* (DE REIFFENBERG, *Monuments*, t. I, p. 325).

**Beveren.** — Forme flamande de *Bererna*, déjà usitée au XII<sup>e</sup> siècle.

**Bevena.** — C'est sous cette forme qu'est mentionnée la Biesme, affluent de la Sambre à Oignies, dans une charte originale de 1226 : « medietatem banni aque que vocatur *Berena* et cursum ipsius aque in novo alveo factum, ad faciendum ea que domui de Oigniez sunt necessaria » (Chartrier d'Oignies, à Mons). Le village de Biesme, traversé par ce cours d'eau, apparaît sous la dénomination de *Berena* dans des actes du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle : « Walterus de Bevena » en 1184 (BORMANS et SCHOOLMEESTERS, *Cartul. de Saint-Lambert*, t. I, p. 101) ; — « Bevena quæ Coloniensis dicitur » en 1212 (*Analectes*, t. XVI, p. 56). L'orthographe *Benena*, qu'on rencontre dans des copies d'actes de 1207, 1209, 1353 (*Analectes*, t. V, pp. 481, 482 ; PIOT, *Chartes des comtes de Namur*, p. 229), doit sans doute être considérée comme une fausse lecture pour *Berena*.

Le polyptyque de Lobbes, datant de 868-869, mais dont le texte actuel accuse une transcription du XII<sup>e</sup> ou du XIII<sup>e</sup> siècle, inscrit deux localités du nom de *Berena*, savoir Bienne-lez-Happart, ou plus correctement Bienne-le-Happart, au canton de Merbes-le-Château, sur la rive droite de la Sambre et à la naissance de plusieurs petits cours d'eau, et Biesme-sous-Thuin, que nous avons déjà rencontré sous la forme *Bererna* (DUVIVIER, *Recherches sur le Hainaut ancien*, pp. 307, 308). Bienne-lez-Happart est distingué par la dénomination de *Berena in Sarto*, en 1311 (Chartes de Saint-Ursmer à Binche). *Berena* désigne aussi un Beveren flamand, au XIII<sup>e</sup> siècle (*Cartul. d'Alne*, n<sup>o</sup> 776, fol. 330<sup>v</sup>).

**Bevene, Bievene, Byevene, Bievenne, Byevenne, etc.,** variantes romanes correspondant à *Berena*. — Elles sont en usage dès le XIII<sup>e</sup> siècle pour désigner :

1° La Biesme, affluent de la Sambre à Auvélais : « le pont de Bievene à Auloiz », charte de 1287 (V. BARBIER, *Hist. de Floreffe*, t. II, p. 179); — « là où Bievene chiet en la Sambre », 1300 (*Ibid.*, p. 228).

2° Biesme-la-Colonaise : « Giles de Bievene » 1240 (*Analectes*, t. VIII, p. 374); — « Balduinus de Bievene », 1268 (*Société archéol. de Namur*, t. VIII, p. 97); « Byvenne », 1392 (PIOT, *Chartes des comtes de Namur*, p. 360). Les formes *Berevene*, *Bienene* sont, nous écrit M. Bormans, le résultat d'une fausse lecture (BORMANS, *Fiefs du comté de Namur*, t. I, pp. 46, 73, 74, 117, 118).

3° Biesme-sous-Thuin : « Nicolaus de Bevene », 1174 (*Cartul. d'Alne*, n° 101, fol. 49).

4° Bienne-le-Happart : « Pieron de Bievene, chevalier », 1271 (Charte originale de Bonne-Espérance); — « Michel de Barbenson, sire de Bievene-le-Hapart », 1310 (Chartes de Saint-Ursmer à Binche). La forme Bievene-le-Happart reste en usage, dans le greffe de Bienne, jusqu'en 1642. Quant au surnom le Happart, voir l'article de M. Ed. Poncelot, dans les *Documents du Congrès archéologique de Malines*, t. I, p. 301.

5° Biévène, qui est appelé *Berevene* en 1186 et *Bierenne*, *Bierene* dès 1600. La dernière forme, qui est restée officielle, a été presque exclusivement en usage à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voir DELVIN et GUIGNIES, *Ouv. cité*.

**Bievne.** — Cette forme, qui se lit sur un sceau de 1271, désigne Bienne-lez-Happart (*Congrès archéologique de Malines*, t. I, p. 301).

**Bienne**, forme employée en 1359 pour désigner Biesme-la-Colonaise (PIOT, *Chartes des comtes de Namur*, p. 250). Bienne-lez-Happart possède aussi sa forme actuelle depuis le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

**Byeme**, **Biesme**, **Biemme** sont les variantes les plus

communes de Biesme-la-Colonaise et de Biesme-sous-Thuin à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### III.

Le tableau qui précède place en tête la forme *Bebrona*, comme étant la plus ancienne, et nous fait assister aux vicissitudes traversées par ce vocable dans le cours des siècles. *Bebrona* nous paraît être la forme primitive. Il nous reste à en déterminer la nationalité, à en saisir le sens et à rendre compte de ses transformations à la lumière des lois de la phonétique locale.

Nos plus savants celtistes n'hésitent pas à classer *Bebrona* parmi les mots de langue celtique, notamment Zeuss (*Grammatica celtica*, 2<sup>e</sup> éd., p. 37), d'Arbois de Jubainville (*Revue celtique*, t. III, pp. 127, 283) et Holder (*Altceltischer Sprachschatz*, t. I, p. 363).

Ils le dérivent du gaulois *\*Beber* ou *\*Bebros*, qui signifie castor et qui a été transmis, avec cette signification, dans les idiomes néo-celtiques sous les formes *Befer* en breton et ancien cornique, et *Beabhar* en gaélique ou écossais.

Son radical est indo-européen; il signifie originairement animal brun. En sanscrit, *Babhru* employé comme adjectif signifie brun et comme substantif masculin il désigne l'ichneumon, car le castor est inconnu dans l'Inde. En zend, *Bawri* semble déjà désigner le castor <sup>(1)</sup>. « Comme le sens propre de *Babhru*, observe Pictet (*Les origines indo-européennes*, t. I, p. 444), est celui de brun, roux, fauve, on comprend la transition d'un animal à l'autre, et il est

---

(<sup>1</sup>) Renseignements dûs à l'obligeance de Mgr. de Harlez. Voir aussi : FICK, *Vergleichendes Wörterbuch der indo-germanischen Sprachen*. V<sup>o</sup> BHA-BHRU; PICTET, *Les origines indo-européennes*, t. I, p. 444. KLUGE, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. 1889, p. 29.

probable que c'est l'ancien nom arien du castor dont le pelage est d'un roux marron et que les Indiens avaient perdu de vue. »

La signification de castor n'est plus douteuse dans le vieux haut-allemand *Bibar*, le haut-allemand moderne *Biber*, le bas-allemand *Bever*, l'anglo-saxon *Beofor*, l'anglais *Bearar*, le scandinave *Bifr*, le vieux prussien *Bebrus*, le lithuanien *Bèbrus*, le vieux slave *Bebrŭ*, le russe *Bobrŭ*, le polonais *Bobr*, et le latin *Fiber*. Y a-t-il pu avoir parfois confusion entre le castor et la loutre, ainsi que notre questionnaire semble le supposer? C'est ce que nous n'oserions affirmer, en présence surtout des *Uterna* et des *Olterbeek*, bien distincts des *Bererna* et des *Beverbeek*. « De vieux dictionnaires flamands, dit M. Poncelet, traduisent aussi le mot loutre par *berer*, mais nous ne pensons pas que cette interprétation remonte fort haut : le castor est un rongeur, la loutre un carnivore, dont les mœurs n'ont pas dû, comme celles des castors, frapper l'imagination du peuple. »

Si nous ouvrons le Dictionnaire de Ducange, nous constatons que les formes *Bebrus* et *Bibris*, empruntées au gaulois <sup>(1)</sup>, ont été employées par quelques écrivains latins des derniers siècles de l'Empire, et que dans les écrits de la basse époque on a fait usage des formes germaniques *Berer*, *Birerus*, *Bevarus*. Les langues néo-latines ont de même abandonné le latin *Fiber* pour les formes celto-germaniques. Ainsi le castor s'appelle en italien *Berero*, en espagnol *Bibaro*, en roman *Berere*, puis *Bièrre*, conservé dans la langue française. Il est à noter ainsi que le mot *Bièrre* traduit encore actuellement bon nombre de dénominations géographiques évidemment tirées du castor; par exemple : la Bièvre, affluent de la Seine, *Biber* (MABILLON, *Ann. O. S. B.*, sæc. III, pars II, p. 110; *Acta SS. Maii*, t. VI, pp. 800, 804), *Bereris*, au XII<sup>e</sup> siècle (TARDIF, *Monuments*

---

(1) On croit que le radical *libr-* dans *Bibrax*, ville des Rémois, et *Bibracte*, ville des Éduens, désigne aussi le castor.

*historiques, Carton des rois*, p. 276), *Berera* en 1150 (LASTEYRIE, *Cartulaire général de Paris*, p. 323) <sup>(1)</sup>; Bièvre, au canton de Gedinne (Namur), village situé à la source de plusieurs ruisseaux, *Beveris in pago Ardenna*, VIII<sup>e</sup> siècle (MARTÈNE et DURAND, *Amplissima collectio*, t. II, col. 21), et nombre de communes françaises des départements des Ardennes, de l'Aisne, de l'Isère et de Loir-et-Cher.

La nationalité celtique du vocable *Bebrona* ne nous paraît pas douteuse.

« Tout le monde sait, dit M. Kurth (*Frontière linguistique*, t. I, p. 434) qu'il n'existe pas de plus antiques matériaux toponymiques que les noms des cours d'eau : ils gardent et perpétuent, à travers les âges, le souvenir des premiers hommes dont les traits se sont reflétés dans leurs flots. » — « Dans la plus grande partie de l'Europe, dit un savant toponymiste anglais (TAYLOR, *Words and Places*, p. 130), en Allemagne, en France, en Italie, en Espagne, nous trouvons des localités à noms germaniques ou romans sur les rives de cours d'eau qui gardent toujours leurs vieilles appellations celtiques. C'est à peine si dans toute l'Angleterre, il y a un seul nom de rivière qui ne soit pas celtique. » — Et M. Kurth ajoute : « En Belgique aussi, c'est le réseau fluvial qui a gardé avec le plus de fidélité l'onomastique des premiers habitants du pays. La plupart des noms de nos cours d'eau ont une physionomie qui les classe dans la famille des noms celtiques. »

Or, une quantité de noms celtiques de cours d'eau sont caractérisées par le suffixe *-ōna* et ses congénères

---

(1) La Meuse a aussi un petit affluent qui portait autrefois le nom de *Bevres* : « rivas de Beures desour Amechin », 1318 (PONCELET, *Fiefs de Liège sous A. de la Marck*, p. 206). C'est sans doute le même que le ruisseau de Bende qui se jette dans la Meuse à Ampsin (Liège) et qui est désigné sous le nom de *Baina* en 1091.

-*ūna*, -*ēna*, -*īna*, -*na*. César mentionne dans les Gaules : *Arona*, l'Aisne, et *Matrona*, la Marne. La basse époque, qui a transformé *Arona* en *Axina*, *Aisna*, et *Matrona* en *Materna*, *Marna* (voir LONGNON, *Dictionn. topogr. de la Marne*, pp. 2, 157), a défiguré de même beaucoup de vocables originellement revêtus du suffixe -*ōna*. Malgré cela nous avons pu relever, sur l'ancien territoire celtique, les noms suivants :

*Abona*, l'Avon (Angl.); *Agniona*, l'Aa (France); *Alcmona*, l'Altmühl (Allemagne); *Ausona*, rivière du Limousin; *Biona*, la Bionne (Fr.); *Bledona*, la Bléonne (id.); *Calatrona*, la Chalaronne (id.); *Carona*, la Chéronne (id.); *Carantona*, la Charente (id.); *Catrona*, *Caterona*, rivière citée en 978 et 980 (SICKEL, *Ottonis II diplomata*, pp. 197, 240); *Derona*, *Dirona*, *Diona*, plusieurs cours d'eau et localités; *Dullona*, le Tullner (All.); *Exona*, l'Essone (Fr.); *Gerontana*, la Gironde (id.); *Gimona*, la Gimone (id.); *Graona*, la Grosne (id.); *Iona*, la Jouanne (id.); *Isona*, l'Isen (Allem.); *Latona*, la Losne (Fr.); *Lagona*, la Lahn (Allem.); *Lesmuna*, la Lesum (id.); *Marona*, la Maronne (Fr.); *Matrona*, la Meyrone (id.); \**Medona*, la Mène (Belgique); *Musona* aqua (SICKEL, *Op. cit.*, p. 520); *Salona*, rivière de la Meurthe (Fr.); *Seona*, la Séoune (id.); *Sidrona*, la Sitter (All.); *Struona*, le Strijne (Hollande); *Sulmona*, la Sormonne (Fr.); *Vesona*, la Visone (id.).

La valeur de ce suffixe n'a pas encore fait jusqu'ici l'objet d'une étude suffisamment approfondie. Bender (*Die deutsche Orstnamen*, p. 88) rapprochant les désinences -*ona*, -*ana*, -*ena*, -*ina*, de *unda* et *unni*, croit qu'elles pourraient exprimer une propriété générale de l'eau. M. Kurth (*La Frontière linguistique*, t. I, p. 438, t. II, p. 105), émet l'idée qu'il renfermerait le sens générique de cours d'eau, tandis que Holder (*Alt-celtischer Sprachschatz*, t. I, sub v. -*an*) lui accorderait une valeur diminutive, ce qui peut être vrai pour quelques noms en -*ina* ou -*inna* d'une origine celtique douteuse, tels que *Warchinna*, la Warchenne, affluent de la Warche à Malmédy.

S'il nous est permis de formuler notre opinion dans une question aussi ardue, nous croyons qu'il ne faut attribuer aux suffixes celtiques *-ona*, *-ana*, *-ena*, *-ina*, *-na*, que la valeur d'une simple désinence adjectivale, à l'instar du suffixe *-acus*, *-acum*, qui termine tant de noms de lieu gallo-romains <sup>(1)</sup>.

C'est d'ailleurs le sentiment adopté par deux savants celtistes modernes pour l'interprétation des vocables *Matrona* et *Dirona*.

D'après Pictet (*Revue celtique*, t. II, p. 7). *Matrona* serait un adjectif formé sur le mot gaulois *\*Matar*, mère, en sorte que la forme *Materna*, en usage dès l'époque mérovingienne, ne serait que la traduction latine du gaulois *Matrona*. *Matrona* aurait ainsi pour équivalent latin *Matrinus*, nom d'une rivière du Picenum, mentionnée par le géographe Pomponius Mela.

*Dirona*, ancienne ville des Cadurciens, aujourd'hui Cahors, tire son nom d'une source sacrée, célébrée par le poète Ausone. Pictet (*Ibid.*, p. 4) et Arbois de Jubainville (*Les premiers habitants de l'Europe*, t. II, p. 271; *Recherches sur l'origine de la propriété foncière*, p. 154), interprètent *Dirona* par « la divine », *dirina*; ce mot serait un adjectif dérivé de *\*Dios*, dieu, qu'on trouve en composition dans *Diodurum*, nom gaulois de Metz. Il est bien vrai qu'Ausone (*Ordo urbium nobilium*, t. V, p. 160) atteste qu'en langue celtique *Dirona* veut dire *fons additus divis* :

Divona, Celtarum lingua, fons addite divis !

Mais nous ne devons voir là qu'une paraphrase poétique de *dirina*, empruntée à ce vers de Virgile (*Énéide*, l. VIII, v. 301) :

Salve, vera Jovis proles, decus addite divis !

Par analogie, *Bebrona* pourrait se traduire par « la Castorienne », *Fibrina*, et trouverait son équivalent latin

---

(1) Voir, pour plus de détails, notre *Toponymie namuroise*, pp. 90 et suiv.

dans *Fibrenus*, nom d'une rivière d'Italie dont parlent Cicéron (*de Legibus*, II, 1, 3) et Silius (VIII, 400).

Les désinences *-ona*, *-ana*, etc. sont au féminin, parce que le substantif, sous-entendu, exprimant l'idée d'eau ou de rivière, est en celtique du genre féminin, qui est aussi le genre de la grande majorité des cours d'eau. Il y a une exception pour certains grands fleuves et pour quelques rares rivières; et alors ces suffixes se mettent au masculin : *Rhodanus*, le Rhône; *Carantonus*, la Charente (AUSONE, *Mosella*, v. 463); *Drahonus*, la Drone, affluent de la Moselle (*Ibid.*, v. 365) <sup>(1)</sup>.

Il est à remarquer que la voyelle initiale de ces suffixes est prosodiquement brève, comme nous pouvons le constater pour *Dirona* dans le vers d'Ausone que nous venons de citer. La quantité de *Matrona* et de *Axona* nous est donnée par le même poète (*Mosella*, v. 461, 462) :

Non tibi se Liger antefert, non Axona præceps,  
Matrona non, Gallis Belgisque intersita finis.

De même, Sidoine Apollinaire a écrit (*Carmen* V, v. 208) :

Rhenus, Arar, Rhodanus, Mosa, Matrona, Sequana, Ledus.

Il n'est pas rare cependant de voir ces suffixes frappés de l'accent tonique « Les idiomes celtiques, dit Giry (*Manuel de diplomatique*, p. 383, note 1), paraissent avoir eu des règles d'accentuation différentes de celles du latin et les mots d'origine celtique, une fois latinisés, semblent avoir parfois oscillé entre l'ancienne accentuation celtique et l'accentuation latine. Par suite on trouve dans les noms de lieu d'origine celtique des dérivations en contradiction

---

<sup>(1)</sup> On trouve aussi *Bivernus* et *Bifernus* au masculin : « in Altissimo super fluvium Bivernum », 999 (SICKEL, *Ottonis II diplomata*, p. 737); — « intra Bifernum videlicet et Asinaricum fluvios », XI<sup>e</sup> siècle (PERTZ, *SS.*, t. VII, p. 619).



avec la phonétique des langues modernes. » D'Arbois de Jubainville (*Les premiers habitants de l'Europe*, t. II, p. 170) cite deux exemples de vocables qui ont reçu une double accentuation : *Matrona*, qui désigne la Marne et la Meyrone, et *Isara*, qui désigne l'Oise et l'Isère. Meyrone et Isère procèdent philologiquement de *Matrona* et de *Isara* avec la pénultième accentuée, comme c'est encore le cas pour Vione, *Diona*, Retourne, *Retona*, etc. C'est ce qui explique le doublement de l'*n* introduit à la basse époque dans le suffixe *-ona* de plusieurs noms, tels que *Dionna*, *Maronna*, pour *Diona*, *Marona* (1).

C'est aussi l'accentuation de la pénultième de *Bebrona* qui a donné naissance à l'orthographe *Bebronna*, et aux variantes romanes *Berronne*, *Brérenne*, *Breuranne*. C'est également l'influence de l'accent qui a allongé le suffixe de *Bebrona* dans ce vers de Hillin, au XII<sup>e</sup> siècle (*Acta SS. Octobris*, t. XIII, p. 402) :

Rivus non multus fluit hinc Bebrona vocatus.

Nous pouvons donc conclure que *Bebrona* est un mot d'origine celtique, signifiant l'eau « du castor ».

Nous avons vu que *Bebrona* a fait place à *Bererna*, forme beaucoup plus fréquente dans la toponymie belge. Est-ce que la forme *Bererna* est issue en ligne directe de *Bebrona* par métathèse et en passant par les variantes intermédiaires *Berrona*, *Berrena* que nous avons signalées, en sorte que tous nos *Bererna* descendraient d'un *Bebrona* primitif ? Ou bien faut-il considérer *Bererna* comme le correspondant thiois de *Bebrona*, formé du radical *Berer* et du suffixe *-na*, usité également dans la toponymie germanique ?

---

(1) Il ne faut pas conclure de là que toutes les désinences en *-onna* sont équivalentes à *-ona*. Nous pourrions citer plusieurs exemples où *-onna* est une altération du suffixe *-umna* usité également dans les dénominations celtiques, comme dans *Garumna*, la Garonne.

C'est une question que nous nous abstiendrons de discuter. Que *Beverna* soit l'équivalent germanique ou simplement une variante de *Bebrona*, peu importe pour notre thèse. Il nous suffit de savoir que *Beverna* signifie aussi bien l'eau du castor.

Sous l'influence de la langue romane, *Beverna* s'est adouci en *Berena*, *Biérène*, etc. Rien de plus fréquent que cette suppression de l'*r* dans l'idiome wallon, où *terne* (colline), *verne*, *borne*, sont devenus *tienne*, *rienne*, *bonne*.

*Bierene* s'est ensuite abrégé en *Bievne*, *Bienne*. Une transformation tout à fait semblable s'est opérée dans *Lederna*, nom ancien du ruisseau de Lierneux, aujourd'hui la *Lienne*.

Le changement de *Bienne* en *Biesme* paraît plus étrange, mais on trouve des altérations de ce genre en wallonnie ; c'est ainsi que la faine, en latin *fagina*, est fayème en wallon. Ce phénomène phonétique n'est pas d'ailleurs absolument régional ; qu'il nous suffise de citer la station *Fînes* que le milliaire de Tongres et l'itinéraire d'Antonin placent sur la voie romaine de Reims à Soissons ; c'est aujourd'hui *Fismes*, chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Reims (Marne). Ici la substitution de *m* à *n* remonte à une date très ancienne, car l'orthographe *Fimmes* était déjà connue en 907 (MARLOT, *Histoire de Reims*, t. II, p. 128).

C.-G. ROLAND.

---

Note sur quelques manuscrits  
DE LA  
**CHARTREUSE**  
DE  
**Hérinnes-lez-Enghien**

conservés à la Bibliothèque royale de Bruxelles.



La Bibliothèque royale de Bruxelles conserve une trentaine de manuscrits qui ont appartenu jadis à la Chartreuse de Hérinnes; mais trois seulement de ces manuscrits renferment des documents relatifs à l'histoire de ce prieuré.

La Chartreuse de Hérinnes, à l'encontre de la plupart des monastères de notre pays, n'a pas encore d'histoire. Nous n'avons pas l'intention d'assumer pareille tâche; nous nous contentons d'attirer l'attention de ceux que tenterait pareille entreprise sur certaines sources où ils pourront puiser abondamment.

I.

*La Chronique de Hérinnes.*

Le Ms. n° 13753-54 de la Bibliothèque royale de Belgique est intitulé : *Chronicon et menologium domus Capellae*

*Beatissimae Virginis Mariae ordinis Carthusiensis, diocesis Cameracensis, iuxta Angiam in Herne, compilatum et inchoatum anno 1314 et perductum ab Arnoldo Beeltsens de Tollenbeke eiusdem domus Carthusiano ad annum 1489, quando obiit, postmodum auctum ab anonymo monacho ad annum 1534.*

Ce volume, un petit in-quarto de 101 feuillets est, sauf quelques additions postérieures peu nombreuses, écrit d'une seule main, probablement en l'année 1658, car la date du 7 avril de cette année, à laquelle fut élu prieur de Hérinnes Balthasar de Wolf, est la plus récente qui apparaisse dans la partie du volume écrite par le plus ancien scribe.

La chronique débute (f. 1-3<sup>v</sup>) par une *Genealogia dominorum terrae Angiensis*. La Chartreuse de Hérinnes fut fondée par les sires d'Enghien, et elle eut avec cette maison féodale tant de rapports qu'il était utile pour les lecteurs de la chronique d'avoir sous les yeux la filiation généalogique de cette illustre famille. — Puis vient, f. 4, la *Chronica domus Capellae beatissimae semper Virginis Mariae, ordinis Cartusiensis, dioecesis Cameracensis, iuxta Angiam, in Herne*. Voici le début assez solennel de ce document : *Cum sit mortalis vita hominis, brevis et fragilis, memoria quoque labilis, necesse est ut ea quae ad futurorum perpetuam debent pervenire notitiam, scriptis mandentur.*

F. 6<sup>v</sup>, on a une liste des prieurs de Hérinnes jusqu'en 1714 ; f. 15 : *Nomina monachorum et conversorum qui fuerunt hic defuncti ante annum Domini 1390 prout colligi potuerunt*, puis la liste des dix-sept religieux qui se trouvaient à Hérinnes en 1390 (f. 15<sup>v</sup>) ; f. 16-17, d'autres listes donnent les noms de Chartreux de 1390 à 1456.

Après ces interruptions, la chronique commence proprement f. 17<sup>v</sup> ; la première partie, œuvre d'Arnould Beeltsens, s'étend de l'année 1314 à 1489 : on lit, en effet, f. 52<sup>v</sup>, *Huc usque venerabilis Pater Dominus Arnoldus Beeltsens*

*de Tollenbeke, vicarius huius domus hec chronica compilavit. Pro labore suo donet illi Dominus partem in requie sanctorum suorum. Amen.*

Le successeur d'Arnould Beeltsens apprécie dans les termes suivants l'œuvre de ce chroniqueur : « *Anno Domini 1489 obiit dominus Arnoldus Beeltsens, ... collector horum Chronicorum, in quibus secundum aestimationem quorundam multa obscura posuit, quia non potuit de tantis annis elapsis usque ad suum tempus de omnibus veritatem invenire. Multo tamen labore ex chartis capituli generalis, tum etiam ex martyrologio diversa collegit et in hanc formam usque ad suum obitum compegit.*

Le second chroniqueur continue jusqu'en 1534, il s'attache davantage à l'histoire intime de la maison et de ses habitants. Aussi cette partie de la chronique justifie-t-elle le second titre de *Menologium* qu'elle porte dans le volume que nous analysons. Toutefois les événements extérieurs ne sont pas négligés. Ainsi, f. 56-59, on lit une description très vivante de jeux populaires qui eurent lieu à Gand en 1498, lors de la visite de Philippe-le-Beau.

## II.

### *Le Cartulaire de Hérinnes.*

Le second des manuscrits de la Bibliothèque royale relatifs à l'histoire de Hérinnes, le n° 18202, est un cartulaire de ce prieuré. C'est un in-folio en parchemin de 65 feuillets.

Le texte suivant qui se trouve en tête du volume, fera juger exactement de son contenu. *Int jaer ons Heeren Ihesu Christi als men screef dusentich III<sup>e</sup> ende XXIII<sup>e</sup> te kerssaronde, waren in dit bouc ghecoppert alle de charters van den erfeliken renten ende instrumenten toebehoerende desen cloestre van onser vrouwen cappellen by Herne der ordenen van den chartroisen.*

*Eerstwerf es te weten dat dese copiacie ofte desen bouc es ghedeelt in vier parceelen. In derste partie sun ghecopyert alle de gheseghelde charters ende brieren van der fondacien van deser kerken, van onser vrouwen lampen, van der fondacien van desen cloestre ter chartroisen boef, ende van der renten van gaige, de renten van den nemoek, de renten van Dottenghem en van onser molen ter Scibbeken. Dit zal beghinnen op tghetal van [blanc dans le manuscrit]. Dander partsiel daer na volghende sun de charters van binnen der poort van Edinghen binnen Herneghewout, ende voert al dlant van Edinghen dore ende beghint op tghetal van [blanc]. Tdarde partsiel van deser copiacien volghen alle de charters ende brieve van den erfeliken renten binnen der stede van Aelst, ende voert in Vlaenderen ende oec in Brabant, ende selen beghinnen op tghetal van [blanc]. Uteghedaen de charters die sun ghemaect in latine, die sal men setten metten instrumenten in vierde partsiel van desen bouke. Tvierde partsiel van desen bouke is dinstrumenten ende brieren die sun ghemaect in latine van wat saken dat sy sun ende te wat steden dat sy toebehocren, eerstwerf binnender poort van Edinghen, dare na in Herneghewout ende al dlant van Edinghen, dare binnen der stat van Brousele ende daer na alle andere ware sy ghelegghen sun beghinnende op tghetal van [blanc]. Ende daer by ooc bidt de ghene die dese copiacie compyerde allen den ghenen die in desen bouc hier namaels copien van charters ochte van instrumenten scriven selen dat sy elc setten te sine rechter stede; ooc dat sy dese vorsejde ordinancie van desen bouck niet en confunderen; ooc wie hier in yet vinden wilt, hi souket in desen navolghenden tafele, want sy es oec gheordenert ghelyc den bouk.*

Ce texte constitue une excellente analyse du cartulaire de Hérinnes, qui se divise en quatre parties. La première renferme les chartes de la fondation du prieuré, elles sont au nombre de vingt-huit; dans la seconde partie, il y a la copie de sept chartes relatives à des donations de biens

situés à Enghien ; la troisième contient les instruments des cessions de biens sis à Herneghewout (bois de Hérinnes) et aux environs ; ces pièces sont au nombre de quarante-huit. Dans la quatrième partie du recueil, il y a dix-sept documents concernant les biens du prieuré situés hors d'Enghien et de Herneghewout. La plus ancienne de ces quatre-vingt-trois pièces remonte à 1212, la plus récente à 1435 ; cette dernière est la seule qui ait été ajoutée après la confection du volume, copié, comme on l'a vu dans le prologue, en 1423.

Toutes ces chartes sont encore inédites ; leur publication ne manquerait pas d'un certain intérêt pour l'histoire locale.

### III.

#### *L'Obituaire de Hérinnes.*

Cet obituaire se trouve à la fin du manuscrit n° 21536-40, dont l'histoire est assez curieuse. Après avoir quitté, nous ne savons comment, la Chartreuse de Hérinnes, ce manuscrit tomba, au XVI<sup>e</sup> siècle, entre les mains d'Augustin Hunnée, professeur à l'Université de Louvain. A sa mort, Hunnée légua ce manuscrit, avec beaucoup d'autres, aux Jésuites de cette ville, qui, en 1632, le cédèrent aux Bollandistes, dans la bibliothèque desquels il était coté S. 55. On lit, en effet, fol. 2, de la main de Bollandus : « *Hunc librum comparavi a nostris Lovaniensibus, 1632, permutatione aliorum librorum.* »

L'obituaire de Hérinnes porte le titre de *Privata anniversaria* ; c'est, en effet, la liste des messes à dire pour les bienfaiteurs du prieuré. Il est précédé de deux notes, l'une de la main du P. Papebroch, l'autre écrite par le P. Stilting. Le P. Papebroch n'avait point réussi à découvrir que cet obituaire fût de la Chartreuse de Hérinnes ; car il dit : *Ex additis in fine apparet hoc obituarium esse ecclesiae et conventus monachorum capellae beatae Mariae. An Bruxellis, de Capelle-kercke ?* Le P. Stilting lui répond : *Non : sed potius capellae B. Mariae, quae est Carthu-*

*sianorum prope Angianum in Hannonia. Quod colligitur ex die XVII kal. Novebris ubi « Anniversarium domni Walteri de Angia, primi fundatoris domus nostrae ». Item ex V kal. Ianuarii, ubi de uxore eius.*

Cet obituaire de Hérinnes est écrit d'une seule main, sauf trois ou quatre ajoutés, et l'écriture est du XV<sup>e</sup> siècle.

Nous donnons ici intégralement l'obituaire de Hérinnes.

### PRIVATA ANNIVERSARIA.

[III idus Ian.] **Octava Stephani prothomartyris.** — Anniversarium Gertrudis uxoris Petri Lonys, qui dedit quinque solidos annui redditus. Item Petri dicti Lonys et Elisabeth [de M]onte relictæ eius, Lamberti Zuctyns et Heilwidis uxoris eius et Cornelii de Oievartsneste. Omnes cum associatione, cum domna de Boellaer, in kalendario de ordine.

[VIII id. Ian.] **Epiphania Domini.** — Rodulphus Talpa cum associatione.

[III id. Ian.] Anniversarium Egidii Scibbeke et uxoris eius et parentum suorum, qui dedit VII solidos annui redditus, cum associatione.

[V kal. Febr.] **Agnētis secundo virginis martiris.** — Dominus Iohannes Strubolle, qui dedit XXV solidos monete Brabantie annuatim et multos antiquos grossos <sup>(1)</sup>. Item Belia monialis de Belloprato et Heilwidis de Vrecken, Katerina de Mollen, per associationem in kalendario de ordine celebrantur.

---

(1) On lit dans la *Chronique*, f. 18 : « Anno m<sup>o</sup>.ccc<sup>o</sup>.xxvii<sup>o</sup> dominus Ioannes Strubollen sacerdos dedit huic domui in testamento suo 30<sup>a</sup> libras turonenses pro sustentatione monachi capellani et elegit hic sepulturam, de quibus vidi copiam et testamentum. » Voir ce testament, n<sup>o</sup> 18202, 3<sup>e</sup> pièce de la catégorie V.



[III id. Febr.] Anniversarium magistri Iohannis Warmoelkens cum associatione.

[VI kal. Mart.] **Matthie apostoli. Capitulum.** — Anniversarium Anthonii Cambisoris de Bruxella et Marie uxoris eius, per associationem.

[V kal. Mart.] Anniversarium Iohannis Kints de Bruxella et parentum eius, qui dedit domui annuatim XL solidos monete Brabantie, per associationem. Item Aleidis uxoris dicti Iohannis et parentum Aleidis et amicorum eius, que dedit duos francos pro redditibus emendis, per associationem.

[III kal. Mart.] Omni anno in quadragesima fient singulis ebdomadibus due misse *Requiem eternam* pro Iohanne de Cortenbeke <sup>(1)</sup> et antecessoribus, et dicetur primo oratio *Deus cui proprium* in singulari pro ipso, deinde *Inclina animas famulorum et famularum tuarum* pro antecessoribus suis et exinde dicantur votive et in fine *Omnipotens qui virorum*.

[V id. Mart.] Anniversarium Elysabeth quondam uxoris Iohannis de Monte, que dedit domui annuatim X solidos, per associationem. Item Petri Langhe <sup>(2)</sup> et Beatricis uxoris eius, qui dederunt nobis singulis post vitam II solidos super domum et domistadium suum in Varent retro Iohannis Calfs, per associationem.

[XVI kal. April.] Obitus Iohannis de Scibbeke, qui dedit nobis V solidos annuatim. Item duarum sororum Sridders dictarum, monialium ordinis sancte Clare. Omnes per associationem. Item Katarine uxoris dicti Iohannis de Scibbeke, que etiam dedit nobis V solidos annuatim.

[XII kal. April.] **Benedicti abbatis cum candelis.** — Anniversarium domicelle Marie Hugonis, per associationem.

---

(1) Voir *Chronique*, fol. 19<sup>v</sup>.

(2) Cfr. n<sup>o</sup> 18202, document n<sup>o</sup> 35 de la quatrième partie.

[Kal. Maii.] **Philippi et Iacobi apostolorum. Capitulum.** — Anniversarium Katarine de Buvenghen et Willelmi viri sui et fratris Gerardi de Lovanio heremite et domni Arnoldi de Helebeke; omnes per associationem.

[VI nonas Maii.] Obitus Gilleberti de Bogarden de Bruxella et Katarine uxoris eius et Heilwidis Heffrans et Margarete uxoris Iohannis Faliand et sororis eius, omnes per associationem.

[XVI kal. Iunii.] Obitus Elysabeth de Hoebosch et Iohannis Vinke mariti eius, qui dederunt domui annuatim IIII solidos. Item domne Margarete de Ghellubroec et domne Sbackers et Agnetis Box, que domui multum dederunt de Cortraco. Omnes simul per associationem.

[VII kal. Iunii.] Anniversarium Gherardi Cobben et Margarete uxoris eius et Katerine uxoris Rumoldi Cobbers et Margarete sororis Rumoldi; a quo Rumoldo conventus multas curialitates et magnificas pilancias recepit sepius. Omnes per associationem. Quibus associabitur dictus Rumoldus post obitum suum. Item associatur predictis Willelmus Cobbe, frater Rumoldi.

[II nonas Iunii.] Anniversarium Franconis Callarts, per associationem.

[III idus Iunii.] **Barnabe apostoli.** — Obitus Heinrici dicti Boyen et Aleydis uxoris eius, per associationem.

[II idus Iunii.] **Basilidis, Cirini et Naboris martyrum.** — Anniversarium domicelle Alexandre de Asselt et domicelle Agnetis de Levendale et Gertrudis, sororis Alexandre dictae pariter. Item domni Iohannis de Hamayda presbyteri et Heinrici fratris eius de Bruxella, qui dederunt domui annuatim VIII grossos antiquos. Omnes simul per associationem.

[XV kal. Iulii.] Obiit Clarissia famula Iohannis de Cortenbeke. Item dominus Iohannes Naghel, qui contulit nobis *Auream Legendam* cum quibusdam aliis libris. Ambo per associationem.

[XII kal. Iulii.] Obiit Machtildis, mater domicelle de Cou-dendale, que contulit XX solidos turonenses annui redditus ad pitantiam. Item obitus Iohannis Papsacs. Item Margarete Sros, que dedit annuatim duos solidos. Omnes simul.

[IX kal. Iul.] **Vigilia. Missa.** — Zara Scruders et Margareta filia eius. Item Clementia Scruders. Omnes per associationem cum primo.

[VII kal. Iul.] Obitus domicelle Aleydis uxoris Walteri de Alartshove. Item et Walteri de Alartshove, quorum quilibet dedit annuatim nobis XX solidos <sup>(1)</sup>. Item Ode dicte Godyns et amicorum eius, que dedit annuatim XX solidos monete Brabantie. Item domicelle Marie Clutyns. Omnes simul.

[VI kal. Iul.] **Iohannis et Pauli martyrum. XII lectiones.** — Anniversarium Sygeri de Vylbeke et uxoris eius, qui dederunt domui annui redditus VIII solidos, per associationem.

[III kal. Iul.] **Leonis pape, Hyrenei et sociorum eius martyrum.** — Iohannes Hauwel et Iuliana uxor eius, domicella de Woestwinkle, Iustaes Hauwel, Walterus Hauwel, domicella Pernele, Katerina, Margareta, Marota, Iohanna et Machtildis filie eorum, omnes per associationem. Item domnus Matthias de Beerte, per associationem.

[V idus Iul.] Obitus Iohannis de Bulki et uxoris eius, qui dederunt nobis unum et dimidium iornale terre; inde debemus curato IIII solidos annuatim et custodi VI denarios. Item obitus Inghelberti Taye de Bruxella et uxoris eius, qui nobis annuatim dederunt II solidos grossorum. Item Margarete Tsadellers, pro qua accepimus semel X florenos. Omnes simul.

---

(1) Voir pour la charte de donation, n° 18202, le 25<sup>e</sup> document de la catégorie IV.

[III id. Iul.] Obitus Iohannis Platvoets, pro quo accepimus semel III libras grossorum antiquorum, et uxoris eius.

[XIV kal. Aug.] Anniversarium Hergheryni Zutrechts et uxoris eius de Bruxella ac liberorum eorum, et specialiter domicellarum filiarum eorum Zoete et Katerine, que dederunt nobis annuatim decem scuta antiqua. Item Colini Rongs et domicelle Elisabeth uxoris eius <sup>(1)</sup>. Item Rineri mariti domicelle Elisabeth predictæ, omnes pariter.

[XII kal. Aug.] **Praxedis virginis.** — Anniversarium Reineri Egloys de Bruxella et uxoris eius ac filie eiusdem, per associationem.

[VII kal. Aug.] Anniversarium Iohannis Boxhorens et Heylwidis uxoris sue, per associationem. Item Livini Mesmaker et uxoris eius et Elisabeth filie eorumdem de Bruxella, per associationem.

[Kal. Aug.] **Ad vincula Petri apostoli. XII lectiones.** — Anniversarium domni Willelmi curati de Angya, qui dedit domui annuatim VI solidos. Item Marie de Herne et domicelle Belie de Speculo de Alost et parentum eius, que dedit nobis annuatim X solidos parisienses super quamdam domum prope cimiterium Alosti et VI vierzelas bladi super molendinum prope ecclesiam in Hofstadis. Item Egidii Slaghe et Franconis Monachi et uxoris de Bruxella. Omnes simul.

[III non. Aug.] **Stephani pape et martyris.** — Obitus domicelle Elysabeth de Cortenbeke, que multa bona contulit nobis in vita sua.

[Id. Aug.] **Ypoliti martyris.** — Anniversarium Elisabeth de Zoninghen, Willelmi Struve, domnae de Cortenbeke, domni Walteri de Cortenbeke militis, Gerardi Struve, Wal-

---

(1) Voir, pour cette donation, au n<sup>o</sup> 18202, le 7<sup>e</sup> document de la dernière partie.

teri Struve <sup>(1)</sup>, Iohannis Struve <sup>(2)</sup>. Item Iohannis dicti Lonij <sup>(3)</sup>, qui dedit nobis annuatim VIII grossos et VI solidos. Omnes simul.

[XIX kal. Sept.] **Vigilia. Missa. Eusebii confessoris.**  
— Obiit Nycholaus de Megghen presbiter, per associationem.

[XVIII kal. Sept.] **Assumptio beate Marie cum candelis.** — Obitus domni Iohannis curati de Erinbodeghem, qui dedit domui annuatim plus quam XX<sup>u</sup> florenos de Florentia parvos.

[XVII kal. Sept.] Obitus domni Francisci, fratris domicelle de Coudendale, militis, et Agnetis, et Zeghelghem, simul et obitus fratris Heinrichi Rutgheer, hic quondam novicius conversus. Item fratris Iohannis de Breyne. Omnes simul.

[IX kal. Sept.] **Bartolomei apostoli. Capitulum.** — Obitus Inghelberti Soykens, qui dedit nobis X libras turo-nenses pro redditibus emendis.

[VII kal. Sept.] Obitus Thome maioris de Geraldimonte, qui dedit domui annuatim XX solidos parisienses. Item Agnetis de Landeghen, que dedit domui annuatim XII florenos. Item domicelle Katarine uxoris Egidii Deken, que dedit nobis semel IX scuta antiqua. Item Heinrichi de Vrede et uxoris. Omnes simul.

[II non. Sept.] Anniversarium domni Petri capellani beate Marie in Angya, qui dedit domui annuatim II solidos grossorum. Item Walrammi de Monte et uxoris eius, qui dederunt

---

(1) Voir la donation de Walter Struve, n° 18202, fol. 19<sup>v</sup>.

(2) Voir la *Chronique*, fol. 19<sup>v</sup>. « Anno 1356, obiit Ioannes Struve alias de Cortenbeke armiger, cuius sarcophagus adhuc visitur in ecclesia, qui fecit huic domui multa bona, de quibus habetur littera. » Voir la charte de donation de Jean Struve, fol. 20 du n° 18202. Cfr. la troisième charte, à la fin du n° 21536-40.

(3) Pour la donation de Jean Lonys, voir n° 18202, fol. 32<sup>v</sup>.

nobis VI antiquos grossos annuatim. Item Iohannis Brebarts, qui dedit nobis annuatim VI solidos. Item Iohannis Carlarii, omnes simul.

[XVIII kal. Oct.] **Exaltatio sancte crucis cum cardelis. Cornelii et Cypriani martyrum.** — Obitus domni Desiderii <sup>(1)</sup>, qui ordinavit quod prior et conventus de dimidietate ovium suarum ita quod, occasione sue legationis, a quinquagesima usque ad Pascha prior qui fuerit omni sabbato bonam et plenam pitanciam honorum piscium et pintam vini, non supputato vino quod eis ex ordine esset dandum, faciat generaliter omnibus de conventu ac singulis ministrare, ita absque aliis duabus pitanciis Iohannis Struve. Alioquin tota pecunia pro eiusdem pitanciis exponenda integre solvatur et reddatur magistris pauperum de Herines. Super hiis ut predicta ita fierent conscientias priorum onerando si neglexerint.

[XVII kal. Oct.] **Octava beate Marie. XII lectiones. Nychomedis martyris.** — Anniversarium Reneri Eglois de Bruxella et Marie uxoris eius et Margarete filie eorumdem et parentum eius. Omnes per associationem.

[VI kal. Oct.] Obitus Hamelrici Taye de Bruxella et uxoris eius, qui dederunt domui annuatim V florenos grossorum. Item domni Pauli Hugonis canonici de Furnis et domni Eustacii Stallins et parentum domni Walteri. Item Iohannis de Steenberghe, qui dedit annuatim nobis X solidos. Item Egidii Stephani et parentum suorum et sororum et uxoris sue, omnes simul, a quibus habemus V solidos annuatim.

[V nonas Oct.] Anniversarium Agnetis Vlamings, Iohannis

---

(<sup>1</sup>) Cfr. *Chronicon*, fol. 20v. « Anno 1336 fuit hic capellanus beate Marie Virginis dictus domnus Desiderius fere per 50 annos, nisi forte fuerit alius post eum sui nominis, quod pro certo nobis non constat. Hic ergo domnus Desiderius obiit anno 1387 in die exaltationis sanctae crucis et fuit hic sepultus. Hic dedit huic domui tria iornalia prati, 6 libras grossorum et dimidium ovium suarum. »

de Mottinghen, Egidii de Nokere, domne Marie de Fleterne. Omnes per associationem.

[VI idus Oct.] Obitus Egidii et Petri Fraye et parentum suorum, qui Egidius dedit domui annuatim XX solidos, et Petrus omnia bona sua mobilia et immobilia. Item obitus *2ed. curatus.* domni Iohannis quondam curati \* Sancti Petri, qui dedit L solitos annuatim. Omnes simul.

In die anniversarii domni Willelmi de Reyghersvliete <sup>(1)</sup> et uxoris eius, dicat quilibet post prandium *Miserere* et ter *Pater noster* cum *Ave*, et desideravit a quolibet unam missam quando poterit, et a non celebrantibus VII psalmos.

[II idus Oct.] **Calixti pape martiris.** — Obitus Elisabeth Bactmans et Nycholai filii eius et Iohannis fratris eius, qui dedit semel XXIII libras vel circiter. Item Petri Waltsoe, qui dedit V solidos annuatim. Omnes simul. Item anniversarium Petri de Arbore (?) et uxoris eius cum praecedentibus.

[XVII kal. Nov.] Anniversarium domni Valteri de Angya primi fundatoris domus nostre <sup>(2)</sup>. Item Elysabeth van der Stoven, que dedit domui X libras et Katherine sororis sue, que dedit nobis domum suam in Angya. Omnes simul.

[XII kal. Nov.] **Undecim milium virginum. Capitulum. Hilarionis heremite confessoris.** — Anniversarium domne Machtildis de Beverne. Et domni Alberti de Vorne militis, a quo recepimus VIII florenos. Item Egidii Boets et uxoris et liberorum eius, a quo habuimus vestem auream et multas elemosinas a filia sua Elysabeth moniali in Foresto. Item Margarete de Aquisgrani. Omnes simul.

[XI kal. Nov.] Anniversarium Nychasii de Ranchoven et

---

<sup>(1)</sup> On trouve à la fin du ms. 21536-40 le testament de Guillaume de Reyghersvliete. Il était seigneur de Viane, sa femme se nommait Assiama de Loerberghen. La donation qu'il fait au prieuré, est de 1370.

<sup>(2)</sup> Voir n° 18202, la première charte.

parentum domni Iohannis de Hellinghen, qui Nycasius dedit XV solidos annuatim. Item domni Geraldı de Haelwine militis et domni Andree capellani de Aldenardo, qui dedit nobis pulcerrimum ornamentum et reliquias. Item Nycholai filii dicti Nychasii, a quo habuimus XX scuta pro reditibus emendis. Omnes simul.

[VIII kal. Nov.] **Crispini et Crispiniani martyrum.** — Hoc die, anno Domini m<sup>o</sup>.cccc<sup>o</sup>.xlvij, suffraganeus domni episcopi Cameracensis in nova capella exterioris ecclesie dedicavit altare ibidem in honore beate Katherine et beate Barbare, principaliter tamen in honore beate Katherine. Unde et ipse dictus suffraganeus, quolibet anno, ipso die beate Katherine, ex tunc in perpetuum concessit auctoritate romane ecclesie centum et auctoritate episcopi Cameracensis xl, et auctoritate sui ipsius xl dies indulgentiarum, simul c.lxxx dies indulgentiarum.

[III kl. Nov.] Anniversarium domnae Marie ducisse Brabantie, pro qua accepimus II libras grossorum antiquorum. Item domni Hermanni de Fura militis, pro quo accepimus XII regales. Item Iohannis Barnage et Katherine uxoris eius, pro quibus accepimus I libram grossorum antiquorum. Item Iohannis Cammart et uxoris sue, pro quibus accepimus XII florenos. Omnes simul.

[III non. Nov.] **Eustachii et sociorum eius martyrum. Commemoratio fidelium animarum.** — Anniversarium Nycholai Uterhaghen, qui dedit II grossorum annuatim, per associationem.

[III non. Nov.] Hoc die, anno Domini mcccclii<sup>o</sup>, dominus episcopus suffraganeus domni episcopi Cameracensis dedicavit primo partem capelle beate Marie foris, quia pars una fuit prius consecrata, et altare ipsius, ponens loco reliquiarum in eo verum Christi corpus sub sacramento, et intus consecravıt altare in honore XI M. Virginum in earundem capella, que prius fuit dedicata, et novam sacristiam et in ea altare in honore beati Michaelis et sanctorum omnium angelorum.



[V idus Nov.] **Teodori martiris. Commemoratio fratrum nostrorum defunctorum.** — Anniversarium domicelle Margarete uxoris Symonis de Gistella, sepulte in parvo claustro, pro qua accepimus XVI scuta aurea, pro uno scuto annui redditus emendo, per associationem cum Ysabella de Mota <sup>(1)</sup>, cuius anniversarium hodie celebratur in kalendario de ordine.

[XI kal. Dec.] **Columbani abbatis.** — Anniversarium Franconis Swaefs et uxoris eius, per associationem.

[VII kal. Dec.] **Katerine virginis martyris. Capitulum.** — Obitus Iohannis de Canhen, qui dedit domui annuatim C solidos. Item obitus Heinrici Heuwere, qui dedit XIII antiquos grossos annui redditus. Item domne Gertrudis, uxoris domni Iohannis de Riserio. Anniversarium Walteri Danys de Angia et parentum eius et prime uxoris sue et Elisabet Sledeghem de Machlinia. Dictus Walterus dedit nobis annuatim XX solidos in Angya super diversas domus capiendos. Omnes simul.

[III kal. Dec.] **Saturnini martyris. Vigilia.** — Obitus Egidii de Melunghem et uxoris eius, et domni Wilhelmi de Herentals canonici. Item domni Iohannis de Riserio. Omnes per associationem.

[III non. Dec.] Anniversarium Heinrici Regis de Bruxella, qui emit nobis unum modium bladi annui redditus pro emendis ficibus et racemis in quadragesima. Item Elysabeth de Godhen, de qua semel accepimus sex scuta antiqua. Item Elysabeth Stevens et filiarum eius et Thome de Papetre. Item domne Papsax. Omnes simul. Item domni Stephani curati de Olenghen.

---

(1) Voir *Chronique*, fol. 19v : « Anno 1346<sup>o</sup> domicella Isabella de Mota fuit benefactrix huius domus, quae dedit nobis 10 antiqua scuta et adhuc alia. Obiit 5 idus Novembris ». Voir son testament, n<sup>o</sup> 18202, V<sup>e</sup> catégorie, n<sup>o</sup> 11.

[Idib. Dec.] Anniversarium Elysabeth et Yde de Zenna sororum, que dederunt domui annuatim I libram grossorum antiquorum, pariter.

[X kal. Jan.] Anniversarium domni Iohannis de Boechoute militis et uxoris eius, qui dedit domui annuatim III solidos grossorum antiquorum super terram Gerardi Spaenken <sup>(1)</sup>. Item Heinrici de Clene et Iohannis Rebbe, qui IIII<sup>or</sup> solidos annuatim dedit, sed heredes non solverunt. Omnes simul.

[V kal. Ian.] **Sanctorum Innocentium cum candelis.**  
— Anniversarium uxoris domni de Angya fundatoris nostri et Petri de Haynia, pariter.

J. VAN DEN GHEYN, S. J.,  
Bollandiste,  
Conservateur à la Bibliothèque royale de Belgique.

---

(1) Sur la donation de Gérard Spaenken, voir n.º 18202, les 27<sup>e</sup>, 29<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> documents de la catégorie IV.

---

LE MUSICIEN

PHILIPPE DE MONS

(DE MONTE)

*EST-IL MALINOIS OU MONTOIS ?*



2<sup>e</sup> section, question XII.



Depuis 1517, date de la naissance de Philippe de Monte, jusque 1818, date de la publication de l'ouvrage du moine Prémontré, Godefroid-Jean Dlabacz, sur *Les artistes musiciens de la Bohême* <sup>(1)</sup>, c'est-à-dire pendant plus de trois siècles, personne n'a jamais contesté que Mons fut le véritable lieu de naissance du grand maître de chapelle que la wallonnie a toujours acclamé, avec un légitime orgueil, comme l'un de ses plus glorieux artistes, et qui a eu l'honneur de succéder, dans la direction de la chapelle musicale des empereurs d'Allemagne, à Vienne, à un autre

---

(1) *Allgemeine-hist. kunstler Lexicon für Böhmen*, 3 vol. in-4<sup>o</sup>, Prague, 1815-1818.

illustre compositeur wallon du XVI<sup>e</sup> siècle, Jean Guyot, dit Castileti, parce qu'il était né à Châtelet (1).

Pendant trois siècles, donc, la ville de Malines, qui a toujours eu le souci patriotique de ses illustrations, n'a jamais revendiqué Philippe de Monte comme un des siens ; elle ne l'a jamais contesté à Mons. C'est Dlabacz seul, un moine étranger, qui, en 1818, a ébranlé cette tradition respectable. Que vaut son affirmation ? Pas grand'chose, comme on va le voir.

Voici ce qu'il dit :

« De Monte (Philippe), chanoine et trésorier à Cambrai,  
» célèbre compositeur, né en 1521 à Malines (et non à Mons  
» dans le Hainaut), ainsi que le fait voir la liste des musi-  
» ciens de la Chapelle impériale de l'année 1582 et où il  
» est nommé Philippe de Monte, de Malines. »

Or, après Fétis, l'auteur de la Biographie universelle des musiciens, un musicographe flamand, dont la tendance a sans cesse été de faire passer nos grands maîtres de chapelle wallons pour des *néerlandais*, quand il ne pouvait pas les ranger parmi les flamands, Edmond Van der Straeten, tout en tenant pour Malines, a voulu vérifier de plus près l'affirmation de Dlabacz.

Fr.-Jos. Fétis, dans sa biographie de Philippe de Monte, avait dit « avec son insouciance habituelle » ajoute Van der Straeten, qu'il croyait « devoir faire remarquer, en passant, que Dlabacz n'indiquait pas où se trouvait cette liste des membres de la Chapelle impériale » ; c'est une question capitale, en effet, que Van der Straeten n'hésite pas un instant à résoudre. Ambroes, célèbre musicographe allemand, lui répond « avec infiniment d'assurance, sinon avec extrê-

---

(1) Jean de Fosses, un autre wallon, qui se qualifie disciple de Jean Guyot, auquel il dédia un *Te Deum*, fut jugé digne de succéder à Orlandus Lassus « qui recreat orbem », à la cour royale de Munich.

mement de raison » que cette liste se trouve « aux archives » impériales, pour le présent à Vienne, où généralement il y » a encore à amasser de vrais trésors historiques. » Qu'on le remarque bien : Ambroes ne dit pas qu'il a consulté cette liste, qu'il a pu contrôler l'assertion de Dlabacz et qu'il a trouvé sincère et véritable l'assertion du Prémontré, qui déclare que cette liste porte que Philippe de Monte était né à Malines. Il ne dit rien de pareil.

Edmond Van der Straeten <sup>(1)</sup>, bien au contraire, quoique n'ignorant pas combien l'affirmation de Dlabacz était sujette à caution, et avec quel patriotisme la wallonnie saurait lutter pour conserver, parmi ses plus grandes illustrations, Philippe de Monte, résolut de se livrer à une enquête auprès d'un des archivistes viennois, et voici la réponse négative qu'il en reçut :

« Monsieur, je regrette infiniment de ne pas pouvoir » satisfaire au désir que vous avez bien voulu m'exprimer par votre lettre du 30 du mois passé. On ignore ici » le lieu où est conservée la liste des membres de la Chapelle impériale dont vous me parlez. Elle ne se trouve » pas dans nos archives, où rien n'a pu être découvert sur » Philippe de Monte, qu'une note de l'année 1576, d'après laquelle il reçut trente florins pour frais de trois chevaux. » Aux archives du Ministère des Finances, on a trouvé » également des notes, d'après lesquelles Philippe de Monte » a été nommé, le 8 décembre 1567, premier maître de » chapelle : « oberster kapellmeister », une seconde note » nous dit qu'en 1569 il reçut cinquante florins pour la » composition d'une messe et, d'après une troisième note, » on lui assigne, le 19 mars 1579, soixante et dix florins » par an pour son loyer. Mais ces notes sont tout ce qu'on » a pu découvrir sur lui ; les documents qui s'y réfèrent » ont été malheureusement détruits, il y a nombre d'années.

---

(1) Voir EDMOND VAN DER STRAETEN, *La musique aux Pays-Bas*, tome V.

» Agréez, Monsieur, les assurances de ma considération  
» très distinguée.

» ARNETH.

» Vienne, ce 3 Août 1878. »

Que résulte-t-il de cette lettre? c'est que la liste vantée par Dlabacz n'existe pas dans le dépôt confié à la garde de M. Arneth.

Chose singulière, cet archiviste viennois, qui écrit en 1878, ne cite, ni de près, ni de loin, un ouvrage paru à Vienne, près de dix ans auparavant, sur cet objet et signé du nom d'un spécialiste viennois, le chevalier Louis von Köchel, que Van der Straeten connaît, lui, et dans lequel se trouve reproduites, d'après les archives viennoises, toutes les listes des musiciens de la Chapelle impériale de 1543 à 1867! listes, dans lesquelles est cité Philippe de Monte, mais sans qu'il soit aucunement fait mention de Malines comme lieu de naissance.

Ce livre a paru à Vienne en 1869 sous le titre : *Die kaiserliche hof- musikkapelle in Wien, von 1543 bis 1867.*

N'est-il pas surprenant que, dans la demande de renseignements qu'il adresse, à Vienne, Edmond Van der Straeten ne se soit pas appuyé sur l'œuvre toute spéciale de ce musicographe viennois, puisqu'il mentionne dans le tome V de : *La Musique aux Pays-Bas* que les renseignements fondamentaux qu'il fournit ont été puisés par von Köchel au *Hofzahlmeisteramts-Rechnungen*?

Il fallait donc pour aboutir que Van der Straeten s'adressât ou à M. le chevalier de Köchel ou directement à la *Chambre des Finances*, et, s'il ne l'a pas fait, connaissant la source comme nous, c'est qu'il ne voulait faire, nous avons le droit de le dire, qu'un simulacre d'enquête, afin que les malinois et les flamands continuassent à bénéficier de l'affirmation non prouvée, de l'affirmation en l'air de Dlabacz.

N'avons-nous pas lieu aussi de nous étonner que M. l'archiviste Arneth n'ait pas cru devoir consulter M. le chevalier de Köchel, puisqu'en 1878, date de sa réponse, le musicographe viennois était encore en vie ? M. le chevalier de Köchel avait fureté les archives, lui, et, en écrivain consciencieux, il avait scrupuleusement mentionné les dépôts où il avait puisé ses éléments. Son livre l'atteste.

La publication Köchel, parue un demi-siècle après celle de Dlabacz (1818-1869), ne reproduit pas, — et pour cause, — l'erreur de celui-ci. Dlabacz, en effet, a fourni une affirmation sans valeur, car lorsqu'on est remonté à la source qu'il indiquait, on n'a rien trouvé, absolument rien ! n'est-ce pas démonstratif ? Par contre, von Köchel lui, indique sa source d'une façon précise. Van der Straeten connaît son ouvrage ; il le possède ; il le cite dans son travail : *La Musique aux Pays-Bas*. Camarade de plume, quoique je fusse un adversaire wallon de ces revendications flamandes, c'est lui qui me le signale, qui me le fait acheter ; il connaît donc le dépôt d'archives viennoises où Louis de Köchel a puisé ses renseignements, et il n'y recourt pas ! c'est au conservateur d'un autre dépôt qu'il se réfère ! encore une fois, n'est-ce pas démonstratif ? Sa cause n'est-elle pas insoutenable ?

Précisons. Louis de Köchel mentionne, sans confusion possible, le dépôt viennois où les listes se trouvent et où tout le monde peut les consulter ; il l'indique comme suit : *Kaiser-Hofzahlmeisteramts-Rechnungen (in der K. K. Hofbibliothek) dahrgänge 1543 à 1714*, c'est-à-dire à la Bibliothèque royale, Chambre impériale de la trésorerie et des comptes des années 1543 à 1714 et *Cameral-Zahlamts-Rechnungen (im archiv. des K. K. Finanz-Minist.) Jahrgänge 1715 à 1763*. — Administration des Finances (aux archives du Ministère des Finances du Royaume).

Cela est clair comme le jour, net comme la solution d'un problème de mathématiques ; il n'y a pas de doute possible : c'est à cette porte là qu'Edmond Van der Straeten devait aller frapper. Louis de Köchel, l'historien de la

Chapelle impériale de musique de Vienne, lui avait mis entre les mains le fil d'Ariane ; pourquoi en a-t-il fait fi ?

Quand on connaît l'esprit flamand dans lequel il a écrit les notices, d'ailleurs remarquables, qui forment son volumineux ouvrage : *La Musique aux Pays-Bas*, et qu'on se remémore la polémique qu'il engagea, en 1875, à propos du lieu de naissance du grand compositeur du XV<sup>e</sup> siècle, le nivellois Tinctoris, on comprend ses agissements. C'est en 1878 qu'il s'est adressé à l'archiviste viennois Arneth ; c'est en 1878 qu'il fait paraître le tome IV de son ouvrage : *La Musique aux Pays-Bas avant le XIX<sup>e</sup> siècle*. Persuadé alors que l'affirmation de Dlabacz ne pourra plus être prouvée ni contestée, puisque le susdit archiviste lui déclarait que « les documents qui s'y réfèrent ont été malheureusement détruits, il y a nombre d'années », il accentue sa revendication malinoise et il ose écrire (p. 66) :

« Il sera prouvé ultérieurement que Philippe de Monte  
» n'est autre qu'un enfant de Malines, dont le vrai nom  
» était *Van den Berghe*, alias *de Monte*. Il y a donc  
» plutôt lieu de croire à une instruction donnée par Phi-  
» lippe de Monte en Brabant même, d'où le maître et l'élève  
» étaient également originaires. »

Il sera prouvé, dit-il ! Or, il n'en a jamais fourni de preuves ! Avant sa mort, arrivée, il y a plus d'un an, il a remis, à la Commission de la Biographie nationale, dont je suis aussi un des collaborateurs, la biographie de Philippe de Monte, qui fut publiée en Décembre 1898. Pas plus dans cette biographie que partout ailleurs, il ne fournit les preuves qu'il a promises. Il ne pouvait le faire ! Ces preuves n'existent pas !

Et son entêtement à faire de Philippe de Monte un malinois est d'autant plus inconcevable que, dans l'ouvrage de Louis de Köchel, paru en 1869, il a pu lire que « Philippe de Monte est un enfant de Mons ».



Le musicographe viennois, en effet, s'exprime ainsi dans les courtes biographies qui terminent son travail :

*„ de Monte Philippus (105-195-285), geboren um 1517.  
„ Die umschrift seines Porträts von 1594. Nennt ihn  
„ octatis 77 anni, Sein geburtsort war Bergen (Mons),  
„ im Hennegau; daher sein name, starb 4 Juli 1603. „*

Traduction : *Philippe de Monte né vers 1517. L'inscription de son portrait de 1594 mentionne qu'il est âgé de 77 ans. Son lieu de naissance est Mons, en Hainaut; de là son nom; il mourut le 4 Juillet 1603.*

En voilà assez, Mesdames et Messieurs, sur ce point. Si je m'y suis arrêté si longuement, c'est qu'il est le point initial du débat et que de là découleront toutes revendications modernes pour Malines, depuis celles de feu Léon de Burbure, d'Anvers, dont je m'occupe plus loin dans ce mémoire, jusque celles de Van der Straeten. Je conclus donc sur ce point : L'affirmation de Dlabacz est sans fondement, puisqu'à la source qu'il a indiquée rien n'existe, et puisque la seule source vraie des archives viennoises qui ont servi à l'ouvrage de L. de Köchel en 1869, ne mentionne le lieu de naissance d'aucun artiste de la Chapelle impériale.

Un mot encore, bien que nous ayons peu de temps.

Léon de Burbure dit, à titre d'informations favorables à Malines, qu'il existait, dans cette ville, au XVI<sup>e</sup> siècle, (en 1549) une famille de Monte, dont l'un s'appelait même Philippe de Monte. Qu'est-ce que cela peut bien prouver ?

Nous pourrions dire exactement la même chose pour le pays de Charleroi, de Mons, etc., qui comptaient des de Monte à cette époque !

L'artiste montois s'est ainsi nommé sans tenir compte des déclinaisons latines pour rappeler son lieu d'origine, comme le firent Jean Castileti (Guyot), qui, en bon latiniste, aurait dû écrire : Johannes Castiletensis, Johannes de Fossà, etc. etc.

On peut citer, au XVI<sup>e</sup> siècle, des quantités de noms de famille d'artistes mal latinisés ; je trouve l'argument de nulle valeur.

Nos anciens musiciens n'étaient pas des puristes au point de vue de la langue latine ; le sont-ils davantage aujourd'hui quand ils veulent donner une forme italienne à leur nom ? Evrard, de Dinant, célèbre chanteur des théâtres de Saint-Pétersbourg, s'est fait appeler Evrardi et Gustave Moriamé, de Taminés, baryton à la Scala de Milan, Moriarni, etc.

De ce que des homonymes existaient à Malines du vivant d'hommes distingués, doit-il s'en suivre que ceux-ci appartiennent à ces familles et qu'ils sont malinois ? Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de vous citer deux faits curieux à cet égard : Dans le tome III de *La Musique aux Pays-Bas* (p. 168), Van der Straeten dit : « Jean Lestaignier, organiste de la chapelle de Charles-Quint. Les renseignements sur ce musicien commencent à se faire jour. Sa carrière, à en juger par ce qui a été découvert, doit avoir été bien remplie. Comme on a pu s'en assurer plus haut, il a fourni des compositions au recueil rare et intéressant : *Evangelica Dominorum*. En 1587, un Roger <sup>(1)</sup> Lestaignier, fourrier de l'hôtel de Charles-Quint, pendant environ 38 ans, et qui s'était loyalement comporté durant les troubles politiques, est rétabli par Philippe II « en l'estat de commis et garde d'artillerie et de munitions de guerre » à Malines. Nous donnons, dit-il, ce renseignement pour faciliter les recherches sur le lieu natal de l'éminent organiste de la Chapelle impériale. »

Or, cette famille le Stainier, Stainier (Stanifex), à laquelle j'appartiens, était, au XVI<sup>e</sup> siècle, fixée à Gosselies et à Châtelet. Elle a produit, en 1512, un primus de Louvain, Jean le Stainier, né à Gosselies, fin du XV<sup>e</sup> siècle (voir QUETELET, *Hist. des Sciences en Belgique*).

---

(1) C'est Robert.

Philippe est le prénom de l'artiste, de Monte son nom adoptif marquant son origine. Comment retrouver son véritable nom de famille ? A défaut d'autres, voici un moyen ; c'est en relevant les noms des montois du prénom de Philippe qui suivaient les cours de l'Université de Louvain à l'époque, où, d'après son âge, Philippe de Monte pouvait s'y trouver. Les matricules existent ; j'ai consulté un peu à la hâte celles qui se trouvent aux Archives générales du royaume à Bruxelles ; et les listes des promotions, fin de cours ; j'ai relevé dans celles-ci, par exemple, à la date du 18 mars 1540 : « *Philippus Loeryn, montensis* » ; à la date du 15 mars 1546, *Philippus Curius, montensis*, et, soit dit en passant pour la singularité du fait, à la date du 31 mars 1547 un *Philippus Dumont, Perwetanus*.

Le prénom : Philippe est extrêmement rare dans les listes nominatives de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

Connaissant par les listes susdites les noms de famille des *Philippe nés à Mons*, les archivistes montois pourraient rechercher si, dans les actes de ces familles, ils ne trouveraient pas des indications suffisantes pour trancher définitivement cette question, qui n'a surgi qu'après trois siècles dans lesquels la prétention montoise n'a jamais été contestée.

Je conclus : Mons doit rester le lieu de naissance de l'illustre maître de chapelle du XVI<sup>e</sup> siècle, Philippe de Mons, puisqu'aucune preuve contraire valable n'a pu être fournie.

CLÉMENT LYON.



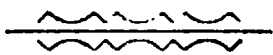
*LA REINE*

**MARIE DE HONGRIE**

ET LES

**FÊTES DE BINCHE**

AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE



**PREMIER ACTE DE L'ABDICATION DE CHARLES-QUINT**



**ORIGINE PROBABLE**

***DU CARNAVAL DES GILLES***



Peu de personnes savent — à moins peut-être d'être archéologues — qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, la petite mais coquette ville de Binche, « en Flandre » comme c'était alors, eut l'insigne honneur de recevoir dans ses murs, avec une pompe inouïe le plus puissant des monarques de cette époque.

Charles V, le bourgeois de Gand, empereur d'Allemagne, roi des Espagnes, de Naples et de Sicile, souverain des Pays-Bas, celui qui put dire, lorsque Cortès et Pizarre lui eurent conquis l'empire du Nouveau-Monde, que jamais le soleil ne se couchait sur ses États, vint à Binche vers la fin des

calendes d'Août de l'an de grâce 1549, à l'effet de présenter à la noblesse belge son fils légitime, l'infant don Philippe, alors âgé de 22 ans, qui fut plus tard le sombre Philippe II.

Quittant sa bonne ville de Bruxelles et son séjour favori, le château de Caudenberg, au fond du parc, qu'il avait orné des trophées de Pavie et de Tunis, Charles V se rendit dans le riche domaine de Binche, où sa sœur, Marie de Hongrie, à qui l'empereur avait confié, en 1531, le gouvernement des Pays-Bas, le conviait ainsi que son fils, avec « les plus brillants échantillons de la noblesse européenne », à des fêtes dont la durée et la magnificence n'eurent point de pareilles.

Située dans une contrée charmante, sur la Samme, non loin de la voie romaine allant de Bavai à Tongres, Binche n'avait été pendant longtemps qu'une simple bourgade qui, au XII<sup>e</sup> siècle, fut entourée de murs et fortifiée par Baudouin le bâtisseur.

Plus tard, au XV<sup>e</sup> siècle, mais particulièrement au XVI<sup>e</sup>, elle connut une ère brillante de prospérité et vit s'élever dans son enceinte agrandie de magnifiques résidences. Charles V avait fait don de la terre de Binche à sa sœur, la reine douairière Marie de Hongrie, née à Bruxelles en 1505 et veuve en 1526 de Louis II, roi de Hongrie et de Bohême ; celle-ci y fit construire à grands frais, par le célèbre architecte Jacques du Brœucq, un château de plaisance dans l'ornementation duquel elle déploya un luxe artistique merveilleux. De même que Jodoigne-la-Souveraine sous les anciens Ducs de Brabant, Binche et Mariemont, tant à cause de la pureté de l'air que de la beauté des sites, jouirent sous les souverains de la Maison d'Autriche, surtout pendant la période espagnole, d'une vogue qui, peut-on dire, fut d'autant plus brillante qu'elle fut plus éphémère, car elle attira sur ces charmantes localités plus de calamités que de faveurs.

En effet, quelques années après les brillantes fêtes de Binche, Henri II, roi de France, dont le but était d'affaiblir la puissance de l'Espagne et qui poursuivait de sa haine jalouse la dynastie de Charles V, pénétrait jusqu'en Flandres et ravagea impitoyablement ces contrées.

Toujours fut-il que, dès l'an 1549, Charles V, fatigué des grandeurs, harcelé par la goutte et sentant faiblir sa santé ébranlée par les excès de tout genre plus encore que par les soucis politiques ou les fatigues de la guerre, mais toujours préoccupé des plus vastes desseins, voulut assurer à sa descendance directe la souveraineté du plus grand empire qui eût existé depuis Charlemagne dont il avait, en 1530, pris en main le sceptre à Aix-la-Chapelle.

Aspirant au repos, il appela auprès de lui son fils légitime Philippe, né en 1527, à Valladolid, et élevé en Espagne par sa mère Elisabeth de Portugal dans des principes d'autorité orgueilleuse et intolérante.

Charles-Quint, avant la proclamation de l'acte solennel d'abdication qui eut lieu à Bruxelles, le 25 Octobre 1555, avait décidé de présenter son fils don Philippe qu'il avait déjà investi du duché de Milan, à la Diète de l'Empire, après qu'il l'aurait fait reconnaître comme son unique héritier présomptif par les États des Provinces Belges.

Ce fut à Binche qu'eut lieu la présentation de l'infant don Philippe et des fêtes splendides de « joyeuse entrée » y furent célébrées à cette occasion avec un éclat et une somptuosité incomparables.

La narration de ces fêtes dont le retentissement s'étendit alors dans le monde entier a été rapportée par un Seigneur italien qui en avait été le témoin oculaire, dans une très curieuse plaquette contemporaine, qui a été décrite en 1888 par le regretté bibliophile Ch. Ruelens, comme le « seul exemplaire connu », et que j'ai l'heur de posséder aujourd'hui.

Ignorant qu'une analyse de cet opuscule rarissime avait été insérée dans les publications des Bibliophiles belges, j'en ai préparé une traduction française littérale que j'ai l'honneur d'offrir au Congrès.

Nous voyons figurer avec honneur dans cette curieuse relation les noms des de Croy, des d'Arenberg, des Traze-gnies, du marquis de Berghes et de la comtesse d'Epinoy, à côté de ceux du comte de Mansfeld, du duc d'Albe, du prince de Piémont, et d'une foule d'autres personnages illustres qui marquèrent dans l'histoire.

Mais ce qui frappe le plus, après le compte-rendu détaillé des tournois, des festins ou des joûtes et la description des riches costumes et des mascarades galantes, c'est le rôle effacé qu'observa l'Empereur au milieu de ces réjouissances, rôle qui d'ailleurs s'explique par le profond dégoût des hommes et la fatigue morale qui déjà avaient envahi Charles-Quint et lui avaient suggéré le projet d'abdication dont les fêtes de Binche furent en quelque sorte le prélude.

Ce document m'a paru d'autant plus intéressant que la plupart des historiens du temps se sont montrés fort réservés à l'endroit des réjouissances qui eurent lieu à l'occasion du grand événement qu'elles célébrèrent, — sans doute à cause de certaines scènes extra-officielles — auxquelles elles donnèrent lieu.

« Les princes, dit Guicciardin, y furent servis en lieu  
» de gentilshommes, de vingt-quatre dames accoustrées en  
» nymphes, déesses et pastourelles, avec tant pièreries et  
» perles, que l'on pouvoit estimer que la richesse du monde  
» estoit sur les vingt-quatre dames. »

Il n'insiste d'ailleurs pas davantage, et avec raison, sur l'accoutrement pseudo-mythologique des dites dames.

La sœur de l'Empereur qui portait à son frère et au fils de celui-ci une affection profonde, avait tenu à inaugurer

royalement le château où elle avait accumulé des merveilles, afin d'y recevoir ses augustes hôtes avec toute la splendeur et le luxe que pouvait fournir le faste impérial de la puissante Maison d'Autriche, récemment enrichie encore par la découverte du Pérou et du Mexique.

D'après Haræus <sup>(1)</sup> qui rapporte quelques détails assez naïfs au sujet de cette réception magnifique, le jeune duc Philippe, après avoir déjeuné le 21<sup>e</sup> jour des calendes d'Août 1549 à Froidchapelle et soupé à Beaumont, s'arrêta à Binche, où la reine Marie de Hongrie qui s'était fait porter à la rencontre de son auguste neveu, accompagnée d'un grand nombre de seigneurs, précéda celui-ci, afin de présider aux derniers préparatifs des fêtes.

« Rien, dit Haræus, ne fut épargné ni omis de ce qui  
» pouvait, *en quoi que ce soit*, être imaginé pour la réception, avec toute la magnificence royale, de l'unique héritier  
» du puissant Empereur. »

Huit jours entiers ayant été consacrés à toutes les réjouissances « *possibles* », le prince quitta Binche la veille après-midi du 1<sup>er</sup> Septembre et alla coucher à Mons pour y goûter un repos, sans aucun doute bien nécessaire, avant d'être reçu par le magistrat de la cité. « *Octo diebus Binstii*  
» *omni lætitiæ genere consumptis, pridie kalend. Septem-*  
» *bris post meridiem Binstio profecti, Bergas Hannoniæ*  
» *cubitum veniunt posteroque die in comitem recipitur.* »

Les festivités de Binche laissèrent parmi les populations d'inoubliables souvenirs, et pendant longtemps il ne fut question dans les Pays-Bas aussi bien qu'en Espagne, que de « *las fiestas di Bains* » comme de réjouissances extraordinaires, inouïes, qui devinrent légendaires.

---

<sup>(1)</sup> FR. HARÆI, *Annales Ducum seu principum Brabantiae totiusque Belgii. Austr. ex off. Plantin, MDCXXIII, t. I, p. 655.*



C'est vraisemblablement la réminiscence de ces joyeuses festivités impériales conservée par la tradition, en dépit de toutes les vicissitudes et des cruels revers que la malheureuse cité de Binche eut à subir, qui, en se fusionnant avec les travestissements du Mardi gras, a donné au carnaval de cette ville l'entrain et la célébrité qui le distinguent.

Cinq ans étaient à peine écoulés que, en 1554, la ville de Binche et son château furent mis à sac et brûlés de fond en comble par les bandes du roi de France qui, à son tour, battu quelques années après à Saint-Quentin, dut signer à Cateau-Cambrésis la « Paix dite malheureuse ».

La cité wallonne ne se releva que lentement de ses ruines, grâce aux libéralités de Charles V et de Marie de Hongrie, mais elle continua toujours la commémoration des magnifiques fêtes dont elle avait été témoin.

En 1575, l'un des fils naturels de Charles V, Don Juan d'Autriche, reprit Binche qui était tombée au pouvoir des rebelles, mais le duc d'Alençon la ravagea de nouveau l'année suivante.

Enlevée encore aux Français par les Espagnols, la ville subit ainsi de continuels outrages et ne reprit plus tard un regain d'animation que sous les archiducs Albert et Isabelle qui sacrifièrent des sommes considérables pour tirer de sa déchéance le séjour préféré de la sœur de Charles V. Ils firent, en outre, replacer dans des châsses magnifiques les reliques des saints honorés à Binche qui en avait été dépouillée.

Les habitants de Binche, pour célébrer cette sorte de résurrection, et peut-être aussi comme simple attraction, voulurent rappeler avec le même entrain, sinon avec la même distinction, le simulacre populaire des festivités royales qui avaient jadis illustré leur ville.

Mais ces déguisements n'étant pas tolérés, en dehors des licences du carnaval, par l'autorité civile non plus que par l'Église, force fut aux Binchois de reporter leurs réjouissances au Mardi gras.

C'est, de la sorte, que le besoin de festoyer aura transformé en une coutume quelque peu burlesque, l'anniversaire permutée de l'un des événements les plus mémorables de notre histoire ; et c'est ainsi, sans doute, que les nobles seigneurs d'antan qui, durant les fêtes brillantes de la reine de Hongrie, se déguisaient pour courir aventure, sont devenus les *Gilles* de la petite ville moderne, confirmant une fois de plus l'éternel retour des choses d'ici-bas : ... *sic transit gloria mundi* !

L'on est en droit de se demander, en outre, si la désignation populaire de *Gilles* ne dériverait pas du prénom espagnol si répandu dans les Castilles de *Gil*, en souvenir de l'appellation de certains héros des escapades de Binche.

Cette étymologie, de toutes façons, me sourit davantage que la synonymie que je me refuse à accepter pour les Gilles de Binche, par laquelle la plupart des dictionnaires assimilent le mot de gille à celui de bouffon, d'histriion ou de niais, ce qui, au demeurant, n'exclut nullement l'origine que je propose.

Les extravagances du fameux carnaval de Binche n'eurent, paraît-il, d'égales à cette époque que les saturnales du carnaval de Beauvais, à propos desquelles l'auteur des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* (t. 42, p. 20), rapporte que « ce fut sous les prélats de sang royal » qu'étaient en grande vigueur à Beauvais les usages superstitieux et assez indécents, restes du paganisme, qui, depuis, ont été presque tous successivement abolis ».

Le carnaval ou la fête des Gilles de Binche, suivant notre manière de voir, reconnaîtrait une origine espagnole relativement plus récente et autre, tout au moins dans le principe, que celle des carnivals ordinaires. Il différerait donc par son essence, comme par son caractère primitif des vulgaires mascarades et des folles orgies du Mardi gras par lesquelles la chrétienté a perpétué la coutume des bacchanales antiques.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que beaucoup de fêtes ou solennités publiques, tout en se maintenant, ont souvent été transférées à d'autres dates ou ont perdu leur caractère original, en se fusionnant avec d'autres réjouissances populaires, quoique présentant certaines réminiscences allégoriques d'événements antérieurs.

Tel il en est de maints de nos *omnéganks*, cavalcades ou cortèges de géants, qui ont leurs significations légendaires et se rattachent parfois à des faits historiques dont il serait intéressant de rechercher les origines.

Le fameux dragon de Mons ou la tarasque de Tarascon ne rappelle-t-elle pas cette allégorie qui se retrouve chez tous les peuples et à toutes les époques : celle de l'éternel dualisme entre le principe du mal et le génie du bien ; l'héroïsme intelligent victorieux ; le triomphe d'Apollon sur le serpent Pithon, que la Grèce antique célébrait déjà à Delphes ?

Un grand nombre de nos fêtes, de même que plusieurs anciennes processions ou représentations allégoriques si chères à nos ancêtres rappellent ainsi des anniversaires d'événements mémorables, et longtemps on a célébré à Louvain par des processions et des cortèges magnifiques la délivrance de cette ville après la défaite des Normands.

Mais il est curieux de constater que la plupart de ces manifestations ont fini par tomber dans la banalité ou ont dégénéré en parodies triviales, qui se sont substituées aux manifestations primitives.

C'est ainsi qu'aux légendes épiques de la plupart de nos provinces ont succédé des *sotties* ou bouffonneries ridicules, contrefaçons burlesques, qui souvent même ont fait totalement oublier le caractère grave ou solennel de l'événement y avait donné lieu !

...chant qu'a toujours manifesté le peuple belge  
magnificence des spectacles ou les pompes popu-

lares tient évidemment au génie même de la nation et à l'instinct artistique de nos populations aussi bien que la licence de quelques-unes de ces réjouissances, si elle ne dénote, en général, ni le bon goût ni l'élégance, témoigne néanmoins de la force et de l'énergie qui fait éclater la vitalité de la race.

Quoiqu'il en soit, le court exposé qui précède, tout incomplet qu'il est, suffira, j'ose l'espérer, pour montrer que si les passions humaines et les mœurs qui en sont l'expression, restent, au fond, à peu près les mêmes à travers les âges, dans les conditions diverses de temps et de lieu, par la raison fatale qu'elles sont inhérentes ou adéquates à notre nature même, le progrès et ce que nous appelons l'éducation, ne peuvent que difficilement les modifier et ne font ordinairement que les travestir.

Mais, au point de vue plus restreint de l'archéologie, qui surtout doit nous occuper ici, ce modeste travail n'a d'autre prétention que celle de montrer que autant et plus peut-être que le *Folk-lore* et les légendes populaires, certains usages locaux, certaines réjouissances ou festivités vulgaires se rattachent à des événements historiques importants, et que bien des coutumes, en apparence banales, peuvent reconnaître pour origine des faits mémorables qu'il est intéressant d'exhumer de l'oubli.

— A propos de ce qui précède, qu'il me soit permis de constater encore, par l'éthymologie de quelques localités de la contrée dans laquelle nous nous trouvons, l'origine romaine de certains lieux situés non loin de l'ancienne voie Tongrienne.

C'est ainsi notamment qu'à peu de distance de *Chièvres* qui, à n'en pas douter, nourrissait jadis de nombreux troupeaux de chèvres, nous rencontrons *Ixhouwels* — dire littéralement *hirci* ou *hircorum via*, chemin. *hircus*, bouc et *wels*, *weg* ou *via* rue, chemin.

De même, un hameau voisin : *Waudrignies*, emprunte évidemment son étymologie latine de *waux*, *vaux* a *vallis* vallée et *ignis*, feu, lieu, foyer, c'est-à-dire : foyer ou hameau du val.

Dr VAN DEN CORPUT.

Bruxelles, Juillet 1898.

---

*Lettre de la glorieuse et triomphante entrée  
du Sérénissime Prince d'Espagne à Binche,  
cité de Flandre.*

1549

L'entrée de la Reine, le 22 courant (Août 1549), en la terre de Binche qui lui avait été donnée par l'Empereur, ne se fit pas avec grande pompe : le lieu, bien situé pour la chasse et par rapport à la frontière, était vraiment trop petit pour que l'on pût y déployer un grand appareil. Sept ans auparavant, le Dauphin très chrétien, après avoir longtemps battu le pays, en était parti, ainsi que son armée, avec assez peu d'honneur. Néanmoins la Reine, au moyen de quelques écussons portant des trophées, et de tentures peintes, avait donné à la place un cadre qui la faisait paraître belle. Il n'y avait pourtant rien de bien notable si ce n'est un portique ou arc de triomphe imité des arcs antiques de Rome, avec une figure d'Hercule, et la devise « Plus ultra » portée par un aigle, et répandue aujourd'hui dans le monde entier. Par ce portique on entrait dans le palais nouvellement construit par S. A. Sérénissime, sous des formes architecturales remarquables, mais renfermant des appartements magnifiques, et si grands qu'ils ont pu

recevoir, sans paraître aucunement encombrés, Leurs Majestés, S. A. l'Empereur et le Duc d'Albe, avec toute leur suite. Les tentures, du haut en bas, sont tellement riches, qu'on dirait vraiment une masse d'or ; et, si les histoires et les fables représentées par ces tapisseries, ainsi que la capture du roi de France, y eussent été figurées telles que le sujet et la dépense le comporteraient, on n'eût pu rien désirer de plus à l'intérieur du palais. Je ne parle pas des tableaux du Titien et d'autres peintres célèbres, car ils sont en nombre infini ; je dirai seulement qu'il y a dans la chapelle une *Déposition de la croix* si belle et antique, que Michel-Ange ne dédaignerait pas d'en être l'auteur. Enfin nous avons eu un spectacle à souhait pour le plaisir des yeux, principalement dans la chambre de S. M. garnie d'argent couvert de diverses fleurs en relief avec broderies d'or, d'argent et de soie, et de très belles garnitures ; le lit et le dais sont en satin violet brodé sur un réseau d'or ; autour du garde-lit formé de balustres en argent, se trouvent des sièges et des tables de la même matière, le tout travaillé si richement et avec tant d'art qu'il surpasse de beaucoup toute autre ornementation qu'on ait vue en notre temps. Mais la Reine, de caractère très noble, ne s'est pas contentée de cela, et a voulu donner chaque jour de nouveaux divertissements. Ayant laissé un jour de repos à la Cour, elle fit donner le Samedi, dans la cour du palais, un tournoi ouvert à tout venant, tenu par le marquis de Berghes, Monseigneur de Trassignies et ses deux frères, et Messieurs de Trélon et de Frésin, en pourpoints de velours incarnat, taillé en fleurs qui laissaient voir un réseau d'argent ; ils étaient accompagnés de trente-six aides, pages et parrains en pourpoints de satin cramoisi et bas de même avec doublure blanche, et gilet de cuir. Il se présenta contre eux quarante champions, avec un grand nombre de serviteurs et de parrains en divers quadrilles, habillés de livrées merveilleuses de richesse et d'invention. Dans le dernier des quadrilles était S. A. le Prince de Piémont ainsi que quelques personnages de la cour en armure blanche, avec pourpoint de velours violet taillé à l'allemande, couvert presque

entièrement de petites franges d'or très fines, avec bas de même, et panaches blancs, incarnats ou violets. Tous se comportèrent valeureusement. Je ne veux pas passer sous silence l'action de Mingoal, frère naturel du Prince de Sulmona, qui s'étant présenté au combat en habit vert de chasseur avec des cors et avec des chiens tenus en laisse par ses serviteurs. Ayant laissé échapper de sa carnaissière quelques lièvres, lapins et chats, il fit un très agréable intermède, et je crois qu'à voir la manière dont il combattait, beaucoup l'eussent préféré à la chasse plutôt qu'en ce lieu. Vint ensuite une troupe de pèlerins avec une musique, suivie de dames et d'enfants, puis des hommes sauvages et quelques autres sous des déguisements de serpents qui crachaient du feu, ainsi que beaucoup d'autres choses belles et divertissantes, de sorte que la lice ne restait jamais vide. On frappait ordinairement trois coups de pique, et cinq d'estoc, mais il y en eut beaucoup qui préférèrent lancer une fois la javeline émoussée, se rencontrer trois fois avec la lance, se battre cinq fois avec le tronçon, autant de fois avec l'épée à deux mains, et de même ensuite avec la hache, au choix du champion ; en descendant dans le champ clos celui-ci indiquait, sur certains écussons qui étaient peints à côté de l'endroit où se tenaient les juges, les armes qu'il choisissait. On ne vit, ce jour-là, rien de fâcheux, si ce n'est que le marquis de Berghes, jeune homme de 22 ans, et favori de la Reine, abattit à ses pieds avec un tronçon de lance Don Alfonso Pimentello, autrement appelé le Rodomont, qui, toujours faisant montre de prouesses, et toujours rencontrant quelque mésaventure de cette espèce, pourrait bien être rebaptisé « Astolfe ». Puis il y eut une mêlée générale de la foule des chevaliers qui intervint pour éviter des scandales, mêlée dans laquelle on put connaître l'agilité, l'adresse et le courage de S. A., qui, s'élançant au milieu des ennemis, les battait l'un après l'autre, avec une vaillance incroyable ; après lui, ceux qui furent le plus remarquables furent le prince de Piémont, le comte de Mansfelt, et Maingoal qui paraissait un géant au milieu de tous ces pygmées, et qui leur en donnait de

la bonne façon. Ainsi se passa la journée entière ; et après que l'on se fût divertie au souper, il fut procédé à la distribution des présents par les dames. S. A. entr'autres reçut un diamant d'environ 500 ducats qu'il donna aussitôt à Madame d'Espinoy, puis, après avoir longtemps dansé, l'on se sépara gaiement. Le Dimanche sur les vingt heures, on commença la joute des chevaliers errants, tirée d'*Amadis de Gaule*, laquelle finit le lundi soir, comme il est dit ci-après.

Derrière le palais se trouve un joli vallon avec quelques côteaux gracieux et verdoyants qui lui forment théâtre vers le nord ; au midi était une route spacieuse garnie de l'un et de l'autre côté de courtines à carreaux rouges et jaunes, avec deux colonnes à l'entrée ; au milieu de cette route on arrivait à une barrière fermant un pont où se trouvait un poteau auquel un cor était suspendu. Les chevaliers errants entraient de différents côtés, et lorsqu'ils étaient parvenus au pont de la barrière, ils sonnaient du cor pour la bataille : alors le Nain qui se tenait dans une petite cabane à l'intérieur de la barrière, demandait à chaque chevalier son nom, puis, sur certain signal, apparaissaient les serviteurs du tenant sous la livrée de leur patron, noire et blanche, quelques-uns à pied en habit court de velours cramoisi, bas écarlates, une hache à la main. Après avoir exposé au chevalier errant les conditions : ou la prison ou la conquête de l'épée enchantée, ils lui donnaient des lances ; la barrière s'ouvrait et on rompait trois lances seulement. Si le chevalier errant était battu, il était conduit comme prisonnier dans le château dont il sera parlé plus loin, par certain chemin quasi couvert ; mais s'il avait eu la supériorité ou seulement l'égalité dans le combat, il arrivait au bout du chemin à une porte où se tenaient des juges députés, et de là il passait à gauche vers le levant, du côté du palais, à une très grande place où donnait une autre route plus large avec une porte également gardée à son extrémité. Le chevalier sonnait du cor attaché à une colonne à l'intérieur de la première porte qu'il avait passée, le tenant se présentait, et, après avoir rompu une lance, avec quelq



résultat que ce fût, ils échangeaient sept coups d'estoc, et si le chevalier errant succombait, il allait rejoindre les autres prisonniers dans le château ; dans le cas contraire, il passait la seconde porte, et il entra dans un champ spacieux et ouvert où il devait combattre à pied d'estoc contre un troisième tenant ; s'il était battu, il était enfermé dans la prison, tandis que s'il restait vainqueur, il passait dans une barque très bien ornée un certain ruisseau, sur la digue duquel il trouvait deux colonnes à l'instar de celles d'Hercule, et le Mage se présentait à lui vêtu de cramoisi à la mauresque ; alors le chevalier errant, auquel Mgr. le Grand servait d'interprète, demandait l'épée au Mage, puis il était conduit par celui-ci à une tour à peu de distance, sur un roc imitant parfaitement la nature, où se trouvait l'épée enchantée, fichée dans la tour. Comme il n'était pas possible de l'arracher, quelque effort que l'on fit, par la raison qu'elle était fortement enchainée, le Mage, donnait en souvenir, à chaque vainqueur une petite guirlande, et les chevaliers, après se l'être mise au bras, s'en retournaient victorieux auprès de leurs dames. Le premier tenant fut le comte d'Arenberg, chevalier de l'ordre, qui, le Dimanche même, jour où il n'y eut que peu de rencontres, s'ouvrit la main en faisant une attaque hardie, et il fut remplacé par Mgr. d'Hubermont, de la chambre de S. M. Le second tenant fut Mgr. d'Hoogstraten, prince lui aussi, et chevalier de l'ordre, lequel, à la seconde porte, remplaça Mgr. de Trélon, jeune homme valeureux, et qui se montra gentilhomme d'armes ; le troisième était le comte d'Egmont, jeune homme lui aussi, fort comme un taureau, et il donnait à pied, avec son estoc, des bastonnades de vilain ; mais peu avant l'arrivée du Prince, soit qu'il feignit d'avoir le bras démis, soit qu'il l'eût réellement, il fut remplacé par Mgr. de la Trouillière. Il se présenta successivement beaucoup de chevaliers seuls, ou accompagnés les uns de dames, les autres de serviteurs, mais tous richement équipés. Bon nombre furent faits prisonniers dès le premier combat ; plusieurs autres, après le second ou le troisième, quelques-uns entrèrent dans la barque et revinrent avec une guirlande : le premier fut Don Juan Quixada ; Don Hernando

della Zerda, gentilhomme de la Chambre ; le page Robles; Mgr. de Meghen; Mgr. de Chièvres, frère du jeune duc d'Aerschot, Don Luiz Zapatta, et quelques autres, en petit nombre, car il était vraiment difficile d'y parvenir ; il n'y eut de blessé que le comte de Mansfelt qui fut atteint légèrement au nez à la première rencontre, et à la seconde porte personne ne tomba, sauf un chevalier flamand dont je ne connais pas le nom, attendu qu'il n'est pas prince. Je ne passerai pas sous silence la bravoure de Mgr. de Champagney : il combattit avec tant de valeur jusque dans la seconde lice, que, ayant remis sur pied avec grande habileté son cheval qui était tombé sous lui, par l'effet du choc de son adversaire, il eût mérité de passer à la troisième lice et de recevoir la récompense des mains du Mage, si par malheur la moitié du brassard ne lui était tombée du bras.

Puis, l'on vit aller à pas lents s'étendre sur certaine colline gazonnée, la compagnie de S. A. avec laquelle étaient le prince de Piémont, le marquis de Pescaire, Mgr. de Noircarmes, jeune gentilhomme de la Chambre, et le marquis de Berghes portant une veste en tissu d'argent recouvert de velours incarnat taillé en fleurs, avec leurs tassettes et pectoraux, comme les avaient tous les autres, selon leurs livrées, et des panaches incarnats qui s'élevaient jusqu'au ciel. Pescaire prit part à la joute, et s'il ne battit pas le tenant, il n'en fut pas battu non plus, mais il se comporta gentiment, et de sa personne, et de sa lance ; il frappa d'estoc à cheval et à pied avec tant de fermeté et de valeur qu'il mérita la guirlande, ainsi que fit aussi le prince de Piémont, après avoir laissé prisonniers aux premières rencontres ses deux compagnons prénommés.

Il serait long et fastidieux de citer tous ceux qui se présentèrent pour combattre, et de décrire leurs livrées ; il suffit d'avoir cité plus haut les principaux et de dire que les costumes étaient très riches et très beaux. Il y eut tant d'ordre et une telle satisfaction à voir tout le jour combattre presque sans discontinuer dans trois camps et de diverses manières, avec mille belles manœuvres

hommes et chevaux, que l'ambassadeur français, avec qui j'étais délégué en ce lieu, m'a confessé que les fêtes de France perdent beaucoup sous tous rapports à la comparaison. Vint enfin le tour de S. A., laquelle poussant un sien cheval bai très léger et vigoureux atteignit adroitement, avec la première lance, le casque de son adversaire, la seconde lance fut perdue, et il rompit la troisième sur le front de son adversaire avec tant de force que le tronçon réellement vola jusqu'aux étoiles, et je ne pourrais, dire combien fut grande la joie de Leurs Majestés, et de tout le monde, mais je puis affirmer que jamais je ne les ai vus plus satisfaits.

Puis eut lieu la seconde rencontre, et la troisième ; bref, il passa le ruisseau, et étant monté à la tour, il en rapporta l'épée enchantée, dont la Reine lui avait fait présent, et qui valait quinze mille écus, tant elle était ornée d'or et de bijoux. A ce moment un pont-levis de l'île artificielle s'abaissa soudain, et le château enchanté où étaient les prisonniers, apparut à tous les yeux, la nuée qui le couvrait s'étant dissipée ; le prince s'en étant approché, rencontra trois géants armés qui gardaient la porte ; après les avoir vaincus avec son épée, il enfonça celle-ci dans la porte avant que la garde ne l'eut fermée, et avec peu d'efforts il fit tomber la porte et la courtine principale du château, découvrant ainsi un très joli palais, d'où ayant tiré les prisonniers, il s'en revint au coucher du soleil, triomphant près de son père, avec les autres chevaliers. Après qu'ils eurent déposé les armes pour entrer dans la salle où devait avoir lieu le souper, on entendit soudain, sur un ordre secret de la Reine, un bruit d'arquebuses, de tambours, de trompettes et de coups de feu qui venait du palais enchanté ; ce bruit était tellement fort que tout le monde en eut une vive surprise et tous se précipitèrent aux fenêtres, craignant quelque malheur, et vous pouvez penser si la Reine s'en amusait. La fin du jour ayant été employée à des réjouissances de cette espèce, le mardi et le mercredi furent donnés au repos afin de se remettre le corps et l'esprit pour l'attaque d'un nouveau château.

Afin de donner à cette entreprise quelque prétexte honnête, il arriva au palais, le Mercredi soir après le souper, quatre dames masquées : Madame de Boussu, femme de Mgr. le Grand, Mesdames du Rœulx, d'Espinoy, et la comtesse de Mansfelt avec le prince de Piémont et trois autres chevaliers en habit vénitien recouvrant leurs armes ; tandis que ceux-ci dansaient, il en survint quatre autres en armes blanches, toutes couvertes de brocard d'or à la pastorale, et ayant mis la main à leurs estocs, ils ouvrirent une belle mêlée, dans laquelle se découvrirent encore huit autres chevaliers avec réseau d'or sur champ vert, et des mantelets de même à la rustique, avec le capuchon sur la tête, et ayant battu les huit premiers chevaliers, qui s'étaient réunis pour la défense, ils firent les dames prisonnières et les menèrent au château. Les premiers chevaliers eurent recours à Sa Majesté, et s'étant plaints de l'attaque et de la capture, ils obtinrent la permission de reprendre les dames par quelques moyens que ce fût. Le lendemain matin le prince de Piémont alla mettre le siège, avec quatre cents cavaliers, six cents fantassins, et leurs tentes et pavillons, devant le château élevé exprès par la Reine à une lieue d'ici, au pied d'un sien palais qu'elle a fait construire presque au milieu des bois et des chasses, et qui est très beau et pourvu de magnifiques appartements, de jardins et de fontaines. Le château était un carré d'environ trente pas de côté bâti en terraille, revêtu sur trois côtés de carreaux de pierre colorée, et de briques du côté faisant face au palais ; ses flancs étaient construits à la manière moderne et il était entouré de fossés ; sa hauteur était d'environ douze coudées. Il était gardé par Mgr. de Lalaing avec trente gentilhommes de premier rang, et soixante fantassins de la milice ordinaire. L'intendant, maître de camp du prince de Piémont, fit placer quinze pièces d'artillerie, avec levées et gabions, contre la courtine de briques en vue du palais. Les assiégés répondirent par quelques escarmouches, l'intendant mit l'armée en armes sur colline, en plaçant la troupe légère et les hommes d'armes aux deux ailes, et le corps de bataille au milieu flanc comme d'ordinaire d'arquebusiers, et un autre escadron

l'autre côté du château, près d'un bois, pour empêcher tout secours et tout ravitaillement. Les choses étant ainsi disposées, S. M. vint au palais à l'heure du diner avec les Reines, et avec S. A. au milieu d'une foule de vingt mille personnes, et tandis que les tambours et les trompettes ébranlaient la terre, Leurs Majestés se mirent à table dans une galerie de carreaux figurés, richement ornée, élevée exprès dans le jardin près d'un grand fossé d'eau vive qui entoure le palais, et dominant le château, la campagne, l'armée et l'artillerie; et jusqu'aux derniers mets ce ne furent que courses, escarmouches, embuscades à pied et à cheval. Mais avant d'aller plus loin, je dirai que le banquet fut vraiment royal, et qu'il fut servi par les dames de l'une et de l'autre Reine en trois groupes de huit qui se relevaient au fur et à mesure que les plats et les services étaient renouvelés. Les premières furent des nymphes vêtues, quasi à la mode florentine, de tissu d'argent rayé de violet, avec un « zendado » de dessus en crêpe d'or, ouvert, en guise de tunique, sur les côtés, et attaché par un cordon au bas et par un autre au milieu; sur ce vêtement elles portaient une collerette antique en tissu d'or, et elles avaient sur la tête une résille à mailles très larges couvertes de bijoux et de perles précieuses; elles étaient accompagnées de deux des majordomes de Sa Majesté en longs habits de tissu d'argent rayé de violet, avec une veste en crêpe d'or sur champ violet, qui leur descendait jusqu'aux pieds, et la tête garnie de guirlandes. Elles portaient, comme les Naiades, des fleurs et des fruits, et étaient précédées de quelques rustres jouant de la lyre et du violon.

Le second groupe se composait de pastourelles appelées Driades, avec des robes en tissu d'or sur champ bleu turquoise, et un « zendado » de dessus de diverses couleurs, mauresque, avec des pochettes-panetières en tissu d'or, les chaînes d'or sur les épaules, de quoi lier tous les reaux, et sur la tête elles avaient de petits chapeaux la forme de nos « catinelles » couverts d'une toile semblable. Ces pastourelles, introduites par deux des major-

domes en habit pastoral de tissu d'or sur champ vert avec les mêmes panetières et les mêmes chapeaux, au son des cornemuses et des sourdines, servirent les tables de laitage, d'agneaux et de chevreaux, en restant toujours devant la table jusqu'à nouveau changement de mets.

Les dames du dernier groupe, enfin, celui des Oréades, étaient vêtues comme les autres en tissu d'argent à la damasquine avec des « zendadi » de dessus en crêpe d'or qui venaient jusqu'au milieu des robes ; elles tenaient un arc à la main, et un carquois plein de flèches était suspendu à leurs épaules ; sur la tête elles avaient une sorte de casque avec un nombre de perles et de bijoux à rendre lumineuse la nuit la plus obscure, et portaient en bandoulière certaine ceinture à laquelle on se fût volontiers laissé enchaîner ; elles avaient avec elles des chasseurs portant des cors, et deux des majordomes de la Reine en habit de chasse sous forme de sarreau en tissu d'or richement frangé. Elles présentèrent toute sorte de gibier, en portant les victuailles dans des corbeilles d'osier argenté lesquelles formaient aux extrémités et au milieu six angles en forme de roses qui contenaient les plats. C'est de la sorte qu'elles posaient ceux-ci sur les tables et qu'elles enlevaient les victuailles, choses qui plurent extrêmement à Sa Majesté, laquelle était placée entre les deux Reines, ainsi qu'à S. A., et jamais on ne vit si bonne ni si joyeuse chair. Les tables ayant été enlevées, on commença, après quelques escarmouches, à faire jouer les batteries, et, au bout de deux heures, la courtine de briques, avec les bastions, était par terre ; après l'avoir fait reconnaître, selon la coutume, on prit les dispositions pour un assaut dont le prince de Piémont, général, avait donné le commandement à Mgr. de Ligne, avec son arrière-garde de cavaliers et de fantassins ; il mit les arquebusiers à leurs postes pour empêcher toute défense de la muraille que déjà l'on rétablissait avec des gabions ; bien que l'on tirât sans balles, l'assaut fut mené vivement, et avec vigueur ; néanmoins, suivant l'ordre reçu, les assiégeants furent repoussés par mille belles fantaisies consis-

tant à jeter sur les murs des simulacres d'hommes et des feux d'artifice, qui, sans aucun dommage, faisaient une vue assez agréable ; et un grand nombre furent emportés qui alors et dans les escarmouches tombaient à terre comme s'ils étaient blessés. Je n'entrerai pas dans le détail des opérations militaires, ces choses vous étant très familières ; mais vous pouvez penser qu'avec un chef aussi habile et aussi expérimenté, tout s'est passé avec la dernière perfection. Je dirai seulement qu'après cet assaut, le château fut ravitaillé, et il y eut à cette occasion une escarmouche de chevaliers hongrois et de troupes légères mêlés d'arquebusiers à pied, et certaine reconnaissance d'escadrons de la même armée feignant de ne pas se reconnaître de loin et de mettre leurs lances en arrêt, puis se joignant comme amis et voltigeant dans la campagne pour se ranger en bataille, toutes choses qui amusèrent beaucoup les spectateurs, et surtout S. M. Impériale et son fils, l'Empereur se réjouissant de voir la véritable guerre si bien imitée, et s'enflammant à la vue d'un tel spectacle. Ensuite quelques-uns des assiégés sortirent du château et enclouèrent à l'ennemi deux pièces d'artillerie ; et il vint des moments où les troupes se trouvèrent séparées en plusieurs bandes, de telle façon que rien ne fût omis de ce qui se produit ordinairement à la guerre.

Enfin, on en vint à l'assaut général conduit par le prince de Piémont, suivi, au premier rang, par le duc d'Holstein, le prince d'Orange, le marquis de Pescaire, et un grand nombre de personnages princiers, en armes blanches, qui s'étant élancés au pas de course du haut d'une petite colline vinrent impétueusement appliquer les échelles aux murs ; après avoir été plusieurs fois jetés à bas, ils se rendirent enfin maîtres du château, et ayant fait prisonniers les soldats, et enlevés quatre enseignes noires et jaunes, tandis que celles des assiégeants étaient blanches et noires, ils reprirent les dames et les conduisirent, sur un très beau char à l'antique, vêtues de robes de brocard d'or à damasquinures la tête couverte de turbans en pyramide pareillement ouvragés, devant Sa Majesté Impériale à laquelle elles rendirent grâce de leur liberté recouvrée.

Telle fut la fin de cette journée, et chacun s'en retourna chez soi vers la nuit; on exécuta cependant dans le palais toutes sortes de travestissements, qui, pour la richesse, ne le cédèrent en rien aux précédents, mais pour ne pas vous ennuyer par tant d'or et d'argent, je n'en ferai pas le détail. Hier, pour dernier divertissement, une joute eut lieu sur la place ouverte sur les côtés, et fermée devant et derrière au moyen de deux courtines figurant des murs, comme il est dit plus haut, dans chacune desquelles se trouvaient deux portes. Les chevaliers entraient par l'une des portes du fond et sortaient par la porte de devant située vis-à-vis, et les adversaires, au même instant, entraient par l'autre porte de devant et sortaient par la porte du fond placée vis-à-vis; ils entouraient ainsi tous ensemble la place, et la parcouraient pas à pas, chaque groupe de son côté, sans s'entraver les uns les autres; ils conservaient le même ordre en combattant, et chaque quadrille avait toujours en face de lui un quadrille pour combattre. Puis entrèrent dans le champ clos, par le côté inférieur, avec le prince d'Espagne, six quadrilles de cinq chevaliers chacun, le premier en brocard d'or sur champ incarnat, couvert de fleurs d'argent en relief et galons d'or; le second en velours noir découpé avec doublure d'or et les bords en tissu d'argent; le troisième en velours orange avec des floches de même couleur en relief et des franges d'argent; le quatrième en satin bleu turquoise avec des bouffants de même bien entrelacés; le cinquième en velours blanc découpé, avec des franges d'or; le sixième enfin en velours fauve avec des bandes jaunes, et chacune avec des bardes à l'avant et des armes d'un travail très fin, et des panaches. Il en vint autant avec le prince de Piémont, l'un en velours noir découpé sur champ d'argent, le deuxième en velours jaune avec floches de même relevées en guise de rosaces, et des pendants d'or; le troisième en velours cendré rayé en losanges par du cordonnet de même velours; le quatrième en velours cramoisi avec des franges blanches; le cinquième en velours bleu turquoise avec des rosaces en brocard d'or, et le dernier en velours vert avec des floches, et pendants d'argent. Les quadrilles de S



précédés de Mgr. de Bugnicourt, chevalier de l'ordre, avec Guttièrez Lopez de Padilla, son majordome, en casaque de velours cramoisi découpé, doublure, pourpoint et bas de satin blanc, et douze trompettes vêtus de velours blanc. La troupe du prince de Piémont était précédée de Mgr. Falconet et de l'intendant, avec les mêmes casaques rouges, doublure, pourpoint et bas blancs, comme étant, ainsi que les deux autres personnages susdits, maîtres de camp, et ils étaient accompagnés de neuf trompettes vêtus de satin vert. Certes ce fut un beau spectacle que de voir soixante hauts chevaliers montés sur de forts chevaux caparaçonnés et portant les plus belles armes du monde. Lorsque S. M. se fût placée avec les Reines sur une tribune très bien ornée au milieu de la place, en dehors de la lice, les chevaliers se présentèrent dans le champ clos, et après qu'ils en eurent fait le tour pour la parade au son des trompettes qui montaient jusqu'aux cieux, les clairons donnèrent le signal de la bataille, et chaque quadrille, l'un après l'autre, rompit cinq lances avec le quadrille opposé. Dans ces rencontres très périlleuses, S. A., entre autres, rompit plusieurs lances avec une précision admirable, au grand plaisir de S. M. Impériale et de chacun. Il n'y eut pas d'accident si ce n'est que le cheval de Don Juan Manrique, l'un des majordomes de l'empereur, ayant été frappé à l'œil, tomba mort sous son cavalier ; et le vicomte de Gand fut grièvement blessé d'un coup de lance à la cuisse ; bien que les lances ne fussent émoussées pour aucune de ces fêtes, la vie des combattants n'était pas en danger. Mgr. de Herbaix eut le bras cassé d'un coup de lance. Il y eut ensuite une mêlée générale de 30 contre 30 chevaliers, laquelle dura une demi-heure sans aucune blessure sérieuse : le seigneur Vespasiano Gonzaga y déploya une valeur signalée ; tous combattirent avec tant de vaillance, que l'on dut reconnaître qu'ils avaient été formés par un vrai maître ; et s'ils n'avaient été interrompus par peu de pluie, le jeu aurait duré beaucoup plus longtemps et ils auraient mieux encore montré leur valeur. Je ne parle pas ici du duc d'Albe, parce que cela ne me paraît pas nécessaire ; c'était lui qui réglait toutes choses,

et il intervenait dans ceci et dans cela, tantôt comme juge, et tantôt comme ordonnateur de tout le divertissement ; cela ne vous étonnera pas, si je garde le silence à son égard. Pour finir, il y eut au palais, le soir, un banquet impérial où vinrent un nombre infini de masques sous divers habits fort jolis et très riches. Puis, après avoir longtemps dansé, Leurs Majestés passèrent dans une autre pièce, au milieu de laquelle se trouvaient quatre colonnes creusées, et disposées de telle façon que l'on faisait descendre, au moyen de cordes invisibles, trois tables, l'une après l'autre, toutes préparées, et couvertes de confitures et d'autres friandises pour la collation ; ces tables venaient se poser sur un cadre semblable à un caisson ouvert, autour duquel on s'asseyait comme à une table ordinaire. Et lorsqu'on avait mangé copieusement du premier service, la table montait en un instant dans le caisson avec ce qui restait dessus, et l'autre apparaissait abondamment chargée. L'artifice était certes ingénieux, et bien digne d'être vu. A l'un des bouts de la pièce, vis-à-vis de la table, était une fontaine qui versait par trois jets du vin de trois sortes, lequel tombait dans le vase principal plein de branches de corail et de simulacres de serpents ; on eût dit un étang d'eau naturelle et très limpide. Mais le plus merveilleux c'était de voir en entrant dans la chambre, sur un ciel travaillé avec un art admirable, le soleil descendre sur l'horizon, et la lune apparaître, un instant après commencèrent à tomber des grêlons sous forme de dragées ; ensuite tomba de la neige sous forme de sucre congelé, et si légèrement que tout le monde en fut couvert exactement comme si l'on s'était trouvé à la campagne en temps de neige. Puis l'obscurité se fit par la diminution des lumières, et il commença à tonner, à faire des éclairs et à tomber de la pluie, d'une manière tellement vraisemblable que beaucoup s'y seraient trompés si la pluie n'eût été odoriférante. L'orage ayant cessé, bientôt, le ciel se rasséréna et s'emplit d'étoiles lumineuses, c'étaient des lampes remplies d'huile qui répandaient des odeurs très suaves ; et elles étaient si bien disposées que la lumière, en se

réfléchissant dans des miroirs tout autour de la pièce, rendait celle-ci toute brillante de clarté.

Après avoir changé trois fois les tables, on finit la veillée et les fêtes pour se rendre aujourd'hui à Mons. Si je vous ai narré ces fêtes trop fastidieusement, veuillez bien ne pas me l'imputer à blâme, car je les ai jugées dignes d'être portées à votre connaissance, et dignes aussi de la sérénissime Reine. J'ai passé beaucoup de détails pour ne pas vous ennuyer davantage, et parce que les écrire me semblait témoigner de trop de curiosité et d'affectation. Et je vous baise humblement les mains, en priant Dieu de vous accorder toutes félicités, etc.

De Binche, le 31 Août 1549.

*La traduction textuelle de l'italien de la « Litera » est l'œuvre de M. le docteur van den Corput. Cette curieuse plaquette fait actuellement partie de sa bibliothèque ; elle avait été signalée comme le seul exemplaire connu par feu Ch. Ruelens, conservateur de la Bibliothèque de Bourgogne, dans le LIVRE BELGE publié à Bruxelles en 1888.*



LES

# Capitulations de Furnes

en 1658 et 1667

---

2° section, question XVII

---

Furnes ou Vuerne, comme on l'appelait autrefois, est une ville de Flandre dont Guicciardini, dans sa *Description des Pays-Bas*, en 1566, parle ainsi : « Elle est à trois lieues de Dixmude et quatre de Dunkerque ; elle est bonne et belle ville et honorée du titre de Vicomté et de cette fut natif Paul Leopard, homme docté qui a écrit plusieurs choses. Cette châtellenie a soubz soy septante-deux villages et soubz iceulx l'abbaye de Dune fondée l'an 1107 et une abbaye de femmes à Roesbrug, fondée en 1291. Entre ces villages il y en a particulièrement huit fort riches, chacun desquels a sa particulière et fundation. Vuerne fut une ancienne Vicomté laquelle fut murée par le commandement de Philippe-le-Hardy l'an 1390 et les fossés eslargis, et 7 ans après fut forcée, pillée et brulée par les français. Mais elle a esté depuis bellement rebastie ; elle a trois paroisses, la plus magnifique desquelles est le temple de Dwalburgis, couvert de plomb, fondé par Baudouin-le-Chaue et le Bel. Il y a aussi un collège de chanoines escheu à l'évêché d'Hypre. Ce lieu fut la retraite du roi Louis XI

lorsque étant Dauphin et fuyant pour éviter la colère de son père, fut entretenu par le duc Philippe. Au mois de Juillet est la foire de cette ville. Il y a aussi des moines de l'ordre de Saint-Augustin et de Saint-François, une belle ladrerie et couvent de la Magdeleine. L'an 1119, fut bastie tout proche de la ville une abbaye. Icy vindrent l'an 1411 les habitants de la Châtellenie armés à cause que le chancelier leur avoit demandé une grande somme de deniers. La bourgeoisie occupa une partie du marché, mais la fureur s'apaisa par la sentence du prince y venant de Saint-Omer qui obtint par douceur ce qu'il demanda. »

*Le Dictionnaire géographique et historique* de Bachelet donne sur cette ville les renseignements suivants : « Furnes, en flamand Vuernes, fait partie de la Flandre occidentale, jadis sur la côte et aujourd'hui à 4 lieues de la mer du Nord et à 41 kilomètres O.-S.-O. de Bruges. Elle possède 4600 habitants ; des canaux l'unissent à Ypres, Bergues et Dunkerque. Ville malsaine, terrains marécageux. Édifices gothiques : hôtel de ville, églises Sainte-Walburge et Saint-Nicolas. Commerce : beurre, houblon, chevaux et bestiaux. Ruinée par les Vandales et les Normands, Furnes fut rebâtie vers 870 par Baudouin bras-de-fer ; prise par les Français en 1297, après une victoire de Robert d'Artois sur Guy de Dampierre, comte de Flandre ; puis en 1488, 1646, 1658, 1667, 1693 et 1744. Les Espagnols l'avaient reprise en 1583. Les Autrichiens en 1648, les traités la rendirent aux premiers en 1698 et aux seconds en 1713 et 1748. Enfin conquise par les Français en 1792, 1793 et 1794, elle fut jusqu'en 1815 comprise dans le département de la Lys. » Ajoutons qu'une procession ancienne et très curieuse y a lieu chaque année.

On voit que cette petite ville subit souvent les malheurs de la guerre. Ses fortifications paraissent avoir été peu importantes, car elle ne présenta jamais une résistance sérieuse et elle se rendit promptement au vainqueur. Nous ne parlerons que des capitulations de 1658 et 1667 où elle dut, malgré l'appui du grand Condé, céder devant les armées

triomphantes de la France commandées par Louis XIV et Turenne.

La France avec l'aide des Anglais vint, en 1658, mettre le siège devant Dunkerque appartenant alors aux Espagnols, ceux-ci avec l'aide du prince de Condé accoururent pour dégager ce port important de l'attaque de l'ennemi, mais ils furent défaits à la bataille des Dunes, territoire qui dépendait de la châtellenie de Furnes. « Ce combat qui se livra le 14 Juin, dit le duc d'Aumale dans son *Histoire des princes de Condé*, amena la capitulation de Dunkerque qui eut lieu le 23 Juin. L'armée française compléta la conquête de la Flandre maritime en prenant Bergues, Furnes et Dixmude et, le 27 Août, Gravelines, puis Tournai et s'approcha de la Lys. Le prince de Condé quitta les positions qu'il occupait, entre Ostende et Bruges, couvrant Anvers. Turenne après des combats heureux s'empara d'Ypres et alla prendre ses quartiers d'hiver sur la Lys. »

Voici les conditions de la capitulation de Furnes en 1658 <sup>(1)</sup> :

« Articles capitulés par les ecclésiastiques, magistrats en corps, nobles, notables, bourgeois et habitants de la ville et châtellenie de Furnes :

» Premièrement, toutes hostilités et offenses faites jusqu'à présent seront oubliées et pardonnées et les gens de guerre entrant et prenant possession de la ville se comporteront en toute modestie sans faire tort ou dommage aux habitants.

» Qu'en la ville et châtellenie sera seulement admise la religion apostolique romaine et que la ville et châtellenie demeureront toujours au roy très chrétien.

---

<sup>(1)</sup> Ces actes de capitulation sont tirés des archives de la ville et châtellenie de Furnes.

» Que les bourgeois et habitants de la ville et châtellenie et les réfugiés en icelle de quelle condition et qualité qu'ils soient, ne pourront être envoyés en colonie, ny tenus pour esclaves, ains pour sujets du roy selon qu'ils ont été auparavant et retiendront tous leurs biens et possessions, maisons, barques et charriots là où qu'ils soient sans qu'au regard d'iceulx soit fait aucun tort ou dommage, comme aussy ils se retiendront tous leurs meubles, bagues, joyaux, vaisselle, or, argent en lingots ou monnayées, tout étain ou airain avec tous autres ustensiles, nulz exceptés, trouvés en leurs maisons ou ailleurs leur appartenant avec leurs chevaux, vaches et autres bestiaux.

» Que tous ecclésiastiques tant abbayes, chapitres et religieux, hôpitaux et administrateurs des biens des églises et pauvres, la pauvre escole et autres fondations pieuses demeureront en leurs dignitéz, qualités, privilèges, ordres et fonctions et maintenues en leur possession de tous les biens, rentes et revenus, franchises, libertez, exemptions, collation, offices, administration et tous usages, tant en la ville qu'en la châtellenie, sans exception aucune et selon qu'ils en ont jouis auparavant y compris l'abbaye des Dunes et les pères terminaires.

» Qu'à iceulx ecclésiastiques et à la ville demeurent toutes les saintes reliques tant de la croix que de tous autres saints qui y sont, sans les pouvoir transporter en France ou autres lieux en façon que ce soient, ny les vases sacrés et autres de telle manière et forme que ce soit.

» Pareillement demeureront aux églises et monastères comme aussy à la ville tous leurs cloches et ornements qui leur appartiennent tant servant au service divin qu'à décoration des églises et monastères et service public y compris aussy les cloches y refugiez.

» Sera aussy pourveu aux abbayes de St.-Nicolas Ever-sam et autres tant en la ville et châtellenie ou enclavement d'icelle après la mort des présents et futurs supérieurs

aux dignités vacantes, un des religieux ou religieuses suivant l'ancienne coutume et privilège du pays de Flandres.

» Que les pères capucins pourront librement demeurer sans mettre ou admettre des pères étrangers en leur place au couvent et qu'ils demeureront sujets à leurs supérieurs de cette province de Flandres et que sous l'autorité d'iceux ils ne pourront être retirés d'icy et envoyés en France ou ailleurs et que lesdits pères ne soient molestés à quelque serment non plus que les bourgeois et particuliers.

» Que l'union de la ville et châtellenie demeurera selon qu'elle a esté faite, décrété et érigé cy devant et les officiers, magistrats, leurs assesseurs comme pensionnaires, greffiers, receveurs et tous autres bourgeois et habitants retiendront tous leurs droits et privilèges, libertés, franchises et coutumes ainsi qu'ils en ont fait jusqu'à ores sans aucun changement.

» Que les comptes de la ville et châtellenie demeureront arrêtez selon qu'ils ont été faits et alloués les payments depuis faits par ordonnance du magistrat et que les chartes, titres, comptes, papiers, registres et autres munimens concernant ladite ville et châtellenie demeureront en leurs archives et pouvoir du magistrat.

» Que les dettes de la ville et châtellenie tant en rentes passives et autres auparavant créées demeureront à charge de ladite ville et châtellenie et tenues pour légales et la même ville et châtellenie obligée au paiement des arrérages d'icelles.

» Que les habitants de la ville et châtellenie auront temps de délibérer pour avec toute liberté demeurer sous la juridiction du Roy ou de se retirer autre part qu'ils le trouveront convenir en dedans le terme d'un an et que lorsque ceux qui se voudront retirer le pourront librement avec leurs familles et tous leurs biens tels qu'ils soient et que les officiers avec ceux du magistrat et leurs assesseurs auront le même option et bénéfice y compris



aussy tous ayant cy devant servy le Roy d'Espagne à la réserve de ceux qui sont dans le service actuel d'Espagne.

» Aussy qu'ils pourront vendre ou autrement aliéner tous biens à quelque titre que ce soit, meubles, immeubles, rentes, droits et actions sans estre obligé d'en payer à cause de ce aucun droit de reconnaissance ou qu'ils les pourront faire recevoir ou administrer par tels gens et personnes qu'ils trouveront convenir à leur profit et que les susdits biens viendront à succéder à leurs héritiers légitimes *ab intestat* et selon les anciennes coutumes de Flandre.

» Que les biens des bourgeois, habitants et refugiez qui entreront ou sortiront en ladite ville par barque, chemins ou autrement ne pourront estre pillés ou endommagés en aucune façon.

» Que pour les ecclésiastiques, bourgeois et habitants de ladite ville et châtellenie qui sont absents ou refugiez ailleurs sera donné liberté de retourner avec leurs femmes, enfants et famille en ladite ville, châtellenie et enclavements au-dedans les huis mois prochains, pour après délibérer sur leur demeure ou retraite et disposition de leurs biens comme dessus.

» Qu'en cas de logement de gens de guerre lesdits habitants ne seront obligés de leur livrer que le seul couvert et fournitures sans être obligés à donner aucun argent et service et que les ecclésiastiques, officiers et ceux du magistrat, les assesseurs et vieux bourgmestres avec leurs veuves en seront libres et exempts selon leur ancienne possession.

» Que les sentences définitives rendues et à rendre par le magistrat de ladite ville et châtellenie de Furnes seront exécutées à caution suffisante nonobstant apel selon les placards des comtes de Flandre qui sur ce émanent.

» Que la maison communale dite *Lans huips* avec

toutes les appendances et dépendances demeureront à la disposition de ceux du magistrat pour s'en servir aux fonctions publiques comme du passé, la ville étant à l'obéissance de S. M. Catholique et que le gouverneur devra se contenter de la vieille maison de la ville qu'ont accoutumé occuper les gouverneurs ou commandants de la part de S. M. Catholique lorsqu'ils ont été établis et commis.

» Que la dépense du bois, feu et chandelle qui se fera au corps de garde se fera à la charge de S. M sans frais de la ville et châtellenie.

» Que les habitants de la ville et châtellenie ne paieront aucune gabelle ou taille que celles qui souloient être levés du temps du roy catholique et particulièrement sans être obligés du droit de scel.

» Et afin de repeupler la châtellenie et la remettre en état de pouvoir tirer les assistances nécessaires à la subsistance et nourriture de la garnison et bourgeoisie de la ville, les manans et habitants de ladite châtellenie ne seront exécutez et molestez en leurs personnes et biens pour les arrérages de leurs contributions que peuvent devoir de reste à tous gouverneurs et que tous ceux qui pour cet effet sont détenus seront relachés et mis en liberté pour rehabiter leurs terres et seront tenus quittes pour ce regard desdites contributions comme aussy les villages et vassaux respectifs.

» Fait au camp le 6 Août 1658 et est signé TURENNE et plus bas par monseigneur : HASSET. »

La paix des Pyrenées rendit Furnes à l'Espagne, mais la guerre recommença en 1667. Louis XIV, à la tête de 35000 hommes, entra en Flandre. Son armée était divisée en trois corps, l'une des ailes était commandée par le chevalier de Créquy qui avait sous ses ordres 8000 hommes, l'autre aile était sous le maréchal d'Aumont, ce fut lui qui obtint la capitulation de Furnes.

Si nous en croyons l'*Histoire de Turenne*, par du Buisson, les provinces espagnoles étaient dépourvues de garnisons et ne pouvaient espérer de secours efficace, aussi les Français prirent toutes les places qu'ils voulurent, car elles firent si peu de résistance que les Espagnols n'eurent pas le temps d'accourir, ils n'étaient du reste que 7000 hommes. Louis XIV alla ensuite mettre le siège devant Lille. Ce fut dans son camp, devant Bergues, que le maréchal d'Aumont signa la capitulation le 19 Août 1668; elle est semblable à celle de 1658, sauf les modifications suivantes : On accorde à « tous ayant servy le roy d'Espagne, pour le présent entretenus ou reformez le droit de rester à Furnes s'ils le désirent. » Pour les logements militaires, on ajoute : « lesdits logements se continuant en telle forme jusqu'à ce qu'il plaise au Roy très chrestien de favoriser les habitants de la ville d'érection de baraques à ses frais ainsi qu'il a été usé de le faire en des autres villes conquises. »

COMTE G. DE HAUTECLOCQUE.



# LE STEVENISME

DANS LES ENVIRONS DE

**Hal, Enghien et Lennick-Saint-Quentin**



Les Stevenistes forment une secte religieuse schismatique, séparée de l'Église romaine, à la suite du Concordat intervenu le 15 Juillet 1801 entre S. S. le pape Pie VII et Napoléon, premier consul. Cet acte était à peine ratifié à Rome (le 15 Août 1801) que le Gouvernement français y ajouta de sa propre autorité et sans le consentement préalable du Saint-Siège 77 articles organiques. Le Concordat uni à ces articles fut publié dans tout le territoire français, comprenant alors la Belgique, le 8 Avril 1802 et désigné sous le nom de loi du 18 Germinal an X.

Bien que les opposants fussent nombreux dans les anciennes provinces belges, on ne les désignait pas généralement sous le nom de Stevenistes. Ils furent connus sous différentes dénominations d'après les personnes qui se trouvaient à leur tête.

L'opposition s'est manifestée de diverses manières. Chez les uns, elle empruntait sous la forme du zèle religieux un caractère d'hostilité directe contre le gouvernement même plutôt qu'à l'égard de l'autorité ecclésiastique. Chez

d'autres, elle est devenue tout à fait schismatique et a conservé cette marque jusqu'à nos jours, notamment dans les parties du pays situées aux confins du Brabant et du Hainaut.

Ces opposants furent très nombreux, par suite de l'attitude de plusieurs ecclésiastiques, dans les cantons de Hal, d'Enghien et de Lennick-Saint-Quentin, c'est dans cette région surtout qu'ils furent connus sous le nom de Stevenistes.

Cette désignation leur fut appliquée à cause du prêtre Corneille Stevens, que les sectaires, et peut-être bien d'autres, ont cru un des leurs, par suite des attaques véhémentes qu'il dirigea contre l'attitude du gouvernement de Napoléon dans les questions de mise à exécution du Concordat et de l'immixtion dans le régime intérieur de l'Église catholique.

La carrière et les écrits de Stevens démontrent que cet ecclésiastique zélé et ardent ne fut nullement schismatique. Né à Wavre, le 26 Décembre 1747, il fit ses humanités au collège de Saint-Antoine de Padoue, de sa ville natale et obtint, en 1766, à l'Université de Louvain, la septième place sur 120 concurrents au concours de la faculté des arts. Il prit le grade de licencié en théologie et fut ordonné prêtre en 1774.

Stevens fut appelé en 1783 aux fonctions de chanoine gradué de la cathédrale de Namur et l'année suivante son évêque lui confia l'office d'examineur synodal.

M<sup>sr</sup> de Lichtervelde, évêque de Namur, mourut le 18 Octobre 1796; le chapitre de la cathédrale nommait dès le lendemain de Maloteau, vicaire général capitulaire, *sede vacante*, fonctions qu'il remplit jusqu'à son décès, arrivé le 4 Septembre 1798. On était alors aux plus mauvais jours de la révolution, la cathédrale de Namur était fermée, les chanoines dispersés. Le chapitre n'ayant pu se réunir dans la huitaine, il appartenait canoniquement au métropolitain ou au Pape de désigner le successeur du chanoine de

Maloteau. On écrivait à l'un et à l'autre. Pie VI, alors exilé à Florence, délégua l'archevêque de Malines, qui, le 29 Août 1799, nomma Stevens vicaire capitulaire. Stevens fut promu à la même charge par l'archevêque de Cambrai, alors métropolitain de Namur. Dès le 17 Septembre, Cornille Stevens adressait une lettre circulaire au clergé séculier et régulier du diocèse de Namur pour notifier sa nomination de vicaire général.

Pendant trois ans, dans des circonstances difficiles et périlleuses, obligé de se tenir caché dans une caverne, Stevens administra le diocèse avec un zèle et une activité à toute épreuve.

En acquit de sa charge, C. Stevens jugea nécessaire d'éclairer les prêtres sur l'illicéité du serment de haine à la royauté que le Gouvernement français exigeait d'eux, par plusieurs écrits, tels que *l'Évidence de la vérité ; Suite de l'Évidence de la vérité*, etc. ; en 1802, sur les articles organiques ajoutés par Napoléon au Concordat, par le *Sophisme dévoilé ou recueil de différentes lettres propres à faire ouvrir les yeux aux ecclésiastiques qui se sont conformés à l'arrêté du préfet du département de Sambre et Meuse du 24 Messidor an X* (13 Juillet 1802) et d'autres écrits <sup>(1)</sup>.

Comme le dit un de ses biographes, Stevens fut obligé de se cacher après avoir refusé le serment « pour ne sortir de sa retraite qu'au mois de Février 1814. Il ne quitta point le pays. Afin de se dérober aux poursuites actives de la police, il choisissait ordinairement des lieux secrets qu'il appelle des cavernes. C'est de ces lieux qu'il date la plupart de ses lettres et de ses écrits. Là, comme autrefois les chrétiens des catacombes, il gémissait sur les maux

---

(1) Sur ces publications et les publications qu'elles provoquèrent on peut consulter F.-D. DOYEN, *Bibliographie namuroise*, 1<sup>re</sup> partie, t. II, nos 1287, 1316.

de l'Église et pria pour ses persécuteurs. Ce fut de là qu'il administra pendant trois ans le diocèse de Namur. Ce fut là aussi qu'il composa ses différents écrits. Le style en est rude comme les lieux qu'il habitait, mais le raisonnement de ce courageux athlète est plein de vigueur. Il montre une grande connaissance de l'Écriture, des Pères et de la discipline ecclésiastique <sup>(1)</sup> ».

Propagés par des amis dévoués, les écrits de Stevens rencontrèrent des adhésions très vives dans le clergé. Des prêtres et même des laïques allèrent plus loin, ils repoussèrent le Concordat et voulurent abriter leur schisme sous le couvert des doctrines exposées par le vicaire général de Namur.

Mais si véhémentes que furent ses attaques contre les mesures gouvernementales, Stevens resta toujours soumis au Souverain Pontife et ne fut jamais schismatique.

Dans une lettre pastorale du 23 Avril 1802, il exhorta le clergé du diocèse de Namur à se soumettre avec docilité et humilité au Concordat et aux décrets du Saint-Siège. Il lui exposait l'obligation de recevoir Mgr Claude-Léopold de Bexon, récemment nommé évêque de Namur. Lui-même, dès l'arrivée de ce prélat, cessa tout acte d'administration dans ce diocèse et rentra dans la vie privée. Il continua cependant à combattre par ses écrits les ordonnances contraires au droit de l'Église et il n'hésita pas même à critiquer la conduite de certains évêques.

Son opposition fut telle que la police impériale offrit 30000 francs à celui qui parviendrait à livrer le courageux ecclésiastique, mais Stevens fut assez heureux pour échapper aux poursuites de ses ennemis; il resta caché dans un caveau près de Fleurus jusqu'à la chute de Napoléon.

---

(1) LAMY, *Notice sur la vie et les écrits de l'abbé Corneille Stevens*, dans la *Revue catholique de Louvain*, année 1857, p. 271.

Il mourut à Wavre le 3 Septembre 1828, à l'âge de 81 ans.

La conduite qu'il tint montre suffisamment sa soumission au Saint-Siège et son acceptation du Concordat. On ne peut donc le traiter de schismatique.

Dans une lettre confidentielle écrite le 18 Janvier 1806 à un curé en fonctions qui s'était adressé à lui pour demander conseil, il blâme les curés qui persistent à solemniser des mariages dans les paroisses où ils étaient autrefois curés (*in parochiis olim suis*). Il ajoute : « nous belges, soumettons-nous humblement au Concordat, bien que des choses douloureuses en aient été les suites, par la mauvaise foi du Gouvernement. »

Plusieurs prêtres parmi lesquels le fameux Gilles Theys, ancien curé de Jumet <sup>(1)</sup> et Winnepenninckx, à Leerbeek (Brabant) estimaient que le Concordat n'était pas valide et prétendaient que le Pape n'avait pas le droit de destituer tous les évêques investis de la juridiction ecclésiastique dans le territoire de la République; quelques-uns, malgré les instances du Souverain Pontife, s'étaient refusés à donner leur démission.

Ils rejetaient le Concordat, soutenant que le Pape n'avait pas agi librement; que l'acte était donc nul en soi et dans ses conséquences. Pour eux, les nouveaux évêques étaient des intrus nommés par le Gouvernement dont ils dépendaient; l'érection de nouvelles paroisses était anticanonique, et les nouveaux curés n'avaient aucun titre, c'étaient pour eux des « organisés », tandis que les titulaires dépossédés conservaient tous leurs pouvoirs.

Stevens, nous l'avons vu, combattait cette erreur.

---

(1) Jumet dépendait du diocèse de Namur et était devenu en vertu de la nouvelle délimitation une paroisse du diocèse de Tournai.



Dans le rapport suivant adressé le 29 Mars 1806 à de Coninck, préfet du département de Jemappes, J. Parmentier, maire d'Enghien et président du canton, expose la situation de cette ville : « Je ne puis tarder plus longtemps à vous faire connaître combien il devient pressant d'arrêter le schisme qui s'ourdit dans cette ville et environs sous la dénomination de Stevenistes. Il n'est malheureusement que trop vrai que quantité de familles se désunissent par les opinions qu'y jettent les chefs de cette secte qui sont des prêtres insoumis, notamment ceux repris dans la liste ci-jointe. Leurs assemblées sont souvent nocturnes ou vers le soir. C'est là qu'ils conviennent de celles subséquentes. Tous ceux de cette secte ne fréquentent point les sacrements, et ne se rendent à l'église que lorsqu'ils savent qu'un prêtre de la leur va célébrer la messe. Dans d'autres temps, ils n'en approchent pas. Ils ne reconnaissent aucune autorité qui émane de l'évêque soumis, non plus que leurs chefs dont quelques-uns ont été interdits par lui quant à la confession. Il est cependant certain qu'ils continuent d'exercer leurs fonctions clandestinement, et cependant jusqu'à ce jour, malgré une surveillance active, je n'ai pu parvenir à les surprendre.

« Ces germes fomentent encore avec plus de force dans les communes rurales qui avoisinent cette ville où l'influence est plus facile sur des gens simples et grossiers qui croient bonnement ce qu'on leur fait accroire. Tout récemment encore il vient de se passer dans la commune de Castre un événement qui fait l'objet des méditations de ces sectaires, qui pourra peut-être se renouveler avec des circonstances plus graves encore et qui fait beaucoup de bruit. Cette commune peu distante de la ville, faisant partie du département de la Dyle, du canton de Hal, limitrophe du nôtre, est une de celles où l'insurrection de l'an VII a éclaté sous prétexte de religion. L'ancien curé du village vient de mourir insoumis et professant les mêmes principes, n'a prétendu recevoir les derniers sacrements ni du doyen ni du curé actuel, ne voulant pas reconnaître cette religion nouvelle (qu'ils désignent ainsi) établie seulement par l'auto-

rité civile. Le curé actuel ainsi que le doyen s'étant refusés de prêter leur ministère pour l'enterrement, le maire, partisan zélé de cette secte, fit sonner et força le clerc de l'enterrer à l'instant. Un monde infini accourut de toutes les communes voisines pour avoir part à l'enterrement du curé, comme victime de l'attachement à sa religion, le regardant comme un homme sanctifié. Quelques personnes dans leur enthousiasme embrassèrent le cercueil et un autre prononça un discours à la multitude où il le loua comme un saint à cause de son insoumission. »

La liste fournie par le maire d'Enghien porte les noms de cinq anciens religieux Augustins, savoir : Adrien-Joseph Luchtens, Jean-François Ravets, Philippe-Joseph Saublun, Jacques Tomboy et Pierre Vandamme. Ces prêtres avaient consenti à reprendre l'enseignement dans leur ancien collège, mais ils s'étaient ralliés ouvertement aux doctrines de Stevens.

Comme le rappelle M. Matthieu <sup>(1)</sup>, ces professeurs se refusèrent à toute affiliation à l'Université de France entre les mains de laquelle l'empereur avait remis le monopole de l'enseignement, à cause du serment imposé aux membres de cette corporation. Ils furent forcés de cesser leurs classes le 25 Décembre 1808.

« Les Augustins, excités par les écrits de Stevens, aigris par leurs souffrances passées et présentes, ne ménageaient guère le Gouvernement, ni ceux qui semblaient se soumettre à ses décrets. Ils avaient de nombreux partisans, surtout parmi les personnes les plus attachées à la Religion. Les choses en vinrent à ce point que des fidèles ne croyaient pas pouvoir assister à la messe des prêtres de la paroisse qui leur semblaient, si pas adhérer aux principes du Gouvernement, au moins se montrer faibles à son égard. »

---

(1) *Histoire d'Enghien*, pp. 657-658.

Les Pères Adrien Luchtens et Ravets disaient d'ordinaire en 1807 leur messe en l'église paroissiale, à une heure fixe pour leurs sectaires. Désignés pour la célébrer à 6 heures par le curé Jacobs, le dimanche des prières des XL heures, ils n'ont pas voulu se rendre à l'église et l'ont dite dans une maison particulière. L'évêque de Tournai Mgr. Hirn leur fit défense de le faire encore sous peine de suspension.

Dans un état des ecclésiastiques de la ville envoyé le 12 Mai 1808, à l'Évêché, le curé mentionne que depuis quinze mois les PP. Luchtens et Ravets ne sont plus entrés dans aucune église et sont suspectés de dire la messe en cachette sans qu'on puisse le prouver ni même justifier qu'ils font des prosélites.

Les Pères Saublun et Vandamme doivent, le 23 Août 1810, comparaître à l'Évêché à cause de leur opposition.

Peu après, Napoléon fit arrêter les Pères Tomboy, Luchtens et Saublun. Le premier fut interné à Lille, il fut autorisé à rentrer à Enghien en 1813; le second emprisonné à Bruxelles, puis conduit à Ham d'où il ne revint qu'en 1814; quant au troisième, il fut exilé à Orléans, où il mourut.

Les autres prêtres signalés au préfet comme stevenistes étaient : un ancien carme le P. Restitutus Collin, né à Enghien le 11 Octobre 1753; il mourut à Mons le 13 Septembre 1822.

Un capucin Jean Dierick, en religion P. Restitut, natif de Leerbeek, était un des plus zelès. Mgr. Hirn par lettre du 12 Janvier 1805 qui fut lue en chaire à Enghien, lui retira tous pouvoirs de prêcher et de confesser dans son diocèse et d'y exercer aucune fonction ecclésiastique jusqu'à parfait amendement. Cette mesure fut motivée sur ce que ce religieux cherchait « à introduire le trouble et le schisme dans le diocèse de Tournai en détournant les fidèles de la soumission due à leurs curés ou recteurs, ou en favorisant par

des menées téméraires ceux qui étaient imbus de ces principes d'insubordination. »

Jean-François Vanderhoudelingen, ancien curé de Hoves et doyen de chrétienté de Hal ; il était né à Hérinnes en 1737 et s'était retiré à Enghien où il mourut le 28 Avril 1813.

Jean-Joseph de Nayre, natif de Castre, qui était en 1802 desserviteur de la cure de Petit-Enghien. Il comptait parmi les plus ardents Stevenistes et avait continué d'habiter cette dernière localité ; il y décéda le 11 Juin 1816.

Pierre-Joseph Maetens, né à Enghien le 17 Juin 1768, avait été maintenu dans les fonctions vicariales qu'il exerçait dans sa ville natale depuis 1794. Il avait donné sa démission en 1804 pour se déclarer ouvertement adversaire du Concordat. Le préfet du département de Jemappes l'avait fait incarcérer à Mons en Mars 1811 ; il fut dès le 4 Juin suivant envoyé en surveillance à Dunkerque. Sur sa demande, motivée sur son état de santé, le Ministre de la police générale l'autorisa, le 15 Octobre 1812, à revenir à Enghien. Il mourut le 23 Avril 1842.

Ajoutons à cette liste que ces prêtres comptaient des adhérents à Enghien, notamment plusieurs béguines. En 1817, leur nombre avait sensiblement diminué, ils évitaient de fréquenter l'église, mais n'avaient plus de réunions.

L'opposition au Concordat qui s'était manifestée dès sa promulgation, devint surtout très intense à la suite de l'excommunication lancée le 10 Juin 1809 par Pie VII contre Napoléon et tous ses adhérents, fauteurs et conseillers. Le Souverain-Pontife s'était refusé à entrer dans la ligue continentale contre les Anglais ; l'Empereur, pour le punir de ce refus, réunit les États romains à l'Empire français, fit le Pape prisonnier, l'arracha de sa capitale et lui fit subir, à Savone, une captivité de trois ans et demi.

Ces actes de violence à l'égard du Chef de l'Église et l'excommunication prononcée contre leur auteur, amenèrent

bon nombre de prêtres à s'opposer à la récitation de la prière pour l'Empereur : *Domine saluum fac Imperatorem*.

Stevens avait de nouveau pris la plume pour protester contre ces violences sacrilèges dans une lettre datée du 8 Novembre 1809 et pour désapprouver le *Te Deum* prescrit pour la paix conclue entre la France et l'Autriche.

Ces circonstances vinrent confirmer encore plus fortement dans le schisme ceux qui n'avaient pas voulu accepter le Concordat.

Le 3 Novembre 1809, Mgr. Hirn, évêque de Tournai, écrit au curé d'Enghien au sujet des curés du canton qui ne chantaient pas le *Domine saluum fac Imperatorem*. Le 30 Décembre, ce même Prélat adresse au clergé une longue lettre pour démontrer que, malgré le décret d'excommunication, on ne peut omettre cette prière; la décision dans une affaire de cette importance ne saurait être abandonnée au jugement individuel.

Mgr. Pisani de la Gaude, évêque de Namur, écrit le 19 Novembre 1809 dans le même sens et en produisant les mêmes considérations.

Dans la partie du Brabant voisine d'Enghien, notamment à Hérinnes, Herffelinghen, Haute-Croix, Bogaerde, Castre, Pepinghen, Oetinghen et Hal, mais surtout à Leerbeek où était le centre, les Stevenistes étaient très nombreux.

Winnepenninckx, l'ancien curé de cette dernière paroisse, refusa de quitter son poste quand l'Archevêque de Malines y nomma un nouveau curé, parce qu'il n'admettait pas la validité du Concordat.

Il se retira dans une maison particulière à Leerbeek même et continua à y exercer toutes les fonctions du ministère pastoral. Comme principaux auxiliaires, il eut : J.-B. Beeckmans, prêtre, originaire de Pepinghen, Jean-Joseph De Nayre, prêtre à Petit-Enghien, dont il a été fait déjà mention et un religieux du prieuré de Bellinghen,

Beeckmans vint se retirer, en 1818, à Enghien, chez un nommé Paradis, où il mourut le 5 Septembre. Une lettre de J. Parmentier, bourgmestre, au Gouverneur du Hainaut, donne quelques détails curieux sur ses funérailles; nous la transcrivons :

« *Enghien, 7 Septembre 1818.*

« **Monsieur le Gouverneur,**

« Par une lettre que nous a adressée M. le Sous-Président de l'arrondissement de Mons le 29 Septembre dernier, il nous a demandé des renseignements sur les réunions des sectaires connus sous la dénomination de Stevenistes, nous avons pu juger par là que l'intention du Gouvernement était d'être informé de tout ce qui se passait à cet égard.

« Un nommé Jean-Baptiste Beeckmans, prêtre, âgé de 55 ans, natif de Pepinghen, district de Bruxelles, reconnu pour un chef zélé des Stevenistes, était venu s'établir depuis quelques jours à Enghien, chez le sieur Paradis, où il vivait ignoré, il est devenu malade et y est décédé le 5 de ce mois, à 3 <sup>1</sup>/<sub>2</sub> heures de l'après-midi. Si son inhumation a été faite sans occasionner quelque bruit ou peut-être du scandale, nous devons l'attribuer aux mesures que nous avons prises.

« En effet, le 6, dès le matin et jusqu'au moment où son inhumation a été ordonnée et qui a eu lieu à 6 <sup>1</sup>/<sub>2</sub> heures du soir, il y avait dans la ville une circulation d'habitans de la campagne, grand nombre de personnes s'étaient réunies devant la maison du sieur Paradis <sup>(1)</sup> pour être témoins

---

(1) Ce Jean-Joseph Paradis, originaire d'Ittre, habitait à Enghien, rue de Wingaert ou du Château; depuis 1807 sa famille tenait le parti des Stevenistes « au plus haut point, dit un rapport confidentiel, puisque les autres adonnés au parti Steveniste fréquentent la paroisse et remplissent le devoir paschal ». La famille Paradis n'approchait plus de l'église, ni des sacrements et un fils Gillion, mort à Enghien à 20 ans le 6 Mai 1809, avait été enterré sans cérémonies religieuses.

de l'enlèvement du corps, mort sans intervention d'ecclésiastiques, par des individus de la même croyance, et sans sonnerie.

» La prudence a exigé que nous mettions sur pied la maréchaussée et nos agents de police qui ont dû accompagner ce mort jusqu'au cimetière pour en imposer à ceux qui auraient voulu profiter de ce moment pour faire éclater leur mépris contre des personnes qui semblent méconnaître l'autorité de l'Église, et par ce moyen, le plus grand ordre a régné pendant cette cérémonie où nous nous sommes trouvé, et l'ordre que nous avons donné de ne laisser entrer personne au cimetière, n'y a pas peu contribué.

» Cependant, au retour du cimetière, on n'a pu empêcher aux enfans d'huer ceux par qui le corps mort avait été porté, et il aurait pu s'en suivre qu'ils eussent éprouvé des insultes, si le commandant de la maréchaussée ne les avait déposés à la maison d'arrêt comme n'étant point connus et pour défaut de passeport.

» Ils étaient quatre, tous habitans de la commune d'Hérinnes, province du Brabant méridional, et ils ont été élargi le lendemain sur la réclamation du maire de cette commune.

» Nous avons pensé, M. le Gouverneur, qu'il était de notre devoir de vous rendre compte de ce qui avait été fait en cette circonstance (1). »

Les habitants de Leerbeek, en grand nombre et beaucoup de fervents catholiques des paroisses environnantes, tous d'un caractère assez entêté, entraînés par la piété de Winnepenninckx et convaincus de bonne foi — au moins la majeure partie, — que leur curé restait seul le bon pasteur de la région, s'assemblaient dans sa maison tous les Dimanches et Fêtes d'obligations d'après les anciennes

---

(1) Archives communales d'Enghien, registre de correspondances.

prescriptions, y assistaient à la messe et aux offices. Ils se confessaient à lui et communiaient. Ils allaient le trouver pour faire bénir leurs mariages et lui portaient les nouveaux-nés pour les baptiser.

Comme Winnepenninckx accomplissait les rites essentiels du baptême et avait l'intention de conférer ce sacrement, l'Archevêque de Malines a toujours respecté les baptêmes faits par lui pour les personnes qui revenaient plus tard de leur erreur.

Le Gouvernement hollandais se préoccupa des réunions des Stevenistes et des poursuites furent intentées contre plusieurs devant le tribunal correctionnel de Bruxelles pour participation à des cérémonies d'un culte non autorisé.

On rapporte qu'en 1838, Mgr. Sterckx, archevêque de Malines, en tournée de confirmation dans le voisinage, proposa un entretien à Winnepenninckx, il y consentit, mais quand le Prélat se présenta, il trouva porte close.

Winnepenninckx persista ainsi dans ses opinions jusqu'à la fin; il mourut à Leerbeek le 29 Décembre 1840.

Telle est la cause de la continuation de ce schisme jusqu'à nos jours, dans ce centre et dans les environs.

Winnepenninckx avait un frère, prêtre comme lui, qui de Thildonck vint à Leerbeek, et y décéda également dans le schisme.

La mort de Winnepenninckx amena une diminution sensible des Stevenistes.

Après son décès, un laïc a continué à rassembler les Dimanches et Fêtes, les adhérents dans la maison habitée auparavant par leur pasteur à Leerbeek. De tous les villages, jusqu'à deux lieues à la ronde, les Stevenistes s'y rendaient à l'heure de la messe; ce laïc présidait à la récitation de la messe, à une lecture pieuse, à des prières, etc., selon la pratique suivie pendant la vie du pasteur; ces assemblées ont persisté régulièrement jusqu'à nos jours et les Steve-



nistes y viennent avec un zèle digne d'une meilleure croyance. Jusque vers 1865, dans plusieurs communes du canton de Lennick, l'inhumation des Stevenistes avait lieu dans une partie réservée du cimetière.

Privés de chef et de prêtre, plusieurs commencèrent à douter. De ce nombre était Bossuyt, fermier à Hal; par l'intermédiaire de M. Teerlinckx, vicaire à Hal, il se concerta avec d'autres et écrivit, le 11 Février 1855, une lettre au Pape, signée par lui et par six autres Stevenistes.

Dans cette lettre, ils conjuraient Sa Sainteté, de leur tracer la voie à suivre pour tranquilliser leur conscience et pour sortir de la triste situation où ils se trouvaient, eux, leurs familles et environ deux cents personnes des cantons de Hal et de Lennick-Saint-Quentin.

Le Pape adressa à Bossuyt une réponse en latin et en français, signée de sa propre main, le 28 Mars 1855. Dans cette lettre, Pie IX reconnaît qu'ils se trouvent dans une triste situation, que l'auteur de cette séparation est un ancien prêtre Theys, auteur d'un petit livre dont vous Nous avez envoyé quelques extraits. Il ajoute que ce livre contient des choses nullement conformes à la vérité et qui n'ont aucun fondement solide.

« Il est vrai que Pie VII, dans le Concordat et d'autres actes, a fait usage, pour rétablir en France le culte public de la religion catholique, d'un remède extraordinaire, mais il fut bien loin de s'être jamais repenti de ce Concordat, devenu très urgent.

» Le prêtre Theys est tombé dans le schisme et vous y êtes impliqués vous aussi, et vous le resterez aussi longtemps que vous n'aurez pas reçu les ordonnances de Pie VII.

» Mon cœur de Père, conclut-Il, sera inondé de joie quand vous serez en communion avec Notre Siège Apostolique, et qu'il Nous sera donné de vous accorder, comme gage de votre soumission et de Notre amour paternel, Notre bénédiction apostolique. »

Cette lettre du Pape, comme on l'a soutenu à Hal, fut falsifiée par le neveu de Bossuyt, qui eut la main droite paralysée pendant le reste de sa vie. On raconte, en outre, qu'à son lit de mort, il voulut se convertir, mais que les Stevenistes qui l'entouraient, l'en empêchèrent; cela est très vraisemblable, car généralement, il est impossible au prêtre d'avoir accès auprès d'un Steveniste malade.

Après que Bossuyt eut reçu la lettre du Pape, le doyen de Hal, Deweuwe, se rendit chez lui, mais ne fut pas reçu.

Sa Sainteté ayant été informée de ce qui s'était passé, envoya, le 26 Mai suivant, une seconde lettre à Bossuyt, dans laquelle, après avoir rappelé ce qu'il avait écrit dans la précédente, Il dit qu'il s'en est trouvé parmi eux qui contestent sa première réponse par de vaines paroles. Il réfute toutes les objections que les Stevenistes formulent contre le Concordat.

Le Saint Père prit soin d'envoyer à Mgr. Sterckx une copie de la lettre transmise à Bossuyt, signée également de sa propre main; elle se trouve reproduite avec une traduction française et flamande, dans la collection des lettres pastorales, t. IV, année 1855, p. 85.

Les Stevenistes continuent encore aujourd'hui à s'assembler à Leerbeek, mais le nombre devient de jour en jour plus réduit; on compte présentement : à Leerbeek, trente-cinq Stevenistes, à Castre, soixante-cinq, à Herffelinghen, vingt, à Haute-Croix, onze, à Pepinghen, une vingtaine et à Hérinnes, un ménage de trois personnes. Il s'en trouve en outre quelques-uns à Hal.

Ce schisme est donc amené à s'éteindre doucement.

ED. VAN CAUWENBERGHS.



**L'INDUSTRIE**  
**DE LA**  
**TAPISSERIE A ENGHIEU**  
**ET**  
**dans la Seigneurie de ce nom**

**AVANT-PROPOS**

A l'occasion du Congrès tenu à Enghien, au début du mois d'Août 1898, par la Fédération archéologique et historique de Belgique, il nous fut donné de faire une conférence sur les hautelisseurs de cette ville. A vrai dire, c'était moins une conférence qu'une causerie improvisée. Aussi, nous a-t-il paru utile de donner, après coup, une forme plus précise à notre communication. Nous avons pensé, en effet, qu'il serait intéressant de coordonner les divers éléments connus sur une industrie qui avait jadis contribué à la prospérité de la modeste cité. Ce travail nous semble d'autant plus utile que maints renseignements, auxquels nous faisons allusion, ont été recueillis depuis l'apparition du chapitre que feu Alexandre Pinchart a consacré aux hautelisseurs enghiennois, dans l'*Histoire générale de la Tapisserie*.

Il va sans dire qu'au cours de notre étude les sources ont été indiquées de manière à rendre à chaque auteur la part qui lui revient. Nous sommes heureux d'ajouter que M. Ernest Matthieu a bien voulu nous faire part de plusieurs données inédites.

**I. — *Origine de l'industrie de la tapisserie à Enghien. — Pierre van Aelst.***

Les documents font défaut sur l'origine de l'industrie de la haute-lisse à Enghien. M. Ernest Matthieu présume néanmoins que ce furent les tapissiers qui se réunirent les premiers en corporation <sup>(1)</sup>. Il s'appuie, en effet, sur le témoignage de P. Colins qui avait vu le jour en cette ville et où il était devenu, en 1583, bailli des bois de la Seigneurie : « Ce fut Sohier, duc d'Athènes, comte de Brienne, etc., qui ordonna la police sur la belle et fine tapisserie qui de longtemps se faisoit en la ville d'Enghien, et fit une ordonnance que personne de la dite ville ne pourrait vendre draps, si de sa main n'avoit tissu certaine quantité de pièces » <sup>(2)</sup>. M. Pinchart ne veut pas agréer ce témoignage. « On ne saurait, dit-il, accepter pour vrai le fait avancé par Colins, et qui remonterait au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, en tenant à la fois compte que le Sohier ou Siger, dont il parle, mourut en 1364, et de l'expression « de longtemps » qu'il a employée. Cet auteur a très probablement eu sous les yeux une ordonnance sur la fabrication des draps, qui était, en effet, florissante au temps où vécut le dit Siger, et comme il écrivait à une époque où les hautelisseurs d'Enghien étaient en vogue, il a appliqué à la tapisserie un règlement qui ne regarde que la draperie <sup>(3)</sup>. La fin

---

<sup>(1)</sup> *Histoire de la ville d'Enghien*. Chapitre des tapissiers-hautelisseurs, p. 400 et suivantes.

<sup>(2)</sup> Ces lignes sont empruntées à son *Histoire des Seigneurs d'Enghien*, publiée en 1634, p. 95.

<sup>(3)</sup> *Histoire générale de la tapisserie, Pays-Bas*, p. 89 et suivantes.

même du texte rapporté plus haut le prouve, car il eût été par trop absurde de défendre à un hautelisseur de vendre ses produits avant d'en avoir confectionné plusieurs pièces. »

Dans les archives enghiennoises on trouve mentionnés les tapissiers Michil Betthen, en 1410, et Herman Betten, en 1445. Ces faits n'étaient apparemment pas connus d'Alex. Pinchart qui plaçait dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle la naissance de l'industrie de hautelisse à Enghien. « Cette seigneurie, dit l'historien précité, une des plus importantes des Pays-Bas, était alors la propriété de la célèbre maison de Luxembourg. C'est même dans le château de cette ville que naquit Louis, comte de Saint-Pol et châtelain de Lille, dont les biens furent confisqués par Charles-le-Téméraire, en 1470, « pour ce qu'il tenait son parti contraire », selon l'expression ancienne » <sup>(1)</sup>. Ses biens, meubles et immeubles furent confisqués au profit du roi de France et du duc de Bourgogne.

« Les tapisseries suivantes qui lui appartenaient furent trouvées à Douai et à Escaudœuvres : « xiiij pièces de tapisseries de *Meluxsine* ; — iiij tapis de la salle de l'*Histoire de Jules César* ; — une chambre de tapisserie de l'*Histoire de Godefroy de Bouillon*, c'est à savoir : ciel, dossier, couverture de lit et iiij tapis pour muraille ; — une autre chambre de tapisserie de l'*Hôpital d'Amours*, c'est à savoir : ung ciel sans goutières, ung dossier et iiij tapis y tenans à la dicte chambre ; — et ung tapis de *Trionfle* (sic) des *Dames*, laquelle tapisserie Madame la duchesse [de Bourgogne], par lettres de Monseigneur le Duc, pour don qu'il avoit fait à elle, elle a fait lever » <sup>(2)</sup>.

Dans un compte de 1470 relatif à la terre d'Enghien administrée au profit du duc de Bourgogne, il est question

---

<sup>(1)</sup> ALEX. PINCHART, *Ouvrage cité*, p. 46.

<sup>(2)</sup> Compte des confiscations faites sur le comte de Saint-Pol. *Archives départementales du Nord*, à Lille.

de dépenses pour garnir de toiles : « une chambre de tapisserie de rouge et gris, qui se trouvait au château, et Pinchart estime que l'on « peut considérer cette tenture comme sortie de l'atelier d'un artisan de la localité » (1).

Au témoignage de Vinchant, l'historien hennuyer qui écrivait, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Louis de Luxembourg « pour maintenir ceste ville [d'Enghien] en bon nombre de bourgeois et trafique, augmenta les privilèges des tapisseurs, en leur établissant une foire l'an 1469 (2) ». Toujours est-il que dix ans plus tard la fabrication de haute-lisse jouissait d'un véritable renom puisqu'on y acheta à un marchand tapissier du nom d'Étienne Vander Bruggen, « pour parer deux chambres à l'hostel de Monseigneur [l'archiduc d'Autriche] » six cents aunes de tapisseries qui coûtèrent 360 livres, de 40 gros, « assavoir les trois cens aunes qui sont ouvrées de soye ou pris de xviiij solz l'aune, et les autres trois cens aunes ouvrées de traymes, ou prix de vj solz l'aune (3) ». Semblable commande indique, pour l'époque, une situation prospère.

L'année 1497 fut désastreuse pour la petite cité à cause d'un incendie survenu le 2 Juillet. Ce fut même l'origine, suivant un document contemporain, d'un véritable exode. « La plus grande partie des riches manans d'icelle ville habandonnent journellement, et est doubte que tant peu de manans qui encoires y sont demourans s'absenteront et qu'ont aultre lieu pour y résider (4) ».

On ne connaît pas de noms de ces émigrants. Seulement il nous semble équitable d'évoquer, à ce propos, le souvenir du hautelisseur Pierre van Aelst, originaire d'En-

---

(1) ALEX. PINCHART, *Ouv. cité*, p. 89.

(2) *Annales de la Province et du comté de Hainaut*, t. IV, p. 210.

(3) Registre n° 6, fol. iijc xxxiiij v°, de la *Chambre des comptes aux Archives départementales du Nord*, à Lille.

(4) *Inventaire sommaire des Archives départementales du Nord*, t. IV, p. 291.

ghien. A partir de l'année de ce sinistre, rappelé plus haut, le maître travailla pour Philippe-le-Beau qui se l'attacha, en 1504, en qualité de valet de chambre <sup>(1)</sup>. Pierre van Aelst, connu aussi sous le nom de Pierre d'Enghien, a été intimement mêlé au mouvement artistique du début du XVI<sup>e</sup> siècle. Il fut chargé par le pape Léon X de traduire en tapisseries les cartons de Raphaël représentant les actes des apôtres. Son succès fut immense; mais aujourd'hui la critique a rabattu singulièrement des éloges qui lui furent donnés pour ce travail. Que l'interprète ait trahi le maître, c'est un fait qui n'est plus mis en doute le moins du monde. On aurait tort toutefois de rendre le maître enghiennois entièrement responsable de certains défauts. Il n'était pas préparé à reproduire des œuvres d'un style tout à fait étranger à son éducation artistique. Les traditions des ateliers brabançons si admirables, au point de vue décoratif, ne pouvaient s'accommoder à la technique italienne.

## II. — *Philippe de Clèves protecteur du métier de la haute-lisse.*

Quelques années plus tard, en 1503, la ville et la Seigneurie d'Enghien offrirent à Philippe de Clèves, seigneur de Ravestein et seigneur d'Enghien du chef de sa femme Françoise de Luxembourg des tapisseries, ce qui occasionna une dépense de 1397 livres 11 s. <sup>(2)</sup>. Il y a tout lieu de

---

<sup>(1)</sup> *Histoire de la Tapisserie*, p. 16.

<sup>(2)</sup> « Le somme et parties à cause des tappisseryes que la ville et terre d'Enghien a presentet à mon très-redoubtet seigneur monsr. de Ravestein, montant sur le hault à la somme de xiiij<sup>c</sup> iiij<sup>xx</sup> xvijl. xj s., dont pour le part de ladite ville a esté taxée en tierch montant à la somme de quatre cens soissante chincq livres, dix-sept solz tournois, comme il appert par le compte particulier pour ce faite y denommant les pièces et parties, comptée présent eskevins et signée de leurs mains, dont le dit massart meth icy en mises ladite somme de iiij<sup>c</sup> lxvl. xvij s. » *Compte de la Massarderie du 1<sup>er</sup> Février 1502 (1503, n. st.) au 1<sup>er</sup> Février 1503 (1504, n. st.)*. *Arch. comm. d'Enghien*. Nous n'avons pu retrouver le compte particulier dont il est fait mention. » ERN. MATTHIEU, *Hist. d'Enghien*, p. 402, note.

croire, comme le remarque M. E. Matthieu, qu'elles avaient été fabriquées par des artisans de la ville. A la personnalité de Philippe de Clèves se rattache une œuvre très importante, la fameuse tapisserie du Roi Modus et de la Reine Ratio dont nous entretiendrons plus loin le lecteur.

Désireux de favoriser l'industrie qui apportait le plus de bien-être dans son domaine, Philippe octroya des statuts au corps de métiers, le 18 Octobre 1513. Ce document reflète, en somme, les dispositions que l'on rencontre dans des pièces similaires, entre autres, dans les statuts octroyés aux artisans bruxellois à l'instar de ce qui avait déjà été prescrit aux hautelisseurs de Paris dès le XIV<sup>e</sup> siècle.

Philippe de Clèves fait remarquer que les industries des étoffes et de la tapisserie, dans la ville d'Enghien, après avoir joui d'une grande prospérité sont tombées peu à peu dans la décadence. Cette situation fâcheuse est la conséquence des fraudes et des tromperies auxquelles on a recours depuis une vingtaine d'années, surtout dans la pratique de la haute-lisse. Aussi, cette industrie et le commerce qui en découle ont-ils, pour ainsi dire, avec le temps complètement disparus. C'est pour ce motif que les patrons bons et fidèles subissent sur les marchés l'effet de ce mauvais renom, et cela, au déshonneur du métier et au détriment de la ville d'Enghien, où la haute-lisse est, pour ainsi dire, l'industrie principale.

L'ordonnance prescrit tout ce qui concerne les maîtres, les compagnons, les apprentis et même le valet du métier. Il semble que toutes précautions aient été prises pour écarter les intrus et les incapables. On met sur le même pied les maîtres de la ville et ceux de la seigneurie. Notons seulement les points qui concernent la fabrication :  
« Art. XIV. Que personne du métier ne pourra travailler avec de mauvaises couleurs ni de fils de mauvaise laine, à peine pour chaque fois de trois ridders d'or.

» XV. Si quelqu'un est trouvé ayant travaillé du noir sans une tige (?) de chanvre, il aura violé les coutumes du métier et paiera six ridders d'or <sup>(1)</sup>.

---

(1) Le 31 Mai 1532, Antoine Pletincq, marchand tapissier, à Enghien,



« XVI. Que nul ne pourra vendre un ouvrage de tapisserie si ce n'est par pièce vérifiée et contrôlée par les doyen et jurés, et on y mettra sur chaque pièce la marque du métier pour éviler les fraudes; car on vendait des ouvrages à Lessines, Viane, Grammont et Gammerages sous le nom de tapisseries d'Enghien, ce qui nuisait au métier d'Enghien. Cette infraction est punissable d'une amende de quatre ridders d'or. »

L'article qui précède me paraît du plus haut intérêt, car il nous montre la diffusion de l'industrie de la tapisserie, et à quelle concurrence les fabricants devaient se livrer. Quant aux usurpations de provenance elles ont dû être fréquentes en dépit des marques, elles continueront à se produire dans la suite.

« XVIII. On choisira deux maîtres des plus habiles pour examiner toutes les pièces fabriquées en présence du doyen et des jurés; ils appliqueront la marque du métier chaque fois que les acheteurs ou les maîtres le désireront et au moins une fois la semaine, selon l'urgence. Chaque fois qu'on aura laissé passer une pièce sans l'examiner et la marquer, les examinateurs paieront deux ridders d'or d'amende.

« XIX. Nous ordonnons que toutes les pièces de tapisseries soient visitées et marquées d'un sceau en plomb portant d'un côté l'écusson d'Enghien et de l'autre côté la lettre E. »

Comme on le voit, il n'est pas fait mention des marques à placer dans la lisière de la tapisserie ainsi que le lecteur en a un exemple dans la tapisserie héraldique publiée dans la présente étude. Peut-être ce dernier mode de contrôle a-t-il été emprunté à l'ordonnance de 1528 qui enjoignait à tous les hautelisseurs bruxellois de placer sur le rebord de la tapisserie la marque de la ville.

« XXIII. Nul ne pourra se servir de poil de vache (*coehaere*), ni de déchets (*apchoore*), ni de la laine en pro-

---

fut condamné par l'office du bailliage d'Enghien à une amende de six ridders d'or pour avoir vendu à Gilles Paternostre, demeurant à Petit-Enghien, une pièce de tapisserie de verdure qui « n'estoit léalle, mais ouvrée de noir soubz couleur de camp. » *Archives communales d'Enghien.*

venant (*hoemackers*) qu'on appelle de la laine de mai (*meywolte*), ni du fil brûlé ou défendu en ville et au dehors; ce doit être de la laine espagnole ou irlandaise de bonne qualité, sous peine de six ridders d'or chaque fois, et le contrevenant sera privé pendant un an d'exercer le métier et la pièce sera confisquée au profit du seigneur.

» XXXVI. Que tous les maîtres doivent assister à toutes les processions principales, c'est-à-dire du Saint-Sacrement, de la dédicace et d'autres processions générales; aller à la messe et à l'offrande le jour de S. Laurent et autres jours selon l'ancienne coutume, sous peine de cinq scellinghe du Hainaut, sauf empêchement légitime.

» Ni le doyen ni les maîtres ne peuvent boire ni gaspiller ce qui appartient au patron ou au métier, si ce n'est ce qui leur revient de droit; ils devront remettre aux nouveaux doyen et maîtres ce qui appartient au métier et devront, le Lundi-perdu, rendre compte de leur gestion à peine d'un ridder d'or.

» XLII. Personne du métier ne pourra, dans son ouvrage, travailler quelque noir avec autre ... dont, selon la coutume du métier, à peine d'un ridder d'or.

» XLII. Si un apprenti, soit par colère contre son maître soit pour faire tort, aurait travaillé du noir à son insu ou sans être chargé par lui de le faire (ce que le maître affirmera sous serment) l'apprenti est à l'amende d'un ridder d'or <sup>(1)</sup> ».

Le lecteur a sans doute remarqué avec quelle insistance, il est interdit aux hautelisseurs de faire usage de « noir ». Cette interdiction se justifie cependant comme mesure de sage précaution : la teinture noire ou brune foncée au moyen âge était obtenue au moyen d'une composition où entraient l'oxyde de fer qui a le grave inconvénient de compromettre la solidité du tissu. Les tapissiers avaient dû, à cet égard, faire de pénibles expériences. C'est grâce à l'emploi

---

(1) Recueil des statuts et privilèges des corps de métiers de 1359 à 1661, fol. 217. — *Archives communales d'Enghien*.

malencontreux de laine obtenue au moyen de ce procédé que la fameuse tenture de l'Apocalypse conservée actuellement à Angers a perdu les inscriptions dont elle était pourvue. Au musée de Bruxelles, les phylactères des prophètes et sybilles qui figurent dans la fameuse bordure de la tapisserie du Baptême du Christ, sont privés actuellement de leurs inscriptions exécutées en laine noire. En revanche toutes les laines et soies d'autres couleurs ont parfaitement résisté.

Il y a lieu de supposer que les instructions de Philippe de Clèves n'avaient pas encore produit tous les effets qu'il en attendait, car il y apporta des modifications par des lettres du 5 Janvier 1520 <sup>(1)</sup> (n. st.) et 13 Avril 1527 (n. st.) <sup>(2)</sup>. Elles déterminaient très explicitement les diverses matières dont l'emploi était défendu sous peine de confiscation.

Comme toute corporation régulièrement constituée le métier de la tapisserie avait un organisme religieux; non seulement les membres prennent part aux principales processions, mais ils ont un patron qui est saint Laurent. Aussi doivent-ils, sous peine d'amende, aller à la messe et à l'offrande le jour de la fête patronale. L'église paroissiale d'Enghien, au dire de Maetens, possédait « une devanture d'autel représentant saint Laurent rôti sur le gril en présence du tyran et des autres spectateurs ». Cette pièce est travaillée avec beaucoup d'or et d'argent, l'autre est un drap de mort <sup>(3)</sup>. Alphonse Wauters <sup>(4)</sup> assure que le devant d'autel dont il vient d'être question est conservé au palais d'Arenberg à Bruxelles. Nous ignorons de qui le savant archiviste tenait ce renseignement, toujours est-il qu'il ne nous a pas été donné de voir cette œuvre d'art qui devait, du moins, posséder un réel intérêt historique.

---

<sup>(1)</sup> PINCHART, *Histoire générale de la tapisserie*, p. 90.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, ms. déjà cité, 228 v<sup>o</sup>.

<sup>(3)</sup> *Notice sur les institutions d'Enghien*. Manuscrit cité par ERNEST MATTHIEU dans l'histoire de cette ville.

<sup>(4)</sup> *Essai historique sur les tapisseries de haute et de basse-lice de Bruxelles*.

Bien plus, au palais d'Arenberg, on ne semble pas en connaître l'existence.

### III. — *Le roi Modus et la reine Ratio.*

Cette tapisserie signalée par Wauters et Pinchart est conservée, comme l'on sait, au palais d'Arenberg. Elle est publiée pour la première fois dans le présent travail.

Le roi Modus apparaît, assis, sous un pavillon conçu dans le style ogival. Ce gracieux édifice s'appuie sur des colonnettes élégamment sculptées et surmontées, chacune, d'un lion accroupi supportant un écu vide. Le monarque siège sur un trône sculpté, lequel est abrité sous un dorsal de brocart agrémenté de grelots. Modus est vêtu d'une tunique de velours, d'une robe de brocart et d'un camail d'hermine sur lequel brille un riche collier d'orfèvrerie. Sa chevelure est longue et bouclée; il est coiffé d'un chaperon de fourrure relevé à la partie antérieure et rehaussé d'une riche couronne d'or. Il tient son sceptre dans la main gauche. La Forme (*forma*) et la Mesure (*mensura*) sous les traits de dames de qualité se tiennent à gauche de son siège. Plus loin on remarque un gentilhomme qui converse avec deux nobles femmes et à l'arrière plan un couple distingué semble s'entretenir avec animation. Tout à fait à gauche s'offre à nos yeux quelque grave savant vêtu d'une robe de brocart, d'un camail et coiffé d'un bonnet doctoral. C'est, sans doute, l'auteur du roi *Modus* et de la reine *Ratio* traité cynégétique si aimé des princesses, des gentilshommes du moyen âge que l'artiste a voulu nous rappeler dans le personnage coiffé d'un bonnet doctoral assis devant son lutrin, dans un cabinet encombré de livres fermés et ouverts. A gauche du roi Modus se trouvent des courtisans, parmi lesquels je reconnais « noble » vêtu d'une robe rouge semée d'œillets en fleurs et *perefamille*. Ce dernier tient une banderole sur laquelle on lit les mots :

*Je vous pri dont dentendre au fait  
Demain . pour . venir . au parfait  
... us que nous le chasson,*



**LE ROI MODUS**

TAPISSERIE DU XV-XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. ATLAS

Phototypie L. Hellemans, Bruxelles.

**.A REINE RATIO**

ANT A S. A. S. LE *DUL* D'ARENBERG





Ce dernier lui répond par les mots suivants :

..... Messire (?) se deduit vous plait  
Vos chiens .... noblement . de . hait <sup>(1)</sup>.  
Je . say . grant (?) . cerf . en . ung . buisson.

Derrière les deux interlocuteurs on remarque plusieurs personnages appartenant à la cour du Roi.

Dans les trois rôles placés à la partie supérieure se trouvent les inscriptions que nous transcrivons plus bas :

*Vous . qui . aves . oy . parler : Modus . et . Racio . par . livre  
Venes . vous . ci . renoueler : En . nouvea . sens . que . je . vous . livre  
Modus . apprend . j . cerf . pour . suivre : Et par cri . prendre . chiens . aussy  
Et Racio . pour . lart . ensuivre : dit . pour quoy . ansi et ainsy.*

*Modus . est ung . roy . gouverieur : quy son advis . met . sus . mesure  
Et touchant . mestier . de . vateur : Art . donne . et . forme . et regle . pure  
Et . monstre . bestial . nature : Estre subgette . a . sens . humain  
Mes . que . y . garde . la droiture : quy . y . affiert . et soir . et . main.*

*Sans . art . nulle euvre n'est de pris : Sans règle . riens . apoint . nadresse  
Sans forme . riens . nest bien . compris : Ne se mesure ne . le . dresse  
La donc ou sens s'efforce et presse : Pour faire . tele . chose . ou . tele  
Sens . porte . vertu . vainqueresse : Pour entrer ..... mortele.*

L'écriteau placé à la partie inférieure contient les vers suivants :

*Je suis . Modus . ung . roy . docteur : qui . onques . ne . fu mis . en pointure  
Fors . droit . cy . le . vray . instructeur : de lart de chasse . par nature  
Je . n'y . parle . par . escripture : droit . cy . jen . baille . vif . exemple  
Mieux . plect . exemple . que . lecture : pour . ce . que lœil . plus . tost se nemple.*

---

(1) Nous saisissons cette occasion pour remercier M. Paul Shéridan qui a bien voulu prêter son concours pour la lecture des inscriptions dont plusieurs mots étaient en quelque sorte effacés.

Le centre de la composition est occupé par un groupe de veneurs coiffés de toques ou d'une sorte de turban volumineux. Ils sont vêtus de tuniques et de haut-de-chausses à raies et à chevrons de diverses couleurs. Ils tiennent en main des épieux et portent au côté une épée courte et un cor suspendus à des beaudriers. Au second plan on voit deux veneurs suivis d'un chien. Le fond est occupé par un château lequel est dominé par un site montueux. D'après Alex. Pinchart, cette résidence seigneuriale serait celle d'Enghien. Rien, à notre avis, ne semble justifier cette assertion. L'auteur du carton, pour nous, n'a eu d'autre intention que d'agrémenter le paysage. Sans nous arrêter, pour le moment, aux armoiries placées au-dessus du groupe dont il vient d'être question, poursuivons l'examen de la composition. La reine Ratio apparaît également sous un pavillon gothique, assise sur son siège orné de deux pommes de pin. Ce trône modeste est abrité sous un dorsal de brocart. La reine a le front ceint d'une couronne et porte dans la main un sceptre ; à sa droite se tiennent huit personnages, la plupart des courtisans, parmi lesquels je rencontre *les* et *noble*. A gauche de Ratio se trouvent six dames d'honneur dont deux ont noms *Necessitas* et *Natura rerum*. Enfin on aperçoit plus haut près d'une fenêtre un couple occupé à deviser. L'appareil dont s'est entourée Ratio n'a ni l'éclat ni la richesse qui rehaussent la majesté de Modus. Le siège est de style sévère, le dorsal manque de grelots, le sceptre est d'une simplicité extrême, le tapis de pieds a été supprimé, enfin le pavillon n'a aucune des flammes ni des gracieux fleurons que l'on remarque dans celui de Modus. Bref, *Ratio* veut justifier la signification attachée à sa personne : la Raison n'a que faire d'ornements superflus, tandis que Modus s'en trouve fort bien.

Dans les rôles disposés à la partie supérieure on lit les vers suivants :

*Racio . donne . demontrance ; de toutez . choses . naturele(s)!*

*Et . pour . quoy . telle . et . tel . substance ; se . fait . par . teles fins . et . teles*

*Elle . a . les preuves sensueles ; De . tous . fais . que fait nature.*

*Et . les . principes . et . sequeles ; par . loy . non . pas . par . aventurc.*

*Elle a la . vive . expérience ; Du . vray . secre . qui . est . en . chiens .  
Et . apprend . user . par . science ; De . leurs divers . suptilz . engiens  
En . quelz . nia . abus . ne riens ; Que . ung . cerf . soubz . eux . ne soit rendu  
Combien . qui . quiere . de moyens ; Pour estre . au long . cours . chiervenu .  
Par loy forcée . et . nécessaire ; Chien quiert . et . lecherf . fait . devant ly .  
Nature . ny . peut . au . contraire ; Ne dieu . ne . veu quil . soit . fally  
Desbatement . en . est joly ; Et est ung seigneureux . deduit  
Si . fait . moult ..... cecy ; Qui . a . point . sage . se conduit .*

Dans l'écriteau placé à la partie inférieure de la tapisserie se trouve les vers :

*Je suis . racio . la . saige ; qui congnois . par . science . clere  
De . nature . le vray . usage ; Et . son . profond . secre . mistère  
Et . le . quel . confort . quil . apere ; Si . taige . de déclarer . pour . quoy  
Il . faut . quen . prouvant . je profere ; ce . que . nature . a . en . sa . loy ....*

Au milieu de la composition on voit les armoiries de Philippe de Clèves : un écu écartelé au 1 et au 4 de Clèves : de gueules à la raie déscarboucle d'argent ; au 2 et au 3 : Lamarck : d'argent à la fasce échiquetée de gueules et d'argent ; il est chargé en cœur d'un écu aux armes de Bourgogne, lesquelles sont elles-mêmes chargées.

L'écu est surmonté d'un casque de tournoi ayant pour cimier une tête de taureau de gueules avec anneau aux naseaux, ceint d'un bandeau échiqueté d'argent et de gueules et d'une couronne fleuronnée d'or ; les lambrequins sont de gueules. A la corniche des pavillons qui abritent *Modus* et *Ratio* est apposé un écu en losange portant parti les armoiries décrites ci-dessus, parti celles de Françoise de Luxembourg : d'argent au lion de gueules armé et couronné d'or, lampassé d'azur.

On remarque, placé près des trônes de *Modus* et de *Ratio* et suspendu à un arbrisseau au milieu même de la composition, l'écu d'Enghien qui relevait de Philippe de Clèves <sup>(1)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Ces armoiries d'Enghien sont un gironné d'argent et de sable de dix pièces. Chaque giron de sable chargé de trois croix recroisetées au pied fiché d'or, les pieds dirigés vers le cœur de l'écu. Les croix sont défaut

Cette tapisserie a-t-elle été exécutée à Enghien ? A vrai dire, elle ne porte pas de marques de fabrication. On ne pourrait considérer comme telles les écus gironnés, qu'ils aient été tissés lors de l'exécution de la tapisserie ou placés après coup, comme nous pencherions à le croire pour ceux des côtés au moins. Les écus rappellent ici qu'Enghien appartenait à Philippe de Clèves. Jamais marque de fabrication n'a envahi le milieu d'une composition. D'autre part, si l'on considère la sollicitude que Philippe portait à l'industrie enghiennoise, rien ne s'oppose qu'il ait fait exécuter cette œuvre remarquable dans sa propre seigneurie. Seulement, il y a lieu de noter qu'elle doit être antérieure à l'année 1513, époque des statuts, qu'il octroya aux maîtres hautelisseurs d'Enghien. En effet, par son ordonnance générale cette tapisserie appartient encore à la période gothique. Néanmoins les attitudes et les expressions des personnages annoncent les recherches et les tendances de cette féconde école brabançonne du début du XVI<sup>e</sup> siècle à laquelle l'on est redevable de tant de belles créations. Les nobles dames avec leurs coiffes riches et leurs robes de brocart amplement drapées nous font penser à ces figures si décoratives des grandes pages des *combats des rices et des vertus* et d'autres allégories célèbres de l'école de Bruxelles. L'auteur du carton est resté inconnu, mais il y a lieu de croire que c'était un maître des plus réputés qui fournissait des modèles aux hautelisseurs de la capitale du Brabant.

#### IV. — *Tapisserie héraldique exécutée à Enghien.*

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle se rattache une œuvre du plus haut intérêt que nous sommes heureux de pouvoir repro-

---

dans les écus de côté; le *sable* a été remplacé par un violet pourpre foncé. Par principe, les tapissiers évitèrent l'emploi des laines noires qui, obtenues par l'emploi de l'oxyde de fer, finissaient par disparaître alors que les autres laines ont parfaitement résisté. Quant aux écus placés sous les trônes de Modus et de Ratio, nous avons tout lieu de croire qu'ils ont été mis là, après coup.





duire ici. Cette tapisserie dont l'origine enghiennoise est tout à fait démontrée, est longue de 4<sup>m</sup>.70 et haute de 3<sup>m</sup>.10; la bordure a une largeur de 0<sup>m</sup>.40. Le fond, d'après M. de Beaumont, a dû « être rouge »; mais il a passé et il est devenu d'une teinte chamois. Dans le riche décor floral on y reconnaît des iris, des liserons, des violettes, des primevères, des tulipes, des chardons, etc. Ces fleurs se distinguent par un dessin très fin, très sincère et un sentiment très juste de l'effet décoratif. Le coloris a perdu de son éclat; mais il est certain que dans la fraîcheur de l'exécution ce tapis se recommandait par son aspect aussi pittoresque qu'harmonieux.

Au centre de la tapisserie se présente un lion assis dans la pose héraldique et portant suspendu au cou un écu de gueules à fasce d'or accompagnée en chef d'une devise vivrée de même. Il maintient l'écu d'une patte. « A travers les grilles de son casque on distingue son muffle et ses yeux. Ce casque, duquel s'échappe une abondante crinière, est en acier bleui et très blanc » supportant dix plumes d'autruche alternant d'azur, d'or, de gueules, de sinople, de pourpre devant une trompe d'or en pal <sup>(1)</sup>. La base du casque est ornée de ciselures de pierreries; elle est munie d'un anneau à la pointe antérieure. Des lambrequins or, rouge et blanc se répandent de chaque côté et traînent sur le sol.

Le lion est entouré d'une palissade formée de pieux coupés en pointe à la partie supérieure et disposés à une faible distance les uns des autres et assemblés au moyen de traverses fixées par des chevilles. Cet enclos est pourvu de deux barrières aux deux extrémités desquelles se dressent quatre bannières portant les armoiries suivantes :

« I. D'azur au lion d'or, armé et composé de gueules portant au cou un médaillon dentelé chargé d'une fleur de lys de gueules, qui est *Masmînes*.

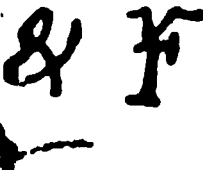
---

(1) Cfr. *Armorial général de Rietstap*.

» II. De gueules d'argent, surmontée d'une demi-fasce denchée de même, qui est de *Jauche*.

» III. D'argent à trois lions d'azur (?) contournés, 2 et 1, qui est de Lannoy; l'écu brisé d'une bordure denchée de gueules et chargé en abyme d'un écusson forcé d'argent et d'azur de six pièces, qui est de *Molembais*.

» IV. Fascé de vair et de gueules de six pièces, qui est de *Berlaimont*; la première fasce de gueules chargée des

signes  de sable, qui sont la brisure de *Flayon*.

La maison de Jauche de Mastaing, aujourd'hui éteinte, était une des familles les plus en vue du Hainaut et comptait de belles alliances.

D'après M. de Beaumont, la tapisserie dont nous nous occupons a été tissée pour Antoine de Jauche, seigneur de Mastaing, bailli d'Enghien, qui décéda en 1535. Pour le style, la tapisserie peut appartenir aux dernières années du XV<sup>e</sup> siècle ou au début du siècle suivant; elle est aujourd'hui en partie coupée et devait faire partie d'une chambre ou garniture <sup>(1)</sup>. Aussi n'est-il pas nécessaire, ce nous semble, d'y voir avec M. de Beaumont le mémorial de quelque glorieux tournoi. Les tentures de ce genre ont été du reste assez répandues, ainsi que cela résulte de renseignements fournis par les inventaires, mais, dédaignées par suite des caprices de la mode elles ont,

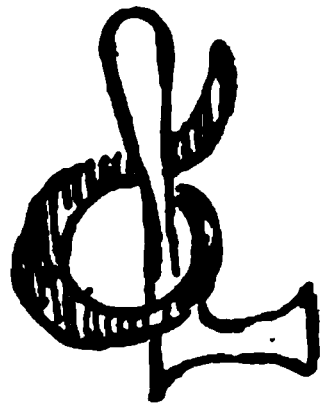
---

(1) Les héritiers de Madame de Fougeroux auxquels appartient la tapisserie possèdent également un notable fragment provenant d'une tapisserie identique à celle qui vient d'être décrite. « Toute la partie supérieure, dit M. de Beaumont, manque à la hauteur du collier de pierreries qui entoure la base du casque que porte le lion. En outre, on a jadis supprimé de chaque côté du champ clos environ 0<sup>m</sup>.20 de verdure, puis on a remplacé la bordure. Celle-ci ne manque donc que dans le haut, ce qui réduit cette pièce à 4<sup>m</sup>.30 sur 2<sup>m</sup>.24. »



pour la plupart, subi le sort le plus triste. Au garde-meuble impérial à Vienne, il existe des tapisseries du XVI<sup>e</sup> siècle consistant en un fond de fleurs sur lequel s'enlèvent les armes de Charles-Quint. Dans la salle du franc à Bruges on voit deux tapisseries héraldiques procédant du même principe décoratif. Ce sont des interprétations datant de notre époque et qui sont dues à la manufacture du baron de Montblanc établie à Ingelmunster. Le tapissier contemporain s'est inspiré très habilement d'un fragment de tenture ancienne conservé à Bruges.

Dans la lisière de la tapisserie que nous avons reproduite on remarque un écu gironné de huit pièces d'argent et de sable. Il est accompagné de la lettre N. Il est certain que c'est là une marque incomplète comme on le verra plus loin. La troisième marque consiste dans un G et un L enlacés; elle appartient au tapissier et n'a pas été identifiée jusqu'à présent. Sur la tapisserie mutilée dont il a été fait mention précédemment on voit outre le gironné d'argent et de sable les lettres N E et la marque en blanc formée d'un X accompagné, de chaque côté, de deux traits ver-



Le doute sur la provenance enghiennoise n'est plus possible depuis qu'il nous a été donné de fixer ce point, au sujet du tapis de table dont nous parlerons dans quelques instants. M. E. Müntz a publié dans le *Manuel de la Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts* des marques appartenant au même centre de fabrication sans pouvoir en indiquer la signification. Les unes se trou-

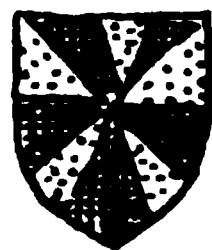
---

(<sup>1</sup>) Le comte CH. DE BEAUMONT, *Une Tapisserie flamande du seizième siècle*, Paris, 1895. C'est à cet auteur que nous avons emprunté les divers renseignements relatifs à la tapisserie héraldique ainsi que les marques reproduites dans le texte.

vaient sur une tapisserie flamande de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle qui fut vendue à l'hôtel de Paris le 23 juillet 1878 : le gironné d'argent et de sable



ne se compose que de huit pièces, le chiffre de la ville EN est ici présenté correctement, et on ne doit pas rétablir NE <sup>(1)</sup> comme le suggère M. de Beaumont. Le monogramme EN représente d'ailleurs la première syllabe du mot ENghien ou la première lettre et la dernière lettre du nom flamand *Edingen*. Dans la seconde marque il entre un C et un C. Les autres marques se composent d'un écu gironné de dix pièces, elle a été relevée sur une verdure représentant *Diane Chasseresse* ensuite du monogramme. Cette marque est la signature d'un hautelisseur enghiennois qui vivait dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, ainsi que nous l'avons fait remarquer en une séance de la Société d'archéologie de Bruxelles. Elle est, en effet, identique à celle de Pierre van der Cammen qui figure sur un document relatif au pillage du Pand des tapisseries à Anvers, pendant la furie espagnole de 1576.



Les marques de fabrication d'Enghien ont préoccupé d'ailleurs plusieurs érudits, Alphonse Wauters considère comme appartenant à la corporation des hautelisseurs de cette ville un monogramme formé de deux *e* gothiques adossés et figurant sur de belles tapisseries conservées au Musée de Berne <sup>(2)</sup>. Cette opinion semble être admise par

---

<sup>(1)</sup> L'interversion NE est intéressante à maints égards. C'est la preuve que le tapissier rendait le modèle à l'envers. Nous avons acquis la preuve qu'autrefois les hautelisseurs de nos contrées agissaient souvent ainsi.

<sup>(2)</sup> ALPH. WAUTERS, *Les Tapisseries de Bruxelles*, p. 20.

M. E. Matthieu <sup>(1)</sup>. Pour A. Pinchart, le monogramme a une tout autre signification : les *e* adossés sont les initiales d'Élisabeth ou Isabelle de Portugal, troisième femme de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Cette assertion est loin de nous paraître dénuée de vraisemblance; en tout cas, il ne nous semble plus possible, comme nous l'admettions naguère, de considérer cette lettre comme une marque de fabrication proprement dite. Cette manière de procéder nous paraît contraire aux habitudes de nos ancêtres. C'est dans les lisières des tentures qu'il faut chercher les marques des hautelisseurs. Au surplus, on ne doit pas oublier qu'avant d'avoir des marques tissées on était tenu d'employer des plombs comme moyens de contrôle. Les ordonnances de Philippe de Clèves, dont il a été question précédemment, sont formelles sur ce point. A. Pinchart considérait, à bon droit, comme appartenant à Enghien l'écu gironné de sable et d'argent qui figure sur une tapisserie attribuée à la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Cette œuvre était naguère encore en possession de M. Constantin Morocchi à Florence qui l'a vendue à un collectionneur ou à un marchand allemand. Il nous eût été très agréable de la faire connaître à nos lecteurs, sinon par une gravure, du moins par une description détaillée; seulement nos démarches n'ont pas abouti à découvrir le nom du détenteur actuel. A. Pinchart s'est borné à donner, d'après M. C. Conti, quelques indications. Cette tapisserie, tissée de soie et laine, de belle conservation, a 3<sup>m</sup>.50 de hauteur et 3<sup>m</sup>.75 de largeur : elle représente Samson présentant Dalila à ses parents; elle contient dix-huit personnages et est entourée d'une magnifique bordure où se voient des reproductions d'animaux, des fleurs, etc.

---

(1) ERN. MATTHIEU, *Ouv. cité*, p. 403.

(2) *Ricerche storiche sull' ante degli Arazzi in Firenze*. — *Histoire gén. de la Tapisserie*, p. 92.

V. — *Marguerite d'Autriche favorise l'industrie enghiennoise. — Les maîtres Laurent Flaschoen, Henri van Lacke. — Marie douairière de Hongrie et les tapissiers du Hainaut. — Le tapissier Nicolas Rousseau. — Renseignements divers sur des tapisseries enghiennoises du XVI<sup>e</sup> siècle.*

Nous avons vu plus haut l'heureuse influence que Philippe de Clèves avait exercée sur le métier de la tapisserie, grâce à de sages ordonnances. Après le décès de ce seigneur, l'industrie enghiennoise trouva une protection toute spéciale en la personne même de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Le 27 Août 1523, Laurent Flaschoen « maistre tapissier d'Enghlen » se rendit à Bruxelles par ordre de cette illustre princesse « pour parler et faire marché de quelque tappisserie que icelle dame vouloit faire affere » <sup>(1)</sup>. Le marché ne fut conclu que le 10 Novembre. Flaschoen profita de cet intervalle pour faire confectionner les cartons, et ceux-ci ayant été agréés par Marguerite, Flaschoen se mit à l'œuvre. Il fournit dans le courant de l'année 1524 « six belles pièces de tapisserie contenant ij<sup>e</sup>xxxiiij aulnes, faictes de bonne estouffe, armoyée des armes de Madame, avec aultres beaulx ouvraiges » <sup>(2)</sup>, elles furent payées au prix de 18 sous, de 2 gros l'aune <sup>(3)</sup>. La Gouvernante les destinait à orner le chœur de l'église des Frères Prêcheurs de Poligny en Bourgogne, afin que « les religieux d'iceluy couvent fussent tenuz prier Dieu pour elle ».

---

<sup>(1)</sup> *Chambre des comptes*, reg. n<sup>o</sup> 1799. *Archives générales du Royaume*, à Bruxelles.

<sup>(2)</sup> *Ibidem*. L'ordonnance de paiement existe dans la collection des acquits des comptes de l'hôtel de Marguerite d'Autriche, aux mêmes *Archives*; elle est datée du 9 Décembre 1523.

<sup>(3)</sup> *Chambre des comptes*, n<sup>o</sup> 1800.

Laurent Flaschoen livra à la princesse, l'année suivante, quatre autres tapis décorés de ses armes. Ceux-ci furent donnés au chapitre de Saint-Gommaire à Lierre pour parer les stalles du chœur <sup>(1)</sup>. En 1528, il exécutait encore deux tapis que Marguerite donna aux couvents des religieuses dites de Galilée et de Sainte-Agnès à Gand <sup>(2)</sup>.

Le 30 Janvier de cette dernière année, Marguerite passa un contrat avec Henri van Lacke, autre fabricant d'Enghien, pour la livraison dans les six mois, de différentes tentures, qui devaient lui être payées à 40 sous de gros l'aune, et être exécutées d'après des patrons qui lui furent remis, et « de telle et semblable estouffe qu'est la pièce de tapisserie puis naguères eue de lui <sup>(3)</sup> ». Il reçut la somme de 556 livres pour tout ce qui est spécifié ci-après : « pour quatre pièces de belle et esquisse tapisserie faicte de saye et de sayette par grans feuillaiges, à fort belle façon, armoyée des armes de la descente de Madame, estant au bas d'une chascune des dictes pièces ung lyon et une aultruche (autruche), contenant chascune pièce xxx aulnes; — *item*, pour v aultres pièces de la dicte tapisserie faicte comme dessus, contenant chascune pièce xxv aulnes; — *item*, encoires pour une pièce que madicte dame a retenu en ses mains pour en faire à son noble plaisir, qui fut faicte pour assay de la dicte tapisserie, laquelle ne servira avec celles cy-dessus; — *item*, pour le patron de la dicte

---

(1) « Je Laurens Flascon, tapissier, résident à Anguien, confesse avoir reçu du trésorier et receveur général de Madame, la somme de iiij<sup>xx</sup> xix livres, du prix de xi gros, que deue m'estoit pour iiij pièces de tappisserie armoyée des armes de Madame, contenant chascune xj aulnes de long et ij aulnes et demie de large, faisant ensemble cx aulnes de tappisserie, au prix de xviiij solz, de ij gros le sol, chascune aulne; laquelle tappisserie madicte dame a donné au chappitre de Lyère pour servir sur des formes de la grant église de saint Gommart. Tesmoing mon seing manuel cy mis le x<sup>e</sup> jour de mars xvc<sup>xxv</sup> stil de Romme, (signé) LAUREIS FLASCOEN ». *Collection des acquits* déjà citée.

(2) Reçu de Flascoen la somme de 32 livres, 8 sous, de 40 gros en date du 23 Novembre 1528, *ibidem*.

(3) Le contrat fait partie de la collection des acquits citée.

tapisserie d'assay et les patrons à petit pied des autres pièces cy-dessus spécifiées » <sup>(1)</sup>.

En 1533, le magistrat d'Enghien commandait à Laurent Flascoen et à Claus Rousseau une tapisserie de 86 aunes destinée aux conseillers de la duchesse de Vendôme, dame d'Enghien, en reconnaissance de la fondation faite par cette dame d'une rente annuelle de 600 livres tournois au profit des pauvres <sup>(2)</sup>.

Le 10 Juin 1534, le bailli et les échevins d'Enghien donnent ordre à Adrien Baccart, massart, de payer à Laurent Flascoen, tapissier à Enghien, la somme de 312 livres tournois pour une chambre comprenant 195 aunes offerte à la duchesse de Vendôme lors de sa première entrée à Enghien, le 8 Mai 1534 <sup>(3)</sup>.

La protection accordée à l'industrie enghiennoise était d'autant plus justifiée de la part de Marguerite d'Autriche que la ville avait eu beaucoup à souffrir de la peste. D'après le compte de 1524-1525, elle avait fait 500 victimes et avait nui au développement de l'industrie de la haute-lisse. Il ne faudrait pas cependant exagérer les tristes suites de ce fléau, car le métier des tapissiers était assez riche pour faire construire, sept années après, une teinturerie à son usage. De son côté, la ville continua à prospérer ainsi qu'il semble résulter d'une libéralité faite au gouverneur qui était alors Charles de Carondelet, seigneur de Potelles. Il reçut, en 1528, sur les revenus de la ville une

---

<sup>(1)</sup> *Chambre des comptes*, n° 1804.

<sup>(2)</sup> « Item, à Leurent Flascon et Claus Rousseau pour certaine tapisserie qu'il a fait, laquelle a esté donné à ceulx du conseil de Madame de Vendôme pour avoir assisté vers ladite dame du don fait et assigné des vi l. t. de rente aux povres de ceste ville, laquelle tapisserie a esté en nombre iiiixxvi aulnes et ung quart à xl s. l'auue, icy payez au-dessus dit Flascon et Rousseau la somme de clxxv l. t. » — Compte de la massarderie d'Enghien du 1<sup>er</sup> Février 1532 au 31 Janvier 1533. *Archives communales d'Enghien*. — Nous devons communication de cet extrait à M. E. Matthieu.

<sup>(3)</sup> Au château d'Enghien. *Annales du Cercle arc'h. d'Enghien*, t. I, pp. 415, 418, 419, 421, 423, 424. Voir mêmes *Annales*, t. III, p. 39.

chambre de tapisserie de 200 aulnes au prix de 40 sous l'aune <sup>(1)</sup>, « en considération des services qu'il a fait à ladite ville et encore fera » <sup>(2)</sup>.

Rappelons ici que le nom d'Enghien est mentionné dans l'édit général de Charles-Quint en date du 16 Mai 1544 parmi les villes où l'on exerçait l'industrie de la tapisserie; mais ce qui est plus intéressant, à notre point de vue, c'est de constater l'estime dont jouissait sa fabrication. Dans un rapport qu'il adressa, en 1551, au Conseil des dix, Marino Cavalli, ambassadeur de la République de Venise, cite Enghien comme une des trois villes où l'industrie de la haute-lisse est florissante <sup>(3)</sup>. A ce témoignage il importe de joindre celui de l'historien Guicciardin si bien renseigné sur tout ce qui touche aux industries somptuaires des Pays-Bas. Il affirme, en effet, qu'il se fabrique à Enghien des tapisseries en grande quantité, de bonnes et belles tapisseries de plusieurs sortes. *Dove si fa gran quantita di buone belle tappezzerie di piu sorte* <sup>(4)</sup>. C'est sans doute à cette situation florissante que l'annaliste Vinchant, mort en 1635, fait allusion lorsqu'il dit que la ville d'Enghien « est, mais paravant davantaige, recommandable par la manufacture de tapisserie ». Mais on ne doit pas perdre de vue que cette industrie ne comprenait pas la seule ville d'Enghien, mais qu'elle s'étendait également aux localités de la seigneurie de ce nom : à Hérinnes, à Marcq, à Saint-Pierre-Capelle, à Petit-Enghien, etc., jusqu'à Lembecq et Hal <sup>(5)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> L'ordonnance de paiement existe dans la collection des acquits des comptes de l'hôtel de Marguerite d'Autriche, *Archives générales du Royaume*; elle est datée du 9 Décembre 1523. — *Chambre des comptes*, n° 1800.

<sup>(2)</sup> Compte de la massarderie de 1537-1538. *Archives communales d'Enghien*.

<sup>(3)</sup> *Galerie des Monuments de la diplomatie vénitienne*, p. 101. — *Nouveaux mémoires de l'Académie*, t. XXXII. — *Alberi le Relazioni degli ambasciatori Veneti al senato*, 1<sup>re</sup> série, t. II.

<sup>(4)</sup> *Descrittione di Tutti Paesi Bassi*, Anvers, 1567, p. 268.

<sup>(5)</sup> Conseil du Brabant, Registre 624, pièce 35, *Archives générales du Royaume*.

Les tapissiers d'Enghien prirent part à la réception magnifique qui fut faite, en 1539, à l'empereur Charles-Quint, dans les villes de Mons et de Valenciennes. « Charles-Quint venait de traverser la France, pour venir de l'Espagne dans les Pays-Bas. Le roi François I<sup>er</sup> avait quitté l'empereur à Saint-Quentin, et ses fils continuèrent à accompagner le monarque jusqu'à Valenciennes. Afin de préparer le logement de son frère et de sa suite dans cette ville, la reine Marie de Hongrie avait écrit, le 22 Décembre, au duc d'Arschot, grand bailli de Hainaut, pour lui mander « de recouvrer pluysseurs tapisseries pour tendre et orner les principaulx logis, mesmement ès villes de Valenciennes et Mons estans de vostre gouvernement, dit-elle, èsquelles, comme j'entens, l'on n'en pourra trouver grant nombre. » Elle le requiert d'envoyer, sans délai, à Tournai, à Enghien, à Binche et ailleurs, s'il le juge à propos <sup>(1)</sup>, pour en recouvrer la quantité qui sera nécessaire et la faire emmener jusques auxdits Valenciennes et Mons, ou ailleurs au besoin sera; le tout aux dépens de sa Majesté et moyennant gracieulx louaige; assurant aussy les maistres et propriétaires d'icelles tapisseries qu'ils n'y recepvront nul dommage ny perte et que en les prestant feront à icelle Sa Majesté, leur prince et seigneur, service, et à moy, — ajoute la reine en terminant, — singulier plaisir. » Il est bien regrettable, fait observer très judicieusement A. Pinchart, que la liste des prêteurs ne soit pas parvenue jusqu'à nous; elle nous aurait fait connaître une foule de tentures de cette époque déjà reculée. Dans une autre lettre du 2 janvier suivant, la gouvernante annonce au duc d'Aerschot qu'elle a fait mener diverses tapisseries à Valenciennes, « avec trois compagnons tapissiers qui auront regard à icelles ». La réception faite aux princes français fut splendide et digne de tout point du plus puissant monarque du monde, dont l'orgueilleuse devise *plus oultre* et les colonnes allégoriques s'épalaient partout. Un contemporain nous en a laissé une narration détaillée, et l'on y lit que sur le parcours du

---

(1) *Histoire générale de la Tapisserie*, pp. 39-40.



cortège « toutes les maisons estoient tappissées de beaulx tapiz et ornées de tableaux de paincture et de plusieurs armoirées et antiquitez ».

Marie, douairière de Hongrie, dont nous venons de voir l'intervention dans une circonstance mémorable, se plaisait à orner somptueusement le château de Binche qu'elle avait reçu de Charles-Quint. Nicolas Rousseau, tapissier à Enghien, lui fit une fourniture de huit cent quatre-vingt-quinze aunes de tapisserie à 20 sous l'aune, et en janvier 1549 il n'en était pas encore entièrement payé.

On rencontre encore le nom de ce tapissier dans un compte de dépenses de Charles de Croy, évêque de Tournai, à propos du paiement d'une somme de 470 livres qui restait due à ses héritiers pour une tapisserie que ce prélat lui avait commandée en 1545 <sup>(1)</sup>.

**VI. — Contestation au sujet de tapisseries d'Enghien vendues comme provenant d'ateliers bruxellois. — Troubles causés par la réforme. — Le pillage du « Pand » aux tapisseries à Anvers et les hautelisseurs d'Enghien.**

Dans nos contrées, c'était Bruxelles qui produisait les tentures les plus estimées. Aussi, certains marchands et courtiers en tapisseries ne se faisaient-ils aucun scrupule de faire passer comme bruxelloises des productions émanant d'autres villes des Pays-Bas. Nous rappellerons à ce propos un curieux incident qui, à notre point de vue, offre un intérêt tout spécial.

Nicolas Hellinck, marchand de Bruxelles, fut dénoncé à la duchesse de Parme par le célèbre Guillaume Panne-

---

(1) Fonds de l'Évêché de Tournai. *Archives de l'État à Mons.* — *Histoire de la Tapisserie*, pp. 89 et 91. — Sur les tapisseries de Binche, voir la notice de E. MATTHIEU, *Le Métier des Tapissiers de haute-lice à Binche*. Extrait du *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*.

maker pour avoir fait vendre par le courtier Vranckx sous le nom de tapis de Bruxelles, une tenture fabriquée à Enghien.

La Gouvernante générale des Pays-Bas ordonna d'ouvrir sur-le-champ une enquête, laquelle fut suivie de la comparution de Hellinck et de Vranckx devant le président Viglius.

Interrogé sur l'origine des tapisseries qui étaient devenues la propriété de la duchesse, le premier répondit qu'elles avaient été faites à Enghien, et comme on le questionnait au sujet des marques qui auraient été enlevées, il répondit qu'il n'y avait pas de raison pour cela, puisque, ajouta-t-il, « on y fait (c'est-à-dire à Enghien) aussy bon ouvraige qu'en ceste ville et que autrement les tapisseries pourroient sembler trop faictes en lieu incongneu ».

« L'observation de Hellinck, dit Alex. Wauters, était tout simplement une insulte déguisée à l'adresse de Pannemaker : comparer les tapisseries d'Enghien à celles qui sortaient des ateliers de Bruxelles, c'était évidemment contester la supériorité de ces dernières et en particulier des chefs-d'œuvre sortis des mains du célèbre fournisseur de Charles-Quint. » Certes, la protestation de A. Wauters se comprend sans peine. Seulement, il n'eût pas dû omettre un bout de phrase que Alexandre Pinchart reproduit <sup>(1)</sup>. Hellinck se déclare en effet content de *les reprendre sy Son Altèze ne se contente d'icelles* ». Le marchand aurait-il répondu avec semblable assurance si les produits enghiennois s'étaient trouvés si inférieurs à ceux de la capitale brabançonne ?

Que la fraude ait été commise, c'est ce qui ressort des réponses de Vranckx. Nous ne reproduirons pas in extenso après A. Wauters, les explications du courtier, mais il est intéressant de noter cet aveu bien caractéristique : « Il savoit bien qu'elle n'estoit la tapisserie point de Bruxelles, mais bien qu'appartenant à ung de Bruxelles ». Quand Pannemaker, rappelé par le président Viglius, affirma que des huit pièces litigieuses, plusieurs ne portaient pas de

---

(1) *Histoire générale de la Tapisserie*, p. 91.

marques, et que, sur cinq ou six, les marques étaient « hostées avecq l'encre et qu'il n'avoit trouvé aucunes marques (*sic*) de la marque de Bruxelles, sinon les marques d'Enghien hostées ».

A la suite de cet incident survenu au mois de Mars 1559-1560, les doyens et jurés du métier des tapissiers de Bruxelles, d'accord avec les bourgmestre, échevins, receveurs et conseil de cette ville, représentèrent au conseil de Brabant que l'empereur Charles-Quint avait fait publier le 28 juillet 1551, une ordonnance générale pour les tapissiers, mais qu'on ne l'observait pas à Anvers, où cette industrie se développait de plus en plus. Ils insistaient sur l'abus que l'on faisait de la marque de Bruxelles : sur des tentures, on enlève des marques étrangères à cette ville, sur d'autres, on appose les signes appartenant en propre à la haute-lisse bruxelloise. Le conseil de Brabant expédia des lettres closes par l'un de ses huissiers, le 22 Mars, au bourgmestre d'Anvers; celui-ci tâcha d'en éluder la publication; mais on lui fit remarquer que, non seulement Bruxelles, mais aussi Louvain, Tirlemont, Diest, Gand, Bruges, Audenarde, Grammont, Tournai, Hal, Lembecq, etc., se conformaient aux prescriptions impériales. Les magistrats d'Anvers ne s'avouèrent pas encore vaincus, ils demandèrent qu'on modifiât l'ordonnance de 1544. « On leur répondit qu'il n'y avait rien dans cette dernière qui fût contraire à leurs immunités, et, sans s'arrêter à leurs objections, le conseil de Brabant ordonna, le 28 Juillet 1562, la publication immédiate de l'édit, publication qui devait avoir lieu en présence du margrave ou de l'écoutète <sup>(1)</sup> ».

L'industrie enghiennoise, si florissante pendant une grande partie du XVI<sup>e</sup> siècle, faillit sombrer à la suite des troubles causés en 1566 par les adhérents de la réforme. De nombreux hautelisseurs assistèrent aux prêches organisés dans la seigneurie d'Enghien et se déclarèrent haute-

---

(1) *Conseil de Brabant*, registre n<sup>o</sup> 624, fo 35. ALPH. WAUTERS, *Essai historique sur les tapisseries et les tapissiers de haute et basse-lisse de Bruxelles. Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, t. XVI, pp. 207-211.

ment partisans des doctrines nouvelles. Le mal fut aggravé par cette circonstance que les défenseurs du pur évangile se mirent en état de rébellion ouverte vis-à-vis de l'autorité civile.

« Les enquêtes faites de 1566 à 1568 révélèrent, dit A. Pinchart, la participation d'un fort contingent de la population aux événements qui s'y étaient passés; les échevins eux-mêmes furent jetés en prison. Un certain nombre de tapisseries et plusieurs peintres de patrons figurent sur les listes des compromis. Les uns avaient aidé à saccager les églises et les couvents; d'autres étaient accusés de s'être rendus aux prêches clandestins qui avaient précédé des actes de vandalisme. Un tapissier présida même un jour la réunion en l'absence du ministre; le bailli reçut l'ordre de le faire arrêter : mais il le fit avertir en secret de prendre la fuite; cet officier paya de sa tête sa condescendance <sup>(1)</sup>. Il n'est pas surprenant dans ces conditions que beaucoup de hautelisseurs aient préféré quitter leur pays que d'aller au-devant d'une condamnation certaine. Si l'on en croit une tradition, ils se retirèrent en masse à Audenarde. Cependant, l'histoire de cette ville ne fait pas mention de l'arrivée des immigrants enghiennois. Quoiqu'il en soit, la tradition rapportée par M. Er. Matthieu nous paraît très vraisemblable. Audenarde constituait, en effet, un centre de fabrication industrielle laquelle ne laissait pas d'avoir des analogies avec celle d'Enghien. La production courante propre à maintes petites villes des Pays-Bas, s'y faisait sur un pied considérable. Les fugitifs savaient donc à l'avance qu'ils avaient des chances sérieuses d'y gagner leur vie. D'autre part, les partisans de la Réforme y étaient nombreux et faisaient en quelque sorte la loi dans la ville. Un fait est établi, comme on le verra plus loin : c'est l'émigration à Anvers d'un certain nombre de hautelisseurs enghiennois.

Ce n'est pas la place d'insister sur les nombreuses perturbations que l'invasion de la doctrine nouvelle avait causées parmi les tapissiers de nos contrées. Bornons-nous

---

(1) *Histoire générale de la Tapisserie*, p. 92, note 5.

à faire remarquer que ces artisans lui firent presque partout l'accueil le plus favorable. Nombre d'entre eux abandonnèrent leur patrie pour cause de religion et transportèrent leur industrie à l'étranger. Telle est, entre autres, l'origine des ateliers de hautelisse de Frankenthal, ville du Palatinat, d'où était bannie impitoyablement toute personne professant le culte catholique.

L'exode des hautelisseurs dont nous venons de parler, avait été funeste à l'industrie enghiennoise. Celle-ci réussit cependant à se relever en une certaine mesure, ainsi que cela semble résulter de documents mis au jour, il y a quelques années, par M. Donnet. On y voit, en effet, que les tapissiers d'Enghien se rendaient couramment à Anvers et que leurs produits étaient exposés à côté de ceux de Bruxelles et d'Audenarde <sup>(1)</sup>. C'était d'ailleurs à Anvers que se traitaient la plupart des négociations commerciales relatives à l'industrie de la tapisserie <sup>(2)</sup>. Les tapissiers avaient à Anvers leurs agents dépositaires qui vendaient pour leur compte et faisaient même des avances sur les tapisseries qui leur étaient confiées. Pour centraliser ce trafic important, un lieu d'exposition permanent avait été établi dans les galeries adossées au chœur des Dominicains; mais lors de la reconstruction de cette église, en 1549, les galeries furent également démolies. C'est alors que le magistrat décida la construction d'un nouveau *Pand* sur de vastes terrains que Van Schoonbeke avait achetés le 30 Septembre 1551 de l'administration de l'hospice de S.<sup>te</sup>-Élisabeth

---

(1) Citons à titre de rapprochement ce passage d'une étude de M. Donnet « un certificat de l'année 1585 nous fait connaître Herman de Huwer, tapissier, né à Enghien. Il comparait par devant les échevins d'Anvers, avec sa femme Jeanne Hermans ». *Documents pour servir à l'histoire des ateliers de tapisserie de Bruxelles, Audenarde, Anvers, etc., jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.* — *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, t. X, p. 310.

(2) *Les Tapissiers de Bruxelles, Enghien et Audenarde pendant la furie espagnole.* — *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, t. VIII, pp. 442-476.

et sur ceux qui provenaient des jardins des gildes des archers et des arquebusiers.


Le nouveau local fut ouvert en 1555; il consistait en une double galerie garnie de chaque côté de boutiques. Défense fut faite aux tapissiers de vendre leurs produits autre part que dans les galeries officielles. Aussi, les plus belles œuvres d'art, les productions les plus riches de tous les artistes de nos provinces ne tardèrent-elles pas à s'y accumuler. Il n'en fallut pas davantage pour allumer de violentes convoitises.

Les Espagnols profitèrent des néfastes journées de la furie pour organiser un sac en règle du fameux Pand aux tapisseries. La tourmente apaisée, les revendications émanant des tapissiers d'Audenarde, de Bruxelles et d'Enghien surgirent immédiatement. On possède encore aux archives d'Anvers un document reproduisant les marques de certains tapissiers qui avaient été spoliés. Qu'il nous suffise de citer, d'après M. Donnet, ce qui se rapporte aux industriels enghiennois. On comptait entre autres pièces emportées par les pillards espagnols :

8 pièces de l'histoire de Joseph, hautes de 5 aunes et appartenant à Quentin Flascoen <sup>(1)</sup>; elles étaient mar-

quées 

8 pièces de « boscaiges » d'Enghien, hautes de 5 aunes et appartenant à Nicolas Hellinck dont il a été question

plus haut et qui portaient pour marque 

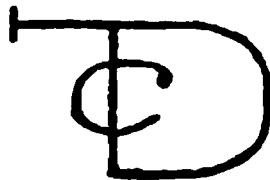
8 pièces de « boscaiges » de 4 1/2 aunes qui appartenaient à Nicolas de Dobbeleer, ainsi que

---

(1) Un des descendants selon toute vraisemblance de l'enghiennois Laurent Flascoen qui travaillait au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle.

1 pièce de  $15 \frac{3}{4}$  aunes de verdure et « spolières » <sup>(1)</sup>

de verdure; elles étaient signées



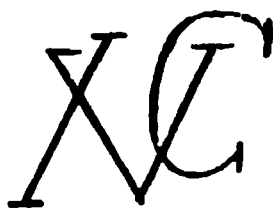
5 pièces de figures l'histoire d'Abraham de 5 aunes et une petite pièce d'or « du nouveau et vieil testament avecq une petite pièce d'or de la Cène » <sup>(2)</sup>, le tout appartenant à

Philippe van der Cammen qui les avait marquées



8 pièces de « boscaige » de  $4 \frac{1}{2}$  aunes appartenant à

Jehan van der Camme et signées



Il y avait « encore beaucoup d'autres pièces, portes et coussins, tant figures que verdures, » et provenant toutes des ateliers de Bruxelles et d'Enghien; parmi ces dernières il faut citer 5 « spolières » de verdures hautes de  $2 \frac{1}{2}$  aunes et provenant de Digne et de Rosseau. L'acte dont M. Donnet a pris un extrait si intéressant, n'est pas complet, en sorte qu'il ne permet d'apprécier toute l'étendue du vol. Une fois enlevées, d'après un plan combiné d'avance, toutes les tapisseries furent portées au domicile de la veuve d'Aranda, où elles furent cachées sous les lits et dans la cave, sous des tas de bois. Ensuite les auteurs du pillage les classèrent, puis, mettant le comble à leur audace, ils firent appeler les ouvriers tapissiers autrefois au service des victimes, pour arranger, emballer et expédier le produit de leurs rapines. C'est ainsi qu'à la demande des fabricants tapissiers de

---

(1) Il s'agit sans doute de verdures destinées à couvrir des parois de murs.

(2) Par pièce d'or, il ne peut être question que de tissus où l'or entrait pour une bonne part.

Bruxelles, d'Audenarde et d'Enghien, Gheerde van der Linden, Peter Steurbaut, Peter Zeghers <sup>(1)</sup>, Lucas de Keyser et Willem Jacobs, « *arbeyders aen tapitziers pant alhier* », déclarent sous la foi du serment que les Mardi, Mercredi et Jeudi après le pillage, ils ont travaillé chez Francisco de Ontoneda « *die men noempde den Bruggelinck* » qui habitait chez la veuve de Jean d'Aranda, sa belle-mère, et dont la demeure était située « *aen den Dryehoec alhier* ». Ces ouvriers furent chargés d'enlever un grand nombre de tapisseries au « *pand* » ; ils en remplirent trois ou quatre chariots. L'anversois François Spierinck se distingua par l'énergie et l'intelligence qu'il déploya dans ses démarches ; et il ne fut pas étranger à une réunion qu'organisèrent les marchands anversois et les fabricants de Bruxelles, d'Audenarde et d'Enghien. Les intéressés donnèrent « *procuration* » le 12 Juin 1577 à Florent Dargondes, marchand, demeurant à Paris, à François Spierinck et à Henry Vranx et leur accordent plein pouvoir pour revendiquer le bien qui leur avait été enlevé pendant le pillage.

Nous avons encore noté quelques renseignements dans l'étude de M. Donnet relativement à ce pillage. Lors de l'enquête, un témoin, « Daniel Steurbaut, affirme qu'environ huit à neuf jours après le pillage, il fut appelé dans la demeure de Diègo Alonzo de San Vitores, située place de Meir, pour y examiner certaines tapisseries. Le propriétaire lui soumit huit ou neuf pièces « *fyne soe bruesselsche als engiensche tapitzerie* » parmi lesquelles, une pièce de 40 aunes représentant des oiseaux, des moutons et des paysages garnissant les bordures et entourant les cartouches. On lui demanda d'indiquer la valeur de ces tapisseries, ce qu'il fit. » Ensuite San Vitores l'amena à la maison de Martin de Chavaria » et là on lui montra dix pièces de tapisseries de Bruxelles et d'Enghien, parmi lesquelles deux pièces de médiocres valeur représentant des boscaiges. « Chez la veuve

---

(1) Ce Pierre Zeghers, qui s'était réfugié à Bruxelles, lors des troubles, se présenta, le 30 Juin 1574, devant le bailli d'Enghien pour profiter du pardon. E. MATTHIEU, *Histoire d'Enghien*, p. 222.



d'Aranda » il lui fut présenté une quantité importante de tapisseries de Bruxelles et d'Enghien dont il forma huit grands paquets.

Daniel Steurbaut, en sa qualité « d'accoustreur de tapisserie », avait rendu service aux pilleurs espagnols d'Ontoneda et d'Yanes : ceux-ci pour le payer de son travail, lui donnèrent « une porte de tapisserie ouvraige d'Enghien contenant 24 aunes »

Dans un envoi effectué en Juillet 1577 par le négociant Diégo Fernando de Miranda à Christophe de Mendiola on remarque « 7 pièches de tapisseries ouvraige d'engien nommé vulgairement rotesque (*sic*) contenant diverses figures et ymaiges d'hommes, bestes, satyres et semblables choses <sup>(1)</sup> ».

M. Fernand Donnet fournit encore beaucoup de détails sur le résultat des efforts tentés par les intéressés; mais il n'y a pas lieu de nous y arrêter, les noms des hautelisseurs d'Enghien n'étant plus mentionnés. Rien ne peut faire supposer que ces maîtres-tapissiers aient réussi à faire prévaloir leurs légitimes revendications.

En dépit des mécomptes qu'ils avaient éprouvés, les hautelisseurs d'Enghien n'oublièrent jamais entièrement le chemin de la grande cité anversoise. Philippe van der Cammen sollicita, en 1582, du prince de Parme, gouverneur général, un passe-port pour se rendre dans cette ville, car il voulait y remettre les tapisseries qu'il avait envoyées à des facteurs étrangers chargés de les vendre; il désirait, au surplus, y acheter « de l'estoffe pour employer les pauvres manans, dont la plupart sont tapissiers miz en œuvre et entretenus par ledit remonstrant et aultres exerçant la même marchandise des tapisseries, lesquelles, devant ces troubles, se transportoient à Anvers, pour d'illecques les faire passer outre en Espagne et en Italie » <sup>(2)</sup>.

Les détails consignés dans cette supplique ne révèlent pas un état de bien grande prospérité; mais on ne doit pas

---

(1) *Notice citée*, pp. 453, 455, 464.

(2) PINCHART, *Histoire générale de la Tapisserie*, p. 92.

perdre de vue que la fabrication de la tapisserie dans la seigneurie d'Enghien était une industrie essentiellement démocratique. Il importait donc de mettre les matières premières à la portée des bourses modestes.

En terminant ce chapitre, il ne sera pas hors de propos de citer un détail qui nous donne un aperçu sur les produits mercantiles d'Enghien. Dans un inventaire des tapisseries délaissées par Henri van Beeringhen en 1581, on relève l'indication suivante : « six coussins ornés de fleurs, *engienschc fruytcussen*, valant 8 escalins pièce; et plus loin il est fait mention d'une douzaine de coussins pareils » <sup>(1)</sup>.

« Dans un inventaire, dressé en 1564, des meubles qui se trouvaient à l'hôtel habité à Bruxelles par Antoine de Lalaing, comte de Hoogstraeten, on lit qu'il y avait <sup>(2)</sup> : « en la chambre où Monseigneur et Madame couchent neuf pièches de tapis atout (avec) des roses rouges, et trois coussins de mesme, tout en soye d'Enghien; un ciel, quatre goutières, un couvertoir et un banquier du mesme. » Ce sont peut-être les mêmes pièces qui sont désignées par ces mots : « neuf petites pièches en vieille tapisserie par petites fleurs, ouvraige d'Enghien », dans un autre inventaire du dit hôtel fait en 1590; celui-ci était alors la propriété de Guillaume de Lalaing <sup>(3)</sup>. Une lettre de l'an 1580 apprend que Jean de la Courstuerie, tapissier, d'Enghien, travaillait pour un autre membre de cette célèbre famille, nommé Philippe, qui était grand bailli de Hainaut, et pour le comte de Mansfelt <sup>(4)</sup>. Parmi les tapisseries confisquées sur Jean, marquis de Berghes, qui décoraient l'habitation qu'il occupait à Mons, il y avait « quatre

---

(1) *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, t. X. p. 311. FERNAND DONNET, notice citée.

(2) ALEXANDRE PINCHART, *Histoire générale de la Tapisserie*, p. 91.

(3) Les deux documents qui viennent d'être cités n'appartiennent pas à un dépôt public.

(4) Collection des Papiers d'État et de l'audience, *Archives générales du Royaume*.

pièces de tapisserie de verdure, ouvraige d'Enghien » <sup>(1)</sup>. Pierre Colins, dont nous avons parlé au commencement de notre travail, rapporte <sup>(2)</sup> qu'en 1585, par conséquent de son temps, on y fabriqua des tapisseries qui représentaient « les festins, joustes et combats à pied et à cheval » qui avaient eu lieu à Paris en 1573 lorsque les ambassadeurs de Pologne y étaient allés offrir la couronne de ce royaume à Henri, duc d'Anjou, frère de Charles IX, roi de France. Les tentures citées ici, d'après les anciens inventaires, comme provenant d'Enghien, portaient très probablement dans la bordure la marque de cette ville, qui était les armes que cette localité avait empruntées à ses anciens seigneurs.

VII. — *Hans Van der Biest, organisateur de la manufacture ducale à Munich.*

Jamais industrie d'art ne fut l'objet d'autant d'admiration et d'envie que celle de la tapisserie. Outre qu'elle était une source de grands profits pour le pays où elle était florissante, elle concourait plus que toute autre à rehausser l'éclat des cérémonies et la splendeur des édifices religieux et civils. Il n'est pas surprenant dès lors que les rois et les princes l'aient entourée de grande estime et d'une réelle sollicitude. Parfois, ils fondèrent même à grands frais des manufactures pour leur satisfaction en quelque sorte personnelle. Ces phénomènes appartiennent aux plus remarquables de l'histoire somptuaire. Et fait plus intéressant encore au point de vue national : c'est le rôle joué par les maîtres et les artisans de nos contrées dans les ateliers créés en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en Scandinavie. Nous voyons, en effet, le roi de

---

<sup>(1)</sup> ALEXANDRE PINCHART, *Archives des Arts, des Sciences et des Lettres*, t. I<sup>er</sup>, p. 22.

<sup>(2)</sup> P. 549.

Danemarck, Christian IV, et Ferdinand d'Autriche, duc de Gratz, depuis empereur, attirer des artisans tapissiers dans leurs domaines. Plus tard Maximilien, duc de Bavière, sollicita des archiducs Albert et Isabelle l'autorisation de faire embaucher des hautelisseurs pour une manufacture qu'il se proposait de créer à Munich. Déjà son aïeul, le duc Albert, en 1565, voulut attirer dans ses états des tapissiers belges et entretient à ce sujet une longue correspondance avec le célèbre banquier Hans Fugger, d'Anvers <sup>(1)</sup>. « Celui-ci demanda si l'on avait l'intention de faire des tapisseries fines ou communes; ces dernières se fabriquaient à Enghien et en Flandre et coûtaient de 6 à 11 florins l'aune; celles-là s'exécutaient à Bruxelles et aussi à Anvers et le prix en variait de 11 à 25 florins. Veut-on fabriquer, dit-il ensuite, des histoires ou des solitudes avec des bêtes féroces, et est-on dans l'intention d'exécuter assez de tapis pour que les maîtres qui seraient disposés à émigrer puissent être indemnisés, eux, les 10 ou 20 compagnons qu'ils amèneraient avec eux? Frugger annonça que deux maîtres étaient prêts à partir pour Munich, mais l'affaire paraît alors en être restée là ». A vrai dire, les princes qui tenaient compte de l'opinion publique, ne favorisaient guère ce genre d'expatriation qui diminuait forcément les débouchés.

Maximilien ne réussit pas à obtenir des maîtres bruxellois. Ce fut Jean Van der Biest, d'Enghien, qui fut appelé à diriger la manufacture ducale. Homme d'initiative, on devrait même dire d'audace, il ne semble avoir reculé devant aucune difficulté. Il avait débuté, en effet, par exercer le métier de cordonnier avant de faire manœuvrer les lisses, et, malgré des débuts aussi humbles et une inexpérience qui éclata dans la suite, maître Jean affichait des prétentions invraisemblables <sup>(2)</sup>. Il demanda 600 risdales de traitement pour lui, et 180 à 200 florins pour ses compagnons, et la

---

<sup>(1)</sup> ALPHONSE WAUTERS, dans le *Bulletin des Commissions royales d'Art et d'Archéologie*, t. xvi, p. 260.

<sup>(2)</sup> EUG. MÜNTZ, *Hist. gén. de la tapisserie (Allemagne)*, p. II et suiv. — Nous avons résumé l'étude du savant français.

jouissance pour eux tous du logement, du chauffage, de la lumière et d'autres avantages. Ses compagnons étaient au nombre de six : Hansz Van der Boss (Jean Van den Bosch), Jacob De Visch (Jacques De Visch), Hansz Van dem Dall (Jean Van den Daele), Bosquier De Neckhe (Pasquier De Neck), et Andreas De Neckhe (André De Neck). En 1605, Lucas De Nieuwenkheven (Neuenhoven ; Luc Van Nieuwenhoven) et Petter Van der Gehuchten (Pierre Van den Guchte) vinrent se joindre au premier contingent.

Les travaux commencèrent à la fin de l'année 1604 ; trois ans plus tard l'atelier reçut une nouvelle extension. « Le duc fait embaucher à Bruxelles six tapissiers chargés d'exécuter des tentures » en laine, soie et or et qui, le travail terminé, pourront retourner dans leur patrie. Depuis le commencement de la fabrication jusqu'au 6 Septembre 1611, l'atelier reçut de la maison du duc des matières premières dont la valeur s'éleva à 9662 florins 35 cr. 4 h. .

En 1609, six métiers étaient en pleine activité. Jean Van der Biest s'étend dans un rapport sur l'état des travaux et il termine en annonçant que sur dix pièces de la maison de Bavière quatre sont achevées : *Mantoue*, *Milan*, les *Grecs* et le *Mariage*. « Quant à la *Bataille*, au *Cardinal*, à l'*Histoire Von der Clausen* et à l'*Histoire de l'Empereur*, ils sont commencés ainsi que deux grotesques ; ces pièces tissées d'or, d'argent et de soie devaient être ensuite répétées en simples tapisseries de fil et de soie *in Garn und Seide*. »

En 1612, la manufacture princière est à son apogée. Le chiffre de dix tapissiers, non compris son directeur Jean Van der Biest, qu'elle comptait au début, s'était élevé à douze en 1607, à vingt en 1608. Ce dernier chiffre, après s'être maintenu avec quelques variations jusqu'en 1612, était redescendu à dix-neuf. D'après M. Kuhn, la fabrique aurait, à certains moments, occupé jusqu'à trente-sept artisans. Un des plus habiles était sans doute Luc Van den Nieuwenhoven, car il était spécialement chargé de tisser les figures.

Grâce aux archives <sup>(1)</sup>, l'on est fort au courant sur les incidents qui surgissaient au sein de la manufacture princière. L'un des plus curieux est, sans aucun doute, la lettre que l'un des compagnons de Van der Biest adressa au duc de Bavière. Germain Labbe ne se fait pas faute de signaler l'impéritie de son directeur. Le signataire qui avait eu maille à partir avec le maître enghiennois, écrit en ces termes :

MONSEIGNEUR,

Pour ce que j'ay cy devant eu cest honneur d'estre au service de Votre Alteze par faveur de Madame la duchesse de Brunsvich, n'ay voulu faillir de mon debvoir en aduertissant à icelle du dommaige que peult advenir de la tapisserie grosse que Votre Alteze a faict commencer, et qu'il en seroit besoing prendre esgard dessus affin qu'elle ne soit gastée comme sont les quatre pièces de Crotesque (*sic*) faictes d'or et de soye, et aussi les huict pièces d'histoire pareillement, qui sont faist, veu que ce n'est pas la faulte des ouvriers qu'elle ne soit bien faiste, mais à cause du maître, qui n'a point baillé les assortiments baux et bien faictes, comme la besoingne mérite d'avoir, car l'on y a travaillé de soyes qui dans peu de temps perdront leur couleur et deviendront jaulnes; le maître debvoit avoir travaillé de deux ou trois sortes de soyes d'oranges ou incarnates; les visaiges pareillement sont gastés parce qu'ilz ne sont pas de couleurs à l'advenant de l'ung l'autre, car maître Lucas <sup>(2)</sup> cherche (*sic*) d'un costé et d'aulture pour trouver ses assortimens, lesquels il ne peut trouver ainsy qu'il les voudroit bien avoir pour bien faire.

Et s'il plaist à Votre Alteze de vouloir la monstre et chantillon de soye orangée que le maître debvoit avoir travaillé, j'envoyrai à Votre Alteze de sept sortes de couleur de visaige de femme et aultant de sortes de couleurs diffé-

---

(1) *Archives de Munich*, No 133, 27 Février 1609.

(2) LUCAS VAN NIEUWENHOVEN,

rentes l'ung à l'autre, par la poste ordinaire, pour montrer la faulte que le maitre a faict. Lequel ne se peut déguiser (?) que à son grand déshonneur, car s'il savoit bien son mestier il debvroit teindre les couleurs de visaige et les soyes au lieu que les d(ites) couleurs de visaige sont teintes de la teinture qu'est faict la soie orangée et incarnat, lesquelles couleurs ne changent jamais, car c'est toute la monstre et richesse de la tapisserie.

S'il plaist à Votre Alteze me faire honneur d'ung mot de response, je demeure en ceste ville de Bruxelles, dans la rue des Teinturiers, près la Maison jaulne, et la faudra adresser à Germain Labbe, maitre tapissier, et mesme je supplie Votre Alteze de n'advertir le dict maitre entrepreneur de cecy, parce qu'il m'en vouldroit du mal et feroit faire desplaisir s'il pouvoit.

Et cependant, je baise humblement les mains de Votre Alteze, de laquelle je suis et seray pour à jamais

Le très humble et obéissant serviteur,

GERMAIN LABBE

De Bruxelles, le dernier de Janvier 1610 <sup>(1)</sup>.

Je supplie aussy à Votre Altesse me pardonner de ne l'avoir pas averti cependant que j'ay demeuré en sa court à son service, veu que c'est esté par crainste d'estre en mauvois (*sic*) disgrâce du maitre <sup>(2)</sup>.

Nous avons cru devoir citer en entier ce document qui nous montre, surpris sur le vif, un incident de la vie de nos anciens maîtres. Un fait est certain c'est que Labbe n'était pas seul de son avis, et un rapport de 1612, résumé par M. Müntz, récapitule les diverses imperfections des tentures exécutées par Jean van der Biest et ses compagnons. « On reproche d'abord à van der Biest d'avoir fait son apprentissage à Munich seulement aux dépens du duc, de

---

<sup>(1)</sup> Müntz, *ouv. cité*, p. 14.

<sup>(2)</sup> *Archives de Munich*, n° 149.

sorte qu'il a fallu refaire entièrement plusieurs tapisseries. Un second grief, c'est que les lisses ayant été tendues inégalement, il existe parfois une différence de près d'une palme entre le côté gauche et le côté droit. En ce qui concerne les *Grotesques*, les compagnons de van der Biest ont d'abord dû les exécuter à titre d'essai, avant de procéder au tissage définitif, telle était leur inexpérience. L'assortiment des couleurs laissait beaucoup à désirer : les compagnons n'ont pas été seuls à s'en apercevoir ; des dames mêmes en ont fait l'observation. On accuse, en outre, van der Biest d'avoir appris la teinture des couleurs à Munich seulement, d'avoir employé des couleurs sujettes à changer, d'avoir repris à l'aiguille, ou même (nefas est dictu !) d'avoir repassé en couleurs un certain nombre de visages, etc., etc. »

A partir de 1612 la manufacture princière de Munich décline. Tel artisan est renvoyé, d'autres se retirent spontanément, Jean van der Biest quitte la cité bavaroise. Dans l'intervalle plusieurs pièces de la suite des *Grotesques*, une pièce du *Mois de Juillet*, *La nuit*, *Le jour* et *Les quatre saisons* prennent naissance. Fait digne à noter, les maîtres flamands se séparèrent de Maximilien dans les meilleurs termes. Le duc confia à Jean van der Biest et à Jean van den Bosch la commande de plusieurs tapisseries qu'ils devaient exécuter dans leur patrie, avec des soies et des laines de bonne qualité. Il leur enjoint de ne pas les exécuter à la manière flamande, c'est-à-dire à la hautelisse, mais *auf den Schlag* (à la marche) de même que celles fabriquées à Munich. Cette dernière phrase contient une indication précieuse : l'expression *auf den Schlag* ne peut laisser le moindre doute sur la nature du travail. Il s'agit apparemment du métier à la marche ou à pédale qu'on employait dans la basse-lisse. Ce procédé plus rapide et plus économique donne d'ailleurs, — au témoignage de gens du métier, — des résultats qui ne le cèdent guère en mérite à ceux obtenus par la haute-lisse.

« Pour les figures de petites dimensions, on prendra, dit le contrat, du « caparol » ou d'autres soies de bonne qualité. Les cartons seront exécutés avec toute l'exactitude



possible; les visages, les mains, les parties nues seront confiées aux plus habiles tapissiers en figures (*die besten Gesichtmacher*), en particulier à Wilhelm Von Driesz. Le duc, de son côté, promet de payer 7 gulden de 60 kreutzers chacun pour chaque aune de tapisserie, le vêtement devant être effectué à Anvers. »

« Les deux maîtres s'engagent en outre à tisser 808 aunes de tapisseries de soie, aussi bonnes que les tapisseries d'or qui ont été faites à Munich. Ils commenceront cette suite dès que l'autre, c'est-à-dire celle en laine et fil sera terminée. Le travail leur sera payé à raison de 13 écus l'aune; vu la nécessité de faire une provision de soie, ils recevront une avance de 2000 écus une fois (que) les métiers seront dressés. »

« Dès le mois de Novembre 1616, Hans Van der Biest envoie à Munich quatre pièces mesurant chacune 7 aunes brabançonne, 1 1/2 pouce de haut et 5 aunes 3/4 de large, soit pour chaque pièce 43 aunes carrées 1/4, au total 173 aunes. Le 20 Février 1618, Hanns Van den Posch (Jean Van den Bosch), tapissier à Enghien (*Tappeziermeister zu Enngern*), reçoit à son tour, pour tapisseries destinées à la nouvelle salle, un à-compte de 2000 florins. Le 24 Février suivant, pareille somme est versée aux héritiers de Hans Von der Piest (Jean Van der Biest). Le 3 Août 1618 enfin, Jean Van den Bosch reçoit le paiement pour solde. »

Le principal ouvrage de Jean Van der Biest et de ses compagnons existe encore; il représente les douze mois exécutés d'après les cartons de *Pedro Candido* ou Pierre De Witte, artiste, originaire de Bruges. Il avait visité jeune encore Rome; de là il s'était rendu à Florence où il exécuta, en 1560, sous la direction de Vasari, des cartons de tapisserie que le duc de Toscane fit traduire en tapisserie. Il vint dans la suite se fixer à Munich, où il mourut en 1628. Le peintre flamand fut secondé dans son travail par Hans Krumpper de Weilhaimb, peintre de la Cour, qui avait sous ses ordres Hans Khaeppler et Hans Pründerl. L'achèvement des cartons eut lieu dans le cours de l'année 1616, mais comme la manufacture ducale dont nous avons parlé plus haut n'existait plus, il est probable, dit M. Müntz, que les

compositions de ces trois artistes furent tissées à l'étranger, probablement à Bruxelles, par Jean Van der Biest et Jean Van den Bosch, son principal collaborateur. La suite des *Douze Mois*, de dimensions considérables, est tissée de laine, de soie et d'or; la plupart des pièces portent la signature HANS VAND'BIEST, son monogramme et les armoiries parlantes de Munich, un enfant qui est debout les bras étendus. Deux inscriptions en latin servent de commentaire à chacun des *Deux Mois* représentés sur chacune des tapisseries <sup>(1)</sup>.

« Ceux qui ont étudié les cartons des maîtres flamands de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, le Stradan et surtout Pierre Candido ou De Witte, l'auteur des présentes compositions, ne seront pas surpris si nous leur apprenons que rien ne saurait s'imaginer de plus lourd, de plus vulgaire et de plus antidécoratif que ces tapisseries. Les figures du premier plan sont beaucoup trop grandes et d'un modelé trop minutieux; les visages poussés au rouge, ont des tons de briques; le tronc d'arbre divise la scène d'une manière vraiment malencontreuse. Je ne parlerai pas, dit M. Müntz, de l'invention elle-même qui est d'une platitude révoltante : ce sont les *Travaux* et les *Plaisirs de chaque Mois*, représentés sous leur aspect le plus prosaïque, voire le plus trivial. Seuls, les fonds, avec des vues de ville, méritent quelque indulgence.

« Quatre pièces plus étroites, les *Saisons* et une tenture intitulée *Dies, Nox*, disposées de la même manière, décorées des mêmes chiffres, et portant également la signature de Jean Van der Biest, complètent au Musée national de Munich la série des tapisseries sortant de l'atelier ducal. Elles se distinguent, comme les précédentes, par la richesse de la matière première : c'est le seul éloge qu'il soit possible d'en faire. »

---

(1) Les *Douze Mois* ont été gravés par Charles-Gustave Van Amling, 1651-1704, assisté de Zimmermann et Rœusch (MEYER, *Allgemeines Künstler Lexicon*, t. I., p. 638.)

Grâce aux illustrations de l'ouvrage du Dr Manfred Mayer, on peut se rendre compte des compositions si vivement critiquées par M. Müntz <sup>(1)</sup>. Ce sont moins des tentures que des tableaux et, comme peintures, elles manquent de relief et d'oppositions. L'on sent que l'auteur des cartons s'éloigne franchement des anciennes traditions en honneur chez les hautelisseurs flamands et brabançons. La finesse ou si l'on préfère le raffinement du modelé et le souci de l'exactitude des moindres détails nuisent à l'effet de l'ensemble. Surchargées à l'extrême dans les sujets historiques les tentures sont d'une simplicité cherchée dans la représentation des *Mois*; et, dans ces derniers sujets, les dimensions des personnages sont telles que les scènes perdent le cachet d'intimité et d'agrément qu'on aime à rencontrer dans ce genre de compositions. Invariablement les figures occupent le premier plan, les champs ou les prés se présentent ensuite et l'horizon est occupé par une vue de ville, dans laquelle on peut reconnaître facilement les tours et les clochers de Munich. Dans les *quatre saisons de l'année*, on voit l'hiver personnifié par un vieux couple emmitoufflé. L'homme se chauffe à un grand poêle de faïence, le pied posé sur une banquette du foyer, la tête tournée vers le spectateur. La femme pelotée sur elle-même surveille des tisanes qui chauffent sur la braise. Si l'amateur n'éprouve, en général, qu'une satisfaction relative devant ces grandes pages un peu ternes, en revanche, le curieux y découvre des données instructives pour l'histoire des mœurs.

Les bordures, monotones et sans charme dans les *Mois* et les *Quatre époques de l'année*, etc., ne laissent pas d'avoir de l'ampleur et de la variété récréative lorsqu'elles encadrent des épisodes historiques. Deux grands cartouches occupent le milieu des deux longs côtés. Aux angles se

---

(1) *Geschichte der Wandteppichfabriken Hautelisse-Manufacturen des Wittelsbachischen Fürstenhauses in Bayern mit einer Geschichte der Wandteppichverfertigung als Einleitung*, München, 1892.

trouvent les armes ou le chiffre du duc de Bavière, et au milieu des mascarons drapés. Ces divers motifs sont réunis par des bouquets de fleurs et de fruits.

Une autre suite, l'*Histoire des empereurs Othon et Louis de Bavière*, est conservée au château royal de Munich; elle a été gravée en treize pièces par Van Amling, et exposée à l'Exposition rétrospective de Munich en 1876.

**VIII. — *Hautellisseurs enghiennois résidant à Bruxelles et Anvers. — Tapis de table exécuté par Henri Van der Cammen.***

La ville était trop faible pour supporter la concurrence de Bruxelles. Aussi, les maîtres enghiennois préféraient-ils se rendre dans la capitale du Brabant que de végéter dans une modeste cité. Trois d'entre eux y achetèrent le droit de bourgeoisie, ainsi que nous l'apprend Alexandre Pinchart. C'étaient Georges Leemans, en 1638, Jean Bauwens, en 1643, Philippe Ost, en 1644.

D'autres artisans émigrèrent également à Anvers où l'industrie de haute lisse était florissante. Le 20 Septembre 1613, un bourgeois d'Anvers, originaire d'Enghien, Simon Du Buisson, ayant eu quelques difficultés, se vit dans la nécessité de faire attester son honorabilité, et pour obtenir semblable attestation, il s'adressa à Renier Van Hello, âgé de 63 ans, à François Incourt, tambour dans le régiment du colonel Van Timpele, âgé de 60 ans, et à Pierre Van de Waerden, de dix ans plus jeune, qui tous trois étaient nés à Enghien et y exerçaient le métier de tapissier.

Quelques certificats nous permettent de faire la connaissance d'ouvriers tapissiers ou de fabricants d'Enghien qui s'étaient établis à Anvers <sup>(1)</sup>, et qui, en partie, retournèrent dans leur ville natale. Dans un premier acte du 9 Mars 1624, comparaissent » Gommar De Brierer, fils de

---

(1) Nts G. LE ROUSSEAU, 1613.

Jehan, ouvrier de velours, satin et haulte lice, » et Jean Serfuage, âgé de 50 ans, « francq maître du mestier des ouvriers de velours, satin et haulte lice. »

Dans un autre acte, Pierre Van der Waerden, âgé de 60 ans, *tapitsier*, qui avait habité à Anvers pendant huit ou neuf ans, mais qui depuis deux ans était retourné à Enghien, assure avoir fort bien connu Adrien Van Weelden. Enfin, le 23 Mai 1624, Wautier Van der Straten, tapissier, âgé de 65 ans, habitant rue de la Nacelle, « *in schuyt mette haenen*, » déclare que Henri Van Brouckoven est devenu idiot par suite d'excès de boisson <sup>(1)</sup>.

Il nous tarde maintenant de citer un intéressant produit de la fabrication enghiennoise : Il s'agit d'un tapis de table appartenant à M. le comte A. de Limburg-Stirum. Il a déjà fait, à vrai dire, l'objet d'une étude spéciale. Aussi nous bornerons-nous à la résumer ici comme devant nécessairement rentrer dans notre étude historique.

Cette pièce qui affecte la forme d'un rectangle de 3<sup>m</sup> 10 sur 3<sup>m</sup> 20, est tissée de laine et de soie. Le milieu est occupé par un dodécagone curviligne où l'on voit un amas de fruits et de légumes depuis le melon jusqu'aux asperges; des fleurs détachées servent d'entourage à ce motif qui ne manque ni de pittoresque, ni d'effet décoratif. Les écoinçons, formés par le médaillon médian, sont occupés par des rinceaux jaune-dorés modelés en rouge-brun et animés par des têtes d'anges; le tout s'enlève sur un fond bleu de ciel. La bordure havane pâle est ornée aux quatre coins de médaillons renfermant des bustes représentant le Christ, un vieillard, le front ceint d'une couronne laurée, et une femme âgée; ce dernier sujet intervient deux fois. Des guirlandes de fleurs et de fruits relie entre eux quatre cartouches tenus par des amours et où se trouvent deux paysages alternant avec des armoiries. Dans la bande bleue qui encadre la tapisserie, on voit deux marques : un

---

(1) F. DONNET, *Documents pour servir à l'histoire des ateliers de tapisserie de Bruxelles, Audenarde, Anvers, jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, t. x, pp. 310-311.

écu gironné de dix pièces de sable et d'argent et un monogramme. L'exécution de ce tapis ne laisse rien à désirer sous aucun rapport. En revanche, le décor pèche peut-être par absence de simplicité et de goût. On sent que l'auteur du carton a voulu faire montre de talent et a entassé les motifs les uns sur les autres sans repos pour l'œil. Quant au coloris, le temps a réussi à mitiger certains contrastes peu heureux et des oppositions trop violentes. Il conviendrait cependant d'ajouter que les fleurs et les fruits témoignent de la part de l'auteur du carton, de sérieuses qualités d'observation. Et le travail du tapissier révèle beaucoup de soin. Ce fait est d'autant plus intéressant à noter que l'industrie enghiennoise, comme on le verra bientôt, touche à son déclin.

Comme le lecteur peut s'en rendre compte par l'examen de la planche ci-jointe, les médaillons ne se présentent d'une manière normale qu'autant que la tapisserie est fixée à un plafond ou qu'elle est posée sur une table. Les dimensions relativement restreintes de 3<sup>m</sup> 10 sur 3<sup>m</sup> 20 nous forcent d'écarter la première hypothèse. Quant à la seconde hypothèse, elle se justifie pleinement par le caractère de la décoration et la comparaison avec d'autres spécimens.

Les armoiries placées dans les cartouches et repeintes en partie à l'huile portaient, il y a quelques années encore, les armes de la famille française des d'Albon : *de sable à la croix d'or*. Le blason complet du comte d'Albon est écartelé : *au 1<sup>er</sup> et 4<sup>e</sup> de sable à la croix d'or; au 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> au dauphin; couronne de prince*. Les armoiries ont été restituées dans leur état primitif par les soins de son propriétaire actuel. En voici la description : *d'argent à une bande accostée d'une double cotice de sable; surmontée d'un casque avec couronne; cimier : un lévrier colleté issant; lambrequins : de sable et d'argent*.

Ce blason appartient à un gentilhomme wallon, Albert de Tamison qui, après avoir été échevin de Namur, devint bailli et gouverneur de la ville et de la seigneurie d'Enghien. C'est vers cette époque, sans doute, que remonte l'exécution du tapis. A. de Tamison mourut à Enghien, le 23 Septembre 1657. Ce tapis, en tout cas, ne peut être postérieur

---

**TABLE DES MATIÈRES — xviii siècle**

**Travail d'Enghien exécuté par H. Van der Cammen.**





à la date de son décès, à moins qu'il n'en ait fait la commande à la fin de sa vie et qu'il n'ait pu recevoir livraison du travail.

Outre la marque de la corporation consistant en un gironné de dix pièces d'argent et de sable, la tapisserie porte la marque reproduite ci-contre.

L'examen de ce monogramme nous permet de distinguer divers éléments : le lis ne semble intervenir qu'à titre purement décoratif; le 4 se présente ici, comme la plupart du temps, associé aux marques de fabrique; les lettres **H, V, C.** et les **M M** renversés et réunis par la partie supérieure constituent des éléments du nom et du prénom d'un hautelisseur enghiennois : **Henri Van der CaMMen** <sup>(1)</sup>.



On sait, grâce aux recherches d'Alexandre Pinchart que « Van der Cammen vendit, le 10 Novembre 1642, à Louis Spinola, gouverneur de Winendaele en Flandre et colonel des Hauts Allemands, deux chambres de tapisserie de huit pièces représentant l'histoire d'Alexandre le Grand. Le gentilhomme espagnol paya la somme de 1975 florins : la tenture mesurait un peu plus de deux cent trente-quatre aunes à 8 florins. »

**IX. — *Fin de l'industrie enghiennoise.* —  
*Jean Oedins. — Nicolas Van den Leen.***

Dans la préface d'un recueil publié à Paris, en 1718, on lit au sujet de la décadence qui avait atteint cette industrie, autrefois prospère, cette appréciation : « la fabrication d'Anguien a beaucoup été dans ses commencements pour les personnages qui ont toujours été très mal dessinez. Cette fabrique est devenue très atténuée et très aride; un de leurs deffauts ordinaires est de mal monter

---

<sup>(1)</sup> J. DESTRÉE, *Une tapisserie d'Enghien*, dans *Annales du Cercle archéologique d'Enghien*, t. IV, p. 462 et suiv.

leurs ouvrages, ce qui est cause que leurs chaines ne sont pas bien couvertes. Leurs verdure sont passables, quoique toujours travaillées dans un certain goût antique qui en diminue le prix <sup>(1)</sup> ».

Ce jugement n'avait, lorsqu'il était émis, qu'un intérêt purement rétrospectif car l'industrie enghiennoise n'existait plus. Son auteur s'était rendu dans les Pays-Bas à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle; il avait visité des ateliers des hautelisseurs bruxellois en 1691 ou 1692. Les appréciations décèlent en tout cas un homme compétent; il avait d'ailleurs travaillé à Beauvais comme il l'apprend lui-même <sup>(2)</sup>. Il résulte de son témoignage que les verdure enghiennoises n'étaient pas dépourvues de mérite; mais le goût antique auquel il fait allusion, nous montre que la fabrication était entachée de routine. Or, cette routine s'explique par l'organisation même de l'industrie qui, au lieu d'être fixée dans un centre important, comme à Bruxelles, par exemple, avait des ateliers jusqu'en des petites localités de la Seigneurie enghiennoise. Loin du contact des artistes, il est manifeste que les tapissiers ne pouvaient recevoir la formation que requiert leur métier et, fatalement, l'industrie ne devait avoir que des tendances mercantiles.

En 1671, le magistrat de Tournai invitait Jean Oedins à venir installer, avec huit ouvriers, dans cette ville, le métier de la tapisserie qui était délaissé à Enghien. La convention entre la ville de Tournai et le hautelisseur enghiennois n'a pas été retrouvée. Le projet présenté par le conseiller de la Hamaide reçut néanmoins la plus complète exécution. En effet, le compte de 1671-1672 contient les articles suivants : « A Jean Oedins, maistre tapisseur, a esté accordé à bon compte de la chambre de tapisserie qu'il s'est emprins de faire establir la manufacture de tapisserie en cette ville et à rembourser à la vente d'icelle, at esté payé par ordonnance la somme de 250 florins ».

---

<sup>(1)</sup> DEVILLE, *Recueil de statuts et de documents relatifs à la corporation des tapissiers*, Paris, 1875, p. 118.

<sup>(2)</sup> ALEX. PINCHART, *Hist. gén. de la tapisserie*.

« Audit Jean Oedins at encore esté accordé en l'avancement de la chambre de tapisserie qu'il s'est emprins de faire pour establir la dite manufacture, a esté payé 150 florins. »

« Audit Jean Oedins at esté accordé en avancement de la chambre de tapisserie qu'il at emprins de faire pour establir ladite manufacture en cette ville, a esté payé 140 florins. »

Dans le cours d'une seule année Jean Oedins avait reçu trois subventions pour l'exécution de trois chambres de tapisseries et l'année suivante, 1672-1673, il touchait dans les mêmes conditions la somme de 568 florins. Dans le compte de 1673-74, on rencontre la mention suivante : « A Jean Oedins, maistre tapisseur en cette ville, pour la troisième année de six de sa pension à luy accordée à charge de cette ville afin d'introduire la manufacture de la tapisserie en la dite ville, ladite année escheue le 11<sup>e</sup> Avril 1674, a esté payée la somme de 240 florins. » Cette pension fut servie au tapissier enghiennois jusqu'en 1677. La manufacture ne chômaît guère, car le compte de cette année contient ce paiement : « Audit Jean Oedins, pour une chambre de tapisserie qu'il a vendue en cette ville, a esté payé par ordonnance la somme de 940 florins <sup>(1)</sup>. »

Dans le compte de 1688 à 1692 on rencontre le nom d'Étienne Oedins, probablement originaire d'Enghien, auquel la ville paye annuellement le loyer de sa maison <sup>(2)</sup>.

Rappelons ici le souvenir de Jean Zeghers qui vint mourir à l'hôpital de Maincy, près de Melun, en 1660. Il s'était rendu en France avec d'autres ouvriers de nos contrées, pour travailler dans la manufacture de hautelisse que le surintendant Nicolas Fouquet avait établie près de son château de Vaux-le-Vicomte <sup>(3)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> E. MATTHIEU, *Les tapissiers hautelisseurs d'Enghien à l'étranger*, dans *Annales du Cercle arch. d'Enghien*, t. IV, pp. 402-403.

<sup>(2)</sup> A. PINCHART, *ouv. cité*, p. 83. — Registre n<sup>o</sup> 40102, fol. 71 v<sup>o</sup>, *Archives du royaume*.

<sup>(3)</sup> *Archives de l'art français*, document VI, p. 16.

A Enghien, Nicolas Van den Leen maintenait encore en activité quelques métiers. C'était le dernier maître hautelisseur. Par acte du 8 Août 1685, il donna à la confraternité de Notre-Dame et aux pauvres de la ville, toutes les rentes que ses prédécesseurs dans le métier avaient fondées pour des messes et des anniversaires. Toutefois une clause est mise à ce legs; il ne fait la cession que « jusqu'au temps du rétablissement du mestier (si le cas arrive) tant seulement; lors qu'ils les debvront laisser suivre audit mestier; et le rétablissement ne se faisant, en jouiront toujours ». Cet espoir, dit M. Pinchart, ne devait pas se réaliser <sup>(1)</sup>.

JOS. DESTRÉE.

---

<sup>(1)</sup> *Archives communales d'Enghien.* — ALEX. PINCHART, ouvr. cité, p. 93. — E. MATTHIEU, *Histoire d'Enghien*, p. 404.



# LE DENIER DE JUDAS

DU

Couvent des Capucins d'Enghien

## I.

Parmi les objets précieux conservés au trésor du couvent des Capucins de cette ville, l'attention des visiteurs se porte particulièrement sur une grande croix-reliquaire, enfermée sous glace, et faite du bois provenant d'un arbre miraculeux planté par saint François d'Assise. C'est ce que rappellent les mots : « *de ligno S. Franc.* » tracés sur une bande de parchemin. Au centre de la croix est renfermé un morceau de la vraie croix. La branche inférieure est percée d'une ouverture où se voit une monnaie antique. Une seconde bande de parchemin portant : « *unus ex trigintis* » d'une écriture du XVII<sup>e</sup> siècle, confirme la tradition d'après laquelle cette pièce serait l'un des trente deniers remis au traître Judas par les princes des prêtres pour leur livrer le Sauveur. Elle avait été donnée à Rome à la marquise Marie-Madeleine de Hamal, femme de Guillaume de Croy. Après la mort de cette princesse, la pièce fut remise au couvent des Célestins d'Héverlé, d'où elle passa à celui où elle se trouve encore. Elle pèse dix grammes. Elle porte au droit la tête du soleil, de face, entourée de rayons; au revers une rose avec un bouton à droite, à gauche un différent

monétaire représentant un homme armé, au-dessus le mot ΠΟΔΙΟΝ, au-dessous, et coupé par la tige de la fleur, un nom d'officier monétaire : ΑΡΙΣΤ....ΙΤΟΣ (1).

C'est l'une des plus récentes reliques extrinsèques de la Passion, probablement la plus récente.

Les documents du moyen âge nous ont conservé le souvenir de nombreux objets vénérés dans les églises comme ayant joué un rôle matériel dans la vie du Sauveur, et qui, pour la plupart, ont disparu, les uns au cours des discordes civiles, les autres retirés par l'autorité ecclésiastique qui suspectait leur authenticité. Plusieurs ont été l'objet de monographies de Mgr. Barbier de Montault et de M. de Mély. De ce nombre sont les deniers de Judas.

M. de Mély, qui paraît ignorer le transfert de celui qui nous occupe d'Héverlé à Enghien, en trouve seize mentionnés dans les auteurs. Les pièces vénérées à Aix en Provence, à Montserrat en Espagne, au Puy en Velay, à Saint-Denis et les deux de Florence nous sont inconnues. Celle de la cathédrale de Sens est une monnaie arabe du sultan Khalib. Celles de Malte, de Paris, de Rome, d'Oviédo et d'Enghien sont des monnaies de Rhodes, frappées avant notre ère, entre 400 et 168. Elles portent au droit la tête du soleil de face, avec ou sans rayons et, au revers, la rose, emblème et homophone du nom de l'île.

Comment est-on arrivé à voir presque systématiquement dans ces pièces le type de celles ayant formé le prix de la trahison ? sans doute à cause du mot ΠΟΔΙΟΝ que l'on a pris pour le nom du tétrarque de Judée Hérode, en suppléant la lettre Η disparue peut-être par usure ou restée en dehors du flan.

De tous les deniers connus au moyen âge, deux seulement sont parvenus jusqu'à nous sans avoir subi de déplacement : celui de Sens et celui de Sainte-Croix-en-Jérusalem, à Rome. A une époque où la plupart de ces singulières

---

(1) Les lettres du milieu sont effacées.

reliques disparaissaient pour toujours des trésors où elles avaient été conservées durant des siècles à côté d'autres non moins suspectes, des raisons de famille ont procuré à la pièce d'Héverlé, par son transfert à Enghien, un regain de faveur. Marie de Hamal, femme du puissant favori de Charles-Quint, Guillaume de Croy, mort le 28 Mai 1521, avait légué ses reliques précieuses au monastère fondé par son mari dans le voisinage de Louvain, où était le centre de ses intérêts et où il avait multiplié les fondations pieuses. Guillaume de Croy et Madelaine de Hamal n'ayant pas eu d'héritier, leurs biens revinrent plus tard à la famille d'Arenberg dont le centre d'intérêts féodaux était à Enghien. De là le transfert de la relique dans le couvent des Capucins.

Les voyages de la pièce d'Enghien étant connus, il ne serait pas sans intérêt de s'enquérir du sort des autres deniers que M. de Mély mentionne dans son travail publié dans la *Revue de Numismatique*, après avoir été lu à la *Société des Antiquaires de France*. Il en est une notamment dont il y aurait avantage à retrouver la provenance et la situation actuelle. M. de Mély rappelle, qu'en 1862, M. Feuardent a mis en vente un octodrachme de Syracuse, serti dans un cercle d'or, qui portait en caractères gothiques la fin du verset de saint Mathieu : « *Quia pretium sanguinis est,* » ce qui désigne la pièce comme ayant été un denier de Judas et peut-être un des six dont la nature nous est inconnue, puisque parmi ceux dont il nous reste des descriptions on ne voit aucune pièce de Syracuse.

Dans cette recherche, il importe de préciser les termes du problème en procédant par élimination. M. Barclay-Head place entre 400 et 304 la frappe des pièces non radiées et sans inscription au revers; la rose est alors fréquemment placée entre deux boutons et le symbole accessoire fait défaut. Après le siège de la cité par Démétrius Poliorcète, la tête du droit est radiée, le revers s'entoure d'un grénétis et on y voit paraître le nom de la cité, un nom ou une initiale de monétaire, enfin le bouton ou la feuille de gauche fait place à un symbole qui différencie les émissions

ou remplit quelque rôle analogue. Il y a là trois séries facilement reconnaissables, même sur les dessins peu exacts que Budeus nous a transmis. L'exemplaire de Malte était anépigraphe, et probablement il en était de même de celui que l'ordre possédait à Paris, dans sa commanderie de Saint-Jean-de-Latran, rue Saint-Jacques, autant que l'on en peut juger par les termes dont il se sert.

Celui de Sainte-Croix-en-Jérusalem, dessiné également par lui, et qui est parvenu jusqu'à nous, porte le mot  $\text{PO}\Delta\text{ION}$  seul et deux boutons.

Celui du Temple de Paris avait un  $\Delta$  comme initiale et un foudre pour symbole. J'ai cherché dans les collections du Cabinet de France s'il ne se trouverait pas une pièce que l'on put être tenté d'identifier avec lui; il se rencontre bien une monnaie correspondant à cette description, mais elle est malheureusement entrée avec la collection Saïd Pacha, en Juillet 1862.

Nous n'avons pas de description numismatique de la pièce d'Oviédo, mais elle a été vue par Moralès vers 1765. Il ajoute que tous les deniers de Judas connus de lui sont des monnaies de Rhodes.

Il y a incertitude pour le denier de Vincennes (qui n'a dû disparaître qu'à la Révolution), et pour un autre qui était aussi à Rome, mais dont M. de Mély n'indique pas le lieu de dépôt. Peut-être y aurait-il là une piste intéressante à suivre.

Si nous passons aux pièces dont la nature nous est inconnue, on est tenté d'exclure celles des Visitandines d'Aix et de l'abbaye de Saint-Denis qui ne sont mentionnées que dans le *Dictionnaire des Reliques*, de Collin de Plancy. Cet auteur ne mérite que fort peu de confiance lorsqu'il n'indique pas ses sources, et tous les historiens de Saint-Denis le passent sous silence.



Nous n'avons pas de description des deux pièces florentines, mais il serait surprenant qu'elles ne fussent pas de l'île de Rhodes, car elles devaient être connues de tous les Italiens savants qui avaient vu celles de Rome et surtout celle de Malte, dont Antoine Cressin, prieur de l'ordre de 1556 à 1584, avait distribué de nombreuses empreintes, et une différence notable du type les aurait frappés.

L'incertitude n'est sérieuse que pour les deniers de Montserrat et du Puy. La pièce d'Espagne est signalée par des documents qui remontent à 1648. De celui du Puy on ne sait que l'histoire de la donatrice, transmise par Otto de Guissey. C'était une dame dont le fils avait servi chez le Grand Turc et avait reçu de celui-ci la relique à titre de récompense. Il y a peut-être lieu de rapprocher cette pièce de celle vendue par M. Feuardent en 1862.

## II.

S'il est incontestable que la plupart des monnaies considérées par nos aïeux comme ayant été des deniers de Judas, étaient antérieures de deux à quatre siècles à l'époque où vivait le Christ, on sera peut-être désireux de savoir ce qu'étaient réellement les trente pièces données à l'apôtre pour prix de sa trahison.

Le numéraire qui circulait alors en Judée était la monnaie romaine, et exceptionnellement certaines espèces grecques. Peut-être y avait-il encore quelques deniers de l'époque républicaine, de ceux improprement appelés consulaires, mais ils devaient être rares. La masse se composait de deniers d'argent d'Auguste et de Tibère et d'autres monnaies des mêmes princes, qualifiées parfois de deniers d'or. On en a une preuve dans l'Évangile de saint Mathieu, ch. XXII, à propos du denier qui sert au paiement de l'impôt. Il est vrai que le chapitre XVII, v. 2, parle d'un statère, mais peut-être ce mot ne désigne-t-il que la pièce d'or romaine qui avait pris la place du statère grec.

Dans le récit de la Passion, saint Mathieu dit toujours : « *triginta argenteos*, » ce qui éveille en nous la pensée du denier d'argent, mais, à la réflexion, la somme versée au traître semble bien peu vraisemblable. L'intérêt de l'aristocratie sacerdotale de Jérusalem à se défaire du Christ était considérable, car il avait un grand ascendant sur les classes populaires, et se montrait pour elle un adversaire résolu; or, les trente deniers ne représentent en poids qu'une vingtaine de francs de notre monnaie, et, même en attribuant au métal blanc une valeur beaucoup plus considérable que de nos jours, on arrive encore à un chiffre bien faible pour rémunérer le service rendu, les risques à courir et enfin peu en rapport avec le taux auquel un homme estime généralement sa conscience. Après la restitution par Judas, cette somme sert à l'achat d'un cimetière pour les étrangers, qui devaient être nombreux à Jérusalem, et trente deniers d'argent ne pouvaient représenter la valeur d'un terrain d'une étendue suffisante.

La difficulté disparaît si on admet des deniers d'or, en se rappelant que dans l'antiquité comme de nos jours les mots « *argentum*, *argenteus* » étaient devenus, dans le langage courant, synonymes de monnaie, abstraction faite du métal dont elle était composée. Le prix, qu'il nous reste difficile d'évaluer exactement, serait alors supérieur à 700 frs., ce qui est plus admissible et n'exige pas un effort d'interprétation inconciliable avec la vraisemblance et avec les termes de l'écrivain sacré.

F. DE VILLENOSY.





**Fig. 1.**

**Fig. 2.**

**Fig. 3.**

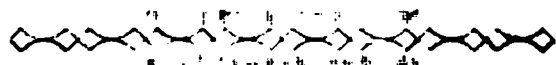
**Fig. 1 et 2.** *Sceau et contre-scel de Philippe, par la grâce de Dieu prince comte d'Arenberg, duc d'Aerschot, baron de Zvenbergen, chevalier de la Toison d'or, du Conseil d'État de Sa Majesté et de Leurs Altesses Sérénissimes (1624).*

**Fig. 3.** *Le sceau des Échevins de Droogenbosche (aux armes des Arenberg) (1781).*

# Les Armoiries de la maison d'Arenberg



## FLEURS de NÉFLIER ou ROSES



*Lettre de M. J.-Th. de Raadt à M. E. Matthieu,  
secrétaire général du Congrès archéologique  
et historique d'Enghien.*

MON CHER COLLÈGUE,

On a discuté, dans une séance de la section archéologique, — alors que j'assistais à la séance d'une autre section — la question de savoir si les fleurons qui figurent sur l'écu de la maison d'Arenberg sont des fleurs de néflier, comme on l'a dit d'ancienne (?) date, ou bien des roses, ainsi que je l'ai affirmé, dans un écrit datant d'il y a quelques années à peine.

Cette théorie nouvelle, que j'ai émise dans un petit travail intitulé : *Mélanges héraldiques*, avait été adoptée d'emblée par tous les héraldistes. Elle est entrée dans le domaine des faits acquis.

Dans l'acception courante du terme, la rose se représente, généralement, sans queue, ouverte et épanouie, avec

cinq pétales extérieurs, légèrement recourbés en dedans, un bouton au milieu et cinq petites feuilles entre les pétales. Parfois aussi, elle a cinq pétales intérieurs.

La quintefeuille, elle, est une fleur à cinq pétales, tantôt arrondis — et nommée, alors, par quelques-uns, *angemme* —, tantôt légèrement pointus.

Tous les traités distinguent ces fleurs.

Sur la foi de quelque héraldiste, ou plutôt généalogiste, relativement moderne, on a admis, à la presque-unanimité, que la quintefeuille est la fleur du néflier.

Comment, dès lors, expliquer la faveur dont elle jouissait, dès l'aurore du blason ?

Le néflier aurait-il joué un si grand rôle dans le symbolisme ?

Absolument pas : c'est, au contraire, un arbre rare, peu connu.

De même que le lion et l'aigle sont les « meubles » les plus fréquents, empruntés au règne animal, de même aussi l'héraldique prenait, dans le règne végétal, de préférence la rose et le lis, réputés les plus nobles des fleurs.

En effet, en la reconnaissant comme la reine des fleurs, on peut comprendre la présence de la quintefeuille parmi les emblèmes favoris du moyen âge.

Pour faire distinguer à distance les figures des boucliers, on se vit, tout naturellement, amené à représenter les insignes sous une forme conventionnelle, fortement accusée et particulièrement caractéristique. Aussi les animaux et les plantes ne conservèrent-ils qu'une ressemblance très vague avec ceux de la nature.

Or, la quintefeuille est la forme conventionnelle de la rose, la plus propre à produire ce que l'on pourrait appeler *l'effet héraldique*.

Les sires du Rozoy, qui possédèrent la terre d'Audenarde, portèrent dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, tantôt des *quintefeilles*, tantôt des *roses*. Cet exemple est frappant, car il s'agit d'armoiries parlantes.

Les armoriaux médiévaux nous montrent les *chapels de roses* très couramment ornées de quintefeilles.

De son côté, le héraut d'armes *Gelre*, du XIV<sup>e</sup> siècle, fournit de nombreux exemples à l'appui de ma thèse.

En voici les plus intéressants : les armes parlantes du sire de Rosenberg, vassal du roi de Bohême et celles de *Roeselaer* (Roulers) en Flandre; elles offrent bien ce que l'on est convenu d'appeler des *quintefeilles*.

La maison souveraine de la Lippe, en Allemagne — tout le monde le sait, — porte : d'argent à la rose de gueules, boutonnée d'or. Voyez comment *Gelre* représente l'emblème du sire de la Lippe, un des chevaliers entourant l'évêque de Munster : une *quintefeuille*.

Je n'en finirais pas, si je voulais énumérer tous les exemples analogues que nous rencontrons sur les monuments du moyen âge.

Point n'est, d'ailleurs, nécessaire d'insister : tout le monde peut constater l'identité absolue des *roses* des sires de Rosenberg et de la Lippe avec les « *quintefeilles* » des sires d'Arenberg, telles que les donne le même héraut d'armes.

Pour ceux qui, néanmoins, s'obstineraient à vouloir voir dans les armes de cette illustre maison, des fleurs de néflier, j'ajouterai que, sur des sceaux, du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles, de membres de cette famille, j'ai observé des roses, dans leur forme plus ordinaire et plus moderne, munies de petites folioles entre les pétales.

Je tiens des moulages de plusieurs de ces sceaux à la disposition de ceux que leur examen pourrait intéresser.

Les originaux se trouvent aux archives générales du royaume, attachés à leurs documents (1).

Au dire d'un héraldiste moderne, on blasonne *quinte-feuille*, la fleur à cinq pétales dont on ignore la vraie dénomination.

La vérité est que, à l'exception de certaines armoiries parlantes, elle est toujours la rose, la reine des fleurs, dans le blason aussi bien que dans la nature.

Veillez agréer, mon cher Collègue, l'expression de mes meilleurs sentiments.

J.-TH. DE RAADT.

Bruxelles, 15 Août 1898.

---

(1) Pour plus de détails, voir J.-TH. DE RAADT, *Sceaux armoriés des Pays-Bas et des pays avoisinants (Belgique, royaume des Pays-Bas, Luxembourg, Allemagne, France)*, Bruxelles, chez O. Schepens et Cie, en voie de publication.





# LE PRÉHISTORIQUE

## dans la région d'Enghien



L'exposition des objets de l'époque préhistorique de la région d'Enghien, organisée à l'occasion du Congrès archéologique et historique, avait pour but de faire connaître les principales découvertes faites dans la contrée.

Les stations de l'âge de la pierre, retrouvées à Braine-le-Comte, ont fait l'objet d'une étude de M. l'abbé Croquet insérée dans les *Annales du Cercle archéologique d'Enghien*, t. V.

M. Matthieu a exposé une série de haches en silex découvertes à Graty, au lieu dit : *Bois de l'Écluse*, en 1892, 1893, 1894.

Au village de Marcq, M. René Lazoore, curé de Labliau, a recueilli les objets suivants :

1° Au *Leeneboschkauter*, un couteau non poli et un fragment de hache polie ;

2° Dans le jardin de la cure de Labliau, cadastré section C, numéro 609, un grattoir non poli et divers fragments d'outils préhistoriques ;

3° Au hameau dit : *Culot du Bois*, des pointes de flèches ;

4° Au hameau de *Lekkernye*, sur une terre cadastrée section D, numéro 466, une pointe de lance.

M. Florent Hulin, instituteur communal, à Labliau :

- 1° Au hameau dit : *Culot du Bois*, un fragment de hache polie, et un couteau non poli;
- 2° A la *Couture de Boulogne*, une hachette polie;
- 3° Au *Leeneboschkauter*, une pointe de lance;
- 4° Au hameau de *Lekkernye*, un fragment de hache non poli;
- 5° En divers endroits de Labliau, plusieurs éclats de silex.

M. A. Bernier, instituteur communal à Hoves, s'est occupé depuis plus de vingt ans de recueillir et de grouper les antiquités des localités voisines d'Enghien; il l'a fait avec intelligence et d'une manière profitable aux investigations scientifiques. Il a dressé de sa collection le catalogue suivant :

## Notice sur les Antiquités préhistoriques

trouvées par A. BERNIER.

Dans le but de faire connaître nos découvertes aux savants, réunis à Enghien à l'occasion du Congrès de la Fédération historique et archéologique de Belgique, nous exposons les armes et ustensiles de l'âge de la pierre polie recueillis à Hoves, Graty, Petit-Enghien, Steenkerque, Thoricourt, Marcq et Horrues.

Notre but est de seconder, dans la mesure de nos faibles moyens, l'idée du Comité organisateur du Congrès, persuadé que notre petite exhibition apportera quelque lumière et permettra de compléter les renseignements qu'on possède déjà; par là aussi nous espérons faciliter la confection de la Carte préhistorique de la Belgique pour ce qui concerne la région d'Enghien.

Conformément au conseil de M. le baron Alfred de Loë, secrétaire général de la Société archéologique de Bruxelles (qui a bien voulu nous honorer plusieurs fois de sa visite et nous encourager dans nos labeurs), nous avons placé nos silex sur des cartons.

Sur chaque carton figure un croquis, d'après la carte de l'État-Major ou le plan de la commune, précisant les emplacements où les objets ont été ramassés. La carte du N° 13 indique les endroits de la commune d'Hoves où nous avons trouvé des silex préhistoriques. Sur le carton N° 19 se trouve l'indication des lieux où il a été recueilli des haches en silex dans le canton d'Enghien.

Les découvertes néolithiques, dont nous exposons les résultats, sont le fruit de vingt années de patientes recherches. Elles n'ont pas été favorisées par l'exécution de travaux nécessitant d'importantes et profondes excavations. Elles sont dues simplement à des circonstances fortuites, à des travaux agricoles qui ne remuent le sol que superficiellement. Les résultats obtenus grouperont néanmoins, nous l'espérons, des documents d'autant plus précieux que, jusqu'ici, la région d'Enghien offrait peu d'éléments à l'étude de la préhistoire.

#### A. — *HOVES.*

##### 1<sup>er</sup> CARTON. — *Champ Saint-Maurice.*

- |   |   |
|---|---|
| a) Hache polie en silex gris (incomplète)           | { larg. 0 <sup>m</sup> 07.<br>long. act. 0 <sup>m</sup> 13.<br>long. prob. 0 <sup>m</sup> 20. |
| b) Deux fragments de haches polies.                 |   |
| c) Belle pointe de flèche; long. 0 <sup>m</sup> 05. |   |
| d) Pointe de flèche.                                |   |

##### 2<sup>e</sup> CARTON. — *Champ Saint-Maurice.*

Hache polie en silex gris (incomplète) trouvée en 1878.  
Beau tranchant. Larg. 0<sup>m</sup> 09. Long. prob. 0<sup>m</sup> 22.

3<sup>e</sup> CARTON. — *Champ de Maire-Bois.*

Hache polie en silex gris, trouvée en 1879.

4<sup>e</sup> CARTON. — *Champ du Cochet.*

Moitié de hache polie en silex noir; long. probable 0<sup>m</sup> 18.

5<sup>e</sup> CARTON. — *Champ du Moulin.*

Couteaux, grattoirs, instruments divers en silex gris-noir.

6<sup>e</sup> CARTON. — *Champ du Moulin.*

Morceau de hache polie en silex gris, trouvé près de la grand'route, le 20 Octobre 1891.

7<sup>e</sup> CARTON. — *Champ d'Enghien.*

Hache polie en silex gris (cassée); long. probable 0<sup>m</sup> 20.  
Deux petits silex taillés, noirs.

8<sup>e</sup> CARTON. — *Champ d'Enghien.*

Petits instruments (pierres à feu) trouvés sur ce champ.

9<sup>e</sup> CARTON. — *Champ de Watercleuse, près du Tierne.*

Hache en silex gris (incomplète), trouvée en 1886.

10<sup>e</sup> CARTON. — *Fontaine Monseux.*

Fragments de couteaux, grattoirs, etc.

11<sup>e</sup> CARTON. — *Champ de Lumenbroek, tenant à la  
chaussée Brunehault.*

- a) Morceau de hache polie en silex gris-blanc, trouvé en 1885.
- b) Petite hache en silex gris (incomplète).
- c) Grattoir en silex gris.

12<sup>e</sup> CARTON. — *Champ de Lumenbroek, chaussée Brunehault.*

Petits instruments trouvés sur les terrains longeant la chaussée Brunehault.

13<sup>e</sup> CARTON. — *La carte tracée sur ce carton indique les endroits de la commune d'Hoves où j'ai trouvé des silex préhistoriques.*

Petite hache polie en jade néphrite, vrai bijou, mesurant 0<sup>m</sup> 05 sur 0<sup>m</sup> 035, trouvée à Hoves en 1879, sur le *champ de Lumenbroek.*

#### B. — COMMUNES VOISINES.

14<sup>e</sup> CARTON. — **GRATY.** — *Champ du Tierne.*

Instrument servant à perforer, trouvé à Graty en 1892.

15<sup>e</sup> CARTON. — **MARCQ.**

*Bois d'Enghien, Montagne à Cailloux.*

Bloc-matrice dont on a enlevé, par percussion, de longs éclats pour couteaux.

16<sup>e</sup> CARTON. — **MARCQ.**

*Bois d'Enghien, Montagne à Cailloux.*

Hache polie en silex gris-blanc (incomplète). **Magnifique spécimen.** Larg. 0<sup>m</sup> 10; long. 0<sup>m</sup> 10; long. probable 0<sup>m</sup> 25.

17<sup>e</sup> CARTON. — **STEENKERQUE.** — *Champ du Poirier.*

Petite hache polie en porphyre.

18<sup>e</sup> CARTON. — **PETIT-ENGHIEN.**

*Champ de Warelles.*

Belle hache polie en porphyre (entière). Curieux spécimen.  
Larg. 0<sup>m</sup> 06; long. 0<sup>m</sup> 15. Trouvée en 1886.

19<sup>e</sup> CARTON. — **Carte du canton d'ENGHIEN.**

*Cette carte montre les lieux où il a été trouvé des haches  
en silex.*

Pointe de flèche en silex gris, trouvée à Thoricourt en 1879.

20<sup>e</sup> CARTON. — **HORRUES.**

A) *Champ de l'Éclatière.*

Nucléus en silex noir, trouvé en 1897. On en enlevait des éclats pour servir de couteaux-rasoirs.

B) *Long-Pont.*

Hache polie en silex gris trouvée en 1877.

A. BERNIER.



# RAPPORTS

## SUR LES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS FÉDÉRÉES



### BRUGES

#### SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

Le Comité-Directeur de la Société archéologique de Bruges a fait, au cours de l'exercice 1898, plusieurs acquisitions fort importantes.

Nous signalons particulièrement en suivant l'ordre d'entrée :

- 1° Étoffe de soie à ramage polychrome, 18<sup>e</sup> siècle.
- 2° Piédestal triangulaire en pierre et de style ogival, 15<sup>e</sup> siècle.
- 3° Pierre bleue circulaire ayant servi de base à un trépied, avec inscription, 15<sup>e</sup> siècle.
- 4° Une ancre en fer fleuronnée, 17<sup>e</sup> siècle.
- 5° Neuf fers servant à marquer les mesures de liquides, 18<sup>e</sup> siècle.
- 6° Quarante carreaux en faïence de Hollande dont l'ensemble représente l'arche de Noë, 17<sup>e</sup> siècle.
- 7° Une cruche en grès, 17<sup>e</sup> siècle.
- 8° Nouvelle carte de la Province de Flandres, 1793.
- 9° Deux mortiers à projectiles, 18<sup>e</sup> siècle.
- 10° Cuivre repoussé, représentant la résurrection du Christ, 17<sup>e</sup> siècle.

- 11° Importante collection comprenant quantité de médailles et monnaies en or et en argent, quelques matrices de médailles, un grand nombre de poinçons et de modèles pour joailliers, plusieurs cuivres gravés, des recueils de gravures, etc., etc., de divers siècles.
- 12° Boîte à aumônes en laiton, 17<sup>e</sup> siècle.
- 13° Deux toiles peintes, représentant le fondeur de cloches Dumery et son épouse, 18<sup>e</sup> siècle.
- 14° Cadran solaire portatif, 18<sup>e</sup> siècle.
- 15° Parapluie en soie verte, 18<sup>e</sup> siècle.
- 16° Fer à repasser en laiton et support, 18<sup>e</sup> siècle.
- 17° Carreaux de pavement émaillés, 16<sup>e</sup> siècle.
- 18° Deux lanternes avec monture en cuivre, 18<sup>e</sup> siècle.
- 19° Lampes en terre cuite et en cuivre, 16<sup>e</sup> à 18<sup>e</sup> siècles.
- 20° Deux tableaux gravures représentant en fac-simile les papiers-monnaies et autres de la République Française, 1795.
- 21° Statuette en terre cuite polychrômée de la Vierge et de l'enfant Jésus, 18<sup>e</sup> siècle.
- 22° Six cruches en grès de provenances brugeoise et allemande, 17<sup>e</sup> siècle.
- 23° Deux sculptures en bois représentant la maladie et la mort, 18<sup>e</sup> siècle.
- 24° Trente-cinq carreaux en faïence de Hollande représentant un vase à fleurs, 18<sup>e</sup> siècle.
- 25° Vue de l'abbaye de l'Eeckhout à Bruges. Toile par Gareminj, 18<sup>e</sup> siècle.
- 26° Moule en pierre de touche d'un méreau aux armoiries de Herman de Corte, 1658.
- 27° Fusil de la Gilde de S<sup>te</sup>-Barbe à Loo, 17<sup>e</sup> siècle.
- 28° Encadrement de porte en pierre, 17<sup>e</sup> siècle.
- 29° Hanap en cristal aux armes gravées des familles d'Ursel et de Bavière, 1712.
- 30° Mortier avec pilon en bronze, à l'écu de Malines, 1577.
- 31° Tryptique cintré en bois de chêne sculpté et poly-



chrômé représentant le Christ en croix, la S<sup>te</sup> Vierge et S<sup>t</sup> Joseph, 1586.

- 32° Cheminée renaissance sculptée en pierre du Rhin, 16<sup>e</sup> siècle.
- 33° Taque de foyer, représentant Jésus et la Samaritaine, 16<sup>e</sup> siècle.
- 34° Taque de foyer, représentant S<sup>t</sup> Michel terrassant le dragon, 1644.
- 35° Clôture en pierre de la chapelle de la S<sup>te</sup>-Trinité, jadis en l'église cathédrale Saint-Donatien à Bruges, démolie en 1798, 16<sup>e</sup> siècle.
- 36° Drapeau en soie blanche de la confrérie de Rhétorique à Isenberghe, 1805.
- 37° Taque de foyer, représentant le couronnement de David, 17<sup>e</sup> siècle.
- 38° Portrait d'Isabelle-Claire, souveraine des Pays-Bas, fille de Philippe II, 17<sup>e</sup> siècle.
- 39° Couleuvrine en fer cerclé, 16<sup>e</sup> siècle.
- 40° Six modèles d'armes de guerre en fer forgé, du 15<sup>e</sup> au 17<sup>e</sup> siècle.
- 41° Pyxide en argent ciselé et doré, 16<sup>e</sup> siècle.

L'accroissement de nos collections se poursuit sans relâche et celles-ci garnissent nos locaux avec une surabondance telle que malgré l'adjonction de nouvelles salles appropriées depuis deux ans à peine, l'emplacement est à la veille de faire défaut. Nous sommes en instance pour obtenir une extension dans un autre immeuble appartenant à la ville.

Le Comité-Directeur de notre Société est composé comme suit :

- Président* : Mgr. le chanoine baron F. BETHUNE.
- 1<sup>er</sup> Vice-Président* : M. le docteur DE MEYER.
- 2<sup>e</sup> Vice-Président* : M. ALFRED RONSE, membre de la Chambre des Représentants.

*Trésorier* : M. ALF. VAN DE WALLE, conseiller communal.

*Conservateur* : M. NAERT, architecte provincial.

*Conservateur-adjoint* : M. CH. DE WULF, architecte comm<sup>al</sup>.

*Secrétaire* : M. JULES COLENS, conservateur des archives de l'État.

*Membres* : MM. VINCENT STEYAERT; L. DE LA CENSERIE, architecte; E. FEYS; comte KERWYN et baron J.-B. BETHUNE, membre de la Députation permanente de la Flandre occidentale.

*Le Membre-Secrétaire,*  
JULES COLENS.

*Le Président,*  
B<sup>n</sup> FÉLIX BETHUNE.



## BRUXELLES

### SOCIÉTÉ ROYALE DE NUMISMATIQUE DE BELGIQUE.

La Société royale de Numismatique de Belgique comptait en 1898 : 4 membres d'honneur, 25 membres honoraires, 35 membres effectifs, 33 correspondants regnicoles et 112 associés étrangers.

Son bureau était composé de Mgr. le chanoine baron Félix Bethune, *Président d'honneur à vie*; vicomte B. de Jonghe, *Président*; comte T. de Limburg-Stirum, *Vice-Président*; A. de Roissart, *Trésorier*; Éd. vanden Broeck, *Contrôleur*; et A. de Witte, *Secrétaire-Bibliothécaire*.

En dehors des réunions du bureau, la Société a tenu deux assemblées générales auxquelles assistèrent quelques-uns de ses membres étrangers; la première à l'Hôtel-de-Ville de Mariemont-Morlanwelz, le 24 Avril; la seconde, au Palais des Académies, à Bruxelles, le 17 Juillet suivant. Diverses questions scientifiques y ont été traitées et élucidées.

Le tome LIV de la *Revue belge de Numismatique* publiée sous les auspices de la Société, par les soins de MM. le vicomte B. de Jonghe, comte T. de Limburg-Stirum et A. de Witte, contient les mémoires suivants :

- 1° Les monnaies en or d'Alexandria Troas, par M. J.-A. Blanchet (France).
- 2° Denier inédit de Jean d'Aps, évêque de Liège, par M. l'abbé Jos. Gaillard.
- 3° Petit gros à l'écu aux quatre lions frappé à Weert par Thierry dit « Loef de Hornes », par M. le vicomte B. de Jonghe.
- 4° Monnaies d'Anne de Limburg, abbesse d'Herford, par M. le comte T. de Limburg-Stirum.
- 5° Jeton de Tournai au nom du graveur « Riquehem » ou Jacquemart de Riquehan, par M. Jules Rouyer (France).
- 6° Jetons belges du XV<sup>e</sup> siècle, par M. F. Alvin, du cabinet des médailles de l'État à Bruxelles.
- 7° Sur les poids des anciennes provinces belges, par M. L. Blancard, correspondant de l'Institut (France).
- 8° Deux monnaies des pirates bédouins du Chatt El-'Arab, de la tribu des Banou Ka'b, par S. A. R. le prince Philippe de Saxe-Cobourg et Gotha (Autriche).
- 9° Tiers de sou d'or mérovingien faussement attribué à Jupille (province de Liège), par M. Deloche, de l'Institut (France).
- 10° Un millarés au seul nom de Michel III dit « le Buveur » ou « l'Ivrogne », empereur d'Orient, par M. le vicomte B. de Jonghe.
- 11° Notice numismatique sur le concordat monétaire Suisse de 1825, par M. le docteur C.-F. Trachsel (Suisse).
- 12° Numismatique bruxelloise. Étude sur les jetons de Pierre-Josse d'Armstorff, par M. Éd. vanden Broeck.
- 13° Les jetons et les médailles d'inauguration frappés par ordre du gouvernement général aux Pays-Bas autrichiens, 1717-94. (Règne de Marie-Thérèse), par M. A. de Witte.

- 14° Vredius, par M. le baron Bethune.
- 15° La trouvaille d'Escharen, par MM. le docteur C. Wilde et de Dompierre de Chauffepié, conservateur du cabinet royal de numismatique de La Haye (Pays-Bas).
- 16° Un gros à l'effigie en pied de Jean d'Arckel, prince-évêque de Liège, par M. le vicomte B. de Jonghe.
- 17° Monnaies féodales inédites, par M. F. Alvin.
- 18° La numismatique du siège de Maestricht en 1794, par M. P. Bordeaux (France).
- 19° Un jeton hasseltois du XVII<sup>e</sup> siècle, par M. le docteur C. Bamps.
- 20° Un mot sur la trempe du cuivre en rapport avec les coins monétaires, par M. V. Lemaire.
- 21° Le noble de Gand à la bannière portant une Foi, par M. le vicomte B. de Jonghe.
- 22° Un méreau aux armes de Gruuthuuse, par M. A. Visart de Bocarmé.
- 23° Les dénéraux et leurs ajusteurs aux Pays-Bas méridionaux, par M. A. de Witte.

Les autres notices ou communications sont signées : J.-A. Blanchet (France), comte du Chastel de la Howardries, H. Dannenberg (Allemagne), Picqué, Peny, comte de Marsy (France), vicomte B. de Jonghe, L. Naveau, Fréd. Alvin, baron Bethune, Trachsel (Suisse), Seeldrayers, Van der Beken, et A. de Witte.

M. A. de Witte a continué la publication des médailles historiques de Belgique faite par la Société pour le compte du gouvernement.

La Société possède une bibliothèque assez importante, des suites numismatiques diverses et une précieuse collection d'environ 300 photographies de ses membres.

*Le Secrétaire-Bibliothécaire,*  
ALPHONSE DE WITTE.



## GAND

### SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

Peu d'années ont été aussi fécondes que l'année 1898 en travaux originaux et en communications de tout genre.

Un simple coup d'œil jeté sur la table des matières de notre 6<sup>me</sup> volume du *Bulletin*, en convaincra mieux que le rapport le plus détaillé.

Pour ce qui concerne l'histoire de Gand citons :

- 1° Le travail de M. Serdobbel sur la fosse Othonienne.
- 2° Les limites de la ville de Gand et de la ville de Saint-Pierre, par M. V. De Muynck.
- 3° Het groot Kanon van Gent, par M. Van Werveke.
- 4° Le Belvédère de l'Évêque Triest à Akkergem, par M. A. Heins.
- 5° L'imprimeur Lemaire et son projet de journal en 1784, par M. P. Claeys.
- 6° Une imprimerie calviniste à Gand en 1566, par M. H. Van Duyse.
- 7° Un sceau du XIII<sup>e</sup> siècle de la léproserie à Gand, par M. Stroobant.
- 8° Rapport sur les fresques de la Leugemeete, par M. le chanoine Van den Gheyn.
- 9° Le Messenger des Sciences historiques, travail de M. Varenberg, qui peut aussi se rapporter à l'histoire de Gand, en ce sens que cette publication pendant de si longues années contribua si puissamment à étendre le renom scientifique de notre belle cité.

Cette liste est déjà longue, mais ne renseigne que la moitié de nos travaux.

L'histoire plus générale de l'art a été abordée par plusieurs d'entre nous, et pour ne pas faire de jaloux, disons avec un égal succès.

Ici encore je me contente de vous indiquer très sommairement chacune de ces études ou communications :

1° Les origines de l'imprimerie en Belgique.

Cette question soulevée par un livre récent de M. Gilliodts-van Severen, archiviste à Bruges, a été examinée tour à tour, mais avec des conclusions différentes, par MM. Bergmans et l'abbé de Prater.

2° Quelques notes sur l'architecture italienne, par M. le chanoine Van den Gheyn.

3° Les terres cuites étrusques découvertes à Sassoferrato, par M. Maeterlinck.

4° La joyeuse entrée de Charles-Quint, à Bologne, par M. Hermann Van Duyse.

5° Une conférence de M. Van den Heuvel, sur l'art Mauresque, accompagnée de projections lumineuses.

6° Une causerie sur le Mont Saint-Michel, par M. Joseph Casier qui eut soin lui aussi d'illustrer sa conférence par la projection des clichés, que lui-même avait pris avec son remarquable talent de photographe.

7° Enfin un travail d'ordre technique, mais de nature à intéresser tous les archéologues : Recherches faites dans les anciennes carrières de Baelegem, par M. l'architecte Mortier.

Le simple exposé de notre bilan scientifique montre que nous n'avons pas à craindre la comparaison avec celui que dresseront nos sociétés congénères.

Ce ne sont pas seulement les sujets scientifiques d'ordre purement spéculatif, qui ont eu les honneurs de la tribune. Notre Société garde ce caractère bien personnel et qui donne à nos séances toujours très suivies une vie et un mouvement que d'autres cercles archéologiques lui ont déjà fait l'honneur d'envier.

Nos débats ont porté souvent sur des questions d'intérêt, il est vrai purement local, mais plein d'actualité.

Nous assistons à une transformation radicale de notre ville de Gand. Faut-il s'étonner que nos archéologues ne

restent pas les indifférents spectateurs des choses qu'ils voient démolir et disparaître? Quoi de plus naturel que notre société reçoive l'écho des doléances des uns, des approbations des autres.

*Le Secrétaire,*  
Chanoine VAN DEN GHEYN.



## MONS

### SOCIÉTÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES DU HAINAUT.

L'impression des « Mémoires et Publications » se continue régulièrement. Les tomes IX et X de la 5<sup>e</sup> série ont été distribués. Ils comprennent la *Biographie de Roland de Lassus*, par M. Jules Declève; une étude sur l'*alimentation du nouveau-né*, par M. le docteur Nuijens; des *Poésies*, par MM. Depret et Delacroix; les *Complaintes célèbres*, par M. Jules Declève.

Le tome premier de la 6<sup>e</sup> série est sous presse; on y trouvera un mémoire sur l'*Instinct*, par M. Émile Hublard; une étude philologique sur un manuscrit flamand du XVI<sup>e</sup> siècle de la Chambre de Rhétorique de Hasselt, par MM. Van den Daele et Van Veirdeghe; et enfin des recherches fort curieuses sur l'*Anse du panier*, par M. Jules Declève.

Comme les années précédentes, la Société a institué des concours, mais aucun des envois n'a mérité d'être récompensé.

Les conférences organisées pendant la saison d'hiver ont obtenu le succès habituel.

*Le Secrétaire,*  
ÉMILE HUBLART.

### CERCLE ARCHÉOLOGIQUE.

Le Cercle archéologique a publié : 1° les tomes XXVI et XXVII de ses *Annales*; le tome XXVI comprend les livres X, XI et XII des *Annales de l'abbaye de Saint-Ghislain*, par dom Pierre Baudry et dom Augustin Durot, édités avec introduction et notes par le P. Albert Poncelet, bollandiste; le tome XXVII renferme vingt-sept notices et monographies, indépendamment des *variétés* et des notices nécrologiques, parmi lesquelles il convient de citer : un rapport sur *Wiers*, par M. J. Renard; *La légende du scribe de l'abbaye de Liessies*, par M. Jennepin; *Des observations sur quelques camps romains de la Belgique*, par M. A. Guillaïn; *La littérature du sacrilège de Cambron*, par M. F. Hachez; une *Notice sur Noirchain*, par M. A. Gosseries; *Concours de tir à l'arc à Neufville-lez-Soignies*, par M. A. Poncelet; *Les privilèges de la collégiale de Sainte-Waudru, à Mons*, par dom Berlière, etc.; 2° le premier fascicule de la sixième série de ses *Bulletins*; 3° *Chartes du Hainaut de l'an 1200. Reproduction des originaux avec introduction, traduction et notes*, par M. Léopold Devillers. Mons, imprimerie Dequesne-Masquillier. In-fol.

Les collections se sont enrichies de dons faits par des membres.

L'exiguïté des salles ne permet pas de donner à ces collections tout le développement que leur arrangement méthodique exige. Cependant MM. Maurice Dolez et Clément Stiévenart continuent à classer et à inventorier les objets. Tout fait espérer que bientôt le Cercle pourra obtenir d'autres locaux.

### SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BELGES.

Dans sa séance du 31 Juillet 1898, après avoir remplacé MM. Louis Desguin et Auguste Losset, membres décédés dans l'année, par MM. Hadelin Desguin et Victor



De Le Court, la compagnie a décidé l'impression du *Journal historique* de Paridaens, du 27 Avril 1787 au 31 Août 1794; ce manuscrit autographe inédit, renferme de véritables éphémérides des événements qui se sont passés à Mons; il contient en outre des renseignements précieux pour l'histoire de la Révolution Belgique de 1789. Le nouveau volume de la Société contiendra 250 pages environ, et quelques gravures rares de l'époque.

*Le Secrétaire,*  
A. WINS.



## NANCY

### ACADÉMIE DE STANISLAS.

L'*Académie de Stanislas*, l'une des plus anciennes et des plus importantes parmi les Sociétés savantes des provinces en France, a été fondée en 1750 par Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, sous le nom de : *Société royale des sciences et belles-lettres de Nancy*, qui indique exactement la variété et l'étendue des travaux qu'elle embrasse. Dès 1829, elle prit le nom d'*Académie de Stanislas*, sous lequel elle a été reconnue comme institution d'utilité publique, en 1864.

Elle comprend 36 membres titulaires, tous habitant Nancy, des membres honoraires et des associés-correspondants, français et étrangers.

Les travaux de ses membres, présentés en réunion, sont publiés dans son volume annuel de *Mémoires*, qui contient en même temps les discours et rapports lus dans sa séance publique solennelle de chaque année. L'Académie dispose de prix importants : prix de vertus et prix pour des travaux historiques et scientifiques.

Le volume des *Mémoires* de l'année 1897, qui a paru récemment, se divise en deux parties, relatives : la première

à la séance publique, aux rapports et aux discours nécrologiques; la seconde, aux travaux dont la Société a voté l'impression.

Dans la première, il y a lieu de signaler les discours de deux récipiendaires et le rapport sur un concours historique : M. Riston, *Deux Oasis asiatiques (Merv et Boukara)*; M. A. Mathieu, *Les forêts et la vie rurale*.

Le président annuel, M. A. de Metz-Noblat, a répondu aux récipiendaires. Le rapport sur le concours Dupeux, par M. l'abbé Eugène Martin, a passé en revue sept ouvrages imprimés et manuscrits : le prix a été attribué à M. Baumont, pour ses *Études sur le règne de Léopold*, et une médaille accordée au volume sur l'*Abbaye de Gorze*, publié par M. l'archiprêtre Chaussier.

Voici l'indication des *Mémoires* imprimés dans la seconde partie :

M. de Vienne, *Fin du monnayage féodal en France*, important travail de plus de cent pages.

J. Thoulet, *Les Océanographes en France. Georges Aimé*, né à Metz en 1811, mort par suite d'un accident en 1846.

A. de Metz-Noblat, *Au pied de la Jungfrau. Souvenirs (1870-1872)*; intéressantes et mélancoliques observations sur un régiment, réfugié en Suisse, de l'armée de Bourbaki, à propos de la modeste tombe d'un soldat.

H. Déglin, *L'organisation et les organisateurs de la charité*; notamment sur l'utilité et les moyens d'entente entre les différentes sociétés de bienfaisance.

H. Beaune, *Le général Lambert (1760-1796)*; né à Haraucourt, près de Nancy.

C. Pfister, *Catherine de Lorraine (1573-1648)*; fille de Charles III, duc de Lorraine, abbesse de Remiremont, puis fondatrice du monastère de la Consolation à Nancy, de l'Ordre de S. Benoît; savant et curieux travail sur cette pieuse et courageuse princesse, dont la vie agitée fut mêlée aux grands événements de l'époque.

(21 Septembre 1898.)

LÉON GERMAIN DE MAIDY.

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE ET DU MUSÉE  
HISTORIQUE LORRAIN.

La Société d'Archéologie lorraine a célébré avec une certaine solennité, vers la fin du mois de Juin, le cinquantième anniversaire de sa fondation. Plusieurs délégués de sociétés françaises et étrangères avaient répondu à son invitation : de Belgique, M. le comte Fr. van der Straten-Ponthoz, de Bruxelles, et M. Sibenaler, d'Arlon.

La réunion a duré trois jours. Le premier, les étrangers ont été reçus au Musée historique lorrain par le conservateur et les membres du bureau; M. le docteur Bleicher y a présenté et expliqué une carte géologique de la Lorraine dressée par M. J. Beaupré. On a ensuite visité la Ville-Vieille; puis, le soir, à la Salle Poirel, M. le professeur Ch. Pfister a fait une conférence très goûtée sur l'histoire et les transformations de Nancy, illustrée par de nombreuses projections photographiques.

Le lendemain, après un service religieux pour les membres défunts, a eu lieu la visite des principaux monuments anciens de la Ville-Neuve. Dans l'après-midi, s'est tenue la séance solennelle publique. M. Ch. Guyot, président de la Société, en a retracé l'histoire; M. Bleicher a fait une savante conférence sur l'époque préhistorique, et M. Demoget, architecte, président de la Société de Bar-le-Duc, a parlé des curieuses maisons de cette ville bâties à l'époque de la Renaissance. Il convient de mentionner aussi deux charmantes allocutions prononcées par M. Ph. Berger, de l'Institut, délégué du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts, et par M. le comte de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie. Le soir, un banquet a réuni un grand nombre de membres de la Société, auxquels ont bien voulu se joindre de hauts fonctionnaires et les délégués de différentes sociétés. Il s'est terminé par une série de toasts, marqués de la plus franche cordialité.

Le troisième jour, une excursion à Toul, qui ne devait durer que la matinée et s'est prolongée jusqu'au soir, a

dignement terminé cette réunion, qui laissera un souvenir durable et utile. La Société en publiera prochainement un compte-rendu.

Le Musée historique lorrain n'a pas eu occasion de s'enrichir de pièces très importantes; cependant, de nombreux objets très divers y sont entrés par voie de donation et d'acquisition : à citer une série de médailles religieuses lorraines léguées par M. Jules Rouyer.

Les publications de la Société ont paru d'une manière régulière. Son *Journal* mensuel, dont chaque numéro compte 24 pages d'impression, et souvent des planches ou des figures, renferme les procès-verbaux de séances, des articles bibliographiques et nécrologiques, des chroniques, la liste des dons faits au Musée et ses acquisitions; il s'y trouve en outre de nombreux mémoires, plus ou moins étendus, sur des sujets très variés d'archéologie et d'histoire relatifs à la Lorraine.

Le volume des *Mémoires* annuels ne doit paraître qu'au mois de Janvier; mais, telle a été l'activité de la Société, qu'il est déjà complet en ce qui touche les travaux d'auteurs. En voici les titres :

Abbé Chatton, *Histoire de l'Abbaye de Saint-Sauveur et de Domèvre* (suite et fin).

Comte E. Fourrier de Bacourt, *Chants populaires recueillis dans le pays barrois* (troisième partie).

Pierre Boyé, *Les derniers moments du roi Stanislas*; curieuse et attachante étude sur la mort tragique du dernier duc de Lorraine et de Bar.

Ch. Pfister, *Les Mémoires du comte de Brassac, gouverneur de Nancy (1633-1635)*; savant et important travail d'après les mémoires conservés à la Bibliothèque publique de Lyon; Brassac fut gouverneur de Nancy pendant les premiers temps de l'occupation française, marqués par des événements qui semblent tenir du roman plus que de l'histoire.

V. Parisel, *La famille de Roucourt, du Bassigny barrois, issue d'Etienne Menu, anobli par le duc de Lorraine en 1583.*

B<sup>on</sup> de Braux, *Mémoires de François de Châteaufort*; autobiographie remarquable sur la première partie de la vie de ce magistrat lorrain, célèbre sous le règne de Stanislas. Il était de la famille d'Aristay, originaire du pays basque.

Ch. Pfister, *Les derniers vestiges des remparts de Nancy*; étude minutieuse et remplie d'intérêt sur ces vieux témoins d'un passé glorieux, qui auront bientôt disparu entièrement.

Collignon, *L'Elogium ad laudem Lotharingiæ de Thierry Alix*; excellente publication et traduction de cette curieuse pièce en vers latins, imprimée jusqu'à présent d'une manière très fautive. Th. Alix de Vèrencourt, célèbre président de la Chambre des comptes de Lorraine, l'a composée dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, époque de la plus grande prospérité du duché.

LÉON GERMAIN DE MAIDY.

(22 Septembre 1898.)



## TOURNAI

### SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE.

La Société a publié le tome II de ses *Annales* qui comprend : Choix de testaments tournaisiens, par M. *Amaury de la Grange*. — Tournai en 1701, d'après un plan en relief conservé à l'hôtel des Invalides à Paris, par MM. *Eugène Soil* et *René Desclée*. — Notice sur l'ancienne communauté des Carmes Déchaussés à Tournai, par le P. *Jean-Aimé de Robiano*.

Les matières ci-après ont fait l'objet de communications au cours des séances de 1897 :

Pierre Chabotteau, fondeur en cuivre, par M. *A. Henri*.

Note sur un carreau de terre-cuite, — l'ancienne Halle du Consaux, — Édouard Hocquart, — les anciennes armoiries communales de Tournai, — Rogier de le Pasture, dit Van der Weyden, peintre tournaisien, par M. A. de la Grange.

Le cloître des Clairisses au XVII<sup>e</sup> siècle, — un sceau des échevins du Bruille, par M. A. Hocquet.

La maison de Tournai à Paris, au XIV<sup>e</sup> siècle, — manuscrits concernant Tournai, conservés à la Bibliothèque nationale de Paris, par M. A. d'Herbomez.

Découvertes de sépultures romaines à Bruyelles, — notes concernant Tournai et la région recueillies dans un voyage en Allemagne, par M. E. Soil.

La topographie de l'ancienne halle des Consaux, par M. R. Desclée.

Relation du champ clos de Nancy, — note sur deux médailles tournaisiennes, par le comte P. du Chastel.

De la restauration des monuments anciens, par le général de Formanoir.

Le Secrétaire,  
EUGÈNE SOIL.



## VALENCIENNES

SOCIÉTÉ NATIONALE D'AGRICULTURE, SCIENCES  
ET ARTS DE L'ARRONDISSEMENT.

Cette Société, fondée en 1831, compte actuellement 427 membres titulaires et 9 membres honoraires.

Le bureau se compose de M. Auguste Doutriaux, *Président*; MM. Coquelle et J.-B. Mariage, *Vice-Présidents*; M. Victor Henry, *Secrétaire général*; M. Julien Lecat, *Trésorier*; et M. Alfred Richez, *bibliothécaire et conservateur de la galerie historique, ainsi que du matériel des fêtes*.

**La Société se fait représenter chaque année au Congrès archéologique et historique de Belgique; elle tient une séance tous les mois sauf en Septembre époque de la fête patronale; elle reçoit des communications de toute nature sur l'histoire, l'archéologie et les sciences qui en dérivent, et publie une revue mensuelle ainsi que des mémoires historiques.**

Depuis le dernier rapport inséré dans le compte-rendu du Congrès archéologique de Gand, la Revue a publié les principaux travaux ci-après :

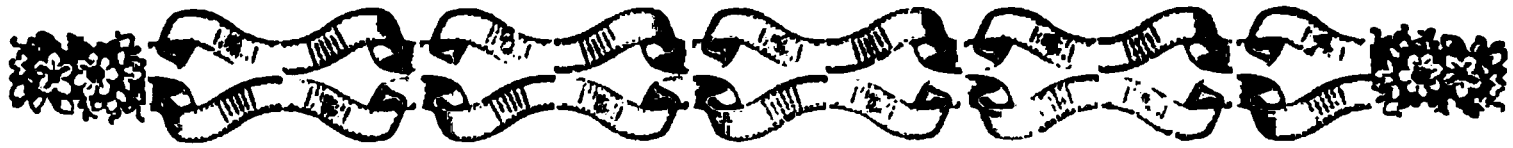
Notice sur le docteur C.-J. Davaine, membre de l'Académie de médecine (1812-1882); — Les artistes valenciennes aux salons de Paris, en 1896; — Le musée de Valenciennes, ses acquisitions en 1895; — La lutte des d'Avesnes et des Dampierre pour la possession de la Flandre et du Hainaut; — Le musée de Valenciennes, ses acquisitions en 1896; — Objets anciens trouvés à Famars; — Les artistes valenciennes aux salons de 1897; — Réception artistique de MM. Harpignies et Desruelles, etc. — Biographie de Mgr. Dehaisnes; — Exposition artistique de la Société valenciennaise des Arts, en 1897; — Nécrologie de M. Henri Caffiaux; — Les fêtes du couronnement de la statue de la Vierge du Saint-Cordon à Valenciennes; — Nécrologie de M. François Tulou; — Les artistes valenciennes aux salons de Paris, en 1898; — Notes sur M<sup>lle</sup> Duchesnois; — L'école flamande au Musée de peinture de Valenciennes; — Chroniques littéraires et artistiques.

Le septième volume des Mémoires historiques (2<sup>e</sup> série), en cours de publication, contient l'histoire de Nicolas du Bois, abbé de Saint-Amand, par M. l'abbé J. Desilve, ainsi que divers autres travaux.

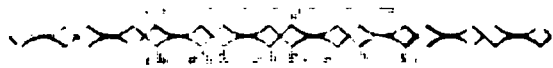
En outre, la Société possède une bibliothèque d'environ 5000 volumes, une galerie historique et un médailler des plus intéressants.

ALFRED RICHEZ,  
*Membre délégué.*





## OUVRAGES OFFERTS AU CONGRÈS



ARNOULD (A.). — *Les noms de lieux de la commune de Boussu-lez-Walcourt. Essai de glossaire étymologique.* In-8°, Malines, Godenne, 1893.

- » *Notice sur le village de Boussu-lez-Walcourt.* In-8°, Bruxelles, Deprez, 1895.

ASSOCIACAO RÉAL DOS ARCHITECTOS CIVIS E ARCHEOLOGOS PORTUGUEZES. — *Boletim.* Lisbonne, 1897, 3<sup>e</sup> série, n° 12.

BAMPS. — *Publications archéologiques et historiques* (catalogue), 4 pages, in-8°.

D'AUXY DE LAUNOIS (Comte Albéric). — *Note concernant une empreinte sur plomb du sceau de Georges Malapert.* Mons, 1877, in-8°.

- » *Rapports sur le Congrès d'histoire et d'archéologie tenu à Bruges, les 22-25 Août 1888, et sur l'excursion à Berzée et au Perwez faite le 24 Juillet 1887.* Louvain, Lefever, 1888, in-8°.
- » *Notice sur un plat en cuirre appartenant à l'église de Masnuy-St-Jean.* Louvain, 1888, in-8°.
- » *Compte-rendu du Congrès tenu à Charleroi par la Fédération archéologique et historique de Belgique en 1888.* Mons, 1892, in-8°.
- » *Méthode pour reconnaître l'antiquité de certaines voies de communication.* Malines, Godenne, 1898, in-8°.
- » *Une fouille de tombes antiques à Harrengt.* Extrait in-8°, 1892.
- » *Une découverte à Montignies-lez-Lens.* Extrait in-8°, 1892.



D'AUXY DE LAUNOIS (Comte Albéric). — *Un inventaire montois du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Extrait in-8°, 1893.

- » *Rapport sur la fouille de Montignies-les-Lens, Avril 1896*. Mons, Janssens, 1897, in-8°.

DE BAYE (Baron). — *La nécropole d'Ananino (Gouvernement de Viatka (Russie))*. Paris, Nilsson, 1897, in-8°.

- » *Note sur des bijoux barbares en forme de mouches*. Paris, Nilsson, 1895, in-8°.
- » *Note sur les Votiaks Païens des gouvernements de Kazan et de Viatka (Russie)*. Paris, Lechevalier, 1897, in-8°.

DE CEULENEER. — *Liste des publications*. 1 feuillet in-4°.

DE LEUZE. — *Les comtes de Laroche au X<sup>e</sup> et au XI<sup>e</sup> siècle*. Arlon, Poncin, 1897.

- » *Supplément*. 1898, gr. in-8°.

DE MARSY (Comte). — *Loi du 30 Mars 1887 pour la conservation des monuments et objets d'art ayant un caractère historique et artistique*. Caen, 1887, in-8°.

- » *Les décrets du 3 Janvier 1889 sur la conservation des monuments et objets d'art ayant un intérêt historique et artistique*. Caen, 1889, in-8°.
- » *Instructions de la Commission des Monuments historiques pour le classement des objets mobiliers*. Caen, 1889, in-8°.

GRAMMONT. — *Inventaire des anciennes archives de Grammont et de celles de son abbaye*. In-8°, Grammont, A. Van Nieuwenhove, 1880. — Don de l'Administration communale de Grammont.

GUERLIN (R.). — *Beaucoup de rimeurs peu de poètes. Essai sur la poésie à Amiens à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*. In-8°, Amiens, Yvert et Tillier, 1897.

HUBLARD (E.). — *Louis de Pauw, conservateur général des collections de l'Université libre de Bruxelles. Notes biographiques*. In-8°, Mons, V. Janssens, 1898.

- JANVIER (A.). — *Livre d'or de la municipalité amiénoise*. In-8°, Paris, Picard, 1893.
- JORISSENNE. — *Histoire étymologique de quelques mots médicaux de la langue wallonne*. Liège, H. Vaillant, 1881, in-8°.
- LEITE DE VASCONCELLOS. — *Catalogo das obras : Livros, Folhetos, Revistas*. 1879-1897, in-8°.
- LUCAS (C.). — *La conservation des monuments et des objets d'art*. In-8°, Bruxelles, A. Vromant, 1890.
- LYON (C.). — *Jean Guyot, de Châtelet, illustre musicien wallon du XVI<sup>e</sup> siècle, premier maître de chapelle de S. M. l'empereur d'Allemagne Ferdinand 1<sup>er</sup>. Sa vie et ses œuvres*. In-8°, Charleroi, Delacre, 1881.
- » *Humbles débuts des plus glorieuses monarchies et de leurs plus grandes dignités*. In-8°, Charleroi, Lahaye, 1898.
- MARSAUX. — *Une description de l'église de Chambly au XVIII<sup>e</sup> siècle*. In-8°, Beauvais, D. Père, 1891.
- » *Les testaments eucharistiques*. In-8°, Bar-le-Duc, 1891.
  - » *Chapelle et pèlerinage des saintes hosties à Marseille-le-Petit (Oise)*. In-8°, Paris, Dumoulin, 1894.
  - » *Voyage archéologique en Suisse*. In-8°, Paris, Quelquejeu, 1896.
  - » *Congrès de Tournai et exposition rétrospective d'Angers*. In-8°, Château-Thierry, Lacroix, 1896.
  - » *Le Congrès de Gand*. In-8°, Château-Thierry, 1897.
  - » *Promenades archéologiques dans la vallée de l'Aunette*. In-8°, Beauvais, Père, 1897.
  - » *En Belgique. Notes iconographiques et liturgiques*. In-8°, 1897.
  - » *IV<sup>e</sup> exposition de la Société St-Jean*. In-8°, 1898.
  - » *Une statue de Flamme transformée en Saint Joseph*. In-8°, Beauvais, Dumortier, 1898.
- MATTHIEU (Ernest). — *L'ancien doyenné de Mons*. Mons, Dequesne-Masquillier, 1892, in-8°.

**MATTHIEU (Ernest).** — *Les fondeurs de cloches nivellois.*  
*Jean Tordeur.* Nivelles, Guignardé, 1894, in-8°.

- » *La librairie de Migeot à Mons.* Anvers, De Backer, 1894, in-8°.
- » *L'enseignement primaire en Belgique. Résumé historique.* Bruxelles, 1895, in-8°.
- » *Les abords du château des comtes de Hainaut à Mons.* Mons, 1895, in-8°.
- » *Le beffroi et l'hôtel-de-ville de Binche.* Mons, Janssens, 1895, in-8°.
- » *Le collège des oratoriens à Soignies.* Soignies, Noefnet, 1896, in-8°.
- » *Le collège de Saint-Bonaventure à Fontaine-l'Évêque.* Mons, Janssens, 1896, in-8°.
- » *L'instruction obligatoire en Belgique sous l'ancien régime.* Gand, 1897, in-8°.
- » *Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut.* Mons, Dequesne-Masquillier, in-8° de 490 pp.
- » *La confrérie de Sainte-Waudru à Mons.* Mons, Janssens, 1898, in-8°.

**MICHEL.** — *De l'importance des voyages au moyen âge.*  
Bruxelles, Vromant, 1891, in-8°.

- » *Un ancien monument gantois, l'étape aux grains.*  
Bruxelles, Vromant, 1893, in-8°.

**MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE PORTUGAIS.** — *O archeologo Portugês. Collectio illustrada de materiis e noticias.* T. II, III et IV. Lisbonne, 1896-98, in-8°.

**QUARRÉ-REYBOURBON.** — *Les bouquets et l'assemblage artistique des fleurs au XVII<sup>e</sup> siècle.* Lille, L. Quarré, 1897, in-8°.

- » *Notice par Henry Carnoy. Extrait des Dictionnaires biographiques des hommes du Nord et des membres des sociétés savantes.* Paris, Colombier, in-18.

**ROUSSELLE (Charles).** — *Publications (liste).* Mons, Dequesne-Masquillier, 1895, in-8°.

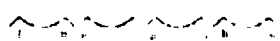
**VAN BASTELAER (D.-A.).** — *Mémoires archéologiques.*  
T. VII, in-8°, Bruxelles, G. Deprez, 1897.

- VAN BASTELAER (D.-A.). — *Le cimetière Belgo-romain de Presles, au lieu dit : les Binches. Fouilles, description des objets trouvés et études archéologiques.* In-8°, Bruxelles, A. Vromant.
- » *Les vases de formes purement franques et leurs ornements à la roulette comme moyen d'établir le synchronisme entre les cimetières antiques à inhumation.* In-8°, Gand, A. Siffer, 1897.
- VAN CASTER (G.). — *Malines. Guide illustré.* In-12, Malines, Godenne, 1897.
- VAN DOORSLAER (G.). — *Philippe de Monte, célèbre musicien du XVI<sup>e</sup> siècle.* In-8°, Malines, Godenne, 1894.



## ERRATA

Page	20,	ligne	8,	au lieu de :	Broissinne,	lire :	Brassinne.
»	53,	»	20,	»	marienne,	»	marnienne.
»	243,	»	3,	»	Calerespine,	»	Cabrespine.
»	274,	»	24,	»	à leurs ancêtres,	»	de leurs ancêtres.
»	281,	»	23,	»	lesquels,	»	lequel.
»	»	»	23,	»	liserons,	»	liaison.
»	282,	»	4,	»	disparue,	»	disparu.
»	294,	»	28,	transporter :	ornées, après coup,	à la ligne suivante	après : siècle.
»	485,	»	6,	au lieu de :	ornées,	lire :	ornés.



## TABLE DES AUTEURS ET DES ORATEURS

ARNOULD, 208.  
 BERGER, 240.  
 BERGMANS, 58, 250-251.  
 BERNIER, 488-492.  
 BERTRAND, 162, 163.  
 BLOMME, 162.  
 BOGHAERT-VACHÉ, 301.  
 BOUTON, 218-219.  
 BOUTTIAU, 158.  
 CASIER, 283, 284.  
 CLOQUET, 306, 307.  
 COLENS, 493-496.  
 CROQUET, 49-50, 168-169, 170, 487.  
 CUMONT, 201.  
 DAIMERIES (Mme), 70, 321-323, 326-327.  
 DAMOISEAUX, 268, 283, 284, 285, 287.  
 DE CANNART D'HAMALE (Arthur), 107-108.  
 DE CORDES, 71, 79, 80, 86-100, 105, 109, 110-112, 124, 125, 132, 133, 134, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 157, 162.  
 DEFRENNE, 61-64, 66, 69, 269-271, 285-287, 289, 292-294, 295-297, 298-299, 306.  
 DE GHELLINCK D'ELSEGHEM, 242.  
 DE HAUTECLOCQUE, 233, 247, 402-409.  
 DE LIMBURG-STIRUM (Adolphe), 307, 325.  
 DE LOË, 195, 201.  
 DE MARNEFFE, 57, 112-113, 115, 124, 219-226, 228, 232, 233.  
 DE MARSY, 108, 110, 113-115, 117, 118, 123, 144, 145, 268, 271, 279-280, 281, 283, 285, 288-289, 291, 295, 299, 301, 305, 307-309, 311, 313, 320, 326, 327.

DEMEULDRE, 72-78, 140.  
 DE PAUW (N.), 64, 323-325.  
 DE PIERPONT, 167, 168, 170.  
 DE PONTIÈRE, 228-231.  
 DE RAADT, 116, 117, 119-123, 134-139, 149, 211, 231-232, 234-235, 236, 483-486.  
 DESCAMPS, 162.  
 DESTRÉE, 66, 109, 123, 269, 281, 306, 323, 425-474.  
 DE VILLENOISY, 51-53, 171-187, 306-307, 475-480.  
 DEVILLERS, 59-60, 78.  
 DEVOS, 156.  
 DEVROEDE, 161.  
 DE WITTE, 496-498.  
 DONNET, 240, 241, 242.  
 DUMORTIER, 157.  
 EECKMAN, 228, 232.  
 EVERAERTS, 164.  
 FAIDHERBE, 60, 252, 261.  
 FOURDRIGNIER, 53, 54, 201, 202, 328-334.  
 GERMAIN DE MAIDY, 241, 260-261, 503-507.  
 GILLÈS DE PÉLICHY, 125-131, 133, 201, 203.  
 GUERLIN, 70, 310.  
 HAVERLAND, 271-279, 281-282, 294-295, 297-298, 311-313.  
 HILDEBRAND, 107, 203, 208, 211, 218, 236, 262, 266.  
 HUBERT, 64-66, 295, 299-305, 320, 326.  
 HUBLARD, 252-259, 501.  
 HULIN (Florent), 488.  
 HUYBRIGTS, 54, 195-202.

- HYMANS, 134, 144, 145, 267, 268, 269, 279, 280, 282, 283, 290-291.  
 JACQUES, 170, 171, 188-189, 193-194, 203, 205, 206.  
 JORISSENNE, 242, 260.  
 KAISIN, 79, 211-212, 226-228, 241, 242, 246, 249.  
 KARSSELEERS, 164.  
 LAMMENS, 162.  
 LAZOORE, 55, 57, 208-211, 236-240, 241, 261-262, 487.  
 LE SERGEANT DE MONNECOVE, 215-218, 268.  
 LESNEUCQ, 157, 161.  
 LE TELLIER, 268, 284, 285.  
 LYON, 234, 236, 241, 242, 369-377.  
 MAETERLINCK, 54, 189-193, 201.  
 MATTHIEU, 58, 71, 79, 80, 98, 100-102, 108, 109, 118-119, 146, 148, 150, 170, 204, 205, 206, 232-233, 242-246, 249, 262-266, 306, 309-310, 325, 326, 487.  
 MISONNE, 107.  
 OUVERLEAUX, 162.  
 PACCO, 82, 107.  
 PATERNOSTER, 81.  
 POILS, 201.  
 PONCELET, 56-57.  
 POSTEAU, 157.  
 POURCELET-LIENART, 212-215, 232.  
 PUISSANT, 61, 145, 289, 290.  
 QUARRÉ-REYBOURBON, 148, 271, 323.  
 RENS, 156.  
 RICHEZ, 508-509.  
 ROLAND, 241-242, 335-352.  
 ROUSSEL, 162.  
 SAINTENOY, 308.  
 SCHAEPS, 268, 269.  
 SCHOLLAERT, 108.  
 SCOFFER, 107.  
 SIBENALER, 147.  
 SOIL, 78, 80, 133, 139-144, 145, 507-508.  
 STROOBANT, 85, 218.  
 TAHON, 194.  
 VAN BASTELAER, 79-80, 132-133, 144, 203, 205, 206.  
 VAN BOXMEER, 67-68, 313-318, 320.  
 VAN CASTER, 78-79, 82-83, 84, 85, 86, 117, 123-124, 249, 295, 318-321.  
 VAN CAUWENBERGHS, 211, 247-249, 410-424.  
 VAN CROMPHOUT, 153-155.  
 VAN CUTSEM, 82.  
 VAN DEN CORPUT, 242-247, 378-401.  
 VAN DEN GHEYN (Gabriel), 499-501.  
 VAN DEN GHEYN (Joseph), 60, 233-234, 353-368.  
 VANDERLINDEN, 282-283, 284.  
 VAN DE VELDE, 157.  
 VAN DOORSLAER, 59, 234.  
 VAN RAEMDONCK, 50, 171.  
 VERBESSELT, 155.  
 WINS, 80, 236, 250, 266, 502-503.  
 ZECH DU BIEZ, 146-147.



# TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Introduction . . . . .	1
Comité organisateur . . . . .	3
Liste des Académies et des Société affiliées . . . . .	5
Liste des membres du Congrès d'Enghien . . . . .	17
Horaire du Congrès . . . . .	46
Questionnaire . . . . .	49
Séance préparatoire du Dimanche 7 Août . . . . .	71
Réception par l'Administration communale . . . . .	81
Séance solennelle d'ouverture . . . . .	84
Le Banquet . . . . .	103
Assemblée générale du 8 Août . . . . .	109
Discussion sur le mode de publication des textes anciens . . . . .	112
Assemblée générale de clôture . . . . .	125
Excursions et fêtes . . . . .	150
La ville d'Enghien . . . . .	150
Excursion au château de Gaesbeek . . . . .	152
Excursion à Grammont, Deux-Acren et Lessines . . . . .	156
Excursion à Chièvres et à Ath . . . . .	161
L'église de Saint-Martin à Hal . . . . .	164
Le palais d'Arenberg à Bruxelles . . . . .	164
Fêtes . . . . .	166
Travaux des sections . . . . .	167
<i>Première section : Études préhistoriques</i> . . . . .	167
<i>Deuxième section : Histoire</i> . . . . .	207
<i>Troisième section : Archéologie</i> . . . . .	267
Mémoires et communications . . . . .	328
PREMIÈRE SECTION :	
L'âge du fer, Hallstatt, le Marnien, la Tène, par M. Ed. Fourdrignier . . . . .	328
Des races qui ont peuplé l'Europe à l'époque néoli- thique, par M. F. de Villenoisy . . . . .	171

	PAGES
Portraits de Gaulois faits par les Étrusques, par M. Maeterlinck . . . . .	189
Étude comparative des sépultures et du mobilier des sépultures de la Tongrie pendant l'occupation romaine et franque, par M. Huybrigts . . . .	195
Le préhistorique dans la région d'Enghien . . . .	487
Notice sur les antiquités préhistoriques trouvées par M. A. Bernier . . . . .	488

DEUXIÈME SECTION :

Le castor dans la toponymie, par M. C.-G. Roland	335
La frontière linguistique dans la région d'Enghien, par M. R. Lazoore . . . . .	208
Sur le siège d'Enghien en 1367, par M. Pourcelet- Liénart . . . . .	212
Le siège d'Enghien en 1367, par M. E. Matthieu . .	262
Le <i>Sabis</i> de César n'est pas la Sambre, par M. E. de Marneffe . . . . .	219
Note sur quelques manuscrits de la chartreuse de Hérinnes-lez-Enghien, par M. J. Van den Gheyn	353
Le musicien Philippe de Mons (de Monte) est-il malinois ou montois, par M. C. Lyon . . . .	369
Les serfs d'église au moyen âge, par M. R. Lazoore	236
De l'origine des Gilles de Binche, par M. E. Matthieu	242
La reine Marie de Hongrie et les fêtes de Binche au XVI <sup>e</sup> siècle. Premier acte de l'abdication de Charles-Quint. Origine probable du carnaval des Gilles, par M. Van den Corput . . . . .	378
Les capitulations de Furnes en 1658 et 1667, par M. le comte de Hauteclouque . . . . .	402
Le Stevenisme dans les environs de Hal, Enghien et Lennick-Saint-Quentin, par M. van Cauwenberghs	410
Les feux de carême, par M. Émile Hublard . . . .	252

TROISIÈME SECTION :

Des règles à suivre dans la restauration des monu- ments construits par parties à des époques diffé- rentes et en styles différents, par M. Z. Defrenne	269
Sur l'usage de polychromer ou de badigeonner l'inté- rieur des édifices publics, par M. Haverland . .	281



	PAGES
Quelle règle faut-il adopter dans la restauration des édifices religieux qui ont perdu leur destination primitive, par M. Z. Defrenne . . . . .	285
Des règles à observer dans la restauration des charpentes et meneaux des édifices anciens, par M. Z. Defrenne . . . . .	292
Déterminer le caractère rationnel du mobilier des églises, par M. Z. Defrenne . . . . .	295
Quel est l'architecte qui a conçu le projet de l'église de Sainte-Waudru à Mons, par M. J. Hubert . . . . .	299
La fée Mélusine au château d'Enghien, par M. le comte de Marsy . . . . .	307
Sur les précautions à prendre pour sauvegarder les documents, les monuments et les œuvres d'art, par M. Haverland. . . . .	311
L'achèvement de la tour de Saint-Rombaut à Malines, par M. P. Van Boxmeer . . . . .	313
La fabrication des dentelles à Enghien, par M <sup>me</sup> Daimerries . . . . .	321
Parallèle entre le château des comtes à Gand et celui des comtes de Hainaut à Ath, par M. N. de Pauw . . . . .	323
L'industrie de la tapisserie à Enghien et dans la seigneurie de ce nom, par M. J. Destrée . . . . .	425
Le denier de Judas du couvent des Capucins d'Enghien, par M. F. de Villenoisy . . . . .	475
Les armoiries de la maison d'Arenberg. Fleurs de néflier ou roses, par M. Th. de Raadt . . . . .	483
Rapports sur les travaux des Sociétés fédérées . . . . .	493
Bruges. Société archéologique . . . . .	493
Bruxelles. Société royale de numismatique . . . . .	496
Gand. Société d'histoire et d'archéologie . . . . .	499
Mons. Société des sciences, des arts et des lettres . . . . .	501
» Cercle archéologique . . . . .	502
» Société des bibliophiles belges . . . . .	502
Nancy. Académie de Stanislas . . . . .	503
» Société d'archéologie lorraine . . . . .	505
Tournai. Société historique et archéologique . . . . .	507
Valenciennes. Société d'agriculture, sciences et arts . . . . .	508

	PAGES
Ouvrages offerts au Congrès . . . . .	510
Errata . . . . .	514
Table des auteurs et orateurs . . . . .	515

## GRAVURES

	EN REGARD DE LA PAGE
Antiquités trouvées à Tongres. . . . .	200
La tour de Saint-Rombaut à Malines, d'après les plans de Hollar et de Chalon, en parallèle avec la tour telle qu'elle existe	317
Age du fer. Époque marnienne . . . . .	330
» Branche et ornements de torquès . . . . .	333
» Ornements d'un torquès et d'un casque . . . . .	333
Le roi Modus et la reine Ratio, tapisserie du XV-XVI <sup>e</sup> siècle, appartenant à S. A. S. le duc d'Arenberg . . . . .	434
Tapisserie héraldique exécutée à Enghien . . . . .	439
Tapis de table, XVII <sup>e</sup> siècle, travail d'Enghien exécuté par Henri Vander Cammen . . . . .	470
Sceau et contre scel de Philippe prince comte d'Arenberg, — sceau des échevins de Droogenbosche . . . . .	483

## VIGNETTES DANS LE TEXTE

	PAGES
Armoiries de la ville d'Enghien . . . . .	104
Chapiteaux historiés de la chapelle de Saint-Éloi, à Enghien . . . . .	151
Porte d'entrée du Parc d'Enghien . . . . .	152
Château de Gaesbeek, façade intérieure . . . . .	153
» » porte d'entrée . . . . .	154
Église de Lennick-Saint-Quentin, pignon . . . . .	155
Portrait de Gaulois fait par des Étrusques . . . . .	191
Tour de Burbant ou donjon du château d'Ath . . . . .	324
Char de guerre d'une monnaie gauloise . . . . .	334
Autres chars de guerre d'après des monnaies éduennes . . . . .	334
Signes sur une tapisserie héraldique exécutée à Enghien . . . . .	440
Marques de hautelisseurs enghiennois . . . . .	441
Écu d'Enghien et marques de fabrique de tapisseries . . . . .	442
Monogramme de Pierre Vander Cammen, hautelisseur enghiennois . . . . .	442
Marques de tapissiers hautelisseurs d'Enghien . . . . .	454
» » » » . . . . .	455
Monogramme de Henri Vander Cammen, hautelisseur enghiennois . . . . .	471
Le denier de Judas du couvent des Capucins d'Enghien . . . . .	475

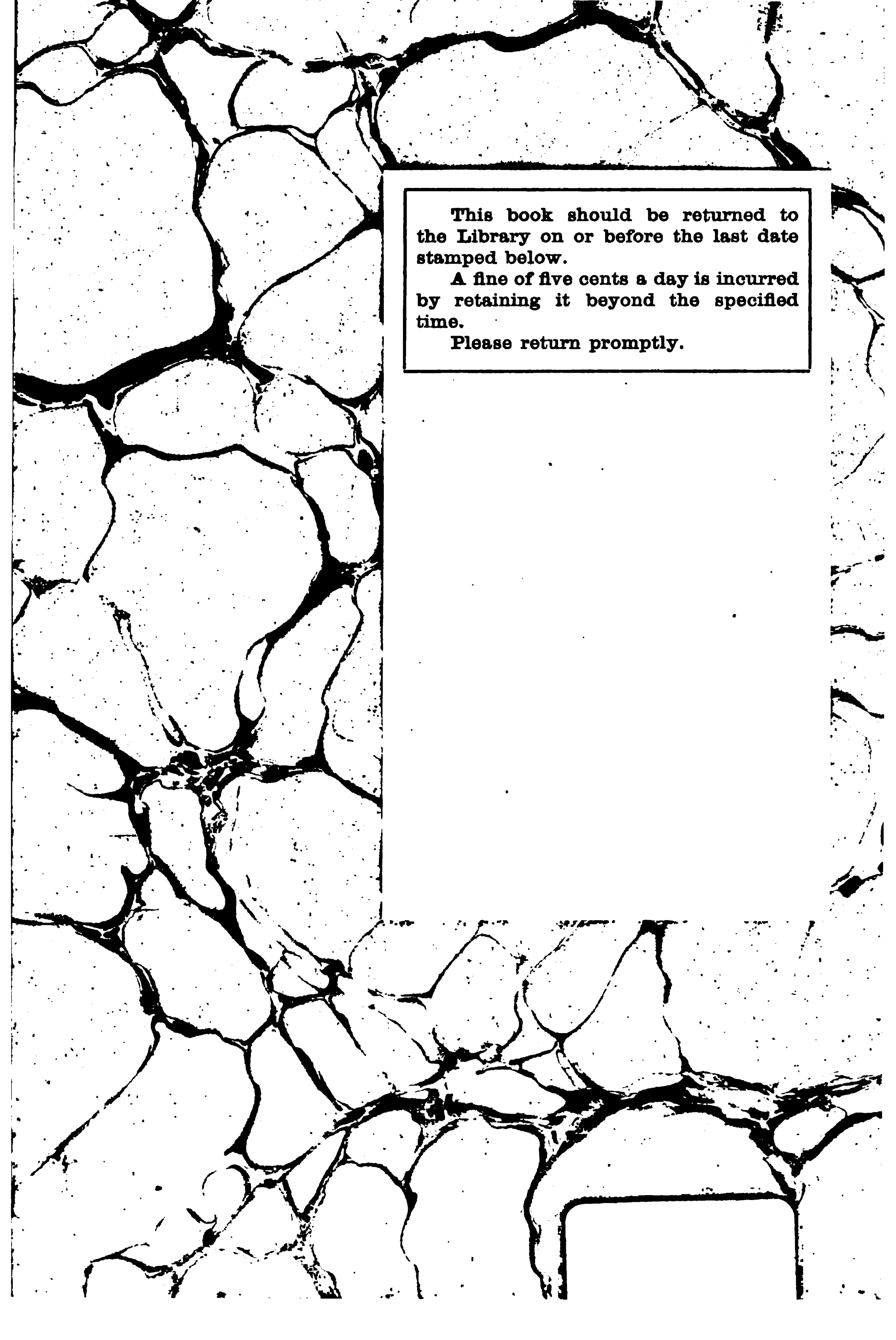










The background of the entire page is a black and white marbled pattern, resembling stone or marble. A thick black rectangular border is positioned around the central text area.

**This book should be returned to  
the Library on or before the last date  
stamped below.**

**A fine of five cents a day is incurred  
by retaining it beyond the specified  
time.**

**Please return promptly.**

A small, empty rectangular box is located in the bottom right corner of the page, below the main text area.